



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

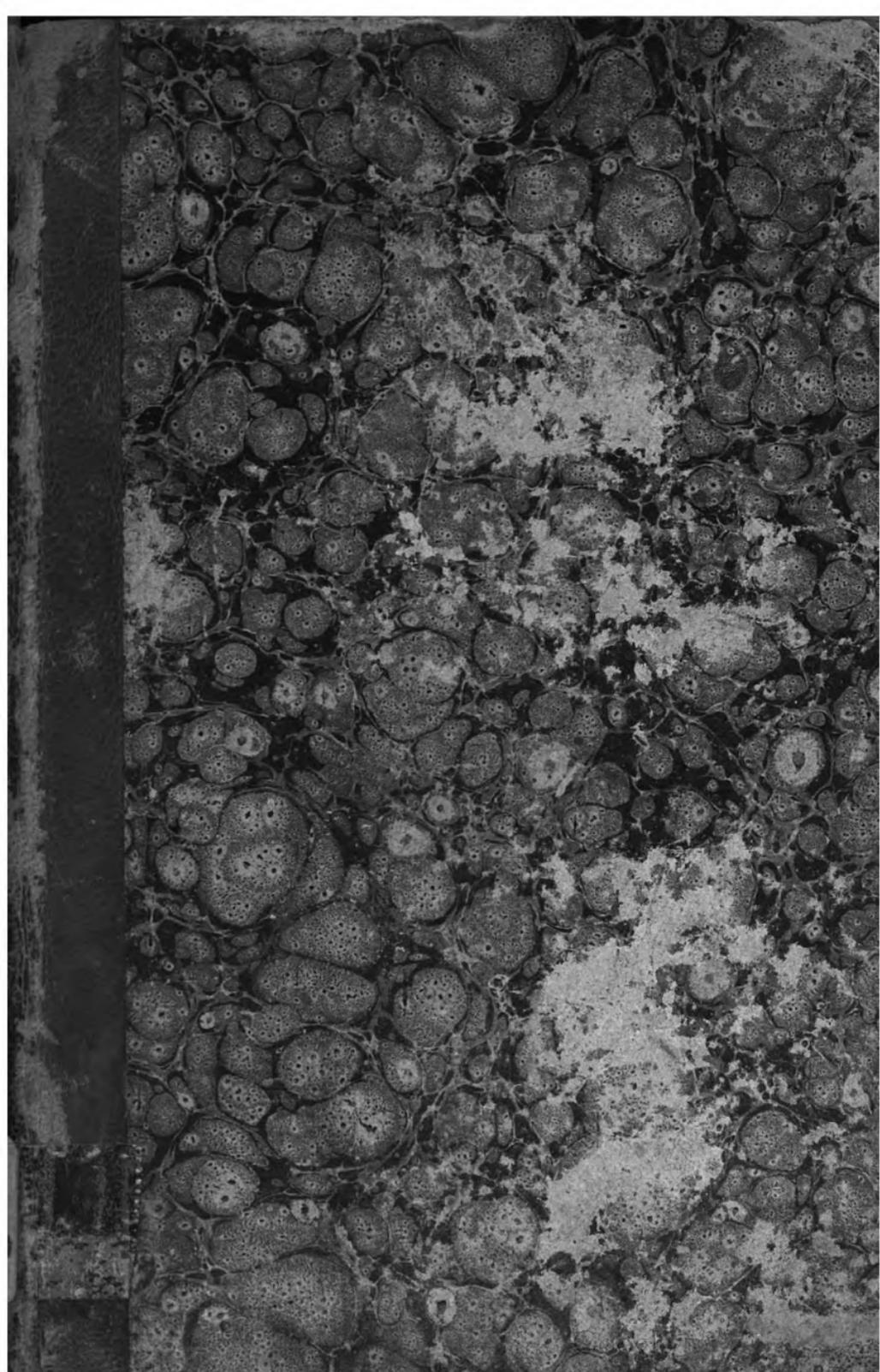
Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

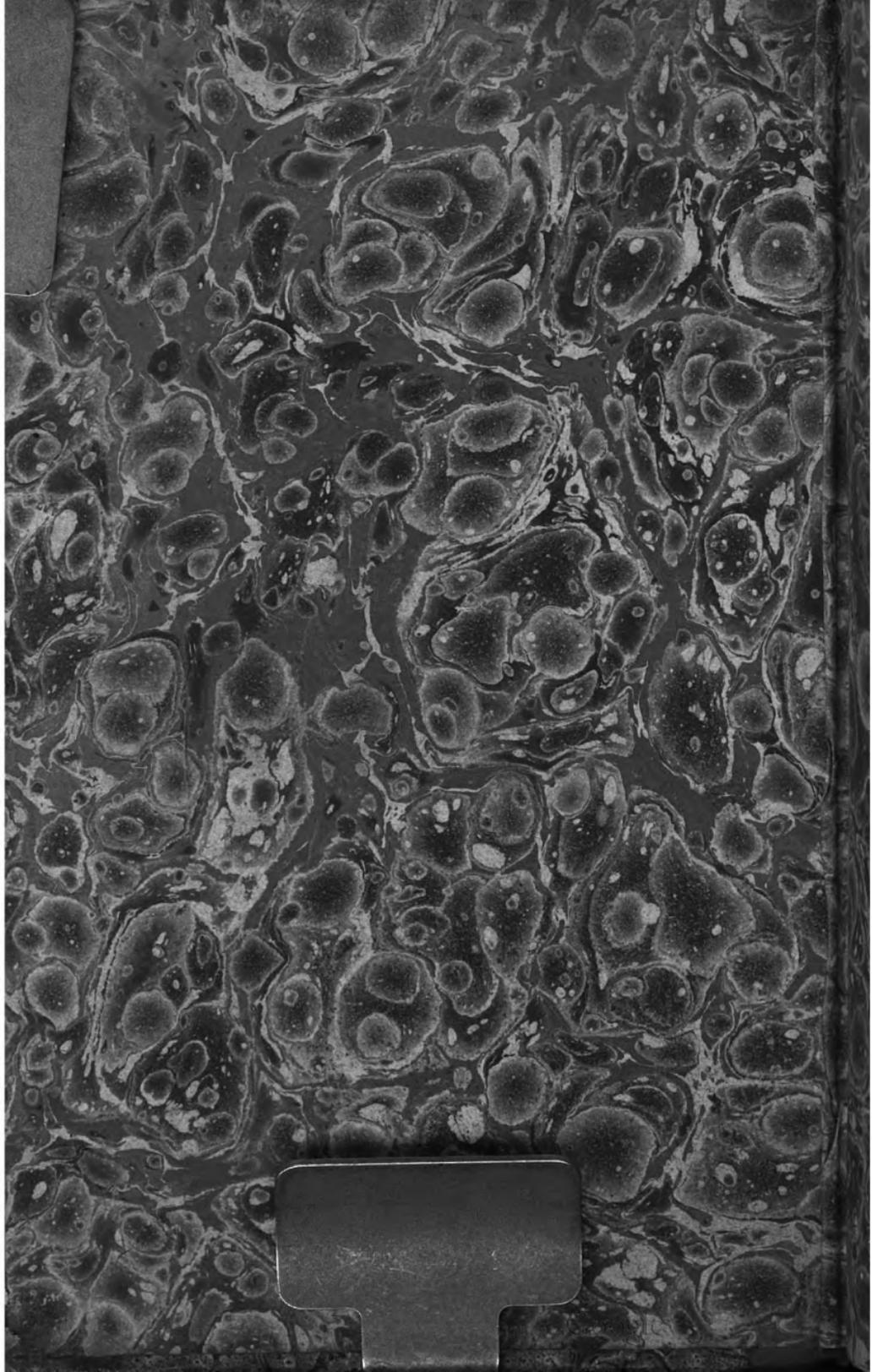
Nous vous demandons également de:

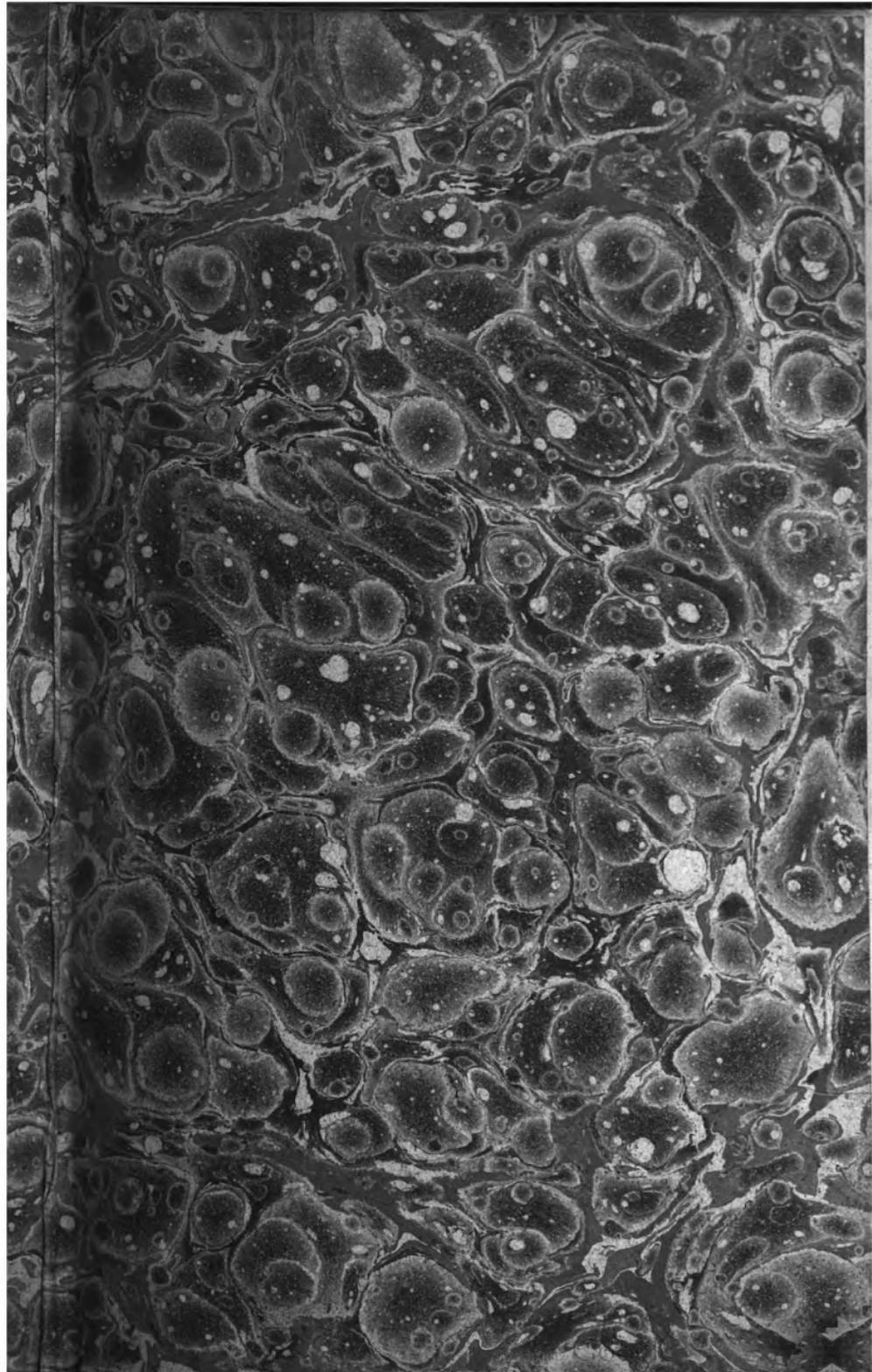
- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>







BIBLIOTHÈQUE CHRÉTIENNE
DU DIX-NEUVIÈME SIÈCLE.

469

PARIS. — IMPRIMERIE DE COSSON,
Rue S -Germain-des-Prés, 9

DÉFENSE DU CHRISTIANISME

PAR LES PÈRES

DES PREMIERS SIÈCLES DE L'ÉGLISE,

CONTRE LES PHILOSOPHES, LES PAÏENS ET LES JUIFS.

TRADUCTIONS PUBLIÉES

PAR M. DE GENOUDE.

DEUXIÈME SÉRIE.



apologética

PARIS,
A. ROYER, ÉDITEUR,
Place du Palais-Royal, 241.
1843.

R. 34.244.

LES

PÈRES APOLOGÉTIQUES.

SAINT JUSTIN.

PREMIÈRE APOLOGIE.

I. A l'empereur Titus Ælius, Adrien Antonin le pieux, Auguste, César, et à son fils Vérisissime philosophe, et à Lucius philosophe et ami de la science, fils de Lucius César par la nature et de l'empereur par adoption; au sacré sénat et à tout le peuple romain, au nom de ces hommes de tous rangs que persécute une haine injuste! Justin l'un d'eux, fils de Priscus, neveu de Bacchius, né à Flavia la nouvelle, dans la Palestine syrienne, adresse ce discours et cette requête:

II. L'homme sincèrement pieux et digne du nom de philosophe n'aime et ne recherche que la vérité: il abandonne les opinions des anciens, dès qu'il en reconnaît le faux. La raison lui en fait un devoir; elle va plus loin: elle ne lui défend pas seulement de prendre pour guides ceux dont la conduite comme les principes blessent l'équité; elle veut qu'il s'attache à la vérité au point de la préférer à tout, même à la vie; qu'il ait le courage d'en défendre les droits, d'en suivre les maximes en toute circonstance, eût-il la mort devant les yeux.

On vous appelle pieux, philosophes, défenseurs de la justice, amis de la science: vous vous entendez partout donner

ces titres. Les méritez-vous réellement? L'événement le fera voir.

Ce n'est point pour flatter, pour solliciter des grâces que nous approchons du trône. Nous nous présentons pour demander justice, pour vous prier qu'on nous juge après examen des faits, qu'on ne s'écarte pas à notre égard des premiers principes de l'équité.

Prenez garde, ô princes! de n'écouter ici que d'injustes préventions; craignez qu'une complaisance excessive pour des hommes superstitieux, qu'une précipitation aussi aveugle qu'insensée, que d'anciens préjugés qui ne reposent que sur la calomnie ne vous fassent porter contre vous-mêmes une terrible sentence. Pour nous, personne ne peut nous faire de mal, si nous ne nous en faisons à nous mêmes, si nous ne nous rendons coupables d'aucune injustice. On peut bien nous tuer, mais on ne peut pas nous nuire.

III. Ne voyez dans ce langage ni fol orgueil, ni ridicule présomption : nous nous bornons simplement à demander qu'on informe sur les griefs reprochés aux Chrétiens, qu'on les punisse comme les autres coupables, si les faits sont prouvés; mais s'ils sont faux, la droite raison vous défend de condamner l'innocence d'après les mensonges de la calomnie, et de vous nuire à vous-mêmes en écoutant la passion plutôt que la justice.

L'honneur comme l'équité ne vous laisse qu'une seule voie à suivre. Quelle est-elle? C'est d'accorder à l'accusé la liberté de justifier sa conduite et ses principes, c'est de ne porter d'arrêt qu'après avoir pris conseil de la piété et de la sagesse, et non de la violence et de la tyrannie. Hors de là, ni princes, ni sujets, personne n'est heureux.

« Les états ne connaîtront le bonheur, a dit un ancien, que lorsqu'on verra la philosophie assise sur le trône tracer à chacun ses devoirs et former ceux qui commandent comme ceux qui obéissent. »

Notre devoir , à nous , c'est de vous rendre compte de notre vie et de nos principes : autrement la punition des fautes que vous ferait commettre l'ignorance retomberait sur nous-mêmes. Votre devoir à vous , après nous avoir entendus , c'est de vous montrer juges équitables comme la raison le demande.

La vérité une fois connue , vous seriez sans excuse devant Dieu , si la justice ne dictait vos arrêts.

IV. Or , je vous le demande , qu'est-ce qui prouve qu'un homme est innocent ou coupable ? Est-ce son nom ou ses actes ? Si le nom tout seul fait le mérite , nous sommes les meilleurs des hommes. Toutefois , si nous étions coupables , nous ne voudrions pas d'une grâce qui ne serait accordée qu'à notre nom. Mais s'il n'est point démenti par notre conduite , si tous deux sont irréprochables , prenez garde , ô princes , c'est contre vous-mêmes que se tournerait le glaive dont l'injustice vous aurait armés contre l'innocence. On ne mérite ni éloges , ni châtimens pour le nom que l'on porte , mais pour la conduite que l'on a tenue , selon qu'elle est noble ou coupable.

Quand il s'agit des autres , vous ne condamnez pas sur une simple accusation. Vous informez , vous voulez des preuves. Leur nom n'est pas un crime , pourquoi le nôtre aurait-il ce caractère à vos yeux ? Si vous ne considérez que le nom , sévissez plutôt contre nos accusateurs : le châtiment serait plus légitime. On nous accuse , parce que nous nous appelons Chrétiens ? Rien de plus injuste que de faire peser sa haine sur ce qui est bon en soi-même. Un homme , accusé d'être Chrétien , déclare-t-il qu'il ne l'est pas ? à l'instant vous le mettez en liberté , vous ne voyez rien à reprendre dans sa conduite. Un autre fait-il hautement profession de l'être ? sur-le-champ vous le condamnez : preuve certaine que nous ne sommes persécutés que pour notre nom. N'est-ce pas plutôt la vie de l'un et de l'autre qu'il faudrait interroger ? Par elle seulement vous apprendriez à connaître les personnes.

Je l'avoue, s'il est des hommes parmi nous, fidèles à leurs principes, qui ne balancent pas à se dire Chrétiens quand on les interroge, et qui soutiennent leurs frères par la force de leurs exemples, il en est d'autres dont le langage a trop souvent à rougir de la conduite, et vous en prenez acte pour nous regarder tous comme des hommes pervers ou impies. C'est encore ici une injustice.

Car, je vous le demande, le nom et le manteau de philosophe sont-ils toujours noblement portés par ceux qui les prennent?

Leurs systèmes n'offensent-ils jamais la raison? N'en connaissez-vous pas qui professent hautement l'athéisme? Et cependant vous ne laissez pas de les appeler tous du nom de philosophes! Voyez vos poètes: comment représentent-ils sur la scène Jupiter et ses fils? Ils en font des monstres d'impudicité. Proscrivez-vous ceux qui les dégradent à ce point? D'autres font servir tous les charmes de leur voix à l'avilissement de vos dieux, et loin de punir cette impiété, vous l'encouragez par des éloges et des récompenses.

V. Accordez-vous donc avec vous-mêmes. Quoi! lorsqu'il s'agit des Chrétiens, si purs dans leur conduite, si respectueux envers la Divinité, vous ne voulez plus rien examiner, vous n'écoutez plus que la haine, vous n'obéissez plus qu'à l'impulsion la plus funeste, celle du démon, et vous allez jusqu'à sévir, sans avoir pris connaissance des faits!

Il importe de remonter à la cause qui vous fait tenir une pareille conduite. Autrefois apparurent de mauvais génies sous des formes trompeuses; ils corrompirent les femmes et les enfants. Ils effrayèrent les hommes eux-mêmes; ceux-ci, frappés de terreur et d'une sorte de vertige, ne jugèrent plus d'après la raison de ce qu'ils avaient vu; ils ignoraient d'ailleurs l'existence de ces mauvais génies, et dans leur ignorance, ils en firent des dieux, les désignant par les noms que chacun d'eux avait pris. Socrate seul écouta le langage

d'une raison saine ; il essaya de démasquer l'imposture et de détourner les hommes de ce culte affreux. Mais les démons, à la faveur de la corruption qu'ils avaient semée dans les cœurs, parvinrent à le faire mettre à mort, comme un impie, comme un athée, l'accusant lui-même d'avoir donné cours à la croyance de nouveaux génies.

Aujourd'hui ils tentent les mêmes efforts contre nous ; car ce n'est pas seulement chez les Grecs qu'elles sont annoncées, ces grandes vérités émanées du Verbe et proclamées par Socrate, elles sont portées aux peuples barbares, elles ont été publiées chez nous par le Verbe lui-même, revêtu d'une forme visible, fait homme comme nous et appelé du nom de Jésus-Christ. C'est en lui seul que nous croyons. Les auteurs de tant d'impostures, nous les déclarons génies mauvais, pervers, corrupteurs, au-dessous des hommes qu'ils abusent ; car ceux-ci du moins aiment encore la vertu.

VI. Et voilà pourquoi on nous appelle athées. Oui, nous sommes des athées, s'il s'agit de pareils dieux. Mais nous parlez-vous de cet être, source de vérité, principe de toute vertu, loin d'être comme vos dieux un composé monstrueux de tous les vices, nous ne sommes plus des athées, car avec lui nous honorons et adorons encore son Dieu ; et l'Esprit qui inspirait les prophètes, c'est le Fils qui est venu du Ciel et qui nous a enseigné cette doctrine, ainsi qu'à la sainte milice des bons anges restés soumis à ce Dieu dont ils sont la plus parfaite image. C'est la raison, c'est la vérité même qui fait tout le fond de notre culte, et les divines lumières que nous avons reçues, nous nous faisons un bonheur de les transmettre à ceux qui veulent aussi les recevoir. Et voilà les hommes que vous persécutez !

VII. Vous dites, pour justifier votre conduite, qu'il se trouve souvent de véritables coupables parmi les accusés. Mais comment connaissez-vous les coupables que d'ordinaire vous condamnez ? N'est-ce point après un mûr examen des

faits qui les concernent, et non d'après la culpabilité reconnue dans les autres? Un seul mot peut résumer notre pensée : n'est-il pas vrai que chez les Grecs on appelle du nom de philosophes tous ceux qui ont embrassé un système et qui l'enseignent publiquement, quelle que soit la confusion qui résulte de cette variété de systèmes et d'opinions? De même les sages d'entre nous, ou ceux qui passent pour l'être, portent tous un même nom : on les appelle tous Chrétiens. Dès lors, je vous prie, ne faites plus attention au nom, mais à la conduite des accusés ; que le coupable soit condamné, non parce qu'il est Chrétien, mais parce qu'il est coupable, et que l'innocent soit absous bien qu'il soit Chrétien. Voilà la seule grâce que nous sollicitons. Pour nos délateurs, nous ne vous demanderons jamais de les punir ; ils le sont assez par la perversité de leurs cœurs et par leur ignorance de la vérité.

VIII. Princes, c'est uniquement dans vos intérêts que nous vous tenons ce langage. Une simple observation vous le fera comprendre : interrogés, ne pourrions-nous pas dissimuler ce que nous sommes? Toutefois nous ne le ferons jamais, parce que nous ne voulons pas d'une vie achetée par le mensonge. Dévorés de l'ardent désir d'une vie pure et éternelle, nous ne soupirons qu'après cette terre promise, cet heureux séjour où nous devons vivre à jamais avec le Dieu créateur et père de tout ce qui existe. Nous nous hâtons dès lors de nous faire connaître, convaincus, persuadés que nous sommes que tant de félicité est l'assuré partage de ceux qui n'auront pas craint de se déclarer pour ce Dieu, et dont le cœur n'aura cessé d'aspirer après ce séjour où doit enfin finir la lutte des passions.

Voilà en peu de mots quel est l'objet de notre attente et le fond de notre doctrine. Platon a dit, au sujet des méchants, qu'après leur mort ils devaient comparaître devant Minos et Rhadamante, pour entendre de la bouche de ces juges la sentence qui les enverrait au supplice. Et nous

aussi, nous leur annonçons un châtimeut; mais c'est le Christ lui-même qui le prononcera; c'est dans leur corps et dans leur âme réunis qu'ils doivent le subir; et sa durée ne sera pas seulement de mille ans, comme le dit Platon, elle sera éternelle.

Mais, direz-vous, cela est impossible, cela n'est pas croyable. Eh bien! quand je vous accorderais que nous nous trompons sur ce point, après tout cette erreur est-elle un crime? Fait-elle de nous des coupables dignes de châtimeut ?

IX. Nous n'entourons pas, il est vrai, vos autels d'une foule de victimes, ni de guirlandes de fleurs. C'est que nous n'adorons point les ouvrages de l'homme placés dans des temples sous le nom de quelques divinités. De vains simulacres, sans âme et sans vie, ne peuvent être l'image du vrai Dieu, mais plutôt celle de ces démons qui parurent autrefois et dont ils portent les noms. Pourrions-nous croire que Dieu eût voulu, comme quelques-uns le prétendent, s'offrir à nous sous de pareils traits pour recevoir nos hommages? Qu'est-il besoin de vous dire, comme si vous ne le saviez pas, quelle forme prend la matière entre les mains de l'ouvrier; comme elle est par lui taillée, pétrie, moulée, fondue pour devenir un Dieu? Souvent il prend un vase destiné aux plus vils usages, il en change la forme, lui donne une figure nouvelle qu'il pare d'un nouveau nom, et voilà un Dieu.

A nos yeux, ce n'est pas seulement de la folie, c'est une insulte, c'est un outrage à la Divinité. Quoi! celui dont le langage de l'homme ne pourrait redire la gloire et la beauté, vous osez l'avilir jusqu'à donner son nom à ce qui périt, à ce qui réclame tous les soins de l'homme et ne peut échapper à la corruption! Et quels hommes que ceux qui fabriquent et façonnent vos divinités? Pour tout dire, en un mot, il ne leur manque aucun des vices. Le dirai-je? sou-

vent ils interrompent leur travail pour se livrer au crime avec les femmes qu'ils emploient. O folie ! ô démence inconcevable. Accorder à des mains aussi impures le privilège de faire des dieux, de les placer dans des temples, de les offrir à la vénération publique ! donner pour gardiens à ces dieux des hommes non moins corrompus que ceux qui les fabriquent ! établir des hommes gardiens des dieux ! Ne voyez-vous pas que c'est une impiété, non-seulement de le dire, mais même de le penser ?

X. Nous savons aussi et nous sommes persuadés, convaincus, que le vrai Dieu n'a pas besoin des dons, des offrandes matérielles de l'homme ; qu'il n'aime de nous que ce qui réfléchit l'image de ce qu'il trouve en lui-même ; que la tempérance, la justice, l'humanité sont surtout agréables à ce Dieu qui porte un nom que lui seul s'est donné.

C'est pour l'homme que ce Dieu d'une infinie bonté a tout fait sortir du néant ; et si l'homme sait, par ses œuvres, répondre à tant d'amour et à ses hautes destinées, il méritera de vivre et de régner avec lui, d'être heureux de sa félicité, et affranchi pour toujours de la corruption et de la douleur. Nous n'avions pas la vie, c'est Dieu qui nous l'a donnée ; n'est-il pas juste de ne l'employer qu'à lui plaire, de le préférer à tout ? C'est cet amour de préférence qui nous vaudra l'immortalité et la possession de ce Dieu lui-même.

S'il n'était pas en notre pouvoir de nous donner la vie, nous ne pouvions pas non plus par nous-mêmes faire un légitime usage des nobles facultés qu'il nous donne avec elle. Que fait encore ce Dieu ? Il nous accorde sa grâce pour les diriger. Il nous incline ainsi doucement à la foi. C'est sur cette foi que reposent nos plus chers intérêts. Il faut donc porter l'homme à l'embrasser, au lieu de l'en éloigner.

Ce que toutes les lois humaines n'auraient pu faire, le Verbe divin l'aurait accompli, si le démon n'avait compté sur notre nature corrompue et inconstante pour faire un appel à toutes les passions et les armer par l'impiété, la perfidie de ses calomnies semées de toutes parts contre les hommes les plus innocents.

XI. Quand vous entendez dire que nous aspirons après un royaume, à l'instant vous vous figurez notre ambition à la recherche de quelque trône de la terre.

Quelle est votre erreur ! nous ne voulons pas d'autre royaume que celui du ciel ; et la preuve, c'est qu'interrogés sur ce que nous sommes, nous nous gardons bien de le dissimuler, certains que l'aveu nous vaudra la mort. Si les choses-d'ici-bas pouvaient flatter notre ambition, nous n'aurions qu'à taire notre nom et à nous dérober au glaive par la fuite ; mais nos espérances ne rampent pas sur la terre, dès-lors peu nous importe le bourreau. Après tout, la mort n'est-elle pas inévitable ?

XII. Ce qui devrait surtout vous réconcilier avec la doctrine des Chrétiens, c'est que nulle autre n'est plus propre à maintenir l'ordre et la tranquillité dans l'état. Elle persuade à l'homme que Dieu voit tout ; que le méchant, l'avare, l'assassin, l'homme vertueux sont tous également placés sous la majesté de ses regards ; qu'on ne peut sortir de cette vie sans tomber entre ses mains ; qu'on trouve, selon ses œuvres, une éternité de peine, ou une éternité de bonheur par delà le tombeau. Or, je vous le demande, si ces vérités étaient bien connues, quel homme, se voyant resserré dans une vie si courte, se déclarerait pour le vice, quand il aurait en perspective les feux éternels qu'il lui prépare hors de cette vie ! Quel motif, au contraire, plus capable de le détourner du crime et de le porter à la vertu, afin que celle-ci, devenue l'unique ornement de son âme, le préserve d'un malheur sans fin et lui procure l'éternelle félicité

que Dieu nous promet ? Croyez-vous que les lois toutes seules avec les peines qu'elles infligent imposent assez au méchant pour l'arrêter et le contenir ? Il sait bien qu'il peut vous échapper, parce que vous n'êtes que des hommes. S'il ne redoute point d'autre regard, il enfantera le crime qu'il médite.

Ah ! s'il avait appris, s'il était convaincu comme nous que l'œil de Dieu est toujours ouvert sur lui, qu'il n'est pas seulement témoin de l'acte, mais encore de la pensée, il ferait le bien au lieu du mal, n'eût-il d'autre motif que la crainte du glaive qu'il verrait suspendu sur sa tête. Vous conviendrez de cette vérité avec moi ; mais examinez votre conduite. A voir vos persécutions, ne dirait-on pas que vous craignez que tout le monde ne se range du côté de la vertu, et que vos rigueurs n'aient plus personne à punir ? ce serait une crainte digne du bourreau et non de princes vertueux. Mais nous sommes persuadés que cet acharnement contre nous est moins votre ouvrage que celui du démon, qui égare la raison de l'homme pour en obtenir plus sûrement des autels et des victimes. Princes, vous êtes trop amis de la piété, de la sagesse, pour imiter ceux qui abjurent ainsi la raison. Si toutefois vous voulez, à l'exemple de l'insensé, sacrifier la vérité à d'indignes préjugés, sacrifiez-la, vous en avez le pouvoir ; mais songez-y, ce pouvoir oppresseur ne serait, après tout, que celui du brigand qui tue sa victime sans défense.

Mais c'est en vain que vous immolerez vos victimes : le Verbe vous le déclare, ce prince de la paix, le plus saint et le plus puissant, selon le témoignage même de Dieu, son père.

Personne ne voudrait recevoir en héritage la misère, la maladie, l'opprobre. Et voilà ce que ne peut manquer de recueillir l'homme assez insensé pour lutter contre la force du Verbe et rechercher ce qu'il lui commande de fuir.

Voilà l'avenir que lui annonce ce divin maître, le fils et l'envoyé de Dieu le père et souverain arbitre de tout ce qui existe, Jésus-Christ, dont nous avons pris le nom, puisque nous nous appelons Chrétiens. Ce qui nous affermit dans la foi de tout ce qu'il nous a enseigné, c'est que nous voyons tous les jours se réaliser ce qu'il a prédit. Il est Dieu, car il n'appartient qu'à un Dieu d'annoncer les événements avant qu'ils arrivent, et de les accomplir comme il les a annoncés.

Nous pourrions nous arrêter ici et ne pas sortir des bornes d'une juste et légitime défense ; mais comme l'ignorance où vous êtes de ce qui nous concerne n'a pu se dissiper en un instant, nous avons cru devoir donner plus d'étendue à ce discours, persuadés qu'il suffira d'offrir la vérité, telle qu'elle est, à ceux qui l'aiment, pour les porter à l'embrasser et pour détruire toutes les préventions de l'ignorance.

XIII. Peut-on, sans renoncer à la raison, accuser d'athéisme des hommes qui adorent l'auteur de l'univers, qui ont appris et qui enseignent que ce Dieu n'a besoin ni de victimes, ni de libations, ni de parfums, qu'il ne demande que l'offrande du cœur ; des hommes qui élèvent sans cesse vers lui leurs prières et leurs actions de grâces, le remerciant du bienfait de la vie, des secours par lesquels il nous la conserve, de la vertu qu'il a attachée à chaque plante, de la succession des saisons ; mais surtout du don de la foi qui nous fait croire en lui et nous apprend à le connaître et à nous conserver purs et sans tache à ses yeux ? Le culte le plus digne de lui consiste non à détruire par le feu ce qu'il a fait et destiné à nous nourrir, mais à nous en servir pour nous-mêmes et le partager avec nos frères dans l'indigence, et à chanter tous ensemble, en son honneur, dans de pieuses cérémonies, des hymnes de reconnaissance. Avec de telles idées de la Divinité, ces hommes seraient-ils des athées

Bien convaincus que Jésus-Christ, qui nous a enseigné cette doctrine, qui s'est fait homme pour remplir ce ministère, qui a été mis en croix sous Ponce-Pilate, gouverneur de la Judée au temps de Tibère, est le fils même du vrai Dieu, nous l'adorons après le Père, et ensuite l'Esprit saint qui inspirait les prophètes; et vous verrez combien est raisonnable ce culte d'adoration. Je sais que vous répétez que nous sommes des insensés; que celui que nous adorons après le Dieu éternel, immuable, père de toutes choses, n'est qu'un homme, un crucifié.

C'est que vous ignorez ce grand mystère; je vais vous en instruire: je ne vous demande que de l'attention.

XIV. Car je dois vous prévenir que vous avez à vous tenir en garde contre un terrible adversaire, l'esprit de ténèbres, que nous avons vaincu, et qui ne cherche qu'à vous séduire, qu'à vous détourner de l'étude et de l'intelligence des vérités dont nous voulons vous instruire. Il ne néglige rien pour vous retenir sous son joug, dans un honteux esclavage, et vous faire servir d'instruments à ses desseins. Prestiges, songes, fantômes, il met tout en œuvre: c'est par-là qu'il prend dans ses pièges ceux qui s'inquiètent peu de l'avenir. Il ne veut pas que vous lui échappiez comme nous lui avons échappé nous-mêmes: car nous étions aussi ses esclaves. Mais nous avons su rompre nos liens, dès que nous avons connu le Verbe; nous n'avons plus voulu adorer que le Dieu incréé, le seul Dieu véritable, une fois que nous avons été éclairés par son fils. Quel changement se fit alors en nous! Nous placions le bonheur dans la débauche; maintenant, la chasteté fait nos délices. Nous avons recours à la magie; nous ne mettons plus notre espoir que dans l'infinité du Dieu éternel. L'or, l'argent, de grands domaines nous paraissaient les seuls biens dignes d'envie; aujourd'hui nous nous faisons un bonheur de les mettre en commun et de les partager avec l'indigent. La haine nous armait les

uns contre les autres et faisait couler le sang ; nous repoussions l'étranger, celui qui n'avait ni nos lois, ni nos habitudes, et depuis que le Christ nous a apparus, nous voyons dans chaque homme un frère : nous prions même pour nos ennemis ; nous cherchons à désarmer la haine par la douceur, à vaincre la résistance par la persuasion. C'est ainsi que nous tâchons d'amener ceux qui nous persécutent sous le joug de Jésus-Christ, afin qu'ils vivent aussi selon ses préceptes, qu'ils partagent nos espérances et qu'ils jouissent du bonheur qui nous est réservé. Nous ne voulons pas ici vous tromper : pour dissiper à cet égard toutes vos craintes, j'ai jugé à propos de vous exposer quelques préceptes de la doctrine de Jésus-Christ, avant de vous prouver qu'il est Dieu, ainsi que je vous l'ai promis. Sa manière d'enseigner était courte et précise ; elle n'avait rien d'un sophiste ; sa parole était la force de Dieu même.

XV. Voici ce qu'il dit de la chasteté : celui qui regarde une femme pour la convoiter a déjà commis l'adultère dans son cœur. Si votre œil droit vous scandalise, arrachez-le, jetez-le loin de vous : il vaut mieux pour vous qu'un des membres de votre corps périsse que si votre corps était jeté en enfer ; » et ailleurs : « Épouser la femme qu'un autre a répudiée, c'est devenir adultère. Il en est que les hommes ont faits eunuques, mais il en est aussi qui se sont faits eunuques eux-mêmes, à cause du royaume des cieux : tous ne comprennent pas le sens de ces mots. »

D'après vos lois, on est coupable de prendre deux femmes à la fois ; aux yeux de notre maître, on est criminel quand on regarde une femme avec un mauvais désir. Le Dieu que nous servons rejette loin de lui, non pas seulement celui qui fait le mal, mais encore celui qui nourrit l'intention de le faire ; la pensée lui est connue aussi bien que l'action ; le fond des cœurs est à découvert à ses yeux. Combien de personnes, de l'un et de l'autre sexe, élevées dès leur tendre

jeunesse à l'école de Jésus-Christ, ont conservé jusqu'à soixante et soixante-dix ans l'innocence du premier âge ! je pourrais vous en montrer dans toutes les classes. J'aurais peine à compter tous ceux qui, du sein des voluptés, ont passé sous les lois sévères de l'Évangile : car Jésus-Christ n'est pas venu appeler ceux qui sont justes et purs, mais les hommes iniques, impies, voluptueux. Il nous le dit lui-même : « Je ne suis pas venu appeler les justes à la pénitence, mais les pécheurs. » Le Père que nous avons dans le ciel aime à pardonner et non à punir. Il veut que notre amour embrasse les hommes : « car, nous dit-il, si vous n'aimez que ceux qui vous aiment : c'est ainsi qu'agissent les pécheurs ; quel serait donc votre mérite ? Et moi je vous dis : Aimez vos ennemis ; faites du bien à ceux qui vous haïssent ; priez pour ceux qui vous persécutent ou qui vous calomnient. »

Il veut qu'on partage ses biens avec le pauvre et qu'on ne se propose point les applaudissements des hommes. » Donnez à ceux qui vous demandent ; ne réclamez point ce qu'on vous dérobe. Si vous prêtez à ceux de qui vous espérez recevoir, quel mérite avez-vous encore ? Les pécheurs font-ils autrement ? N'amassez point de trésors sur la terre, où la rouille et les vers dévorent, où les voleurs fouillent et dérobent ; mais amassez plutôt des richesses pour le ciel, où la rouille ni les vers ne peuvent s'y attacher. Et que sert à l'homme de gagner l'univers, s'il vient à perdre son âme ? Que donnera-t-il en échange de cette âme ? Amassez donc pour le ciel ; soyez bons et miséricordieux à l'exemple de votre père, qui est bon et miséricordieux, et qui fait luire son soleil sur les méchants comme sur les bons. Ne vous inquiétez ni du vêtement, ni de la nourriture. Voyez les oiseaux du ciel : votre père céleste les nourrit. N'êtes-vous pas plus grands à ses yeux ? Ne vous tourmentez donc point ; ne dites pas : Que mangerons-nous, où trouverons-nous de quoi nous vêtir ?

Votre père qui est au ciel connaît ce dont vous avez besoin ; cherchez d'abord son royaume, et le reste vous sera donné par surcroît. Où est votre cœur, là est aussi votre trésor ; ne faites rien par ostentation, autrement vous n'auriez plus rien à espérer de votre père céleste. »

XVI. Notre divin maître nous recommande encore d'être patients, prompts à faire le bien, ennemis de la colère. « Si l'on vous frappe sur une joue, nous dit-il, présentez l'autre. Vous enlève-t-on votre tunique, laissez prendre votre manteau. Celui qui s'abandonne à la colère sera livré au feu éternel. Veut-on vous contraindre à faire un mille, faites-en deux. Que votre lumière brille aux yeux des hommes, afin qu'ils voient vos bonnes œuvres, et qu'ils glorifient votre père qui est dans les cieux. » Vous le voyez, notre Dieu nous interdit la résistance ; il ne veut pas qu'on imite celui qui fait mal ; il nous recommande, au contraire, d'user de patience, de douceur pour le ramener à la vertu, et l'arracher à la passion qui le tyrannise et l'avilit. Je pourrais encore vous citer l'exemple de plusieurs d'entre vous, autrefois violents, emportés et devenus d'autres hommes, pour avoir vu de près, découvert, reconnu la constance inaltérable d'un voisin dans les épreuves de tout genre, l'héroïque patience d'un compagnon de voyage, au milieu d'amères insultes, toute la pureté de vie de l'ami avec lequel ils vivaient. Le jurement nous est aussi expressément défendu. Et pour nous obliger à dire toujours la vérité, voici la règle que Jésus-Christ lui-même a tracée. « Vous ne jurerez pas ; que votre discours soit oui, oui ; non, non : ce que vous dites de plus est un péché. »

Le tribut de l'adoration, à qui devons-nous le porter ? A Dieu seul. C'est en ces termes qu'il l'exige de nous : Mon premier commandement, le voici : Le Seigneur est votre Dieu, et votre seul Dieu : vous adorerez le Seigneur, vous l'aimerez de tout votre cœur, de toutes vos forces : c'est lui qui

vous a créés. « Quelqu'un lui dit en l'abordant : Bon maître ! » Il répondit : « Nul n'est bon que Dieu seul qui a créé toutes choses. » Nous ne regardons pas comme Chrétiens ceux qui ne suivent pas ces maximes ; c'est moins sur la bouche que dans le cœur qu'elles doivent se trouver. Ce sont les œuvres que Dieu demande ; il ne promet le salut qu'à celui qui pratique sa loi. « Tous ceux qui me disent : Seigneur, Seigneur ! » ce sont ces propres paroles, « n'entreront point dans le royaume des cieux ; mais celui qui fait la volonté de mon père qui est dans le ciel. Celui qui m'écoute et fait ce que je dis, écoute mon père qui m'a envoyé. Plusieurs me diront : Seigneur, n'avons-nous pas bu et mangé en votre nom, et même fait des miracles ? Moi, je vous répondrai : Loin de moi, vous tous qui faites l'iniquité ! C'est alors qu'il y aura des pleurs et des grincements de dents, lorsqu'on verra les justes briller comme le soleil, tandis que les méchants seront jetés dans le feu éternel. Plusieurs viendront en mon nom, revêtus de peaux de brebis à l'extérieur ; mais au dedans, véritables loups ravissants. Vous les reconnaîtrez à leurs œuvres ; tout arbre qui ne produit pas de bons fruits sera coupé et jeté au feu. » Ceux qui ne vivent pas selon ces maximes et qui ne sont Chrétiens que de nom, nous vous demandons nous-mêmes de les punir.

XVII. Vous nous verrez toujours les premiers à payer le tribut aux personnes que vous chargez de le recevoir : tel est le précepte de notre maître. Des hommes s'étaient approchés pour lui demander s'il fallait payer le tribut à César ; pour toute réponse, il prit une pièce de monnaie, et leur demanda à son tour de qui elle portait l'image. « De César, lui dirent-ils. — Eh bien ! rendez à César ce qui est à César, et à Dieu ce qui est à Dieu. » L'adoration n'appartient donc qu'à Dieu seul. Pour les devoirs qui vous concernent, nous les remplissons tous avec joie ; nous vous reconnaissons comme les arbitres et les maîtres de la terre ; et avec ce pouvoir su-

prême dont vous êtes revêtus, nous demandons au Ciel de vous conserver toujours la raison, qui en règle l'usage. Tels sont nos vœux, nos principes, nos sentiments : nous produisons tout au grand jour. Et si vous ne tenez compte de rien, songez-y, à qui nuirez-vous ? Est-ce à des hommes intimement convaincus qu'on sera éternellement puni du mal qu'on aura fait, et qu'on rendra compte de tous les dons qu'on aura reçus, ainsi que Jésus-Christ nous le déclare par ces paroles : « On demandera plus à celui qui aura reçu davantage. »

XVIII. Voyez la fin des empereurs qui vous ont précédés : ils ont subi la commune destinée. Si le néant était le terme fatal de la vie humaine, l'avantage serait pour les méchants. Mais tout ne s'éteint pas avec le corps, le sentiment survit, et l'on souffre les peines éternelles tenues en réserve. Pénétrez-vous bien de cette vérité, ne la perdez jamais de vue.

Est-ce que vos secrets de la nécromancie, l'inspection des entrailles de jeunes et tendres enfants, les évocations des âmes, les songes qui nous sont envoyés par des esprits placés près de nous, s'il en faut croire les magiciens ; est-ce que les prestiges, opérés par les plus habiles d'entre ces derniers, ne sont pas des présomptions de nature à vous persuader qu'après la mort l'âme conserve encore le sentiment ? Vous croyez que les âmes des morts s'emparent de certains hommes que vous appelez furieux, démoniaques, et que vous reléguez loin de la société ; vous croyez aux oracles de Dodone, d'Amphilosique, de Pythie, et à bien d'autres semblables ; vous adoptez les systèmes de Pythagore, d'Empédocle, de Platon, de Socrate ? Vous ajoutez foi à cette fosse dont parle Homère, à la descente d'Ulysse aux enfers ; ces témoignages, et tant d'autres de cette nature, vous les admettez tous.

Veillez aussi nous croire, nous sommes pour le moins aussi dignes de foi que vos philosophes ; nous portons encore

plus loin qu'eux le respect pour la Divinité : car nous prétendons que rien ne lui est impossible ; et de là notre espoir, si bien fondé, que nos corps, déposés après la mort au sein de la terre, reprendront une nouvelle vie. Ce retour à la vie vous étonne, vous ne le pouvez croire. Mais dites-moi :

XIX. Si nous n'avions pas ces corps, et qu'on vint nous dire que d'un peu de sang vont naître des os, des chairs, avec les formes que vous leur voyez, nous dirions aussi : « Quoi de plus incroyable ? » Procédons toujours par hypothèse. Si vous n'étiez pas encore ce que vous êtes, sortis de parents revêtus d'un corps comme le vôtre, et que quelqu'un, vous montrant d'un côté une goutte de sang, et de l'autre l'image de votre corps, vint vous dire que de ce sang vont se composer des os et des chairs, et doit sortir un corps conforme à cette image, vous ne pourriez croire le fait avant de l'avoir sous les yeux. Non, jamais on n'aurait pu vous persuader que votre corps provint de cette goutte de sang. Cependant, vous voyez qu'il n'est pas né autrement. Eh bien ! soyez aussi persuadés que ce même corps, tombé en dissolution après la mort, et confié à la terre comme une semence, peut, à la parole de Dieu, dans un temps marqué, reprendre une nouvelle vie et se revêtir d'immortalité. Je vous le demande, quelle puissance vraiment digne de lui laissent à Dieu ceux qui disent qu'à la vérité chaque chose retourne à son premier état, mais qu'il est impossible à Dieu de la faire passer à un autre ? Ce que je vois clairement, c'est que si on nous avait dit : « Vous naîtrez sous telle forme et de telle manière, » nous ne l'aurions jamais cru ; d'où je conclus qu'il faut admettre l'existence d'une force bien supérieure à la nôtre, à celle de l'homme : et c'est, je crois, raisonner plus conséquemment que l'incrédule. Pour nous, nous avons la parole de notre maître qui nous a dit : « Ce qui est impossible à l'homme est possible à Dieu ; » et ailleurs : « Ne craignez pas ceux qui tuent le corps et ne

peuvent rien sur l'âme : mais craignez plutôt celui qui peut jeter l'âme et le corps dans l'enfer. » Et l'enfer, c'est le lieu où seront punis ceux qui auront vécu dans l'injustice, et qui n'auront pas voulu croire à cet avenir que Dieu nous a annoncé par son fils qui est Jésus-Christ.

XX. Votre sybille et Hystapes n'ont-ils pas dit que tout ce qui est impur devait passer par le feu ? Les philosophes que vous appelez stoïciens n'enseignent-ils pas que Dieu lui-même se résout en feu ; que ce monde doit subir un changement et prendre un nouvel être ? Pour nous, nous ne faisons pas à Dieu l'injure de l'assimiler à ce qui change et se renouvelle. Mais, je vous le demande, pourquoi donc, lorsque nous nous présentons avec certains dogmes conformes à ceux de vos poètes et de vos philosophes, et avec d'autres plus nobles et plus élevés, et surtout lorsque seuls nous arrivons, des preuves solides à la main, pourquoi n'éprouvons-nous que des persécutions ? Pourquoi ce privilège d'une haine toujours ardente contre nous ? Quand nous disons que c'est Dieu qui a fait le monde, qu'il l'a embelli, nous parlons comme Platon ; que tout sera dévoré par le feu, nous sommes d'accord avec les stoïciens ; que les âmes des méchants restent, après cette vie, douées de sentiment et souffrent des peines inouïes, tandis que celles des justes, désormais affranchies de la souffrance, demeurent éternellement heureuses, nous tenons le langage de vos poètes et de vos philosophes ; que les hommes ne doivent point adopter pour objet de leur culte ce qui est au-dessous d'eux, nous pensons comme votre poète comique Ménandre, comme plusieurs autres de vos écrivains qui sont les premiers à vous dire : L'ouvrier n'est-il pas supérieur à son œuvre ?

XXI. Maintenant, parlerons-nous du Verbe, le premier-né de Dieu, c'est-à-dire Jésus-Christ notre maître ? Quand nous vous disons qu'il est né sans l'opération de l'homme, qu'il a été crucifié, qu'il est mort, qu'il est ressuscité, qu'il est

monté aux cieux, qu'est-ce que nous disons en cela qui n'ait pas été dit de ceux que vous appelez fils de Jupiter ? Vous savez de combien de ces fils vos poètes font mention ? Ils parlent d'un Mercure, la parole, l'interprète, le maître qui enseigne tout ; d'Esculape, qui fut médecin et remonta vers les cieux après avoir été frappé de la foudre, et d'autres qui reprirent le même chemin, comme Bacchus, après avoir été mis en pièces ; d'Hercule, qui se brûla pour se soustraire à de nouveaux travaux. Que dirons-nous des Dioscôres, nés de Lédâ ; de Persée, issu de Danaé ; de Bellérophon, enlevé au ciel sur Pégase, bien que sa naissance ne fût pas divine ? Est-il besoin de rappeler ici Ariadne et tous ceux qui furent comme elle placés parmi les astres ?

De vos empereurs que vous voyez mourir, ne faites-vous pas vous-mêmes des dieux ? Ne vous appuyez-vous pas du témoignage d'un homme qui aurait vu César s'élever du bûcher vers l'Olympe ?

Je ne répète pas tout ce que vos poètes racontent des prétendus fils de Jupiter. Vous connaissez toutes ces fables. Je me permets seulement d'ajouter qu'on ne pouvait rien imaginer de plus capable d'altérer les mœurs et de les corrompre : car on trouve beau d'imiter les dieux.

Loin de nous de pareilles idées de la Divinité ! Persuadez-vous à un homme de bon sens que le Dieu suprême, le père des dieux, ainsi que vous l'appelez, Jupiter enfin, n'ait été qu'un parricide, fils d'un père comme lui parricide, ravisseur d'un jeune Ganymède, qu'il faisait servir à d'infâmes amours, corrupteur de tant de femmes qui lui donnèrent une multitude d'enfants, dignes imitateurs de ses turpitudes ?

Les démons seuls, ainsi que nous l'avons dit, étaient capables de pareilles infamies.

Pour nous, nous savons que l'immortalité n'est le partage que de ceux qui se rapprochent le plus de Dieu par la pureté du cœur et la sainteté de la vie ; que ceux qui vivent

dans le crime , et n'en veulent pas sortir , ne peuvent échapper au châtement qui les attend : c'est-à-dire au feu éternel.

XXII. Le fils de Dieu , que nous appelons Jésus-Christ , ne fût-il qu'un homme , serait digne du nom de fils de Dieu ; sa sagesse lui mériterait des autels. Tous vos écrivains reconnaissent un Dieu , père des dieux et des hommes. Nous appelons Verbe de Dieu ce Jésus qui n'est pas né comme naissent les hommes , mais engendré d'une manière ineffable. Ne vous en étonnez pas , ne voyez là , comme nous l'avons déjà dit , qu'une ressemblance avec votre Mercure que vous appelez aussi Parole , envoyé de Dieu. Mais vous dites : Votre Verbe à vous a été mis en croix. Vous ne devez pas non plus en être surpris. Vos prétendus fils de Jupiter , dont nous avons parlé plus haut , n'ont-ils pas connu la douleur , la souffrance ? seulement les supplices n'ont pas été les mêmes. Le genre de mort fut différent. Et Jésus , par sa mort , n'est pas inférieur à vos dieux ? Sous tous les autres rapports , combien ne leur est-il pas supérieur ! C'est ce que je dois vous démontrer comme je vous l'ai promis. Et ne l'ai-je pas déjà fait ? La supériorité ne se juge-t-elle pas d'après les œuvres ? Si nous croyons que Jésus-Christ est né d'une Vierge , ne le dites-vous pas aussi de Persée ? Si nous disons qu'il a guéri des boiteux , des paralytiques , des aveugles de naissance , ressuscité des morts , ne racontez-vous pas de votre Esculape les mêmes prodiges ?

XXIII. Mais j'ai besoin de vous démontrer trois points essentiels. D'abord , c'est que nous sommes les seuls en possession de la vérité. La vérité , c'est tout ce qui est enseigné par Jésus-Christ et par les prophètes qui l'ont précédé , et qui sont bien plus anciens que tous vos écrivains. Et quand je vous prie de nous croire , ce n'est point parce que nous vous enseignons la même doctrine , mais parce qu'elle est la vérité.

Il faut ensuite que vous soyez bien convaincus que Jésus-

Christ, premier-né, vertu, Verbe de Dieu, est, à proprement parler, le seul fils de Dieu, qu'il s'est fait homme d'après la volonté de son père, pour sauver tous les hommes. Il importe, en troisième lieu, de vous bien prouver qu'avant la venue de Jésus-Christ, de mauvais génies ont égaré l'esprit des peuples, et répandu par l'organe des poètes, comme des faits certains, tant de fables ridicules sorties du cerveau de ces derniers; ainsi que de nos jours, ces mêmes démons, pour faire passer la venue de Jésus-Christ comme une fable, répandent contre nous tant de calomnies, nous imputant les crimes les plus odieux, sans donner la moindre preuve, sans produire un seul témoin de ce qu'ils avancent. Voilà, dis-je, les trois points que nous voulons vous démontrer de la manière la plus évidente.

XXIV. Je dis que nous sommes les seuls en possession de la vérité. Je vous le prouve d'abord par votre conduite à notre égard. Sur plusieurs points, nous tenons le même langage que vos Grecs. Pourquoi sommes-nous les seuls en butte à la haine, sinon à cause du nom de Jésus? Lorsque nous ne faisons aucun mal, pourquoi sommes-nous mis à mort comme des criminels? Les uns adorent des arbres, ceux-ci des fleuves, ceux-là des rats, des chats, des crocodiles et presque tous les genres d'animaux; car ils sont loin de s'entendre sur les objets de leur culte, et c'est même cette différence qui les porte à se traiter d'impies les uns les autres; mais ils ne sont pas pour cela persécutés.

Tout ce que vous avez à nous reprocher, c'est de ne pas adorer vos dieux, de n'offrir aux morts ni libations, ni parfums, ni victimes, ni couronnes pour entourer de vaines images.

Vous le savez, ce qu'on encense ici comme un Dieu, là on le chasse comme un vil animal: ailleurs on l'immole comme une victime agréable. Pourquoi donc cette intolérance envers nous?

XXV. Autre considération. Nous adorions aussi, comme la multitude, et Bacchus, fils de Sémélé, et Apollon, fils de Latone, Apollon, dont on ne peut, sans rougir, dévoiler les turpitudes; et Proserpine et Vénus, éprises pour Adonis d'un amour effréné, qui allait jusqu'à la fureur. Vous célébrez encore leurs honteux mystères. Parlerai-je d'Esculape et de tant d'autres dont vous avez fait des dieux? Eh bien, quel autre intérêt que celui de la vérité a pu nous faire abandonner leur culte, désertier leurs autels au risque de la vie? Grâces soient rendues à Jésus-Christ, qui nous a fait connaître le véritable Dieu, le Dieu incréé, impassible, auquel nous nous sommes dévoués: ce n'est pas lui que vous verrez brûlant des feux les plus impurs aux pieds d'une Antiope ou d'un Ganymède et d'autres créatures semblables, ou bien chargé de chaînes, et délivré par un géant aux cent bras sur la demande de Thétis, à la condition qu'Achille ferait périr des milliers de Grecs pour se venger de l'enlèvement de la courtisane Briséis.

Nous avons pitié de ceux qui croient encore de pareilles fables dont les démons sont les seuls auteurs.

XXVI. Enfin pourquoi sommes-nous plutôt persécutés que ces hommes qui ont été envoyés par le démon depuis que le Christ est remonté au ciel, et qui osent se donner pour des dieux? Ces insensés, loin de les poursuivre de votre haine, vous les avez comblés d'honneurs: témoin un certain Simon, Juif samaritain, d'un bourg appelé Gittus, qui fit, à l'aide du démon, au milieu de Rome, sous l'empereur Claude, des prodiges étonnants.

C'était un imposteur et vous l'avez regardé comme un dieu, et honoré d'une statue qui se voit entre deux ponts dans l'île de Tibère, portant cette inscription latine: *A Simon, Dieu saint*. Presque tous les Samaritains, grand nombre de gentils le proclament le premier des dieux et l'adorent. On vénère comme sa première émanation, une femme

nommée Hélène, qu'il tira d'un lieu de prostitution pour l'attacher à sa suite.

Témoin un certain Ménandre, du bourg de Caparetas, disciple de Simon et comme lui Samaritain d'origine; il fut aussi inspiré du démon, il étonna aussi par ses prodiges à l'aide de la magie, au point de faire illusion à presque tous les habitants d'Antioche, pendant son séjour dans cette ville, et de persuader à ses disciples que la mort n'aurait sur eux aucun empire. Plusieurs sont encore dans cette folle persuasion.

Témoin un certain Marcion, de la province du Pont, qui vit encore et enseigne publiquement qu'il existe un Dieu supérieur à celui qui a fait ce monde. Il prétend même le connaître. L'impression qu'il fit sur les esprits à la faveur du démon fut telle, qu'il les porta aux plus horribles blasphèmes. Ils osèrent dire que le père de Jésus-Christ n'était pas le créateur du monde, qu'il existait un autre Dieu plus puissant, auteur de plus grandes merveilles.

Tous ceux qui composent ces différentes sectes portent aussi le nom de Chrétiens, comme vous appelez vous-mêmes philosophes ceux dont les opinions et les systèmes n'ont rien de commun avec la saine philosophie. Ces hérétiques se portent-ils aux crimes affreux qu'on leur impute, comme de renverser un flambeau pour se livrer pêle-mêle dans l'ombre à de montrueuses débauches, de faire des repas de chair humaine? Je n'en sais rien. Mais ce qui nous est bien connu, c'est qu'ils ne sont ni persécutés, ni éborgés pour leurs opinions.

Nous avons composé un ouvrage sur toutes les hérésies qui ont paru jusqu'alors : nous pourrions vous le communiquer, si vous désiriez le connaître.

XXVII. Pour nous, nous craignons tellement de blesser la justice et l'humanité, que nous regardons comme les plus coupables d'entre les hommes ceux qui vont exposer sur la

voie publique les enfants qui viennent de naître. Et que deviennent ces infortunés? N'importe le sexe, ils sont presque tous livrés à la prostitution. Autrefois on nourrissait d'immenses troupeaux de boues, de chèvres, de brebis, de chevaux; aujourd'hui ce sont, si je puis ainsi parler, des troupeaux d'enfants qu'on nourrit pour les faire servir à d'infâmes usages. Vous trouvez encore chez tous les peuples une multitude d'hommes et de femmes d'un sexe équivoque et de la plus dégoûtante immoralité. Vous trafiquez de leurs crimes, vous établissez sur eux des impôts, des revenus, quand il faudrait les chasser du monde entier. Sans parler de tout ce qu'il y a d'infâme, de dégradant dans ces monstrueuses voluptés qui font frémir la nature, ne s'expose-t-on pas, pour comble d'horreur, à s'y abandonner avec un parent, un frère, un fils? Il y en a même qui prostituent leurs femmes et leurs enfants? Quelques-uns, et cela ouvertement en public, vont jusqu'à se mutiler pour les turpitudes d'un cynisme inouï. Voilà vos mystères en l'honneur de Cybèle, la digne mère de vos dieux; et c'est aussi ce qui explique pourquoi vous placez un serpent symbolique et mystérieux près de chacune de ces divinités que vous avez imaginées.

Et bien! ces infamies que vous commettez publiquement, en plein jour, vous ne rougissez pas de nous les attribuer. Vous supposez qu'après avoir renversé un flambeau, éteint en nous la raison, cette lumière divine, nous nous livrons sans frein à ces mêmes turpitudes. Ici la calomnie ne peut nuire à des hommes incapables de pareils crimes, mais à ceux qui les commettent et en accusent les autres.

XXVIII. Le chef des mauvais génies, nous l'appelons serpent, Satan ou diable, comme vous pouvez le voir d'après nos saintes Ecritures. Le Christ nous a annoncé d'avance qu'avec lui et son armée tous ceux qui l'auront adoré ici-bas seront précipités dans des étangs de feu pour y souffrir des supplices inouïs pendant des siècles sans fin. S'il diffère, s'il

suspend l'arrêt prononcé, c'est à cause de l'homme. Il prévoit que plusieurs peuvent se repentir, qu'un grand nombre sont encore à naître. Il a créé l'homme raisonnable, libre et dès-lors capable de se déclarer pour la vérité et d'embrasser la vertu, de sorte qu'aucun de nous ne peut s'en prendre à Dieu, s'il vient à se perdre. Nous sommes tous doués de raison et d'intelligence. Oser avancer que Dieu ne s'occupe pas de nous, c'est dire astucieusement qu'il n'existe pas, ou que, s'il existe, il n'est que le protecteur du crime; qu'il ressemble à la pierre, que le vice et la vertu ne sont que de vains noms, le bien et le mal une affaire d'opinion. N'est-ce pas là le comble de l'impiété, de la dépravation?

XXIX. Je reviens à l'exposition des enfants : si nous l'avons en horreur, c'est que nous ne craignons pas seulement pour leur vie. Ne peuvent-ils pas périr avant d'avoir été recueillis, et dès-lors ne serions-nous pas des homicides? Chez nous, on ne se marie que pour élever ses enfants. Si on renonce au mariage, c'est pour passer toute sa vie dans la continence.

Non, nos mystères ne se célèbrent point par des unions monstrueuses. Rappelez-vous ce que fit l'un des nôtres pour vous détromper sur ce point. Il présenta une requête à Félix, préfet d'Alexandrie, pour lui demander la permission de se faire mutiler par un médecin; car tous les médecins de la ville avaient déclaré qu'ils ne le pouvaient sans l'autorisation du préfet. Sur le refus de celui-ci, le jeune homme continua de vivre dans la continence et la chasteté, content du témoignage de sa conscience et de l'approbation de ceux qui partageaient ses sentiments. Il n'est peut-être pas hors de propos de rappeler en passant le souvenir de cet Antinoüs, mort il y a peu d'années, et après sa mort imposé à tous comme un dieu qu'ils redoutaient et adoraient tout à la fois; vous savez ce qu'était le personnage et d'où il venait.

XXX. Mais on nous dira peut-être : « Celui que vous appelez le Christ, n'est-ce pas un simple mortel, né d'entre les hommes, qui aurait fait des miracles à l'aide de la magie et qui par ses prestiges se serait fait passer pour le fils de Dieu ? » Nous allons montrer qu'il est véritablement le fils de Dieu incarné, et nos raisonnements seront ceux non de la crédulité qui se rend à de vaines paroles, mais d'une forte conviction qui n'a pu refuser son assentiment à des prophéties dont nous avons tous les jours l'accomplissement sous les yeux ; et si je ne me trompe, ce genre de démonstration sera pour vous le plus convaincant et le plus décisif.

XXXI. Chez les Juifs parurent des hommes appelés prophètes, dont l'Esprit saint se servait comme d'organes pour annoncer l'avenir. Les différents chefs qui se succédèrent dans le gouvernement de la Judée conservèrent soigneusement leurs divins oracles, tels qu'ils étaient sortis de leurs bouches ; car ils étaient consignés dans des livres écrits en hébreu de la main même des prophètes.

Ptolémée, roi d'Egypte, qui s'occupait de former une bibliothèque et de réunir tous les livres connus, entendit parler de ces prophéties et les fit demander par une ambassade au chef qui gouvernait alors la Judée. Celui-ci s'empressa de lui en adresser une copie écrite en hébreu. Mais ce qu'elle contenait restait inconnu aux Egyptiens, qui n'entendaient pas cette langue. Ptolémée envoya donc une nouvelle ambassade à Jérusalem, pour demander des hommes habiles qui pussent traduire ces livres en grec.

Ils sont depuis restés en Egypte, en même temps qu'ils n'ont cessé d'être entre les mains des Juifs. Mais ceux-ci les lisent tous les jours sans les comprendre, et se montrent, comme vous, nos ennemis, nos persécuteurs, ne manquant jamais l'occasion de nous livrer aux supplices et de nous faire mourir quand ils en ont le pouvoir : témoin ce qu'ils

ont fait récemment. Dans la dernière guerre contre les juifs, on a vu le chef des révoltés, Barcochébas, tourner toute sa fureur contre les seuls Chrétiens et livrer aux plus cruels tourments ceux qui refusaient de nier le Christ et de blasphémer contre lui.

Mais revenons aux prophéties : qu'y voyons-nous ? Jésus-Christ annoncé tel qu'il a paru, né d'une Vierge ; arrivant à l'âge viril, guérissant les malades et les infirmes, ressuscitant les morts, haï, méconnu, mourant sur une croix, reprenant une nouvelle vie, remontant aux cieus ; nous y voyons qu'il est appelé le fils de Dieu et qu'il l'est réellement ; qu'il envoie des hommes par tout le monde publier ce qu'il est ; que les gentils surtout croient à sa parole et se convertissent à lui. Il n'a cessé d'être annoncé à la terre. Des prophètes parurent d'abord cinq mille ans, ensuite trois mille, puis deux mille, d'autres mille ans, quelques-uns huit cents ans avant qu'il vint au monde ; car ils se sont succédé avec les générations.

XXXII. Voici la prophétie littérale de Moïse, le plus ancien d'entre eux : « Le sceptre ne sortira pas de Juda, ni les princes de sa postérité, jusqu'à ce que vienne celui à qui appartient le sceptre et qui est l'attente des nations ; il liera son ânon à la vigne et lavera sa robe dans le sang du raisin. »

C'est à vous maintenant d'examiner à quelle époque les Juifs ont cessé d'avoir des princes et des chefs de leur nation. N'est-ce pas au moment où a paru Jésus-Christ, notre Seigneur et l'interprète de ces mystérieux oracles, selon cette parole de Moïse ou plutôt de l'Esprit saint : « La principauté ne sortira pas de Juda, jusqu'à la venue de celui à qui appartient le sceptre. » Car Juda est le père de la nation juive ; c'est même de lui qu'elle tire son nom. Après la venue de Jésus-Christ, n'avez-vous pas régné sur les Juifs, ajouté leur pays à votre empire ? Et ces mots : » Il est l'at-

tente des nations, » ne signifient-ils pas que tous les peuples soupiraient après lui ?

En effet, l'histoire à la main, vous pouvez voir que partout on espérait en celui qui fut crucifié dans la Judée, et dont la mort fut suivie de si près par l'envahissement de ce pays, qui vous fut livré.

Ces autres paroles : « Il attachera son ânon à la vigne et lavera sa robe dans le sang du raisin, » désignent d'une manière symbolique ce qu'il devait faire et ce qui devait lui arriver. Ne sait-on pas qu'il dit à ses disciples 'd'aller lui chercher un ânon attaché au sarment d'une vigne à peu de distance d'un bourg; qu'il monta sur cet ânon lorsqu'il lui fut amené, et qu'il fit ainsi son entrée dans Jérusalem, où était le superbe temple des Juifs, que depuis vous avez renversé? Après être entré dans cette ville, le Christ fut mis en croix pour accomplir le reste de la prophétie. Mais remarquez ces mots : « Il lavera sa robe dans le sang du raisin. » Ici le prophète annonce que le Christ doit souffrir, et par son sang purifier ceux qui croiront en lui. Sa robe désigne ses fidèles disciples en qui réside le Verbe, cette semence divine. Mais que veulent dire ces paroles, *le sang du raisin*, sinon que le sang du Christ, dans son incarnation, ne viendrait pas de l'homme, mais de la vertu de Dieu ?

Ainsi devait naître en effet le fils de Dieu, le Verbe divin, la première puissance après Dieu le père. Mais comment s'est-il incarné et fait homme, nous le dirons plus tard. Remarquons seulement que, de même que ce n'est point l'homme, mais Dieu, qui fait le sang de la vigne, de même le sang de Jésus-Christ ne devait pas venir de l'homme, mais de la vertu même de Dieu. Tel est le véritable sens de ces paroles mystérieuses, ainsi que nous l'avons déjà dit; et voilà ce qu'annonçait aussi Isaïe, mais en d'autres termes, quand il dit : « Une étoile sortira de Ja-

cob et un rejeton naîtra de la tige de Jessé, une fleur s'élèvera de ses racines. » Cette étoile brillante qui s'est levée, cette fleur sortie de la racine de Jessé, c'est le Christ. D'où est-il sorti, en effet ? Il est né, par la vertu de Dieu, d'une vierge du sang de Jacob, le père de Juda, d'où descend la nation juive, comme nous l'avons déjà remarqué. Et Jessé, qu'était-il ? Un des ancêtres de Jésus-Christ, un descendant de Jacob et de Juda, selon l'ordre des générations.

XXXIII. Voyez maintenant comme Isaïe a prédit en termes clairs et précis que le Christ naîtrait d'une vierge : « Voilà, dit-il, qu'une vierge concevra et enfantera un fils ; il sera appelé Emmanuel, c'est-à-dire Dieu avec nous. »

Ce qui devait paraître incroyable, impossible, Dieu l'a fait annoncer par l'Esprit saint, afin qu'on ne pût se refuser à croire l'événement lorsqu'il arriverait, et qu'on le crût précisément parce qu'il avait été prédit d'avance.

Faute de comprendre la prophétie que nous venons de citer, certaines personnes pourraient retourner contre nous les reproches que nous faisons à leurs poètes, lorsqu'ils nous montrent leur Jupiter recherchant les filles des hommes. Pour éclairer ces personnes, expliquons les termes de la prophétie. Ces mots : « Une vierge concevra dans son sein, » signifient qu'elle concevra sans l'approche de l'homme ; autrement elle eût cessé d'être vierge. Mais la vertu de Dieu, survenant en elle, la couvrit de son ombre et fit qu'elle conçut sans perdre sa virginité. C'est en ces termes que l'ange de Dieu, envoyé vers elle, lui annonça l'heureuse nouvelle : « Vous concevrez dans votre sein par la vertu de l'Esprit divin, et vous enfanterez un fils que vous appellerez du nom de Jésus ; il sera grand, il s'appellera le fils du Très-Haut, et il viendra pour racheter son peuple de ses iniquités. » Voilà ce que nous lisons dans les évangélistes qui ont écrit la vie de notre Sauveur Jésus-Christ ; ce qui

nous fait surtout croire à leur récit, c'est que l'Esprit saint, par le prophète Isaïe, avait déjà dit qu'ainsi devait naître le Messie.

Or, cet esprit, cette puissance de Dieu, qu'était-ce autre chose que le Verbe lui-même, le premier-né de Dieu, celui qu'avait annoncé Moïse? Voilà l'esprit qui est descendu sur la vierge, qui l'a couverte de son ombre, et l'a rendue mère sans qu'elle cessât d'être vierge. Le nom de Jésus signifie, en hébreu, comme en grec, *Sauveur*: aussi, l'ange dit-il à la vierge: « Et vous l'appellerez du nom de Jésus; car il viendra pour sauver son peuple et le racheter de ses péchés. »

Vous êtes frappés de ces oracles; or, mais quelle autre puissance qu'une vertu toute divine, enflamme et transporte ceux qui annoncent l'avenir? Vous en convenez vous-mêmes avec nous.

XXXIV. Mais où devait naître le Christ? Apprenez-le d'un autre prophète, le prophète Michée; c'est ainsi qu'il s'exprime :

« Et toi, Bethléem, terre de Juda, tu n'es pas la moindre parmi les villes de Juda; car de toi sortira le chef qui doit régner sur Israël, mon peuple. » Et n'est-ce pas, en effet, à Bethléem, petit bourg de la Judée, situé à trente stades de Jérusalem, que le Christ est né? vous pouvez facilement vous en convaincre : vous avez la liste du recensement fait par Cyrénias, le premier de vos gouverneurs en Judée.

XXXV. Le Christ, depuis sa naissance jusqu'à sa mort, devait vivre ignoré des hommes, et toujours méconnu. Ecoutez les oracles qui ont prédit ce fait ainsi qu'il est arrivé. Ces paroles d'Isaïe : « Un enfant nous est né, un fils nous est donné; il porte sur son épaule le signe de sa domination ! » ne signifient-elles pas que sa puissance a éclaté surtout par la croix à laquelle il fut attaché et qu'il porta sur ses épaules? La suite de ce discours le fera voir clairement.

Le même prophète, toujours inspiré par l'Esprit saint, dit ailleurs :

« J'ai tendu mes mains vers un peuple incrédule, qui me méconnaît et qui marche dans une mauvaise voie : chaque jour ils invoquent la justice et osent défendre leur cause devant moi. » Le Christ se plaint ainsi, en d'autres termes, par la bouche d'un autre prophète : « Ils ont percé mes mains et mes pieds, ils ont jeté mes vêtements au sort. » Assurément, le prophète David, de qui sont ces dernières paroles, n'a rien souffert de semblable.

Elles ne peuvent s'entendre que de Jésus-Christ ; c'est lui qui étendit ses mains lorsque les Juifs le mirent en croix, s'obstinant à le méconnaître et à dire qu'il n'était pas le Christ. Ne l'ont-ils pas aussi, comme l'avait annoncé le prophète, placé sur un tribunal, lui disant avec dérision : « Jugez-nous ! »

Et dans ces mots : « Ils ont percé mes pieds et mes mains, » ne trouvez-vous pas l'histoire de ce qui est arrivé au Christ, lorsque les Juifs lui enfoncèrent des clous dans les pieds et dans les mains pour l'attacher à la croix ? Et quand ils l'eurent crucifié, n'ont-ils pas tiré ses vêtements au sort, ne les ont-ils pas partagés entre eux ? voilà des faits dont vous pouvez encore vous convaincre par vous-mêmes, puisque vous avez la relation envoyée par Ponce-Pilate de tout ce qui s'est passé.

Citons encore les paroles du prophète Sophonie, qui annonce si clairement que le Christ devait entrer dans Jérusalem monté sur un ânon. C'est ainsi qu'il s'exprime : « Tressaille d'allégresse, fille de Sion ; pousse des cris de joie, fille de Jérusalem, voilà que ton roi vient vers toi plein de douceur, sur une ânesse et sur le fils de l'ânesse. »

XXXVI. Quand vous entendrez citer les paroles des prophètes comme venant d'une personne, sachez que la personne qui parle n'est pas le prophète qui était inspiré, mais

le Verbe divin, d'où lui venait l'inspiration. Tantôt il dévoile lui-même l'avenir d'une manière prophétique. Tantôt, c'est Dieu le père, l'arbitre souverain de toutes choses, qu'il fait parler; tantôt c'est la personne du Christ. Souvent ce sont les peuples qui répondent à ce maître ou à son père. Vous trouvez cette forme dramatique dans vos auteurs. La même personne qui écrit met souvent ces personnages en scène et les fait parler entre eux. Et voilà ce que n'ont pas compris les Juifs, qui cependant ont les livres des prophètes entre les mains; dès lors ils ont méconnu le Christ quand il a paru; et aujourd'hui ils nous persécutent, parce que nous leur disons qu'il est venu et que nous leur prouvons que c'est par eux qu'il a été crucifié, ainsi que les prophètes l'avaient annoncé.

XXXVII. Mais donnons des exemples qui éclaircissent ce que nous venons de dire. Dans le passage suivant, c'est Dieu le père qui parle par la bouche du prophète Isaïe : « Le taureau connaît son maître, l'âne son étable. Israël m'a méconnu, mon peuple est sans intelligence. Malheur à la nation perverse, au peuple chargé de crimes, à la race d'iniquité, aux enfants corrupteurs ! Ils ont abandonné l'Eternel, ils ont blasphémé le saint d'Israël, ils se sont éloignés de lui. » Et dans un autre endroit, c'est encore Dieu le père qui parle par le même prophète : « Le ciel est mon trône, et la terre mon marchepied. Quel palais pouvez-vous me bâtir ? Quel est le lieu de mon repos ? » Et ailleurs : « J'ai en horreur vos calendes et vos solennités ; elles me sont insupportables, je suis las de les souffrir. Lorsque vous tendrez les mains vers moi, je détournerai les yeux, vous redoublerez vos prières, et je n'écouterai point ; car vos mains sont pleines de sang. Lavez-vous, purifiez-vous ; faites disparaître de devant mes yeux la malice de vos pensées, aimez la justice, relevez l'opprimé, purifiez l'orphelin, défendez la veuve. » Ces exemples vous montrent quel est le langage du père nous instruisant par les prophètes.

XXXVIII. Ici c'est le Christ que l'esprit prophétique fait parler : « J'ai tendu les bras pendant tout le jour vers un peuple incrédule qui me méconnaît et marche dans une mauvaise voie. » Et ailleurs : « J'ai présenté mon corps aux fouets et mes joues aux soufflets : ma face a été couverte de crachats ; cependant mon Seigneur est venu à mon aide. Voilà pourquoi je n'ai pas éprouvé de confusion , je me suis présenté aux soufflets immobile comme un rocher , et j'ai vu que je n'étais pas abandonné , parce que celui qui me soutient est avec moi. » Et encore , dans ce passage du roi prophète : « Ils ont percé mes mains et mes pieds , ils se sont partagé mes vêtements , ils ont tiré ma robe au sort. Je me suis endormi , j'ai été plongé dans un sommeil profond et je me suis réveillé , parce que le Seigneur est mon appui. » Et enfin lorsqu'il dit : « Tous ceux qui me voient m'insultent ; le mépris sur les lèvres , ils ont secoué la tête en disant : Il a mis son espoir en Dieu , que Dieu le délivre ! » N'est-ce pas , en effet , ce qui est arrivé au Christ , de la part des Juifs , ainsi que vous pouvez vous en convaincre ? Quand ils l'eurent crucifié , leurs lèvres n'ont-elles pas exprimé le mépris , n'ont-ils pas secoué la tête en disant : « Puisqu'il a le pouvoir de ressusciter les morts , qu'il se délivre lui-même ? »

XXXIX. Est-ce l'esprit prophétique qui parle pour annoncer l'avenir , voici son langage : « La loi sortira de Sion , et la parole du Seigneur , de Jérusalem. Et le Seigneur jugera les nations , il accusera la multitude des peuples ; alors ils changeront leurs épées en instruments de labour , leurs lances en faucilles , les nations ne lèveront plus le fer contre les nations. On ne les verra plus s'exercer aux combats. »

Il est facile de vous montrer comme la prophétie s'est accomplie. Les douze apôtres , hommes sans lettres et sans éloquence , partent de Jérusalem pour annoncer l'Évangile au monde. Soutenus par la force d'en haut , ils se disent les envoyés du Christ , chargés de prêcher à tous les hommes la

parole de Dieu. Et à leurs voix , les armes que nous tournions sans cesse les uns contre les autres tombent de nos mains. Non-seulement nous ne sommes plus en guerre avec nos ennemis , mais nous préférons mourir en confessant le Christ , plutôt que de dissimuler la vérité et de tromper ceux qui nous interrogent.

Nous pourrions prendre comme vous , pour maxime et pour règle de notre conduite , ces paroles d'un de nos poètes : « La langue a juré , et non pas le cœur ; » mais nous ne le ferons jamais. Eh quoi ! les soldats dont vous exigez le serment sacrifieraient père et mère , parents , patrie , leur vie même , plutôt que de trahir la foi jurée : et cependant qu'ont-ils à espérer de vous en échange , sinon des biens périssables ? Et nous qui aspirons après une vie incorruptible , nous ne braverions pas tous les maux pour arriver à l'éternel bonheur , et l'obtenir de celui qui peut seul combler tous nos vœux ? Quelle serait donc notre folie !

XL. Ecoutez maintenant comment les divins oracles ont annoncé ceux qui devaient prêcher la doctrine du Christ et faire connaître au monde son arrivée. C'est ainsi que l'Esprit saint fait parler le roi-prophète : « Le jour parle au jour et la nuit à la nuit : il n'est point de discours , point de langage dans lequel on n'entende cette voix. Son éclat s'est répandu dans tout l'univers. Il a retenti jusqu'aux extrémités de la terre. Dieu a placé le pavillon du soleil au milieu des cieux. Semblable à un nouvel époux qui sort de son lit nuptial , cet astre s'élançe comme un géant dans la carrière. »

Il importe à notre sujet de rappeler ici d'autres oracles du même prophète. Vous verrez quelle pureté de vie exige de nous l'Esprit saint ; comme il raconte d'avance la ligue d'Hérode , roi des Juifs , et des Juifs eux-mêmes , avec Pilate , votre gouverneur et ses soldats , pour perdre Jésus ; comme il prédit la conversion des gentils , qui doivent venir à lui de toutes parts ; comme Dieu le père le proclame son

fils et promet de mettre à ses pieds tous ses ennemis ; comme les démons tentent un dernier effort pour se soustraire à la puissance du Dieu créateur et à celle de son Christ ; enfin comme Dieu appelle tous les hommes à la pénitence avant que le jour du jugement arrive. Voici les paroles mêmes de ces divins oracles : « Heureux l'homme qui n'est pas entré dans le conseil de l'impie , qui ne s'est pas arrêté dans la voie des pécheurs et qui ne s'est point assis dans la chaire de dérision , mais qui repose son amour dans la loi du Seigneur et qui la médite le jour et la nuit. Il sera comme l'arbre planté sur les bords d'un ruisseau qui donne des fruits en son temps. Son feuillage est toujours vert. L'homme juste réussit dans tout ce qu'il entreprend. Il n'en sera pas ainsi des impies ; ils seront devant le Seigneur comme la poussière que le vent dissipe sur la terre. Ils ne se lèveront pas au jour du jugement , ni les pécheurs , dans l'assemblée du juste , et la voie de l'impie conduit à la mort. Pourquoi les nations ont-elles frémi et pourquoi les peuples ont-ils médité de vains complots ? Les rois de la terre se sont levés et les princes se sont ligués contre le Seigneur et contre son Christ. Brisons leurs liens , ont-ils dit , et secouons leur joug. Mais celui qui habite dans le ciel se rira d'eux ; le Seigneur insultera à leurs efforts ; alors il leur parlera dans sa colère , il les confondra dans sa fureur. C'est lui qui m'a remis le sceptre , qui m'a établi roi sur la montagne de Sion où je prêche sa loi sainte. Le Seigneur m'a dit : Tu es mon fils , je t'ai engendré : aujourd'hui , demande-moi , et je te donnerai les nations pour héritage et la terre pour empire. Tu gouverneras les peuples avec une verge de fer ; tu les briseras comme un vase d'argile. Maintenant , ô rois , comprenez ! Instruisez-vous , vous tous qui jugez la terre ! Servez le Seigneur avec crainte , réjouissez-vous en lui , embrassez sa loi , de peur que le Seigneur ne s'irrite et que vous ne périssiez dans votre voie , quand sa colère s'allumera soudain. Heureux tous

ceux qui ont mis leurs espérances dans le Seigneur! »

XLI. Dans une autre prophétie, l'Esprit saint prédit encore par David le règne du Christ sur la terre, après sa mort sur la croix : « Chantez à Jéhovah un nouveau cantique ; que toute la terre entonne des hymnes à Jéhovah ! Annoncez de jour en jour que notre salut vient de lui ; il est grand, il est digne de toutes nos louanges, il est terrible par-dessus tous les dieux ; tous les dieux de la terre sont les simulacres des démons. Mais Jéhovah a fait les cieux ; la gloire et la majesté marchent devant lui ; la force et la grandeur sont dans son sanctuaire. Apportez à Jéhovah la gloire due à son nom ; recevez de lui la grâce, marchez en sa présence, courbez-vous devant Jéhovah dans la splendeur de son sanctuaire ; que toute la terre tremble devant lui, qu'elle marche dans la voie de la justice, elle prospérera ; elle ne sera point ébranlée ; que les nations se réjouissent, le Seigneur a régné par la croix. »

XLII. D'autres fois l'esprit prophétique parle des choses à venir comme d'événements déjà arrivés, ainsi que vous l'avez pu voir par tous ces passages que nous venons de citer. Mais il ne faut laisser à cet égard aucun doute, aucune excuse. Est-il surprenant que Dieu, connaissant l'avenir, en parle comme s'il était déjà passé ? Pour vous convaincre que c'est dans ce sens qu'il faut entendre ces oracles, remarquez que David qui les a prononcés vivait plus de mille ans avant que Jésus-Christ se fit homme et fût crucifié. Or, ni avant ni après lui, aucun homme mis en croix n'a apporté la paix aux nations. Jésus-Christ seul, après avoir été crucifié et mis à mort, est ressuscité, est monté aux cieux, a régné ; lui seul, par la doctrine que ses apôtres ont prêchée en son nom à toutes les nations, est devenu la joie de ceux qui attendent cette vie incorruptible que lui-même a promise.

XLIII. Mais parce que nous disons que tout a été connu et prédit d'avance, n'allez pas croire que nous pensions que

tout est soumis aux lois d'une fatale nécessité. Détruisons cette erreur. Les prophètes nous ont appris que des châti-ments ou des récompenses nous sont réservés, selon nos œuvres ; c'est une vérité que nous professons. S'il en est autrement, si tout est soumis aux lois d'une aveugle nécessité, dès-lors il n'y a plus de liberté dans l'homme ; s'il est bon ou mauvais, parce qu'ainsi le veut le destin, il n'est ni louable ni répréhensible ; s'il n'a pas la faculté de choisir entre le bien et le mal, quoi qu'il fasse, il est sans crime. Mais c'est librement que l'homme embrasse la vertu, c'est librement qu'il se plonge dans le vice, et voici comme nous le démontrons. Ne voyons-nous pas le même homme passer successivement du vice à la vertu, de la vertu au vice ? Or, s'il était arrêté par le destin qu'il est nécessairement bon ou mauvais, serait-il capable des contraires, changerait-il si souvent ? Disons mieux, il n'y aurait plus ni bons ni méchants ; car de deux choses l'une, ou il faudrait tout rejeter sur le destin et le reconnaître seul auteur de toutes ces contradictions, ou dire qu'il n'y a ni vice ni vertu, que le bien et le mal ne sont qu'une affaire d'opinion, système, comme la saine raison le démontre, le plus impie et le plus absurde. Il n'est à nos yeux qu'une seule destinée inévitable, c'est que ceux qui choisissent la vertu recevront la récompense qu'ils méritent et ceux qui préfèrent le vice auront également le salaire qui leur est dû. Dieu n'a pas créé l'homme semblable aux plantes, ni aux bêtes qui sont incapables de choisir et de se déterminer librement. Je le répète, l'homme ne serait digne ni d'éloge ni de récompense s'il faisait le bien, non de son plein gré, mais par une suite nécessaire de sa nature ; il ne mériterait pas non plus d'être puni s'il faisait le mal, puisqu'il ne serait pas méchant par choix et qu'il ne pourrait réformer le caractère qu'il apporte en naissant.

XLIV. Mais nous savons de l'Esprit saint même qui animait les prophètes que l'homme est libre ; il nous apprend

par Moïse que Dieu parla en ces termes au premier homme, après l'avoir créé : « J'ai mis devant toi le bien et le mal, choisis donc le bien. » C'est dans ce sens que le prophète Isaïe a dit, au nom du souverain maître et créateur de toutes choses : « Lavez-vous, purifiez-vous ; faites disparaître de devant mes yeux la malice de vos pensées, apprenez à faire le bien, aimez la justice, relevez l'opprimé, protégez l'orphelin, défendez la veuve, et venez et accusez-moi, dit le Seigneur, si vos péchés aussi rouges que l'écarlate et le vermillon ne deviennent comme la neige et la toison la plus blanche. O Sion, si tu écoutes ma voix, tu jouiras des fruits de la terre ; si tu es indocile et rebelle, mon glaive te dévorera, car le Seigneur a parlé. » Remarquez ces mots : « Mon glaive te dévorera. » Ils ne signifient pas que celui qui refuse d'obéir périra par le fer. Le glaive de Dieu est ici comparé à un feu dont devient la proie tout homme qui se porte volontairement au mal. S'il s'agissait ici d'un glaive qui frappe et qui rentre ensuite dans le fourreau, Dieu n'aurait pas employé cette expression : « qui te dévorera. » Cette pensée de Platon : « la faute est à celui qui se détermine par un libre choix, et non pas à Dieu, » est évidemment empruntée à Moïse ; et d'ailleurs, où vos poètes, où vos philosophes ont-ils pris tout ce qu'ils ont dit d'une âme immortelle, d'un jugement après la mort, des choses célestes et d'autres dogmes semblables, sinon dans les livres des prophètes ? Voilà la source où ils ont puisé toutes ces grandes idées qu'ils ont après reproduites à leur manière.

De là vient que vous rencontrez chez tous quelques germes de vérité, bien imparfaits sans doute, témoins leurs étranges contradictions avec eux-mêmes. Mais affirmer, comme nous le faisons, que les choses futures ont été prédites, ce n'est pas dire qu'elles arrivent nécessairement. Quelle est la conduite de Dieu ? Comme il sait d'avance ce que nous devons faire, et qu'il a établi pour tous, dans ces décrets, des pei-

nes et des récompenses selon leurs œuvres, il fait annoncer l'avenir par ses prophètes, pour forcer l'homme à réfléchir, à se souvenir de son Dieu ; pour lui prouver que ce Dieu s'occupe de lui, et que sa Providence ne le perd jamais de vue.

Mais que n'ont pas fait les démons de leur côté ? Reconnaissez l'œuvre de ces mauvais génies dans la peine de mort portée contre ceux qui lisent les livres d'Hystapes, ou de la sybille ou des prophètes. Ils ont voulu, par la crainte, empêcher les hommes d'arriver à la vérité et les retenir sous leur joug.

Mais ils n'ont pu faire que cette terreur durât toujours. Non-seulement nous lisons hardiment ces livres, mais nous osons encore, ainsi que vous le voyez, les produire à vos regards et vous inviter à les lire, persuadés comme nous le sommes que vous les lirez vous-mêmes avec plaisir ; et quand nous ne pourrions amener à la vérité qu'un petit nombre d'entre vous, ce serait pour nous un gain immense. Ouvriers laborieux, nous sommes sûrs de recevoir du maître le salaire promis.

XLV. Comme le Dieu créateur avait arrêté dans ses décrets que le Christ, après sa résurrection, remonterait au ciel et qu'il y demeurerait jusqu'à ce qu'il eût vaincu les démons, ses ennemis, et complété le nombre des élus, c'est-à-dire des hommes vertueux que lui seul connaît, et en faveur desquels il ne fait pas encore de ce monde la proie des flammes, il importe de savoir comment il avait annoncé ces événements. Ecoutez, à ce sujet, les autres paroles du prophète David :

« Le Seigneur a dit à mon Seigneur : Asseyez-vous à ma droite, jusqu'à ce que je réduise vos ennemis à vous servir de marche-pied. L'Éternel va faire sortir de Sion le sceptre de votre autorité. Vous établirez votre empire au milieu de vos ennemis ; les peuples vous obéiront au jour de votre

force, au milieu de la splendeur de vos saints : je vous ai engendré avant l'aurore. »

Ces paroles : « L'Éternel fera sortir de Sion le sceptre de votre autorité, ne montrent-elles pas d'avance la force de la doctrine du Christ, que les douze apôtres partis de Jérusalem ont portée par toute la terre ; et bien que la peine de mort soit décrétée et publiée contre ceux qui enseignent et qui professent le nom de Jésus, partout nous embrassons, partout nous prêchons sa loi. Si vous lisez ce discours avec des dispositions ennemies, vous ne pouvez qu'une seule chose, ainsi que nous l'avons déjà dit, c'est de nous tuer ; mais votre violence ne peut nous nuire. Elle n'est funeste qu'à vous et à tous ceux qui comme vous s'abandonnent à une haine injuste et ne font pas pénitence ; elle vous prépare les supplices d'un feu éternel.

XLVI. Que certaines personnes, faute de réfléchir, ne viennent pas détourner nos paroles de leur véritable sens, et nous dire :

« Vous enseignez que le Christ est né il y a cent cinquante ans, sous le gouverneur Cyrénus, qu'il a prêché sa doctrine à l'époque de Ponce-Pilate ; mais ceux qui ont vécu avant lui peuvent-ils être coupables, puisqu'ils n'ont pu le connaître ? » Toute notre réponse à cette difficulté, la voici : Nous avons appris et nous enseignons que Jésus-Christ est le premier-né de Dieu et la raison éternelle à laquelle tout le genre humain participe. Que suit-il de là ? c'est que tous ceux qui ont vécu conformément à la raison sont Chrétiens, bien qu'on les ait regardés comme des athées ; tels ont été, parmi les Grecs, Socrate et Héraclite, et parmi ceux que vous appelez barbares, Abraham, Ananias, Azarias, Misaël, et un grand nombre d'autres dont il est inutile de rappeler les noms et les œuvres, cette énumération nous conduirait trop loin ; c'est qu'avant Jésus-Christ ceux qui ont vécu sans prendre la raison pour guide étaient les méchants,

les ennemis du Christ, les meurtriers des gens de bien. Mais tous ceux qui ont vécu et qui vivent encore de cette vie toute de raison sont véritablement Chrétiens, sans crainte comme sans trouble sur leur salut. D'après tout ce que nous venons de dire, on voit clairement, avec du bon sens, que, suivant la volonté de Dieu le père, le Verbe, par la vertu de l'Esprit saint, ainsi que les prophètes l'avaient annoncé, est né d'une vierge, a été nommé Jésus, est ressuscité et monté au ciel après être mort sur la croix. De nouvelles preuves ne seraient donc plus ici nécessaires. Passons à d'autres points qu'il importe également de démontrer.

XLVII. Toute la terre de Judée devait être un jour désolée. Voici comme l'Esprit saint annonce cette désolation. Il fait parler les peuples étonnés de tout ce qu'ils voient :

« Sion est une solitude. Jérusalem est comme une veuve éplorée. Notre sanctuaire, la maison du Seigneur, est indignement profanée. Cette auguste demeure, qui fut chantée par nos pères et qui faisait toute notre gloire, n'est plus aujourd'hui qu'un amas de cendres, et nos palais les plus magnifiques un monceau de ruines. Vous l'avez souffert, Seigneur; vous avez gardé le silence, vous avez humilié notre orgueil. » Vous le savez, prince, Jérusalem n'est plus qu'un triste désert, comme le prophète l'avait annoncé. Il n'avait pas seulement prédit qu'elle serait ainsi dévastée, mais qu'il serait même défendu aux Juifs d'y reparaitre. « Votre terre est déserte, ajoute Isaïe; des étrangers, sous vos yeux, dévoreront votre patrie: nul désormais ne doit l'habiter. » Vous savez bien quelle précaution vous avez prise pour empêcher les Juifs d'y entrer? N'avez-vous pas porté la peine de mort contre ceux qui oseraient se montrer dans ses murs?

XLVIII. Tous les miracles du Christ avaient été prédits longtemps d'avance; il avait été annoncé qu'il guérirait

tous les genres de maladie, qu'il rappellerait les morts du tombeau; voici en quels termes s'exprimaient les saints oracles : « Le boiteux bondira, comme le cerf, à sa présence; il déliera la langue du muet; les aveugles verront; les lépreux seront guéris, les morts reprendront la vie et le mouvement. » Lisez, dans les actes mêmes dressés sous Ponce-Pilate, l'histoire de tous les prodiges opérés par le Christ, et vous trouverez le parfait accomplissement de la prophétie. L'Esprit saint avait annoncé que le Christ serait été mis à mort avec plusieurs de ceux qui espèrent en lui. Ecoutez ces paroles d'Isaïe : « Le juste a péri, et personne n'y pense dans son cœur, et les justes périssent comme lui, et nul ne les regrette. Oui, le juste a été enlevé de la présence des méchants, et rien ne troublera la paix de sa tombe. Il a été enlevé du milieu de nous. »

XLIX. Chose étonnante! les gentils devaient adorer le Christ qu'ils n'attendaient pas, et les Juifs qui vivaient dans son attente devaient le méconnaître. C'est encore ce que le prophète nous annonce dans les termes les plus précis, et c'est le Christ lui-même qu'il fait parler. « Je me suis manifesté à des peuples qui ne m'interrogeaient pas : des nations qui ne me cherchaient point m'ont trouvé. J'ai dit à ces peuples qui ne m'invoquaient pas : Me voici; et j'étendais mes mains vers un peuple incrédule qui me repoussait et qui s'égarait dans la voie de ses anciennes iniquités. Ce peuple irrite ma présence. » En effet, les Juifs, qui ont toujours eu entre les mains les livres des prophètes, les Juifs, qui toujours attendaient le Messie, non-seulement n'ont pas voulu le reconnaître, ils ont fait plus, ils l'ont mis à mort. Les gentils, au contraire, qui n'avaient pas entendu parler du Christ, avant que les apôtres partis de Jérusalem vinsent leur annoncer sa venue et leur montrer les prophéties, quittent leurs idoles pleins de joie et d'espérance, et, grâce à Jésus-Christ, embrassent le culte du vrai Dieu. Ce qui

suivit leur conversion fut également connu d'avance, je veux dire les noires calomnies qui s'élevèrent contre ses disciples, les maux auxquels sont en proie les impies qui le chargent de malédictions et qui trouvent beau de soutenir l'ancien culte ; apprenez-le vous-même par ces courtes paroles d'Isaïe : « Malheur à vous , qui appelez bien le mal , et mal le bien ! »

L. Mais un autre oracle qu'il vous importe surtout de connaître , c'est celui qui annonce que le Christ fait homme pour nous consentit à souffrir , à recevoir mille outrages , et qu'il doit un jour reparaitre dans toute sa gloire. Remarquez ces paroles d'Isaïe : « Parce qu'ils l'ont livré à la mort , parce qu'il a été mis entre des scélérats , parce qu'il s'est chargé des péchés d'une multitude criminelle , et qu'il a prié pour les violateurs de la loi , je lui donnerai en partage un peuple nombreux. Mon serviteur sera plein d'intelligence ; il sera élevé en gloire. Ainsi que plusieurs se sont étonnés , Jérusalem , à la vue de ta désolation , son visage sera sans éclat , sa figure méprisée par les enfants des hommes , mais ensuite il fera l'admiration des peuples de la terre. Les rois se tairont devant lui ; ils le connaîtront ceux auxquels il n'a pas été annoncé , ceux qui n'en avaient pas entendu parler. Pour qui le bras du Seigneur a-t-il été révélé ? Il s'élèvera en la présence de Dieu comme un arbrisseau , comme un rejeton d'une terre aride. Il n'a ni éclat , ni beauté. Nous l'avons vu , et il était méconnaissable , méprisé , le dernier des hommes ; homme de douleurs , il est familiarisé avec la misère ; son visage était obscurci par les opprobres et par l'ignominie , et nous l'avons compté pour rien. Il a vraiment lui-même porté nos péchés ; il s'est chargé de nos douleurs ; oui , nous l'avons vu comme un lépreux dans la souffrance , frappé de Dieu et humilié ! Il a été blessé lui-même à cause de nos iniquités ! Il a été brisé pour nos crimes. Le châtiement qui doit nous donner la paix s'est appesanti sur lui :

nous avons été guéris par ses meurtrissures. Nous nous sommes tous égarés comme des brebis ; chacun de nous suivait sa voie. Le Seigneur a fait tomber sur lui l'iniquité de nous tous, et il n'a pas ouvert la bouche. Il sera conduit à la mort comme un agneau ; il sera muet comme une brebis devant celui qui la tond ; il est mort au milieu des angoisses après un jugement. »

Qu'est-il arrivé ? Jésus-Christ mis en croix s'est vu renié, abandonné par tous ses disciples ; mais quand il leur apparut après être sorti de la tombe et qu'il leur eut appris à lire dans les écritures qui l'avaient annoncé ; quand ils le virent bientôt après monter au ciel, c'est alors qu'ils ont cru, c'est alors que pleins de la force qu'il leur envoya d'en haut, ils se sont répandus par toute la terre ; qu'ils ont enseigné toutes ces vérités, et sont aujourd'hui appelés ses apôtres.

LI. Pour nous montrer que la naissance de celui qui a souffert tous ces maux est ineffable, qu'il a l'empire sur ses ennemis, voici comme parle l'esprit prophétique : « Qui racontera sa génération ? Il a été retranché de la terre des vivants. Nos iniquités l'ont fait passer de la vie à la mort ; on lui réservait la sépulture de l'impie, il a été enseveli dans le tombeau du riche ; parce qu'il a ignoré l'iniquité et que le mensonge n'a pas souillé sa bouche. Le Seigneur a voulu le briser dans son infirmité ; il a donné sa vie pour expier le crime, mais il aura une race immortelle et la volonté du Seigneur s'accomplira par ses mains. Son âme a été dans la douleur, mais il sera rassasié de joie ; ce juste, mon serviteur, justifiera un grand nombre d'hommes par sa doctrine et portera lui-même leurs iniquités. Je lui donnerai en partage un peuple nombreux ; il distribuera lui-même les dépouilles des forts, parce qu'il s'est livré lui-même à la mort, et parce qu'il a été mis entre des scélérats. » Ne passons pas sous silence la prédiction qui annonce son retour vers les

cieux après avoir tant souffert : « Ouvrez-vous portes éternelles, ouvrez-vous et le roi de gloire entrera. Quel est le roi de gloire ? C'est le Seigneur, le fort, le puissant. » Apprenez de Jérémie comment il doit un jour redescendre des cieux dans tout l'appareil de sa gloire. « Je vis, dit le prophète, le fils de l'homme qui venait sur les nuées du ciel et ses anges avec lui. »

LII. Nous avons vu que tout ce qui est arrivé avait été prédit avant l'événement, nous devons donc croire à l'accomplissement futur de ce qui n'est pas encore réalisé ; et de même que les choses déjà accomplies avaient été prédites et demeuraient ignorées avant leur accomplissement, de même celles qui restent à accomplir se réaliseront un jour, bien qu'on les ignore et qu'on n'y croie pas aujourd'hui. Qu'avaient annoncé les prophètes ? Un double avènement du Christ. Dans le premier déjà accompli, il devait paraître tel qu'on l'a vu, humilié et souffrant. Dans le second qui se prépare, on le verra descendre du ciel environné de gloire et entouré de ses anges. C'est alors qu'il doit ressusciter tous les hommes qui auront passé sur la terre, revêtir les corps des saints d'immortalité et envoyer les méchants dans un feu éternel pour y souffrir à jamais avec les anges de ténèbres. C'est Ezéchiel qui nous annonce cette résurrection ; voici ses paroles : « Les os s'approcheront des os, chacun à sa jointure, et les chairs se reformeront de nouveau ; tout genou se courbera devant le Seigneur, toute langue publiera ses louanges. » Voulez-vous savoir quels seront les tourments des impies ? Ecoutez encore ce que dit le prophète : « Leur ver ne mourra point. Le feu qui les dévorera ne doit point s'éteindre. » Alors ils verseront des larmes de repentir, mais larmes inutiles ! Que feront, que diront les Juifs à la vue du Christ descendant du ciel dans toute la majesté de sa gloire ? Apprenez-le du prophète Zacharie. « Je commanderai aux quatre vents de rassembler les enfants

d'Israël, à Borée de les porter, à l'Auster de ne pas les détruire. Or, en ce jour, il y aura dans Jérusalem un grand gémissement, non pas le gémissement de la bouche et des lèvres, mais le gémissement de l'âme. Ils déchireront, non leurs vêtements, mais leurs cœurs; les tribus mêleront leurs larmes, ils regarderont celui qu'ils ont percé et ils s'écrieront: Pourquoi, Seigneur, nous avez-vous laissés errer loin de vos voies? La gloire célébrée par nos pères s'est changée pour nous en opprobre. »

LIII. Combien d'autres témoignages tirés des prophètes ne pourrions-nous pas encore produire! Mais bornons là nos citations: celles-ci ne suffisent-elles pas à tout homme qui a des oreilles pour écouter et un esprit pour comprendre? ne voit-il pas que notre langage n'a rien de commun avec celui des poètes, qui nous racontent tant de fables sur les prétendus fils de Jupiter, sans pouvoir nous donner la moindre preuve de ce qu'ils avancent? Comment, en effet, supposer que, sur la parole d'un homme mort sur une croix, nous l'aurions adoré comme le premier-né du Dieu incréé, et que nous aurions cru qu'il devait venir un jour juger tous les hommes, si nous ne trouvions avant sa venue une multitude d'oracles qui l'annoncent et si nous n'avions sous les yeux les événements qui les accomplissent?

Nous voyons la désolation de la Judée telle qu'elle a été prédite, des hommes chez tous les peuples brisant leurs vieilles idoles, renonçant à leurs anciennes erreurs pour embrasser la doctrine des apôtres, et ces hommes c'est nous-mêmes: nous voyons plus de Chrétiens sortir de la gentilité que de la Judée et de Samarie, et nous les trouvons Chrétiens plus vrais et plus sincères. Car l'Esprit saint appelle gentils tous ceux qui ne sont ni Juifs ni Samaritains, et désigne ces deux derniers peuples par les noms de maisons d'Israël et de Jacob. Il avait prédit, en effet, qu'il devait se convertir à Jésus-Christ plus de gentils que de Juifs et de Sa-

maritains; témoin cet oracle d'Isaïe : « Réjouis-toi, stérile, qui n'enfante pas; chante des cantiques de louanges, pousse des cris d'allégresse, toi qui n'avais pas d'enfants: l'épouse abandonnée, a dit le Seigneur, est devenue plus féconde que celle qui a un époux. » L'épouse abandonnée c'étaient les nations qui jusqu'alors avaient ignoré le vrai Dieu; les Juifs qui conservaient les oracles des prophètes, et qui n'avaient cessé d'attendre le Christ, le méconnurent quand il parut. Un très-petit nombre d'entre eux dont Isaïe avait annoncé le salut crurent en lui; c'est en ces termes que le prophète fait parler le peuple d'Israël: « Si le Dieu d'Israël n'avait sauvé quelques restes d'entre nous; Israël serait semblable à Sodôme et à Gomorrhe. » On connaît le sort de ces deux villes habitées autrefois par des hommes impies et perdus de crimes. Elles furent consumées, dit Moïse, et dévorées par un feu mêlé de soufre; tout périt, excepté un étranger nommé Loth et ses filles, à qui Dieu fit grâce. Depuis l'anathème porté sur cette contrée, elle est restée aride et abandonnée, ainsi que le voyageur peut s'en convaincre. Nous avons dit que plus de sincérité et de franchise distinguerait les gentils, c'est encore ce qu'avait annoncé Isaïe: « Tous les gentils, dit-il, sont incirconcis de corps; mais c'est le cœur qui est incirconcis chez les enfants d'Israël. »

Pour l'homme qui cherche la vérité de bonne foi, qui ne s'attache pas à de vains systèmes et n'est l'esclave d'aucune passion, rien ne nous paraît plus imposant que cet ensemble d'autorités si graves, et plus propre à montrer comme la foi des Chrétiens repose sur les motifs les plus raisonnables.

LIV. Ceux qui apprennent à la jeunesse les fables imaginées par vos poètes, pourraient-ils les appuyer sur la moindre preuve? Montrons qu'elles sont l'œuvre des démons pour tromper les hommes.

Ils savaient par les prophéties que le Christ devait venir,

que les méchants seraient livrés au supplice d'un feu éternel. D'après cette connaissance, ils firent croire à l'existence d'un grand nombre d'enfants de Jupiter. Ils espéraient par là que les hommes regarderaient ce qui fut prédit du Christ comme autant de fictions ridicules, et n'en feraient pas plus de cas que des fables forgées par les poètes. Ils répandirent celles-ci principalement chez les Grecs et en général chez les gentils, où ils savaient par les prophètes que le Christ devait trouver surtout des adorateurs.

Il est facile de voir que, s'ils ont connu nos divins oracles, ils les ont très-mal compris, et que les faits qui regardent le Christ, ils les ont imités à la manière de ceux qui n'ont pas l'intelligence de leur modèle.

C'est en ces termes que Moïse, le plus ancien des écrivains connus, ainsi que nous l'avons déjà dit, avait annoncé la venue du Christ : « Le sceptre ne sortira point de Juda, ni le prince de sa postérité, jusqu'à ce que vienne celui à qui appartient le sceptre et qui est l'attente des nations. Il liera son ânon à la vigne, il lavera sa robe dans le sang du raisin. » Qu'imaginèrent les démons ? Ils supposèrent un dieu Bacchus, qu'ils firent passer pour un fils de Jupiter, pour l'inventeur de la vigne. Aussi nous montrent-ils que le vin était employé dans la célébration de ses mystères ; ils racontent aussi qu'il fut cruellement déchiré et qu'après il remonta au ciel.

Moïse ne dit pas explicitement si celui qui doit venir et paraître sur cette monture dont parle la prophétie est fils de Dieu, s'il doit rester sur la terre ou remonter au ciel, enfin si le mot *pullus* désigne plutôt un ânon qu'un jeune cheval. Les démons, à cet égard, restaient dans la plus grande incertitude ; pour se tirer d'embarras, ils inventèrent la fable de Bellérophon, né de l'homme et porté au ciel sur Pégase.

Isaïe, de son côté, avait annoncé que le Christ naîtrait d'une vierge et s'élèverait aux cieux par sa propre force ; de là, la fable de Persée.

Il fallait créer un personnage qui ressemblât autant que possible à celui qui est annoncé par cet oracle déjà cité : « Il s'élançait dans la carrière fort comme un géant. » De là cette fiction d'un Hercule, héros invincible, qui parcourut toute la terre. Enfin, de la prophétie qui montre le Christ guérissant les malades, ressuscitant les morts, est venu l'idée d'un Esculape.

LV. Mais remarquez que les démons n'ont rien dit d'aucun fils de Jupiter qui rappelât le supplice de la croix et tendit à l'imiter, en voici la raison : c'est que les prophètes n'ont parlé que d'une manière voilée et mystérieuse du genre de mort que devait souffrir le Christ. Si l'un d'eux parle de sa croix, il se contente de la présenter comme le signe le plus éclatant de sa puissance et de sa domination. Et n'est-ce pas ainsi que nous la manifeste tout ce que nous avons sous les yeux ? Embrassez par la pensée toutes les choses de ce monde ; voyez si elles peuvent se gouverner ; s'il peut même exister entre elles le moindre lien sans la figure de la croix. On ne peut fendre la mer, si ce trophée que l'on appelle la voile ne flotte intact au-dessus du navire. Vous ne pouvez, sans la figure de la croix, tracer des sillons sur la terre. Ceux qui la fouillent et qui travaillent de leurs mains se servent d'instruments qui présentent la forme d'une croix. Qu'est-ce qui distingue le corps de l'homme de celui des animaux, si ce n'est son attitude droite et la faculté qu'il a de pouvoir étendre les bras et représenter la croix ? Sa figure même, sur laquelle le nez, destiné à la respiration, se dessine et forme une éminence, représente encore une image de la croix, ainsi que le dit le prophète : « Ce qui respire sur votre face, c'est Jésus-Christ notre Seigneur. » Par la forme des étendards et des trophées qui vous précèdent quand vous paraissez en public, et dont vous faites les insignes de votre puissance et de votre grandeur, ne proclamez-vous pas, comme à votre insu, la force de la croix ? Que dirais-je encore ? Ne consacrez-

vous pas les images des empereurs qui meurent au milieu de vous , en leur donnant la figure d'une croix portant une inscription qui divinise ces derniers? Prince , nous avons mis tout en œuvre pour vous dessiller les yeux, témoins ce discours et cette figure de la croix placée sous tous les regards , et sur laquelle nous avons appelé votre attention. Si vous restez dans votre incrédulité , nous n'en serons pas moins irréprochables devant Dieu. Nous pourrons nous rendre le témoignage d'avoir fait tout ce qui était en nous pour vous éclairer.

LVI. C'était peu pour les mauvais génies d'avoir introduit dans le monde le culte de ces prétendus fils de Jupiter ; ils savaient avant la venue du Christ comment les prophètes l'avaient annoncé. Ils virent , après qu'il se fut montré à la terre et qu'il eut vécu parmi les hommes , comme tous croyaient , espéraient en lui : il fallait arrêter ce progrès ; ils eurent recours à une autre ruse.

Ils ressuscitèrent deux hommes , Samaritains d'origine : Simon et Ménandre , dont nous avons déjà parlé. Ceux-ci séduisirent par de faux miracles une multitude de personnes dont les yeux ne sont pas encore déssillés.

Les prestiges de Simon au milieu de Rome , sous le règne de Claude , frappèrent tellement d'admiration et le sénat et le peuple , qu'on le prit pour un dieu , et qu'on lui éleva des statues comme à ces fausses divinités que vous adorez. Veuillez , prince , et vous sénat auguste , et vous peuple romain , accueillir cette requête et l'examiner avec soin. Ceux d'entre vous qui seraient imbus de la doctrine de ce Simon sortiront de l'erreur , à la faveur du flambeau de la vérité que nous plaçons sous vos yeux. Mais commencez , s'il vous plaît , par faire abattre sa statue.

LVII. Car , songez-y bien , les démons , malgré tous leurs efforts , n'ont pu persuader qu'il n'y avait pas d'enfer pour les coupables , comme ils n'ont pu faire que la venue du Christ restât ignorée.

Ils n'ont réussi qu'à soulever contre nous les hommes qui refusent d'écouter la raison, qui vivent dans le désordre, imbus de funestes préjugés, partisans de fausses doctrines qui flattent les passions. Voilà ceux qu'ils poussent à nous donner la mort et à nous poursuivre de leur haine. Pour nous, loin de les haïr, nous les plaignons sincèrement. Notre unique désir, comme on le sait, c'est de les amener à changer de vie et à se convertir. Nous ne craignons pas la mort, puisque nous voyons dans la vie que tout meurt; qu'il n'y a rien de stable ni de nouveau dans la condition des choses humaines; qu'il suffit d'en avoir joui une seule année pour en éprouver la satiété; que notre doctrine seule peut mener à cette vie éternelle où l'on ne connaît ni souffrance, ni misère. Si nos ennemis croient que tout finit avec la vie et que nous sommes impassibles après la mort, nous leur devons encore de la reconnaissance de nous délivrer des misères et des assujettissements de cette courte vie. Mais en sont-ils moins pour cela pervers, inhumains, esclaves d'un aveugle préjugé?

Car, s'ils nous font mourir, ce n'est pas pour nous délivrer des maux de la vie, mais pour nous priver de la vie même et de ses plaisirs dont-ils nous supposent épris.

LVIII. C'est encore un envoyé du démon, ce Marcion, venu de la province du Pont, qui enseigne que le vrai Dieu n'est pas celui qui a créé le ciel et la terre, que son fils n'est pas le Christ annoncé par les prophètes; qu'il existe un autre Dieu que l'auteur de ce monde matériel et visible, et, partant, un autre fils. Grand nombre de personnes croient en lui, persuadées que lui seul est en possession de la vérité, et se raillent de nous sans pouvoir prouver qu'ils ont la raison de leur côté. Comme de stupides agneaux que le loup emporte, elles cèdent aveuglément à des doctrines impies, et deviennent la proie du démon. Car celui-ci n'a qu'un but où tendent tous ses efforts, c'est d'empêcher les hommes

d'arriver au Dieu créateur et à Jésus-Christ, son fils. Rencontre-t-il de ces esprits grossiers qui ne sauraient se dégager de la terre ? il les attache aux objets terrestres et sensibles ; pour ceux qui sont capables des plus hautes contemplations, mais dont le jugement n'est pas sain, ni la vie pure, et le cœur affranchi de toute passion, il s'y glisse par quelque endroit et les jette dans l'impiété.

LIX. C'est à nos maîtres, c'est-à-dire aux prophètes, que Platon a pris ce qu'il a dit sur la création du monde, que Dieu fit en donnant une forme à la matière. Pour vous en convaincre, daignez faire attention aux paroles dont se sert Moïse, le premier des prophètes, le plus ancien des écrivains. Par lui, l'Esprit saint nous a fait connaître de quelle manière et avec quels éléments Dieu fit le monde dans le principe : « Au commencement, Dieu créa le ciel et la terre ; la terre était informe et n'apparaissait pas. Les ténèbres couvraient la face de l'abîme ; l'esprit de Dieu était porté sur les eaux, et Dieu dit : « Que la lumière soit, et la lumière fut. »

Nous savons, et vous pouvez le savoir comme nous, que Platon et ses disciples enseignent que le monde fut créé comme nous l'apprend Moïse, c'est-à-dire par le Verbe de Dieu et avec les éléments dont il est ici question. L'idée de l'Érèbe, pour parler ici comme vos poètes, est encore empruntée à Moïse.

LX. Mais remarquez ces paroles de Platon, dans son *Timée*, où il se livre à des recherches philologiques sur le fils de Dieu : « Dieu, dit-il, l'imprima sur le monde en forme de « X. » Cette pensée ne vient-elle pas également de Moïse ? En effet, nous lisons dans ce dernier que les Israélites, pendant leur séjour dans le désert, après la sortie d'Égypte, furent mordus par des reptiles venimeux, tels que des vipères, des aspics, des serpents dont la blessure était mortelle ; que Moïse, d'après l'ordre et l'inspiration de Dieu,

fit représenter en airain et placer au-dessus du tabernacle la figure d'une croix, et dit au peuple : « Si vous regardez ce signe et si vous croyez, vous serez guéris ; » et, par la vertu de ce signe, les reptiles moururent, et le peuple fut sauvé. Platon, qui avait lu cet endroit de Moïse, sans le comprendre, ne fit pas attention qu'il s'agissait de la figure d'une croix et non pas d'un X. C'est de là qu'il a dit, que la seconde puissance après Dieu, c'est-à-dire celle du Fils, était imprimée sur le monde dans la forme dont nous venons de parler. L'idée d'une troisième puissance ne lui vint-elle pas de ces autres paroles de Moïse : « L'esprit de Dieu était porté sur les eaux ? » C'est pourquoi il place au deuxième rang le Verbe de Dieu imprimé sur le monde en forme d'un X, et au troisième l'Esprit saint, qui nous est montré porté sur les eaux de l'abîme, et voilà ce qu'il veut dire quand il nous parle *d'un troisième autour d'un troisième*. Ecoutez en quels termes l'Esprit saint nous annonce par le même Moïse le vaste incendie qui doit dévorer le monde : « Un feu toujours vivant descendra du ciel et consumera la terre jusqu'au fond des abîmes. » Ainsi donc nos principaux dogmes ne diffèrent pas de ceux de vos plus anciens philosophes, ou plutôt c'est à nous qu'ils ont pris ces dogmes dont ils se font honneur.

Chez nous ces grandes vérités sont devenues populaires ; vous les trouverez dans la bouche des hommes les plus ignorants, qui ne connaissent pas même la forme des lettres, dont plusieurs sont infirmes, aveugles, barbares de langage, mais simples de cœur et fidèles à la grâce, afin qu'il soit clairement démontré que tout est ici l'ouvrage, non de la science de l'homme, mais de la puissance de Dieu.

LXI. Maintenant, nous allons vous exposer comment nous sommes initiés à la connaissance de ces vérités, consacrées à Dieu et renouvelées par son Christ.

Nous ne voulons pas qu'on interprète mal notre silence,

si ces détails manquaient à notre récit. Trouvons-nous un homme persuadé de la vérité de notre doctrine et résolu d'y conformer sa conduite, nous l'instruisons à prier, à jeûner, pour obtenir de Dieu le pardon de ses fautes passées. Nous jeûnons, nous prions nous-mêmes avec lui. Ensuite nous le conduisons en un lieu où nous tenons de l'eau en réserve, et là il est régénéré comme nous l'avons été nous-mêmes, au nom du Dieu maître et souverain de l'univers, au nom de notre Seigneur Jésus-Christ, son fils et notre Sauveur, au nom du Saint-Esprit. Il reçoit dans l'eau le saint baptême, en vertu de ces paroles de notre Seigneur : « Si vous n'êtes régénérés par l'eau, vous n'entrerez pas dans le royaume des cieux. » Vous comprenez qu'il s'agit ici d'une naissance spirituelle, puisqu'une fois sortis du sein de nos mères nous n'y pouvons plus rentrer. C'est de cette nouvelle naissance que parlait Isaïe, lorsqu'il nous apprend, par ces paroles déjà citées, comment nous pouvons effacer la souillure du péché : « Lavez-vous, purifiez-vous, faites disparaître de devant mes yeux la malice de vos pensées ; apprenez à faire le bien ; rendez justice à l'orphelin, défendez la veuve. Venez ensuite et accusez-moi, dit le Seigneur, si vos péchés, quand ils seraient aussi rouges que l'écarlate et le vermillon, ne deviennent comme la neige ou la toison la plus blanche. Si vous n'écoutez pas ma voix, mon glaive vous dévorera, car le Seigneur a parlé. »

Nous tenons des apôtres eux-mêmes l'institution du baptême qui nous régénère. Notre première naissance est pour nous un mystère. Nous savons seulement qu'elle est le résultat nécessaire d'un peu de sang par l'union de nos parents ; nous recevons ensuite une éducation vicieuse, de faux principes. Nous resterions ainsi les tristes enfants de l'ignorance et de la nécessité ; pour nous rendre les enfants de la liberté et de la science par l'affranchissement de l'iniquité, on prononce sur celui qui veut être régénéré et délivré du

péché le nom du Dieu créateur de toutes choses ; car nous ne désignons pas autrement Dieu le père lorsque nous présentons le néophyte au baptême. Et qui pourrait donner un nom au Dieu au-dessus de tout nom ? C'est le comble du délire que d'oser dire qu'il a un nom particulier. Comme le baptême éclaire l'esprit en lui faisant connaître les vérités du salut, on l'appelle illumination. Ce baptême, cette illumination, se fait encore au nom de Jésus-Christ, crucifié sous Ponce-Pilate pour nous sauver, et au nom de l'Esprit saint qui a prédit par les prophètes toutes les circonstances de la vie de Jésus-Christ.

LXII. Les démons savaient qu'un prophète avait parlé de ce baptême. Alors, pour l'imiter, ils sont parvenus à établir que ceux qui entreraient dans leurs temples pour les prier ou leur sacrifier se purifieraient par diverses ablutions. Ils obtiennent encore aujourd'hui de leurs adorateurs qu'avant de quitter leur maison pour se rendre dans les temples où ils ont des autels, ils se purifient tout le corps. L'usage où sont les prêtres de faire ôter la chaussure à ceux qui entrent dans les temples pour adorer avec eux, les démons vient des démons eux-mêmes, qui ont encore voulu imiter ce que fit Moïse dans une autre circonstance connue d'eux.

Lorsque Dieu lui ordonna d'aller en Egypte pour en tirer son peuple, le Verbe, notre Christ, lui apparut sous la forme du feu au milieu d'un buisson, un jour qu'il faisait paître dans l'Arabie les troupeaux de son oncle maternel, et lui dit : « Ote ta chaussure, approche et écoute. » Ce qu'il fit. Alors le Seigneur lui commanda de se rendre en Egypte et de se mettre à la tête des Israélites, lorsqu'ils partiraient de cette contrée où ils avaient depuis longtemps établi leur séjour. Revêtu de la force du Christ, qui lui avait parlé sous la forme du feu, il descendit des montagnes de l'Arabie, et tira d'Egypte le peuple d'Israël après d'étonnants prodiges

que vous pouvez lire dans ses écrits, si vous désirez en connaître tous les détails.

LXIII. Les Juifs, encore aujourd'hui, disent que c'est Dieu le Père, le Dieu au-dessus de tout nom, qui parlait à Moïse. A ce sujet l'Esprit saint fait à ce peuple le reproche suivant, par le prophète Isaïe : « Le taureau connaît son maître, l'âne son étable; Israël m'a méconnu, mon peuple est sans intelligence. » Et Jésus-Christ, pour leur prouver qu'ils ne connaissent ni le Père ni le Fils, s'exprime en ces termes : « Nul ne connaît le Fils si ce n'est le Père; et nul ne connaît le Père, si ce n'est le Fils, et celui à qui le Fils aura voulu le révéler. » Or, le fils de Dieu, c'est son Verbe, ainsi que nous l'avons déjà dit.

Il est aussi appelé ange, apôtre, parce qu'il annonce à l'homme ce qu'il lui importe de savoir, et parce qu'il lui donne l'intelligence de ce qu'il annonce, ainsi qu'il nous l'enseigne lui-même : « Celui qui m'écoute écoute Dieu, qui m'a envoyé. »

Que le Christ soit désigné sous le nom d'ange, d'envoyé, c'est ce que nous apprend Moïse, lorsqu'il nous dit : « L'ange de Dieu parla à Moïse du milieu du buisson ardent, et lui dit : « Je suis celui qui suis, le Dieu d'Abraham, le Dieu d'Isaac, le Dieu de Jacob, le Dieu de tes pères; descends en Egypte, et tire de là mon peuple. » Si vous désirez connaître la suite, vous pouvez la lire dans les écrits mêmes de Moïse, car nous ne pouvons pas tout citer. Nous avons seulement voulu prouver par ce passage que Jésus-Christ est tout à la fois le fils et l'envoyé de Dieu. Verbe de Dieu de toute éternité, il a paru tantôt sous la forme du feu, tantôt sous une figure humaine; et de nos jours, d'après la volonté de son père, il s'est fait homme pour sauver tous les hommes, il a consenti à souffrir tout ce qu'il a plu à la fureur des Juifs, aiguillonnée par celle du démon, de lui faire endurer. Et comprenez l'aveuglement de ces Juifs! Quand ils voient le

Fils si clairement désigné par ces paroles : « L'ange de Dieu parla à Moïse et lui dit : Je suis celui qui suis, etc. , » ils s'obstinent à dire que c'est Dieu le père et créateur de toutes choses qui parle ici. N'est-ce pas avec raison que l'Esprit saint les accuse de ne point connaître Dieu, et que, de son côté, Jésus-Christ leur disait qu'on ne peut connaître le Père que par son fils ? En soutenant comme ils le font que c'est Dieu le père qui parlait à Moïse, quand c'est le fils de Dieu lui-même, désigné par le nom d'ange et d'envoyé, ils méritent assurément les reproches qui leur sont faits par l'Esprit saint et par Jésus-Christ ; car, en confondant ainsi le Père avec le Fils, ils montrent évidemment qu'ils ne connaissent pas Dieu le père, et qu'ils ne savent pas qu'il a un fils. Et, bien que ce fils soit appelé le Verbe, le premier-né de Dieu, il n'en est pas moins Dieu lui-même, le Dieu qui s'est montré autrefois à Moïse et aux prophètes, tantôt sous la forme du feu, tant sous une figure corporelle, et qui, tout récemment encore, et à une époque qui touche à votre règne, est né d'une vierge pour obéir à la volonté de son père, ainsi que nous l'avons dit, s'est fait homme pour le salut de ceux qui croient en lui, et s'est résigné à être compté pour rien, à tout souffrir pour désarmer la mort par sa propre mort et par sa résurrection. Ces paroles qu'il adresse à Moïse : « Je suis celui qui suis, le Dieu d'Abraham, le Dieu d'Isaac, le Dieu de Jacob, le Dieu de tes pères, » sont une preuve que ces saints personnages existent toujours après leur mort, qu'ils sont devenus les hommes mêmes du Christ. Car Abraham, père d'Isaac, et Isaac, père de Jacob, sont les premiers qui cherchèrent à connaître le vrai Dieu, ainsi que le recommandait Moïse.

LXIV. D'après ce que nous avons dit, vous pouvez comprendre que l'érection de ces statues, placées à la source des fleuves et des rivières, en l'honneur d'une divinité désignée sous le nom de vierge, est encore l'ouvrage des démons, qui

supposèrent cette vierge fille de Jupiter, cherchant encore ici à imiter le récit de Moïse, dont je répète les paroles : « Au commencement, Dieu créa le ciel et la terre. La terre était informe et n'apparaissait pas. L'esprit de Dieu était porté sur les eaux. » C'est pour représenter cet esprit qu'ils ont imaginé la fable de Proserpine, dont ils ont fait une fille de Jupiter. C'est dans une intention aussi perverse qu'ils ont supposé une Minerve née de ce Jupiter autrement que par les voies de la génération. Comme ils savaient que Dieu avait créé le monde par son Verbe, après avoir délibéré et pris conseil en lui-même, ils nommèrent cette Minerve, intelligence, première pensée. Ne trouvez-vous pas ridicule qu'ils aient pris la figure d'une femme, pour en faire l'emblème de la pensée? On attribue plusieurs autres enfants à Jupiter; il suffit aussi de leurs actions pour en faire bonne justice. Mais revenons aux usages établis parmi nous.

LXV. Après avoir purifié par l'eau du baptême le néophyte qui croit, embrasse et professe notre doctrine, nous le conduisons dans l'assemblée des frères; nous prions pour lui, pour nous, pour tous les autres en quelque lieu qu'ils soient; et le but de notre prière, c'est d'obtenir de Dieu la grâce de nous montrer toujours dignes de la vérité après l'avoir connue, et d'arriver au bonheur éternel par une vie pleine de bonnes œuvres, et par la fidèle observance de ses préceptes. Les prières finies, nous nous saluons tous par le baiser de paix; puis on présente à celui qui préside l'assemblée du pain et une coupe mêlée de vin et d'eau; il les prend et rend gloire à Dieu le père, par le nom du Fils et du Saint-Esprit. Il achève l'œuvre eucharistique ou l'action de grâces pour tous les bienfaits dont Dieu nous a comblés. Quand il a fini, tout le peuple prononce : *Amen*, qui signifie en hébreu : *Ainsi-soit-il*. Alors ceux que nous appelons diaeres distribuent aux assistants le pain, le vin et l'eau consacrés par les paroles de l'action de grâces, et en portent aux absents.

LXVI. Nous appelons cet aliment *eucharistie*. Nul n'y peut participer, s'il ne croit à la vérité de l'Évangile, s'il n'a été auparavant purifié et régénéré par l'eau du baptême, s'il ne vit selon les préceptes de Jésus-Christ; car nous ne prenons pas cette nourriture comme un pain, comme un breuvage ordinaire. De même que Jésus-Christ, notre Sauveur incarné par la parole de Dieu, a pris véritablement chair et sang pour notre salut; de même on nous enseigne que cet aliment qui, par transformation nourrit notre chair et notre sang, devient par la vertu de la prière, qui contient ses propres paroles, la chair et le sang de ce même Jésus incarné pour nous.

Les apôtres eux-mêmes nous ont appris, dans les livres qu'ils nous ont laissés et qu'on appelle évangiles, que Jésus-Christ leur avait ordonné de faire ce qu'il fit lui-même, lorsqu'ayant pris du pain et rendu grâces, il dit: « Ceci est mon corps, » et qu'ayant pris ensuite la coupe et rendu grâces, il dit: « Ceci est mon sang. » Et voilà ce que les démons ont encore essayé d'imiter par l'institution des mystères de Mithra. Vous savez ou vous pouvez savoir que dans la célébration de ces mystères on présente à l'initié du pain et de l'eau, en prononçant certaines paroles mystérieuses.

LXVII. Pour nous, depuis l'institution de la divine Eucharistie, nous ne cessons de nous entretenir d'un si grand bienfait. Chez nous les riches se plaisent à secourir les pauvres, car nous ne faisons qu'un: et chacun de nous en présentant son offrande, bénit le Dieu créateur par Jésus-Christ, son fils, et par le Saint-Esprit. Le jour qu'on appelle jour du soleil, tous les fidèles de la ville et de la campagne se rassemblent en un même lieu; on lit les écrits des apôtres et des prophètes, aussi longtemps qu'on en a le loisir; quand le lecteur a fini, celui qui préside adresse quelques mots d'instruction au peuple et l'exhorte à reproduire dans sa

conduite les grandes leçons qu'il vient d'entendre. Puis nous nous levons tous ensemble et nous récitons des prières. Quand elles sont terminées, on offre, comme je l'ai dit, du pain avec du vin mêlé d'eau; le chef de l'assemblée prie et prononce l'action de grâces avec toute la ferveur dont il est capable. Le peuple répond : *Amen*. On lui distribue l'aliment consacré par les paroles de l'action de grâces, et les diacres le portent aux absents. Les riches donnent librement ce qu'il leur plaît de donner; leur aumône est déposée entre les mains de celui qui préside l'assemblée; elle lui sert à soulager les orphelins, les veuves, ceux que la maladie ou quelque autre cause réduit à l'indigence, les infortunés qui sont dans les fers, les voyageurs qui arrivent d'une contrée lointaine; il est chargé en un mot de pourvoir aux besoins de tous ceux qui souffrent.

Nous nous assemblons le jour du soleil, parce que c'est le premier jour de la création, celui où Dieu dissipa les ténèbres et donna une forme à la matière, et parce que c'est encore en ce jour que Jésus-Christ notre Sauveur est ressuscité d'entre les morts. Car il fut crucifié la veille du jour de Saturne, et le lendemain de ce même jour, c'est-à-dire le jour du soleil, il apparut à ses apôtres et à ses disciples, et leur enseigna ce que nous venons de vous exposer.

LXVIII. Si tout cet ensemble vous paraît raisonnable et porte le caractère de la vérité, respectez-le; si vous n'y trouvez rien de grave, rejetez-le comme futile. Mais la peine de mort que vous décernez contre des ennemis, ne la portez pas contre des hommes qui ne font aucun mal.

Car nous vous avertissons que vous n'éviterez pas le jugement de Dieu, si vous persistez dans l'injustice; pour nous, nous ne cessons de répéter : Qu'il soit fait à notre égard selon la volonté de Dieu. Nous aurions pu nous prévaloir d'une lettre du très-grand et très-illustre empereur

Adrien, votre père, et vous demander au nom de cette lettre que justice nous fût rendue, ainsi que nous vous en avons toujours prié ; mais nous n'avons pas voulu invoquer l'arrêt rendu en notre faveur ; nous aimons mieux, en terminant ce récit et ce discours, nous reposer sur la justice de notre cause.

Nous nous contenterons de placer au bas de notre requête une copie de la lettre d'Adrien, afin de vous convaincre que nous disons la vérité. La lettre est ainsi conçue :

Lettre d'Adrien en faveur des Chrétiens, à Minucius Fundanus.

« J'ai reçu la lettre de l'illustre Sérénus Granianus à qui vous avez succédé. Je pense qu'il faut examiner le fait, pour éviter les troubles et ne plus laisser lieu à la calomnie. Si les citoyens des provinces peuvent soutenir leurs accusations contre les Chrétiens devant votre tribunal, qu'ils prennent cette voie ; mais qu'ils s'abstiennent de plaintes vagues et de vaines clameurs. Il est bien plus juste, si quelqu'un veut les accuser, que la chose vous soit déférée. Si donc on les accuse d'avoir agi contre les lois, et si on peut le prouver, vous en jugerez vous-même, d'après la nature du délit ; mais si quelqu'un se sert du prétexte de leur religion pour les calomnier, ne souffrez pas cette indigne conduite : ayez soin de la punir sévèrement. »

Lettre d'Antonin aux villes d'Asie.

« Titus Ælius Adrien Antonin, Auguste et pieux empereur, tribun pour la quinzième fois, consul pour la troisième, et père de la patrie, aux villes d'Asie, salut :

« Je pensais que vous laisseriez aux dieux mêmes le soin de découvrir les hommes dont vous vous plaignez. C'est à ces dieux, bien plus qu'à vous, qu'il appartient, si cepen-

dant ils le peuvent, de punir ceux qui refusent de les adorer. Vous les persécutez, vous les accusez d'athéisme et d'autres crimes que vous ne pourriez prouver : eh ! ne voyez-vous pas que tout ce qu'ils ambitionnent, c'est de mourir pour la cause dont on leur fait un crime ; que cette mort même est une victoire sur vous, puisqu'ils préfèrent la souffrir plutôt que de se soumettre à ce que vous exigez d'eux ?

« Quant aux tremblements de terre qui sont arrivés et qui arrivent encore, il ne nous convient pas d'en parler. Comparez votre conduite avec celle qu'ils tiennent dans ces circonstances. Perdent-ils courage comme vous le faites ? N'est-ce pas pour eux, au contraire, une occasion de redoubler de confiance en leur Dieu ? Et vous ! il semble que vous oubliez qu'il existe des dieux ; vous désertez leurs temples, vous ne savez plus quel culte rendre à la Divinité. De là votre envie contre les Chrétiens qui l'adorent, de là cette guerre à mort que vous leur faites.

« Quelques gouverneurs de province écrivirent autrefois à mon très-auguste père, au sujet de ces mêmes hommes. Il leur fit réponse qu'il ne fallait pas les inquiéter, s'il n'était prouvé qu'ils eussent agi contre la sûreté de l'état. Plusieurs m'ont écrit à moi-même, et je leur ai répondu dans le même sens que mon père : si quelqu'un se porte pour accusateur contre les Chrétiens, sans lui imputer d'autre crime que sa religion, j'ordonne que l'accusé, bien que convaincu d'être Chrétien, soit absous, et que le délateur, au contraire, soit puni. »

DEUXIÈME APOLOGIE.

I. Romains, ce qui vient d'arriver sous Urbicus dans cette capitale, et la conduite tyrannique de vos autres magistrats sur tous les points de l'empire, me forcent, dans

vos propres intérêts de vous adresser cette nouvelle requête; car vous êtes hommes comme nous, et de plus, vous êtes nos frères, quand vous ne le sauriez pas ou que vous rougiriez de l'être, à cause de l'éclat de vos titres et de vos dignités.

Si vous exceptez les hommes persuadés qu'il existe un feu éternel réservé aux méchants et aux voluptueux, tandis que les amis de la vertu, ceux qui règlent leur vie sur celle de Jésus-Christ, vivront à jamais avec Dieu, exempts de tous maux, c'est-à-dire excepté les hommes qui sont devenus Chrétiens, tout le reste est contre nous.

Rencontrez-vous une homme justement puni pour ses crimes, par un père, par un voisin, un ami, un fils, un frère, un époux, une épouse? nous avons en lui un ennemi juré. Sa volonté obstinée au mal, son amour effréné des plaisirs, son cœur rebelle à la vertu, l'arment contre les Chrétiens. Ajoutez la haine infatigable du démon qui attache à son culte, anime de son esprit, tient sous sa dépendance des juges de ce caractère, et vous connaîtrez les ennemis qui ne cessent de vous demander notre mort.

Le fait dernièrement arrivé sous Urbicus va vous en convaincre.

II. Il importe que vous en connaissiez la cause; je vais vous exposer tout ce qui s'est passé. Une femme avait un mari extrêmement débauché, elle était elle-même de mœurs peu régulières. Mais devenue Chrétienne, elle ne se contenta pas de changer de conduite, elle voulut encore tirer son mari de ces criminelles habitudes. Elle lui parlait de la doctrine de Jésus-Christ, elle lui montrait dans l'avenir les feux éternels réservés à ceux qui vivent au gré de leurs passions et refusent d'écouter le langage de la raison. Mais celui-ci, loin de renoncer à ses désordres, s'y plongea de plus en plus, au point d'aliéner entièrement de lui le cœur de sa femme: elle crut ne pouvoir sans crime rester avec

un mari dont les passions effrénées souillaient le mariage et ne respectaient aucune loi, elle résolut donc de quitter sa couche et de faire rompre ses liens. Mais ses amis l'engagèrent à user de patience, à différer encore. Ils lui représentaient que son mari pouvait changer ou du moins lui donner cet espoir. Elle se laissa gagner et se fit violence pour rester avec lui; mais dans un voyage qu'il fit à Alexandrie, il lui déclara qu'il ferait pis encore. C'est alors qu'elle craignit d'être la complice impie et sacrilège de ses turpitudes, si elle continuait à partager sa table et son lit: elle lui envoya donc ce que vous appelez un libelle de divorce.

Ce digne mari, qui aurait dû se réjouir de ce que sa femme qui se livrait auparavant au vin et à tous les genres d'excès avec des esclaves et des ouvriers, non-seulement était changée, mais voulait le changer lui-même, refusa le libelle et l'accusa d'être Chrétienne. Alors, prince, elle vous présenta à vous-même une requête, demandant qu'il lui fût permis de régler ses affaires domestiques, et promettant de répondre ensuite à l'accusation. Vous consentîtes à sa demande.

Son mari ne pouvait plus la poursuivre; mais alors il tourna sa fureur contre un certain Ptolemée, qui l'avait instruite dans la religion chrétienne, et qu'Urbicus fit mettre à mort. Mais voici comme il parvint à ses fins. Il pria un centurion de ses amis de se saisir de la personne de Ptolemée pour le jeter en prison, et de se borner à lui demander s'il était Chrétien. Ptolemée, qui avait horreur du mensonge et de la moindre dissimulation, n'hésite pas un moment à répondre qu'il est Chétien. A ce mot, le centurion le jette dans un cachot, d'où on le tira après de longues souffrances, pour le conduire devant le tribunal d'Urbicus. Celui-ci lui fit la même question et en obtint la même réponse. Plein d'une noble confiance qu'il avait puisée à l'é-

cole de Jésus-Christ, Ptolemée confessa une seconde fois le nom chrétien, car nous ne pouvons nier en pareille circonstance que pour deux raisons : ou parce que nous condamnons la chose dont il s'agit, ou parce qu'elle nous condamne nous-mêmes et nous force à rougir ; mais rien de semblable ne se rencontre dans un vrai Chrétien. Sur la sentence d'Urbicus, Ptolemée est traîné au supplice. Cette injustice révolte un autre disciple nommé Lucius, qui se trouvait là par hasard. Il interpelle le préfet en ces termes : « Pourquoi condamnez-vous un homme qui n'est accusé ni d'adultère, ni de vol, ni d'homicide, ni de rapt ; qui n'est, en un mot, convaincu d'aucun crime, et qui seulement confesse le nom chrétien ? Croyez-moi, Urbicus, ce jugement ne s'accorde pas avec les intentions ni du pieux empereur, ni du philosophe son fils, ni du sacré sénat. » Urbicus, sans autre réponse, dit à Lucius : « Tu me parais aussi faire partie de ces gens-là ? — Oui, certainement ! » s'écrie Lucius. Alors le préfet commande qu'il soit aussitôt conduit au supplice. Et Lucius, de son côté, lui rend grâce de ce qu'il le délivrait de pareils maîtres, et lui ouvrait la voie pour remonter vers son père, le roi des cieux. Il en survint un troisième qui fut livré au même supplice.

III. Je m'attends à quelques embûches semblables de la part de ces hommes dont j'ai parlé. Ils me feront aussi attacher au poteau. Je n'échapperai certainement pas à ce Crescent, qui aime le bruit et l'ostentation. On l'appelle philosophe : mérite-t-il ce nom, lui qui ne nous connaît pas et qui, pour complaire à la multitude, nous accuse d'être des impies et des athées ? S'il nous persécute sans nous connaître, n'est-il pas le plus méchant des hommes, bien au-dessous de l'ignorant ? Car celui-ci s'abstient de parler de ce qu'il ne sait pas, et de porter faux témoignage. S'il est instruit de notre doctrine, il n'en comprend donc pas la sublimité ? Et s'il la

comprend, d'où vient sa conduite à notre égard ? Craint-il qu'on ne le soupçonne d'être Chrétien ? Dès-lors il n'en est que plus lâche et plus indigne. On ne voit en lui que l'esclave de la peur et du préjugé populaire le plus insensé.

Je veux que vous sachiez jusqu'où va son ignorance : j'ai pu m'en convaincre par les différentes questions que je lui ai proposées. Pour que vous soyez bien convaincu de la vérité, je suis prêt à les renouveler devant vous, si vous ne connaissez pas nos discussions. Prince, cette attention est digne d'un empereur.

Mais si vous avez entendu parler et des discussions et des réponses, il est évident pour vous qu'il ne connaît pas notre doctrine, ou que s'il la connaît, la crainte lui ferme la bouche et l'empêche de se prononcer, comme Socrate, pour la vérité. Dès-lors ce n'est pas un philosophe, mais un esclave des préjugés, puisqu'il oublie cette maxime de Socrate, si belle et si philosophique : « Si vous respectez l'homme, respectez encore plus la vérité. » Mais vous ne verrez jamais s'élever à cette hauteur un cynique qui résume tout dans l'indifférence et qui ne connaît rien de mieux.

IV. Vous nous dites souvent : « Vous autres Chrétiens, si vous aspirez à mourir, que ne vous tuez-vous vous-mêmes ? vous jouirez plus tôt de votre Dieu et vous nous causerez moins d'embarras. »

Nous ne nous tuons point nous-mêmes ; interrogés, nous professons hardiment le nom Chrétien. En voici la raison : nous savons que c'est en vue de l'homme que Dieu a créé le monde. Nous vous avons déjà dit que le moyen de lui plaire, c'est de l'imiter ; que se déclarer pour le mal, par sa conduite ou par son langage, c'est l'offenser. En nous donnant la mort, nous empêcherions quelqu'un de recevoir la vie, d'être instruit de la foi chrétienne ; nous détruirions autant qu'il est en nous le genre humain ; nous contrarierions les vues de la Providence. Interrogés, nous confessons sans hé-

siter, et pourquoi ? C'est que nous n'avons à rougir d'aucun crime, c'est que nous savons que Dieu aime avant tout la vérité, et que nous nous croirions des impies si nous la dissimulions jamais ; c'est que nous brûlons du désir de vous la faire connaître et de vous désabuser de vos erreurs et de vos injustes préjugés.

V. Vous dites encore : « Mais si Dieu est pour vous, pourquoi vous laisse-t-il opprimer, livrer au supplice par ceux que vous appelez des impies ? »

Vous partez d'une fausse idée que je vais détruire. Quand le Dieu qui créa le monde eut soumis la terre à l'homme et disposé les astres, qu'il fit évidemment pour lui, de manière à rendre la terre féconde et ramener le retour des saisons, il commanda à ses anges de veiller sur l'homme et sur tout ce qui respire sous les cieux. Tel est le noble emploi qui leur fut confié. Mais plusieurs d'entre eux se corrompirent et furent appelés démons ; ils placèrent le genre humain sous leur joug, se firent rendre un culte, dresser des autels, immoler des victimes, et avec tous les crimes enfantèrent tous les maux. Vos poètes en ont fait des dieux, et les ont désignés sous les noms que chacun de ces anges déchus avait pris.

VI. Mais le Dieu, père de l'univers, n'a point de nom parce qu'il est le Créé. Celui qui reçoit un nom est moins ancien que celui qui l'impose. Aussi ces mots : *Dieu, Père, Créateur, Maître, Seigneur*, sont moins des noms que certaines manières d'exprimer ou des œuvres, ou des bienfaits. Il en est de même de son fils, le seul proprement appelé Fils, le Verbe qui précède toutes les créatures, qui existait avec le Père, qui est engendré du Père, par qui ce Dieu a tout créé, tout embelli : ce fils est désigné sous le nom de Christ, parce qu'il a reçu l'onction divine et que c'est par lui que Dieu a mis l'ordre dans l'univers. Car ce mot *Christ* renferme une signification toute mystérieuse, comme le mot *Dieu* n'est qu'une manière d'exprimer l'idée

que nous avons naturellement d'un être ineffable. Le Verbe s'appelle encore *Jésus*, et ce mot le désigne en même temps comme homme et comme sauveur. Car il s'est fait homme, comme nous l'avons déjà dit, il a été mis au monde par la volonté de Dieu le père, pour sauver les hommes qui croient en lui et renverser l'empire du démon. Ce qui se passe aujourd'hui sous vos yeux peut vous en convaincre. En effet, au milieu de cette capitale, par tout l'empire, les Chrétiens triomphent du démon; ils guérissent, au nom de Jésus crucifié sous Ponce-Pilate, des hommes dont cet ennemi s'était emparé, qu'il se plaisait à tourmenter, et que n'avait pu délivrer tout l'art des magiciens et des enchanteurs. De toute part sa puissance sur l'homme est détruite, renversée par les disciples de Jésus-Christ.

VII. Aussi est-ce en faveur des Chrétiens que Dieu conserve le monde. Sans eux, il aurait déjà disparu : tout serait dissous, confondu; il n'y aurait plus ni méchants, ni démons. Oui, s'ils n'étaient la cause qui arrête le bras de Dieu, vous auriez cessé de nous persécuter et le démon d'allumer contre nous la haine. Le feu du jugement tombé du ciel consumerait tout sans distinction, comme autrefois le déluge détruisit la race humaine, à la réserve d'un seul homme que nous appelons Noé, et vous, Deucalion, d'où sortit ensuite cette nouvelle génération d'hommes bons et mauvais qui s'est si fort multipliée. Nous disons qu'il doit arriver une conflagration générale et non un changement, une transformation des êtres les uns dans les autres, comme l'entendent les stoïciens : ce qui paraît absurde.

Nous disons encore que l'homme, soit qu'il agisse, soit qu'il souffre, n'est pas soumis à la loi du destin.

Qu'il fasse le bien, qu'il fasse le mal, c'est toujours d'après le libre choix de sa volonté. Ne supposez pas une autre influence que celle du démon, quand vous voyez les gens de bien comme Socrate et d'autres encore persécutés et jetés

dans les fers , tandis qu'un Sardanapale , un Epicure et leurs semblables paraissent heureux , et vivent dans l'abondance et dans la gloire. Voilà ce que les stoïciens n'ont pas compris , quand ils ont tout soumis à la nécessité.

Si l'homme , si l'ange sont condamnés à un feu éternel , c'est qu'ils l'ont mérité ; et pourquoi l'ont-ils mérité ? c'est parce que Dieu les a créés libres. Il nous a faits capables de vice et de vertu ; et sans cette faculté de pouvoir choisir entre le bien et le mal , tout ce que nous ferions serait sans mérite.

Vous trouverez la preuve de cette vérité dans les lois et dans les règles si sagement établies par les législateurs et par les philosophes de tous les pays , pour apprendre à l'homme ce qu'il doit faire et ce qu'il doit éviter.

Nous pouvons encore prendre ici à témoins les raisonnements des stoïciens , quand ils traitent de la morale ; et par là nous verrons plus clairement encore les aberrations de leurs systèmes , lorsqu'ils essaient de raisonner sur les principes des choses et sur la nature des esprits. S'ils disent que l'homme soumis à la loi du destin ne fait rien librement , ou que Dieu n'est autre chose que le grand tout qui change de forme , se dissout , pour se renouveler , qu'annoncent-ils , sinon une profonde ignorance de la nature des êtres incorruptibles ? Que font-ils de Dieu considéré dans son tout ou dans ses parties , sinon un triste composé de tous les genres de misères et de corruption ? Sont-ils amenés à dire qu'il n'y a ni vices ni vertus , alors ils viennent heurter toutes les saines notions , révolter le bon sens et la raison.

VIII. Cependant comme les stoïciens , ainsi qu'il arrive aux poètes eux-mêmes , ont professé d'excellents principes de morale puisés dans la raison naturelle à l'homme , plusieurs , nous le savons , ont été en butte à la haine et mis à mort. Nous pourrions citer Héraclite parmi les anciens ,

Mesonius parmi ceux qui fleurirent de nos jours, et d'autres encore. Car le démon, comme nous l'avons déjà fait voir, a toujours poursuivi de sa haine ceux qui se sont appliqués à vivre selon la raison et à fuir le vice, quelque fût d'ailleurs leur système de philosophie. Faut-il s'étonner si des hommes qui veulent régler leur conduite, non sur une partie de la raison disséminée de toutes parts, mais d'après tout le Verbe, c'est-à-dire Jésus-Christ, objet de leurs études et de leur contemplation, éprouvent une guerre encore plus acharnée de la part de cet ennemi de toute vertu? Tous les jours ils le confondent et préludent par là au châtement qu'il doit subir dans des feux éternels. Si déjà nous pouvons le vaincre par la seule vertu du nom de Jésus, peut-on douter de la vérité de ces feux qui lui sont réservés, ainsi qu'à ses adorateurs, comme les prophètes l'ont annoncé, comme Jésus-Christ notre maître l'a enseigné lui-même?

IX. Et qu'on ne répète pas, avec certains philosophes, que tout ce que nous disons du supplice des méchants au milieu de feux éternels n'est qu'un vain bruit, un épouvantail qui amène à la vertu par la crainte, quand il faudrait lui gagner les cœurs par les charmes de sa beauté et le sentiment de l'amour.

Je n'ai qu'un mot à répondre. S'il n'y a point d'enfer, il n'y a point de Dieu; ou s'il existe, il ne s'occupe pas de l'homme: dès-lors plus de vice ni de vertu. C'est bien injustement que les législateurs ont établi des peines contre les transgresseurs de leurs plus belles lois. Mais puisqu'ils ne sont pas injustes, le chef des législateurs ne peut l'être, lui qui n'ordonne rien que par son Verbe.

Il n'y a d'injustice que dans ceux qui refusent de se soumettre. Mais, dira-t-on, les lois varient selon les pays: telle institution en honneur chez un peuple est un objet de mépris chez un autre, et réciproquement.

Ecoutez la réponse à cette difficulté :

« Les mauvais anges ont fait des lois conformes à leur méchanceté, et les hommes qui leur ressemblent n'ont pas manqué de les adopter. Ensuite la raison s'est fait jour, et à sa lumière on a vu qu'il s'en fallait de beaucoup que toutes les idées fussent saines et toutes les lois sages; que le bien et le mal se trouvaient mêlés. » Voilà ma réponse aux adversaires. Je puis leur donner d'autres raisons semblables et plus développées, s'il le faut; mais je rentre dans mon sujet.

X. Il est évident que notre doctrine l'emporte sur toutes les doctrines humaines. Car tout ce qui est le Verbe se trouve dans le Christ qui nous a apparu: le Christ tout à la fois Verbe, corps et âme. Ce que vous trouvez d'admirable dans les législateurs et les philosophes découle de ce Verbe, qu'ils ont entrevu sous quelques rapports; mais comme ils n'ont pas connu tout ce qui est du Verbe, c'est-à-dire Jésus-Christ, ils sont souvent tombés dans les plus étranges contradictions avec eux-mêmes; et parmi les sages qui ont paru avant que Jésus-Christ vint comme homme sur la terre, ceux qui entreprirent de tout examiner, de tout réformer à l'aide de la raison, furent mis en jugement comme des impies, comme de hardis investigateurs. Le plus ferme, le plus inébranlable de tous fut en butte à toutes les calomnies répandues aujourd'hui contre nous. On disait de lui: « Il introduit le culte de nouveaux génies, et refuse de reconnaître comme dieux les divinités de son pays. »

En proscrivant les mauvais génies comme les seuls auteurs de tous les crimes que racontent les poètes, il conseillait de bannir aussi ces derniers et Homère à leur tête.

Et parce que tous ignoraient le vrai Dieu, il les exhortait à faire usage de leur raison pour arriver à cette connaissance, et il leur disait:

« Ce n'est pas sans peine que vous parviendrez à découvrir le Dieu père et créateur de tout ce qui existe, ni sans dan-

ger que vous le ferez connaître, quand vous l'aurez découvert. » Ce que l'homme n'a pu faire, le Christ l'a fait par sa puissance. Voyez ce même Socrate. personne n'a cru à sa parole au point de vouloir mourir pour sa doctrine; et le Christ, qu'il n'avait fait qu'entrevoir, le Verbe qui pénètre tout, qui a prédit l'avenir par ses prophètes et par lui-même, lorsqu'il enseignait les hommes pendant sa vie mortelle; le Christ, dis-je, a trouvé dociles à sa parole, non pas seulement les ignorants et les gens du peuple, mais les savants et les philosophes, qui pour lui ont méprisé la gloire et la crainte de la mort.

C'est qu'ils avaient pour les soutenir la force ineffable de Dieu le père, et non les ressources de la sagesse humaine.

XI. On nous égorge; les démons et les méchants prévalent; mais ils n'auraient pas ce triomphe d'un moment, si tout homme ne devait mourir, si l'arrêt de mort n'était porté dès sa naissance. Aussi rendons-nous grâces lorsque nous payons ce tribut.

Citons contre Crescent et ceux qui partagent sa folie un endroit remarquable de Xénophon, qui trouve naturellement ici sa place :

« Hercule, dit-il, passant dans un carrefour, rencontra la Vertu et la Volupté, qui lui apparurent sous l'aspect de deux femmes. L'une était revêtue d'une robe élégante et voluptueuse; sa parure relevait encore l'éclat de son visage; son regard était doux et langoureux : elle l'exhortait à la suivre, lui promettant des habits d'une grande richesse, toutes les grâces de la beauté, toutes les délices de la vie. Mais la Vertu, sévère dans ses vêtements comme dans l'expression de son visage, lui disait : Si vous voulez vous ranger sous ma loi, je vous donnerai pour parure non un éclat qui passe, non une beauté qui se flétrit, mais une gloire pure, éternelle. »

Nous aussi nous sommes certains que, pour arriver au vrai bonheur, il faut s'arracher à ce qui plaît dans la vie, et embrasser courageusement ce qui paraît difficile à la nature et contraire même à la raison. Que fait le vice pour couvrir sa laideur ? Il prend une sorte de masque, il se pare des dehors de la vertu, et par ce faux-semblant de la beauté incorruptible, car il n'a en propre que la corruption, il séduit l'homme, en fait son esclave et l'attache à la terre. Les maux qu'il enfante, il les attribue à la vertu. Celui qui sait démêler le vrai, le dégager de tout mélange impur, recevra des mains mêmes de la vertu une couronne qui ne se flétrira jamais. Ce qu'on a dit des athlètes et des héros, dont vos poètes ont fait des dieux, pour peu que vous fassiez usage de votre raison, dites-le des Chrétiens. Ne voyez-vous pas qu'ils courent à la mort, que tous les autres cherchent à fuir ?

Pour moi, lorsque je faisais encore mes délices de Platon, et que j'entendais reprocher aux Chrétiens tous les genres de crimes, tandis que je les voyais intrépides devant la mort et les supplices qui causent le plus d'effroi, je ne pouvais me persuader qu'ils fussent des hommes cruels, avides de voluptés, je me disais : « Est-ce qu'un voluptueux, un débauché, un homme qui ferait ses délices de la chair humaine, embrasserait avec joie le trépas qui lui ravit tout son bonheur ? Est-ce qu'il ne chercherait pas plutôt à prolonger sa vie, à se soustraire aux magistrats, au lieu d'être son propre dénonciateur et son bourreau ? »

Mais voici les indignes manœuvres de certains hommes poussés par le démon. Comme les crimes qu'on nous impute sont punis de mort, ils enlèvent pour les mettre à la question quelques-uns de nos esclaves ; ce sont des enfants ou des femmes timides qu'ils forcent, par d'horribles tortures, d'avouer faussement des crimes qui ne sont que trop

réels quand il s'agit d'eux-mêmes, puisqu'ils ne rougissent pas de les commettre en public et au grand jour. Mais comme ces crimes ne souillent pas notre conscience, nous méprisons l'accusation. N'avons-nous pas le Dieu incréé, ineffable, pour témoin de nos actions et de nos pensées? Et que n'aurions-nous point à vous répondre, si nous voulions nous justifier? Ne pourrions-nous pas nous prévaloir hautement de tout ce que vous nous reprochez, y faire voir une philosophie toute divine, et vous dire: Ce sont les mystères de Saturne que nous célébrons, lorsque nous égorgions un homme? Quand nous nous abreuvons de son sang, ainsi que vous le dites, nous ne faisons que vous imiter dans le culte que vous rendez à l'idole de ce dieu, auquel vous offrez non pas seulement du sang des animaux, mais encore du sang humain; car ce sont des libations de sang, et de sang d'hommes égorgés, que fait en l'honneur de l'idole le personnage le plus distingué et le plus recommandable d'entre vous. C'est pour imiter votre Jupiter et vos autres dieux que nous nous livrons à de monstrueux amours avec de jeunes enfants, aux plus infâmes voluptés avec des femmes prises indistinctement au hasard. Ne pourrions-nous pas invoquer en faveur de notre conduite l'autorité d'Epicure et celle de vos poètes? Mais parce que nous cherchons toujours, comme dans cette circonstance, à inspirer l'horreur et de ces barbares coutumes, et des démons auteurs de ces crimes, et des hommes qui les imitent, nous sommes en butte à tous les genres d'attaque. Encore une fois, nous nous en inquiétons peu, pleins de confiance comme nous le sommes en la justice du Dieu qui voit tout. Et plutôt au ciel que quelqu'un pût vous crier d'un lieu élevé avec la voix éclatante de vos acteurs tragiques: « Rougissez de rejeter sur des innocents les crimes que vous commettez vous-mêmes au grand jour; rougissez d'attribuer vos infamies et celles de vos dieux à des hommes qui

les ont en horreur. Rentrez en vous-mêmes, changez de vie. »

XIII. Quand j'ai vu quelles odieuses couleurs répandait le démon sur la doctrine de Jésus-Christ pour en détourner les hommes, j'ai livré au ridicule et l'auteur du mensonge, et ses lâches artifices, et tous les préjugés populaires. Je déclare que je n'ambitionne plus qu'une seule gloire, l'unique but de tous mes efforts, celle d'être reconnu Chrétien.

J'abandonne Platon, non que sa doctrine soit contraire à celle de Jésus-Christ ; mais parce qu'elle ne lui est pas en tout semblable. Je porte le même jugement des autres, c'est-à-dire des disciples de Zénon, et de vos poètes et de vos historiens. Ils n'ont saisi qu'une partie de la raison disséminée partout ; et celle qui se trouvait à leur portée, ils l'ont exprimée d'une manière admirable. Mais dans quelles contradictions ne sont-ils pas tombés sur les points les plus graves ; pour n'avoir pu s'élever à la doctrine par excellence, à cette science sublime qui ne s'égare jamais ? Ce qu'ils ont dit d'admirable appartient à nous autres Chrétiens, qui aimons, qui adorons après Dieu le père, la parole divine, le Verbe engendré de ce Dieu incréé, inénarrable. C'est pour nous que ce Verbe s'est fait homme, c'est pour guérir tous nos maux qu'il les a tous soufferts. A la faveur de la raison qu'il a mise en nous comme une semence précieuse, vos philosophes ont pu quelquefois entrevoir la vérité, mais toujours comme un faible crépuscule. Ce simple germe, cette légère ébauche de la vérité, proportionnée à notre faiblesse, peut-elle se comparer avec la vérité elle-même, communiquée dans toute sa plénitude et selon toute l'étendue de la grâce ?

XIV. Princes, il nous reste à vous prier instamment de rendre publique cette requête ; vous y mettrez au bas ce qu'il vous plaira, pourvu que notre doctrine soit connue de

tous, que la vérité brille à leur yeux, et qu'ils puissent sortir des ténèbres de l'erreur et de l'ignorance, ignorance coupable qui les expose à de justes châtimens. En effet, nous naissons tous avec la faculté de distinguer ce qui est honnête et ce qui ne l'est pas. Eh bien ! comment nos adversaires en usent-ils ? Sans nous connaître, ils nous condamnent sur la simple accusation des crimes qu'on nous impute, et, d'un autre côté, ils se plaisent à rendre leurs hommages à des dieux qui commettent ces crimes et qui les exigent des hommes. Quelle inconséquence ! Lorsqu'ils viennent, comme si nous étions coupables de ces infamies, demander qu'on nous livre à la mort, aux fers ou à tout autre châtiment, ne prononcent-ils pas un arrêt contre eux-mêmes ? est-il besoin d'appeler, pour les condamner, d'autres juges que leur conscience ?

XV. J'ai déjà, dans Samarie, ma patrie, frappé d'un juste mépris la doctrine de Simon, si erronée, si impie. Puisse votre autorité prêter appui à cette courte requête ! elle attirera tous les regards et nous pourrons peut-être changer tous les cœurs.

C'est l'unique but de nos efforts en vous adressant cet écrit. Certes, la doctrine des Chrétiens, si on en juge sagement, n'a point à rougir ; loin de là, elle s'élève au-dessus de toutes les doctrines humaines. Du moins, elle n'a pas le danger des principes d'un Epicure, d'un Sotade, d'un Philénis, ou des poésies de vos baladins et d'autres ouvrages semblables que tout le monde peut lire ou voir représentés sur la scène. Tout ce qui est en notre pouvoir, nous l'avons mis en œuvre pour la défense de la vérité. Puissent tous les hommes se rendre dignes de la connaître ! C'est la prière que j'adresse au ciel en terminant ce discours. Puissez-vous vous-mêmes, en princes sincèrement pieux et philosophes, ne prendre conseil que de vos véritables intérêts et porter une sentence équitable !

DIALOGUE DE SAINT JUSTIN AVEC LE JUIF TRYPHON.

Je me promenais un matin dans les galeries du Xiste, lorsqu'un homme vint à moi avec les personnes qui l'accompagnaient et me dit en m'abordant : « Salut, philosophe ! » et après ces mots, il se mit à marcher à mes côtés. Ses amis en firent autant. Je le saluai à mon tour, et lui demandai ce qu'il me voulait.

— Lorsque j'étais à Argos, me dit-il, j'appris d'un Corinthien, disciple de Socrate, qu'il ne fallait pas dédaigner ou mépriser ceux qui portent votre habit, mais leur témoigner toute sorte d'égards, se lier avec eux, et par l'échange des idées s'éclairer mutuellement; on s'en trouve bien de part et d'autre, quand les services sont ainsi réciproques; aussi toutes les fois que je rencontre un homme avec l'habit de philosophe, je me plais à l'aborder : voilà pourquoi je me suis empressé de vous adresser la parole. Les personnes qui se trouvaient avec moi m'ont suivi, dans l'espoir de profiter aussi de votre entretien.

— Et qui êtes vous donc, ô le plus grand des mortels ? lui dis-je en riant.

Il me fit connaître, sans détour, son nom et son origine. Je m'appelle Tryphon, me dit-il, je suis Hébreu et circoncis; chassé de ma patrie par la dernière guerre, je me suis retiré dans la Grèce et je demeure ordinairement à Corinthe.

— Et qu'espérez-vous de la philosophie ? lui demandai-je ; peut-elle vous être aussi utile que votre législateur et vos prophètes ?

— Est-ce que les philosophes, reprit Tryphon, ne s'occupent pas uniquement de Dieu ; leurs discussions n'ont-elles pas toutes pour objet son unité, sa providence ? Enfin, si je me trompe, la philosophie n'a pas d'autre but que la connaissance de Dieu.

— Oui, ce devrait être l'objet de toutes ses recherches ;

mais qu'il existe plusieurs dieux , ou qu'il n'en existe qu'un seul ; qu'il veille ou non sur chacun de nous , voilà ce que bien peu de philosophes cherchent à savoir, comme si cette connaissance importait peu au bonheur ! Ils s'efforcent seulement de nous persuader que si Dieu prend soin de l'univers , des genres, des espèces, il ne s'occupe ni de vous, ni de moi, ni d'aucun être en particulier. Ils vous diront même qu'il est fort inutile de le prier jour et nuit. Vous voyez où tendent leurs doctrines ; ils ne cherchent qu'à assurer la licence et l'impunité, qu'à agiter et à suivre les opinions qui leur plaisent, à faire et dire ce qu'ils veulent, n'attendant de la part de Dieu ni châtement, ni récompense. En effet, que peuvent craindre ou espérer des hommes qui enseignent que rien ne doit changer, que nous serons toujours vous et moi ce que nous sommes aujourd'hui, ni meilleurs ni pires ? D'autres, partant de l'idée que l'âme est spirituelle et immortelle de sa nature, pensent qu'ils n'ont rien à craindre après cette vie, s'ils ont fait le mal ; parce que d'après leurs principes un être immatériel est impassible, et qu'on peut se passer de Dieu puisque l'on ne peut mourir.

Alors Tryphon me dit avec un sourire gracieux : Et vous, que pensez-vous sur toutes ces questions ? Quelle idée avez-vous de Dieu ? Quelle est votre philosophie, dites-le nous.

II. — Je vous dirai tout ce que je pense, lui répondis-je. Assurément la philosophie est le plus grand de tous les biens et le plus précieux devant Dieu, puisqu'elle nous conduit à lui et nous rend agréables à ses yeux ; aussi je regarde comme les plus grands des mortels ceux qui se livrent à cette étude. Mais qu'est-ce que la philosophie ? Descendue du ciel pour éclairer les hommes, d'où vient qu'elle reste cachée à la plupart ? Il ne devrait y avoir ni platoniciens, ni stoïciens, ni péripatéticiens, ni pythagoriciens, ni contemplatifs ; mais il importe, puisque cette science est une, de dire pourquoi nous la voyons ainsi divisée. Ceux qui

s'occupèrent les premiers de philosophie se firent un nom célèbre par cette étude; ils eurent des successeurs qui adoptèrent leur doctrine sans chercher par eux-mêmes la vérité; frappés de la vertu, de la force d'âme, du langage sublime de leurs maîtres, il les crurent sur parole, tinrent pour vrai ce qu'ils en avaient reçu, et transmirent à leurs propres disciples ces premières opinions avec celles qui s'en rapprochaient le plus, en conservant le nom donné primitivement au père ou chef de l'école. Je voulus autrefois connaître ces divers systèmes de philosophie. Je m'attachai d'abord à un stoïcien; mais voyant qu'un long séjour chez lui ne m'avait rien appris de plus sur Dieu que je n'en savais (faut-il s'en étonner? il ne le connaissait pas lui-même et ne pensait pas que cette connaissance fût nécessaire), je le quittai pour m'adresser à un péripatéticien, homme très-habile, du moins c'est ce qu'il croyait. Après m'avoir souffert près de lui les premiers jours, il me pria de fixer ce que je voulais lui donner pour ses leçons, afin, disait-il, qu'elles fussent utiles à tous deux. Là-dessus je le quittai, jugeant qu'il n'était rien moins que philosophe. Mais comme je voulais avant tout savoir ce qui fait le fond et l'essence de la philosophie, j'allai trouver un pythagoricien qui était en grande réputation, et avait lui-même une haute idée de sa sagesse; je lui exprimai le désir d'être admis au nombre de ses auditeurs et de jouir de son intimité. « Volontiers me dit-il; mais savez-vous la musique, l'astronomie, la géométrie? penseriez-vous comprendre la science qui mène au bonheur sans posséder ces connaissances premières qui dégagent l'âme des objets sensibles, la rendent propre à saisir les choses intellectuelles, à contempler le beau, le vrai dans son essence? » Il me fit le plus grand éloge de ces diverses connaissances et me dit qu'elles étaient indispensables; mais je lui répondis que je les ignorais complètement, et là-dessus il me congédia. Je fus, comme vous le pensez, fort affligé de me voir

ainsi trompé dans mes espérances, d'autant plus que je lui croyais quelque savoir; mais songeant à tout le temps que me demanderaient ces études, je ne pus supporter l'idée de me voir rejeté si loin de mon but. Je ne savais plus à quoi me résoudre, lorsque je pensai aux platoniciens; ils étaient en grande vogue. Un des plus célèbres venait d'arriver à Naplouse, c'est avec lui que je me liai principalement; je gagnai beaucoup à ses conversations, mon esprit grandissait tous les jours. Ce que je pus comprendre des choses immatérielles me transportait, et la contemplation des idées donnait comme des ailes à ma pensée: je croyais être devenu sage en peu de temps, et telle était ma folie, que je conçus l'orgueilleux espoir de voir bientôt Dieu lui-même, car c'est là le but que se propose la philosophie de Platon.

III. Cette disposition d'esprit me faisait chercher les plus profondes solitudes et fuir toute trace d'hommes, je me retirai donc dans une campagne à peu de distance de la mer; comme j'approchais de l'endroit que j'avais choisi pour être seul avec moi-même, je m'aperçus qu'un vieillard d'un aspect vénérable, et d'une physionomie pleine de douceur et de gravité, me suivait d'assez près; je m'arrêtai, en me tournant vers lui et je le regardai avec beaucoup d'attention:

— Vous me connaissez donc, me dit-il?

— Non, lui répondis-je.

— Pourquoi donc me regarder ainsi?

— Je m'étonne, lui répondis-je, de vous voir avec moi dans ce lieu, je m'y croyais seul.

— Je suis inquiet, me dit le vieillard, de quelques-uns de mes amis; ils sont partis pour un long voyage: je n'en ai pas de nouvelles. Je suis venu sur les bords de la mer pour tâcher de les découvrir de quelque côté. Mais vous, quel motif vous amène en ces lieux?

— J'aime, répondis-je, les promenades solitaires où rien ne distrahit l'esprit, où l'on peut librement causer avec soi-

même. Ces lieux sont bien propres aux graves études.

— Je le vois, vous êtes philologue, c'est-à-dire ami des mots, et non des œuvres et de la vérité. Vous aimez mieux être un raisonneur qu'un homme d'action.

— Eh! lui dis-je, quoi de plus grand et de plus utile que de montrer aux hommes que c'est la raison qui doit commander en nous; que d'étudier, en la prenant soi-même pour guide et pour appui, les passions et les erreurs qui travaillent les autres; que de sentir combien leur conduite est insensée et déplaît à Dieu! Sans la philosophie et sans une droite raison, il n'y a pas de sagesse dans l'homme; tout homme doit donc s'appliquer à la philosophie, la regarder comme la plus noble, la plus importante des études, et placer les autres au second ou au troisième rang. D'ailleurs celles-ci, selon moi, ne sont utiles, estimables qu'autant qu'un peu de philosophie vient s'y mêler; mais sans philosophie, elles sont fastidieuses, indignes d'un homme libre, et bonnes à être reléguées parmi les arts purement mécaniques.

— Ainsi, selon vous, la philosophie fait le bonheur?

— Oui, lui répondis-je, elle et elle seule.

— Eh bien! dites-moi ce que c'est que la philosophie et quel est le bonheur qu'elle procure, si toutefois rien ne vous empêche de nous le dire?

— La philosophie, répondis-je, c'est la science de ce qui est, c'est la connaissance du vrai; et le bonheur, c'est la possession même de cette science, de cette connaissance si précieuse.

— Mais qu'est-ce que Dieu? me dit-il.

— Je définis Dieu, l'être qui est toujours le même et toujours de la même manière, la raison et la cause de tout ce qui existe.

Le vieillard m'écoutait avec plaisir; il me fit ensuite cette question :

— Ce que vous appelez science n'est-ce pas un mot générique qui s'applique à différentes choses? Ainsi, vous direz d'un homme qui possède un art, qu'il en a la science : par exemple, on dira de lui qu'il a la science du commandement, la science du gouvernement, la science de la médecine. Mais pour les choses qui concernent Dieu et l'homme, existe-t-il une science qui les fasse connaître, qui montre ce qu'elles ont de juste et de divin ?

— Assurément, lui dis-je.

— Quoi donc ! il serait aussi facile de connaître Dieu et l'homme que la musique, l'arithmétique, l'astronomie ou quelque autre science semblable ?

— Oh non ! lui dis-je.

— Vous n'avez donc pas bien répondu à ma question, reprit-il. Certaines connaissances exigent de l'étude et du travail, d'autres ne demandent que des yeux. Si l'on vous disait qu'il existe dans l'Inde un animal qui ne ressemble à aucun autre, qu'il est de telle ou telle manière, de plusieurs formes, de diverses couleurs, avec tout cela vous ne sauriez pas ce qu'il est, si vous ne le voyiez de vos yeux, et vous n'en pourriez raisonner si vous n'en aviez jamais entendu parler à quelqu'un qui l'eût vu ?

— Bien certainement, lui dis-je.

— Comment donc les philosophes peuvent-ils avoir une idée juste de Dieu, ou affirmer quelque chose de vrai sur son être ; car ils ne le connaissent pas, puisque ni leurs yeux, ni leurs oreilles n'ont pu leur en rien apprendre ?

— Mais, lui répondis-je, on ne peut voir Dieu des yeux du corps comme les autres êtres. L'esprit seul peut le concevoir, ainsi que l'enseigne Platon, dont je professe la doctrine.

— Mais, reprit le vieillard, dites-moi ce que vous pensez de l'âme. Saisit-elle plus vite les objets que ne le fait l'œil du corps, ou bien peut-elle voir Dieu sans le secours de l'Esprit saint ?

IV. — Platon nous dit que l'œil de l'âme est doué d'une pénétration si vive, qu'avec lui, et c'est aussi pour cet usage qu'il a été donné, nous pouvons voir l'être par excellence, l'auteur de toutes les choses intellectuelles, qui n'a lui-même ni couleur, ni figure, ni étendue; rien en un mot de ce qui tombe sous les sens. Qu'est-ce que Dieu, en effet, sinon l'être au-dessus de toute essence, ineffable, incompréhensible, seul beau, seul bon, remplissant d'une lumière soudaine les âmes pures, à cause de leur affinité avec lui et de leur désir de le voir?

— Quelle est donc, reprit le vieillard, cette affinité que vous leur supposez avec Dieu? L'âme serait-elle immortelle, divine, une partie de cette grande âme qui régit le monde? Comme elle voit Dieu, nous pouvons donc déjà, par notre esprit, le contempler et être heureux.

— Oui, certainement, répondis-je.

— Mais les âmes des animaux peuvent-elles aussi s'élever jusque-là, reprit-il, ou bien l'âme de l'homme diffère-t-elle de celle du cheval, de l'âne, etc.?

— Nullement. Elle est la même chez tous.

— Les chevaux et les ânes ont donc vu Dieu ou le verront un jour?

— Non, certes. Il est même des hommes, et je parle ici du vulgaire, qui ne le verront pas; c'est un privilège réservé seulement à l'homme de bien, rendu à sa pureté primitive par la pratique de la justice et de toutes les autres vertus.

— Ainsi, reprit-il, ce n'est point à cause de son affinité avec Dieu que l'âme le voit, ni même parce qu'elle est une intelligence, mais uniquement parce qu'elle est juste, pure, vertueuse?

— Dites aussi, lui répondis-je, parce qu'elle a l'idée de Dieu.

— Mais les chèvres et les brebis peuvent-elles nuire, faire du mal?

— Non, sans doute.

— Eh bien ! d'après votre raisonnement, elles aussi verront Dieu ?

— Point du tout, la conformation de leur corps s'y oppose.

— Ah ! si ces animaux pouvaient parler, que ne diraient-ils pas de la conformation du nôtre ! Sachez qu'ils auraient bien plus sujet de s'en moquer. Mais laissons là cette discussion. Je veux bien vous accorder tout ce que vous avancez. Répondez à une autre question : Quand est-ce que l'âme voit Dieu ? est-ce pendant qu'elle est unie au corps, ou lorsqu'elle en est séparée ?

— Lors même qu'elle est enfermée sous cette enveloppe matérielle, lui répondis-je, elle peut déjà embrasser Dieu par la pensée ; mais c'est surtout quand elle sera délivrée de sa prison et rendue à toute sa liberté, qu'elle jouira complètement et pour toujours de l'objet aimé.

— Rentrée dans l'homme, se souvient-elle de ce qu'elle a vu ?

— Je ne le pense pas.

— A quoi lui sert-il donc d'avoir vu Dieu ? Quel avantage a-t-elle sur l'âme qui ne l'a pas vu, si elle ne se souvient même pas d'avoir vu ?

— Je ne saurais ici vous répondre.

— Mais quelles peines souffrent les âmes qui ne sont pas jugées dignes de voir Dieu ?

— Elles sont enfermées dans le corps de quelques bêtes comme dans une prison. Tel est leur châtement.

— Mais savent-elles pour quelle raison on les enferme dans ces nouveaux corps, leur a-t-on dit que c'était pour les fautes qu'elles avaient commises ?

— Je ne pense pas qu'elles le sachent.

— Alors le châtement me paraît inutile ; je pourrais même dire qu'elles ne sont pas punies, si elles ne savent pas que c'est ici un châtement ?

— Non, sans doute.

— Ainsi donc ces âmes ne voient point Dieu, elles ne passent pas non plus dans d'autres corps, car si elles y étaient envoyées elles sauraient que c'est une punition, et elles craindraient désormais de commettre la plus légère faute. Ce que vous dites d'ailleurs qu'elles ont l'idée de Dieu, qu'elles savent qu'il est beau de pratiquer la justice, la piété, je l'admets avec vous.

— Vous avez raison, lui dis-je.

V. — Ainsi, ces grands philosophes, reprit le vieillard, ne sauraient répondre à ces diverses questions, ni même dire ce que c'est que l'âme ?

— Cela est vrai.

— On ne peut pas dire qu'elle soit immortelle de sa nature, autrement elle serait créée.

— Quelques disciples de Platon la croient immortelle et créée.

— Mais ne dites-vous pas que le monde lui-même est éternel ?

— Quelques-uns le prétendent. Pour moi je ne suis pas de leur avis.

— Et vous faites bien ; car quelle raison de croire que ce corps dur, solide, compact, qui change, périt, renaît tous les jours, n'a pas reçu l'existence de quelque cause ? Mais si le monde est créé, il faut bien que les âmes le soient également, et puissent cesser d'être. Si vous dites qu'elles ont été créées à part des corps et non avec eux, vous conviendrez du moins qu'elles ont été faites pour eux ?

— Cela me paraît juste.

— Dès-lors elles ne sont pas immortelles de leur nature.

— Non, si nous admettons que le monde a été créé.

— Ce n'est pas, reprit le vieillard, que je prétende qu'une seule âme périsse, car tout l'avantage serait pour les méchants. Que vous dirai-je ? Les âmes des justes sont appelées

à une meilleure vie, et celles des méchants envoyées dans un lieu de souffrances, où elles attendent le jour du jugement. Celles que Dieu juge dignes de le voir ne meurent point, et les autres sont punies aussi longtemps qu'il plait à Dieu qu'elles vivent et qu'elles soient punies.

— Ce que vous dites, lui répondis-je, n'est-ce pas ce qu'enseigne Platon d'une manière assez obscure au sujet du monde qu'il dit sujet à la corruption, parce qu'il est créé mais qui, cependant, ne doit ni se dissoudre ni périr, parce que la volonté de Dieu s'y oppose? Voilà je pense ce que vous voulez faire entendre au sujet de l'âme, et en général des autres êtres. Tout ce qui est et sera jamais après Dieu est corruptible de sa nature, et partant peut être détruit et anéanti. Dieu seul est incréé, incorruptible : c'est par là même qu'il est Dieu ; ce qui vient après lui est créé, et par là même périssable : c'est pour cela que des âmes peuvent être punies et mourir. Incrées, elles ne pécheraient point, elles ne donneraient dans aucun excès de folie, elles ne seraient ni lâches ni féroces, elles ne se décideraient point à entrer dans le corps des pourceaux, des serpents, des chiens, et il ne serait pas possible de les y contraindre par-là même qu'elles seraient incrées. Supposez deux êtres incrésés, ils sont nécessairement semblables, égaux, ou plutôt ils ne font qu'un ; l'un ne surpasse point l'autre en pouvoir ou en dignité : d'où je conclus qu'il n'existe pas plusieurs êtres incrésés ; car, s'il y avait entre eux la moindre différence, toutes les recherches possibles ne pourraient vous en faire découvrir la cause ; votre pensée se perdrait dans l'infini, vous reviendriez après bien des peines inutiles vous rattacher à un seul être incréé, et le reconnaître comme la cause de tous les autres êtres.

Croyez-vous, ajoutai-je, que Platon, Pythagore, qui sont pour nous comme les remparts de la philosophie, aient ignoré tout ce que nous venons de dire?

VI. — Peu m'importe, reprit le vieillard, et Platon et Pythagore, et tous ceux qui partagent leurs idées. Voici la vérité qu'ils n'ont pas comprise et que vous comprendrez facilement. Ou l'âme est la vie même, ou seulement elle la reçoit. Si elle est la vie, elle doit la communiquer à un autre objet qu'à elle-même, comme le mouvement qui ne se renferme pas en lui, mais se communique au-dehors. Que l'âme vive, personne ne le nie; mais si elle vit, ce n'est pas parce qu'elle est la vie, c'est seulement parce qu'elle y participe. Or, il y a une grande différence entre participer à une chose et être la chose elle-même. L'âme participe à la vie uniquement parce que Dieu veut qu'elle vive, et si Dieu cessait de le vouloir, elle cesserait d'exister, car la vie n'appartient pas en propre à l'âme comme elle appartient à Dieu. Qui ne sait pas que l'homme n'existe pas toujours, que l'âme n'est pas toujours unie au corps, qu'elle l'abandonne quand leur union doit cesser, et qu'alors l'homme n'est plus? Hé bien! de même si Dieu veut que l'âme finisse, le souffle vital se retire d'elle, elle s'éteint, elle retombe dans le néant d'où elle est sortie.

VII. — Mais, repris-je, à quels maîtres recourir, quel appui réclamer pour nous soutenir, si ces grands génies eux-mêmes ont ignoré la vérité?

Il me répondit : — A une époque fort éloignée de la nôtre, bien avant tous vos philosophes vivaient des hommes justes, saints, agréables à Dieu, remplis de son esprit. Inspirés d'en haut, ils annoncèrent tous les événements que nous voyons s'accomplir sous nos yeux. Ces hommes, ce sont les prophètes. Seuls ils ont connu la vérité et l'ont fait connaître. Etrangers à la crainte, exempts de vanité, mais remplis de l'esprit de Dieu, ils publiaient ce qu'ils avaient vu et entendu. Leurs écrits existent encore. Ceux qui les lisent attentivement et sans prévention comprennent le principe et la fin de toutes choses, et savent bientôt tout ce que

doit savoir un véritable philosophe. Ils ne discutaient pas quand il fallait parler. Ils étaient les témoins de la vérité, et combien leur témoignage est supérieur à tous les raisonnements ! Les événements passés et ceux qui arrivent tous les jours nous forcent impérieusement de croire à leurs paroles. Ils célébraient la gloire de Dieu le père, le souverain arbitre de l'univers. Ils annonçaient aux hommes celui que Dieu nous a envoyé, c'est-à-dire le Christ, son fils. Vous ne trouvez rien de semblable chez ces faux prophètes, que remplit l'esprit impur, l'esprit de mensonge. Ils cherchent à éblouir par des prestiges, et ne célèbrent que l'esprit d'erreur qui les animait, je veux dire le démon. Mais, avant tout, demandez que les portes de la lumière s'ouvrent pour vous. Qui peut voir et comprendre, si Dieu et son Christ ne lui donnent l'intelligence ?

VIII. Ainsi me parla le vieillard. Il me dit encore beaucoup d'autres choses qu'il est inutile de rapporter ici, et disparut en me recommandant de méditer ses paroles. Je ne l'ai pas revu depuis, mais un feu secret me dévorait ; je brûlais du désir de connaître les prophètes et les hommes divins amis du Christ. En repassant dans mon esprit tout ce que m'avait dit le vieillard, je pensais que là devait se trouver la seule philosophie utile et certaine. Vous savez maintenant comment et pourquoi je suis philosophe. Je n'ai plus qu'un désir, c'est de voir tous les hommes entrer dans la même voie et ne pas s'éloigner de la doctrine du Sauveur. En elle respire je ne sais quelle majesté terrible, bien capable d'effrayer les hommes qui ont abandonné le droit chemin. Ceux qui méditent cette doctrine y trouvent au contraire le plus délicieux repos. Si vous vous intéressez à vous-mêmes, si avec le désir du salut, vous avez confiance au Dieu qui veut vous le procurer, venez vous instruire à l'école du Christ, faites-vous initier à ses mystères et vous pourrez connaître le bonheur.

A ces mots, les compagnons de Tryphon poussèrent un grand éclat de rire. Pour lui, il me dit en souriant : — J'applaudis au motif qui vous anime, au zèle tout divin qui vous embrâse ; mais il eût mieux valu rester disciple de Platon ou d'un autre philosophe, et vous appliquer à acquérir la constance, l'empire sur les passions, la sagesse, que de vous laisser prendre à tout ce faux langage et de vous attacher à des hommes méprisables ; en demeurant fidèle à vos principes et vivant sans reproche, vous conserviez l'espoir d'une vie meilleure. Mais, quand vous abandonnez Dieu pour croire à la parole d'un homme, quel espoir de salut peut vous rester ? Si vous voulez m'en croire, car je vous regarde déjà comme un ami, faites-vous d'abord circoncire, puis observez le sabbat, les fêtes, les nouvelles lunes comme la loi le prescrit ; en un mot, faites tout ce qu'elle commande, peut-être alors trouverez-vous grâce devant le Seigneur. Si le Christ est né et demeure quelque part, il est inconnu, il ne se connaît pas lui-même et n'a aucun moyen de se faire connaître. Il faut d'abord que le prophète Elie vienne lui donner l'onction sainte et le révèle à la terre. Sur de vains bruits, vous avez rêvé un Christ qui n'est que dans votre imagination, et dupe de vous-même, vous courez aveuglément à votre perte.

IX. — Puisse le Seigneur vous le pardonner et vous faire grâce, ô Tryphon ! Vous blasphémez ici ce que vous ignorez. Vous croyez sur parole vos docteurs qui n'entendent pas les Ecritures, et trompé par leurs fausses interprétations, vous dites au hasard tout ce qui vous vient à l'esprit. Si vous le voulez, je vous montrerai que ce n'est pas nous qui sommes dans l'erreur. Vous comprendrez que rien n'est capable de nous empêcher de confesser le Christ ; non, quand le tyran le plus farouche nous le défendrait, quand nous aurions à redouter tous les genres d'outrages. Je vous ferai voir que notre foi repose, non sur de

vaines fables, sur des discours dépourvus de raison, mais sur une parole toute divine, pleine de force, riche de grâce.

Les compagnons de Tryphon recommencèrent leurs éclats de rire et poussèrent des cris indécents. Alors je me levai pour m'en aller. Mais Tryphon m'arrêta en me retenant par mon manteau, et me dit qu'il ne me laisserait point sortir que je n'eusse acquitté ma promesse.

— Que vos compagnons cessent donc leur bruit, lui répondis-je, et se comportent autrement : s'ils veulent nous entendre, qu'ils se taisent ; ou si quelque objet plus intéressant les appelle autre part, qu'ils nous laissent. Pour nous, mettons-nous un peu à l'écart et poursuivons en repos notre discussion.

Tryphon accepta la proposition, et nous fûmes d'avis de nous retirer au milieu du stade qui se trouvait dans le Xiste. Deux de ses compagnons se moquèrent de nous, et, après quelques plaisanteries sur le zèle qui nous enflammait, ils s'en allèrent. Quand nous fûmes arrivés dans l'endroit où se trouvent deux rangs de sièges en pierre, les amis de Tryphon, qui s'étaient assis d'un côté, s'entretenirent quelques instants de la dernière guerre de Judée, sur laquelle l'un d'eux avait amené la conversation.

X. Lorsqu'ils eurent fini, je pris la parole en ces termes :

— Mes amis, que nous reprochez-vous ? Est-ce de ne pas vivre selon la loi, de ne pas nous soumettre à la circoncision, ainsi que le faisaient vos pères ; de ne point observer comme vous le jour du sabbat ? ou bien croyez-vous les odieuses calomnies répandues parmi vous contre les mœurs et les habitudes des Chrétiens ; et, s'il faut ici les rappeler, nous aurait-on peints à vos yeux comme des hommes qui mangent de la chair humaine, qui, le repas fini et les lumières éteintes, se livrent aux plus infâmes débauches ; ou bien, enfin,

nous condamnez-vous seulement parce que nous suivons la religion du Christ, parce que nous professons une doctrine qui ne vous semble pas la vérité?

— Oui, reprit Tryphon, ce que vous venez de dire en dernier lieu est la seule chose qui nous étonne; pour les discours de la multitude, ils ne méritent pas d'être répétés et répugnent trop à la nature. Je trouve, au contraire, dans le livre que vous appelez Evangile de très-beaux préceptes de morale, mais si élevés et si sublimes, que je les crois impraticables; car j'ai eu la curiosité de lire ce livre. Mais n'est-il pas étonnant que des hommes qui se piquent de piété, qui prétendent par là se distinguer des autres, n'en diffèrent en aucune manière et ne vivent pas mieux que les gentils? En effet, vous n'observez ni les fêtes, ni le sabbat, ni la circoncision; vous placez votre espérance dans un crucifié, vous ne suivez aucun des préceptes du Seigneur, et vous osez attendre de lui des récompenses! Ne lisez-vous pas, dans le Testament qu'il nous a donné, que tout homme qui n'aura pas été circoncis le huitième jour périra d'entre son peuple? La loi comprend jusqu'aux étrangers qui vivent parmi nous, jusqu'aux esclaves que l'on achète. Vous ne tenez compte ni du Testament, ni de ses conséquences! Comment donc nous persuaderez-vous que vous connaissez Dieu, lorsque vous ne faites rien de ce qu'on voit faire à tous ceux qui le craignent? Montrez-nous, si vous le pouvez, sur quoi se fonde votre espoir quand vous transgressez la loi; donnez-nous une raison qui nous satisfasse: alors nous vous écouterons très-volontiers, et c'est avec le même plaisir que nous discuterons tout le reste avec vous.

XI. Je repris en ces termes: Le seul Dieu véritable, Tryphon, celui qui a toujours été et qui sera toujours, c'est l'auteur de cet univers et du bel ordre qu'on y admire. Nous n'avons pas un autre Dieu que le vôtre, nous adorons avec

vous celui dont la main puissante a tiré vos pères de la terre d'Égypte; c'est en lui que nous espérons comme vous, car il n'y en a point d'autre : c'est le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob; mais ce n'est ni par Moïse, ni par la loi que nous espérons en lui; car alors nous serions ce que vous êtes. J'ai lu dans les Ecritures que Dieu devait donner une nouvelle loi, un autre Testament qui ne serait jamais aboli; c'est cette loi, c'est ce Testament que doivent désormais observer ceux qui veulent avoir part à l'héritage céleste. La loi donnée sur le mont Horeb est ancienne, elle était pour vous seuls; la nouvelle est pour tous les peuples. Substituée à la première, elle l'abroge entièrement, comme le Testament nouveau abolit celui qui le précède. Cette loi tout à la fois éternelle et nouvelle, cet autre Testament qui doit toujours durer, après lequel il n'y a plus ni loi, ni précepte qui oblige, c'est le Christ. N'avez-vous jamais lu ces paroles d'Isaïe : « Ecoutez, ô mon peuple, et vous rois de la terre, prêtez l'oreille à ma voix : la loi sortira de ma bouche, ma justice éclairera les peuples; le juste approche, le Sauveur s'avance, les nations espéreront en moi. » Voilà pour la loi. C'est ainsi que le Seigneur parle du Testament par la bouche de Jérémie : « Voici que les jours viennent, je donnerai un Testament nouveau à la maison d'Israël et à celle de Juda; ce n'est plus celui que j'avais donné à leurs pères, lorsque je les pris par la main pour les tirer de la terre d'Égypte. »

Puisque Dieu avait annoncé qu'il donnerait un Testament nouveau, et que ce Testament serait la lumière des nations; puisque nous voyons les peuples, au nom de Jésus crucifié; abandonner les idoles et toutes les autres voies iniques pour venir au vrai Dieu; puisque rien, pas même l'aspect de la mort, ne peut les détacher de son culte et les empêcher de confesser son nom, n'avez-vous pas une preuve certaine, d'après les œuvres et les miracles qui s'opèrent, que la

nouvelle loi, le nouveau Testament, l'espérance de ceux qui, parmi les nations, attendent l'héritage promis, c'est Jésus-Christ lui-même? Nous sommes aujourd'hui la race spirituelle et véritable d'Israël, de Juda, de Jacob, d'Isaac et d'Abraham qui reçut de Dieu la circoncision, en témoignage de sa foi, qui fut béni et appelé le père d'un grand nombre de nations. Oui, dis-je, nous formons la race sainte qui lui fut promise, nous qui n'avons connu le vrai Dieu que par Jésus crucifié, comme la suite de cette discussion le fera voir.

XII. Alors je leur citai ces paroles d'Isaïe, qui s'écrie dans un autre endroit : « Ecoutez ma voix et vous vivrez, et je vous donnerai le Testament éternel promis à mon serviteur David : je l'ai donné pour témoin aux peuples de la terre. Les nations qui ne te connaissent pas t'invoqueront, les peuples qui t'ignorent se réfugieront vers toi, à cause du Seigneur ton Dieu, le Dieu saint d'Israël qui t'a glorifié. » Et voilà la loi que vous outragez, et voilà le Testament saint et nouveau que vous méprisez ! A cette heure même, vous ne voulez ni le reconnaître, ni faire pénitence : « Vos oreilles sont encore fermées, vos yeux aveuglés et vos cœurs endurcis. » Jérémie annonce hautement le nouveau législateur, et vous n'entendez pas sa voix ; ce législateur est au milieu de vous, et vous ne le voyez pas ; les pauvres reçoivent l'Évangile, les aveugles voient, et vous ne comprenez pas ! Il faut maintenant une circoncision nouvelle, et vous ne vous glorifiez que dans celle de la chair. La nouvelle loi vous ordonne de célébrer un sabbat éternel, et lorsque vous vous êtes reposés un seul jour, vous vous croyez les plus religieux des hommes. Vous ignorez pourquoi votre sabbat, votre circoncision ont été établis. Parce que vous mangez un pain sans levain, vous vous imaginez avoir accompli toute justice. Ce n'est pas là ce que demande le Seigneur notre Dieu. Si quelqu'un est parjure ou voleur, qu'il cesse de l'être ;

s'il est adultère, qu'il fasse pénitence; c'est alors qu'il célébrera le vrai sabbat, le sabbat le plus agréable à Dieu. Si quelqu'un n'a pas les mains pures, qu'il se lave dans l'eau, et le voilà purifié.

XIII. Mais ce n'est pas à de semblables ablutions que vous renvoie Isaïe, pour vous purifier du meurtre ou d'autres crimes semblables; toute l'eau de la mer ne serait pas capable de les effacer. Mais il annonçait déjà le seul bain salutaire, le seul véritable, celui de la pénitence, ce baptême qui purifie non par le sang des boucs et des brebis, ou par le sacrifice d'une génisse, ou par une offrande de farine, mais par la foi au sang de celui qui est mort pour expier le péché. Et n'est-ce pas ce que signifient ces paroles d'Isaïe: « Le Seigneur a déployé son bras aux yeux des nations; tous les peuples, jusqu'aux confins de la terre, verront le salut qui vient de Dieu. Retirez-vous, retirez-vous; sortez et ne touchez rien d'impur. Sortez du milieu de la foule, séparez-vous, ô vous qui portez les vases du Seigneur, vous ne marcherez pas en tumulte, le Seigneur précèdera vos pas, le Seigneur Dieu d'Israël vous rassemblera. Mon serviteur sera plein d'intelligence, grand et élevé en gloire; ainsi que plusieurs se sont étonnés, Jérusalem, à la vue de tes ruines, son visage sera sans éclat et sa figure méprisée. Mais la multitude des nations l'admira, devant lui les rois garderont le silence; car ceux à qui il n'a point été annoncé verront, ceux qui n'ont point entendu comprendront. Qui croira à notre parole? Pour qui le bras du Seigneur a-t-il été révélé? Nous l'avons annoncé comme un faible arbrisseau qui s'élève en la présence du Seigneur, comme un rejeton qui sort d'une terre aride; il n'a ni éclat, ni beauté, nous l'avons vu, et il était méconnaissable et le plus abandonné des hommes; homme de douleur, il est familiarisé avec la misère, son visage est obscurci par les opprobres, il a été méprisé et compté pour rien. Il a vraiment lui-même porté

nos infirmités ; il a souffert pour nous, nous l'avons vu dans la douleur, chargé de blessures et d'affliction ; il a été blessé à cause de nos iniquités, il a été brisé pour nos crimes ; le châtement qui doit nous procurer la paix s'est appesanti sur lui, nous avons été guéris par ses meurtrissures. Nous nous sommes tous égarés comme des brebis, chacun de nous se perdait dans sa voie, et le Seigneur a fait tomber sur lui l'iniquité de nous tous ; et lui, dans son affliction, n'a pas ouvert la bouche : il a été conduit à la mort comme un agneau, il est resté muet comme une brebis devant celui qui la tond, il est mort au milieu des angoisses après un jugement. Qui racontera sa génération ? Il a été retranché de la terre des vivants, il a été conduit à la mort pour les iniquités de mon peuple. On lui réservait la sépulture de l'impie, il a été enseveli dans le tombeau du riche, parce qu'il a ignoré l'iniquité et que le mensonge n'a pas souillé sa bouche. Le Seigneur veut guérir ses plaies ; parce qu'il a été livré pour le péché, il verra sortir de lui une race immortelle ; oui, Dieu veut arracher son cœur à la douleur, lui montrer sa lumière, accomplir par lui sa volonté et justifier un grand nombre d'hommes. Oui, dis-je, il portera nos péchés ; mais aussi il possédera un peuple nombreux, il distribuera lui-même la dépouille des justes, et cela parce qu'il a été livré à la mort, qu'il a été mis entre des scélérats, parce qu'il a porté les péchés de tous et qu'il a été livré pour leurs iniquités. Réjouis-toi, stérile qui n'enfante pas ; chante des cantiques de louanges, pousse des cris de joie, toi qui n'avais pas d'enfants. L'épouse abandonnée, a dit le Seigneur, est devenue plus féconde que celle qui a un époux. Etends l'enceinte de tes pavillons, déploie les voiles de tes tentes, n'épargne rien, allonge tes cordages, affermis tes pieux ; pénètre à droite, à gauche, ta postérité héritera des nations et remplira les villes désertes. Ne crains pas, tu ne seras pas confondue, tu n'auras point à rougir, tu ne con-

naïtras plus la honte ; tu oublieras la confusion de la jeunesse , tu ne te rappelleras plus l'opprobre de ta viduité. Le Seigneur a signalé son nom. Ton Sauveur, c'est le Dieu d'Israël , qui désormais sera appelé le Dieu de toute la terre. Le Seigneur t'a appelée , comme une femme dans l'abandon et dans la douleur , comme une épouse répudiée dès sa jeunesse. »

XIV. Si nous croyons, c'est par ce baptême de la pénitence que Dieu lui-même a établi , comme le dit Isaïe , pour effacer les péchés des hommes et nous amener à sa connaissance ; et ce baptême dès longtemps prédit par Isaïe , et seul capable de purifier le pécheur qui se repent , nous publions qu'il est la seule source de la vie.

Les citernes que vous vous êtes creusées ne peuvent contenir leurs eaux et vous deviennent inutiles. Quel avantage peut résulter pour vous d'un baptême qui ne purifie que le corps ? C'est votre âme qu'il faut affranchir de la colère , de l'avarice , de l'envie , de la haine , et alors vous serez vraiment purs.

Les pains azymes vous apprennent qu'il faut renoncer aux œuvres anciennes qui naissent d'un mauvais levain ; mais ces figures vous les entendez dans un sens tout charnel. Votre âme serait-elle remplie de fraude et d'injustice , vous ne vous en croiriez pas moins les plus pieux des hommes , parce que vous observez toutes les pratiques extérieures. Dieu ne vous a-t-il pas ordonné d'user d'un levain nouveau , après avoir mangé pendant sept jours des pains azymes ? Que veut-il nous faire entendre par là , sinon qu'il faut sortir de l'ancienne et mauvaise voie , et commencer une vie nouvelle ?

Pour bien vous convaincre que c'est là ce que demande le nouveau législateur , je répéterai les paroles que j'ai déjà citées , et j'ajouterai celles que j'avais omises ; je les emprunte au prophète Isaïe : « Ecoutez-moi , dit le Seigneur , et vous allez vivre ; j'établirai avec vous l'éternelle alliance promise

à mon serviteur David ; je l'ai donné pour témoin au peuple, pour guide et pour maître aux nations. Les nations qui ne vous connaissent pas vous invoqueront. Les peuples qui vous ignoraient accourront à vous , à cause du Seigneur votre Dieu, du saint d'Israël qui vous a glorifié. Cherchez le Seigneur pendant qu'il peut être trouvé, invoquez-le pendant qu'il est proche. Que l'impie abandonne sa voie et l'homme inique ses pensées, qu'ils retournent au Seigneur, il aura pitié d'eux ; il est riche en miséricorde, il vous remettra vos péchés. Mes pensées ne sont pas vos pensées ; mes voies ne sont pas vos voies. Comme la neige et la pluie descendent du ciel et n'y retournent plus, mais pénètrent la terre, la fécondent et font germer la semence, espoir du laboureur, ainsi mes paroles ne reviendront pas à moi sans fruit, elles accompliront mes desseins et prospéreront en tout ce que j'ai voulu ; vous sortirez dans la joie et vous mangerez dans la paix. Dans votre attente, les montagnes et les collines tressailleront d'allégresse, et tous les arbres de la terre, animés par la joie, agiteront leurs rameaux. Les pins s'élèveront à la place des ronces, le myrte croîtra à la place de l'ortie, et le Seigneur sera connu sous son nom éternel que rien n'effacera. »

J'ajoutai : Ainsi donc, Tryphon, dans ces prophéties et d'autres semblables, vous trouvez des choses qui se rapportent les unes au premier avènement du Christ quand il parut sous une forme mortelle, sans gloire, et sans beauté ; les autres à son second avènement, lorsqu'il viendra sur les nuées du ciel avec majesté, et que vous verrez, que vous reconnaîtrez celui que vous avez percé, ainsi que Daniel, ainsi qu'Osée, l'un des douze prophètes, l'ont prédit.

XV. Apprenez encore d'Isaïe quel est le jeûne que Dieu demande de vous et le seul qui lui soit agréable. C'est ainsi que lui parle le Seigneur : « Crie avec force, ne te lasse point. Fais retentir ta voix comme les éclats de la tempête ;

annonce à mon peuple ses crimes, à la maison de Jacob ses prévarications. Chaque jour ils m'interrogent et veulent savoir mes vues, et comme un peuple ami de l'innocence et qui n'avait point violé ma loi, ils invoquent ma justice, ils veulent défendre leur cause devant moi. Nous avons jeûné, disent-ils, pourquoi n'avez-vous pas daigné regarder nos jeûnes? Nous nous sommes humiliés : pourquoi l'avez-vous ignoré? Parce que vous suivez vos caprices en vos jours de jeûne et que vous écrasez tous ceux qui vous sont soumis. Ne jeûnez-vous que pour susciter des procès, des querelles, et pour frapper impitoyablement vos frères? Cessez de pareils jeûnes, si vous voulez que le ciel entende vos cris. Est-ce là un jeûne choisi par moi? Que l'homme soit tous les jours humilié, qu'il courbe sa tête comme un jonc, et qu'il dorme dans un cilice et sur la cendre. Est-ce là un jeûne et un jeûne agréable au Seigneur? N'y a-t-il pas un jeûne de mon choix? Rompez les liens de l'iniquité, anéantissez les obligations de vos contrats tyranniques, déchargez de leurs dettes ceux que vous écrasez; déchirez toute écriture qui respire l'injustice, partagez votre pain avec celui qui a faim, et recevez sous votre toit les pauvres qui sont sans asile : si vous voyez des hommes nus, couvrez-les, et ne méprisez point vos frères, qui sont votre chair. Alors votre lumière brillera comme l'aurore, votre vêtement en sera tout éclatant. Votre justice marchera devant vous, et vous serez environnés de la gloire du Seigneur. Alors vous l'invoquerez, et il vous exaucera; à votre premier cri, le Seigneur répondra : Me voici, oui, si vous détruisez l'oppression parmi vous, si vous cessez vos menaces et vos paroles outrageantes, si vous assistez le pauvre avec effusion de cœur, si vous rassasiez sa faim, si vous consolez l'âme abattue, votre lumière se lèvera dans les ténèbres, et les ténèbres seront pour vous comme un soleil dans son midi. Le Seigneur sera toujours avec vous; il remplira tous les désirs de votre cœur; il ranimera vos osse-

ments ; vous serez comme un jardin toujours arrosé , comme une source dont les eaux ne se tarissent jamais. »

Soyez donc , avant tout , circoncis de cœur ; car voilà la véritable circoncision ; celle que toutes les paroles des divines Ecritures vous recommandent.

XVI. Dieu vous dit lui-même par la bouche de Moïse : « Ayez soin de circoncire votre cœur, et ne vous endureissez pas davantage , parce que le Seigneur votre Dieu est lui-même le Seigneur des seigneurs , le Dieu grand , et puissant , et terrible , qui n'a point d'égard aux personnes ni aux présents. » Et dans le Lévitique : « Parce qu'ils ont prévarié , qu'ils ont méprisé , qu'ils ont marché contre moi , j'ai aussi marché contre eux , je les abandonnerai dans une terre ennemie. Leur cœur incirconcis s'est humilié. »

La circoncision selon la chair n'était qu'un signe qui devait servir à vous distinguer de nous et des autres peuples , quand la main de Dieu ferait tomber sur vous seul les châtimens que vous subissez justement aujourd'hui ; et quels fléaux plus affreux ? Votre pays n'est plus qu'un désert ; vos villes sont la proie des flammes ; l'étranger , sous vos yeux , dévore vos moissons ; personne de vous ne peut plus entrer dans Jérusalem. Ce qui vous fait reconnaître au milieu de ces désastres , c'est la marque de la circoncision imprimée sur votre chair. Je suis persuadé qu'aucun d'entre vous n'oserait dire que Dieu ignore l'avenir , et ne prépare pas à chacun le sort qu'il mérite. C'est donc à juste titre que tous ces maux vous sont arrivés. Hélas ! vous avez fait mourir le juste ; autrefois vous mettiez à mort ses prophètes , et aujourd'hui vous accablez d'outrages et de mépris ceux qui espèrent en lui et en son père , le Dieu tout-puissant , qui nous l'a envoyé ; vous les chargez de malédictions dans vos synagogues. Toutes les fois que vous avez pu nous égorger , vous l'avez fait. Ce qui enchaîne votre bras , c'est la crainte de ceux qui vous dominent aujourd'hui ; c'est pourquoi Dieu

vous crie par la bouche de son prophète Isaïe : « Voyez comme le juste a péri, et personne n'y pense. Le juste a été enlevé du milieu de l'iniquité : il reposera en paix dans sa tombe ; oui, il a été enlevé du milieu de vous. Approchez maintenant, enfants d'iniquité, race d'adultères et de prostituées ! De qui vous êtes-vous joués ? contre qui avez-vous ouvert la bouche et dardé vos langues ? »

XVII. En fait d'outrages contre le Christ et contre nous qui sommes sortis de lui, aucune nation ne s'est rendue aussi coupable que la vôtre ; vous êtes les auteurs des préventions et des calomnies qui nous poursuivent partout. Vous avez mis en croix le seul juste, le seul innocent, celui dont les blessures guérissent l'homme qui veut, par lui, aller à Dieu son père. Et, bien que vous sachiez à n'en pas douter qu'il est ressuscité d'entre les morts et remonté aux cieux, comme les prophètes l'avaient annoncé, non-seulement vous n'avez pas fait pénitence, mais vous avez envoyé de Jérusalem, par toute la terre, des gens chargés de présenter les Chrétiens comme une secte impie qui venait de s'élever et de répandre toutes ces calomnies que répètent encore aujourd'hui ceux mêmes qui ne vous connaissent pas. Vous êtes donc coupables de vos propres crimes et de ceux de tous les hommes que vous avez égarés. Et c'est avec raison que Dieu vous crie par le prophète Isaïe : « A cause de vous, mon nom est blasphémé parmi les nations. » Et plus loin : « Malheur à eux ! ils ont pris parti contre eux-mêmes, lorsqu'ils disaient : Enchaînons le juste, il nous est inutile. Ils mangent aujourd'hui le fruit de leurs œuvres. Malheur donc à l'impie ! il lui arrivera selon ce qu'il aura fait. » Et encore ailleurs : « Malheur à ceux qui traînent l'iniquité comme de longues chaînes, et le péché comme les traits d'un char, et qui osent dire au Seigneur : Qu'il se hâte dans son œuvre, que les conseils du saint d'Israël nous soient manifestés, et nous saurons s'ils sont véritables. Malheur à vous, qui ap-

pelez mal le bien, et bien le mal ; qui changez les ténèbres en lumière, et la lumière en ténèbres, l'amertume en douceur, et la douceur en amertume ! » Il n'est que trop vrai que vous avez cherché à répandre les plus odieuses préventions, les plus sombres nuages sur la seule lumière, pure, incorruptible, que Dieu ait fait luire aux yeux des hommes. Elle vous a paru trop importune, la voix de celui qui vous criait : « Il est écrit : Ma maison est une maison de prières, et vous en avez fait une maison de voleurs. » Il fit plus, il a renversé lui-même les tables des changeurs qui s'étaient établis dans le temple. « Malheur à vous ! s'écriait-il, scribes et pharisiens hypocrites, qui payez la dîme de la menthe et du cumin, et qui omettez la justice et les préceptes de l'amour de Dieu. Sépulcres blanchis, qui au-dehors paraissent beaux, mais qui au-dedans sont pleins d'ossements de morts et de corruption. » Et ailleurs, s'adressant aux scribes : « Malheur à vous, scribes, qui après vous être emparés de la clé de la science, n'y êtes point entrés et en avez fermé l'entrée aux autres, chefs aveugles que vous êtes. »

XVIII. Puisque vous nous avez dit, Tryphon, que vous aviez lu l'Évangile, j'ai cru pouvoir rapprocher quelques paroles du Christ de celles des prophètes. Purifiez-vous donc, éloignez-vous de l'iniquité, voilà surtout la purification que Dieu vous recommande, la circoncision qu'il exige de vous. **Nous observerions nous-mêmes et votre circoncision selon la chair, et votre sabbat et toutes vos fêtes, si nous ne savions pas que c'est à cause de vos prévarications et de la dureté de vos cœurs que toutes ces pratiques vous ont été prescrites ; car si nous supportons avec tant de courage les persécutions que soulève contre nous la méchanceté des hommes et des démons, si telle est notre constance au milieu des plus cruelles épreuves, en face de la mort et des tortures, que nous prions pour ceux mêmes qui nous traitent si indignement, et que, selon le précepte de notre divin lé-**

gislateur, nous demandons instamment qu'il ne leur arrive aucun mal, comment n'observerions-nous pas, ô Tryphon, ce qui n'a rien de difficile en soi-même, je veux dire et votre circoncision selon la chair, et votre sabbat, et vos fêtes?

XIX. Mais comment se fait-il que vous, qui vous soumettez à toutes ces pratiques, vous ne veuilliez pas remplir tous ces autres préceptes dont nous parlons? Voilà ce que nous ne saurions expliquer.

Notre circoncision n'était pas nécessaire aux autres hommes; mais à vous seulement, qui deviez éprouver les maux que vous souffrez aujourd'hui. Nous n'admettons pas non plus cet inutile baptême qui se fait avec l'eau de vos citernes, il n'a rien de commun avec le baptême qui donne la vie; et voilà pourquoi Dieu s'écrie que vous l'abandonnez, lui l'unique source vivifiante, pour vous creuser des citernes qui ne retiennent pas leurs eaux. Vous recevez la circoncision de la chair et vous ne connaissez pas la plus nécessaire, celle du cœur; pour nous, avec celle-ci, nous n'avons pas besoin de la vôtre; car si elle était indispensable, comme vous le prétendez, Dieu n'aurait pas créé Adam incirconcis; il n'aurait pas agréé les dons d'Abel, les offrandes d'Hénoch; qui n'étaient pas plus circoncis qu'Adam. Hénoch n'eût pas été transporté au ciel, sans laisser aucune trace de lui sur la terre. Loth, tout incirconcis qu'il était, n'aurait pas été sauvé du feu de Sodome par le Seigneur lui-même et par ses anges? Noé, ce père d'une race nouvelle, était-il circoncis, quand Dieu le fit entrer dans l'arche avec ses fils? Était-il circoncis, ce grand-prêtre du Très-Haut, Melchisédech, qui reçut la dîme d'Abraham, le premier des hommes que Dieu soumit à la loi de la circoncision et que bénit ensuite ce même Melchisédech, dans lequel Dieu établissait son sacerdoce éternel, ainsi qu'il le déclare par le prophète David? Je le répète, cette circoncision de la chair n'était nécessaire qu'à vous seuls, parce que le peuple de Dieu ne devait plus

être son peuple, ni sa nation, pour me servir ici des paroles d'Osée, l'un des douze prophètes; car tous ces justes dont viens de parler furent agréables à Dieu, bien qu'ils n'aient pas observé vos sabbats non plus, Abraham et tous ses descendants jusqu'à Moïse, sous lequel votre peuple signala toute sa perversité et son ingratitude par ce veau d'or qu'il fit élever dans le désert. C'est alors que Dieu, s'accommodant à sa légèreté, se fit immoler des victimes pour vous éloigner du culte des idoles; et cette précaution même vous a si peu préservés de l'idolâtrie, que vous avez été jusqu'à immoler aux démons vos enfants eux-mêmes. Il a institué le jour du sabbat afin de vous empêcher de perdre le souvenir du vrai Dieu, et, comme le dit l'Écriture, pour que vous vous rappeliez sans cesse que c'est le Seigneur qui vous a sauvés.

XX. S'il vous a aussi commandé de vous abstenir de certaines viandes, c'est qu'il voulait que, même pendant vos repas, vous eussiez sa pensée présente à l'esprit, tant vous étiez prompts à l'oublier, ainsi que le dit Moïse : « Le peuple s'est assis pour manger et pour boire, et s'est levé pour danser. » Et ailleurs : « Le peuple bien-aimé, après s'être engraisé, se révolta; appesanti, rassasié, enivré, il a délaissé le Dieu son créateur. » Moïse, dans le livre de la Genèse, ne nous a-t-il pas raconté que Dieu permit à Noé, cet homme juste, de manger de toute espèce d'animaux, excepté de la chair qui aurait encore son sang, c'est-à-dire suffoquée? Tryphon se préparait à m'objecter ces paroles : *Ainsi que des plantes*. Je le prévins : Et pourquoi, lui dis-je, ne pas prendre ces mots, *ainsi que des plantes*, dans le sens que Dieu y attachait? C'est-à-dire que, de même qu'il donnait à l'homme toutes les plantes pour en faire sa nourriture, de même il lui donnait tous les animaux pour en manger. Mais, parce qu'il est certaines herbes dont nous nous abstenons, vous croyez que c'est parce que Dieu aurait prescrit à Noé de faire entre elles une distinction. Ce n'est nullement dans

ce sens qu'il faut entendre ce passage. Comme il est trop facile de montrer que toute plante est une herbe, et peut être mangée, je n'insiste pas là-dessus. Mais, si nous ne mangeons pas indistinctement de toutes sortes de plantes, sachez que ce n'est point parce qu'il s'en trouve parmi elles d'impures, d'immondes, mais seulement parce qu'elles sont amères ou pleines d'épines et dangereuses. Alors, nous mangeons de préférence celles qui sont douces, saines, agréables, soit qu'elles viennent dans l'eau ou sur la terre.

Mais quand Dieu vous a ordonné, par Moïse, de vous abstenir de certains animaux impurs, cruels, rapaces, c'était dans un sens tout différent. C'est parce que, tandis que Dieu faisait tomber sur vous la manne dans le désert et multipliait sous vos yeux les miracles, vous aviez élevé un veau d'or pour l'adorer; aussi la voix de Dieu vous crie sans cesse, et avec raison : « Vous êtes une race insensée, des enfants infidèles. »

XXI. Oui, c'est pour vous rappeler vos iniquités et celles de vos pères, que Dieu vous a ordonné de célébrer le sabbat et vous a imposé tant d'autres observances : c'est pour l'instruction des peuples, afin qu'ils ne profanent pas son nom, que Dieu laisse encore subsister quelques-uns d'entre vous, et j'ai pour garant de ce que j'avance ses propres paroles. Ecoutez ce qu'il dit par la bouche d'Ezéchiel :

« Je suis le Seigneur votre Dieu; marchez dans la voie de mes commandements, gardez mes préceptes. Abstenez-vous des usages profanes de l'Égypte; sanctifiez mes jours de sabbat, afin qu'ils soient comme des signes entre vous et moi, et que vous sachiez que c'est moi qui suis votre Seigneur et votre Dieu. Mais vous m'avez aigri contre vous, vos enfants n'ont point marché dans la voie de mes préceptes; ils n'ont ni révééré ni gardé les commandements que je leur ai donnés, afin que celui qui les observe y trouve la vie, et ils ont violé mes jours de sabbat; je les ai menacés de

répandre ma fureur sur eux dans le désert, et de satisfaire ma colère en les punissant; mais j'ai retenu ma main, je les ai épargnés pour la gloire de mon nom, afin qu'il ne fût pas déshonoré devant les nations témoins de leur délivrance. J'ai levé de nouveau ma main sur eux dans la solitude pour les disperser parmi les nations et les répandre sur la terre, parce qu'ils n'avaient pas observé mes commandements, qu'ils avaient violé mes jours de sabbat, et que leurs yeux s'étaient attachés aux idoles de leurs pères. C'est pourquoi je leur ai donné des préceptes qui n'étaient pas bons et des ordonnances où ils ne trouveront pas la vie. Je les souillerai dans leurs offrandes, lorsque je passerai au milieu d'eux pour détruire tous leurs premiers-nés. »

XXII. Et pour vous convaincre que c'est à cause des prévarications d'Israël et de son idolâtrie que Dieu a exigé de lui des sacrifices, et non parce qu'il avait besoin de ses offrandes, écoutez ce qu'il dit lui-même à ce sujet; c'est ainsi qu'il fait parler Amos, un de vos douze prophètes :

« Malheur à vous qui désirez le jour du Seigneur ! De quoi vous servira-t-il ? ce jour sera les ténèbres et non la lumière. Il se présentera à vous comme à cet homme qui évite un lion pour rencontrer un ours ; comme à celui qui, entrant en sa maison, appuie sa main sur la muraille, et un serpent le mord. Le jour du Seigneur ne sera-t-il pas un jour de ténèbres et non de lumière, une sombre nuit sans clarté ? Je hais, je déteste les jours de fête, je ne puis respirer l'encens de vos solennités. Je ne me complais ni dans vos offrandes, ni dans vos holocaustes ; la graisse de vos victimes ne m'est point agréable. Eloignez de moi le tumulte de vos cantiques, je ne puis entendre le concert de vos instruments. Mais que le jugement se répande comme une eau abondante, et que la justice coule comme un torrent rapide. Maison d'Israël, m'avez-vous offert des victi-

mes et des oblations durant les quarante années que vous avez voyagé dans le désert, dit le Seigneur? Vous avez porté avec vous la statue de Moloch et les figures de vos idoles, l'étoile de votre dieu Rampha, ouvrage de vos mains : c'est pourquoi je vous transporterai hors de Damas, dit le Seigneur, dont le nom est le Dieu tout-puissant. Malheur à vous qui êtes tranquilles en Sion, et qui vous confiez en la montagne de Samarie; grands, princes de la nation choisie qui avez vendangé les prémices des nations et êtes entrés avec pompe dans les assemblées d'Israël, passez à Chalané et voyez, et de là allez à Emath la grande, et descendez à Geth, le pays des Philistins. Ces contrées valent-elles plus que vos royaumes? Leurs limites surpassent-elles les vôtres? Malheur à vous, qui approchez des jours mauvais et qui célébrez des sabbats trompeurs, qui dormez sur des lits d'ivoire et vous étendez mollement sur votre couche, qui mangez les agneaux choisis et les veaux encore au sein de leur mère, qui chantez aux accords de la lyre, et qui les croyez durables et non fugitifs; qui buvez le vin dans des coupes, qui vous parfumez des plus riches odeurs, et qui demeurez insensibles à la douleur de Joseph! C'est pourquoi vous irez en captivité, vos chefs marcheront les premiers vers la terre d'exil. Le théâtre de vos plaisirs changera de face, on y entendra le hennissement des chevaux d'Éphraïm. » Dieu dit ailleurs par la bouche du prophète Jérémie : « Ajoutez vos holocaustes à vos victimes et mangez-en la chair. Car, lorsque j'ai tiré vos pères de la terre d'Égypte, je ne leur ai point parlé d'holocaustes et de victimes. » Ecoutez encore ce que Dieu dit par la bouche de David, dans le quarante-neuvième psaume : « Le Dieu des dieux a parlé, et il a appelé la terre depuis l'orient jusqu'au couchant. C'est de Sion que Dieu fera briller la splendeur de sa gloire; Dieu se manifestera, il sortira de son silence; un feu dévorant marchera devant lui; il appellera les cieux et la

terre pour juger son peuple. Rassemblez autour de moi mes saints, tous ceux qui ont contracté avec moi une alliance scellée par le sacrifice. Et les cieux annonceront la justice, c'est Dieu lui-même qui est le juge. Ecoute, mon peuple, et je parlerai ; Israël, je te rendrai témoignage : je suis le Dieu ton Dieu. Je ne t'accuserai point sur tes sacrifices et sur tes holocaustes, ils sont toujours présents à mes yeux. Qu'ai-je à faire des génisses de tes étables et des boucs de tes troupeaux ? Toutes les bêtes des forêts sont à moi, ainsi que tous les animaux qui paissent sur la montagne ; je connais tous les oiseaux du ciel, et les animaux des champs sont en ma puissance. Si j'avais faim, est-ce à toi que je m'adresserais ? L'univers est à moi et tout ce qu'il renferme. Mangerai-je la chair des taureaux ou boirai-je le sang des boucs ? Offrez à Dieu un sacrifice de louanges, et rendez vos hommages au Très-Haut ; invoquez-moi au jour de la détresse, je vous délivrerai et vous m'honorerez. Mais Dieu a dit au pécheur : Est-ce à toi qu'il appartient de publier mes décrets ? Pourquoi ta bouche annonce-t-elle mon alliance ? Toi, tu hais ma loi, et tu as rejeté derrière toi ma parole ; quand tu voyais un larron, tu courais à lui, et tu allais prendre ta place à côté de l'adultère ; tu as rassasié ta bouche de malice et ta langue a préparé la fraude ; pendant que tu étais assis, tu parlais contre ton frère, tu couvrais d'opprobre le fils de ta mère. Voilà ce que tu as fait et je me suis tu ! Ton iniquité m'a jugé semblable à toi ; je t'accuserai, j'exposerai tes péchés à tes propres yeux. Comprenez maintenant, vous qui oubliez le Seigneur, de peur que je ne vous saisisse ; et personne ne pourra vous délivrer. Le sacrifice de louange est le culte qui m'honore, c'est la seule voie par laquelle je manifesterai le salut du Très-Haut. »

Ainsi, vous le voyez, si Dieu reçoit de vous des sacrifices, s'il vous commande de lui en offrir, ce n'est pas qu'il en ait besoin, c'est uniquement à cause de vos péchés. Et

le temple lui-même, appelé le temple de Jérusalem, pour-quoi Dieu a-t-il dit que c'était son palais, sa demeure? Est-ce qu'il en avait besoin? Non, assurément. Mais il voulait appeler sans cesse votre attention sur lui, pour vous empêcher de tomber dans l'idolâtrie; vous en avez une preuve bien sensible dans ces paroles d'Isaïe : « Quelle maison pourriez-vous me bâtir? dit le Seigneur. Le ciel est mon trône et la terre mon marchepied. »

XXIII. Si on n'admet pas tout cela, il faut tomber dans les plus étranges absurdités, il faut dire que le Dieu d'aujourd'hui n'est plus celui du temps d'Hénoch, et des autres justes qui n'ont pas connu la circoncision et qui n'observaient ni le sabbat, ni les autres pratiques de cette nature, puisqu'elles ne remontent qu'à Mpise, ou bien qu'il n'a pas voulu que le moyen de salut fût le même dans tous les temps et pour tous les hommes. Qui ne voit combien de pareilles suppositions sont ridicules et insensées? N'est-il pas plus raisonnable de dire que c'est à cause de vos prévarications que Dieu a prescrit ces diverses ordonnances, qu'il est l'ami de l'homme, qu'il voit l'avenir, qu'il est bon, qu'il est juste? S'il en est autrement, répondez-moi, mes amis; dites-le moi, quelle est votre manière de voir sur le sujet qui nous occupe? Pas un d'eux ne me répondit. Alors je continuai : Eh bien ! Tryphon, je vais exposer pour vous, et pour ceux qui veulent devenir les disciples du Christ, la doctrine toute divine qu'il nous a enseignée. Voyez-vous les éléments se reposer, observer le jour du sabbat? Restez comme vous êtes nés. On n'avait pas besoin de circoncision avant Abraham, ni de fêtes, ni de sabbat avant Moïse : eh bien ! tout cela est encore moins nécessaire depuis que Jésus-Christ le fils de Dieu, d'après la volonté de son père, est né sans péché d'une vierge issue du sang d'Abraham. Abraham lui-même, lorsqu'il était encore incirconcis, ne fut-il pas justifié et béni uniquement à cause de sa foi et parce qu'il crut

à Dieu, ainsi que vous l'apprend l'Écriture? Il reçut la circoncision seulement comme un signe et non comme un moyen de salut, l'Écriture et les faits nous obligent à le reconnaître.

C'est donc avec raison qu'il a été dit que chez le peuple juif quiconque n'aura pas été circoncis le huitième jour sera exclu de la nation. Mais les femmes ne peuvent recevoir la circoncision, preuve certaine qu'elle a été donnée uniquement comme signe et non comme moyen de salut; car Dieu a fait la femme capable d'observer tous les préceptes de justice et de vertu. Nous voyons à la vérité entre elle et l'homme une conformation différente: toutefois nous savons bien qu'ils ne sont ni l'un ni l'autre justes ou injustes à cause de cette différence, mais qu'ils sont également nés pour la justice et la vertu.

XXIV. Je pourrais encore, mes amis, vous montrer qu'il y a dans ce choix du huitième jour quelque chose de mystérieux, que Dieu veut nous faire entendre par la préférence qu'il lui donne sur le septième; mais je veux éviter toute digression. Comprenez seulement ce que je répète: Le sang de cette circoncision est aboli; nous croyons à un sang plus efficace. Une autre alliance, une autre loi est sortie de Sion. Jésus-Christ circoncit tous ceux qui veulent l'être avec des couteaux de pierre, selon ce qui a été prescrit autrefois, mais uniquement pour les préparer à devenir une nation juste, un peuple fidèle qui conserve la vérité, qui maintienne la paix. Venez, ô vous tous qui craignez Dieu et qui désirez voir les merveilles de la céleste Jérusalem! Venez, approchons de la lumière du Seigneur; il a délivré son peuple, la maison de Jacob. Accourez toutes, ô nations! rendons-nous tous ensemble à cette Jérusalem, la Jérusalem qui ne se verra plus assiégée pour les péchés de ses enfants: « Je réponds à des peuples qui naguère ne m'interrogeaient pas, nous dit le Seigneur par la bouche d'Isaïe; des peuples qui

ne me cherchaient pas m'ont trouvé. J'ai dit aux nations qui n'invoquaient pas mon nom : Me voici. J'ai tendu les bras pendant tout le jour à un peuple incrédule qui marche dans les ténèbres à la suite de ses péchés. Le peuple qui excite ma colère est devant moi. »

XXV. Ceux qui se purifient et se disent enfants d'Abraham désireront avoir avec nous quelque part à son héritage, ainsi que l'Esprit saint le dit en leur nom par la bouche d'Isaïe :

« Regardez, Seigneur, du haut des cieux, du séjour de votre sainteté et de votre gloire : où est votre zèle, votre puissance, où est cette abondance de miséricorde qui nous a soutenus, Seigneur ? Vous êtes notre père ; Abraham ne sait pas qui nous sommes, Israël ne nous connaît pas. Mais vous, Seigneur, vous êtes notre père, sauvez-nous ; votre nom est dès l'éternité. Seigneur, pourquoi nous avez-vous laissé errer loin de votre voie ? Vous avez endurci nos cœurs jusqu'à ne plus vous craindre ; tournez sur nous vos regards, à cause de vos serviteurs et des tributs de votre héritage, afin que de la montagne sainte nous recevions une petite part de cet héritage. Nous sommes devenus comme ces peuples sur lesquels vous n'avez pas régné et qui n'ont pas invoqué votre nom. Si vous ouvrez le ciel, à votre aspect, les montagnes seront ébranlées, elles s'écrouleront devant vous comme la cire devant un brasier, et les flammes envelopperont vos ennemis ; ils apprendront à connaître votre nom ; les nations trembleront devant vous : quand vous ferez ces prodiges, l'effroi saisira les montagnes. Depuis l'origine des siècles, nous n'avons pas entendu raconter de semblables prodiges ; aucun œil n'a vu, excepté vous, Seigneur, ce que vous préparez dans votre miséricorde à ceux qui font pénitence. Vous viendrez à la rencontre de ceux qui vivent selon la justice ; ils se souviendront de vos voies, ô Seigneur ! Vous étiez irrité contre nous, nous vous avons offensé ; et voilà pour-

quoi nous avons erré ; nous sommes devenus tous comme un homme impur, et nos œuvres comme un linge souillé. Nous sommes tombés ainsi que la feuille, et nos crimes, semblables à un vent violent, nous ont dispersés. Qui vous invoque aujourd'hui, qui se souvient du Seigneur et s'attache à lui ? Personne. Vous nous avez voilé votre face, vous nous avez livrés au glaive à cause de nos péchés. Regardez-nous maintenant, Seigneur, nous sommes tous votre peuple. La ville de votre saint est devenue déserte, Sion est une solitude, Jérusalem est frappée de malédiction. Votre maison, notre sanctuaire et notre gloire, chantée par nos pères, n'est plus qu'un amas de cendres ; toutes les nations triomphent et viennent fondre sur nous. Et vous l'avez souffert, Seigneur, et vous avez gardé le silence et humilié à ce point notre orgueil ! »

Alors Tryphon s'écria : — Que dites-vous, voulez-vous faire entendre que personne de nous ne sera admis sur la montagne sainte à partager l'héritage du Seigneur ?

XXVI. — Ce n'est point là, Tryphon, ce que je veux dire, je parle de ceux qui ont persécuté le Christ et le persécutent encore, sans vouloir faire pénitence ; ceux-là assurément n'auront aucune part à l'héritage sur la montagne sainte, tandis que les gentils qui, touchés de repentir, auront cru en Jésus-Christ, entreront dans l'héritage du Seigneur avec les patriarches, les prophètes et les justes de la race de Jacob, bien qu'ils n'observent ni la circoncision, ni le sabbat, ni vos fêtes.

C'est Dieu lui-même qui l'annonce en ces termes par le prophète Isaïe : « Moi, le Seigneur, je t'ai appelé dans les décrets de ma justice ; je te prendrai par la main, je te défendrai, je te donnerai pour signe d'alliance à mon peuple et pour lumière aux nations ; tu ouvriras les yeux aux aveugles, tu briseras les fers des captifs, tu délivreras de la servitude ceux qui étaient assis dans les ténèbres. » Et ailleurs :

« Levez l'étendard à la face des nations ; le Seigneur s'est fait entendre aux extrémités de la terre. Dites aux filles de Sion : Voici ton Sauveur, sa récompense est avec lui, et ses miracles le précèdent. Ceux qui viendront seront appelés le peuple saint, le peuple racheté du Seigneur ; et toi, ton nom sera la ville bien-aimée, et non plus la ville délaissée. Qui est celui qui vient d'Edom et de Bosra avec des habits teints de sang ; quel est cet homme beau dans sa parure et qui marche avec tant de majesté ? — Je suis le Verbe qui vient avec des paroles de justice et de salut. — Pourquoi votre robe est-elle rouge, et vos vêtements comme les habits de ceux qui foulent la vendange ? — J'étais seul à fouler le vin, aucun homme d'entre les peuples n'est venu à moi, je les ai brisés dans ma fureur, je les ai foulés comme de la poussière, et j'ai répandu leur sang sur la terre. Voici que pour eux est arrivé le jour de la vengeance ; l'année de la rédemption est venue. J'ai regardé, personne autour de moi pour me secourir ; j'ai cherché, je n'ai pas trouvé un appui. Mon bras alors a été mon sauveur, et mon indignation m'a secouru ; j'ai écrasé ce peuple dans ma fureur et j'ai dispersé son sang sur la terre. »

XXVII. Alors Tryphon, prenant la parole : — Pourquoi, me dit-il, ne vous attachez-vous qu'aux passages qui favorisent votre opinion, et ne parlez-vous pas de ceux qui ordonnent expressément de célébrer le sabbat ? Voici ce que dit le Seigneur par le même Isaïe : « Si vous ne voyagez pas le jour du sabbat, si vous oubliez votre volonté dans ce jour qui m'est consacré, si vous appelez le sabbat du Seigneur vos saintes délices, si vous n'allez pas en ce jour à votre travail ordinaire, si aucune parole mauvaise ne sort de votre bouche, alors vous vous réjouirez dans le Seigneur, il vous fera jouir des biens de la terre, il vous nourrira dans l'héritage même de Jacob votre père. Le Seigneur a parlé. »

— Mes amis, leur répondis-je, si j'ai omis ce passage du

prophète, ce n'est point parce qu'il m'était contraire ; mais j'ai supposé que vous aviez compris et que vous comprenez bien, que si Dieu vous a recommandé de suivre les observances prescrites par Moïse, il n'a cessé en même temps de répéter qu'il ne vous les avait imposées qu'à raison de votre ingratitude et de la dureté de votre cœur, afin que par elles vous pûssiez vous ouvrir une voie de pénitence, un moyen de salut qui vous rende agréable à ses yeux, et qu'on ne vous vit plus désormais immoler vos enfants aux démons, prendre part aux larcins, n'aimer que l'argent, n'agir que par cupidité, refuser justice à l'orphelin, protection à la veuve, et vous présenter devant lui les mains pleines de sang. « Car les filles de Sion, dit le Seigneur, marchent la tête haute, en faisant signe des yeux et déployant de longues tuniques. »

« Tous se sont égarés, dit encore l'Écriture, tous sont devenus inutiles ; il n'est pas un seul qui comprenne, pas un seul ; leur langue s'est déliée pour le mensonge ; leur gosier est un sépulcre ouvert, leurs lèvres recèlent un poison dévorant, les angoisses et la désolation sont dans leurs voies, ils n'ont pas connu le sentier de la paix. »

Dans le principe, Dieu vous avait prescrit toutes les observances, uniquement à cause de votre perversité. Eh bien ! c'est à raison de votre persévérance dans la même voie, ou plutôt de votre intention d'y persévérer, qu'il se sert encore des mêmes pratiques pour vous obliger à vous souvenir de lui et à le reconnaître. Vous êtes, ainsi qu'il le dit, un peuple au cœur dur et insensé, un peuple aveugle et incertain dans ses voies, des enfants d'incrédulité qui ne l'adorez que des lèvres et dont le cœur est si loin de lui, qui enseignent votre doctrine et non la sienne. Et puis, dites-moi, a-t-il voulu rendre prévaricateurs vos pontifes qui offrent des présents le jour du sabbat, et faire tomber dans le péché ceux qui donnent ou reçoivent la circoncision en ce jour,

puisqu'il ordonne de circoncire l'enfant au bout de huit jours, quand même le huitième serait un jour de sabbat. Ne pouvait-il pas placer la circoncision le jour qui suit ou qui précède le sabbat, si c'était un crime de la donner ce jour-là? ou bien pourquoi n'a-t-il pas imposé toutes ces pratiques à ceux qui furent appelés justes avant Moïse et avant Abraham, et qui, sans elles, n'en furent pas moins agréables à ses yeux?

XXVIII. Vous nous l'avez déjà dit, répondit Tryphon, et nous vous avons écouté attentivement; car, à vrai dire, la chose mérite cette attention. Il ne faut pas, je crois, se contenter de répondre ici avec le vulgaire: c'est que Dieu l'a ainsi voulu; car c'est toujours là le refuge de ceux qui ne savent que dire quand on leur fait une question.

— Eh bien! lui dis-je, si je ne raisonne que d'après les Ecritures et les événements, vous ne devez plus rester incertains ni balancer à me croire, bien que je sois incirconcis. Songez-y, très-peu de temps vous est encore laissé pour venir à nous. Si le jour du Christ vous surprend dans votre incrédulité, en vain vos larmes attesteront votre repentir, vous ne serez pas écoutés. « Préparez la terre nouvelle, dit Jérémie, ne semez pas sur des épines, recevez la circoncision du Seigneur, la circoncision du cœur. » Ne semez donc pas parmi les ronces, sur une terre non labourée et qui ne peut donner de fruits. Reconnaissez le Christ, et alors vos cœurs deviendront une terre riche, féconde, heureusement préparée. « Voici que les jours viennent, dit le Seigneur, je visiterai tous ceux qui sont incirconcis, l'Egypte, Juda, Edom, les enfants de Moab; tous ces peuples sont incirconcis de corps, mais c'est le cœur qui est incirconcis dans la maison d'Israël. » Voyez-vous comme Dieu rejette cette circoncision qui n'était qu'une simple marque distinctive? A-t-elle beaucoup servi aux Egyptiens, aux fils de Moab, à ceux d'Edom? Mais qu'on soit Scythe ou Persan, pourvu

qu'on ait la connaissance de Dieu et de son Christ, pourvu qu'on observe ses commandements éternels, alors on a la vraie circoncision, la seule utile et glorieuse, celle qui rend nos personnes chères à Dieu et nos dons agréables à ses yeux. Souffrez que je vous cite ces autres paroles qu'il adresse à son peuple par la bouche de Malachie, l'un des douze prophètes : « Mon amour n'est point en vous, dit le Seigneur, et je ne reçois pas vos sacrifices; car depuis le lever du soleil jusqu'à son coucher, mon nom est grand parmi les nations; on offre à mon nom en tout lieu un sacrifice, une oblation pure, parce qu'aujourd'hui mon nom est en honneur chez tous les peuples; mais vous le déshonorez, s'écrie le Seigneur. » Il dit encore par la bouche de David : « Un peuple que je ne connaissais pas s'est montré fidèle à ma voix, il a entendu ma parole et l'a suivie. »

XXIX. Que toutes les nations réunies bénissent ensemble le Seigneur qui nous a visité; glorifions-le par son fils, le roi de gloire, le Dieu des vertus. Il a témoigné son amour aux nations : nos sacrifices lui ont été plus agréables que ceux d'Israël. Qu'ai-je donc besoin de votre circoncision, si j'ai le témoignage de Dieu même? A quoi bon votre baptême, si j'ai reçu celui de l'Esprit saint? Il me semble que ce langage est de nature à persuader ceux qui ont le moins d'intelligence; et ce langage ne vient pas de moi. Ce n'est point ici la parole de l'homme; l'art ne l'a point arrangée. Voilà ce que chantait David, ce qu'annonçait Isaïe, ce que publiait Zacharie, ce qui fut écrit par Moïse. Le reconnaissez-vous avec moi, Tryphon? Ces paroles ne sont-elles pas consignées dans vos livres, ou plutôt dans les nôtres? Car nous nous attachons à l'esprit de ces livres; et vous, vous les lisez sans les comprendre. Si nous sommes incirconcis, c'est qu'ainsi Dieu nous a faits; pourquoi nous le reprocher, pourquoi regarder cet état comme un opprobre? et pour avoir fait tiédir de l'eau un jour de sabbat,

a-t-on commis un crime affreux ? Est-ce que Dieu ne gouverne pas le monde ce jour-là comme les autres jours ? Est-ce que les pontifes ne sont pas obligés le jour du sabbat, ainsi que les autres jours de la semaine, de s'occuper du soin des sacrifices ? Encore une fois, cette multitude de justes qui n'avaient observé aucune des pratiques prescrites par la loi n'ont-ils pas été loués par le Seigneur et honorés de son témoignage ?

XXX. N'attribuez qu'à votre perversité les blasphèmes que se permettent contre Dieu les insensés qui osent dire qu'il n'a pas établi pour tous et en tout temps le même moyen de salut. En effet, toutes vos pratiques ont été jugées absurdes, indignes de Dieu, par des hommes trop peu éclairés pour juger qu'elles pouvaient servir à ramener dans les voies de la pénitence un peuple comme le vôtre, travaillé de je ne sais quelle maladie d'esprit, et pour comprendre que la loi qui ne parut qu'après Moïse était cependant la loi éternelle. Vous la trouvez annoncée dans un des psaumes (le 18^e) ; vous y lisez que les préceptes du Seigneur qui donnent la sagesse sont plus doux que le miel le plus délicieux : ce qui le prouve, c'est que nous affronterions la mort plutôt que d'abjurer son saint nom. Nous lui demandons avant toute chose, comme on le sait, d'être préservés des ennemis cachés, c'est-à-dire des esprits pervers et trompeurs, comme le prophète le dit en termes figurés, quand il fait parler dans ce psaume ceux qui croient au Christ, et pour échapper aux attaques de ces ennemis du culte de Dieu, je veux dire les mauvais génies que nous adorions autrefois, nous demandons au Seigneur par Jésus-Christ, son fils, qu'il nous conserve purs et sans tache, après nous avoir fait connaître la vérité. Nous appelons le Christ notre soutien, notre Sauveur, lui dont le nom seul fait trembler les démons. Ne voyez-vous pas qu'en effet, au seul nom de Jésus, crucifié sous Ponce-Pilate, les démons sont chassés et

vaincus? Et quelle preuve plus évidente de la puissance qui lui fut donnée par Dieu le père, que de voir son nom et les mérites de sa passion terrasser les puissances de l'enfer?

XXXI. Si telle est la force attachée aux mérites de ses souffrances, quelle est donc celle qu'il déploiera lors de son glorieux avènement?

Il viendra du haut des nuées comme le Fils de l'homme, a dit Daniel, et les anges formeront son cortège. Ecoutez les paroles du prophète : « Je regardai jusqu'à ce que les trônes furent placés, et l'ancien des jours s'assit; son vêtement était blanc comme la neige, et les cheveux de sa tête comme une laine pure, son trône comme la flamme du feu, et ses roues comme un feu ardent, et un fleuve de feu sortait rapidement de sa face, mille millions le servaient, et dix mille millions étaient devant lui. Le jugement s'assit et les livres furent ouverts. Je regardais à cause de la voix des grandes paroles que la corne proférait, et je vis que la bête fut tuée et que son corps fut déchiré et fut livré pour être dévoré par le feu, et que la puissance des autres bêtes leur fut ôtée, et que le temps de la vie leur fut donné jusqu'à un certain jour et un temps marqué. Je regardais donc en la vision de la nuit, et voici comme le fils de l'homme qui venait sur les nuées du ciel, et il s'avança jusqu'à l'ancien des jours, et on l'offrit en sa présence, et il lui donna la puissance, l'honneur, et l'empire; et tous les peuples, tribus et langues, le servirent. Sa puissance est une puissance éternelle qui ne sera pas transférée, et son règne ne sera point affaibli. Mon esprit fut saisi d'horreur. Moi, Daniel, je fus effrayé de ces choses, et les visions de ma tête me troublèrent. Je m'approchai de l'un des assistants et lui demandai la vérité de toutes ces choses, et il me donna l'interprétation des paroles et m'enseigna : Ces quatre grandes bêtes sont quatre royaumes qui s'élèveront de la terre, et

ils recevront le royaume du Seigneur le Dieu très-haut, et obtiendront le royaume jusqu'au siècle et au siècle des siècles. Après, je voulus soigneusement m'enquérir de la quatrième bête qui était très-différente des autres et terrible : ses dents et ses ongles étaient de fer, elle mangeait et brisait, et foulait à ses pieds les restes ; et je m'informai des dix cornes qu'elle avait à la tête et, de l'autre, qui s'était élevée devant laquelle étaient tombées trois cornes ; et de cette corne qui avait des yeux et une bouche qui proférait de grandes choses, et cette bête était plus grande que les autres. Je regardais, et voici que cette corne faisait la guerre aux saints et prévalait sur eux, jusqu'à ce que l'ancien des jours fût venu et qu'il eût donné son jugement aux saints du Très-Haut. Et le temps vint et les saints obtinrent le royaume, et il dit ainsi : La quatrième bête sera le quatrième royaume, lequel sera plus grand que tous les royaumes et dévorera toute la terre, et la foulera et la brisera. Mais les dix cornes de ce royaume seront les dix rois, et un autre s'élèvera après eux qui sera plus puissant que les premiers, et il humiliera trois rois. Et il parlera orgueilleusement contre le Très-Haut et il brisera ses saints ; et il croira qu'il peut changer les temps et les lois, et les hommes seront livrés en sa main jusqu'à un temps et des temps et la moitié d'un temps ; et le jugement interviendra, afin que la puissance lui soit ôtée et qu'il soit brisé, qu'il soit déchiré jusqu'à la fin, et que le règne et la puissance, et la grandeur du royaume qui est sous le ciel, soient donnés au peuple des saints du Très-Haut dont le peuple est éternel, et tous les rois le serviront et lui obéiront. Ici est la fin de la parole. Moi, Daniel, j'étais fort troublé par mes pensées, et mon visage changea, et je gardais la parole en mon cœur. »

XXXII. Je m'arrêtai. Alors Tryphon me dit : — Ces passages et d'autres semblables nous forcent de reconnaître

qu'un Messie doit venir plein de gloire et de puissance, et qu'il recevra des mains de l'ancien des jours le royaume éternel, en sa qualité de Fils de l'homme; mais votre Christ, celui que vous appelez de ce nom, a été sans gloire, méprisé, au point d'encourir la dernière des malédictions portée par la loi : il a été mis en croix.

Je lui répondis : — Si les oracles que j'ai cités n'annonçaient pas qu'il sera sans beauté, qu'on ne pourra raconter sa génération, que les riches mourront à cause de sa mort, que nous serons guéris par ses meurtrissures, qu'il sera conduit à la mort comme un agneau; si je ne vous avais pas exposé ses deux avènements, l'un où il sera percé par vous, l'autre où vous reconnaîtrez celui que vous avez percé, où toutes vos tribus se lamenteront et mêleront leurs gémissements, où les hommes et les femmes dans leur effroi fuiront de divers côtés, mes paroles pourraient vous paraître obscures et insignifiantes. Aussi, dans toute cette discussion, je ne veux raisonner que d'après les livres que vous regardez comme saints et prophétiques, espérant que le principe de vie confié à ces livres par la grâce du Dieu tout-puissant, pour amener les hommes au salut éternel, opérera la conversion de quelques-uns d'entre vous.

Et afin de répandre encore plus de clarté sur l'objet de la discussion, je citerai d'autres oracles, ceux du roi David, où vous verrez que l'Esprit saint donne au Christ le nom de Seigneur, qu'il a été rappelé de la terre au ciel par son père, le maître de toutes choses, et placé par lui à sa droite jusqu'à ce qu'il ait réduit ses ennemis à lui servir de marchepied; et n'est-ce pas là ce qui s'accomplit depuis que le Christ est ressuscité d'entre les morts et monté aux cieux? Le temps court à sa fin; il apparaît, il est déjà à la porte, celui qui doit vomir tant de blasphèmes contre le Très-Haut et régner selon Daniel un temps, puis des temps, et de plus un demi-temps. Comme vous ignorez la durée de son règne,

vous vous figurez tout autre chose. Par le mot *temps*, vous entendez une durée de cent années, et d'après votre calcul, il faudrait que l'homme d'iniquité régnât au moins trois cent cinquante ans, en comptant pour deux siècles le pluriel *tempora* employé par le prophète. Ce n'est pas sans dessein que je me suis permis cette digression; j'ai voulu qu'une fois convaincus que vous n'êtes que des enfants sans intelligence, comme le dit le Seigneur, et bien persuadés de la vérité de ces autres paroles: « Je ferai un prodige pour remuer ce peuple, je détruirai la sagesse des sages; j'obscurcirai l'intelligence de ceux qui se croient habiles, » vous cessiez enfin de vous tromper vous-mêmes et ceux qui vous écoutent, pour ne plus suivre d'autres maîtres que ceux à qui la grâce de Jésus-Christ a communiqué la véritable sagesse. Or, voici les paroles de David :

« Le Seigneur a dit à mon Seigneur : Asseyez-vous à ma droite, jusqu'à ce que je réduise vos ennemis à vous servir de marchepied. L'Éternel va faire sortir de Sion le sceptre de votre autorité; vous établirez votre empire au milieu de vos ennemis, les peuples vous obéiront au jour de votre force; au milieu de la splendeur de vos saints, je vous ai engendré avant l'aurore. L'Éternel l'a juré, il ne révoquera jamais son serment; vous êtes le prêtre éternel selon l'ordre de Melchisédech. Le Seigneur est assis à votre droite, il écrasera les rois au jour de sa colère. Il jugera les nations, il multipliera la mort, il brisera la tête de celui qui a dominé la terre, il boira en passant l'eau du torrent: c'est pourquoi il lèvera la tête. »

XXXIII. Je sais que vous osez dire qu'il ne s'agit ici que du roi Ezéchias; mais les paroles mêmes du texte vont vous prouver combien vous êtes dans l'erreur. Il est dit: « L'Éternel l'a juré, il ne révoquera jamais son serment; » et puis: « Vous êtes le prêtre éternel selon l'ordre de Melchisédech. » Rappelez-vous encore ce qui suit et ce qui pré-

cède. Osez-vous dire qu'Ezéchias ait été prêtre et prêtre éternel ? Ne voyez-vous pas que ces paroles n'ont de sens qu'autant qu'elles s'appliquent à notre Jésus ? Mais vos oreilles sont fermées, et vos cœurs aveuglés. C'est à cause de votre incrédulité que le Seigneur a recours au serment, lorsqu'il déclare que le Christ est le pontife selon l'ordre de Melchisédech ; voici le sens de ces paroles : De même que Melchisédech, appelé prêtre du Très-Haut par Moïse, fut le prêtre des incirconcis, et bénit Abraham qui avait reçu la circoncision et lui offrit la dîme, de même Dieu déclare que son prêtre éternel, appelé Seigneur par l'Esprit saint, sera le prêtre des incirconcis, et qu'il se plaira à recevoir et à bénir ceux des circoncis qui viendront à lui, c'est-à-dire qui croiront à sa parole et demanderont sa bénédiction. La fin du psaume vous annonce que d'abord il sera pauvre et humilié, puis élevé en gloire ; car voyez ce rapprochement : « Il boira en chemin de l'eau du torrent, et c'est pour cela qu'il lèvera la tête. »

XXXIV. Mais je veux vous prouver que vous n'entendez en aucune manière les divines Ecritures. L'Esprit saint a dicté au roi-prophète un autre psaume, qui ne peut encore s'entendre que du Christ, et dont vous voulez faire l'application à Salomon, qui fut aussi un de vos rois. Il suffit de l'équivoque d'un mot pour vous faire illusion. Parce qu'on y lit celui-ci : « La loi pure du Seigneur, » à l'instant vous croyez qu'il s'agit non de la loi donnée après Moïse, mais de la loi publiée par le ministère de ce législateur, bien que dans ce psaume Dieu vous déclare qu'il donnera une loi nouvelle, un testament nouveau. Et parce que vous lisez ensuite ces mots : *Donnez votre jugement au roi*, comme en effet Salomon fut roi, vous voulez que ce psaume le concerne, lors même que les paroles font entendre si clairement qu'il s'agit d'un roi dont le règne sera éternel, ce qui ne peut s'entendre que du Christ. Car le Christ est ici annoncé

avec tous les traits qui le caractérisent, c'est-à-dire et comme roi, et comme prêtre, et comme Dieu, Seigneur, ange, homme, chef d'armée, comme pierre angulaire, comme enfant qui naît, comme homme de douleurs, puis retournant au ciel, venant ensuite avec gloire, et possédant l'empire éternel, ainsi que je vous le prouve d'après toutes les Ecritures. Mais pour mieux me faire comprendre, je vais vous citer le psaume tout entier :

« Seigneur, donnez au roi votre jugement, et au fils du roi votre justice. Il jugera votre peuple dans la justice et vos pauvres dans l'équité. Les montagnes produiront la paix au peuple, et les collines la justice; il jugera les pauvres d'entre le peuple, il sauvera les fils du pauvre, il brisera l'oppresser. Il sera craint autant que dureront le soleil et la lune pendant le cours des générations; il descendra comme la pluie sur l'herbe nouvellement coupée, comme les gouttes de la rosée sur la terre. La justice se lèvera en ces jours, et l'abondance et la paix; et leur durée égalera celle des astres dans le ciel; il dominera de la mer jusqu'à la mer, des fleuves jusqu'aux extrémités de la terre; les habitants du désert se prosterneront devant lui, et ses ennemis baiseront la poussière de ses pieds. Les rois de Tarse et les îles lointaines lui apporteront des présents, les princes de l'Arabie et de Saba lui apporteront des offrandes, tous les rois de la terre l'adoreront, et les nations lui seront assujetties, parce qu'il arrachera le pauvre des mains du puissant, le pauvre qui n'avait point d'appui; il sera bon au pauvre et à l'indigent, il sauvera les âmes des pauvres. Il les délivrera de l'usuré et des violences, leur sang sera précieux devant lui; il vivra, et l'or de l'Arabie lui sera donné. Il sera l'objet de tous les vœux, on le bénira à jamais. Il sera affermi sur la terre, il s'élèvera sur le haut des montagnes; et les fruits croîtront, ils se multiplieront au sein des villes comme l'herbe de la prairie. Son nom sera béni dans tous les siè-

cles, son nom durera autant que le soleil; toutes les nations de la terre seront bénies en lui, toutes les nations le glorifieront. Béni soit le Seigneur, le Dieu d'I'sraël, qui seul opère les merveilles! Béni soit à jamais le nom de sa gloire! toute la terre sera remplie de sa majesté! Qu'il soit ainsi, qu'il soit ainsi! »

A la fin de ce psaume, on lit ces paroles : « Ici finissent les hymnes de David, fils de Jessé. » Je conviens avec vous que Salomon fut un grand roi, qu'il a jeté un grand éclat, que sous lui fut bâti ce superbe édifice que vous appelez le temple de Jérusalem. Mais il est évident qu'on ne peut lui appliquer aucune des paroles de ce psaume. Tout l'univers l'a-t-il adoré? A-t-il étendu son empire jusqu'aux extrémités de la terre? Tous ses ennemis se sont-ils prosternés devant lui? Les rois sont-ils venus baiser la poussière de ses pieds? Permettez-moi de rapporter ce qu'il est dit de lui dans le livre des Rois. N'y lisez-vous pas que, pour plaire à une femme qu'il aimait, il adora les dieux de Sidon? Et voilà ce qu'on ne verra jamais faire à ceux des gentils auxquels Jésus-Christ a fait connaître le Dieu créateur de l'univers : ils endureraient plutôt toutes les tortures, tous les supplices et jusqu'à la mort la plus cruelle, que de fléchir le genou devant les faux dieux, que de manger seulement des viandes offertes aux idoles.

XXXV. — Cependant, reprit Tryphon, j'entends dire que plusieurs de ceux qui confessent le Christ, et qu'on appelle Chrétiens, mangent de ces viandes et prétendent ne contracter aucune souillure.

Je lui répondis : — Ce sont des hommes qui, tout en se disant Chrétiens, tout en confessant que Jésus crucifié est le Seigneur et le Christ, ne suivent point sa doctrine, mais celle des esprits de ténèbres; et par là même qu'il existe des hommes de ce caractère, nous ses disciples attachés à la doctrine véritable et pure, nous n'en sommes que plus fer-

mes, plus inébranlables dans la foi qu'il nous a enseignée. Car nous voyons de nos propres yeux se réaliser ce qu'il avait lui-même prédit : « Plusieurs viendront en mon nom couvert de peaux de brebis, mais au-dedans ce sont des loups ravissants. » Ailleurs il est dit : « Qu'il y aurait des schismes et des hérésies. » Dans un autre endroit vous lisez encore ces paroles : « Gardez-vous des faux prophètes qui viendront à vous couverts d'une peau de brebis, loups ravissants au-dedans ; » et enfin : « On verra s'élever plusieurs antechrists, plusieurs faux prophètes qui séduiront un grand nombre de fidèles. » Il y a eu et il existe encore, mes amis, beaucoup de ces hommes qui, sous le nom de Jésus, enseignent les plus monstrueuses impiétés : nous les désignons par le nom des sectes et des hérésies dont ils ont été les auteurs ; car chacun d'eux enseigne à sa manière ses affreux blasphèmes contre le Dieu créateur de toutes choses, contre le Christ, dont ce Dieu avait annoncé la venue, contre le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob. Nous ne communiquons point avec ces hommes, nous les savons injustes, impies, athées, sans loi ; ils n'adorent point le Christ, ils ne le confessent qu'en paroles ; ils ressemblent aux gentils, qui impriment le nom de Dieu sur les ouvrages de leurs mains ; ils se parent du nom du Christ, et ils participent à des sacrifices impies, abominables. Les uns s'appellent marcionites, les autres valentiniens, ceux-ci basilidiens, ceux-là saturniliens. Tous portent le nom du chef de leur secte, comme ceux qui veulent, ainsi que je l'ai dit plus haut, s'attacher à une école de philosophie, se plaisent à prendre le nom de l'auteur du système qu'ils embrassent.

Nous sommes certains que Jésus-Christ voyait dans l'avenir ce qui arriverait après lui ; témoins les paroles que nous avons citées, et ses prédictions sur le sort réservé à ceux qui croient en lui et confessent son nom ; car il nous avait annoncé tout ce que nous avons à souffrir aujourd'hui de la

part de nos proches, qui nous font une guerre à outrance et nous mettent à mort, de sorte qu'on ne peut le trouver en défaut sur rien de ce qu'il a dit ou fait. Voilà pourquoi nous prions pour vous et pour tous ceux qui nous haïssent : nous demandons que touchés de repentir, à notre exemple, vous rentriez en vous-mêmes, vous cessiez vos blasphèmes contre Jésus-Christ, que sa doctrine, les oracles qui l'ont annoncé, les œuvres, et les prodiges qui s'opèrent en son nom vous montrent si pur et si saint ; et que devenus ses disciples, vous obteniez le salut au jour de son second avènement, lorsqu'il apparaîtra dans toute sa gloire, au lieu d'entendre de sa bouche la sentence qui vous condamnerait à un feu éternel.

XXXVI. — Eh bien ! dit Tryphon, supposons les choses comme vous le dites : j'admets que le Christ soit la pierre angulaire ; je vous accorde que les oracles aient annoncé qu'il devait souffrir, mais qu'après son premier avènement il reparaitrait environné de gloire, qu'il jugerait tous les hommes, qu'il serait le roi, le pêtre éternel ; mais prouvez-moi que votre Jésus est bien le Christ que les prophètes ont ainsi annoncé.

— Volontiers, lui dis-je ; j'arriverai en temps et lieu aux preuves que vous me demandez. Mais, dans ce moment, permettez-moi de nouvelles réflexions sur les prophéties qui nous apprennent que le Christ a été appelé Seigneur et Dieu des vertus, Dieu de Jacob ; et que vos docteurs sont des insensés, pour me servir de l'expression de l'Écriture, lorsqu'ils prétendent que toutes ces paroles doivent s'entendre, non du Christ, mais de Salomon, parce que celui-ci fit transporter l'arche d'alliance dans le temple qu'il avait élevé. Le psaume que je vais citer est de David : « La terre et tout ce qu'elle renferme est au Seigneur, l'univers et tout ce qui l'habite est à lui ; c'est lui qui l'a affermi au milieu des mers et qui l'a élevé au-dessus des fleuves. Qui montera sur les montagnes du Seigneur ? qui s'arrêtera dans son sanctuaire ?

Celui qui a les mains innocentes et le cœur pur, qui n'a pas reçu son âme en vain, qui n'a jamais été parjure, celui-là recevra la bénédiction du Seigneur, et obtiendra la miséricorde de Dieu son Sauveur. Telle est la race de ceux qui cherchent le Seigneur, qui cherchent votre présence, Dieu de Jacob. Ouvrez-vous, ô portes éternelles, et le roi de gloire entrera. Quel est-il ce roi de gloire? C'est le Seigneur, le fort, le puissant dans les combats. Ouvrez-vous, portes, ouvrez-vous, portes éternelles, et le roi de gloire entrera. Quel est-il ce roi de gloire? C'est le Seigneur, le Dieu des vertus : c'est lui qui est le roi de gloire. »

Je vous ai déjà montré que Salomon n'était pas le Seigneur des vertus. Ce psaume ne peut s'entendre que de notre Christ, qui remonta vers les cieux après sa résurrection. Alors Dieu commanda aux princes de la milice céleste rangés par ordre d'ouvrir les portes du ciel, afin que le roi de gloire y fit son entrée, et que s'élevant jusqu'au trône de son père, il vint s'asseoir à sa droite, jusqu'à ce qu'il ait réduit ses ennemis à lui servir de marchepied, ainsi que nous l'avons dit ailleurs. Mais les puissances du ciel, ne le reconnaissant pas dans l'état pauvre, humble, abject où elles le voient, demandent et s'écrient : « Quel est donc ce roi de gloire ? » Alors l'Esprit saint leur répond au nom de Dieu le père et en son propre nom : « Le Seigneur, le Dieu des vertus, c'est lui qui est le roi de gloire. » De tous ceux qui se trouvaient à la porte du temple qui osa faire l'application de ces paroles, *quel est ce roi de gloire*, soit à l'arche d'alliance, soit à Salomon, dont le règne fut d'ailleurs si glorieux? Personne, vous en conviendrez avec moi.

XXXVII. Les transports d'allégresse qu'exprime le psaume quarante-sixième se rapportent encore au Christ : « Dieu s'élève au bruit des acclamations, le Seigneur s'élève au son de la trompette. Chantez notre Dieu, chantez, célébrez notre roi; célébrez-le, parce que Dieu est le roi de la terre; chan-

tez, comprenez ses merveilles. Dieu règne sur les nations, il est assis sur le trône de sa sainteté. Les princes des peuples se sont unis au Dieu d'Abraham, parce que les forts suivant Dieu sont grandement élevés sur la terre. »

Dans le psaume quatre-vingt-dix-huitième, l'Esprit saint, parmi les reproches qu'il vous adresse, déclare que celui que vous refusez de reconnaître pour roi est bien le roi, le Seigneur de Samuel, d'Aaron et de Moïse, et de tous les patriarches. Voici les paroles de ce psaume : « Jéhovah a régné, que les peuples tremblent ! Il est assis sur les chérubins ; que la terre soit émue ! Jéhovah est grand en Sion, il est élevé au-dessus de tous les peuples ; que tous confessent son nom, son nom grand, saint et terrible. La force du roi chérit la justice ; c'est vous qui en avez établi les lois ; vous avez rendu vos jugements et la justice au milieu de Jacob. Célébrez le Seigneur notre Dieu, prosternez-vous devant son marchepied, car il est le saint. Moïse et Aaron ont été ses ministres. Samuel est de ceux qui invoquent son nom. Ils invoquaient le Seigneur, dit l'Écriture, et il les exauçait, et du milieu d'une colonne de nuages il parlait avec eux, parce qu'ils gardaient ses oracles et observaient les lois qu'il leur avait données. Jéhovah notre Dieu, tu les exauçais : tu fus propice à leurs prières et tu vengeas les outrages dont on les accablait. Exaltez Jéhovah notre Dieu, prosternez-vous devant sa sainte montagne ; il est le saint, Jéhovah notre Dieu. »

XXXVIII. — Nous ferions bien, dit alors Tryphon, d'obéir à nos docteurs, qui nous défendent expressément tout rapport avec vous, pour n'être pas exposés à entendre un pareil langage ; car vous proférez là bien des impiétés, quand vous voulez nous persuader que votre crucifié conversa avec Moïse et Aaron, qu'il leur parla du sein de la colonne de nuées, qu'ensuite il s'est fait homme, qu'il a été mis en croix, qu'il est monté au ciel, qu'il paraîtra de nouveau sur la terre, qu'enfin il faut l'adorer.

Je sais, lui répondis-je, et les divines Ecritures me l'apprennent, que ce grand mystère de la sagesse du Dieu tout-puissant et créateur de tous les êtres vous est encore caché; aussi je vous plains du fond de mon cœur, et pénétré pour vous de la plus vive compassion, je tâche autant qu'il est en moi de faire entrer dans votre esprit ces vérités qui, je le sais, heurtent de front toutes vos idées. Je fais en sorte d'être au moins trouvé sans reproche au jour du jugement. Mais vous entendrez bien d'autres choses encore plus contraires à vos préjugés. Loin de vous en irriter, prêtez-moi une oreille plus attentive; interrogez-moi avec plus d'empressement. Laissez là l'enseignement de vos maîtres; c'est à eux que le Saint-Esprit fait le reproche de ne pouvoir comprendre la doctrine de Dieu et de vouloir avant tout enseigner la leur.

Voici ce qui est encore dit du Christ dans le psaume quarante-quatrième : « Mon cœur ne contient plus l'heureuse parole, c'est au roi que j'adresse mes cantiques, ma langue obéit comme la plume à l'écrivain rapide; vous surpassez en beauté les plus beaux des enfants des hommes; la grâce est répandue sur vos lèvres, parce que le Seigneur vous a béni pour l'éternité. Armez-vous de votre glaive, ô le plus puissant des rois! revêtez-vous de votre éclat et de votre gloire, et dans votre majesté marchez à la victoire; montez sur le char de la vérité, de la clémence et de la justice, et votre droite se signalera par des merveilles; les flèches sont brûlantes; les peuples tomberont à vos pieds, elles perceront au cœur les ennemis de mon roi. Votre trône, ô Dieu, est un trône éternel; le sceptre de l'équité est le sceptre de votre empire; vous aimez la justice et vous haïssez l'iniquité; c'est pourquoi, ô Dieu, votre Dieu vous a sacré d'une onction de joie, au-dessus de tous ceux qui doivent y participer. La myrrhe, l'ambre et le sandal s'exhalent de vos vêtements et des palais d'ivoire qui font vos délices, les filles des rois font votre gloire. La reine, votre épouse, est restée debout à

votre droite revêtue de l'or d'Ophir; écoutez, ô ma fille, voyez et prêtez une oreille attentive, et oubliez votre peuple et la maison de votre père, et le roi sera épris de votre beauté; c'est lui qui est votre Dieu, prosternez-vous devant lui, les filles de Tyr viendront vous offrir des présents et les grands de la terre imploreront vos regards; toute la gloire de la fille du roi vient de son cœur; ses vêtements sont resplendissants d'or et de broderie, à sa suite paraîtront une multitude de vierges; ô roi, les compagnes de la vierge vous seront présentées. On les amènera avec joie, avec allégresse; on les introduira dans le palais du roi. A la place de vos pères, il vous est né des enfants: vous les établirez princes sur toute la terre; ils perpétueront le souvenir de votre nom, et les peuples vous glorifieront dans les siècles et dans l'éternité. »

XXXIX. Il n'est pas étonnant, continuai-je, que vous poursuiviez de votre haine des hommes qui comprennent le sens de ces paroles et qui réfutent si victorieusement celui que veulent y attacher vos cœurs endurcis. Elie, parlant au Seigneur, disait de vous: « Seigneur, ils ont mis à mort vos prophètes et renversé vos autels; je suis resté seul, et ils me cherchent pour m'ôter la vie. » Et Dieu lui répondit: « Il me reste encore sept mille hommes qui n'ont pas fléchi le genou devant Baal. » C'est en leur faveur, comme vous le voyez, que Dieu, à cette époque, ne fit point éclater sa colère. Eh bien! s'il a retenu et s'il retient encore aujourd'hui les coups de sa justice, c'est qu'il sait que tous les jours quelques-uns des vôtres peuvent sortir des voies de l'erreur et embrasser la doctrine de Jésus-Christ. Après les avoir éclairés par son fils, il répand sur eux ses dons selon qu'il les en juge dignes. L'un reçoit le don de sagesse, l'autre d'intelligence; celui-là l'esprit de force, celui-ci la vertu de guérir, cet autre la connaissance de l'avenir; les uns ont la science, les autres la crainte de Dieu!

— Mais savez-vous bien, s'écria Tryphon, que vous perdez la raison, que vous êtes frappé de folie ?

— Non, mon ami, lui répondis-je, je ne suis pas dans le délire, je ne déraisonne pas. Ecoutez-moi : n'a-t-il pas été prédit que le Christ, lorsqu'il serait monté au ciel, nous emmènerait à sa suite, loin des voies de l'erreur, et répandrait sur nous ses dons ? D'ailleurs, voici les paroles même de la prophétie : « Il est monté au plus haut des cieux, traînant après lui de nombreux captifs ; et ses dons, il les a répandus sur les hommes. » C'est à la faveur de ces dons répandus sur nous par le Christ, après son retour vers les cieux, que nous pouvons vous prouver, les prophéties à la main, que vous qui êtes sages à vos yeux et qui ne croyez qu'à votre prudence, vous êtes seuls dans le délire ; que c'est des lèvres seulement que vous honorez Dieu et son Christ ; pour nous qui sommes en possession de toute la vérité, c'est par nos œuvres que nous l'honorons ; c'est de cœur, c'est d'esprit, c'est par le sacrifice même de notre vie, s'il le fallait. Qui vous empêche donc de reconnaître que Jésus est bien le Messie, le Christ promis, ainsi que vous pouvez vous en convaincre et par les divines Ecritures que vous avez entre les mains, et par les événements qui s'accomplissent sous vos yeux, et par les prodiges qui s'opèrent en son nom ? Peut-être craignez-vous les persécutions des princes qui, poussés par l'esprit mauvais, l'esprit de ténèbres ou le serpent, mettent à mort ceux qui confessent le nom de Jésus-Christ et ne cesseront de les poursuivre jusqu'à ce qu'il apparaisse de nouveau, qu'il détruise tous ses ennemis et qu'il rende à chacun selon ses œuvres.

— Non, dit Tryphon, nous n'avons pas cette crainte ; nous voulons seulement des preuves qui nous convainquent que celui qui, selon vous, fut crucifié et s'éleva vers le ciel, est bien le Christ de Dieu. Je vous accorde que les Ecritures nous annoncent la venue d'un Messie qui doit souffrir, repa-

raître environné de gloire, recevoir de son père un empire éternel sur toutes les nations, s'assujettir tous les peuples; vous nous l'avez assez prouvé par tous les passages des livres saints que vous nous avez cités. Montrez-nous enfin que votre Jésus est bien ce Christ promis.

— Pour ceux qui veulent comprendre, lui dis-je, la chose est déjà prouvée par ces concessions mêmes; ne nous croyez pas embarrassés et dans l'impuissance de vous donner les preuves directes que vous demandez. Je vous les donnerai quand il sera temps, ainsi que je vous l'ai promis. Pour le moment, je reprends la suite de mes idées.

XL. Le mystère de l'agneau que Dieu ordonna d'immoler à la solennité de Pâques était la figure du Christ. A raison de leur foi, ceux qui croient en lui teignent de son sang leurs maisons, c'est-à-dire eux-mêmes. Car cette figure d'argile, je veux dire ce corps d'Adam, que Dieu façonna, est la demeure de l'âme que le souffle de Dieu y fit descendre, ainsi que vous le comprenez sans peine. La loi qui ordonnait de sacrifier un agneau n'avait été donnée que pour un temps, et voilà comme je le prouve. Dieu ne permit pas que l'agneau pascal fût immolé ailleurs que dans l'endroit où son nom est invoqué. Cependant il savait bien qu'après la mort du Christ, Jérusalem serait livrée à ses ennemis et qu'avec elle finiraient les sacrifices; mais cet agneau que la loi ordonne de brûler tout entier, n'était-il pas la figure du sacrifice de la croix, que le Christ devait souffrir? Voyez, en effet, la disposition de ses membres, quand on le brûle, n'offre-t-elle pas la figure d'une croix? une broche le traverse verticalement de la tête aux pieds, tandis qu'une autre broche croise la première en traversant les épaules de l'agneau, et porte attachées sur elle, si je puis parler ainsi, les mains de la victime.

Et ces deux boucs, entièrement pareils, que la loi ordonne d'offrir les jours de jeûne, dont l'un était envoyé dans le

désert et l'autre immolé, ne représentent-ils pas les deux événements de Jésus-Christ? le premier, lorsque les anciens du peuple et les prêtres traitèrent Jésus-Christ comme on traitait le bouc émissaire, car ils l'ont traîné hors de la ville, ils ont porté sur lui leurs mains, ils l'ont dévoué à la mort; le second, lorsque vous reconnaîtrez, dans le lieu même de Jérusalem, ce Jésus que vous avez accablé d'outrages, et qui était la victime de propitiation pour tous ceux qui veulent faire pénitence, et qui observent le jeûne dont parle Isaïe; ce jeûne, tout spirituel, qui consiste à déchirer les contrats, les obligations usuraires et tyranniques, et à pratiquer fidèlement tous les devoirs que parcourt le prophète et que j'ai rappelés, d'après lui, devoirs que ne manquent pas d'observer ceux qui croient en Jésus-Christ. Vous savez aussi que ce sacrifice de deux boucs, que la loi prescrivait d'offrir les jours de jeûne, devait se faire à Jérusalem et non ailleurs.

XLI. Que dirai-je encore? L'offrande prescrite d'une mesure de farine, pour la guérison de la lèpre, ne figurait-elle pas le pain eucharistique que Jésus-Christ ordonne d'offrir en mémoire de la passion qu'il a soufferte pour nous guérir de tous nos péchés, et rendre grâce à Dieu d'avoir créé en faveur de l'homme et le monde et tout ce qu'il renferme, de nous avoir affranchis de l'iniquité dans laquelle nous étions plongés, enfin d'avoir brisé, anéanti, la puissance de l'enfer, par le bras de celui qui voulut bien pour nous souffrir la mort?

Aussi vous savez comme Dieu lui-même parle des sacrifices que vous lui offriez autrefois. Je répète les paroles du prophète Malachie que j'ai déjà citées: « Mon amour n'est pas en vous, dit le Seigneur, et je ne recevrai plus de présents de votre main; car, depuis le lever du soleil jusqu'à son coucher, mon nom est grand parmi les nations, voilà qu'on sacrifie en tous lieux et une oblation pure est offerte

à mon nom , parce que mon nom est grand parmi les nations , dit le Seigneur. Mais vous , vous l'avez prononcé. Ici le prophète annonce déjà le sacrifice que nous autres gentils nous offrons sur tous les points de la terre , je veux dire le pain et le calice eucharistiques ; et il ajoute que par nous son nom est glorifié , tandis que vous le profanez. Remarquez encore ce que la loi prescrivait au sujet de la circoncision : elle voulait qu'elle fût donnée le huitième jour , et figurait par là la véritable circoncision qui nous délivre du péché et de l'erreur , par notre Seigneur Jésus-Christ , ressuscité le lendemain du sabbat. Or , le jour d'après le sabbat , qui se trouve le premier dans l'ordre des jours dont se compose le cercle de la semaine , en est aussi appelé le huitième , sans cesser d'en être le premier.

XLII. Que dirons-nous des douze sonnettes attachées à la robe du grand-prêtre ? Ne pourrait-on pas dire qu'elles représentaient les douze apôtres que la vertu de Jésus-Christ , le pontife éternel , avait attachés à sa personne , et dont la voix a rempli le monde entier et de la gloire de Dieu et de la grâce de son Christ ? ce qui faisait dire à David : « Leur voix a retenti par toute la terre , et leurs paroles se sont fait entendre jusqu'aux extrémités du monde. » Isaïe , parlant au nom des apôtres que les hommes avaient cru , non à leurs paroles , mais à la puissance de celui qui les avait envoyés , s'exprime en ces termes : « Seigneur , qui a cru à nos paroles , à qui la force de Dieu s'est-elle révélée ? Nous avons prêché devant lui , et nous avons été comme un jeune enfant ou plutôt comme une faible plante dans une terre aride. » Ces paroles et celles qui suivent font partie de la prophétie que nous avons déjà citée. Mais remarquez ce passage. L'Écriture parle d'abord au nom de plusieurs : « Nous avons annoncé en sa présence. » Puis elle ajoute au singulier : « Comme un enfant. » Elle nous fait voir d'avance ce qui s'est réalisé depuis. Des hommes difficiles et durs sont deve-

nus tout à coup humbles, soumis, dociles à ses ordres, et cette docilité ne faisait plus de tous qu'un enfant. Ainsi, dans le corps humain, vous distinguez plusieurs membres qui tous réunis ne forment qu'un seul corps et n'ont pas d'autre nom. Et ce que je dis du corps de l'homme on peut le dire d'un peuple, d'une assemblée. C'est une agrégation de plusieurs personnes désignées par un nom générique, comme ne formant plus qu'une seule et même chose.

Je pourrais ainsi, mes amis, parcourir toutes les pratiques instituées par Moïse, et vous montrer qu'elles n'ont été que des signes, des figures, des prophéties de ce qui devait arriver au Christ et à ceux qui croiraient en lui, et qui étaient connus d'avance, ou des œuvres que le Christ devait lui-même opérer. Mais je crois en avoir dit assez pour vous convaincre de cette vérité. Je reprends la suite de mon discours.

XLIII. Comme la circoncision avait commencé à Abraham, le sabbat, les sacrifices, les offrandes, les fêtes à Moïse, n'étaient établis qu'à raison de la dureté de votre cœur, ainsi que nous l'avons démontré; elles devaient finir à la venue de celui qui, d'après la volonté de Dieu le père, est né d'une vierge de la race d'Abraham, de la tribu de Juda et du sang de David, je veux dire à la venue du Christ, le fils de Dieu, annoncé au monde entier comme la loi nouvelle, le testament nouveau qui doit paraître un jour, ainsi que le prouvent les différents oracles que nous avons déjà cités.

Pour nous, qui devons au Christ le bonheur de connaître Dieu, nous avons reçu non la circoncision de la chair, mais celle de l'esprit qu'Hénoch et les autres justes ont observée; nous l'avons reçue dans le baptême, grâce à la miséricorde divine qui nous a affranchis du péché; et vous pouvez tous la recevoir comme nous. Mais puisque la discussion exige que nous entrions dans le mystère de la naissance du Christ,

j'aborde ce sujet. Isaïe nous dit que sa génération est infamable. « Qui pourrait la raconter ? s'écrie-t-il. Il a été enlevé à la terre, les iniquités de mon peuple l'ont conduit à la mort. » Ainsi l'Esprit saint lui-même vous déclare que la génération de celui qui doit mourir pour guérir les pécheurs par ses meurtrissures ne peut être racontée ; mais comment est-il né, comment a-t-il paru dans le monde ? Pour l'apprendre à ceux qui croient en lui, voici comme l'Esprit saint a prédit, par la bouche du même prophète, ce qui s'est accompli : « Alors le Seigneur parla encore à Achaz et lui dit : Demande un prodige au Seigneur ton Dieu, au plus profond de l'abîme ou au plus haut des cieux. » Achaz répondit : « Je me tairai et je ne tenterai point le Seigneur. » Le prophète s'écria : « Ecoutez, maison de David, n'est-ce donc pas assez pour vous de lasser la patience des hommes, faut-il encore que vous lassiez celle de mon Dieu ? C'est pourquoi le Seigneur vous donnera lui-même un signe. Voilà que la vierge concevra et enfantera un fils, et il sera appelé Emmanuel ; il se nourrira de lait et de miel jusqu'à ce qu'il sache rejeter le mal et choisir le bien. Avant que l'enfant puisse discerner le bien du mal, qu'il éprouve le mal et choisisse le bien ; avant que l'enfant sache appeler son père et sa mère, il détruira la puissance de Damas, et emportera les dépouilles de Samarie devant le roi des Assyriens ; et cette terre que vous détestez, à cause de ces deux rois, sera abandonnée ; le Seigneur amènera, par les armes du roi d'Assyrie, sur vous et sur votre peuple, et sur la maison de votre père, des jours tels qu'on en aura jamais vu de semblables depuis la séparation d'Ephraïm et de Juda. » Excepté notre Christ, il n'est pas un seul descendant d'Abraham qui soit né ou qu'on ait fait naître d'une vierge, tout le monde en convient. Mais comme vous et vos docteurs vous osez assurer que le texte ne dit pas : « Voilà qu'une *vierge*, » mais, « qu'une *jeune fille* concevra dans son sein et enfantera son fils ; » comme vous prétendez d'ailleurs

que la prophétie ne peut s'entendre que d'Ezéchias, un de vos rois, je vais essayer de vous montrer en peu de mots qu'il s'agit ici d'une vierge et que la prophétie regarde celui que nous reconnaissons pour le Christ.

XLIV. Je vous parle dans vos intérêts; vous ne me ferez pas un crime, je l'espère, de recourir à toutes ces preuves pour tâcher de vous convaincre; mais si par obstination ou par pusillanimité, à cause de la peine de mort portée contre les Chrétiens, vous persistez à repousser la vérité, il est évident que vous serez vous-mêmes les auteurs de votre perte. Vous êtes entièrement dans l'erreur, si vous vous croyez, parce que vous descendez d'Abraham selon la chair, appelés à recueillir l'héritage des biens que Dieu promet, par son Christ, d'après les divins oracles. Aucun homme, quand il serait de la race d'Abraham, ne peut avoir part à cet héritage, s'il n'a été l'imitateur de la foi, s'il n'a eu l'intelligence de toutes les vérités cachées, c'est-à-dire s'il n'a compris que, parmi les observances de la loi, les unes avaient pour objet le culte de Dieu et la pratique des devoirs de la justice, que les autres étaient des figures qui se rapportaient au mystère du Christ, ou n'avaient été données qu'à raison de la dureté de votre cœur; et vous avez la preuve de ce que j'avance dans les paroles du prophète Ezéchiel; c'est Dieu lui-même qui parle: « Quand Noé, quand Jacob et Daniel me prieraient de faire grâce à leurs fils et à leurs filles, ils ne l'obtiendraient pas. » C'est dans le même sens qu'il dit encore par la bouche d'Isaïe: « Le Seigneur Dieu a dit: Ils sortiront et verront les cadavres des prévaricateurs; leur ver ne mourra point, leur feu ne s'éteindra jamais, et toute chair aura ce spectacle sous les yeux. » Renoncez donc à de vaines espérances, cherchez plutôt par quelle voie vous pourrez obtenir la rémission de vos péchés et renaitre à l'espoir des biens promis.

Je n'en vois pas d'autre que celle-ci: la foi en Jésus comme

le Messie promis, la rémission des péchés par le baptême qu'avait annoncé Isaïe, et une vie désormais pure et sans tache.

XLV. — Pardonnez-moi, me dit Tryphon, si j'interromps la suite de vos idées. J'ai besoin de vous faire ici une question, souffrez que d'abord je vous l'adresse.

— Faites-moi, lui dis-je, toutes celles que vous voudrez, selon qu'elles vous viendront à l'esprit. Après vos questions et mes réponses, je tâcherai de reprendre la suite de mon discours et de finir.

— Dites-moi, si ceux qui ont vécu selon la loi de Moïse auront part à la vraie vie, comme Hénoch, Jacob, Noé, au jour de la résurrection des morts. — Je vous ai déjà cité, lui répondis-je, ces paroles d'Ezéchiel : « Non, quand Noé, Jacob, Daniel demanderaient grâce pour leurs fils et pour leurs filles, ils ne l'obtiendraient pas. » Car personne ne sera sauvé pour les œuvres de ses pères. Je vous ai dit aussi que ceux qui auraient suivi la loi de Moïse pourraient, comme les justes dont vous venez de parler, arriver au salut. Car les grands préceptes de justice, de piété que comprend la loi naturelle, se trouvent aussi dans la loi de Moïse et sont obligatoires pour ceux qui vivent sous elle, aussi bien que les pratiques qui ont été données à cause de la dureté de votre cœur, et qui furent toujours observées par les enfants de la loi. Dès lors qu'ils suivaient les préceptes de la loi naturelle, éternelle, universelle, ils sont agréables à Dieu ; et par Jésus-Christ au jour de la résurrection, Dieu les assimilera aux justes qui les ont précédés, tels que Noé, Hénoch, Jacob et d'autres encore ; ils obtiendront tous le salut avec ceux qui reconnaissent Jésus-Christ pour le fils de Dieu, existant avant le soleil et les autres astres, fait chair dans le temps et né d'une vierge du sang de David, afin que, par l'économie de ce mystère, le serpent, qui dès le commencement avait exercé sa méchanceté, et les anges devenus

semblables à lui, vissent leur puissance anéantie, que les hommes ne craignissent plus la mort, qu'au second avènement du Christ elle s'éloignât pour toujours de ceux qui croient en lui et ne cherchent qu'à lui plaire, qu'en un mot elle n'existât plus lorsque les uns auront subi le jugement et la condamnation qui les enverra au supplice d'un feu éternel, et que les autres entrèrent dans cette heureuse immortalité qui les affranchira pour toujours de la souffrance, de la misère et de la corruption.

XLVI. — Mais dites-moi, reprit Tryphon, ceux qui voudraient encore aujourd'hui observer la loi de Moïse en même temps qu'ils croiraient en Jésus-Christ crucifié, et le reconnaîtraient pour le Christ de Dieu qui doit juger tous les hommes et dont l'empire est éternel, seraient-ils sauvés ?

— Mais voyons d'abord, lui dis-je, s'il est possible à présent d'observer tous les préceptes de la loi. — Non, assurément, répondit Tryphon. Nous reconnaissons avec vous qu'on ne peut immoler qu'à Jérusalem l'agneau pascal, que la loi ne veut pas qu'on offre ailleurs les deux boucs dans les jours de jeûne et qu'on fasse hors de son temple les autres oblations.

Alors je repris : — Dites-moi, je vous prie, quelles sont les observances de la loi qu'il est possible, de suivre, et vous serez convaincus qu'on peut se sauver sans accomplir ces préceptes que vous croyez être ceux de la justice éternelle.

— On peut encore, dit Tryphon, observer le sabbat, la circoncision, les nouvelles lunes, les purifications prescrites quand on a touché quelque objet d'impur ou rempli le devoir conjugal.

— Mais, lui dis-je, Abraham, Isaac, Jacob, Noé, Job et tous les autres justes qui ont vécu avant ou après ces patriarches, Sara, l'épouse d'Abraham, et Rébecca, l'épouse

d'Isaac, Rachel et Lia, les épouses de Jacob, et les autres femmes, jusqu'à la mère de Moïse, ce fidèle serviteur de Dieu, n'ont pu suivre les observances de la loi. Selon vous, seraient-ils exclus du salut ?

— Abraham n'a-t-il pas été circoncis et tous ceux qui sont venus après lui ? répliqua Tryphon.

— Je sais bien, lui dis-je, qu'Abraham et ses descendants ont reçu la circoncision ; mais je vous ai déjà dit pourquoi elle leur avait été donnée, et je me suis là-dessus beaucoup étendu. Mais si tout ce que j'ai dit sur ce point n'a pu vous convaincre, nous examinerons encore cette question. Vous savez que de tous les justes aucun, jusqu'à Moïse, n'observa et ne fut obligé d'observer une seule des pratiques dont il s'agit, sauf la circoncision, qui remonte à Abraham.

— Nous le savons bien, dit Tryphon, et nous reconnaissons que ces justes sont sauvés.

— Noubliez pas, repris-je, que Dieu ne vous a donné tous les préceptes par le ministère de Moïse qu'à raison de la dureté de votre cœur. Il voulait que toutes ces pratiques fussent autant de moniteurs qui vous remissent sans cesse sa pensée sous les yeux dans toutes vos actions, afin de vous détourner de l'injustice et de l'impiété. Il vous ordonna même de vous ceindre d'une bandelette qui vous rappelât son souvenir et de porter un phylactère ou membrane de parchemin très-mince, sur laquelle étaient tracés certains caractères que nous regardons comme sacrés. C'était tout à la fois un aiguillon qui réveillait sans cesse en vous la pensée de Dieu, et un reproche fait à votre conscience d'être si prompts à l'oublier ; et toutes ces précautions cependant n'ont pu vous détourner de l'idolâtrie. En effet, du temps d'Elie, Dieu, comptant ceux qui n'avaient pas fléchi le genou devant Baal, n'en trouva que sept mille qui lui fussent restés fidèles ; plus tard il vous reproche par la bouche d'I-

saïe d'avoir immolé vos enfants mêmes aux idoles? Nous, au contraire, plutôt que de leur sacrifier comme nous le faisons autrefois, nous endurons les plus cruels supplices. Nous condamnent-on à la mort, nous nous livrons à la joie, parce que nous sommes persuadés que Dieu nous ressuscitera par son Christ et que nous serons incorruptibles, impassibles, immortels. D'un autre côté, nous savons, nous, que de simples observances, établies à raison de la dureté du cœur, ne peuvent produire des œuvres de justice et de piété.

XLVII. — Mais, dit Tryphon, si quelqu'un, persuadé de cette vérité, voulait encore garder les observances légales, bien qu'il reconnût Jésus-Christ pour le Christ, qu'il crût en lui et obéît à sa parole, sera-t-il sauvé?

— A mon avis, il le sera, lui répondis-je, pourvu toutefois qu'il ne cherche point à persuader aux autres, c'est-à-dire aux gentils affranchis de l'erreur par Jésus-Christ, qu'ils doivent comme lui pratiquer ces observances, et qu'il ne soutienne pas que sans elles on ne peut obtenir le salut, comme vous le prétendiez vous-même, Tryphon, au commencement de cette discussion : car vous m'avez dit formellement que je ne serais pas sauvé, si je n'observais pas la loi.

Tryphon reprit : — Mais pourquoi dites-vous : « A mon avis, cet homme sera sauvé, » sinon parce que plusieurs pensent qu'il ne le sera pas ?

— Oui, lui dis-je, il en est qui pensent ainsi. Ils craindraient de s'entretenir, de loger sous le même toit, d'avoir les moindres rapports avec les hommes dont vous parlez. Je ne partage pas leurs sentiments. Si quelques-uns d'entre vous veulent encore par faiblesse observer tout ce qu'ils peuvent d'une loi que Moïse n'avait donnée qu'à raison de la dureté du cœur; s'ils espèrent en même temps en Jésus-Christ et observent les préceptes éternels de justice et

de piété, qui sont la base de la loi naturelle, sans refuser de vivre avec les Chrétiens fidèles à Jésus-Christ, et sans chercher à leur persuader de se faire circoncire comme eux et d'observer le sabbat et les autres pratiques de la loi, je pense qu'il faut les recevoir et communiquer avec eux en toutes choses, comme avec des hommes animés de notre esprit, comme avec des frères. Pour ceux de votre nation qui croient, nous disent-ils, en Jésus-Christ, mais qui veulent obliger les fidèles d'entre les gentils à pratiquer la loi de Moïse, et refusent de communiquer avec eux sans cette condition, je ne les recevrais pas comme les autres; je crois bien toutefois que ceux qui se laisseraient persuader d'allier l'observance de la loi avec la confession de Jésus-Christ pourraient être sauvés. Mais quant à ceux qui après avoir reconnu et confessé le Christ auraient passé aux observances légales, n'importe par quel motif, et cessé de le reconnaître pour le Messie, sans avoir fait pénitence avant de mourir, je puis vous assurer qu'il n'y a point de salut pour eux ni pour les descendants d'Abraham qui vivent selon la loi et meurent sans avoir cru en Jésus-Christ, je parle surtout de ceux qui ont blasphémé et qui blasphèment encore contre lui dans leurs synagogues. Mais, s'ils le confessent avant leur mort, ils seront assurément sauvés et préservés des feux éternels. Car, dans sa bonté, dans sa miséricorde, dont les trésors sont infinis, comme le dit Ezéchiel, Dieu met le pécheur pénitent au même rang que le juste qui a vécu sans péché : il n'en est pas ainsi de celui qui passe des voies de la piété et de la justice dans celles du crime et de l'impunité, Dieu ne le distingue plus du pécheur, de l'homme injuste et impie. C'est pourquoi notre Seigneur Jésus-Christ nous dit : « Je vous jugerai selon les voies où je vous aurai surpris. »

XLVIII. — Nous savons, dit Tryphon, ce que vous pensez sur ce point; reprenez la discussion où vous l'avez laiss-

sée, et tâchez d'en finir. Vous me paraissez soutenir un paradoxe singulier et qui ne peut s'appuyer d'aucune preuve. Quoi ! vous prétendez que votre Christ est Dieu, qu'il a existé avant les siècles, qu'il a bien voulu naître, s'incarner, et qu'il s'est fait homme sans être né de l'homme. Ce n'est pas seulement un paradoxe qui choque toutes les idées reçues, mais encore une absurdité.

— Oui, je sais que cette doctrine doit paraître étrange à ceux d'entre vous qui ne veulent ni comprendre, ni suivre la parole de Dieu, et qui n'écoutent d'autre voix que leurs docteurs. C'est le reproche que Dieu vous fait lui-même. Quand je ne pourrais vous démontrer que Jésus-Christ est le fils de Dieu créateur de toutes choses, qu'il existe avant les siècles, qu'il est Dieu lui-même en même temps qu'il est homme né d'une vierge, il n'en resterait pas moins démontré qu'il est le Christ de Dieu. Après vous l'avoir prouvé comme je l'ai fait, si je ne vous démontrerais pas aussi clairement ce que je viens d'ajouter, c'est-à-dire qu'il a précédé les siècles, qu'il a voulu prendre une chair, se faire homme et tout souffrir pour obéir à la volonté de son père, tout ce que vous pourriez dire, c'est que je me trompe sur ce point ; mais vous ne pourriez vous refuser à reconnaître en lui le Christ promis. Ne paraîtrait-il qu'un homme né d'entre les hommes, n'ayant rien de plus que le caractère d'une élection sainte qui le montre comme le Christ de Dieu, du moins devez-vous reconnaître en lui ce caractère. Ainsi l'ont jugé quelques hérétiques qui portent le nom de Chrétiens. Tout en le regardant comme un homme, ils le reconnaissaient pour le Christ. Je ne partage pas leur sentiment quand ils n'en font qu'un simple mortel, et je ne l'adopterais jamais, quand le plus grand nombre qui pense comme moi viendrait à penser comme eux. Car le Christ lui-même nous commande de croire non à la parole de l'homme, mais à la parole des prophètes et à la sienne.

XLIX. Tryphon reprit : — L'opinion de ceux qui ne font de Jésus-Christ qu'un homme marqué du sceau de l'élection divine à la faveur de l'onction qu'il a reçue, et par elle devenu le Christ, paraît bien plus probable que celle que vous défendez ; et nous aussi, nous attendons un Christ qui ne sera qu'un homme né d'entre les hommes, et qui recevra l'onction sainte des mains d'Elie, quand celui-ci viendra. Bien que Jésus vous paraisse le Christ, vous ne devez toujours voir en lui qu'un homme, né comme les autres hommes. Mais comme Elie n'a pas paru, je ne peux pas même admettre que ce soit le Christ.

— Voilà votre avis, Tryphon. Mais répondez-moi, le prophète Zacharie ne dit-il pas qu'Elie doit venir avant le grand et terrible jour du Seigneur ?

— Oui, certainement, me répondit-il.

— Eh bien, repris-je, si nous sommes obligés, d'après l'Écriture, de reconnaître que les prophètes ont prédit deux avènements du Christ, l'un qui le fera voir sans éclat, sans beauté, exposé à toutes les douleurs ; l'autre, qui nous le montrera environné de gloire et s'avancant comme le juge de tous les hommes, ainsi que nous l'avons prouvé plus haut par tant d'endroits de l'Écriture, comment ne pas voir qu'il s'agit du second avènement dans ces mots de *jour grand et terrible*, et que c'est de ce dernier avènement qu'Elie est annoncé comme précurseur ?

— Oui, je vous l'accorde encore, me dit-il.

— Jésus-Christ lui-même, continuai-je, nous apprend qu'Elie doit venir en personne. Mais nous savons qu'il parle du jour où le Christ viendra du ciel dans toute sa gloire. Quant au premier avènement, on peut dire aussi qu'Elie a paru : car l'esprit de Dieu qui était en lui s'est manifesté comme précurseur dans la personne de saint Jean, un des prophètes sortis de votre nation et le dernier qui parut parmi vous. Car voici ce qu'il disait, assis sur les bords du Jour-

dain : « Je baptise dans l'eau pour la pénitence; mais celui qui doit venir après moi, et dont je ne suis pas digne de porter les souliers, est plus puissant que moi; celui-là vous baptisera dans l'esprit et dans le feu. Il tiendra le van à sa main, et il nettoiera son aire, et il amassera son froment dans le grenier, et il brûlera la paille dans un feu qui ne s'éteindra jamais. »

Votre roi Hérode l'avait fait jeter dans les fers; mais lorsqu'il célébrait le jour de sa naissance, la fille de son frère l'ayant charmé par sa manière de danser, il l'obligea de lui demander tout ce qu'elle voudrait. La jeune princesse, d'après le conseil de sa mère, demanda la tête de Jean. Le roi l'envoya couper et la fit apporter dans un bassin.

Jésus notre maître, quand il a paru sur la terre, dit-il à ceux qui prétendaient comme vous qu'Elie devait précéder le Christ :

« Oui, Elie doit venir et rétablir Israël; mais je vous déclare qu'Elie est déjà venu, et ils ne l'ont pas connu, et ils ont fait contre lui tout ce qu'ils ont voulu. » Il est écrit qu'alors ses disciples comprirent qu'il leur avait parlé de Jean-Baptiste.

— Vous me paraissez encore, reprit Tryphon, blesser les idées reçues, quand vous dites que l'esprit de Dieu qui était dans Elie fut aussi dans Jean-Baptiste.

— Est-ce que vous ne savez pas, lui dis-je, que c'est précisément ce qui est arrivé à Jésus, fils de Navé, qui fut chargé après Moïse de conduire le peuple d'Israël? Est-ce que Dieu lui-même, lorsqu'il ordonna à Moïse de lui imposer les mains, n'a pas dit en propres termes : « Et moi, je transporterai sur lui l'Esprit saint qui est en toi? »

— Oui, dit Tryphon.

— Ainsi, continuai-je, de même que du vivant de Moïse Dieu transporta sur le fils de Navé l'esprit qui était en lui, de même Dieu a pu transporter celui d'Elie sur Jean. Le pre-

mier avènement du Christ était sans gloire ; ainsi devait être le premier avènement de l'esprit précurseur, qui restait toujours en Elie pur et intact. Il est dit que Dieu combat Amalec d'une main invisible ; qu'Amalec ait été vaincu, vous ne le nieriez pas. Mais si on prétend qu'il ne doit succomber qu'au jour où le Christ viendra dans sa gloire, pourquoi l'Écriture dit-elle que la main invisible du Seigneur poursuit Amalech ? Il faut donc reconnaître que la vertu de Dieu était cachée dans le Christ crucifié, qui fait trembler les démons et toutes les puissances et principautés de la terre. Ainsi la vertu d'Elie était cachée dans Jean-Baptiste.

L. — On voit bien, me dit Tryphon, que vous avez une longue habitude de la controverse, et qu'il vous est souvent arrivé de discuter avec toutes sortes de personnes et sur toutes sortes de sujets. Voilà pourquoi vous êtes toujours prêt à répondre.

Mais dites-moi donc comment vous pourriez prouver qu'il existe un autre Dieu que le Dieu créateur de toutes choses. Vous essayeriez ensuite de me démontrer comment il a pu s'abaisser jusqu'à naître d'une vierge et se faire homme comme nous.

— Très-volontiers, lui dis-je ; mais permettez-moi de vous citer d'abord les paroles d'Isaïe sur la fonction de précurseur que le prophète Jean-Baptiste a remplie parmi vous avant la venue de Jésus-Christ.

— Je vous écoute, me dit-il.

Voici comment Isaïe parle de la mission de Jean, qui précéda le Christ :

Ezéchias dit à Isaïe : « La parole du Seigneur est juste ; que la vérité et la paix subsistent pendant mon règne. Console-toi, console-toi, mon peuple, dit le Seigneur ton Dieu. Prêtres, parlez au cœur de Jérusalem, et appelez-la par son nom ; ses maux sont finis, son iniquité lui est pardonnée, elle a reçu du Seigneur des grâces qui surpassent ses crimes.

On entend la voix de celui qui crie dans le désert : Préparez la voie du Seigneur, rendez droits les sentiers. Toute vallée sera comblée, toute montagne et toute colline sera abaissée, les chemins tortueux seront redressés, ceux qui étaient raboteux seront aplanis ; la gloire du Seigneur sera révélée, le Seigneur va parler, toute la terre verra le Sauveur. Une voix m'ordonne de crier, et j'ai répondu : Que dirai-je par mes cris ? Tous les mortels ne sont que de l'herbe et toute leur beauté ressemble à la fleur des champs. Le Seigneur a répandu un souffle brûlant ; l'herbe de la prairie s'est desséchée, la fleur est tombée. Oui, les peuples sont comme l'herbe de la prairie. L'herbe sèche, la fleur tombe, mais la parole de notre Dieu subsiste dans l'éternité. Montez sur le sommet de la montagne, vous qui évangélisez Sion ; criez encore plus haut, ne craignez pas ; dites aux villes de Juda : Voici votre Dieu ! et voilà que le Seigneur paraît revêtu de force ; son bras signale sa puissance ; le prix de sa victoire est en ses mains, ses œuvres le précèdent et l'annoncent. Il gouverne ses troupeaux comme un pasteur vigilant ; il rassemble ses agneaux, il les presse dans ses bras, il les réchauffe sur son sein ; il porte lui-même les brebis pleines. Qui a mesuré les eaux dans le creux de sa main, et qui, la tenant étendue, a pesé les cieux ? Qui a soutenu de trois doigts la masse de la terre ? qui a mis les collines en équilibre ? Qui a aidé l'esprit du Seigneur ? Qui est entré dans son conseil ? Qui l'a conduit ? Qui a-t-il consulté ? Qui l'a instruit ? Qui lui a enseigné les voies de la justice ? De qui tient-il la science ? Qui lui a ouvert les routes de la sagesse ? Les nations sont devant lui comme une goutte d'eau dans un vase d'airain, un grain de sable dans une balance ; les îles sont comme la poudre légère. Le Liban et ses forêts ne suffiraient pas au feu de ses autels. Tous les animaux de la terre ne seraient point un sacrifice digne de lui. Tous les peuples sont devant lui comme s'ils n'étaient pas. »

LI. Quant j'eus finis, Tryphon reprit : — Tous les mots de cette prophétie sont ambigus ; je n'y vois rien qui revienne à la question.

— Oui, lui dis-je, si le ministère prophétique n'avait pas cessé chez vous depuis Jean-Baptiste, vous pourriez trouver obscures les paroles que je viens de citer et qui se rapportent à Jésus-Christ.

Mais si Jean l'a précédé, prêchant aux hommes le baptême de la pénitence ; si Jésus-Christ vint à lui sur les bords du Jourdain et mit fin à sa prédication et à son baptême ; s'il commença lui-même à prêcher l'Évangile, annonçant aux hommes que le royaume de Dieu était proche ; qu'il aurait à souffrir de la part des scribes et des pharisiens, qu'il fallait qu'il fût crucifié et qu'il ressuscitât ; qu'il reparaitrait dans Jérusalem, où il retrouverait ses disciples et vivrait avec eux ; mais qu'il s'élèverait dans l'intervalle de faux prêtres, de faux prophètes abusant de son nom pour tromper les peuples : si tout cela s'accomplit, ainsi que tout le monde peut le voir, comment douter encore lorsque les événements parlent si haut ?

Il avait annoncé clairement que désormais il ne s'élèverait plus de prophètes parmi vous. Et pour convaincre les hommes que le Testament nouveau promis dès longtemps, et qui n'était autre que lui-même en sa qualité de Christ, venait d'apparaître, voici ce qu'il disait aux Juifs : « La loi et les prophètes ont existé jusqu'à Jean. Depuis ce temps le royaume de Dieu souffre violence, et les violents seuls le ravissent ; et si vous voulez l'entendre, il est lui-même Elie qui doit venir. Que celui qui a des oreilles pour entendre, entende. »

LII. Le patriarche Jacob avait aussi prédit les deux avènements du Christ ; il avait annoncé qu'on le verrait dans le premier en proie à la douleur, et qu'ensuite il n'existerait plus chez vous ni rois, ni prophètes ; que les gentils, pleins

de foi en Jésus souffrant et humilié, vivraient dans l'attente de son second avènement. C'est bien là ce que l'esprit prophétique exprimait d'une manière symbolique et mystérieuse. Alors je rapportai ses propres paroles :

« Juda, tes enfants te loueront; ta main sera sur la tête de tes ennemis; les enfants de ton père s'humilieront devant toi. Juda est comme un jeune lion. Mon fils, tu t'es levé pour le butin, et dans ton repos tu dors comme le lion et la lionne: qui osera le réveiller? Le sceptre ne sortira pas de Juda, ni le prince de sa postérité, jusqu'à ce que vienne celui à qui appartient le sceptre, et qui est l'attente des nations. Il liera son ânon à la vigne, à la vigne, le fils de son ânesse; et il lavera son manteau dans le vin, et sa robe dans le sang de la vigne. Ses yeux seront plus rouges que le vin et ses dents plus blanches que le lait. »

Or, depuis les premiers temps jusqu'à l'époque où Jésus-Christ est né et a souffert, votre nation a toujours eu des princes et des prophètes. Vous n'oseriez, vous ne pourriez soutenir le contraire. Si vous dites qu'Hérode, sous le règne duquel Jésus-Christ a souffert, était d'Ascalon, vous convenez cependant qu'il y avait chez vous un prince des prêtres. Vous aviez donc même alors un pontife qui offrait des sacrifices selon la loi de Moïse, et qui en suivait toutes les observances, tandis que la succession des prophètes se continuait jusqu'à Jean, qui fut le dernier, comme elle s'était perpétuée jusqu'à l'époque où la terre de Juda fut ravagée, les vases sacrés enlevés, votre peuple enmené captif à Babylone. La nation eut toujours quelques prophètes qui en étaient comme les maîtres, les chefs, les princes. L'esprit qui était en eux sacrait les rois et les établissait sur vous. Mais, depuis que notre Seigneur Jésus-Christ a paru au milieu de votre peuple et que vous l'avez mis à mort, vous avez cessé d'avoir des prophètes. La nation n'a plus de rois, votre pays est entièrement dévasté et ressemble à une demeure abandonnée. La

prédiction des deux avènements du Christ se trouve dans ces paroles de Jacob : *Il sera l'attente des nations*. Elles annoncent d'une manière mystérieuse que les gentils croiront en lui. Et vous le voyez, de toutes les nations nous formons un nouveau peuple, un peuple saint qui adore le vrai Dieu par la foi en Jésus-Christ, dont nous attendons le second avènement.

LIII. Ces autres paroles : « Il liera son âne à la vigne, et le fils de l'ânesse au cep de la vigne, » étaient tout à la fois et une figure et une prédiction de ce qu'il fit lors du premier avènement, et de la conversion des gentils qui devaient croire en lui. Jusqu'au moment où Jésus-Christ instruisit les nations, elles étaient comme l'ânon qui n'a jamais porté de bât et qui ne connaît pas le joug. Il leur envoya ses apôtres pour les instruire et les^e plier au joug de sa loi ; elles l'ont porté avec tant de docilité, qu'on les a vues disposées à tout souffrir dans l'attente des biens promis.

Pour Jésus-Christ notre Seigneur, il a véritablement paru sur une ânesse. Rappelez-vous ce qu'il fit lorsqu'il approchait de Jérusalem : il envoya ses disciples lui chercher une ânesse qui était attachée avec son ânon à l'entrée d'un bourg appelé Betphagé ; et quand ils l'eurent amenée, il monta dessus et entra dans la ville. L'action de Jésus-Christ, réalisant aux yeux de tout le monde les prophéties qui concernent le Christ, ne prouvait-elle pas évidemment qu'il était lui-même le Christ promis ? Et quand il accomplit ainsi tous les oracles et qu'on vous le prouve les Ecritures à la main, vos cœurs restent toujours endurcis ! Ce que nous venons de dire avait été prédit en ces termes par Zacharie, un des douze prophètes : « Tressaille d'allégresse, fille de Sion ! pousse des cris de joie, fille de Jérusalem ! voilà que ton roi viendra vers toi, juste et sauveur, doux et pauvre, monté sur une ânesse et sur le fils de l'ânesse. »

Remarquez ces paroles de l'Esprit saint, qui dit formellement comme le patriarche Jacob, que le Christ se servira de l'ânesse et de l'ânon, et l'ordre donné par Jésus-Christ de lui amener l'un et l'autre, et vous comprendrez ce que signifiait cette ânesse. N'était-ce pas la figure de ceux de la synagogue qui devaient un jour, comme les gentils, croire en lui ?

Car, de même que l'ânon inaccoutumé au joug représentait les gentils, de même l'ânesse habituée à porter le bât figurait la nation juive. La loi donnée par les prophètes, qu'était-ce autre chose qu'un joug qui vous était imposé ? Zacharie avait encore prédit que le Christ serait frappé et ses disciples dispersés. N'est-ce pas ce qui est arrivé ? Lorsque Jésus fut mis en croix, ceux qui étaient avec lui prirent la fuite. Ils ne reparurent qu'après sa résurrection, lorsqu'il leur montra que celui qui devait ainsi souffrir d'après les prophètes, c'était lui-même. Alors ils furent forcés de croire, et ils partirent pour le faire connaître au monde entier. Et voilà pourquoi nous sommes si fermes dans sa foi et dans sa doctrine. Ne trouvons-nous pas en effet le plus puissant motif de croire et dans les prophéties et dans la conversion de ceux que nous voyons aujourd'hui par toute la terre amenés à la connaissance du vrai Dieu, au nom de Jésus crucifié ? Mais citons les paroles mêmes de Zacharie : « Glaive, lève-toi sur mon pasteur, sur l'homme de mon peuple, dit le Seigneur des armées. Frappe le pasteur, et ses brebis seront dispersées. »

LIV. Remarquez ces paroles de la prophétie de Jacob rapportées par Moïse : « Il lavera sa robe dans le vin et son manteau dans le sang de la vigne ; » elles signifient qu'il devait purifier, par son sang, ceux qui croient en son nom. Par sa robe, l'Esprit saint désigne ceux qui ont reçu de lui la rémission de leurs péchés, qu'il remplit toujours de son esprit, et qu'il revêtra de sa gloire au jour de son second

avènement. Mais pourquoi ces mots : « Le sang de la vigne ? » N'est-ce pas pour nous faire entendre d'une manière ingénieuse que Jésus-Christ tire son sang, non de l'homme, mais de la vertu de Dieu ; car ce n'est pas l'homme qui produit le sang de la vigne, et le prophète annonce qu'il en sera de même du sang du Christ, qu'il viendra, non de l'homme, mais de Dieu.

Cette prophétie vous prouve donc, mes amis, que le Christ n'est point né de l'homme comme nous naissons tous.

LV. — Nous admettrons votre explication, dit Tryphon, quand vous l'appuierez d'autres preuves ; mais pour le moment sortez de cette digression et prouvez-nous que l'Esprit saint reconnaît un autre Dieu que le créateur de l'univers. N'allez pas nous parler du soleil et de la lune que les nations, l'Écriture, adoraient comme des dieux. Il ne faut pas prendre à la lettre ce langage des prophètes : « Ton Dieu est le Dieu des dieux, le Seigneur des seigneurs, » le désignant toutefois par les attributs de grand, de fort, de terrible ; les prophètes ne veulent pas dire pour cela que les astres soient des dieux. L'Écriture nous fait seulement entendre que, parmi les êtres que la crédulité humaine regardait comme des dieux et des seigneurs, il n'y a qu'un seul vrai Dieu, qu'un seul véritable Seigneur ; celui qui a tout créé ; et pour nous le prouver, l'Esprit saint nous dit par David : « Les dieux des nations, c'est-à-dire ceux qu'elles honorent sous ce nom, ne sont pas des dieux, mais des simulacres des démons. » Le prophète exprime ensuite combien il déteste et ceux qui les fabriquent et ceux qui les adorent.

Mon intention, repris-je, n'était pas de vous citer ces passages qui condamnent, je le sais, tous ceux qui se livrent à l'idolâtrie ; les preuves que je veux vous donner sont sans réplique : elles vous paraîtront nouvelles, et cependant vous

les lisez tous les jours. Rien ne prouve mieux que la mauvaise disposition de votre cœur a fait pour vous des divines Ecritures un livre scellé. Vous n'y voyez pas la sagesse divine renfermée dans chaque parole. J'en excepte un petit nombre que Dieu, dans son infinie miséricorde, a laissé parmi vous comme une semence de salut, pour me servir du langage d'Isaïe, afin que votre race ne pérît pas tout entière, comme celle de Sodome et de Gomorrhe. Prêtez donc toute votre attention aux paroles des saintes Ecritures que je vais vous citer ; elles n'exigent point d'explication, elles n'ont besoin que d'être écoutées.

LVI. Voyez quel nom Moïse, ce saint et fidèle serviteur du Très-Haut, donne à celui qui se fit voir à Abraham près du chêne de Mambré, et qui était accompagné de deux anges, envoyés, comme lui, pour prononcer le jugement de Sodome, par l'être qui réside au plus haut des cieux, que personne n'a vu, qui n'a parlé directement, lui-même, à personne, et que nous appelons le père, le créateur de toutes choses. Moïse déclare en propres termes qu'il est Dieu ; voici comme il s'exprime : « Or, Dieu apparut en la vallée de Mambré à Abraham, assis à l'entrée de sa tente, durant la chaleur du jour. Et comme il levait les yeux, trois hommes parurent debout près de lui, et aussitôt qu'il les eut aperçus, il courut au-devant d'eux dès l'entrée de sa tente, et il adora, s'inclinant vers la terre ; » et plus bas : « Abraham se levant dès le matin s'en alla au lieu où il s'était trouvé avec le Seigneur, et il regarda Sodome et Gomorrhe et toute la terre de cette contrée, et il vit une flamme monter de la terre comme la vapeur d'une fournaise. » Quand j'eus fini, je demandai à mes interlocuteurs s'ils avaient saisi le sens de ces paroles. — Oui, répondirent-ils ; mais elles ne prouvent pas qu'il existe, ou que le Saint-Esprit ait dit qu'il existât un autre Dieu, un autre Seigneur que le créateur de toutes choses.

— Puisque vous comprenez si bien les Ecritures, leur dis-je, je vais essayer de vous prouver d'après leur témoignage la vérité de ce que j'avance, c'est-à-dire qu'après le créateur de l'univers, il existe une autre personne qu'on appelle Dieu et Seigneur, et qui est réellement l'un et l'autre; elle est aussi parfois désignée sous le nom d'ange, parce qu'elle annonce aux hommes tout ce que veut leur annoncer le Dieu créateur, au-dessus duquel il n'est pas d'autre Dieu. Je citai de nouveau le passage, et je demandai à Tryphon : Pensez-vous, d'après ces paroles de l'Ecriture, que ce soit Dieu qui ait apparu à Abraham sous le chêne de Mambré?

— Oui, sans doute, répondit-il.

— Etait-il un de ceux qui apparurent à Abraham au nombre de trois et que l'Esprit saint désigne sous le nom d'hommes?

— Nullement, répondit-il; Dieu se fit voir au patriarche avant l'apparition des trois personnages. L'Ecriture les appelle du nom d'hommes, mais ils étaient des anges. Deux furent envoyés pour détruire Sodome; l'autre vint annoncer à Sara qu'elle aurait un fils. Ce message rempli, il disparut.

— Mais, lui dis-je, comment se fait-il que celui des trois qui avait dit devant la tente : *Je reviendrai vers toi, lorsque l'heure en sera venue, et alors il naîtra un fils à Sara*, ait reparu, en effet, après la naissance du fils de Sara, et que dans le même passage l'Esprit saint déclare qu'il était Dieu? Pour vous faire comprendre encore plus clairement ma pensée, je vais vous citer les paroles mêmes de Moïse : « Et Sara ayant vu le fils d'Agar, servante égyptienne, jouant avec son fils Isaac, elle dit à Abraham : Chasse cette servante et son fils; car le fils de la servante ne sera point héritier avec mon fils Isaac. Abraham écouta ceci avec peine, à cause de son fils. Mais Dieu lui dit : Que cette parole sur l'enfant et sur sa servante ne te paraisse pas dure, et

quelque chose que dise Sara , écoute sa voix ; car c'est d'Isaac que ta postérité prendra son nom. »

Ne voyez-vous pas que celui qui près du chêne avait promis de revenir, parce qu'il prévoyait que son intervention serait nécessaire pour persuader à Abraham de condescendre aux volontés de Sara , revint, en effet, comme le dit l'Écriture, et qu'il est vraiment Dieu, ainsi que le prouvent ces paroles : « Dieu dit à Abraham : Que cette parole sur l'enfant et sur ta servante ne te paraisse pas dure. »

C'est par ces questions que je pressais mes interlocuteurs.

— Très-bien, dit Tryphon. Mais tout ce que vous venez de dire ne prouve nullement qu'il existe un autre Dieu que celui qui se montra à Abraham, aux autres patriarches et aux prophètes. Vous nous avez seulement fait voir que nous avons eu tort de prendre pour trois anges les trois personnages qui se trouvaient avec Abraham sous sa tente.

— Si je ne pouvais, Tryphon, vous montrer par les Écritures que l'un d'eux était Dieu, qu'elles appellent quelquefois du nom d'ange, parce qu'il est chargé de porter aux hommes les ordres du créateur, vous seriez excusable de penser ici comme votre nation à l'égard de celui qui parut au monde sous une forme humaine, ainsi qu'il s'était fait voir à Abraham accompagné de deux anges, bien qu'il fût Dieu et précédât les siècles.

— Avons-nous pu jusqu'alors, me dit-il, avoir un autre sentiment ?

— Eh bien ! lui répondis-je, je vais vous prouver, en m'appuyant toujours sur les Écritures, que celui qui s'est montré à Abraham, à Jacob, à Moïse, et qui est appelé Dieu par les livres saints, est autre que celui qui a tout créé ; mais je m'explique, autre par le nombre et non par la volonté ¹.

¹ On voit ici la divinité du Verbe incarné bien établie par saint Justin.

Car je déclare qu'il n'a jamais rien fait qui ne fût parfaitement conforme à la volonté du Dieu créateur, au-dessus duquel il n'y a pas d'autre Dieu.

— Voilà ce qu'il faut nous prouver, reprit Tryphon, si vous voulez que nous nous rangions à votre avis; nous sommes déjà persuadés que celui dont vous parlez a toujours fidèlement suivi dans ce qu'il a dit, et rempli les ordres du créateur de toutes choses.

— Le passage suivant de l'Écriture, lui répondis-je, va vous mettre en quelque sorte la vérité sous les yeux : « Le soleil, est-il dit, se levait sur la terre, quand Loth parvint à Ségôr. Le Seigneur fit donc pleuvoir sur Sodome et Gomorrhe le soufre et le feu du ciel; il détruisit ces cités et toute la contrée qui les environne. »

Un des quatre auditeurs restés avec Tryphon prit ici la parole : — Outre le Dieu qui apparut à Abraham, il faut donc aussi, dit-il, donner ce nom à l'un des deux anges qui allèrent à Sodome; car l'Esprit saint, parlant par la bouche de Moïse, l'appelle aussi Seigneur.

— Ce n'est pas seulement, lui dis-je, pour cette raison qu'il faut reconnaître ce qui est, c'est-à-dire que l'Esprit saint appelle du nom de Seigneur un autre que le créateur de toutes choses; s'il l'a déclaré par la bouche de Moïse, il le dit encore par celle de David; car il le fait parler en ces termes : « Le Seigneur a dit à mon Seigneur : Asseyez-vous à ma droite, jusqu'à ce que je réduise vos ennemis à vous servir de marchepied. » Et dans un autre endroit : « Votre trône, ô Dieu, est un trône éternel, le sceptre de l'équité est le sceptre de votre empire. Vous aimez la justice et vous haïssez l'iniquité : c'est pourquoi, ô Dieu, votre Dieu vous a sacré d'une onction de joie, au-dessus de tous ceux qui veulent y participer. »

Montrez-moi, si vous le pouvez, que l'Esprit saint donne les noms de Dieu et de Seigneur à un autre qu'au Dieu créa-

teur de l'univers et à son Christ ; car je vais vous prouver, et toujours d'après l'Écriture, que ce n'est pas l'un des deux anges qui se dirigeaient sur Sodome qu'elle appelle Seigneur, mais bien celui qui était avec eux et que Moïse nous dit être le Dieu que vit Abraham.

— Hâtez-vous de le prouver, dit Tryphon ; car, vous le voyez, le jour baisse, et nous ne nous sommes pas préparés à vous répondre sur un sujet aussi difficile. Outre cela, nous n'avons jamais eu affaire à quelqu'un qui sût creuser les choses, les discuter, les développer comme vous le faites. Grâce à l'Écriture-Sainte dont vous vous êtes toujours fait un appui, nous vous avons laissé discourir à votre gré ; c'est d'elle en effet que vous cherchez à tirer toutes vos preuves, et d'ailleurs vous déclarez qu'il n'est point de Dieu au-dessus du créateur de l'univers.

— Vous connaissez, leur dis-je, ces paroles de l'Écriture : « Et le Seigneur dit à Abraham : Pourquoi Sara a-t-elle ri, disant : Est-il vrai qu'étant vieille je puisse enfanter ? Y a-t-il quelque chose d'impossible à Dieu ? Je reviendrai vers toi, selon ma parole, en ce temps et tu vivras, et Sara aura un fils. » Plus loin nous lisons : « Après que ceux-ci se furent levés, ils tournèrent leurs yeux vers Sodome et Gomorrhe, et Abraham allait avec eux les conduisant. Et le Seigneur dit : Puis-je cacher à Abraham, mon fils, ce que je vais faire ? » Et un peu après : « le cri de Sodome et de Gomorrhe s'est multiplié et leur péché s'est aggravé devant moi. Je descendrai et je verrai s'ils ont accompli en leurs œuvres la clameur venue jusqu'à moi, et s'il est ainsi je le saurai. Et ils partirent de là, et ils s'en allèrent vers Sodome. Or, Abraham était encore devant le Seigneur, et s'approchant du Seigneur, il dit : « Perdrez-vous l'innocent avec le coupable ? » Nous ne répéterons pas les paroles qui suivent, nous les avons déjà citées ; mais il importe de rappeler celles qui m'ont servi à convaincre Tryphon et ses amis ; les voici :

« Le Seigneur disparut quand il eut cessé de parler à Abraham, et Abraham retourna en sa demeure; sur le soir arrivèrent deux anges à Sodome, et Loth était assis à la porte de la ville. » Et ce qui suit jusqu'à cet endroit : « Et voilà que les étrangers avancèrent leurs mains, et faisant rentrer Loth en sa maison, ils fermèrent la porte. » Je passe encore pour arriver à cette partie du récit : « Ils prirent sa main et la main de sa femme, et la main de ses deux filles, parce que Dieu leur faisait grâce, et ils l'emmenèrent hors de la ville; et là ils lui dirent : Sauve ta vie, ne regarde point derrière toi, et ne t'arrête point dans toute cette contrée; mais sauve-toi en la montagne, de peur que tu ne périsses avec les autres. Et Loth leur répondit : Mon Seigneur, je vous prie, puisque votre serviteur a trouvé grâce devant vous et que vous avez manifesté votre miséricorde sur moi, afin de sauver ma vie; or, je ne puis me retirer en la montagne, où le mal me surprendra et où je mourrai; il y a près d'ici une ville où je puis m'enfuir : elle est petite, et je serai sauvé; n'est-elle pas très-petite, et elle sauvera ma vie. Et le Seigneur lui répondit : Voilà que j'ai écouté encore ta prière, et je ne détruirai point la ville pour laquelle tu as parlé. Hâte-toi, sauve-toi là; car je ne pourrai rien faire, jusqu'à ce que tu y sois parvenu. C'est pourquoi cette ville fut appelée Ségor (petite). Le soleil se levait sur la terre quand Loth parvint en Ségor. Le Seigneur fit donc pleuvoir sur Sodome et Gomorrhe le soufre et le feu du ciel, et il détruisit ces cités et toute la contrée qui les environne. »

Mes citations finies, j'ajoutai : Ne voyez-vous pas maintenant, mes amis, que l'un de ces trois personnages désignés par les noms de Seigneur et de Dieu, exécutant les ordres de celui qui est dans les cieux, était le Seigneur des deux anges? car lorsque ceux-ci furent partis pour Sodome il resta seul avec Abraham, et lui adressa les paroles que rapporte Moïse. Quand il eut disparu après cet entretien, Abraham retourna

dans sa maison; à peine y fut-il arrivé, qu'il vit non plus les deux anges, mais le personnage mystérieux dont nous parlons conversant avec Loth; et c'était le Seigneur, recevant du Seigneur qui est dans les cieus, c'est-à-dire du créateur de l'univers, la mission de faire tomber sur Sodome et Gomorrhe les fléaux retracés par l'Écriture en ces termes : « Le Seigneur fit pleuvoir sur Sodome et Gomorrhe le soufre et le feu du ciel.

LVII. Je me tus, et Tryphon prit la parole : — Nous sommes évidemment forcés par les livres saints d'admettre tout ce que vous venez de dire; mais comment expliquerez-vous ce passage, où il est raconté qu'ils mangèrent les mets qu'avait préparés Abraham et qu'il servit devant eux? C'est, je pense, une difficulté qui mérite d'être proposée, vous en conviendrez vous-même.

— Oui, répondis-je, il est écrit qu'ils mangèrent. En supposant que ceci s'entende des trois personnages, et non pas de deux seulement, je veux dire de ceux qui étaient véritablement des anges, et qui se nourrissent dans le ciel d'aliments qui ne sont pas, comme il est évident, les mêmes que les nôtres; car l'Écriture, en parlant de la manne qui nourrissait vos pères dans le désert, dit qu'ils mangeaient le pain des anges; en supposant, dis-je, que tous trois aient mangé, j'entendrais ces mots de l'Écriture, *ils mangèrent*, de la même manière que nous disons du feu : il a tout dévoré; et non pas comme s'ils avaient fait usage de la bouche et des dents pour manger les mets qui leur étaient servis. Ceci ne doit pas nous arrêter un moment, si nous avons la plus légère idée du style métaphorique.

— Oui, dit Tryphon, la difficulté n'est plus aussi grande, s'il faut distinguer la manière de manger, et ne pas prendre à la lettre ces paroles de l'Écriture : « Ils mangèrent ce qui leur fut servi par Abraham. » Mais hâtez-vous donc de nous prouver que le Dieu qui apparut à Abraham, et que vous

nous présentez comme le ministre du Dieu créateur de l'univers, est né d'une vierge, s'est fait homme, a souffert tout ce que nous pouvons souffrir. Car voilà ce que vous avez avancé.

— Pour bien établir ce point essentiel et vous rendre la vérité palpable, permettez-moi, Tryphon, quelques autres développements préliminaires; je répondrai ensuite directement à ce que vous me demandez.

Tryphon me répondit : — Faites comme vous l'entendrez, pourvu que vous répondiez à la question.

LVIII. — Je ne vous citerai que les livres saints, lui dis-je; je ne veux pas ici étaler un vain appareil de mots, uniquement pour faire parade d'éloquence; d'ailleurs je n'ai pas ce talent : Dieu m'a seulement donné la grâce de comprendre les Ecritures. Je vous conjure tous d'entrer avec moi en partage de cette grâce, puisqu'elle vous est offerte d'une manière si généreuse et si désintéressée. Et si je vous fais cette invitation, c'est pour n'être pas moi-même condamné au jour du jugement que le Dieu créateur doit faire subir à tous les hommes par notre Seigneur Jésus-Christ.

— Votre conduite ici est bien digne de respect, me dit Tryphon; mais vous me paraissez blesser un peu la vérité, lorsque vous dites que vous ne possédez point le talent de la parole et l'art de bien dire. — Soit, lui dis-je, si vous voulez que je possède; mais ce que je vous ai dit à cet égard, c'est bien ce que je pense. J'entre dans le développement de mes autres preuves, donnez-moi toute votre attention.

— Parlez, répondit-il.

— Le Dieu qui se fit voir aux patriarches est souvent appelé ange et Seigneur; c'est ainsi que le désigne Moïse. Et pourquoi, mes chers amis? C'est afin que vous sachiez qu'il est le ministre du Dieu créateur. Vous en convenez avec moi, et plus vous avancerez, plus vous rencontrerez de nouvelles preuves de cette vérité. L'Esprit saint racontant par Moïse

ce qui était arrivé à Jacob, petit-fils d'Abraham, s'exprime en ces termes : « Lorsque le temps de la conception des brebis fut venu, je levai les yeux et je vis en songe les boucs et les béliers monter sur les chèvres et les brebis; ils étaient marqués de blanc, tachetés, et de couleur cendrée. Et l'ange me dit en songe : Jacob, Jacob! Et moi je répondis : Qu'y a-t-il, Seigneur? Et il me dit : Lève les yeux, et vois les boucs et les béliers marqués de blanc, tachetés de couleur cendrée, s'approcher des femelles; car j'ai vu tout ce que t'a fait Laban. Je suis le Dieu qui me suis montré à toi dans ce lieu qui appartient au Seigneur, où tu as imprimé une marque en répandant l'huile sur la pierre, et fait un vœu. Maintenant donc sors de cette terre, lève-toi, et retourne dans la terre de ta naissance. »

Dans un autre endroit, l'Esprit saint dit encore au sujet de Jacob : « S'étant levé pendant la nuit, il prit ses deux femmes et ses deux servantes, et ses onze enfants, franchit le torrent, et fit passer tout ce qu'il possédait. Il demeura seul, et voilà qu'un ange lutta avec lui jusqu'au matin; et quand cet ange vit qu'il ne pouvait le vaincre, il toucha le nerf de sa cuisse, qui aussitôt se sécha; et il lui dit : Laisse-moi, car voici l'aube du jour. Jacob répondit : Je ne te laisserai point, si tu ne me bénis. Celui-ci lui dit : Quel est ton nom? Le patriarche répondit : Jacob. L'ange lui dit : Ton nom ne sera plus Jacob, mais Israël; car tu as été fort contre Dieu, combien plus tu seras fort contre les hommes! Alors Jacob lui demanda quel était son nom, et il répondit : Pourquoi demandes-tu mon nom? Et il le bénit, et il appela cet endroit *vision de Dieu*, disant : J'ai vu le Seigneur face à face, et mon âme s'est réjouie. »

Ailleurs, l'Écriture dit encore du même Jacob : « Jacob vint donc à Luza, qui est dans la terre de Chanaan et sur-nommée Béthel; il vint, lui et tout le peuple qui était avec lui, et il éleva là un autel, et il appela ce lieu du nom de Bé-

thel. Car Dieu lui apparut là quand il fuyait son frère Esaü. Alors mourut Débora, la nourrice de Rébecca, et elle fut ensevelie au pied de Béthel, sous un chêne, et le nom de ce lieu fut le *chêne de pleurs*. Or, Dieu apparut encore à Jacob dans Luza, quand il arriva de Mésopotamie de Syrie, et il le bénit, lui disant : Ton nom ne sera plus Jacob, mais Israël. »

Vous le voyez, celui qui apparut à Jacob est appelé Dieu ; il l'est, en effet, et le sera toujours. Ils firent tous un mouvement de tête, pour indiquer qu'ils approuvaient mon explication, et je continuai : Il importe, je crois, de citer encore ici l'endroit de l'Écriture qui nous apprend comment se fit voir à Jacob, fuyant devant son frère Esaü, celui qui est désigné tout à la fois sous les noms d'ange de Dieu et de Seigneur, qui se montra à Abraham et lutta contre ce même Jacob sous l'apparence d'un homme. Voici le passage :

« Or, Jacob, parti de Bersabée, poursuivait son chemin vers Haran.

« Et arrivé en un lieu où il voulait se reposer, après le coucher du soleil, il prit des pierres qui étaient là, et les mit sous sa tête, et dormit en ce même lieu.

« Et il vit en songe une échelle posée sur la terre et dont le sommet touchait le ciel, et des anges de Dieu qui montaient et descendaient par elle ;

« Et le Seigneur appuyé sur l'échelle, lui disant : Je suis le Seigneur Dieu d'Abraham ton père, et le Dieu d'Isaac. Je te donnerai la terre sur laquelle tu dors, à toi et à ta postérité.

« Et ta postérité sera comme la poussière de la terre, et sera multipliée en Occident et en Orient, au septentrion et au midi ; et toutes les tribus de la terre seront bénies en toi et en ta postérité.

« Et je te garderai partout où tu iras, et je te ramènerai en cette terre ; et je ne te délaisserai point jusqu'à ce que j'aie accompli tout ce que j'ai dit.

« Quand Jacob fut éveillé de son sommeil, il dit : Véritablement le Seigneur est en ce lieu-ci, et je ne le savais pas.

« Et plein d'effroi, il dit : Que ce lieu est terrible ! C'est ici la maison de Dieu et la porte du ciel.

« Et Jacob, se levant le matin, prit la pierre qu'il avait mise sous sa tête, et l'éleva comme un monument, et y répandit de l'huile.

« Et il appela Béthel la ville qui avait auparavant le nom de Luza. »

LIX. Quand j'eus fini, je leur demandai la permission de citer un autre passage : Souffrez, leur dis-je, que je vous montre d'après le livre de l'Exode cet ange, ce Dieu, ce Seigneur, cet homme, que virent Abraham et Isaac, apparaissant à Moïse au milieu d'un buisson ardent et conversant avec lui. — Volontiers, s'écrièrent-ils ; loin de vous trouver importun, nous vous écoutons avec plaisir.

— Voici, leur dis-je, ce que nous lisons dans l'Exode :

« Et il advint longtemps après que le roi d'Egypte mourut, et les enfants d'Israël gémissent, à cause de la multitude des travaux dont on les accablait. » Et ce qui suit jusqu'à ces paroles : « Va et assemble les anciens d'Israël, et tu leur diras : Le Seigneur, Dieu de vos pères, m'est apparu ; le Dieu d'Abraham, le Dieu d'Isaac et le Dieu de Jacob, disant : Je vous ai visités et j'ai vu toutes les choses qui vous sont arrivées en Egypte. »

Sur ces paroles je fis cette réflexion : Vous voyez, mes amis, que celui que Moïse regarde comme un ange qui conversait avec lui du milieu d'un buisson ardent déclare à son serviteur Moïse ce qu'il était, c'est-à-dire le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob.

LX. — Nous ne comprenons pas ce passage comme vous, me dit Tryphon ; nous croyons plutôt que c'est un ange qui se montrait au milieu du feu, et que c'est Dieu qui parlait

à Moïse, de sorte qu'ils étaient deux dans la vision, Dieu et un ange.

— Eh bien ! répondis-je, admettons ce que vous dites là, c'est-à-dire que Dieu et un ange se sont fait voir en même temps dans cette circonstance. Vous m'accorderez que celui qui dit à Moïse : « Je suis le Dieu d'Abraham, etc. , » n'est pas, comme je l'ai prouvé plus haut, le Dieu créateur de l'univers, mais le Dieu qui se fit voir à Abraham et à Jacob, le Dieu ministre des volontés de celui qui a tout fait, le Dieu qui vint exécuter les décrets que sa justice avait portés sur Sodome. Ainsi donc, en supposant avec vous qu'ils fussent deux dans cette vision, Dieu et un ange, qui oserait dire que le Dieu père et créateur de toutes choses ait quitté les hauteurs des cieux pour apparaître sur un petit coin de la terre ?

— Quand il serait prouvé, me dit Tryphon, que celui qui apparut à Abraham, et qui est appelé Dieu et Seigneur, aurait reçu du Dieu créateur, qui réside dans le ciel, la mission de punir la terre de Sodome, qui empêche d'admettre qu'un ange était avec le Dieu qui parlait à Moïse ? Nous n'en conviendrons pas moins que ce Dieu n'est pas le Dieu créateur de l'univers, mais celui qui apparut à Abraham, à Isaac, à Jacob, et qui est appelé l'ange du Dieu créateur, nom qui lui convient si bien, puisqu'il est chargé de faire connaître aux hommes la volonté du Dieu tout-puissant.

— Je vais plus loin, Tryphon, je vous prouverai qu'ils n'étaient pas deux dans la vision, que celui qui est appelé du nom d'ange, et qui est Dieu, était seul quand il s'est montré à Moïse et s'est entretenu avec lui. Voici comme s'exprime l'Écriture :

« L'ange du Seigneur lui apparut dans une flamme de feu au milieu d'un buisson, et il voyait que le buisson brûlait et ne se consumait point. Moïse dit donc : J'irai et je verrai cette grande vision, et pourquoi le buisson ne se con-

sume pas. Mais le Seigneur, voyant qu'il venait pour regarder, l'appela du milieu du buisson. »

Ainsi que nous l'avons vu, l'Écriture appelle du nom d'ange celui qui apparut en songe à Jacob, et nous apprend après ce qu'est cet ange par ces paroles : « Je suis le Dieu qui t'apparut quand tu fuyais devant Esaü ton frère ; » elle nous dit, à l'époque d'Abraham, qu'il est le Seigneur qui portait de la part du Seigneur résidant au plus haut des cieux la sentence prononcée contre Sodome. De même, dans la circonstance dont il s'agit, l'Écriture nous dit bien que l'ange du Seigneur apparut à Moïse, mais elle déclare ensuite que cet ange est Dieu et Seigneur, ne parlant ici que de celui qui nous est montré dans une foule d'endroits comme le ministre du Très-Haut qui ne connaît point de Dieu au-dessus de lui.

LXI. Je vous prouverai, mes amis, par d'autres témoignages de l'Écriture, qu'avant toutes choses Dieu a engendré de lui-même dès le commencement une vertu, une intelligence que l'Esprit saint appelle la gloire du Seigneur, et désigne souvent par le nom de Fils, de Sagesse, de Dieu, de Seigneur, de Verbe; celui à qui l'Écriture donne tous ces titres s'appelle lui-même chef suprême : c'est le nom qu'il a pris quand il s'est montré à Josué, fils de Nun, sous une forme humaine, car il a tous ces noms comme ministre des ordres de Dieu le père et né de ce père par sa volonté. Ce qui se passe en nous est un exemple de cette génération. La parole que nous proférons, nous l'engendrons sans rien perdre de nous-même, car la parole qui est en nous, je veux dire la raison, n'en est pas diminuée. C'est encore ce que nous voyons à l'égard du feu. Une flamme naît d'une autre, sans que la première en soit affaiblie; la seconde existe et brille, sans diminuer celle à qui elle doit son existence et sa clarté. J'ai pour témoin de ce que j'avance le Verbe divin, le Dieu lui-même engendré du Père de toutes choses, le

Verbe et la sagesse, la vertu et la gloire de ce Père tout-puissant. Écoutons ce que la Sagesse, le Verbe, dit par la bouche de Salomon :

« Lorsque je vous aurai annoncé ce qui arrive chaque jour, je reprendrai les choses depuis le commencement des siècles. Le Seigneur m'a possédée au commencement de ses voies ; avant ses œuvres j'étais. Dès l'éternité j'ai été sacrée, dès le commencement, avant que la terre fût. Les abîmes n'étaient pas, et j'étais engendrée, les sources étaient sans eaux. Les montagnes n'étaient pas encore affermies, j'étais engendrée avant les collines. Le Seigneur n'avait pas fait la terre, et les fleuves et les montagnes. Lorsqu'il étendait les cieux, j'étais là ; lorsqu'il entourait l'abîme d'une digue ; lorsqu'il suspendait les nuées ; lorsqu'il fermait les sources de l'abîme ; lorsqu'il donnait à la mer des limites, et les eaux ne les dépasseront pas ; lorsqu'il posait les fondements de la terre, alors j'étais auprès de lui ; nourrie par lui, j'étais tous les jours ses délices, me jouant sans cesse devant lui, me jouant dans l'univers ; et mes délices sont d'habiter avec les enfants des hommes. Maintenant donc, mes enfants, écoutez moi : Heureux ceux qui suivent mes voies ! Écoutez mes leçons, et soyez sages, ne perdez pas une de mes paroles. Heureux l'homme qui m'écoute, qui passe les jours à l'entrée de ma maison, et qui veille au seuil de ma porte ! Celui qui me trouve, trouve la vie ; son salut viendra du Seigneur. Mais celui qui pêche contre moi est le meurtrier de son âme, tous ceux qui me haïssent aiment la mort. »

LXII. Et cette vérité nous l'apprenons encore de l'Esprit saint parlant par Moïse, lorsqu'il nous montre, au moment de la création de l'homme, Dieu le père s'adressant en ces termes à celui que l'Écriture nous a fait voir comme Dieu en d'autres circonstances :

« Faisons l'homme à notre ressemblance et à notre image ; qu'il ait l'empire sur les poissons de la mer, sur les oiseaux

du ciel, sur les troupeaux, sur toute la terre et tous les reptiles qui rampent sur sa surface. » Et Dieu fit l'homme, il le fit à sa ressemblance; il fit l'homme et la femme, et il les bénit en disant : « Croissez et multipliez, remplissez la terre et réglez sur elle. » Ne changez pas le sens des paroles que je viens de citer; ne dites pas, comme vos docteurs, que par ce mot *faisons*, Dieu s'est parlé à lui-même; comme il vous arrive souvent de vous dire sur le point d'agir : *Faisons cela*. Ou bien que, s'adressant aux éléments, c'est-à-dire à la terre, et autres corps dont celui de l'homme est formé, Dieu leur ait dit *faisons*; je vais vous citer un autre passage de Moïse qui lèvera toute équivoque; vous verrez que Dieu s'adresse ici à une autre intelligence bien distincte de lui-même. C'est ainsi qu'il s'exprime : « Voici qu'Adam a été fait comme l'un de nous, pour qu'il connaisse le bien et le mal. » Par ces mots : « comme l'un de nous, » il exprime clairement un nombre de personnes unies étroitement entre elles, et fait entendre qu'elles sont au moins deux. Croyez-vous que j'admette ce qu'avance l'hérésie professée parmi vous ? Comment les maîtres qui l'enseignent pourraient-ils nous prouver que Dieu parle ici aux anges, et que le corps de l'homme est l'ouvrage de ces derniers ? La vérité, la voici : c'est que le Fils engendré du Père était avec lui avant toutes choses, et que le Père s'entretenait avec son fils, ce fils que Salomon appelle la Sagesse de Dieu, que l'Écriture nous montre, par le même Salomon, comme le principe de toutes choses et comme engendré de Dieu, et qui s'est révélé lui-même sous ces traits à Josué, fils de Nun.

Pour qu'il ne reste dans votre esprit aucun nuage sur la vérité que je soutiens, écoutez ces paroles tirées du livre de Josué : « Comme Josué était dans les champs de la ville de Jéricho, il leva les yeux et vit un homme debout devant lui, tenant une épée nue; et Josué alla vers lui et lui dit : Es-tu avec nous ou avec nos ennemis ? Celui-ci lui répondit : Je

suis le chef de l'armée du Seigneur, et maintenant je viens. Josué tomba prosterné contre terre, et l'adorant, il dit : Que dit mon Seigneur à son serviteur ? Ota, dit-il, la chaussure de tes pieds, car le lieu où tu es est saint. Et Josué fit ce qui lui était commandé. Or, Jéricho était fermée et fortifiée dans la crainte des enfants d'Israël, et personne n'osait sortir ni entrer. Et le Seigneur dit à Josué : Voilà que j'ai livré en ta main Jéricho et tous ses guerriers. »

LXIII. — Rien de plus fort que tous ces témoignages, me dit Tryphon. Il reste un point à établir, c'est que ce fils de Dieu ait bien voulu naître d'une vierge selon la volonté de son père, se faire homme, souffrir le supplice de la croix et mourir, pour ressusciter ensuite et remonter aux cieux. Veuillez maintenant nous le prouver.

— Ce que vous voulez de moi, mes amis, leur répondis-je, je l'ai déjà fait par toutes les prophéties que j'ai citées et que je vais rappeler et développer de nouveau pour votre instruction. Puissé-je faire passer dans vos esprits toute la conviction du mien ! Je l'essaierai.

Ces paroles d'Isaïe : « Qui racontera sa génération ? Il a été retranché de la terre des vivants, » ne signifient-elles pas que celui que Dieu a livré à la mort pour les iniquités du peuple n'est pas né de l'homme ? Moïse, parlant de son sang, dit d'une manière mystérieuse qu'il lavera sa robe dans le sang du raisin ; n'est-ce pas nous faire entendre que ce sang lui viendra, non de l'homme, mais de la volonté de Dieu ? Et dans ces paroles de David : « Je vous ai engendré par ma pensée d'un sein mortel avant l'aurore dans la splendeur des cieux. L'Éternel l'a juré, il ne révoquera jamais son serment, vous êtes le prêtre éternel selon l'ordre de Melchisédech, ne comprenez-vous pas que Dieu annonce qu'il avait résolu de le faire naître un jour du sein d'une femme. Dans un autre passage déjà cité, le Dieu créateur de toutes choses parle de lui en ces termes : « Votre trône, ô Dieu,

est un trône éternel; le sceptre de l'équité est le sceptre de votre empire. Vous aimez la justice et vous baissez l'iniquité; c'est pourquoi, ô Dieu, votre Dieu vous a sacré d'une onction de joie, au-dessus de tous ceux qui doivent y participer. La myrrhe, l'ambre et le sandal s'exhalent de vos vêtements et des palais d'ivoire où les filles des rois font vos délices et votre gloire. La reine, votre épouse, est restée à votre droite, revêtue de l'or d'Ophir. Ecoutez, ô ma fille! prêtez une oreille attentive, oubliez votre peuple et la maison de votre père, et le roi sera épris de votre beauté. C'est lui qui est votre Dieu, prosternez-vous devant lui. » D'après tous ces passages des Ecritures, il est évident qu'il faut l'adorer, qu'il est déclaré Dieu et son Christ par le témoignage même de celui qui a fait toutes ces merveilles. Tous ceux qui croient en lui n'ont qu'une âme, ne forment qu'une même synagogue, une même Eglise; et cette Eglise, qui s'est établie en son nom, qui a pris son nom même, car nous sommes tous appelés Chrétiens, nous est présentée sous le nom de fille par l'Ecriture, ainsi que les paroles que nous venons de citer vous l'apprennent en même temps qu'elles vous invitent à laisser dans l'oubli les anciennes pratiques de vos pères. « Ecoutez, ô ma fille, nous dit le Seigneur par son prophète, et prêtez une oreille attentive; oubliez votre peuple et la maison de votre père, et le roi sera épris de votre beauté. C'est lui qui est votre Dieu. Présentez-vous devant lui. »

— Oui, me dit Tryphon, pour vous autres qui êtes sortis d'entre les gentils et qui avez pris son nom, je veux bien qu'il soit votre Seigneur, votre Dieu, votre Christ, qu'il ait tous les titres dont parle l'Ecriture; mais nous, qui adorons le Dieu qui l'a fait, qu'avons-nous besoin de le reconnaître et de l'adorer?

— Si je me laissais conduire comme vous autres, Tryphon, par la légèreté et l'amour de la dispute, je cesserais en ce

moment tout entretien avec vous ; car ce qui vous préoccupe c'est moins le désir de comprendre que celui de trouver des objections. Comme je crains la justice de Dieu, je ne veux rien prononcer sur le sort d'un seul d'entre vous ; je ne dis point s'il sera retranché ou non d'entre ceux qui pourraient se sauver par la grâce du Seigneur des armées ; mais vous n'agissez pas ici comme vous le devriez. Quelle que soit votre conduite, je continuerai de répondre à tout ce qu'il vous plaira de me proposer ou de m'objecter. J'agirai donc envers vous comme je le fais envers tous ceux qui veulent discuter avec moi ou me demander des explications sur les points qui nous occupent en ce moment.

Si vous aviez réfléchi sur les dernières citations que je viens de faire, vous auriez compris que les élus d'entre vous n'ont pu se sauver que par le Christ, qu'ils sont à lui, et vous ne me feriez point à ce sujet de nouvelles difficultés. Faut-il vous rappeler les paroles de David, que j'ai citées plus haut ? Alors tâchez de comprendre, au lieu de chercher de mauvais détours et de vaines subtilités. Voici les paroles de David : « Jéhovah règne, que les peuples tremblent ; il est assis sur les chérubins, que la terre soit émue. Jéhovah est grand en Sion, il est élevé au-dessus de tous les peuples ; que tous célèbrent son nom, ce nom grand, saint et terrible. La force du roi hérit la justice : c'est vous, ô Dieu, qui en avez établi les lois ; vous avez rendu vos jugements et la justice au milieu de Jacob. Célébrez Jéhovah notre Dieu ; prosternez-vous devant son marchepied, car il est saint. Moïse et Aaron ont été ses ministres ; Samuel a invoqué son nom : ils s'adressaient au Seigneur, et le Seigneur leur répondait ; il leur parlait du milieu de la colonne de feu, et ils gardaient ses oracles et observaient ses lois. »

J'ai cité d'autres paroles de David que vous rapportez à tort au roi Salomon, parce qu'on lui en a fait l'application.

Ces paroles mêmes suffisent pour prouver qu'elles ne peuvent s'entendre de ce prince, mais seulement de celui qui existe avant les siècles, et que si vous êtes sauvés, vous ne le serez que par lui. Voici comme s'exprime le prophète : « Seigneur, donnez au roi vos jugements et au fils du roi votre justice, il jugera votre peuple dans la justice et vos pauvres dans l'équité; les montagnes produiront la paix au peuple et les collines la justice; il jugera les pauvres d'entre le peuple, il sauvera le fils du pauvre, il brisera l'opresseur, il sera craint autant que dureront le soleil et la lune, pendant le cours des générations. » Et le reste du psaume jusqu'à ces mots : « Son nom durera autant que le soleil, toutes les nations de la terre seront bénies en lui, toutes les nations le glorifieront. Béni soit le Seigneur, le Dieu d'Israël, qui seul opère les merveilles ! Béni soit à jamais le nom de sa gloire, toute la terre sera remplie de sa majesté ! Qu'il soit ainsi, qu'il soit ainsi. » Rappelez-vous également ces autres paroles de David déjà citées. Le prophète vous montre le Christ descendant des cieux et remontant aux cieux, pour vous faire comprendre qu'il est venu du ciel en qualité de Dieu, qu'il s'est fait homme pour habiter parmi les hommes, qu'il doit un jour reparaitre, que ceux qui l'ont percé le verront et pousseront des gémissements. Citons de nouveau cette prophétie : « Les cieux racontent la gloire de Dieu et le firmament annonce l'œuvre de ses mains; le jour parle au jour et la nuit à la nuit. Il n'est point de discours, point de langage dans lequel on n'entende cette voix; son éclat s'est répandu dans tout l'univers, il a retenti jusqu'aux extrémités de la terre. Dieu a placé le pavillon du soleil au milieu des cieux; semblable à un nouvel époux qui sort de son lit nuptial, cet astre s'élance comme un géant dans sa carrière; il part des extrémités de l'aurore et il s'abaisse aux bornes du couchant; rien ne se dérobe à la chaleur de ses rayons. »

LXV. — Je vous avoue, me dit Tryphon, que l'autorité de tous ces passages est fort imposante; mais je ne sais comment les concilier avec d'autres où Dieu déclare qu'il ne cédera sa gloire à personne; il le dit formellement dans Isaïe: « Je suis le Seigneur Dieu, c'est mon nom; je ne céderai à nul autre ni ma gloire, ni mes attributions. »

— Si c'est de bonne foi, lui dis-je, que vous vous êtes arrêté après ces paroles, sans rappeler d'abord celles qui précèdent et sans y rattacher celles qui suivent, on peut vous le pardonner; mais si vous avez voulu me dresser un piège et me forcer à dire que les Ecritures se contredisent, vous vous êtes trompé, je n'oserai jamais ni le dire ni même penser que vous ayez eu cette intention. Quand on vient me proposer de semblables passages qui paraissent en contredire d'autres, j'avoue ingénument que je ne les comprends pas, persuadé comme je le suis que l'Écriture ne peut être opposée à elle-même, et je tâche d'amener à mon sentiment ceux qui pourraient avoir cette pensée. Dans quelle intention avez-vous proposé cette difficulté? Dieu le sait. Je veux vous rappeler tout le passage tel qu'il est, et vous comprendrez que Dieu ne communique sa gloire à personne qu'à son Christ. Ainsi donc, mes amis, je reprendrai plus haut quelques paroles auxquelles se rattache et d'où découle le passage que vient de citer Tryphon, comme aussi je rappellerai celles qui suivent ce passage et qui s'y lient étroitement. Les paroles que je cite ici, je ne vais pas les prendre de différents côtés, je les cite telles qu'elles se trouvent dans leur liaison et dans leur ensemble; les voici, veuillez m'écouter: « C'est ici la parole du Seigneur, du Dieu qui a créé et étendu les cieux, qui affermit la terre et la couvre de fruits, qui donne le souffle aux animaux et la vie aux hommes. Moi le Seigneur, je t'ai appelé dans les décrets de ma justice, je te prendrai par la main, je te défendrai, je te

donnerai pour signe d'alliance à mon peuple et pour lumière aux nations. Tu ouvriras les yeux des aveugles, tu briseras les fers des captifs, tu délivreras de la servitude ceux qui étaient assis dans les ténèbres. Je suis moi-même mon nom, je ne donnerai point ma gloire à un autre, et à des idoles les louanges qui me sont dues ; ce que je vous ai prédit n'est-il pas arrivé ? Je vous annonce des événements nouveaux, écoutez avant qu'ils arrivent ; chantez au Seigneur des cantiques, que ces louanges soient publiées d'un bout à l'autre ; que la mer et sa vaste étendue retentissent de sa gloire. Iles, habitants des îles, chantez, chantez le Seigneur ; que le désert et les villes élèvent leur voix. Cédar qui habitez les palais, ville assise sur les rochers, faites entendre ses louanges, poussez des cris d'allégresse du haut des montagnes. Mortels, portez-lui vos hommages ; annoncez sa gloire dans les îles. Le Seigneur, Dieu des vertus, sortira de son silence ; il ranimera son zèle comme un guerrier qui marche au combat ; il élève sa voix, il jette des cris et fond sur ses ennemis. » Ma citation finie, je les interpellai : Eh bien ! mes amis, ne voyez-vous pas que Dieu déclare qu'il communiquera sa gloire, mais pas à d'autres qu'à celui qu'il a établi pour être la lumière des nations, et qu'il n'est pas vrai de dire avec Tryphon qu'il renferme cette gloire en lui seul ?

— Oui, nous l'avons bien compris, dit Tryphon ; achevez de démontrer ce qui vous reste à prouver.

LXVI. Alors, reprenant la suite des idées que j'avais interrompues et par lesquelles j'avais commencé à prouver que le Christ est né d'une vierge, et que le prophète Isaïe avait prédit que c'était en effet d'une vierge qu'il devait naître, je crus devoir citer de nouveau cette prédiction, conçue en ces termes : « Alors le Seigneur parla encore à Achaz et lui dit : Demande un prodige au Seigneur ton Dieu, au plus profond de l'abîme ou au plus haut des cieux. Achaz répondit : Je me tairai, je ne tenterai pas le Seigneur. Le pro-

phète s'écria : Ecoutez, maison de David, n'est-ce pas assez pour vous de lasser la patience des hommes, faut-il que vous lassiez encore celle de mon Dieu ? C'est pourquoi le Seigneur vous donnera lui-même un signe. Voilà que la vierge concevra et enfantera un fils, et il sera appelé Emmanuel ; il se nourrira de lait et de miel, jusqu'à ce qu'il sache rejeter le mal et choisir le bien. Avant que l'enfant puisse nommer son père et sa mère, la puissance de Damas sera détruite et les dépouilles de Samarie seront portées en triomphe devant Assur, et cette terre que vous détestez sera abandonnée par ces deux rois. Prince, le Seigneur amènera, par les armes du roi d'Assyrie, sur vous et sur votre peuple, et sur la maison de votre père, des jours tels qu'on n'en a jamais vu de semblables depuis la séparation d'Ephraïm et de Juda. » Alors j'ajoutai : — N'est-il pas évident pour tout le monde qu'il n'est personne du sang d'Abraham, excepté Jésus notre Christ, qui soit né ou bien qu'on ait dit être né d'une vierge ?

LXVII. L'Écriture, reprit Tryphon, ne dit pas : « Voilà qu'une *vierge* concevra et enfantera un fils, mais voilà qu'une *jeune fille*, etc. » La suite est bien conforme à ce que vous avez dit ; quant à la prophétie, elle s'entend d'Ezéchias, car tout ce qui s'y trouve s'est réalisé dans sa personne. On raconte d'ailleurs quelque chose de semblable dans les fables des Grecs ; n'y lit-on pas que celui qu'on appelle Jupiter s'approcha d'une vierge nommée Danaé, et descendit en elle en prenant la forme d'une pluie d'or, et que c'est ainsi que vint au monde un certain Persée ? Ne devriez-vous pas avoir honte de vous rencontrer avec les Grecs ? Il serait mieux, je pense, de convenir que votre Jésus est un homme né d'entre les hommes, et que s'il est vraiment le Christ, et que vous puissiez le prouver par les Écritures, c'est un honneur qu'il a mérité par sa parfaite soumission à la loi et l'admirable pureté de sa vie ; mais ne

venez pas nous débiter avec confiance de pareilles chimères, de semblables prodiges, si vous ne voulez pas qu'on vous accuse de tomber dans toutes les extravagances des Grecs.

— Il est une chose, Tryphon, dont je veux que vous soyez persuadé, ainsi que tout le monde, c'est que lors même que vous enchériez sur vos sarcasmes et vos plaisanteries, vous ne pourriez tant soit peu m'ébranler. De tout ce que vous venez de dire pour tâcher de me réfuter, je tirerai de nouvelles preuves en faveur de ma cause, et je les fortifierai du témoignage des Ecritures. Mais vous ne procédez pas en véritable ami de la vérité : nous étions tombés d'accord sur ce point, que plusieurs observances de la loi ne vous avaient été imposées par Moïse qu'à raison de la dureté de votre cœur, et vous voulez maintenant rétracter ce que vous aviez admis ! Car vous venez de nous dire que c'est pour avoir vécu conformément à la loi, que Jésus a été marqué du sceau de l'élection divine et qu'il est devenu le Christ, s'il est toutefois possible de démontrer qu'il le soit.

— Mais, reprit Tryphon, ne nous avez-vous pas dit vous-même qu'il avait reçu la circoncision et observé les autres préceptes de la loi de Moïse ?

— Oui, repris-je, je l'ai dit et je le dis encore ; mais je n'ai pas prétendu qu'il eût regardé toutes ces observances de la loi comme un moyen de se sanctifier, et que c'est pour cela qu'il s'y était soumis. Tout ce que j'ai voulu dire, c'est qu'il était venu selon la volonté de son père, le Seigneur, le Dieu de toutes choses, accomplir ses décrets éternels, et je dis que dans cette vue il a consenti à se faire homme, à mourir sur une croix, à tout souffrir de la part de votre nation. Mais, Tryphon, puisque vous revenez sur ce que vous avez admis, répondez-moi : les justes et les patriarches qui ont vécu avant Moïse, et qui par conséquent n'ont pu observer une loi que l'Écriture ne fait remonter qu'à lui, se-

ront-ils sauvés, auront-ils part ou non à l'héritage des saints ?

— Ils seront sauvés, répondit-il, les Ecritures m'obligent de l'admettre.

— J'ai une autre question à vous faire, lui dis-je : est-ce parce qu'il en avait besoin, que Dieu a commandé à vos pères de lui offrir des présents et des victimes ? Ou bien était-ce à cause de la dureté de leur cœur et de leur pente vers l'idolâtrie ?

— Les Ecritures me forcent encore ici d'être de votre avis.

Alors je repris : — Dites-moi si Dieu avait promis ou non de donner un Testament nouveau, après celui qui fut donné sur le mont Oreb.

Il me répondit que les Ecritures l'annonçaient formellement.

— Mais l'ancien Testament, continuai-je, ne fut-il pas donné à vos pères au milieu d'un si grand appareil de terreur et d'effroi, qu'ils ne pouvaient entendre la voix de Dieu, ni même souffrir qu'il leur parlât ?

— Je l'avoue, me dit-il.

— Pourquoi donc, lui dis-je, Dieu a-t-il promis de donner un nouveau Testament, et annoncé qu'il ne le donnerait plus comme le premier, au milieu de l'appareil terrible du tonnerre et des éclairs ? Ne voulait-il pas nous montrer quelle différence il mettait entre la loi éternelle faite pour tous les hommes, et la loi propre à votre peuple et accommodée à la dureté de son cœur, comme il le déclare par les prophètes.

— Tous ceux qui aiment la vérité, me répondit Tryphon, seront nécessairement de votre avis ; vous ne trouverez d'opposition que de la part de ceux qui ne cherchent qu'à disputer.

— Et comment, répliquai-je, pouvez-vous faire ici le procès aux esprits contentieux, quand vous les imitez ? car vous rétractez ce que vous avez admis.

LXVIII. — Le tort n'est pas de mon côté , mais du vôtre, me dit Tryphon ; vous voulez nous faire croire ce qui est incroyable , impossible. Peut-on supposer qu'un Dieu se soit abaissé jusqu'à naître et se faire homme ?

— Si je ne m'appuyais pour le prouver, lui dis-je, que sur les raisonnements de l'homme , sur de vains systèmes, vous auriez raison de ne pas m'écouter. Mais si je raisonne d'après les Ecritures , si je vous cite non pas un passage, mais une multitude de passages qui établissent cette vérité ; si je ne me borne pas à vous les citer une fois, mais plusieurs, vous conjurant de les comprendre, vous vous raidissez contre la parole et la volonté de Dieu, qu'il faudrait plutôt apprendre à connaître, vous endurecissez vos cœurs. En persévérant dans les dispositions où je vous vois, c'est à vous-mêmes que vous faites tort. Vous ne me nuisez en rien, car je resterai ce que j'étais avant de vous avoir rencontré, et je prendrai congé de vous.

— Mais comprenez, mon ami, me dit Tryphon, que vous n'êtes arrivé là qu'après beaucoup de travail et d'étude. Il nous faut donc aussi examiner longtemps cette grande question, et ne donner notre assentiment que lorsque l'Ecriture nous y force.

— Je ne vous demande pas non plus, mes amis, d'admettre sans le plus sérieux examen tout ce qui fait l'objet de nos discussions. Mais ce que je vous demande, c'est de ne pas vous rétracter ni revenir sans cesse sur vos pas, lorsque vous n'avez plus rien à dire.

— C'est ce que nous tâcherons de faire, me dit Tryphon.

— Outre les questions que je vous ai proposées, lui répondis-je, j'en ai d'autres encore à vous adresser ; peut-être par cette voie parviendrai-je plus vite à terminer la discussion.

— Faites-les, me dit Tryphon.

— Croyez-vous qu'il soit dit dans les Ecritures qu'il faille adorer un autre Seigneur, un autre Dieu que le créateur de l'univers, et son Christ qui s'est fait homme, comme je vous l'ai prouvé par tant de passages?

— Comment vous répondre ici affirmativement, me dit Tryphon, quand tout à l'heure nous agitions la grande question de savoir s'il existait un autre Dieu que le père de toutes choses?

— N'est-il pas nécessaire que je sache de vous si vous n'avez pas maintenant sur Dieu d'autres sentiments que ceux que vous aviez tout à l'heure?

— Ils n'ont pas changé. Ce fut toute la réponse de Tryphon.

— Puisque l'Ecriture vous dit en parlant du Christ : « Qui racontera sa génération ? » et que vous admettez le sens de ces paroles, ne devez-vous pas comprendre qu'il n'est pas né de l'homme?

— Mais pourquoi, reprit Tryphon, est-il dit à David, dans l'Ecriture, que Dieu se choisira un fils né de lui, qu'il lui donnera l'empire, qu'il le placera sur le trône de sa gloire?

— Oui, Tryphon, si cet oracle d'Isaïe : « Une vierge concevra, » s'adressait à une autre maison des douze tribus qu'à celle de David, il pourrait y avoir quelque doute; mais comme la prophétie concerne la famille de ce roi, que fait Isaïe? La chose que Dieu avait annoncée à David d'une manière mystérieuse, il l'expose clairement telle qu'elle devait arriver. Peut-être ne savez-vous pas que plusieurs événements annoncés d'abord d'une manière obscure, sous le voile de la parabole ou du mystère, ou figurés par quelques actions symboliques, sont ensuite éclaircis et développés par d'autres prophètes qui viennent après les personnages dont les paroles ou les actions n'étaient dans le principe qu'une légère ébauche de ces événements à venir?

— Oui, c'est très-vrai, s'écria Tryphon.

— Si je prouve que la prophétie d'Isaïe regarde notre Christ, et non pas Ezéchias, comme vous le prétendez, cesserez-vous enfin de vous en rapporter à vos docteurs qui osent soutenir que la version des Septante faite sous Ptolémée, roi d'Egypte, est infidèle en plusieurs endroits? Car tous les passages qui prouvent évidemment combien leurs interprétations sont insensées, combien ils sont pleins d'eux-mêmes, ils ne craignent pas de dire qu'on les a altérés, qu'ils ne sont pas conformes au texte. Mais trouvent-ils un passage qui leur paraisse susceptible de pouvoir être modifié et amener à signifier une action purement humaine, ils disent que ce passage ne s'entend pas de notre Christ; ils l'appliquent à tout autre personnage qu'il leur plaît d'imaginer. C'est ainsi qu'ils ont dit que les paroles qui nous occupent se rapportaient à Ezéchias; mais je vous montrerai comme je vous l'ai promis la fausseté de leur assertion. Leur opposons-nous les endroits de l'Ecriture qui montrent si clairement que le Christ doit souffrir, qu'il faut l'adorer, qu'il est Dieu? l'évidence les force de convenir qu'il s'agit ici du Christ; mais ils osent dire que le nôtre n'est pas ce Christ promis; que du reste ils ne contestent pas que celui-ci ne vienne un jour, qu'il ne doive souffrir, régner et être adoré comme Dieu. Je vous ferai voir aussi combien ce langage est ridicule et insensé. Mais je suis pressé de répondre d'abord à ces assertions: ainsi peu raisonnables que vous avez tout-à-l'heure énoncées, je reviendrai ensuite aux preuves qu'il nous reste à vous donner.

LXIX. Sachez donc, Tryphon, que toutes les fables répandues parmi les Grecs, par celui que nous appelons le démon, et qui ne sont que des altérations de nos livres saints, que les prodiges qu'il a opérés par les magiciens d'Egypte et par les faux prophètes du temps d'Elie, ne servent qu'à me confirmer dans ma foi aux divines Ecritures et dans la

manière dont je les entends. Lorsqu'on me dit que Bacchus est né de Jupiter et de Sémélé, qu'il est l'inventeur de la vigne, qu'il fut mis en pièces, qu'il mourut, qu'après il ressuscita et remonta au ciel, que le vin est employé dans la célébration de ses mystères, est-ce que je ne retrouve pas là l'oracle de Jacob, que rapporte Moïse, mais imité, falsifié par le démon? Lorsqu'on me raconte qu'il exista un héros invincible du nom d'Hercule, qu'il parcourut toute la terre, qu'il naquit de Jupiter et d'Alcmène, qu'il est monté au ciel après avoir souffert la mort, est-ce que je ne reconnais pas encore ici la trace du démon? Est-ce que je ne vois pas bien qu'il a cherché à contrefaire cet endroit où l'Écriture nous présente le Christ s'élançant comme un géant infatigable pour fournir sa carrière?

Et si on me parle d'un certain Esculape ressuscitant les morts, guérissant toutes sortes de maladies, puis-je m'empêcher de m'écrier : c'est encore ici une altération des oracles qui concernent le Christ?

Je n'ai encore fait mention d'aucun de ces oracles qui annoncent les prodiges du Christ, je dois au moins vous en citer un ; vous verrez comment l'Écriture s'adresse aux hommes qui étaient, comme un véritable désert, sous le rapport de la connaissance de Dieu, je veux dire les gentils, qui avaient des yeux et ne voyaient pas, de l'intelligence et ne comprenaient pas, et adoraient des dieux faits de main d'hommes ; vous verrez, dis-je, comment l'Écriture leur annonce qu'ils laisseront là leurs idoles pour croire au Christ. Voici la prophétie qui les regarde :

« Le désert se réjouira, la solitude sera dans l'allégresse et fleurira comme un lys ; elle germera de toutes parts ; ses hymnes, ses transports témoigneront sa joie ; la gloire du Liban lui est donnée, ainsi que la beauté du Carmel. Connaissez la gloire du Seigneur et la grandeur de mon Dieu. Fortifiez les mains languissantes, affermissiez les genoux

tremblants. Dites aux cœurs chancelants : Fortifiez-vous et ne craignez point, voilà que votre Dieu amènera la vengeance due à sa gloire ; il vient lui-même et vous sauvera. Alors les yeux des aveugles et les oreilles des sourds seront ouverts, le boiteux sera agile comme le cerf, la langue du muet sera prompte et rapide ; alors les rochers du désert seront brisés, des fleuves arroseront la solitude. La terre la plus aride est devenue un lac, des fontaines jaillissantes arrosent des terres arides ; où habitaient les serpents s'élèvera la verdure des roseaux et des jones. Oui, on verra une source d'eau vive au sein d'une terre desséchée. » Et cette source qui a jailli au milieu de la terre aride des gentils, si nous considérons quelle était leur ignorance du vrai Dieu, n'est-ce pas Jésus-Christ qui d'abord a paru au milieu de vous guérissant les aveugles de naissance, les sourds, les boiteux, faisant par la seule vertu de sa parole marcher celui-ci, entendre celui-là, voir cet autre ? Il fit plus encore : il rappelait les morts à la vie ; il essayait, à force de prodiges, de réveiller l'attention des hommes qui vivaient alors pour les obliger à le reconnaître. Mais ceux-ci attribuaient à la magie les miracles qu'ils lui voyaient opérer. Ils osaient dire que c'était un magicien, un imposteur qui trompait le peuple.

Mais savez-vous quel motif le portait encore à opérer ces prodiges ? Il voulait convaincre ceux qui croiraient en lui que, s'ils étaient fidèles à garder ses préceptes, quelles que fussent leurs infirmités corporelles, ils reprendraient un corps pur et intact au jour de son second avènement, qu'ils ressusciteraient immortels, exempts de corruption, impassibles.

LXX. Quand ceux qui racontent les mystères du dieu Mithra nous disent qu'il est né d'une pierre et appellent caverne le lieu où l'on dit qu'il initie lui-même à son culte ceux qui croient en lui, puis-je encore ici m'empêcher de reconnaître une imitation de cet endroit où Daniel nous montre une pierre se détachant sans effort d'une haute montagne, et de

la prophétie d'Isaïe dont ils ont même essayé d'imiter les paroles ? Car les adorateurs de Mithra ont aussi voulu qu'on tint chez eux des discours sur la pratique de la justice. Mais citons les paroles d'Isaïe, vous comprendrez mieux la vérité de ce que j'avance :

« Peuples éloignés, apprenez ce que j'ai fait ; peuples voisins, reconnaissez ma puissance. Les impies ont été saisis d'effroi dans Sion, la terreur a été parmi les hypocrites. Qui de vous soutiendra les ardeurs éternelles ? Celui qui marche dans les sentiers de la justice et qui rend hommage à la vérité, qui rejette les présents, n'écoute pas les paroles sanguinaires et ferme les yeux pour ne pas voir le mal : celui-là habitera sous la caverne élevée d'une roche inexpugnable ; l'eau et le pain lui seront constamment donnés. Vous verrez votre roi dans l'éclat de sa gloire et vous porterez au loin vos regards. Votre âme méditera la crainte du Seigneur. Où est le savant ? où est celui qui entreprend de donner des conseils ? Qui compte ceux qui sont nourris ? Les petits et les grands ? Ils n'ont pu entrer en conseil avec lui, ni comprendre la profondeur de ses paroles : de sorte qu'ils n'ont rien su. Peuple vicieux, qui ne comprend pas quand on lui parle. »

Il est évident que, dans cette prophétie, il s'agit de ce pain que notre Christ nous a ordonné d'offrir en mémoire du corps qu'il a pris pour le salut de ceux qui croient en lui et en faveur desquels il s'est rendu passible. Il est clair qu'il s'agit aussi du calice sur lequel il a recommandé de prononcer des paroles d'actions de grâce en mémoire de son sang.

La même prophétie ne nous annonce-t-elle pas que nous verrons un jour ce roi dans toute sa gloire ? Ne nous dit-elle pas que le peuple qui devait croire en lui, et que le prophète voyait déjà, s'appliquerait à méditer la crainte du Seigneur, que c'était un fait connu d'avance ? Enfin, les mêmes oracles peuvent-ils élever plus haut la voix pour vous dire que ceux

qui croient entendre les Ecritures ne les comprennent pas, lors même qu'on les leur explique.

Pour moi, quand j'entends raconter que Persée est né d'une vierge, je comprends, Tryphon, que c'est un passage de nos livres saints que l'astucieux serpent a tenté d'imiter.

LXXI. M'en rapporterai-je à vos docteurs, qui prétendent que les soixante-dix vieillards réunis chez Ptolémée, roi d'Egypte, n'entendaient pas les divines Ecritures, et qui refusent d'admettre leur interprétation pour nous donner la leur.

Je ne veux pas vous laisser ignorer que ces docteurs ont retranché de la version faite avec tant de soin par les soixante-dix vieillards chez Ptolémée une foule de passages qui attestent que les divins oracles avaient annoncé que ce Jésus mis en croix était Dieu, était homme; qu'il serait crucifié, qu'on le ferait mourir. Comme je sais que tous les vôtres refusent d'admettre ces passages, je crois inutile de m'y arrêter. Je m'attache de préférence à ceux que vous ne contestez pas; car vous avez reconnu tous ceux que j'ai cités. Vous n'avez élevé de difficulté que sur le mot *vierge* de cette prophétie: «Voilà qu'une *vierge* concevra, etc.» Vous prétendez qu'on doit dire: «Voilà qu'une *jeune fille*.» Je vous ai promis de vous prouver que cette prophétie doit s'entendre non d'Ezéchias, comme vous l'avancez, mais uniquement de notre Christ, et c'est aussi cette preuve que je vais vous donner.

— Mais avant, me dit Tryphon, citez-nous donc, nous vous en prions, quelques-uns des passages retranchés, dites-vous, par nos docteurs.

— Vous le désirez, lui répondis-je, je vais vous satisfaire. De l'endroit où Esdras parle de la loi portée sur la pâque, ils ont retranché ces mots: «Et Esdras dit au peuple: Cette pâque, c'est notre Sauveur et notre refuge. Si vous saviez, s'il entrait dans votre esprit qu'il arrivera que nous l'humi,

liérons par la croix ? Si du moins dans la suite nous espérons en lui, ce lieu ne serait pas désolé pour toujours, nous dit le Dieu des vertus. Mais si vous ne croyez pas à sa parole, si vous ne l'écoutez pas lorsqu'elle vous sera annoncée, vous serez le jouet des nations. » De Jérémie, ils ont supprimé ces mots : Je suis comme un agneau que l'on porte au lieu du sacrifice. Voici ce qu'ils méditaient contre moi, ils disaient : « Venez, donnons-lui du bois au lieu de pain. Retrançons-le de la terre des vivants, et que son nom s'efface à jamais. » Ce passage se lit encore dans quelques-uns des exemplaires conservés par vos synagogues ; car il n'y a pas longtemps qu'il a été retranché.

Quand on prouve aux Juifs, d'après ce passage, que leur projet était de crucifier le Christ et de le faire mourir ; quand on leur montre d'ailleurs l'identité de ce même passage avec celui d'Isaïe, qui nous présente le Messie conduit à la mort comme une brebis, ils se trouvent dans un étrange embarras et vous les voyez recourir aux injures et aux blasphèmes. N'oublions pas cet autre endroit de Jérémie qu'ils ont également supprimé : « Le Seigneur Dieu s'est souvenu de ses morts d'Israël, qui sont endormis dans la terre des tombeaux, et il est descendu vers eux pour leur évangéliser son salut. »

LXXIII. Du quatre-vingt-quinzième psaume de David, ils ont fait disparaître ces deux mots : « par le bois. » Le texte portait : « Dites aux nations : Le Seigneur a régné par le bois. » Ils ont laissé : « Dites aux nations : Le Seigneur a régné. » Voyez s'il est un seul Israélite dont on ait pu dire, comme de Dieu et du Seigneur, qu'il a régné sur les nations, excepté ce Jésus crucifié et ensuite ressuscité, affranchi de la mort comme l'atteste l'Esprit saint dans le même psaume. Il déclare encore qu'il n'a rien de commun avec les dieux des nations ; que ceux-ci ne sont que des simulacres qui représentent les démons. Pour que vous compreniez bien le sens du psaume, je vais vous le citer tout entier.

Le voici : « Chantez à Jéhovah un nouveau cantique ; que toute la terre entonne des hymnes à Jéhovah. Célébrez Jéhovah, bénissez son nom, annoncez de jour en jour que notre salut vient de lui. Racontez sa gloire parmi les nations, et ses merveilles au milieu de tous les peuples. Jéhovah est grand, il est digne de toutes nos louanges, il est terrible par-dessus tous les dieux. Tous les dieux des nations ne sont que de vains simulacres, mais Jéhovah a fait les cieux. La gloire et la majesté marchent devant lui ; la force et la splendeur sont dans son sanctuaire. Apportez à Jéhovah, famille des nations, apportez à Jéhovah la gloire et la puissance. Apportez à Jéhovah la gloire due à son nom ; apportez votre offrande, entrez dans ses parvis. Courbez-vous devant Jéhovah dans la splendeur de son sanctuaire ; habitants de la terre, tremblez en sa présence. Dites parmi les nations : Jéhovah règne, la terre sera affermie et ne sera point ébranlée ; il va juger les peuples selon sa justice. Que les cieux s'en réjouissent, que la terre tressaille, que la mer mugisse avec tout ce qu'elle renferme. Que les campagnes et tout ce qui les habite soient dans l'allégresse, que les arbres des forêts tressaillent de joie devant Jéhovah ; il vient, il vient juger la terre ; il jugera l'univers dans sa justice et les peuples dans sa vérité. »

Tryphon me répondit : — Dieu seul peut savoir si les princes du peuple ont retranché, comme vous le dites, quelque passage des Écritures ; du reste, la chose me paraît incroyable.

— Ainsi doit-elle vous paraître, lui répondis-je ; car ils ont commis un crime bien plus affreux que lorsqu'ils élevèrent un veau d'or, après avoir été nourris par la manne dans le désert ; que lorsqu'ils immolèrent leurs enfants au démon, que lorsqu'ils firent mourir les prophètes eux-mêmes ; mais supposez que je ne vous ai point parlé des passages qu'ils ont frauduleusement supprimés, est-ce que tant d'autres déjà

cités, indépendamment de ceux que nous citerons plus tard et que vous admettez avec nous, ne suffisent pas et au-delà pour établir la vérité des points que nous discutons en ce moment ?

LXXIV. — Oui, dit Tryphon, nous le savons, c'est sur notre demande que vous avez cité tous ces passages ; mais le dernier psaume de David, dont vous venez de parler, ne peut s'appliquer, il me semble, qu'au Dieu créateur du ciel et de la terre ; vous, au contraire, vous prétendez qu'il se rapporte à cet homme de douleur que vous voulez donner pour le Christ.

— Faites attention, je vous prie, lui répondis-je, à la manière dont j'emploie les paroles de l'Esprit saint qui se trouvent dans ce psaume, et vous verrez que nous ne cherchons pas à vous tromper ou à nous tromper nous-mêmes. Quand vous m'aurez quitté et que vous serez livré à vos propres réflexions, vous comprendrez par vous-même que ce passage, comme tant d'autres, ne peut s'entendre que du Christ. « Chantez à Jéhovah un cantique nouveau ! Que toute la terre entonne des hymnes à Jéhovah. Chantez Jéhovah, bénissez son nom, annoncez de jour en jour que notre salut vient de lui : racontez ses merveilles à toutes les nations. » Que fait ici l'Esprit saint ? Il exhorte tous les peuples de la terre qui ont le bonheur de connaître le mystère du salut, c'est-à-dire la passion du Christ, par laquelle Dieu les a sauvés, à chanter sans cesse des hymnes en l'honneur du Dieu créateur et père de toutes choses, à publier qu'il mérite nos louanges, qu'il est le Dieu grand et terrible ; que c'est lui qui a tout créé, que c'est de lui que nous vient le salut, c'est-à-dire le Christ qui fut mis en croix, qui a souffert la mort et qui règne maintenant sur le monde. Car il est venu remplacer l'alliance rendue vaine par l'impiété de vos pères. Témoin ce passage :

« Et ce peuple, s'élevant en tumulte, se prostituera à des

dieux étrangers dans la terre où il va entrer pour y habiter. Il me délaissera et rendra vaine l'alliance que j'ai établie avec lui. Et ma fureur s'embrasera contre lui en ce jour, et je le délaisserai, et je lui cacherai ma face, et il sera en proie à tous les maux, et toutes les afflictions l'envahiront, de sorte qu'il dira en ce jour : Parce que Dieu n'est pas avec nous, ces maux m'ont envahi. Et moi je cacherai et je célerai ma face en ce jour, à cause de tous les maux qu'il a faits, parce qu'il a suivi des dieux étrangers. »

Moïse publie dans le livre de l'Exode, et toujours d'une manière mystérieuse, que Jésus-Christ est le nom même de Dieu, ce nom qui ne fut révélé ni à Abraham, ni à Jacob, et dont nous avons le secret. C'est ainsi qu'il s'exprime :

LXXV. « Dieu dit à Moïse : Voilà que j'enverrai mon ange devant vous, afin qu'il vous précède et vous garde en votre voie, et qu'il vous introduise au lieu que je vous ai préparé. Respectez-le, et écoutez sa voix et ne le méprisez point, car il ne vous pardonnera point parce que mon nom est en lui. » Par qui vos pères ont-ils été introduits dans la terre promise? N'est-ce point par celui qui fut surnommé Jésus et qui s'appelait auparavant Ausès? Réfléchissez et vous comprendrez que Jésus fut aussi le nom de celui qui dit à Moïse : « Mon nom est en lui. » Il s'appelait encore Israël, surnom qu'il donna à Jacob. On désigne sous le nom d'anges et d'apôtres, les prophètes qui sont envoyés pour porter ses ordres, ainsi que nous l'apprenons par ces paroles d'Isaïe : « Envoyez-moi, Seigneur. » Or, n'était-il pas le grand prophète, le prophète par excellence, celui qui reçut le nom de Jésus? S'il a pu se montrer sous tant de formes à Abraham, à Jacob, à Isaac, ainsi que nous le savons, pouvons-nous un moment douter ou refuser de croire qu'il ait pu naître d'une vierge et se faire homme, pour se conformer à la volonté de son père, surtout quand une multitude de passages nous

prouvent que ce mystère s'est accompli comme tant d'autres, en vertu de la même volonté ?

LXXVI. Et ces paroles : *Comme le fils de l'homme*, par lesquelles Daniel désigne celui qui reçut l'empire éternel, ne font-elles pas entendre ce que nous voulons établir, c'est-à-dire qu'il est homme, qu'on a vu en lui un homme, sans qu'il soit pour cela né de l'homme ? Que signifie cette pierre mystérieuse détachée d'elle-même ? Que tout est ici l'ouvrage, non pas de l'homme, mais de la volonté de Dieu, le père tout-puissant, qui seul a engendré celui que désignent ces paroles : *Comme le fils de l'homme*. Et celles d'Isaïe : « Qui racontera sa génération ? » ne signifient-elles pas, en d'autres termes, qu'elle ne peut être racontée et que par conséquent elle n'est pas l'ouvrage de l'homme ; car il n'est pas d'homme né de son semblable dont on ne puisse faire connaître l'origine.

Au sujet de la robe qu'il lave « dans le sang de la vigne, » ainsi que s'exprime Moïse, nous ne répéterons pas ce que nous avons déjà dit plusieurs fois : que par là le prophète nous annonçait d'une manière mystérieuse que le sang du Christ ne vient pas plus de l'homme que le sang du raisin, mais de Dieu seul. Lorsque Isaïe l'appelle l'ange du grand conseil, ne fait-il pas connaître d'avance qu'il sera le maître et le précepteur des nations, comme il l'est en effet par la doctrine qu'il est venu leur annoncer ? Car le grand conseil du Père sur tous ceux qui lui ont été et qui lui seront agréables, comme sur les hommes et les anges rebelles à sa volonté, n'a été hautement révélé que par Jésus ; témoins ces paroles : « Je vous déclare que plusieurs viendront d'Orient et d'Occident et s'asseoiront avec Abraham, Isaac et Jacob dans le royaume des cieux ; mais les enfants du royaume seront jetés dans les ténèbres extérieures, et plusieurs me diront en ce jour : Seigneur, Seigneur, n'avons-nous pas prophétisé en votre nom, chassé les démons et fait grand

nombre de prodiges ? Et alors je leur dirai : Retirez-vous de moi. » Par ces autres paroles, où se trouve la condamnation de ceux qui seront jugés indignes du salut, nous apprenons à connaître quelle doit être la sentence du juge : « Allez, leur dira-t-il, allez dans les ténèbres extérieures que le Père a préparées pour Satan et pour ses anges. » Ailleurs, il s'adresse en ces termes à ses disciples : « Voici que je vous donne la puissance de marcher sur les serpents, sur les scorpions et les scolopendres, et de fouler aux pieds toutes les forces de l'ennemi. » En effet, nous qui croyons en Jésus-Christ crucifié sous Ponce-Pilate, ne réduisons-nous pas sous notre puissance, par les exorcismes, tous les démons, tous les génies mauvais ? Les prophètes avaient prédit d'une manière mystérieuse que le Christ devait souffrir et régner ensuite sur toutes choses, et personne n'avait compris le sens de leurs oracles, jusqu'au jour où il les dévoila lui-même à ses apôtres ; car il leur avait dit, bien avant d'être attaché à la croix : « Il faut que le Fils de l'homme souffre toutes ces choses, qu'il soit rejeté par les scribes et les pharisiens, qu'on le mette à mort et qu'il ressuscite le troisième jour. » David avait annoncé que celui qui existe avant le soleil et la lune, naîtrait d'un sein mortel, d'après la volonté de son père, et déclaré en même temps qu'il était le Dieu fort, en sa qualité de Christ, et devait être adoré.

LXXVII. — Je conviens avec vous, dit Tryphon, que toutes ces raisons sont d'un grand poids, et bien capables de persuader ; mais revenez à ce passage dont vous nous avez promis l'explication, je ne vous en fais pas grâce. Montrez-nous comment vous pouvez en tirer une preuve en faveur de votre Christ ; car nous prétendons que ce passage ne peut s'entendre que d'Ézéchias.

— Volontiers, Tryphon, lui répondis-je, je vais me conformer à vos désirs ; mais, auparavant, prouvez-moi qu'il ait été dit d'Ézéchias, qu'avant de pouvoir nommer son père

et sa mère, il s'était emparé, à la vue du roi des Assyriens, de la puissance de Damas et des dépouilles de Samarie. Vous prétendez qu'Ezéchias fit la guerre à Samarie et à Damas, à la vue du roi des Assyriens; je ne vous laisserai pas donner cette interprétation arbitraire; car voici ce que dit le prophète : « Avant que l'enfant ait appris à nommer son père et sa mère, il s'emparera de la puissance de Damas et de Samarie, etc. » Si, au lieu d'ajouter : « Avant de pouvoir connaître son père et sa mère, etc. , » l'Esprit saint s'était contenté de dire : « Elle enfantera un fils qui se rendra maître de Damas et de Samarie, » vous pourriez peut-être dire que Dieu, qui connaissait d'avance les victoires que devait remporter Ézéchias, les avait annoncées; mais il ajoute ces mots : « Avant que l'enfant ait appris à nommer son père et sa mère. » Citez-nous quelqu'un de votre nation à qui chose semblable soit arrivée; vous ne le pouvez pas; pour nous, il nous est facile de montrer que notre Christ a réalisé la prophétie. A peine est-il né, que des mages partis de l'Arabie viennent l'adorer après s'être présentés d'abord à Hérode qui régnait sur votre contrée, et qui est ici désigné sous le nom du roi des Assyriens, à cause de son impiété et de la perversité de son cœur : vous savez que l'Esprit saint emploie souvent ces comparaisons et ces paraboles pour exprimer de pareilles dispositions. Quand il accable de reproches Jérusalem et tout son peuple, ne dit-il pas en style figuré : « Ton père est Amorrhéen et ta mère Chétéenne. »

LXXVIII. Lorsque les mages venus d'Arabie eurent dit à Hérode : « Une étoile que nous avons vue dans le ciel nous a fait comprendre qu'il était né un roi dans votre contrée, et nous sommes venus l'adorer, » que fit ce prince? Il interrogea les anciens du peuple, et ceux-ci lui répondirent qu'en effet un prophète avait dit au sujet de Bethléem : « Et toi, Bethléem, terre de Juda, tu n'es pas la plus petite entre les principautés de Juda; de toi sortira un chef qui conduira mon

peuple. » Mais quand les mages arrivés dans cette ville eurent adoré l'enfant et lui eurent offert des présents d'or, d'encens et de myrrhe, Dieu les avertit de ne pas retourner vers Hérode. C'est ainsi qu'avant leur arrivée, Joseph, l'époux de Marie, qui voulait la renvoyer parce qu'il croyait qu'elle avait conçu d'un homme et qu'elle était adultère, fut averti par une vision de ne pas suivre cette pensée. Il apprit de l'ange qui lui apparut que ce n'était pas de l'homme, mais de l'Esprit saint qu'elle avait conçu, et Joseph, frappé de crainte, se garda bien de la renvoyer. Le recensement qui se fit pour la première fois en Judée, sous Cyrenius, l'obligea de se rendre de Nazareth, où il demeurait, à Bethléem, lieu de sa naissance, pour s'y faire inscrire, car il était de la tribu de Juda qui habitait cette contrée. Il reçut l'ordre ensuite de se retirer en Égypte et d'y demeurer avec Marie et l'enfant, jusqu'à ce que Dieu les avertit de retourner en Judée. L'enfant naquit donc à Bethléem, dans une espèce de grotte, près de ce bourg où Joseph n'avait pu trouver à se loger; c'est dans cette grotte que Marie mit au monde le Christ et qu'elle le coucha dans une crèche, et c'est là que les mages venus d'Arabie le trouvèrent. Je vous ai déjà montré qu'Isaïe avait parlé de cette espèce de grotte d'une manière mystérieuse et figurée.

Alors je citai de nouveau la prophétie d'Isaïe, et j'ajoutai que le démon, pour l'imiter, supposa que le dieu Mithra initiait à ses mystères dans un lieu désigné sous le nom de caverne, et le fit publier par les prêtres de ce dieu. Les mages ne revinrent point trouver Hérode, comme il les en avait priés; ils étaient retournés dans leur patrie par un autre chemin; Joseph et Marie, de leur côté, s'étaient réfugiés en Égypte avec l'enfant, pour obéir à l'ordre qu'ils avaient reçu d'en haut. Hérode, ne pouvant dès-lors parvenir à connaître où était l'enfant que les mages étaient venus adorer, ordonna que tous ceux qui étaient nés vers la même époque dans

Bethléem fussent mis à mort. Et voilà ce qui avait été annoncé par Jérémie, à qui l'Esprit saint fait dire, bien avant l'événement : « Une voix a été entendue dans Rama : Il y aura des pleurs et des gémissements. *Rachel pleure ses fils, et n'a pas voulu être consolée, parce qu'ils ne sont plus.* » Ainsi donc, par cette voix qui devait se faire entendre de Rama, c'est-à-dire de l'Arabie, où l'on trouve encore une ville de ce nom, était annoncé ce long gémissement qui devait remplir le lieu où Rachel, femme du patriarche Jacob, surnommé Israël, fut ensevelie, je veux dire Bethléem, lorsque les mères eurent à pleurer leurs enfants égorgés, et à pleurer sans pouvoir se consoler de leur mort. Ces paroles d'Isaïe : « Il renversera la puissance de Damas et s'emparera des dépouilles de Samarie, voulaient dire que le Christ, aussitôt après sa naissance, triompherait des démons adorés à Damas ; et n'est-ce pas ce qui est arrivé, comme le prouve l'événement ? Car les mages que le démon avait enlevés ainsi qu'une dépouille, et poussait au mal, quand il les tenait en son pouvoir, abandonnèrent, dès qu'ils eurent connu le Christ, cette puissance funeste établie à Damas, comme le dit l'Écriture en termes mystérieux. Cette même puissance injuste et rebelle est justement appelée Samarie, par similitude, dans nos livres saints ; et qui de vous oserait dire que Samarie n'est pas et n'a pas toujours été une ville d'Arabie, bien qu'elle fasse partie aujourd'hui de la contrée qu'on appelle Syrophœnicienne ? Mes amis, dans l'ignorance où vous êtes, que ne venez-vous vous instruire à l'école de ceux dont Dieu a daigné ouvrir l'intelligence, je veux parler ici des Chrétiens. Vous faites d'inutiles efforts pour établir votre doctrine au mépris de celle de Dieu ; car c'est à nous que la grâce a été transférée, comme le dit Isaïe :

« Parce que ce peuple en m'approchant m'honore du bout des lèvres et que son cœur est loin de moi, parce que son culte repose sur la loi et la science des hommes, c'est pour-

quoi voici ce que je ferai pour donner à ce peuple un signe merveilleux, un prodige : Je détruirai la sagesse des sages ; j'obscurcirai l'intelligence de ceux qui se croient habiles. »

LXXIX. Alors, Tryphon, avec un accent de colère retenu par le respect qu'il portait aux Ecritures, mais qui se trahissait par l'air de son visage, me dit : — La parole de Dieu est sainte ; mais vos interprétations, comme on peut le voir par tout ce que vous venez de dire, sont arrangées avec trop d'art, ou plutôt, sont impies. Quoi ! vous dites que des anges ont fait le mal et abandonné le Seigneur ?

Alors je baissai la voix pour mieux disposer son esprit à m'entendre, et je lui dis : — J'admire ici, Tryphon, votre piété, et je vous demande de la reporter avant tout sur le Dieu à qui obéissent les anges, et que Daniel nous montre comme le Fils de l'homme devant le trône de l'ancien des jours, recevant de lui l'empire pour les siècles des siècles. Mais afin de vous convaincre, Tryphon, que nous n'aurions pas osé donner de nous-même l'interprétation dont vous vous plaignez, j'invoquerai le témoignage d'Isaïe : il vous dira qu'à Tanis, en Egypte, de mauvais anges habitaient autrefois et habitent encore aujourd'hui. Ecoutez ses paroles :

« Malheur à vous, enfants rebelles, dit le Seigneur, qui formez vos desseins sans moi, qui ourdissez des trames criminelles, et qui ajoutez l'iniquité à l'iniquité, qui voulez descendre en Egypte sans mes ordres, qui vous confiez à la force de Pharaon et vous reposez à l'ombre de l'Egypte ! la force de Pharaon sera votre confusion, votre repos à l'ombre de l'Egypte sera votre honte. A Tanis, il y a des princes, et ce sont de mauvais anges. En vain ils travailleront pour le peuple, il ne leur sera d'aucun secours ; et loin de les secourir, il sera pour eux un sujet de confu-

sion et de honte. » Zacharie dit aussi, comme vous l'avez rappelé vous-même : « Que Satan était à la droite du grand-prêtre Jésus pour s'opposer à lui. Et que Jéhovah dit à Satan : Le Seigneur te confondra, le Seigneur qui a choisi Jérusalem. »

Ne lit-on pas dans le livre de Job, et je cite ici vos propres paroles : *Que des anges se tenaient debout devant le Seigneur, et que Satan se trouvait avec eux ?* Moïse ne raconte-t-il, pas au commencement de la Genèse, que le serpent trompa Eve et fut maudit ? Ne savez-vous pas que les magiciens d'Égypte essayaient d'imiter les prodiges que Dieu opérât par Moïse ? enfin n'ignorez-vous pas que David appelle démons les dieux des gentils ?

LXXX. — Je vous ai déjà dit, reprit Tryphon, que vous saviez habilement prendre toutes vos précautions pour vous tirer d'embarras quand vous citez l'Écriture, et vous mettre en lieu de sûreté. Mais, dites-moi, est-ce de bonne foi que vous avancez que Jérusalem sera rebâtie ; que votre peuple s'y rassemblera, pour y vivre heureux avec le Christ en la compagnie des patriarches, des prophètes et des justes de l'ancienne loi, ou même de ceux d'entre nous qui se convertiraient à votre Christ avant qu'il apparaisse de nouveau ; ou bien est-ce pour mieux montrer votre habileté dans la controverse que vous avez émis une pareille opinion ?

— Tryphon, je ne suis pas homme à dire ce que je ne pense pas. Je vous ai déjà fait l'aveu que plusieurs partageaient avec moi ce sentiment ; mais je vous ai dit aussi que beaucoup d'autres dont la doctrine est pure et saine sont d'un avis différent. Nous ne tenons pas compte de ceux qui se disent Chrétiens, mais qui au fond ne sont que des hérétiques impies ou athées ; je vous ai dit que tout ce qu'ils enseignaient n'était qu'un tissu de blasphèmes aussi impies qu'extravagants ; et pour que vous soyez bien convaincu

que ce n'est pas seulement devant vous que je m'exprime comme je l'ai fait, je composerai un ouvrage selon mes faibles talents qui reproduira toutes les discussions que nous avons eues ensemble, et dans lequel je professerai toutes les doctrines que je professe en votre présence; car je déclare qu'il ne faut pas s'attacher à l'homme ou à sa doctrine, mais à Dieu et à tout ce qu'il enseigne. Si vous rencontrez des gens qui se disent Chrétiens et qui, au lieu de suivre ces principes, osent blasphémer le Dieu d'Abraham, le Dieu d'Isaac et de Jacob, et dire qu'il n'y a pas de résurrection des morts, mais qu'aussitôt après cette vie les âmes sont reçues dans le ciel, gardez-vous de les considérer comme Chrétiens; ainsi tout homme de bon sens ne rangera point parmi les Juifs ceux qu'on appelle sadducéens, et les sectes semblables connues sous le nom de genistes, de méristes, de galiléens, de hellénistes, de pharisiens, de baptistes. Souffrez que je vous dise tout ce que je pense; il ne comptera pas non plus parmi les Juifs ceux qui ne sont Juifs et enfants d'Abraham que de nom, et qui honorent seulement Dieu des lèvres, tandis que leur cœur est loin de lui, ainsi qu'il s'en plaint lui-même. Mais, pour moi et pour les Chrétiens dont la doctrine est pure sur tous les points, nous savons qu'il y aura une résurrection des corps, que nous passerons mille ans dans Jérusalem rebâtie, embellie, agrandie, comme nous le promettent Isaïe, Ezéchiel, et d'autres prophètes.

LXXXI.—Écoutez ce que dit Isaïe sur ce règne de mille ans :

« Je vais créer de nouveaux cieux et de nouvelles terres, et le passé ne sera plus dans ma mémoire et ne s'élèvera plus sur mon cœur. Réjouissez-vous pour l'éternité, soyez dans l'allégresse; je vais créer une Jérusalem toute de délices, et un peuple pour la joie. J'aimerai mon peuple, je trouverai ma joie dans Jérusalem. On n'y entendra plus ni plainte, ni clameur, on n'y verra point de vicillard ou

d'enfant qui n'accomplisse ses jours; la vie de l'enfant sera aussi précieuse que celle du vieillard, et le pécheur à tous les âges sera maudit. Mon peuple bâtira des maisons et les habitera, il plantera des vignes et en recueillera le fruit. Mes élus n'abandonneront plus leur maison et leurs vignes à des étrangers. Les jours de mon peuple égaleront les jours des plus grands arbres. Les œuvres de ses mains ne vieilliront jamais. Ses travaux ne seront pas vains. Les femmes n'enfanteront plus dans le trouble. Race bénie du Seigneur, leur postérité le sera avec eux. Je les exaucerai avant leur prière et je les écouterai encore. Le loup et l'agneau joueront ensemble, le lion et le taureau iront aux mêmes pâturages, la poussière sera l'aliment du serpent. Aucun de ces animaux, dit le Seigneur, ne nuira ni ne donnera la mort, sur toute la montagne sainte. » Ces paroles : « Les jours de mon peuple égaleront les jours des plus grands arbres, et les œuvres de ses mains ne vieilliront jamais, » ne semblent-elles pas désigner d'une manière mystérieuse une durée de mille ans? Il fut dit à Adam qu'il mourrait, le jour même qu'il aurait mangé du fruit défendu, et nous savons qu'il vécut près de mille ans? C'est qu'en effet, au yeux du Seigneur, mille ans sont comme un jour, et ces mots du prophète trouvent encore ici leur application. Ajoutez le témoignage d'un apôtre de Jésus-Christ, un de nos écrivains sacrés, nommé Jean. Il nous annonce, parmi les choses qui lui furent révélées, que ceux qui auront eu la foi en notre Christ passeront mille ans à Jérusalem, qu'ensuite tous les hommes ressusciteront ensemble et en un même moment, que cette résurrection sera générale, éternelle, et qu'il y aura pour tous un jugement. Notre-Seigneur lui-même nous l'apprend par ces paroles :

« Ils ne se marieront point, mais ils seront semblables aux anges en leur qualité d'enfants de Dieu dignes de la résurrection. »

LXXXII. Le don de prophétie subsiste encore parmi nous ; de là vous pouvez comprendre vous-mêmes que les prérogatives dont vous jouissiez autrefois nous ont été transférées. Mais comme vous avez eu de saints et de faux prophètes, nous avons aussi des hommes d'une haute vertu et de faux docteurs. C'est pourquoi notre maître nous a recommandé de nous tenir sur nos gardes, pour éviter toute espèce de surprise, puisque nous sommes certains qu'il connaissait tout ce qui devait nous arriver quand il serait ressuscité d'entre les morts et remonté aux cieux. Il nous avait annoncé qu'on nous ferait mourir, que nous serions en butte à la haine à cause de son nom ; qu'il s'élèverait plusieurs faux Christs, plusieurs faux prophètes, qui séduiraient un grand nombre de fidèles. N'est-ce pas ce qui est arrivé ? Plusieurs ont altéré la vérité et sont venus, au nom du Christ, nous débiter je ne sais combien d'impiétés, de blasphèmes et de mensonges. Tout ce que l'esprit impur, c'est-à-dire le démon, a pu leur suggérer, ils l'ont enseigné et l'enseignent encore aujourd'hui. Et nous leur disons tout ce que nous vous répétons à vous-mêmes pour tâcher de les arracher à l'erreur. Car nous avons toujours en perspective ce jugement que doit subir tout homme qui peut enseigner la vérité et qui ne le fait pas. C'est Dieu lui-même qui nous le dit en ces termes par le prophète Ezéchiel : « Je t'ai établi sentinelle dans la maison d'Israël ; quand le pécheur a commis l'iniquité, si tu ne l'avertis point, il mourra dans son péché, mais je te redemanderai son sang ; si tu l'invites à se convertir, ton âme sera sauvée. » C'est la crainte des jugements de Dieu qui nous porte à discourir sur les livres saints, et nous n'écoutons ici ni l'avarice, ni la vaine gloire, ni l'amour du plaisir. Je ne crois pas, d'ailleurs, que personne puisse nous reprocher d'agir par aucun de ces motifs. Nous nous gardons bien de nous conduire comme les chefs de notre peuple, à qui le Seigneur adresse ce reproche : « Vos

chefs s'associent aux brigands, ils aiment les présents et recherchent un salaire. » Et quand il se trouverait parmi nous des hommes de ce caractère, serait-ce un motif de blasphémer contre le Christ, et de fausser partout le sens des Ecritures ?

LXXXIII. Prenons ces paroles : « Le Seigneur a dit à mon Seigneur : Asseyez-vous à ma droite, jusqu'à ce que je réduise vos ennemis à vous servir de marchepied. » Voyez le sens que vos docteurs leur ont donné ; ils ont osé dire qu'elles s'entendaient d'Ezéchias et signifiaient que Dieu lui avait ordonné de s'asseoir dans le temple du côté droit, lorsqu'il reçut un message menaçant du roi d'Assyrie, et que Dieu lui fit annoncer par Isaïe de bannir toute crainte. Nous savons, nous reconnaissons que l'événement justifia les paroles d'Isaïe ; que le roi d'Assyrie, au temps d'Ezéchias, fut contraint de lever le siège de Jérusalem ; que cent quatre-vingt-cinq mille Assyriens furent égorgés dans leur camp par l'ange du Seigneur : mais il est évident qu'il ne s'agit pas d'Ezéchias dans ce psaume. Témoins les paroles qui le composent : « Le Seigneur a dit à mon Seigneur : Asseyez-vous à ma droite, jusqu'à ce que je réduise vos ennemis à vous servir de marchepied. Il étendra sur Sion le sceptre de son autorité ; il dominera au milieu de ses ennemis. Je vous ai engendré avant l'aurore, au milieu de la splendeur des saints. Le Seigneur l'a juré, il ne révoquera pas son serment. Vous êtes le prêtre éternel selon l'ordre de Melchisédech. »

Ezéchias a-t-il été prêtre éternel selon l'ordre de Melchisédech ? Qui oserait le dire ? Est-ce bien lui d'ailleurs qui a délivré Jérusalem, qui a étendu sur cette ville la puissance de son sceptre, qui a porté la terreur au milieu du camp des Assyriens ? Ne sait-on pas qu'il pleurait et se lamentait, que c'est Dieu qui, touché de ses larmes et de ses prières, dissipa les ennemis ? Mais celui qui a véritablement étendu sur Jérusalem le sceptre de son autorité, c'est notre Christ, même

avant son règne de gloire , quand il a appelé au salut et invité à la pénitence toutes les nations que les démons tenaient sous leur empire, comme le dit David , « les démons sont les dieux des nations. » Combien a été puissante la parole du Verbe ? Elle a fait abandonner à une multitude d'hommes le culte des démons , elle les a affranchis de ce honteux esclavage. Par elle , ils ont été amenés à croire au Dieu créateur et à reconnaître leurs dieux pour ce qu'ils étaient , c'est-à-dire pour de véritables démons.

A l'égard de ces paroles : « Je vous ai engendré avant l'aurore dans la splendeur des saints, » nous avons déjà dit qu'elles ne pouvaient s'entendre que du Christ.

LXXXIV. Et c'est encore lui que regarde cet autre prophétie : « Voici qu'une vierge concevra et enfantera un fils. » Car si le personnage dont parle Isaïe ne devait pas naître d'une vierge , je demande quel est celui que l'Esprit saint pouvait avoir en vue , quand il s'écriait : « Voici que le Seigneur nous donnera un signe : une vierge concevra dans son sein et enfantera un fils. » Car si ce fils devait naître comme naissent tous les premiers-nés , c'est-à-dire d'une fille encore vierge , quelle merveille se trouvait dans le signe que Dieu voulait donner ? Pourquoi dit-il que ce signe n'aura rien de commun avec ce qui arrive dans la génération des premiers-nés ? Mais ce qui était un signe vraiment extraordinaire , ce qui devait être un signe certain pour tous les hommes , c'est que celui qui existe avant toutes choses , et qu'on appelle le premier-né , prit chair et naquit véritablement d'un sein resté vierge. Aussi Dieu le donna-t-il d'avance , ce signe merveilleux , l'annonçant par son Esprit saint de différentes manières , comme je vous l'ai déjà montré , afin que l'événement arrivé , on y reconnût la même puissance , la même volonté que le Créateur de toutes choses signala , quand il fit naître Eve d'une côte d'Adam , quand d'une seule parole il donna l'être à tout ce qui existe. Mais vous autres ,

que faites-vous ? Vous osez réformer la version des soixante-dix vieillards ; vous prétendez qu'ils ont mal traduit le passage qui nous occupe, et qu'il faut dire : « Voici qu'une « jeune fille enfantera, etc. » Quelle grande merveille serait donc annoncée, s'il s'agissait d'une femme ici qui dût concevoir comme il arrive à toutes celles qui sont encore jeunes, à moins qu'elles ne soient stériles ? Et même celles-ci, « Dieu ne peut-il pas les rendre fécondes, s'il le veut ? » n'est-ce pas le prodige qu'il opéra en faveur de la mère de Samuel, de la femme du saint patriarche Abraham, d'Elisabeth, mère de saint Jean, et d'autres encore ? Vous ne devez donc pas douter que Dieu ne puisse le faire s'il veut.

Et lorsqu'il a annoncé qu'il réaliserait dans la suite sa volonté par un fait, comment osez-vous altérer la prophétie, ou lui donner une fausse interprétation qui la détourne de son véritable sens ? Songez-y, vous ne faites ici de tort qu'à vous seuls, vous ne pouvez nuire à Dieu.

LXXXV. Parlerai-je de cet autre prophétie : « Ouvrez donc vos portes, ô princes ! élevez-vous, portes éternelles ; donnez entrée au roi de gloire. » C'est encore une de ces prophéties que vous osez, par vos perfides interprétations, détourner de leur véritable sens. Les uns l'appliquent à Ezéchias, les autres à Salomon ; mais elle ne s'entend ni de l'un, ni de l'autre, ni d'aucun de nos rois ; il est facile de montrer qu'elle ne peut regarder que notre Christ. Il a paru sans éclat et sans beauté, comme le disent Isaïe, David et toutes les Ecritures. Il est le Seigneur des vertus, grâce à la volonté de Dieu le père, qui l'a revêtu de cette prérogative ; il est ressuscité d'entre les morts et remonté aux cieux, ainsi que l'avaient annoncé le livre des Psaumes et les autres Ecritures qui le proclamaient le Dieu des vertus.

Voulez-vous vous convaincre que ce titre lui appartient ? Vous en avez un moyen facile : voyez ce qui se passe sous vos yeux. N'est-ce point par le nom de ce fils du Très-Haut,

de ce premier-né de la création, qui naquit d'une vierge, qui fut homme de douleur, que votre peuple a crucifié et fait mourir sous Ponce-Pilate, qui est ressuscité et remonté aux cieux, n'est-ce pas, dis-je, par la vertu de son nom, que le démon, interpellé dans nos exorcismes, s'enfuit et par sa fuite atteste sa défaite ? Interpellez le malin esprit par quelque autre nom que vous voudrez, soit de vos rois, soit de vos justes, soit des prophètes ou des patriarches, et vous verrez s'il s'avoue vaincu.

Toutefois, en invoquant le nom de votre Dieu, le Dieu d'Abraham, le Dieu d'Isaac, le Dieu de Jacob, peut-être parviendrez-vous à le soumettre. Pour vos exorcistes, quels moyens emploient-ils ? Des moyens tout humains, ainsi que je vous l'ai dit, c'est-à-dire des charmes, des amulettes, à la manière des gentils. Mais revenons à la prophétie de David ; c'est aux anges, aux vertus des cieux, que s'adresse l'Esprit saint qui parle dans cette prophétie : il leur ordonne d'ouvrir les portes éternelles, afin de laisser entrer le Seigneur même des vertus, Jésus-Christ, ressuscité d'entre les morts par la volonté de son Père. N'est-ce pas ce que démontrent aussi clairement que tout le reste les paroles mêmes du prophète ? Je les citerai de nouveau en faveur de ceux qui n'étaient point à notre conférence d'hier ; c'est pour eux que je reprends sommairement beaucoup de choses qui ont été dites dans cet entretien. Et si je les rappelle après m'y être longtemps arrêté, je ne crois rien faire en cela de déraisonnable. Trouve-t-on ridicule que le soleil, la lune, les autres astres, parcourent toujours la même route et ramènent toujours les mêmes saisons ; qu'un arithméticien, à qui l'on demande combien font deux et deux, réponde quatre, bien qu'il ait déjà fait plusieurs fois cette réponse ; que l'on continue d'assurer toujours dans les mêmes termes qu'une chose est vraie et certaine, quand on a pu l'assurer une fois avec certitude ? Non, sans doute ; ce qu'on pourrait

trouver ridicule, c'est qu'un homme qui ne raisonne que d'après les livres saints les abandonnât un seul moment, ne revînt pas sans cesse aux mêmes passages, quand les mêmes objections reviennent sans cesse, et qu'il pût se flatter de tirer de son propre fond quelque chose de meilleur que les divines Ecritures. Mais voici les paroles par lesquelles le Seigneur, ainsi que je l'ai dit, nous annonce que dans le ciel résident avec lui des anges et des vertus : « Vous qui habitez les cieus, chantez le Seigneur ; chantez-le, vous qui résidez dans les hauteurs du firmament. Louez-le, vous qui êtes ses anges ; louez-le, vous tous qui êtes ses armées et ses puissances. »

Alors un Juif nommé Mnaseas, du nombre des auditeurs qui nous étaient arrivés le lendemain, s'éleva pour me remercier d'avoir bien voulu reprendre en faveur des nouveaux venus ce que j'avais dit la veille.

— Les divines Ecritures m'en font un devoir, lui répondis-je. Jésus-Christ nous prescrit d'aimer même nos ennemis. Isaïe nous l'avait recommandé dans le long discours où il annonce le grand mystère de notre régénération, dont les effets s'étendent à tous ceux qui vivent dans l'espoir que le Christ reparaitra au milieu de Jérusalem, et qui cherchent à lui plaire par leurs œuvres. Voici dans quels termes parle le prophète :

Ecoutez la parole du Seigneur, vous qui tremblez à sa voix. Vos frères vous haïssent ; ils vous rejettent à cause de mon nom, disant : Que la gloire du Seigneur se montre, nous la verrons à votre joie ! Mais ils seront confondus. Voix de tumulte dans la ville, voix du temple, voix du Seigneur qui tire vengeance de ses ennemis. Une mère a enfanté avant d'être en travail, elle a mis au monde un fils avant le temps de la douleur. Qui jamais a ouï rien de tel ? Qui jamais a rien vu de semblable ? La terre produit-elle en un jour ? Une nation se forme-t-elle tout d'un coup ? Cepen-

dant Sion a conçu et a mis au monde ses enfants. Moi qui fais enfanter les autres, ne pourrais-je pas enfanter moi-même, dit le Seigneur ? Moi qui donne une postérité aux autres, je serais stérile ! Réjouissez-vous avec Jérusalem, tressaillez d'allégresse avec elle, vous tous qui pleurez sur elle ; vous serez remplis de ces consolations, vous serez inondés du torrent de ses délices, vous jouirez de l'éclat de sa gloire. »

LXXXVI. Cette citation finie, j'ajoutai : Apprenez, mes amis, que celui dont l'Écriture nous annonce le retour glorieux après sa mort sur une croix, non-seulement accomplit tous les jours les prophéties, mais encore réalise les différentes figures qui l'annonçaient. Ces figures, c'est l'arbre de vie planté dans le paradis terrestre, ce sont les différents traits qui devaient signaler la vie de tous les justes.

Quand Dieu envoie Moïse délivrer son peuple, il lui ordonne de prendre une verge, et Moïse paraît devant le peuple, cette verge à la main. C'est avec cette verge qu'il sépare les eaux de la mer. Par elle il fait jaillir de l'eau d'un rocher. A la faveur du bois qu'il jette dans l'eau appelée Mertra, il la rend douce, d'amère qu'elle était. C'est avec des verges ou baguettes placées sur des ruisseaux que Jacob rendit fécondes les brebis de son oncle maternel et s'enrichit de leur fécondité. C'est dans sa verge ou bâton qu'il se glorifie quand il parle du fleuve qu'il a pu traverser. Il raconte qu'il vit en songe une échelle. L'Écriture nous montre Dieu lui-même appuyé sur le haut de l'échelle, et nous avons prouvé que ce Dieu n'était pas Dieu le père. Quand Jacob eut versé de l'huile sur une pierre en cet endroit, le Dieu qu'il avait vu lui déclara que c'était à lui-même qu'il venait de consacrer cette pierre.

Que le Christ ait été figuré par le symbole mystérieux d'une pierre, c'est ce que nous avons prouvé par une multi-

tude de témoignages. Nous avons montré qu'il faut également le voir dans toutes les onctions faites soit avec de l'huile, soit avec de la myrrhe, soit avec un mélange de parfums préparés pour cet usage. L'Écriture ne dit-elle pas, en parlant du Christ : « C'est pourquoi, ô Dieu ! votre Dieu vous a sacré d'une onction de joie au-dessus de tous ceux qui doivent y participer. » Car les rois et tous ceux qui sont appelés christs ont reçu de lui le nom de christs et de rois, comme lui-même a reçu de son père les titres de roi, de Christ, de prêtre, d'ange, en un mot tout ce qu'il a possédé. La verge d'Aaron fleurit, et il est déclaré pontife. Une tige doit naître de la racine de Jessé, et le prophète Isaïe nous annonce que cette tige c'est le Christ. A quoi David compare-t-il le juste ? A un arbre planté près du courant des eaux, qui donne des fruits en son temps et dont les feuilles ne tombent point. Ailleurs, il est encore dit du juste qu'il fleurira comme un palmier. C'est d'un arbre que Dieu se fit voir à Abraham, comme le dit l'Écriture, en parlant du chêne de Mambré : Que rencontre le peuple après avoir franchi le Jourdain ? Soixante-dix saules et douze fontaines. Où David dit-il que Dieu lui a fait trouver sa consolation ? Dans sa houlette et dans son bâton. Elisée laisse tomber dans le Jourdain le fer de sa cognée, et avec le bois jeté dans le fleuve, il rappelle le fer à la surface. Ce fer sert aux enfants des prophètes à couper le bois qui devait entrer dans la construction de l'édifice où ils voulaient enseigner et méditer la loi et les commandements du Seigneur. » N'est-ce pas ainsi que le poids énorme de nos péchés nous avait plongés dans l'abîme ? Alors le Christ, par le bois sur lequel il a été attaché et par l'eau qui purifie nos souillures, nous a délivrés et s'est formé une maison de prière et d'adoration. C'est encore une verge qui servit à montrer que Judas était le père de ceux qu'il eut de Tamar sous le voile d'un grand mystère.

LXXXVII. Ici Tryphon m'interrompt : — Si je vous ar-

rête, me dit-il, ne croyez pas que je cherche à détruire l'effet de vos paroles, ou que je questionne pour le plaisir de questionner ; non, c'est uniquement pour m'instruire. Expliquez-moi donc ce passage de l'Écriture ; c'est Isaïe qui s'exprime en ces termes : « Un rejeton naîtra de la tige de Jessé ; une fleur s'élèvera de ses racines ; l'esprit de Dieu reposera sur lui, esprit de sagesse et d'intelligence, esprit de conseil et de force, esprit de science et de piété ; il sera rempli de la crainte du Seigneur. » Vous avez appliqué ces paroles à votre Christ ; cependant vous dites qu'il est Dieu, qu'il a précédé toutes choses, que, pour obéir à la volonté de Dieu son père, il s'est fait chair, il est né d'une vierge. Maintenant comment me prouverez-vous qu'avant de se faire homme il ait existé, puisqu'il n'arrive à sa perfection que par les dons de l'Esprit saint énumérés dans la prophétie, et qu'il semble en avoir besoin ?

— Votre question, lui répondis-je, est fort subtile et très-adroite : le passage présente en effet quelque difficulté ; mais voyez comme tout s'explique ; suivez-moi bien. L'Écriture ne dit pas que tous ces dons descendraient sur lui, comme s'il en eût besoin ; mais qu'ils devaient s'y reposer, c'est-à-dire trouver leur terme en sa personne ; de sorte qu'on ne verrait plus de prophète s'élever chez vous comme autrefois, et c'est bien ce qui est arrivé, comme vous pouvez vous en convaincre par vos propres yeux. Depuis Jésus-Christ, on ne voit plus de prophètes chez vous ; et afin qu'il vous reste clairement démontré que tous ceux qui l'ont précédé, avec une ou deux des vertus dont nous avons parlé, ont entièrement rempli l'objet de leur mission, ainsi que nous l'apprenons des divines Écritures, faites attention à ce que je vais vous dire. Salomon eut l'esprit de sagesse ; David, l'esprit d'intelligence et de conseil ; Moïse, l'esprit de force et de piété ; Élie, l'esprit de crainte ; Isaïe, l'esprit de science ; ainsi des autres prophètes qui gardèrent leur don spécial ou

bien en réunirent d'autres à celui qu'ils avaient, comme Jérémie, comme David, comme les douze prophètes, en un mot, tous ceux qui ont prophétisé parmi vous. Eh bien ! l'Esprit s'est reposé ou plutôt a fini après l'arrivée de celui qui devait tout accomplir en son temps, afin que les dons réunis en sa personne se répandissent de nouveau comme l'avaient prédit les divers oracles ; dons célestes émanés de la vertu de ce divin esprit, et qu'il accorde à ceux qui croient en lui, selon qu'il les en juge dignes.

Voilà le prodige qui devait suivre son ascension, et que les prophètes avaient annoncé, ainsi que je l'ai déjà dit. Je rappelle ici l'oracle cité plus haut : « Il est monté aux cieus, il a emmené captive la captivité, il a distribué ses dons aux enfants des hommes. » Un autre prophète fait parler le Christ en ces termes : « Arrivera le temps marqué, et je répandrai mon esprit sur toute chair, et sur mes fils et sur mes servantes, et ils prophétiseront. »

LXXXVIII. Et ne voyez-vous pas qu'en effet, chez nous, hommes et femmes possèdent ces vertus de l'Esprit saint ? Quand Isaïe nous annonce qu'elles reposeront sur le Christ, ce n'est pas qu'il en eût besoin, mais c'est parce qu'il était le terme où elles devaient aboutir. Et nous le voyons déjà par ce que firent les mages qui vinrent l'adorer aussitôt qu'il fut né. A peine a-t-il vu le jour, qu'il développe la vertu qui était en lui. S'il croit à la manière des autres hommes, s'il use de tout ce qui sert à la vie, c'est de lui que tout ce qui le fait croître tire sa vertu. C'est ainsi qu'il se nourrit de tous les aliments et qu'il passa les trente premières années de sa vie, jusqu'au moment où Jean, précurseur de son premier avènement, vint l'annoncer et préparer la voie à son baptême, ainsi que je l'ai déjà dit. Lorsque Jésus parut sur les bords du Jourdain où Jean baptisait, et qu'il fut descendu dans l'eau, une flamme brilla sur le fleuve, et au moment où il sortit de l'eau, le Saint-Esprit, sous la forme d'une co-

lombe, se reposa sur lui, ainsi que nous l'apprennent les apôtres. S'il est venu sur les bords du Jourdain, ce n'est pas qu'il eût besoin de recevoir le baptême ni l'Esprit saint; de même, s'il a consenti à naître, à mourir sur une croix, ce n'est pas qu'il eût besoin pour lui-même de passer par ces différents états; mais il a voulu s'y soumettre pour le salut du genre humain, tombé dans la mort et dans les pièges du serpent, par la faute d'Adam et par nos prévarications personnelles. Car Dieu, qui avait créé l'ange et l'homme parfaitement libres, et qui voulait leur laisser faire tout ce qu'ils voudraient, en vertu de cette liberté, les plaça dans cette alternative d'être à jamais exempts de châtimens et de corruption, s'ils faisaient les œuvres qui lui plaisent, ou de subir toutes les peines qu'il jugerait à propos de leur infliger, s'ils se portaient au mal qu'il défend. Ce n'est point de son entrée dans Jérusalem, monté sur un âne, ainsi que les prophètes l'avaient annoncée, que Jésus obtint d'être appelé le Christ; il voulait seulement donner aux hommes une marque certaine pour le reconnaître; de même qu'à l'époque où Jean baptisait, il importait de manifester par quelques signes qui des deux était le Christ; car, lorsque Jean était sur les bords du Jourdain, prêchant la pénitence, portant pour tout vêtement une ceinture de cuir et un habit fait de poil de chameau, ne vivant que de sauterelles et de miel sauvage, plusieurs étaient tentés de croire qu'il était le Christ. Mais il leur disait : « Je ne suis pas le Christ, je ne suis que la voix qui l'annonce; celui qui est plus fort que moi va paraître; je ne suis pas digne de porter sa chaussure. » C'est alors que Jésus parut sur les bords du Jourdain. On le croyait fils de Joseph, simple artisan; il paraissait sans éclat, pour me servir du langage des Écritures. Il passait lui-même pour n'être qu'un ouvrier, car il s'occupa d'ouvrages manuels pendant les premières années de son passage sur la terre; il faisait des jougs et des charrues, enseignant par son exemple

quels sont les caractères distinctifs de la vraie vertu, et nous apprenant à mener une vie laborieuse.

C'est alors que le Saint-Esprit, pour le manifester aux hommes, se reposa sur lui sous la forme d'une colombe, et qu'on entendit du ciel la parole prononcée longtemps d'avance par David, lorsque ce prophète dit au nom du Christ ce que Dieu le père devait dire un jour au Christ lui-même : « Vous êtes mon fils, c'est moi qui vous ai engendré aujourd'hui. » Cette parole annonçait aux hommes, lorsque le Christ se manifesta, que c'était pour eux qu'il était né et qu'il venait d'apparaître.

LXXXIX. — Vous ne devez point ignorer, me dit Tryphon, que nous attendons tous le Christ, que nous reconnaissons qu'il est annoncé par tous les passages dont vous avez fait mention. Je vous dirai même que j'ai été si frappé du nom de Jésus donné au fils de Nave, que je vous tendrais volontiers les mains. Mais les prophètes ont-ils vraiment dit du Christ qu'il subirait un supplice aussi honteux que celui de la croix, voilà ce qui ne nous paraît pas clair ; car enfin la loi maudit celui qui est crucifié : aussi est-ce pour moi un point bien difficile à admettre. Oui, les Ecritures annoncent clairement que le Christ doit souffrir ; mais doit-il souffrir un supplice maudit par la loi ? Voilà ce que nous voulons savoir de vous ; si vous avez quelques moyens de nous le prouver.

— Si le Christ ne devait pas souffrir, lui répondis-je, si les prophètes n'avaient pas annoncé que les péchés du peuple le conduiraient au supplice, qu'il serait accablé d'outrages, battu de verges, comptés parmi les scélérats ; lui dont personne, dit le prophète, ne peut raconter la génération, votre étonnement serait raisonnable ; mais si telle est la marque toute particulière qui distingue le Christ et qui doit servir à le faire reconnaître, comment ne croirions-nous pas fermement en Jésus-Christ ? Tous ceux qui comprennent les

prophètes attestent qu'il est le Christ et qu'il n'y en a pas d'autre, si on leur dit seulement qu'il a été mis en croix.

XC. — Eh bien ! me dit Tryphon, prouvez-nous-le directement, d'après les Ecritures, si vous voulez que nous partagions votre conviction. Oui, nous savons que le Christ doit souffrir, qu'il sera conduit à la mort comme une brebis ; mais doit-il être crucifié, peut-il subir une mort aussi honteuse, aussi infâme, puisqu'elle est maudite par la loi ? Tâchez de nous le prouver ; pour nous, la seule idée d'une pareille mort nous révolte.

— Vous savez, lui répondis-je, et vous convenez avec moi, que les prophètes ont enveloppé d'images et de figures la plupart des choses qu'ils ont dites ou faites, de sorte qu'elles étaient presque incompréhensibles pour le plus grand nombre, et que ce n'était pas sans peine que la vérité cachée sous ces voiles apparaissait à ceux qui la recherchaient et voulaient s'en instruire.

— Oui, me dirent-ils tous ensemble, nous en convenons avec vous.

— Ecoutez donc la suite, leur répondis-je. Cette croix si détestée en apparence, Moïse l'a représentée par les différents signes qu'il a exprimés.

— Quels sont ces signes ? me demanda Tryphon.

— Dans la guerre du peuple hébreu contre Amalec, tandis que le fils de Nave, nommé Jésus, était à la tête de l'armée, Moïse priaït les bras étendus ; Or et Aaron les soutinrent dans cette position pendant tout le jour, de peur qu'ils ne vinssent à tomber de lassitude. Si la position de Moïse perdait quelque chose de la forme d'une croix, le peuple était vaincu, ainsi que nous l'apprenons des livres mêmes de ce saint prophète ; mais tant qu'il persévérât dans cette attitude, Amalec perdait l'avantage : ainsi la victoire se trouvait du côté de la croix. Mais ce n'est pas tant cette position de Moïse, pendant sa prière, qui faisait triompher le peuple

hébreu, que le nom de Jésus qui se trouvait à la tête de l'armée, lorsque Moïse représentait sa croix sur la montagne. Qui ne sait que la prière la plus efficace est celle qui se fait avec larmes et gémissements, le genou en terre et le corps incliné ! Dans la suite, ni Moïse, ni aucun autre, ne prit sur la pierre cette attitude en forme de croix pendant sa prière. Et la pierre ici n'est-elle pas encore un signe qui représente le Christ et ne convient qu'à lui ?

XCI. Dieu ne s'est-il pas encore servi d'un autre moyen, au rapport du même Moïse, pour exprimer la puissance du mystère de la croix, lorsqu'il dit dans les bénédictions qu'il donnait à Joseph : « Que Jéhovah bénisse sa terre des fruits du ciel, de la rosée des fleuves qui arrosent la terre, des fruits que le soleil et la lune mûrissent, des fruits des montagnes et des fruits des vallées, et des dons de la terre et de sa plénitude ; que la bénédiction de celui qui apparut dans le buisson vienne sur la tête de Joseph et sur la tête du premier de ses frères. Sa beauté est celle du taureau premier-né, ses cornes sont celles de l'oryx : avec elles il frappera les peuples et les chassera jusqu'aux extrémités de la terre. » Personne assurément ne peut me dire ou me montrer qu'il existe dans la nature un seul objet qui représente les cornes de l'oryx aussi bien que le fait la croix.

La croix nous présente un morceau de bois vertical, dont le haut s'élève en forme de corne ; la pièce de bois adaptée transversalement offre par les deux extrémités l'image de deux cornes attachées à une seule, et l'autre pièce qu'on place au milieu, pour soutenir ceux qu'on attache à la croix, n'est-elle pas saillante comme une corne, n'est-elle pas en quelque sorte une nouvelle corne qui s'élève au milieu des autres ? Ces mots : « Il attaquera les nations avec ses cornes jusqu'aux extrémités de la terre, » s'expliquent par le spectacle que nous offrent aujourd'hui tous les peuples. Attaqués par la corne, c'est-à-dire touchés de componction par le mys-

tère de la croix , les hommes , dans toutes les nations , passent en foule des autels de leurs vaines idoles, c'est-à-dire des démons, au culte du seul vrai Dieu. Ce même signe est montré aux incrédules comme leur ruine et leur condamnation ; alors se renouvelle le prodige opéré en faveur de votre peuple après la sortie d'Égypte ; dans cette circonstance mémorable on vit Amalec défait et Israël triomphant par la vertu du signe que formaient les bras étendus de Moïse , et par le nom de Jésus donné au fils de Nave. Que dirai-je de la figure de cet autre signe présenté à Israël pour le guérir de la morsure des serpents ? N'est-il pas évident qu'il fut élevé pour sauver les hommes qui croient que ce signe présageait la mort dont frapperait le serpent celui qui devait être mis en croix , et le salut dont jouissent ceux qui , blessés par les morsures du serpent , cherchent leur refuge dans le Dieu qui donna au monde ce divin fils mort sur une croix ? L'Esprit saint nous apprenait par Moïse à ne pas croire au serpent , puisqu'il nous le montre , dès le commencement du monde , frappé de la malédiction de Dieu , et qu'il nous le fait voir dans Isaïe comme un ennemi que doit blesser à mort un glaive puissant , et ce glaive c'était le Christ.

XCII. Sans une grâce toute particulière de Dieu , qui nous donne l'intelligence des actions et des paroles de chacun des prophètes , on ne peut les expliquer , et comment dès-lors en parler ? Et si on en parle sans les comprendre , ne s'expose-t-on pas au ridicule et au mépris ? Celui qui vous demanderait comment il peut se faire qu'Enoch , Noé avec ses enfants , et les autres justes de cette époque aient été agréables à Dieu sans la circoncision et le sabbat , et que , plusieurs siècles après , Dieu ait voulu sauver les hommes par d'autres chefs et par l'institution d'une loi particulière ; que la circoncision soit devenue le moyen de salut pour ceux qui vécurent depuis Abraham jusqu'à Moïse ; que , depuis Moïse , ce ne fut pas seulement la circoncision , mais une multitude d'autres

observances, telles que le sabbat, les victimes, les holocaustes, les offrandes, vous ferait blasphémer contre Dieu, si vous ne dites pas ce que j'ai déjà dit, que Dieu dans sa prescience voyait que votre peuple mériterait un jour d'être chassé de Jérusalem, sans pouvoir jamais y rentrer, et qu'il voulut le faire reconnaître par un signe particulier; et vous l'avez ce signe dans votre chair: car ce qui vous distingue surtout des autres peuples, c'est la circoncision; mais ce n'est pas elle qui a justifié Abraham, puisque Dieu nous déclare qu'il ne le fut qu'en vertu de sa foi. Il est dit de lui avant qu'il fût circoncis: « Abraham crut à Dieu, et sa foi lui fut imputée à justice. » Et nous autres qui sommes en possession de la seule circoncision nécessaire, je veux dire celle du cœur, nous qui croyons en Dieu par Jésus-Christ, nous espérons bien être trouvés justes et agréables à ses yeux sans votre circoncision selon la chair: nous en avons l'assurance de Dieu lui-même, par le témoignage des prophètes.

Mais si Dieu vous a obligés d'observer le jour du sabbat, de lui offrir des présents; s'il a souffert qu'un lien particulier fût appelé de son nom, vous êtes forcés de reconnaître qu'il l'a fait pour vous empêcher de l'oublier et de tomber dans l'idolâtrie; et si vous ne le reconnaissiez pas, vous seriez des impies et des athées, reproche que ce silence vous a toujours mérité, ainsi qu'il est évident; oui, dis-je, c'est pour ce motif que Dieu vous a prescrit le sabbat, qu'il a exigé de vous des offrandes; je l'ai prouvé et je me plais à le redire pour ceux qui nous sont venus aujourd'hui. Oui, dis-je, sans ce motif, Dieu serait blasphémé; on l'accuserait de ne pas connaître l'avenir, ou de n'avoir pas établi pour tous les hommes le même moyen de salut; car bien des générations se sont écoulées avant Moïse, et il ne serait plus vrai de dire avec les divines Ecritures que Dieu est juste, qu'il est vrai, que l'équité est dans toutes ses voies, qu'il ne connaît pas le mensonge. Mais l'Ecriture ne peut nous tromper, et

Dieu veut que vous cessiez d'être ce que vous êtes, c'est-à-dire vains et pleins de vous-mêmes, afin que vous puissiez, comme nous, avoir part au salut, par Jésus-Christ qui fut agréable à Dieu et qui reçut de lui un éclatant témoignage, ainsi que je l'ai prouvé, d'après les oracles des saints prophètes.

CXIII. Car il n'enseigne rien autre chose que les principes d'équité reconnus partout et en tout temps, et qui forment toute la morale du genre humain. Qui ne sait que l'idolâtrie, la fornication, l'homicide sont des crimes? tout homme qui les commet ne peut parvenir à s'aveugler au point d'ignorer qu'il fait mal quand il s'y livre.

J'excepte cependant ceux qui, pleins de l'esprit impur et corrompus par une éducation vicieuse, des usages barbares, des lois atroces, ont perdu ou plutôt éteint en eux les premières notions de l'équité naturelle, ou bien les retiennent captives. Voyez-les dans cet état de dégradation : ils ne peuvent souffrir qu'on leur fasse ce qu'ils se permettent à l'égard des autres, et poussés par une conscience ennemie, ils se reprochent mutuellement le mal qu'ils commettent. Avec quelle sagesse Jésus-Christ notre Seigneur et notre Sauveur, a renfermé tous les devoirs de la justice et de la piété dans ces deux préceptes : « Vous aimerez le Seigneur votre Dieu de tout votre cœur et de toutes vos forces, et votre prochain comme vous-même. »

Si on aime Dieu de tout son cœur, de toutes ses forces, si l'âme est entièrement remplie de ce pieux sentiment, on ne portera pas ses adorations à un autre Dieu ; avec Dieu le père on adorera le Seigneur son ange qu'il nous ordonne lui-même d'adorer, et que ce Dieu et Seigneur aime et chérit. Aime-t-on le prochain comme soi-même? Alors on lui veut tout le bien qu'on veut pour soi ; car personne ne se souhaite du mal. Dans cette disposition d'esprit, on demande pour le prochain et on tâche de lui faire tout le bien qu'on se souhaite et qu'on

cherche à lui procurer. Par le mot prochain, nous entendons l'être soumis aux mêmes misères que nous, et doué de raison, en un mot, l'homme. Tous les devoirs de la justice se rapportent à deux objets bien déterminés : Dieu et l'homme. Le vrai juste sera donc, d'après l'Écriture, celui qui aime Dieu de tout son cœur et de toutes ses forces, et son prochain comme lui-même. Mais vous, vous ne l'avez jamais montré à l'égard de Dieu et des prophètes, ni envers vous-même, cet amour et cette tendre charité. Qui ne sait que vous avez toujours abandonné Dieu pour des idoles, et fait mourir les justes? Vous avez poussé l'impiété jusqu'à porter vos mains sur le Christ, et fidèles encore aujourd'hui à votre ancienne perversité, vous chargez de malédictions ceux qui vous prouvent que c'est bien le Christ que vous avez crucifié; que dis-je! vous voudriez faire croire que c'est un ennemi de Dieu, chargé de sa malédiction, que vous avez mis à mort. N'est-ce pas le comble de la folie et du délire? Les signes représentés par Moïse vous offrent le moyen de reconnaître celui qui est le Christ; mais vous ne voulez pas, et non contents de ne pas le vouloir, vous cherchez à nous embarrasser, en nous faisant toutes les difficultés qui vous viennent à l'esprit, et puis vous ne savez plus que répondre, quand vous trouvez un Chrétien qui vous tient tête.

XCIV. Car, dites-moi, n'est-ce pas Dieu qui, par la bouche de Moïse, défendit de faire aucune image ou figure de tout ce qui est au ciel ou sur la terre? Et pourquoi donc ce même Dieu, dans le désert, ordonne-t-il à Moïse d'élever un serpent d'airain et de le représenter par un signe qui guérissait les morsures des serpents? Accuserez-vous Dieu de se contredire? Ne voyez-vous pas qu'il annonçait par ce signe le grand mystère de la croix, qui devait détruire la puissance du serpent dont la ruse avait, par Adam, introduit le péché dans le monde, qu'il voulait apprendre à ceux qui croient en celui qui devait souffrir par ce signe, c'est-à-dire par la

croix, qu'il était vraiment leur salut et le seul qui pût les guérir de toutes les morsures du serpent, et par ces morsures il entendait toutes les actions mauvaises, toute injustice, tout acte d'idolâtrie. Et si ce n'est pas ainsi que vous l'entendez, dites-moi pourquoi Moïse fit élever ce serpent sous la forme d'une croix? pourquoi il enjoignit à tous ceux qui avaient été mordus par les serpents de le regarder pour être guéris, comme ils le furent en effet, lui qui avait expressément défendu de représenter l'image d'aucun objet?

Alors un de ceux qui étaient venus la veille me dit : — Voilà la véritable explication; nous n'en pouvons pas donner d'autres. J'ai souvent demandé à nos docteurs de m'expliquer cet endroit, jamais ils ne m'ont rien dit de satisfaisant. Continuez donc, je vous prie, le développement que vous avez commencé : nous prêtons la plus grande attention à votre manière d'éclaircir un mystère dont l'obscurité fait blasphémer contre nos divins oracles.

Alors je repris : — Dieu assurément a pu ordonner à Moïse de représenter en airain l'image d'un serpent, sans encourir pour cela le reproche de s'être contredit : eh bien ! de même, vous pouvez trouver dans la loi une sentence de malédiction contre les crucifiés, sans qu'elle frappe le Christ de Dieu, par qui Dieu le père daigne sauver tous ceux dont les œuvres étaient dignes de malédiction.

XCV. Car vous verrez que par le péché tout le genre humain est maudit; tout homme qui n'accomplit pas fidèlement la loi, n'est-il pas maudit par la loi? Or, qui l'observe en tout point? Personne. Vous n'oseriez dire le contraire. On s'en écarte toujours plus ou moins; si ceux qui sont sous la loi se trouvent sous la malédiction portée par la loi, parce qu'ils n'en sont pas toujours exacts observateurs, à plus forte raison, les gentils qui adorent les idoles, qui souillent l'enfance par leur turpitude, et se livrent à tant d'autres infamies, sont-ils frappés de malédiction. Si Dieu le père a voulu

que son fils prit sur lui les malédictions de tous les hommes, parce qu'il savait bien qu'en le livrant à la mort, et à la mort de la croix, il pourrait aussi le rappeler à la vie, pourquoi parlez-vous de ce divin fils qui s'est résigné à tant souffrir pour obéir à la volonté de son père, comme s'il eût été frappé de malédiction ? Ne devez-vous pas plutôt pleurer sur vous-mêmes ? Son père a voulu, il est vrai, qu'il passât par toutes sortes de souffrances pour le salut du genre humain ; mais vous qui l'avez livré à la mort, cherchiez-vous à exécuter les desseins de Dieu ? Était-ce par amour pour lui que vous faisiez mourir les prophètes ? Ainsi donc, ne dites pas : « Si Dieu a voulu qu'il souffrît, pour nous guérir tous par ses blessures, nous sommes sans crime. » Oui, si en tenant ce langage vous êtes touchés de repentir, si vous reconnaissez qu'il est le Christ, si vous observez désormais sa loi, oui, vous serez sans crime. Par lui vous obtiendrez, ainsi que je vous l'ai déjà dit, la rémission de vos péchés. Mais si vous le chargez de malédictions, lui et tous ceux qui croient en lui ; si vous les faites mourir quand vous en avez le pouvoir, je vous le demande, lorsque vous portez encore sur sa personne une main sacrilège, comment pourriez-vous éviter les châtiments que mérite un pareil excès d'injustice, de fureur, d'endurcissement et de folie ?

XCVI. Ces paroles de la loi : « Maudit soit celui qui est pendu à une croix ! » confirment notre espérance qui s'attache à Jésus crucifié, au lieu de l'ébranler ; et pourquoi ? C'est que nous y trouvons, non pas une malédiction de la part de Dieu contre Jésus crucifié, mais une prédiction de ce que vous tous et vos semblables deviez faire en refusant de reconnaître que ce Jésus existe avant les siècles, qu'il est le prêtre éternel du Très-Haut, qu'il est roi, qu'il est le Christ. Voyez ce qui se passe sous vos yeux ! Vous maudissez dans vos synagogues tous ceux qui portent son nom ; les païens, de la malédiction passent à l'effet, puisqu'ils nous mettent à

mort sur le simple aveu que nous leur faisons d'être Chrétiens. Eh ! que disons-nous à tous ? Nous sommes vos frères. Que n'embrassez-vous plutôt la vérité qui nous vient de Dieu ? Mais ne pouvant vous désarmer ni les uns ni les autres ; vous voyant au contraire rivaliser de haine et de fureur pour nous contraindre à renier Jésus-Christ, nous préférons la mort et nous la recevons avec joie , persuadés , comme nous le sommes , que Dieu nous accordera , en échange de cette vie , tous les biens qu'il nous a promis par son Christ. Nous répondons à toutes vos persécutions par les plus tendres prières ; nous supplions le Christ d'avoir pitié de vous ; c'est lui-même qui nous enseigne à prier pour nos ennemis : « Aimez ceux qui vous persécutent , nous dit-il , soyez bons et miséricordieux comme votre Père céleste. » Et ne voyons-nous pas , en effet , combien ce Dieu tout-puissant est plein de miséricorde et de bonté ? Ne fait-il pas lever son soleil sur les ingrats aussi bien que sur les justes ? Ne fait-il pas pleuvoir sur les méchants comme sur les bons ? Mais nous savons de lui qu'il doit nous juger tous.

XCVII. Et ce n'est pas sans raison que le prophète Moïse, dont les mains étaient soutenues par Or et Aaron, demeura dans cette position jusqu'au soir. C'est jusqu'au soir, en effet, que Notre-Seigneur resta sur la croix ; on ne l'en descendit pour l'ensevelir que sur le déclin du jour, et le troisième jour il ressuscita, ainsi que l'avait prédit par ces paroles le prophète David : « Ma voix a crié vers le Seigneur ; il m'a exaucé du haut de la montagne. Je me suis endormi, j'ai été plongé dans un profond sommeil, je me suis réveillé parce que le Seigneur est mon appui. » Isaïe ne nous a-t-il pas annoncé le genre de mort qu'il devait souffrir, lorsqu'il lui met ces paroles dans la bouche : « J'ai étendu mes bras tout le jour vers un peuple incrédule, rebelle, et qui marche dans une mauvaise voie. » Ne nous apprend-il pas qu'il devait ressusciter, quand il nous dit : « Je lui donnerai la sépulture du

riche, son corps enseveli n'est pas resté dans le tombeau. » N'est-ce point de sa passion et de sa mort que parlait David dans ce passage tout mystérieux : « Ils ont percé mes mains et mes pieds, ils ont compté tous mes os, ils m'ont considéré, ils m'ont examiné, ils se sont partagé mes vêtements, ils ont tiré ma robe au sort. » Et, en effet, les Juifs qui le crucifièrent lui enfoncèrent des clous dans les pieds et dans les mains, et quand ils l'eurent crucifié, ils se partagèrent ses habits, et c'est le sort qui assigna les parts quand ils voulurent choisir. Direz-vous que ce psaume ne s'entend pas du Christ? Quel est sur toutes choses votre aveuglement! Vous ne voyez pas que jamais vous n'avez eu chez vous ni de roi, ni de Christ qui ait eu, vivant encore, les pieds et les mains percés, qui soit mort ou plutôt qu'on ait crucifié comme l'indique ce passage mystérieux, excepté Jésus seul!

XCVIII. Mais je veux vous citer le psaume tout entier, vous y entendrez les accents de l'amour du Christ pour son père, vous verrez comme il s'abandonne entièrement à lui, comme il le conjure de l'arracher à cette mort cruelle, comme il sait connaître en même temps les hommes qu'il eut pour ennemis, comme il prouve qu'il s'est véritablement fait chair et qu'il a connu la souffrance. C'est ainsi qu'il s'exprime : « Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonné? N'éloignez pas de moi votre salut, ne soyez pas sourd à mes cris, mon Dieu : je vous invoque durant le jour, et vous ne m'écoutez pas; je crie vers vous au milieu de la nuit, et je n'ignore pas ce qui m'est réservé. Cependant vous êtes le saint qui habitez dans Israël, vous êtes l'objet de ses louanges. Nos pères ont espéré en vous, et vous les avez délivrés; ils vous ont imploré, et ils ont été sauvés; ils se sont confiés en vous, et ils n'ont pas été trompés dans leur attente. Pour moi, je suis un ver de terre, je suis l'opprobre des mortels et le rebut de la populace; tous ceux qui me voient m'insultent,

le mépris sur les lèvres ; ils ont secoué la tête en disant : Il a mis son espoir en Dieu, que Dieu le sauve, puisqu'il se plaît en lui. Et c'est vous qui m'avez tiré du sein de ma mère, j'ai été reçu entre vos bras, vous étiez mon Dieu lorsque je suis sorti de ses entrailles ; ne vous éloignez pas de moi, mon Dieu, parce que la tribulation me presse, et personne n'est là pour me secourir. Une multitude de jeunes taureaux m'ont environné, les taureaux de Basan m'ont assailli ; ils fondent sur moi la gueule béante, comme le lion qui déchire et qui rugit ; je me suis écoulé comme l'eau ; tous mes os ont été ébranlés ; mon cœur a défailli au-dedans de moi, comme la cire qui se fond ; ma force s'est détachée comme l'argile, ma langue s'est attachée à mon palais, et vous m'avez conduit à la poussière de la mort. Des chiens dévorants m'ont environné ; le conseil des méchants m'a assiégé ; ils ont percé mes mains et mes pieds, ils ont compté tous mes os, ils m'ont regardé, ils m'ont considéré attentivement, ils se sont partagé mes vêtements ; ils ont tiré ma robe au sort. Mais vous, Seigneur, ne vous éloignez pas ; vous qui êtes ma force, hâtez-vous de me secourir ; arrachez mon âme au glaive, et délivrez-moi de la rage de mes ennemis, sauvez-moi de la gueule du lion, détournez de moi la corne du taureau. Je raconterai votre nom à mes frères, je publierai vos louanges au milieu de leur assemblée. Louez le Seigneur, vous qui le craignez ; glorifiez-le, race de Jacob ; craignez-le tous, vous qui êtes de la race d'Israël ! »

Ma citation finie, je continuai en ces termes : Tout ce psaume ne peut s'entendre que du Christ, ainsi que je vais vous le prouver en reprenant chacune des paroles qui le composent. Par les premières : « Mon Dieu, mon Dieu ! tournez vos regards sur moi ; pourquoi m'avez-vous abandonné ? » le prophète annonçait longtemps d'avance les paroles mêmes que devait prononcer le Christ attaché à la croix. Ne s'est-il pas écrié : « Mon Dieu ! mon Dieu ! pourquoi m'avez-vous

abandonné? » Et celles qui suivent : « N'éloignez pas de moi votre salut, ne soyez pas sourd à mes cris. Je vous invoque toujours, et vous ne m'écoutez pas ; je crie vers vous au milieu de la nuit, et vous ne me laissez rien ignorer ! » ne sont-elles pas l'expression fidèle de tout ce que devait faire le Christ? Le jour qu'il devait être crucifié, il prit avec lui trois de ses disciples et les conduisit sur la montagne des Oliviers, qui s'élève en face du temple de Jérusalem ; et là, il fit à Dieu cette prière : « Mon père, que ce calice s'éloigne de moi ! » Puis il ajouta : « Que votre volonté soit faite, et non pas la mienne ! » Par ces paroles, il montre qu'il sentait vraiment la douleur, qu'il était vraiment homme. Et pour qu'on ne dise point : « Il ne savait donc pas qu'il aurait à souffrir? » il ajoute aussitôt par la bouche du Psalmiste : « Vous ne m'avez rien laissé ignorer. » De même qu'il n'y avait pas ignorance en Dieu quand il demandait à Adam où il était, et à Caïn ce qu'il avait fait d'Abel, son frère, et qu'il voulait seulement les forcer à se reconnaître eux-mêmes tels qu'ils étaient, et que l'histoire de ce qui était arrivé restât écrite et parvint jusqu'à nous, ainsi Jésus déclare qu'il ne s'agit pas ici de sa propre ignorance, mais de l'ignorance de ceux qui ne croyaient pas qu'il fût le Christ, et qui pensaient pouvoir, sans conséquence, le faire mourir, se persuadant qu'il en serait de lui comme d'un homme ordinaire, qu'il ne sortirait pas du tombeau.

C. Ce qui suit : « Mais vous habitez dans le sanctuaire, vous la gloire d'Israël ! » annonçait le prodige le plus digne de louange et d'admiration ; je veux dire le prodige de sa résurrection, trois jours après sa mort sur une croix : merveilleux effet de la puissance qu'il tenait de son père ! Le Christ est appelé Israël et Jacob, ainsi que je l'ai déjà prouvé. Ce n'est pas seulement dans la bénédiction de Joseph et de Juda que tout ce qui le concerne nous a été prédit d'une manière mystérieuse, comme je l'ai également démontré ; c'est en-

core dans l'Évangile, où nous lisons ces paroles prononcées par lui-même : « Toutes choses m'ont été données par le Père.

Personne n'a connu le Père si ce n'est le Fils, et personne n'a connu le Fils si ce n'est le Père, et celui à qui le Fils l'a révélé! » C'est donc lui-même qui nous a révélé tout ce que nous comprenons des divines Écritures; c'est donc à sa grâce que nous devons de le reconnaître, et pour le premier-né de Dieu, existant avant toutes choses, et pour le fils des patriarches, parce qu'il a voulu naître d'une vierge issue de leur sang, se faire homme, vivre obscur et sans gloire, et passer par toutes les souffrances. Aussi disait-il à ses apôtres, quand il leur parlait de sa passion : « Il faut que le fils de l'homme souffre tous ces maux, qu'il soit rejeté par les pharisiens et par les scribes, et qu'il ressuscite le troisième jour. » Il se disait donc le fils de l'homme, ou parce qu'il était né d'une vierge qui descendait de David, d'Isaac, de Jacob, d'Abraham, ou bien parce qu'Abraham était son père et celui des justes, ces glorieux ancêtres de Marie, dont je viens de parler. Qui de nous ignore que ceux qui ont engendré des femmes sont appelés le père des enfants qu'ont eu leurs filles? Il appela Pierre un de ses disciples nommé Simon, qui, par une révélation de Dieu le père, l'avait reconnu pour le fils de Dieu. Et comme nous lisons dans les écrits de ses apôtres qu'il est vraiment fils de Dieu, nous nous plaisons à l'appeler de ce nom et nous comprenons qu'il l'est en effet, puisqu'il est engendré du Père avant toutes choses, par la vertu et la volonté de ce Père. C'est lui qui, dans les livres des prophètes, est désigné de tant de manières différentes, par les noms de Sagesse, et de Jour, et d'Orient, et de Gloire, et de Pierre, et par ceux de Jacob et d'Israël; nous comprenons encore que si, d'un côté, il est fils de Dieu, de l'autre, il est homme, fils d'une vierge, afin que le péché, introduit dans le monde par le serpent, fût détruit par les moyens qui l'avaient fait naître. Ève, encore vierge et sans tache, écoute

le démon : elle enfante le péché et la mort; Marie, également vierge, écoute l'ange qui lui parle; elle croit à sa parole, elle en ressent de la joie lorsqu'il lui annonce l'heureuse nouvelle, c'est-à-dire lorsqu'il lui apprend que l'esprit du Seigneur surviendra en elle, que la vertu du Très-Haut la couvrira de son ombre, que le fils qu'elle doit enfanter est le fils de Dieu; elle répond : « Qu'il soit fait selon votre parole ! » C'est alors que naquit d'elle le salut du monde, celui qu'avaient annoncé tant d'oracles, celui par qui Dieu terrasse le serpent, ainsi que les anges et les hommes qui lui ressemblent, tandis qu'il arrache à la mort ceux qui font pénitence et croient en son Christ.

CI. Viennent ensuite ces paroles : « Nos pères ont espéré en vous, et vous les avez délivrés; ils ont crié vers vous, et ils n'ont pas été confondus. Pour moi, je suis un ver de terre et non un homme; je suis l'opprobre des mortels et le rebut du peuple. » Nous voyons par cet endroit que Dieu ne reconnaît pour véritables pères que ceux qui ont espéré en Dieu et mérité le salut. Les pères dont il parle étaient les ancêtres dont il naquit quand il se fit homme. Il nous apprend que c'est aussi de son père qu'il attend son salut.

Il se glorifie de ne rien faire que d'après sa volonté et avec son secours. Telle fut, en effet, sa vie sur la terre; quelqu'un l'avait appelé bon maître : « Pourquoi m'appelez-vous bon ? lui dit-il; personne ne mérite ce nom, si ce n'est mon père qui est dans les cieux. » Par ces mots : « Je suis un ver de terre et non un homme; je suis l'opprobre des mortels et le rebut du peuple, » le prophète annonçait ce qui s'est accompli, ce qui se réalise encore sous nos yeux.

Partout on nous fait, à nous autres qui croyons en lui, comme un opprobre de ces mots : « Il fut le rebut du peuple. » On nous reproche d'adorer celui que votre nation a poursuivi de son mépris, a chargé d'ignominie et qui a tout souffert de votre part. Dans ces paroles qui suivent, nous trouvons en-

core une prédiction de ce qui devait arriver : « Tous ceux qui me voient m'insultent ; le mépris sur les lèvres, ils ont secoué la tête en disant : Il a mis son espoir en Dieu ; que Dieu le sauve, puisqu'il se plaît en lui. » Ceux qui le voyaient en croix n'ont-ils pas secoué la tête ? Par le mouvement de leurs lèvres et l'air moqueur de leur visage, ils rivalisèrent d'insulte, et en le raillant ils lui adressèrent ces paroles que nous lisons dans les écrits de ses apôtres : « Il se dit le fils de Dieu : qu'il descende de sa croix et qu'il marche ; que Dieu vienne à son secours. »

CII. Et ces autres paroles : « C'est vous qui m'avez tiré du sein de ma mère ; c'est vous qui étiez mon espérance. Du sein de ma mère, j'ai été jeté entre vos bras ; vous étiez mon Dieu, lorsque je suis sorti de ses entrailles. Personne n'est là pour me secourir ; une multitude de jeunes taureaux m'ont environné, les taureaux de Bazan m'ont assailli ; ils fondent sur moi la gueule béante comme le lion qui déchire et qui rugit ; je me suis écoulé comme l'eau ; tous mes os ont été ébranlés ; mon cœur a défailli au-dedans comme une cire qui se fond ; ma force s'est desséchée comme l'argile, ma langue s'est attachée à mon palais. » L'événement pouvait-il être prédit d'une manière plus claire ? Examinons d'abord cette circonstance : « Vous qui fûtes mon espérance dès le sein de ma mère. » A peine est-il né à Bethléem que le roi Hérode, instruit de sa naissance par des mages venus d'Orient, lui tend des embûches et cherche à le faire mourir. Mais Joseph, averti par le Seigneur, prend l'enfant avec la mère et se retire en Egypte. Le père qui l'avait engendré ne voulait pas qu'il mourût avant qu'il fût arrivé à l'âge viril et qu'il eût annoncé sa parole. On me demandera peut-être s'il n'eût pas été plus convenable que Dieu fit périr Hérode ? Je répondrai à cette question par une autre : Dieu ne pouvait-il pas dès le commencement du monde frapper de mort le serpent, au lieu de dire : Je mettrai de l'inimitié entre le serpent et la

femme, entre la race de l'un et la race de l'autre? » Ne pouvait-il pas faire naître tous les hommes à la fois et en un même moment? Mais il trouva plus digne de lui de créer l'ange et l'homme entièrement libres d'observer ou non les règles de justice qu'il leur avait données, et de les laisser jouir de cette liberté tout le temps qu'il le jugerait convenable. Il trouva également plus digne de lui d'établir un jugement particulier et un jugement général, sans toutefois porter atteinte au libre arbitre. C'est pourquoi l'Écriture, au sujet de la confusion de langage et de la multitude d'idiomes qui suivit la construction de la tour de Babel, s'exprime en ces termes : « Le Seigneur dit : Ils ne forment qu'une race, ils n'ont qu'une seule langue ; ils ont commencé, et ils ne cesseront pas jusqu'à ce qu'ils aient accompli leur dessein. » Quant à ces paroles : « Ma force s'est desséchée comme l'argile, ma langue s'est attachée à mon palais, » c'est encore une prédiction de ce que devait faire le Christ, et toujours pour obéir à la volonté de son père. La force et la puissance de sa parole, qui confondait les scribes, les pharisiens et tous vos docteurs, quand ils osaient disputer avec lui, ne fut-elle pas suspendue ainsi qu'une source d'eau vive qui, jaillissant avec impétuosité, s'interrompt tout-à-coup quand on détourne son cours? Il s'est tû, il a refusé de répondre, devant Pilate, à tous ceux qui l'interrogeaient, comme nous l'apprenons par les écrits de ses apôtres, afin que cette parole d'Isaïe eût aussi son accomplissement : « Le Seigneur m'a donné une langue éloquente, mais pour parler quand il le faut. » Ces mots : « Vous êtes mon Dieu ; ne vous éloignez pas de moi, » nous apprennent à mettre notre confiance en Dieu, qui a tout fait ; à chercher en lui seul notre appui, notre salut, et non pas dans la naissance, dans la force, dans les richesses, dans la prudence humaine, à l'exemple de la plupart des hommes, ainsi que vous l'avez fait vous-mêmes dans tous les temps. N'avez-vous pas autrefois érigé un veau

d'or? Ne vous êtes-vous pas toujours montré ingrats? N'avez-vous pas été persécuteurs des justes jusqu'à les mettre à mort, vains jusqu'à l'arrogance, à cause de vos ancêtres? Si le fils de Dieu vous a déclaré que ni ce nom divin, ni sa puissance, ni sa sagesse ne pouvaient le sauver; que pour être impeccable, il lui a fallu le secours de Dieu; car, comme le dit Isaïe: « Il n'a jamais péché même en parole, puisqu'il a ignoré l'iniquité, et que le mensonge n'a point souillé sa bouche, » comment vous et vos semblables, qui attendez le salut sans avoir aucun titre qui vous donne cette espérance, comment, dis-je, ne voyez-vous pas que vous vous abusez, que vous vous trompez vous-mêmes?

CIII. Voyons encore comme l'avenir a réalisé la prophétie renfermée dans ces autres paroles: « La tribulation me presse, personne n'est là pour me secourir; une multitude de jeunes taureaux m'ont environné, des taureaux de Bazan m'ont assailli: ils fondent sur moi la gueule béante comme le lion qui déchire et qui rugit; je me suis écoulé comme l'eau, tous mes os ont été ébranlés. » Parlerai-je de cette nuit où Jésus vit fondre sur lui, de la montagne des Oliviers, les hommes envoyés par vos scribes et par vos pharisiens, à la faveur de l'ascendant que leur donnait la puissance de leur parole? Le Christ ne s'est-il pas trouvé alors comme environné de jeunes taureaux à la corne menaçante et d'une fureur prématurée et meurtrière? Les taureaux de Bazan, dont il est ensuite question, désignent ceux d'entre vous qui se portèrent contre le Christ aux mêmes excès de violence que les jeunes taureaux, quand il fut amené devant vos docteurs. Ce n'est pas sans raison que l'Écriture les désigne sous le nom de taureaux; d'eux naissent les jeunes veaux, ainsi que nous le savons. Eh bien! ce que les premiers sont pour les seconds, vos maîtres l'ont été pour leurs enfants. Ils les ont poussés à se jeter sur le Christ, de la montagne des Oliviers, pour se saisir de sa personne et l'amener devant eux. Le pro-

phète ajoute : « Personne n'est là pour le secourir. » Et n'est-ce pas ce qui est arrivé ? De cette multitude d'hommes, il n'en est pas un seul qui se soit levé en faveur de l'innocence opprimée ; et dans le lion rugissant dont la bouche ouverte est prête à dévorer, ne voyez-vous pas le roi des Juifs de cette époque, appelé aussi du nom d'Hérode et successeur de cet Hérode qui fit mourir tous les enfants de Béthléem, vers le temps où le Christ naquit, parce qu'il se flattait d'envelopper dans ce massacre l'enfant dont les mages, venus d'Orient, lui avaient annoncé la naissance ? Mais il ignorait les desseins de celui qui est plus fort que tous les hommes ; il ne savait pas qu'il avait donné l'ordre à Joseph et à Marie de prendre cet enfant, de fuir en Egypte et d'y rester jusqu'à ce qu'un nouvel ordre d'en haut les rappelât dans leur patrie. Ils attendirent donc en Egypte qu'on vînt leur apprendre que cet Hérode, meurtrier des enfants de Bethléem, était mort et qu'il avait pour successeur Archélaüs ; mais celui-ci mourut avant que le Christ eût accompli, par le supplice de la croix, les desseins éternels dont la volonté de son père lui avait remis l'exécution. Un autre Hérode avait succédé à Archélaüs dans la portion de pouvoir que Rome lui avait assignée. Pilate, pour lui plaire, avait envoyé devant son tribunal le Christ chargé de chaînes ; c'est bien là ce que le Seigneur, qui connaît l'avenir, avait annoncé : « Ils le conduiront devant l'Assyrien, il sera un présent d'hospitalité agréable au roi. » Par ce lion qui rugit, ne peut-on pas entendre aussi le démon appelé serpent par Moïse, diable par Job et Zacharie, Satan par Jésus, qui voulait nous rappeler que ce nom avait été donné de l'action même qu'il avait été commise ; car *Sata*, dans la langue des Juifs et des Syriens, signifie déserteur, apostat ; *nas* peut se rendre par serpent, si vous le traduisez de l'hébreu ; c'est de la réunion de ces deux mots qu'on a formé le mot *Satanas*. Aussitôt que Jésus-Christ eut quitté le fleuve du Jourdain, où se fit entendre sur lui

la voix qui avait dit : « Vous êtes mon fils, je vous ai engendré aujourd'hui, » le démon s'approcha de lui pour le tenter, ainsi que nous l'expriment les livres des apôtres ; il poussa l'audace jusqu'à lui dire « Adore-moi ! » Jésus lui répondit : « Retire-toi, Satan ! Tu adoreras le Seigneur ton Dieu, et tu ne serviras que lui seul. » Le démon espérait le faire tomber dans ses pièges, comme il y avait fait tomber Adam. Ces paroles : « Je me suis écoulé comme l'eau ; tous mes os ont été ébranlés, mon cœur a défailli au-dedans de moi comme une cire qui se fond, » annonçaient ce qui lui arriva dans la nuit où les soldats vinrent sur la montagne des Oliviers pour se saisir de lui. Dans les livres qui furent écrits, ainsi que je le soutiens, par ses apôtres et par leurs disciples, il est rapporté qu'une sueur qui ressemblait à des gouttes de sang découla de son corps, lorsqu'en priant il s'écriait : « Mon père, s'il est possible, éloignez de moi ce calice. » Son cœur, ses os étaient ébranlés en lui ; son cœur surtout était comme une cire qui se fondait au-dedans de lui-même. Par tout ce qui est arrivé, Dieu voulait nous convaincre que c'est à cause de nous qu'il livrait son fils à de si cruelles angoisses, et que sa qualité de fils de Dieu ne l'empêcherait pas de sentir toutes les souffrances et tous les maux qui lui survenaient. Dans ces paroles : « Ma bouche s'est desséchée comme l'argile, ma langue s'est attachée à mon palais, » je retrouve une nouvelle prédiction de ce silence dont j'ai déjà parlé ; silence qu'il ne rompit par aucune parole, ne voulant rien répondre à vos docteurs qu'il avait coutume de confondre et de convaincre de folie.

CIV. « Vous m'avez conduit à la poussière de la mort, ajoute le prophète ; des chiens dévorants m'ont environné ; le conseil des méchants m'a assiégé : ils ont percé mes mains et mes pieds ; ils ont compté tous mes os ; ils m'ont regardé ; ils m'ont considéré attentivement ; ils se sont partagé mes vêtements ; ils ont tiré ma robe au sort. » Pourrez-

vous trouver des paroles plus claires pour exprimer le genre de mort auquel le Christ devait être condamné par l'assemblée des méchants, que l'Écriture désigne sous les noms de chiens et de chasseurs, faisant ici allusion aux réunions et aux conseils que tinrent, pour le perdre, les chefs du peuple qui avaient juré sa perte? Quoi de plus conforme au récit des apôtres? J'ai parlé plus haut de ces vêtements que ceux qui le crucifièrent se sont partagés après l'avoir mis en croix.

CV. Viennent ensuite ces paroles : « Mais vous, Seigneur, ne vous éloignez pas; vous qui êtes ma force, hâtez-vous de me secourir, arrachez mon âme au glaive, et délivrez de la puissance du chien mon âme abandonnée; sauvez-moi de la gueule du lion et des cornes de l'oryx, dans l'humiliation où je suis. » Figure, prédiction remarquable de ce que nous retrouvons dans le Christ et de ce qui devait lui arriver! N'avons-nous pas prouvé qu'il est le fils unique de Dieu, créateur de toutes choses, qu'il est la vertu, le Verbe engendré de lui; qu'ensuite il s'est fait homme; qu'il est né d'une vierge, comme nous l'apprennent les écrits des apôtres? Dans chacune de ces paroles : « Arrachez mon âme au glaive; délivrez cette âme de la puissance du chien; sauvez-moi de la gueule du lion, et, dans mon état d'humiliation, délivrez-moi des cornes de l'oryx, » vous trouvez une circonstance de la passion et une prédiction du genre de mort qu'il devait souffrir, je veux parler de la croix. Déjà je vous ai fait voir comme toutes les cornes de l'oryx présentent l'image d'une seule croix : le glaive, la gueule du lion, la puissance du chien, dont il est ici question, désignent une force ennemie qu'il veut repousser; il demande qu'elle n'asservisse pas son âme, et la prière qu'il fait ici à son père est une leçon qui nous apprend à recourir à Dieu au moment de la mort, à lui demander qu'il ne permette pas que l'ange mauvais et audacieux s'empare de notre âme, puisqu'il peut l'écarter.

L'âme demeure toujours, je vous l'ai déjà prouvé par ce qui est arrivé à l'âme de Samuël, que la pythonisse évoqua, sur la demande de Saül. Il est à croire que les âmes des justes et des prophètes subissent après leur mort le joug d'une puissance semblable à celle de la pythonisse, comme le prouve le fait même dont je viens de parler. Il est évident que tout est ici pour notre instruction, et que Dieu, par son fils, nous apprend à faire tous nos efforts, à multiplier nos prières à l'heure de la mort, pour empêcher notre âme de tomber sous aucune puissance de cette nature. Lorsque le fils de Dieu rendit l'esprit sur la croix, nous disent les écrits de ses apôtres, il s'écria : « Seigneur, je remets mon âme entre vos mains. » Ils nous disent encore de quelle manière il exhortait ses disciples à surpasser en vertu les pharisiens, s'ils voulaient parvenir au salut : « Je vous déclare, leur disait-il, que si votre justice n'est pas plus parfaite que celle des scribes et des pharisiens, vous n'entrerez point dans le royaume des cieux.

CVI. Il savait que son père accorderait tout à sa prière, qu'il le ressusciterait d'entre les morts ; il invitait tous ceux qui craignent le Seigneur à le louer en toutes choses, parce que sa miséricorde, en vertu de la croix de son fils, s'étend sur les hommes qui ont la foi. Après sa résurrection, lorsqu'il eut convaincu ses disciples de la vérité des paroles qu'il leur avait dites avant sa passion, qu'il fallait que le fils de l'homme souffrit, et que toutes ses souffrances avaient été prédites, ils furent touchés du plus vif repentir de l'avoir abandonné au moment de la mort. Alors il parut au milieu des apôtres, qu'il regardait comme ses frères ; et toutes les fois qu'il se trouvait au milieu d'eux, il se mettait à louer le Seigneur, ainsi que le rapportent leurs écrits. Et toutes ces circonstances avaient encore été clairement prédites, témoins les paroles qui se trouvent dans le reste du psaume : « Je raconterai votre nom à mes frères, je publierai vos

louanges au milieu de leur assemblée; vous qui craignez le Seigneur, glorifiez-le; sauvez-le, vous tous qui êtes de la race de Jacob; qu'il soit craint par toute la postérité d'Israël! »

Si vous lui voyez changer le nom d'un de ses apôtres en celui de Pierre, et appeler les deux frères, fils de Zébédée, du nom de Boanergès, qui veut dire fils du tonnerre, reconnaissez en lui ce même Dieu qui changea autrefois le nom de Jacob en celui d'Israël; le nom d'Ausès en celui de Jésus, nom à la faveur duquel fut introduit dans la terre promise aux patriarches le peuple qui survécut aux Hébreux délivrés de la captivité de l'Égypte. Moïse nous l'avait annoncé comme un astre qui devait s'élever de la race d'Abraham: « Une étoile, nous dit-il, sortira de Jacob; un chef sortira d'Israël; » et ailleurs: « Voici l'homme, l'Orient est son nom. » Et en effet une étoile s'éleva dans les cieux, aussitôt après sa naissance, nous disent les écrits de ses apôtres, et des mages avertis par ce signe vinrent d'Orient pour l'adorer.

CVII. Il avait lui-même prédit qu'il ressusciterait trois jours après qu'il aurait été mis en croix, ainsi que nous l'apprennent les mêmes évangélistes; nous lisons dans leur récit que des hommes de votre nation lui dirent un jour, en discutant avec lui: « Donnez-nous un signe; » et qu'il leur répondit: « Cette génération adultère et méchante demande un signe; on ne lui en donnera pas d'autre que le signe de Jonas. »

Par ces paroles mystérieuses, il faisait comprendre à ceux qui l'écoutaient qu'il ressusciterait trois jours après sa mort sur la croix, et en même temps il annonçait que la génération à laquelle il parlait était plus coupable et plus perverse que les habitants de Ninive. Vous savez ce qui arriva lorsque Jonas, sorti du poisson qui l'avait englouti, parut au milieu de cette ville et annonça, que dans trois

jours, d'autres disent dans quarante. Ninive serait détruite avec tous ses habitants. Alors on publia un jeûne qui s'étendit non-seulement à tous les hommes, mais encore à tous les animaux; on se revêtit de cilices, on poussa de longs gémissements: ils parlaient d'un cœur réellement changé; on abandonna les voies de l'iniquité, on comprit que pour trouver le Seigneur miséricordieux et bon il fallait renoncer au péché. Le roi lui-même et les premiers du royaume se couvrirent de cilices, et persévérèrent dans le jeûne et la prière; leur pénitence désarma le bras de Dieu et sauva la ville de sa destruction. Le troisième jour arrivé, selon d'autres le quarantième, Jonas s'affligeait de voir que sa prédiction ne s'était pas accomplie. Dieu, dans sa sagesse, sut apaiser ses murmures, et voici de quelle manière: d'un mot il fit naître un lierre qui le couvrit de son ombre et le garantit du soleil. C'était en effet un lierre chargé de son fruit, que Jonas n'avait ni planté, ni arrosé, mais qui avait poussé tout-à-coup pour lui donner de l'ombre. D'un autre mot, Dieu fit sécher en un moment ce même lierre; nouveaux murmures de la part de Jonas: c'est alors que Dieu lui fit comprendre combien était injuste le chagrin qu'il éprouvait de ce que Ninive n'était pas détruite: « Quoi! lui dit le Seigneur, tu voudrais conserver une plante qui est venue sans toi, qui s'est accrue en une nuit, et qui est morte le lendemain; et moi je n'épargnerais pas la grande ville de Ninive, où il y a plus de cent vingt mille enfants qui ne savent pas discerner la droite de la gauche, Ninive, qui renferme une multitude d'êtres vivants! »

CVIII. Tous ceux de votre nation savaient bien ce qui était arrivé à Jonas, et cependant lorsque le Christ leur disait qu'il ne leur serait pas donné d'autre signe, et qu'il les exhortait à faire pénitence de leurs crimes, sinon avant, du moins après sa résurrection, et à fléchir le Seigneur par

leurs larmes , à l'exemple des Ninivites , s'ils voulaient préserver et le peuple et la ville de la destruction ; non-seulement vous n'avez pas fait pénitence quand vous avez su qu'il était vraiment ressuscité , mais encore , ainsi que je vous l'ai déjà reproché , vous avez préposé des hommes de votre choix pour aller publier par toute la terre qu'un imposteur du nom de Jésus avait formé une secte d'hommes impies et sans loi ; que ce Jésus avait été crucifié , et que ses disciples l'avaient enlevé pendant la nuit du tombeau où il avait été déposé après qu'on l'eut détaché de la croix ; qu'ils trompèrent les hommes en publiant qu'il était ressuscité d'entre les morts et monté au ciel. Vous n'avez pas craint d'ajouter que ce Jésus enseignait lui-même je ne sais quels dogmes impies , affreux , exécrables , dogmes que vous inventez et que vous débitez partout pour soulever l'indignation publique contre ceux qui professent que Jésus est vraiment le Christ , le maître par excellence , le fils de Dieu. Que dirai-je encore ? Votre ville a été prise , votre pays est dévasté , ainsi qu'il l'avait prédit ; et , loin de faire pénitence , vous le chargez de malédictions , lui et tous ceux qui croient en lui.

Nous , au contraire , nous ne haïssons ni vous , ni ceux à qui vous avez inspiré de pareils sentiments à notre égard. C'est trop peu pour nous de ne pas vous haïr , nous faisons les vœux les plus ardents pour que le repentir entre dans vos cœurs , et que vous obteniez tous miséricorde du Dieu infiniment bon , infiniment miséricordieux , qui vous a créés.

CIX. Mais les gentils , qui vivaient dans le péché parce qu'ils étaient dans l'erreur , devaient se convertir aussitôt qu'ils auraient reçu des apôtres la doctrine que ces derniers ont portée de Jérusalem jusque chez les peuples idolâtres ; nous l'apprenons de Michée , l'un des douze petits prophètes. Permettez que je vous cite quelques paroles de sa prédiction ; c'est ainsi qu'il s'exprima : « Et voilà que dans les derniers

temps, la montagne de la maison du Seigneur sera préparée sur le haut des monts, élevée au-dessus des collines, un fleuve coulera au milieu du peuple, les nations y viendront en foule, et se hâteront, disant : Venez, allons à la montagne du Seigneur et à la maison du Dieu de Jacob; il nous enseignera ses voies et nous marcherons dans ses sentiers, parce que la loi sortira de Sion, et la parole du Seigneur de Jérusalem; il jugera au milieu de la multitude des peuples, il châtiara des nations puissantes jusqu'aux contrées les plus lointaines; les peuples feront de leurs épées des socs de charrue, et des hoyaux de leurs lances; un peuple ne tirera plus le glaive contre un autre peuple; ils n'apprendront plus à se combattre. Chacun se reposera sous sa vigne ou sous son figuier, et nul ne les troublera, parce que le Seigneur a parlé. Que tous les peuples marchent au nom de leur Dieu, et nous, nous marcherons au nom du Seigneur notre Dieu dans l'éternité et par-delà. En ce jour-là je ramènerai celle qui était boiteuse, et je recueillerai celle qui était rejetée et resserrée dans des entraves. Celle qui avait été répudiée deviendra mère d'une nation puissante; et le Seigneur régnera sur elle, sur la montagne de Sion, dès à présent jusque dans l'éternité. »

A ces paroles de la prophétie, j'ajoutai les réflexions suivantes : Je sais, mes amis, que vos docteurs conviennent avec nous que ces paroles s'entendent du Christ; mais je sais aussi qu'ils prétendent que le Christ n'est pas encore venu; ou bien, s'ils disent qu'il est venu, ils ajoutent qu'on ne le connaît pas, et qu'il ne sera connu que lorsqu'il lui plaira de se manifester et de paraître dans toute sa gloire. Alors arriveront, continuent-ils, les grands événements annoncés dans la prophétie, comme si cette prophétie n'avait encore eu aucun effet. Insensés ! ils ne comprennent pas ce qui est si clair et si évident, d'après toutes les paroles de l'Écriture, que deux avènements du Christ nous sont prédits : l'un, dans

lequel il sera sans gloire, homme de douleur, couvert d'ignominie, et enfin crucifié; l'autre, où il descendra du ciel dans tout l'appareil de sa majesté, quand l'homme de la défection, l'antechrist, élevant sur la terre une voix orgueilleuse contre le Tout-Puissant lui-même, se portera à d'affreux excès contre nous autres Chrétiens qui nous sommes jetés entre les bras du Dieu de Jacob, du Dieu d'Israël, aussitôt qu'à la faveur de la loi et de la doctrine sorties de Jérusalem, nous avons pu connaître, par les apôtres de Jésus, le vrai Dieu et le culte qui lui convient, nous qui nous présentions autrefois couverts de meurtres et du sang les uns des autres; chargés, en un mot, de toutes sortes d'iniquités, et qui depuis avons brisé, sur tous les points du globe, les instruments de guerre pour changer le glaive en soc de charrue, la lance en hoyau, et cultiver la piété, la justice, l'humanité, la foi et cette espérance qui nous vient de Dieu le père par le Dieu crucifié, chacun de nous se reposant désormais sous sa vigne, c'est-à-dire n'ayant plus qu'une seule et légitime épouse; et, en effet, dans notre conduite, vous avez sous les yeux la vérité de cette parole prophétique : « Son épouse est comme une vigne féconde. »

Il est facile de se convaincre que personne au monde n'est capable d'effrayer un véritable Chrétien et d'en faire un vil esclave de la crainte. Qu'on nous frappe du glaive, qu'on nous crucifie, qu'on nous livre aux bêtes, aux flammes, à toutes les autres tortures : on ne peut nous empêcher de confesser le nom de Jésus-Christ, ainsi que vous le voyez.

Plus on nous fait souffrir, plus on nous persécute, plus il naît au nom de Jésus des Chrétiens fidèles et dévoués. Nous ressemblons à la vigne dont le fer coupe quelques branches fécondes, et qui répare cette perte par d'autres branches plus belles et plus fécondes encore. La vigne plantée par le Dieu tout-puissant et par le Dieu sauveur, c'est le peuple qu'il

s'est formé. Pour le reste de la prophétie, il aura son effet au jour du second avènement.

Ces mots : « Celle qui était resserrée dans des entraves, » signifient que vous et tous les incrédules faites votre possible pour bannir, non pas seulement de leurs biens, mais encore du monde entier, tous ceux qui portent le nom de Chrétiens, et qu'il ne leur est plus permis de jouir librement du bienfait de la vie. Vous dites : Eh ! n'est-ce pas ce que notre peuple lui-même a souffert ? Mais si tel a été pour vous le sort de la guerre, c'était un châtiment que vous aviez mérité, ainsi que l'attestent toutes les Ecritures. Mais nous, qui avons cessé de commettre le mal depuis que nos yeux se sont ouverts à la vérité, nous avons Dieu pour garant que notre mort n'est pas plus juste que celle qu'on a fait subir à celui qui était sans tache et la justice même, je veux dire le Christ. « Le juste, dit Isaïe, le juste périt, et nul n'y pense dans son cœur : les justes sont enlevés de ce monde, et personne n'y pense. »

CXI. Au sujet de ces deux avènements, je dois vous rappeler que, déjà du temps de Moïse, ils avaient été figurés d'une manière mystérieuse par les deux boucs que l'on offrait les jours de jeûne. Nous avons aussi montré que Moïse et Josué étaient eux-mêmes des figures de ces deux avènements : l'un resta jusqu'au soir sur la colline, les bras étendus, tandis qu'on les soutenait (rien sans doute ne représentait mieux la croix que cette attitude) ; l'autre, qui portait le nom de Jésus, commandait l'armée et donnait la victoire aux Hébreux.

Il est à remarquer que, pour mieux figurer les deux avènements, ces deux saints personnages, ces deux prophètes du Seigneur ont représenté séparément les deux grands mystères dont nous venons de parler, l'un retraçant la croix, l'autre rappelant le nom de Jésus, et n'ont pu réunir les deux symboles dans une même personne. La réunion s'est

faite dans Jésus seul. Et telle est, telle a été et telle sera toujours sa force, que son nom même fait trembler toute autre puissance que la sienne; elle se sent défaillir à la seule idée qu'un jour elle doit être renversée par lui. Ainsi donc notre Christ, tout passible, tout crucifié qu'il a été, n'encourut point la malédiction portée par la loi; mais il prouvait que lui seul pouvait sauver ceux qui savent conserver la foi. En Egypte, les Hébreux, préservés du glaive exterminateurs, tandis que les premiers-nés des Egyptiens périssaient, durent leur salut au sang de l'agneau pascal qui arrosait les deux côtés et le seuil de leurs portes. Mais la Pâque, c'était le Christ qui fut immolé plus tard, ainsi que l'avait annoncé Isaïe par ces paroles : « Il a été conduit à la mort comme une brebis. » Et n'est-ce pas vers le jour de Pâques que vous l'avez arrêté, que vous l'avez crucifié? Eh bien! de même que le sang de l'agneau pascal a sauvé les Hébreux qui étaient en Egypte, de même le sang du Christ sauvera de la mort ceux qui croiront en lui. Mais pourquoi ce sang mis sur les portes? Est-ce que, sans cette marque, la main de Dieu se serait trompée? Non, assurément; tout ce que je veux dire, c'est que Dieu annonçait par là que le sang du Christ serait le salut du genre humain.

Le ruban de pourpre que les espions envoyés par Jésus, fils de Navé, donnèrent à la courtisane Rahab, de la ville de Jéricho, en lui recommandant de le suspendre à la fenêtre par laquelle elle les fit descendre pour les soustraire à l'ennemi, figurait également le sang du Christ qui, chez tous les peuples, remet les iniquités, et devient le gage du salut pour les hommes injustes et adultères qui cessent de retomber dans le péché.

CXII. Combien vous dégradez Dieu par vos misérables interprétations, quand vous donnez à toutes ces paroles un sens si étroit, et que vous savez si peu pénétrer la profondeur des choses qu'elles expriment? A les prendre comme

vous les entendez, il faudra donc accuser Moïse d'avoir violé la loi qu'il avait portée ; car , après avoir défendu lui-même de représenter la figure d'aucune créature, soit du ciel, soit de la terre , soit de la mer , il fit faire un serpent d'airain qui était placé au-dessus d'un certain signe, et il ordonna à tous ceux qui avaient été mordus de le regarder ; et ceux qui le regardaient étaient guéris. Direz-vous que leur guérison venait du serpent ? Mais comment pourrait-elle venir de lui, puisque Dieu l'a maudit dès le commencement du monde, et frappé de sa redoutable épée, comme le dit Isaïe ?

Faut-il prendre ce passage dans le sens absurde qu'il plaît à vos docteurs de lui donner, et non pas comme une figure qui se rapporte à Jésus crucifié ; Jésus, que représentait Moïse par ses mains étendues, et Josué par ce nom qu'il reçut lorsqu'ils assurèrent l'un et l'autre la victoire à votre peuple ? Cette manière d'entendre l'Écriture ne laisse plus de doute, de vague dans l'esprit ; on comprend la pensée du législateur. Alors il ne paraît plus abandonner la cause de Dieu, et conseiller au peuple de placer sa confiance dans un reptile par qui la prévarication et la désobéissance sont entrées dans le monde. Vous trouvez dans toutes les paroles, dans toutes les actions de ce saint prophète un sens profond, un grand mystère. Tout s'accorde, tout s'explique à merveille dans celles des autres prophètes, lorsqu'on possède une fois l'intelligence des choses qu'elles renferment.

Mais de quoi s'occupent vos docteurs ! Ils descendent à je ne sais quelles misérables et futiles discussions : ils vous diront pour quelle raison, dans cet endroit ou dans celui-ci, on ne parle pas des chameaux femelles ; ce qu'on entend par ces chameaux appelés femelles ; pourquoi l'usage de tant de mesures de farine, de tant de mesures d'huile, dans les offrandes prescrites par la loi. Mais, tout ce qui a de l'importance, tout ce qui mérite d'être examiné, ils se gardent bien de l'expliquer ou même d'en parler ; non contents de passer

sous silence ces graves objets, ils vous défendent de nous écouter quand nous les traitons, et vous empêchent d'avoir aucun rapport avec nous. Ne méritent-ils pas qu'on leur applique ces paroles que Jésus, notre maître, adressait aux docteurs de son temps : « Sépulcres blanchis, beaux au-dehors, mais au-dedans pleins d'ossements et de corruption ; qui donnez la dîme de la menthe et qui avalez un chameau. » Si vous ne rejetez la doctrine de ces hommes qui se préchent eux-mêmes et qui veulent être appelés : *Maîtres ! maîtres !* si vous n'apportez à la lecture des prophètes le courage, la constance même des prophètes ; si vous n'êtes pas prêts à souffrir de la part des vôtres tout ce que ces derniers en ont souffert, je vous déclare que la lecture de leurs écrits sera sans fruit pour vous.

Voyez quelle est votre conduite. Celui qui fut envoyé avec Caleb pour reconnaître la terre de Chanaan, et qui portait auparavant le nom d'Ausès, ainsi que je l'ai déjà dit, reçut de Moïse le nom de Jésus. Vous ne demandez pas pour quelle raison vous passez sur ce point sans élever aucune discussion ; vous ne faites aucune question sérieuse ; sous ce nom, vous ne voyez pas le Christ ; vous lisez sans comprendre, et maintenant que vous entendez dire que Jésus est notre Christ, vous ne raisonnez pas en vous-mêmes, vous ne tirez pas cette conséquence que ce n'est pas en vain et sans raison que ce nom a été donné au compagnon de Caleb dont nous parlons. Mais vous cherchez avec une sainte et scrupuleuse attention pourquoi on a ajouté un *a* au premier nom d'Abraham, vous disputez avec un grand appareil de raisonnement sur l'*r* surajouté au nom de Sara. Quelle froideur, au contraire, quand il s'agit d'examiner pourquoi le nom tout entier d'Ausès, fils de Navé, fut changé en celui de Jésus ! Mais ce n'est pas seulement son nom qui a été changé, il a été lui-même substitué à Moïse.

Seul de tous les chefs hébreux sortis d'Égypte, il condui-

sit dans la terre sainte les restes d'Israël. De même que ce fut Josué, et non pas Moïse, qui mit le peuple de Dieu en possession de la terre promise, et la distribua d'après le sort entre tous ceux qui purent y entrer avec lui, de même Jésus convertira les restes dispersés de ce même peuple et leur distribuera la véritable terre-sainte; mais avec quelle différence! Le fils de Navé ne put donner qu'un héritage passager; il n'était pas le Christ-Dieu, le fils de Dieu; mais le Christ, après la grande résurrection, nous donnera un héritage qui ne passera point. Si le fils de Navé arrêta le soleil, ce ne fut qu'après avoir pris le nom de Jésus en échange du sien, et reçu sa puissance de l'Esprit même de Jésus. Déjà nous avons prouvé que c'est ce même Jésus qui apparut à Moïse, à Abraham et aux autres patriarches, et conversa avec eux lorsqu'il exécutait les ordres de son père; qui, depuis, est venu sur la terre, s'est fait homme, est né d'une vierge et subsiste toujours. Après lui et par lui le Dieu créateur doit renouveler le ciel et la terre; c'est le Christ qui, dans la nouvelle Jérusalem, sera l'éternelle lumière; il est le véritable roi de Salem selon l'ordre de Melchisédech, et le prêtre éternel du Très-Haut. Mais revenons à Josué; il est rapporté qu'il ordonna une seconde circoncision et qu'elle fut faite avec des couteaux de pierre: n'était-ce pas une prophétie de cette circoncision par laquelle le Christ nous retranche ou plutôt nous sépare des dieux de pierre et d'autres simulacres semblables? Il est dit aussi que Josué réunit en un même lieu les Hébreux qui furent circoncis; n'était-ce pas encore une image de ce que fit le Christ, qui rassembla de toutes les parties du monde, en un même corps, ceux que le véritable couteau de pierre, c'est-à-dire sa parole, avait retranchés du monde idolâtre? Car vous savez que la pierre est présentée comme la figure du Christ: similitude souvent employée par les prophètes; et sa parole est avec raison comparée à un couteau de pierre: par elle,

en effet, tant d'hommes incirconcis et plongés dans l'erreur ont reçu la circoncision du cœur et non de la chair ! et c'est à cette circoncision que Dieu, par Jésus, exhortait ceux qui avaient reçu celle d'Abraham, lorsqu'il nous dit que ceux qui entrèrent dans la terre-sainte reçurent de Jésus une seconde circoncision qui fut faite avec des couteaux de pierre.

CXIV. Souvent l'Esprit saint parlait de manière à montrer l'avenir sous une image vive et frappante, et souvent il annonçait les événements futurs comme s'ils se passaient déjà, ou même comme s'ils étaient déjà passés. Je vais vous citer quelques exemples qui vous feront comprendre ce que j'avance. Isaïe nous dit, en parlant du Christ : « Il a été conduit à la mort comme une brebis, et comme un agneau devant celui qui le tond. » Il est évident qu'il parle de la passion comme si déjà elle était accomplie ; et ailleurs, lorsqu'il dit « : J'ai étendu mes mains vers un peuple incrédule et rebelle, » ne croirait-on pas qu'il s'agit d'un événement passé ? Il en est de même de cet autre endroit : « Seigneur, qui a cru à votre parole ? » J'ai prouvé à plusieurs reprises que le même prophète donnait souvent au Christ le nom de Pierre par similitude, et par métaphore celui de Jacob et d'Israël ; et dans un autre endroit, quand il dit : « Je verrai tes cieux, ouvrages de tes mains, » si je n'entends pas ces mots dans ce sens que Dieu fait tout par son Verbe, j'en concluerai follement, comme vos docteurs, que l'auteur de toutes choses, que le Dieu incréé, a des pieds, des mains, une âme comme les êtres animés qu'il a faits, et que c'est pour cette raison qu'il a pu se montrer autrefois à Abraham, à Jacob ; car voilà ce qu'ils enseignent.

Nous avons donc été bien mieux traités, nous qui avons reçu la seconde circoncision à l'aide de couteaux de pierre : la première se faisait et se fait encore avec le fer. Aussi persistez-vous dans la dureté de votre cœur. ? Notre circoncision,

qui ne fut instituée qu'après la vôtre, se fait avec des pierres aiguës, c'est-à-dire par la parole des apôtres de Dieu, la grande pierre angulaire détachée sans effort de la montagne; elle nous affranchit du culte des idoles et de toutes les œuvres d'iniquité; et nos cœurs se trouvent si bien circoncis, si bien dégagés du vice, que nous affrontons la mort avec joie pour le nom de celui qui est l'heureuse pierre d'où jaillit une eau vive dans les cœurs qui aiment par lui Dieu le père, et dont l'effet est de désaltérer ceux qui ont soif de la justice. Mais quand je parle ce langage vous ne me comprenez pas, car vous n'avez pas l'intelligence des œuvres que devait opérer le Christ, œuvres prédites toutefois par les prophètes; et vous ne voulez pas nous croire, nous qui tâchons de vous amener à comprendre les Ecritures. « Malheur à vous ! s'écrie Jérémie; vous avez abandonné la source d'eau vive et vous vous êtes creusé des citernes entrouvertes qui ne peuvent contenir leurs eaux ! La solitude sera sur la montagne de Sion, parce que devant vous j'ai donné à Jérusalem l'écrit de répudiation. »

CXV. Mais vous devriez du moins croire à cette prophétie de Zacharie, qui vous annonce d'une manière allégorique, sous le voile d'une parabole, le mystère du Christ. C'est ainsi qu'il s'exprime :

« Réjouis-toi, fille de Sion, loue le Seigneur ! voilà que je viens et j'habiterai au milieu de toi, dit Jéhovah, et les nations viendront en foule vers le Seigneur en ce jour; elles seront mon peuple, et j'habiterai au milieu de toi et tu sauras que Jéhovah, le Dieu des armées, m'a envoyé vers toi. Jéhovah possédera Juda comme son héritage dans la terre sainte, il choisira Jérusalem. Que toute chair se taise en présence de Jéhovah, car il s'est réveillé de son sommeil, il s'est levé de sa demeure sainte, et le Seigneur me montra le grand-prêtre Jésus debout devant l'ange de Jéhovah; et Satan était à sa droite pour s'opposer à lui; et Jéhovah dit

à Satan : Jéhovah te réprimera ; Jéhovah , qui a choisi Jérusalem , te réprimera , tu n'es qu'un tison arraché au feu. »

Tryphon s'apprêtait à m'interrompre. Attendez un moment , lui dis-je , écoutez où j'en veux venir. Vous vous imaginez sans doute que je veux faire entendre qu'il n'existait point de prêtre du nom de Jésus dans la terre de Babylone où votre peuple fut captif ; ce n'est pas là ma pensée. Si cependant je voulais le prouver , je ne manquerais pas de raisons : je pourrais vous dire que si vous aviez eu à cette époque un prêtre du nom de Jésus , le prophète ne l'aurait pas vu en révélation , mais bien en réalité ; de même qu'il a vu le démon et l'ange du Seigneur dans un moment d'extase ou de vision , et non pas réellement placés sous ses yeux. Mais voilà tout simplement ce que je veux établir :

De même que l'Écriture nous dit que , par la vertu du nom de Jésus , le fils de Navé fit des prodiges et des actions qui étaient autant de figures de ce que devait faire un jour notre Christ , de même je me borne à vous dire que la révélation qui eut lieu à l'époque de ce Jésus , prêtre des Hébreux , au temps de la captivité de Babylone , était une prophétie de ce que devait faire notre prêtre , Dieu et Christ , fils du Dieu créateur de tout ce qui existe.

Aussi je me suis étonné de vous voir si tranquilles et de n'éprouver de votre part aucune contradiction , lorsque je vous ai dit que , seul d'entre les chefs partis avec lui de l'Égypte , le fils de Navé était entré dans la terre-sainte , à la tête de la jeunesse de cette époque ; car habituellement , vous ressemblez aux mouches qui cherchent les ulcères et s'y attachent de préférence. Aussi , entre mille choses remarquables , qu'on laisse échapper un mot qui vous blesse ou que vous ne compreniez pas , ou qui soit inexact , vous oubliez tout ce qu'on a pu vous dire de beau , d'intéressant , pour vous saisir de ce seul mot , le grossir , et en faire un crime irrémissible.

Vous jugez sévèrement ; Dieu vous jugera de même. Il vous demandera compte à bien plus juste titre de vos actions mauvaises , de vos crimes affreux , de tant de fausses interprétations que vous avez données aux divines Ecritures en les altérant. N'est-il pas juste que vous soyiez jugés comme vous avez jugé les autres ?

CXVI. Mais revenons à la prophétie qui nous occupe et qui regarde Jésus-Christ. Je reprends la suite de mes idées , et je dis que cette prophétie nous regarde aussi , nous qui croyons au Christ , ce pontife par excellence , mort par le supplice de la croix. Nous étions souillés de toutes sortes de crimes et de désordres ; c'est lui qui , par sa grâce , d'après la volonté de son père , nous a purifiés de toutes les souillures dont nous étions couverts. Le démon est toujours là comme un ennemi qui nous observe et qui veut nous attirer à lui. Mais l'ange de Dieu , c'est-à-dire la grâce de Dieu qui nous est envoyée par Jésus-Christ , repousse sans cesse le démon et le met en fuite. Nous avons été comme arrachés au feu par cette grâce qui nous purifie de nos péchés et qui doit nous délivrer de toutes les tribulations à l'avenir , aussi bien que des feux éternels où Satan et ses ministres voudraient nous plonger ; car Jésus , le fils de Dieu , nous a promis de nous en arracher , de nous revêtir des habits de gloire qu'il nous a préparés , et de nous ouvrir son royaume éternel , si nous observons ses commandements. De même que le Jésus , appelé du nom de Prêtre par le prophète , se montra couvert de vêtements souillés aux yeux d'Israël , parce qu'il avait , dit l'Ecriture , épousé une prostituée , et fut , comme un tison , arraché du feu , parce qu'il obtint la rémission de son péché , à la grande confusion du démon , qui voulait ressaisir sa proie ; de même , nous , qui tous ensemble ne faisons qu'un , en quelque sorte , en Jésus-Christ par notre unanimité à croire un seul Dieu créateur de toutes choses , nous avons été , grâce à son fils unique , délivrés des vête-

ments d'ignominie, c'est-à-dire de nos péchés, et enflammés par le feu de la parole qui nous appelait; nous sommes devenus la véritable race sacerdotale du Seigneur, ainsi qu'il l'atteste lui-même, lorsqu'il dit que maintenant, en tous lieux, chez les nations, on lui offre des sacrifices purs et agréables. Qui ne sait que Dieu ne reçoit de sacrifices que des mains de ses prêtres ?

CXVII. Le sacrifice offert partout en son nom est celui que Jésus-Christ a institué et prescrit d'offrir; je veux dire le sacrifice eucharistique du pain et du vin, que les Chrétiens offrent en tous lieux; aussi lui sont-ils tous agréables, ainsi qu'il le déclare, tandis qu'il rejette vos sacrifices et ceux de vos prêtres; témoins ses propres paroles : « Je ne recevrai plus d'offrandes de votre main; depuis le lever du soleil jusqu'au coucher, mon nom est glorifié chez les nations, et vous, vous le profanez. » Toujours poussés par l'esprit de contention, vous dites qu'à la vérité le Seigneur ne reçoit plus de sacrifices à Jérusalem de la part de ceux qui l'habitèrent autrefois sous le nom d'Israélites, mais que, dans leur dispersion chez les peuples, leurs prières ne laissent pas de lui être agréables, et que ces prières sont ici désignées sous le nom de sacrifices. Je conviens que les prières et les actions de grâce faites par des cœurs purs sont les seuls sacrifices parfaits et agréables au Seigneur; et voilà ceux en effet que les Chrétiens ont appris à lui offrir en reconnaissance des aliments qu'ils reçoivent de lui, et en mémoire de la passion que le fils de Dieu a soufferte pour eux. Mais vos princes des prêtres et vos docteurs n'ont rien omis pour que le nom du Seigneur fût profané et devînt un objet de blasphème chez tous les peuples; vous avez jeté comme un manteau d'ignominie sur tous ceux qui portent le nom de Jésus et qu'on appelle Chrétiens; mais Dieu le fera disparaître un jour, quand il nous ressuscitera tous, qu'il enverra les uns incorruptibles, immortels, impassibles, dans son royaume éter-

nel, ce royaume qui ne passera point, et qu'il précipitera les autres au milieu de feux et de supplices qui n'auront pas de fin. Vous et vos maîtres, vous vous abusez par votre manière d'entendre l'Écriture et de vous persuader qu'il s'agit ici de votre dispersion chez les autres peuples, et de vos prières, et de vos sacrifices comme s'ils étaient purs et agréables au Seigneur en tous lieux. Reconnaissez d'abord que votre interprétation est un mensonge, et que vous ne cherchez en toute chose qu'à vous tromper vous-mêmes; car enfin, votre nation n'est pas encore répandue du couchant à l'aurore: combien de contrées où personne d'entre vous n'a pu encore pénétrer! Mais il n'y a pas un seul peuple, ou grec ou barbare, de quel nom on l'appelle, soit chez les Scythes, qui passent leur vie dans des chariots, soit chez les nomades, qui n'habitent point de maisons; soit chez les pâtres, qui logent sous des tentes; oui, dis-je, il n'est pas un seul peuple où l'on n'adresse à Dieu le père des prières et des actions de grâces, au nom de Jésus crucifié. D'ailleurs remontons à l'époque de la prophétie: étiez-vous, au temps de Malachie, dispersés comme vous l'êtes aujourd'hui? Non sans doute, ainsi qu'on peut s'en convaincre d'après les Écritures.

CXVIII. Ah! ne vaut-il pas mieux pour vous, mes amis, renoncer à tout esprit de contention et faire pénitence avant l'arrivée de ce grand jour du jugement, où se feront entendre les gémisséments de tous ceux de vos tribus qui ont percé le Christ, comme vous l'annoncent les livres saints? Ces paroles de David: « Le Seigneur l'a juré, vous êtes prêtre selon l'ordre de Melchisédech, » je les ai citées et je vous ai développé le sens de cette prédiction; cet oracle d'Isaïe: « Et sa sépulture a disparu du milieu de nous, » vous a montré qu'il devait mourir et ressusciter. Je me suis attaché à vous prouver que le Christ devait aussi juger les vivants et les morts. C'est en ces termes que Nathan parle de lui à David: « Je serai son père et il sera mon fils; je ne

retirerai point de lui ma miséricorde ainsi que je l'ai retirée de ceux qui étaient avant lui ; je l'établirai dans ma maison, et son trône sera affermi pour toujours. » Selon Ezéchiel, il est le seul chef de la maison du Seigneur ; car le Christ, en sa qualité de fils de Dieu, est le Prêtre par excellence, le Roi éternel. Ne croyez pas qu'il nous ait été recommandé par Isaïe et par les autres prophètes, de nous préparer à son second avènement par des sacrifices de sang et des libations ; il faut maintenant des sacrifices, non plus figuratifs, mais véritables et spirituels, la louange et l'action de grâces. Notre croyance en Jésus n'est donc pas une erreur ; ceux qui nous ont appris à croire en lui ne nous ont pas trompés. O Providence admirable ! vous vous flattiez vainement d'aimer Dieu, d'être sages ; les hommes vraiment sages, vraiment religieux, vous ne les trouvez plus que parmi ceux qui sont fidèles à la vocation du testament nouveau et éternel, je veux dire à la voix du Christ ; et voilà précisément ce que disait Isaïe dans un transport d'admiration : « Et les rois devant lui garderont le silence ; car ceux à qui il n'a point été annoncé, verront ; ceux qui n'en ont point entendu parler, comprendront. Seigneur, qui a cru à votre parole ? A qui le bras de Dieu s'est-il révélé ? » Je résume toutes ces preuves, ô Tryphon, le plus succinctement possible, pour l'instruction de ceux qui sont venus aujourd'hui avec vous.

— Je vous en remercie, me dit-il, et bien que vous soyez revenu sur les mêmes choses à plusieurs reprises, je dois vous dire que nous vous entendons avec un extrême plaisir.

CXIX. — Vous pensez bien, mes amis, répondis-je, que nous n'aurions jamais pu nous-mêmes comprendre les Ecritures, sans la volonté de celui dont la grâce nous a donné l'intelligence ; et il nous l'a donnée pour accomplir ce qui fut dit autrefois à Moïse : « Ils ont provoqué mon courroux

en adorant des dieux étrangers, et ils ont excité ma colère par des abominations; ils ont sacrifié aux démons et non à Dieu, à des dieux qu'ils ne connaissaient pas; il leur est venu des dieux nouveaux, des dieux d'un jour que leurs pères n'ont point adorés. Le Dieu qui t'a engendré tu l'as délaissé, et tu as oublié le Dieu qui t'a nourri; le Seigneur a vu; et son courroux s'est ému, parce que ses filles et ses fils l'ont provoqué; et il a dit: Je leur cacherai ma face et je considérerai leur fin; car c'est une race perverse et des enfants infidèles; ils m'ont provoqué par des dieux qui n'en sont pas, et ils m'ont irrité avec leurs vaines idoles, et moi je les provoquerai avec un peuple qui n'est pas le mien, et je les irriterai avec un peuple insensé. Un feu s'est allumé dans ma colère, et il brûlera jusque dans les entrailles de l'enfer; il dévorera la terre avec ses germes, et il consumera les fondements des montagnes; j'assemblerai sur eux tous les maux. » Et quand le juste eut été mis à mort, nous, cet autre peuple dont il est ici parlé, nous avons fleuri; nous nous sommes élevés de terre comme de jeunes et féconds épis; nous avons été ces peuples dont parle le prophète: « Des nations viendront en foule au Seigneur en ce jour; elles seront mon peuple, et elles habiteront par toute la terre. » Nous ne sommes donc pas simplement une nation, mais la nation sainte, pour me servir ici de l'expression du prophète: « On appellera saint le peuple racheté par le Seigneur. »

Ainsi nous ne sommes pas un peuple que vous devez mépriser, une nation barbare, ou même, si vous voulez, un peuple comme ceux de la Carie et de la Phrygie; nous sommes un peuple choisi de Dieu, auquel il a daigné se manifester lorsque nous ne le cherchions pas. « Je suis devenu, dit-il, le Dieu d'une nation qui ne songeait pas à m'invoquer. » Et voilà la race que Dieu promet à Abraham, lorsqu'il lui annonça qu'il serait père de plusieurs nations. Il ne parlait

pas alors des Arabes, ni des Egyptiens, ni des Iduméens; car Ismaël et Esaü furent pères de nations puissantes. Les Ammonites, qui formaient une tribu si considérable, existent encore. Noé fut le père d'Abraham et de presque toute la nouvelle race des hommes qui s'engendrèrent les uns des autres. Quelle était donc la faveur particulière que le Christ réservait à Abraham? De même qu'il l'appela, en lui commandant de quitter la contrée qu'il habitait, ainsi nous avons tous été appelés nous-mêmes; nous sommes sortis de la région malheureuse où nous vivions, des voies criminelles où nous étions engagés avec le reste des hommes; aussi serons-nous avec Abraham les héritiers de la terre-sainte; aussi avons-nous toujours en perspective cet héritage immortel, comme enfants d'Abraham, à raison de notre foi toute semblable à la sienne. Il crut à la parole de Dieu, et sa foi lui fut imputée à justice; et nous aussi nous avons cru à la parole de Dieu, qui nous fut annoncée par les prophètes et prêchée par les apôtres; et aussitôt que nous avons entendu cette voix, nous avons renoncé à tous les biens de ce monde pour la suivre, et nous renoncerions à la vie s'il le fallait. Dieu promettait donc à Abraham une nation imitatrice de sa foi, attachée comme lui au culte du vrai Dieu, et qui serait un jour la joie de son père; ainsi ce n'était pas vous, puisque l'Écriture vous appelle des enfants d'incrédulité.

CXX. Et voyez comme la même promesse fut faite à Isaac et à Jacob. C'est ainsi que le Seigneur parle à Isaac : « Je bénirai toutes les nations de la terre dans celui qui doit sortir de toi; et à Jacob : « Toutes les tribus de la terre seront bénies en toi et en ta postérité. » Et cette bénédiction, Dieu ne l'a donnée ni à Esaü, ni à Ruben ou à tout autre, si ce n'est à ceux dont le Christ devait naître dans l'ordre des ancêtres de la vierge Marie.

Voyez encore en quels termes est conçue la bénédiction

donnée à Juda, et vous comprendrez ce que je dis ici. La race de Jacob se partage et se continue en diverses branches, par Juda, par Pharès, par Jessé, par David. Que signifiait ce partage? celui que nous voyons aujourd'hui. Quelques-uns des vôtres sont reconnus enfants d'Abraham et sont comptés parmi ceux qui forment l'héritage du Christ; d'autres, bien qu'issus de ce patriarche, ressemblent au sable stérile qui couvre le bord de la mer: ces grains de sables sont innombrables, mais ils ne produisent rien, ils s'abreuvent seulement de l'eau de la mer, et n'a-t-on pas fait avec raison à plusieurs d'entre vous le reproche de boire les doctrines amères de l'impiété, et de repousser la parole de Dieu? Ce Dieu dit, en parlant de Juda: « Le sceptre ne sortira point de Juda, ni le prince de sa postérité, jusqu'à ce que viennent les choses qui sont promises et celui qui est l'attente des nations. » Il est évident que cette prophétie ne regarde point Juda, mais le Christ. Nous autres, hommes de toutes les nations, ce n'est pas Juda que nous attendons, mais Jésus, qui avait aussi délivré vos pères de la servitude d'Egypte; car la prophétie assigne pour limite l'arrivée du Christ: « Jusqu'à ce que vienne celui à qui appartient le sceptre, et il sera l'attente des nations. » Or, il est venu, je vous l'ai prouvé, et il doit venir de nouveau sur les nuées du ciel et remplir notre attente, ce Jésus dont vous profanez le nom et que vous faites blasphémer par toute la terre. Je pourrais ici contester avec vous sur les mots que vous rendez de cette manière: « Jusqu'à ce que viennent les choses qui lui sont promises. » Ce n'est pas ainsi que traduisent les Septante, mais: « Jusqu'à ce que vienne celui à qui le sceptre appartient. » Comme la suite du passage fait voir clairement qu'il ne s'agit ici que du Christ, car ces paroles: « Il sera l'attente des nations, » sont bien formellés, je ne disputerai point avec vous sur les mots qui précèdent; je ne m'y arrête point, non plus qu'aux passages que vous

ne voulez pas admettre, je veux dire les paroles de Jérémie, d'Esdras et de David, que j'ai citées.

Ce n'est point d'après ces paroles que j'ai cherché à vous prouver que le Christ est venu, mais d'après les passages que vous regardez vous-mêmes comme incontestables. Et si vos docteurs avaient pu comprendre qu'ils s'entendaient du Christ, soyez-en bien persuadés, ils les auraient retranchés comme ils ont retranché ceux qui regardent la mort d'Isaïe, dont vous avez coupé le corps avec une scie de bois. Il y a encore ici un mystère qui cachait ce que devait faire le Christ ; car il partagera votre nation comme vous avez partagé le corps du prophète ; il recevra les uns, selon leurs mérites, dans son royaume éternel, avec les saints patriarches et les saints prophètes, et il condamnera les autres à un feu qui ne s'éteindra jamais ; il les y précipitera avec ceux des autres nations qui leur ressemblent par leur incrédulité et leur endurcissement. C'est lui-même qui l'a déclaré : « Plusieurs, dit-il, viendront d'Orient et d'Occident, et auront part, avec Abraham, Isaac et Jacob, au royaume des cieux ; tandis que les enfants du royaume seront jetés dans les ténèbres extérieures. » Je vous parle ici d'après les sentiments dont je suis parfaitement pénétré ; dans tout ce que j'ai pu vous dire, je n'ai cherché qu'à vous faire connaître la vérité, sans craindre personne ; car je vous l'aurais dite quand vous auriez dû, sur cette place, me mettre en lambeaux.

Je me suis fort peu inquiété de ceux de ma nation, c'est-à-dire des Samaritains. Lorsque je m'adressai à César et que je lui offris une requête, le priant d'en prendre acte, j'ai dit hautement qu'ils se laissaient tous grossièrement abuser en ajoutant foi aux paroles du magicien Simon, Samaritain d'origine, dont ils font un dieu, et qu'ils placent au-dessus de toutes les puissances, de toutes les principautés, et de toutes les vertus des cieux.

CXXI. Mes interlocuteurs gardant le silence, je continuai : Remarquez, mes amis, que l'Écriture, parlant du Christ par la bouche de David, ne dit pas que les nations seront bénies en sa race, mais en lui-même. Voici ses propres paroles : « Son nom, dans tous les siècles, s'élèvera au-dessus du soleil, et en lui seront bénies toutes les nations. » Si toutes les nations sont bénies en lui, et si nous autres, qui croyons en son nom, nous faisons partie de ces nations, dès-lors la bénédiction tombe sur nous, puisqu'il est le Christ. Dieu avait souffert qu'on adorât le soleil ; mais s'est-il trouvé un seul homme qui voulût mourir en témoignage de sa foi au soleil ? Vous trouvez, au contraire, dans toutes les conditions, des hommes qui ont souffert et qui souffrent encore tous les supplices imaginables pour le nom de Jésus, plutôt que de le nier ; c'est que sa parole, toute de vérité et de sagesse, est bien autrement vive, bien autrement éclatante, que la chaleur et la lumière du soleil ; elle pénètre dans tous les replis du cœur et de l'esprit ; voilà pourquoi l'Écriture nous dit : « Son nom s'élèvera au-dessus du soleil. » Un autre prophète s'écrie : « L'Orient est son nom. » Ce prophète, c'est Zacharie ; il dit ailleurs, en parlant du Christ : « A son aspect les tribus d'Israël pousseront des gémissements. » Si dès son premier avènement, qui était celui des humiliations et des mépris, il a déjà jeté tant d'éclat et déployé une si grande force, qu'il a pu se faire connaître de toutes les nations, ramener à la vertu des hommes plongés depuis si longtemps dans le crime, au point que les démons tremblent à son nom ; que les royaumes et les principautés le redoutent plus que toutes les puissances qui ont jamais existé, comment ne pourrait-il pas, au jour de son glorieux avènement, renverser ceux qui l'ont poursuivi de leur haine, ou qui l'ont indignement abandonné, et introduire dans son repos ses fidèles serviteurs et les combler de tous les biens qu'il leur a promis ? Par lui il nous a été donné d'entendre et de comprendre

d'obtenir le salut, et de connaître tout ce que Dieu le père a voulu nous révéler; aussi Dieu le père adresse-t-il au Christ ces paroles : « Il vous est glorieux d'être appelé mon serviteur, pour réparer les restes de Jacob et convertir les tribus d'Israël; je vous ai établi la lumière des nations et le salut des extrémités de la terre. »

CXXII. Vous croyez que ces paroles s'entendent des étrangers ou de vos prosélytes. Elles n'ont de sens véritable qu'autant qu'elles s'appliquent à nous autres gentils, amenés à la lumière par Jésus : s'il en était autrement, il vous aurait rendu témoignage; mais qu'a-t-il dit à l'égard de vous? Que vous étiez doublement enfants de colère. Ainsi donc ces paroles des prophètes s'entendent, non de vos prosélytes, mais de nous autres, dont l'Écriture parle en ces termes : « Je conduirai les aveugles dans une voie qu'ils ne connaissent pas, et je les ferai marcher dans des sentiers qu'ils ignorent. C'est moi qui l'atteste, dit le Seigneur, et avec moi le serviteur que j'ai choisi. » A qui le Christ rend-il témoignage? N'est-ce pas à ceux qui croient en lui? Non-seulement vos prosélytes n'y croient pas, mais ils enchérissent encore sur vous dans leurs blasphèmes contre le nom de Jésus, et nous autres qui croyons, nous avons tout à souffrir de leur part; ils ne cherchent qu'à nous faire mourir; enfin ils se montrent en toutes choses vos dignes émules. Ailleurs, le Seigneur dit encore : « Moi le souverain maître, je t'ai appelé dans les décrets de ma justice; je te prendrai par la main, je te donnerai pour signe d'alliance à mon peuple, et pour lumière aux nations; tu ouvriras les yeux aux aveugles, tu briseras les fers des captifs. » Quand vous voyez si clairement que chaque parole se rapporte au Christ et aux nations qu'il a éclairées, direz-vous encore que c'est la loi, que ce sont vos prosélytes que le Seigneur avait en vue?

Alors quelques-uns de ceux qui étaient venus la veille se mirent à crier, comme s'ils étaient au théâtre :—Quoi donc !

est-ce que tous ces passages ne s'entendent pas de la loi et de tous ceux qu'elle éclaire, c'est-à-dire des prosélytes que nous pouvons faire ?

— Point du tout, répondis-je en regardant Tryphon ; car si la loi suffit pour éclairer et les gentils et ceux qui vivent sous la loi, qu'était-il besoin d'un testament nouveau ? Mais puisque Dieu a dit qu'il établirait un commandement, un testament nouveau, une loi éternelle, nous voyons bien qu'il ne s'agit plus de l'ancienne loi, ni de ses prosélytes, mais du Christ et des prosélytes du Christ, c'est-à-dire de nous autres gentils qu'il a éclairés, comme il le dit ailleurs. Ainsi parle le Seigneur : « Je t'ai exaucé au temps de miséricorde, je t'ai secouru au jour de salut, je t'ai établi comme le testament des nations, pour reconstituer la terre et recevoir en héritage les contrées abandonnées. » Quel est l'héritage du Christ ? Ne sont-ce pas les gentils ? Quel est le testament de Dieu ? N'est-ce pas le Christ lui-même ? Ainsi qu'il le dit encore dans un autre endroit : « Tu es mon fils, je t'ai engendré aujourd'hui ; demande-moi les nations et je te les donnerai en héritage ; les confins de la terre seront les bornes de ton empire. »

CXXIII. Reconnaissez donc que tout, en effet, s'entend du Christ et ne peut s'expliquer autrement. Vos prosélytes n'ont pas besoin de testament nouveau, puisque tous les circoncis sont compris sous une seule et même loi ; et l'Écriture a dit, en parlant de ces derniers : « Les étrangers se joindront à eux ; ils s'uniront à la maison de Jacob. » Le prosélyte a besoin d'être circoncis pour s'unir au peuple et faire, aux yeux de tous, partie de la nation. Eh bien ! nous qu'on appelle le peuple choisi, nous jugés dignes de prendre ce titre, nous sommes la nation sainte, par là même que nous ne sommes pas circoncis. N'est-il pas ridicule de croire que les yeux de vos prosélytes sont ouverts à la lumière, tandis que les vôtres restent fermés ; qu'ils entendent

et qu'ils voient, tandis que vous êtes sourds et aveugles ? Mais ne tombez-vous pas dans un plus grand ridicule, si vous dites que la loi fut donnée aux gentils, et que cette même loi vous ne l'avez pas connue : assurément, si vous l'aviez connue, vous auriez redouté la colère de Dieu ; vous ne seriez pas des enfants d'iniquité, flottant çà et là au gré de l'erreur ; vous vous seriez épargné ces reproches que vous adresse si souvent le Seigneur : « Véritables enfants d'incrédulité ; et qui est plus aveugle que mes serviteurs, plus sourd que ceux qui les gouvernent ! Oui, les serviteurs de Dieu sont aujourd'hui dans l'aveuglement. Vous avez vu sans voir, vos oreilles étaient ouvertes, et vous n'avez pas entendu. » Quel bel éloge Dieu fait de vous ! Voilà pour des serviteurs un glorieux témoignage, que celui qu'il vous rend ! Quoi ! ne rougissez-vous pas d'entendre et de mériter toujours les mêmes reproches ? ne tremblez-vous pas à toutes ces menaces du Seigneur ? Mais non, vous êtes un peuple insensé, dont le cœur est endurci. « C'est pourquoi, dit le Seigneur, je ferai plus, je rejetterai ce peuple ; oui, je le rejetterai, je perdrai la sagesse des sages, j'obscurcirai l'intelligence de ceux qui se croient habiles. » Et ne l'avez-vous pas mérité ? Vous n'avez ni sagesse, ni lumière, je ne vois en vous que ruse et astuce ; vous ne vous entendez bien qu'à faire le mal. Mais vous ne savez point pénétrer les secrets de Dieu, distinguer son testament véritable, découvrir ses sentiers éternels. « C'est pourquoi, dit le Seigneur, je sèmerai en la maison d'Israël et en la maison de Juda une semence d'hommes et une semence d'animaux. » Il fait ainsi parler Isaïe au sujet d'Israël : « En ce jour, Israël se joindra pour troisième aux peuples d'Égypte et d'Assyrie ; la bénédiction du Seigneur sera sur la terre ; le Dieu des armées l'a bénie, en disant : Je bénis l'Égypte, elle devient mon peuple, ainsi que l'Assyrie ; mais Israël est mon héritage. »

Puisque Dieu bénit ce peuple, l'appelle Israël et le pro-

clame son héritage, comment ne faites-vous pas pénitence et de votre orgueil, qui vous fait croire que vous êtes le seul Israël, et de votre haine, qui voue à l'exécration le peuple béni de Dieu? Car le Seigneur, après s'être adressé à Jérusalem et à toutes les contrées qui l'entourent, ajoute ces paroles : « Je ferai naître des hommes à votre place qui deviendront mon peuple; ils vous posséderont en héritage; vous tomberez en leur pouvoir, et vous ne pourrez les empêcher de vous ravir vos enfants. »

— Et quoi donc! s'écrie alors Tryphon, c'est vous qui êtes Israël, c'est de vous que parle le prophète!

Si ce n'était pas, lui dis-je, une de ces questions que j'ai bien discutées avec vous, je ne saurais plus si c'est faute de me comprendre que vous me faites ici une pareille demande. Mais comme c'est une affaire terminée, un point éclairci qui a pour lui ses preuves et votre assentiment, je ne puis croire qu'il vous reste ici le moindre doute, ou que l'esprit de contention vous porte à soulever de nouvelles difficultés. Vous m'excitez plutôt, je pense, à revenir sur les mêmes preuves pour l'instruction de nos nouveaux auditeurs. Tryphon me fit de l'œil un signe d'approbation, et je continuai : Si vous me prêtez une oreille bien attentive, vous comprendrez que Dieu, parlant du Christ en paraboles dans Isaïe, l'appelle Jacob et Israël, témoin ce passage :

« Jacob est mon serviteur, je prendrai sa défense; Israël est celui que j'ai choisi. J'ai répandu sur lui mon esprit; il portera la justice parmi les nations; il ne criera point, il ne contestera point; personne n'entendra sa voix sur les places publiques; il ne foulera point aux pieds le roseau déjà brisé. Il n'éteindra pas le lin qui fume encore, mais il jugera dans la vérité; ses bras seront ouverts à tous; il ne brisera personne, jusqu'à ce qu'il ait établi la justice sur la terre, et les nations espéreront en son nom. » De même que toute votre nation fut appelée Jacob et Israël, de Jacob surnommé

Israël, de même du Christ, qui nous a engendré au vrai Dieu, nous est venu le privilège d'être appelés et d'être, en effet, non pas seulement et Jacob et Israël, et Juda et Joseph, et David, mais encore les véritables enfants de Dieu, fidèles observateurs des commandements du Christ.

CXXIV. Les voyant tout troublés de ces dernières paroles, j'allai au-devant de leurs questions : Ecoutez, leur dis-je, écoutez, mes amis, en quels termes l'Esprit saint proclame tous ceux qui composent ce nouveau peuple, les fils du Très-Haut, et nous annonce que le Christ en personne se trouvera au milieu d'eux pour juger tous les hommes. Voici les paroles de David telles que vous les entendez vous-mêmes : « Dieu a pris sa séance dans l'assemblée des dieux et, assis au milieu, il juge les dieux. Jusques à quand prononcerez-vous l'iniquité? Jusques à quand accueillerez-vous le visage des méchants? Jugez pour le pauvre et pour le pupille; justifiez le pauvre et le faible; arrachez le pauvre et l'indigent de la main du pécheur : ils n'ont pas compris, ils n'ont pas su, ils marchent dans les ténèbres, tous les fondements de la terre seront ébranlés. Je l'ai dit : Vous êtes des dieux, vous êtes tous les fils du Très-Haut; mais vous mourrez comme des hommes, et, comme un des rois, vous tomberez. Levez-vous, ô dieux ! jugez la terre; toutes les nations seront votre héritage. »

La version des Septante porte : « Voici que vous mourez comme des hommes et que vous tombez comme un des rois. » Par ces mots, le prophète rappelle la désobéissance de l'homme, c'est-à-dire d'Adam et d'Eve, et la chute du chef des anges, c'est-à-dire de celui qui est appelé serpent, et qui fit la chute la plus profonde pour avoir trompé Eve.

Mais ce n'est pas là ce que je voulais établir en vous citant ces paroles : je n'avais d'autre intention que de vous montrer sur quoi portait le reproche que l'Esprit saint fait aux hommes, lorsqu'il leur dit que, créés pour être semblables au

Seigneur, impassibles et immortels s'ils observent ses commandements, et honorés du nom de fils de Dieu, ils se sont rendus semblables à Adam et à Eve en se donnant eux-mêmes la mort. Cette explication du psaume n'est peut-être pas la vôtre ; mais il n'en reste pas moins vrai qu'il a été donné à tous de pouvoir être des dieux et des enfants du Très-Haut, et que chacun sera jugé et condamné comme Eve et Adam l'ont été. Que le Christ soit appelé Dieu, vous avez pu vous en convaincre par les nombreux passages que j'ai cités.

CXXV. Mais veuillez me dire, mes amis, quel sens vous donnez au mot *Israël*? Comme tous se taisaient, je repris la parole :

Je vais vous dire à cet égard mon sentiment. Il ne convient pas, je pense, de vous le taire ou de me laisser trop préoccuper par cette idée que vous le connaissez, mais que vous cherchez toujours par envie ou par une ignorance volontaire à vous abuser vous-même. Je vous dirai donc simplement et sans détour toute ma pensée. Et le maître que je sers n'a-t-il pas dit qu'un homme étant sorti pour semer, une partie du grain tomba sur le chemin, une autre parmi les épines, une autre dans un endroit pierreux, une autre enfin dans une bonne terre? Il faut donc parler dans l'espérance que cette bonne terre est quelque part. Car notre maître, celui dont je vous parle, viendra, plein de force et de puissance, redemander à chacun de nous ses propres dons. Il ne condamnera point l'économe qui aura placé partout l'argent qu'il a reçu, et qui se sera bien gardé de l'enfourir sous aucun prétexte, parce qu'il savait que le maître était sévère et qu'il devait venir un jour réclamer ce qu'il a confié.

Le mot *Israël* signifie homme qui triomphe de la force ; car *Isra* veut dire homme qui triomphe, et *él*, force. Et voilà ce que devait faire le Christ après s'être fait homme, comme l'annonce mystérieusement la lutte de Jacob contre le Verbe, qui alors ne lui paraissait qu'un homme, parce qu'il exécu-

tait les ordres de son père, mais qui était Dieu en sa qualité de premier-né de la création ? Quand il se fut fait homme, le démon, ainsi que je l'ai déjà rapporté, s'approcha de lui ; et, par le démon, j'entends cette puissance ennemie que nous appelons serpent ou Satan. Le démon tenta Jésus, il essaya de l'abattre, il lui demanda de l'adorer ; mais c'est le Christ qui l'abattit, qui le terrassa, lui montrant sa perversité, puisque, contrairement à l'Écriture, il voulait se faire adorer comme un dieu, poussant jusque-là la trahison et la perfidie. Le Christ lui répondit : Il est écrit : « Tu adoreras le Seigneur ton Dieu ; tu ne serviras que lui seul. » Le démon se retira, terrassé et confondu par cette parole. Le Christ devait comme languir et dessécher dans les larmes et les souffrances lorsqu'il serait mis en croix, et voilà ce qu'il prédit d'avance quand il toucha la cuisse de Jacob, qui se sécha aussitôt. Il avait toujours eu ce nom d'Israël qu'il donna à Jacob. Il le bénit donc de son propre nom, et par là, il nous annonçait que tous ceux qui par lui recourent à son père sont cet Israël qu'il a béni. Mais vous ne comprenez pas tous ces mystères et vous ne préparez pas votre esprit à les comprendre ; et parce que vous êtes enfants de Jacob selon la chair, vous vous flattez que vous serez tous sauvés. Je vous ai assez longuement prouvé que c'était trop vous abuser vous-même.

CXXVI. Si vous saviez quel est celui qui est appelé *ange du grand conseil* et *homme* par Ezéchiel, *comme le Fils de l'homme* par Daniel, *petit enfant* par Isaïe, *Christ et Dieu adorable* par David, *Christ et pierre* par un grand nombre de prophètes, *sagesse* par Salomon, *Joseph, Juda, étoile* par Moïse, *orient* par Zacharie, et, de nouveau par Isaïe, *Passible, Jacob, Israël, sceptre, fleur, grande pierre angulaire* ; oui, dis-je, si vous le connaissiez, vous ne le poursuivriez pas de vos blasphèmes comme vous le faites depuis qu'il est venu, qu'il est né, qu'il a souffert, qu'il est monté aux cieux, lui qui doit revenir un jour. Quels gémissements

feront entendre alors vos douze tribus ! Car, si vous aviez l'intelligence de toutes les paroles des prophètes, vous ne pourriez refuser de le connaître comme Dieu et fils du Dieu unique, incréé, inénarrable. N'est-ce pas lui que Moïse fait parler en ces termes quelque part dans l'Exode ? Le Seigneur parla à Moïse et lui dit : Je suis le Seigneur et je me suis montré à Abraham, à Isaac et à Jacob ; car je suis leur Dieu. Je ne leur ai pas fait connaître mon nom, mais je leur ai donné mon Testament. » Moïse dit ailleurs : « Un homme lutta avec Jacob, » et il assure que cet homme était Dieu ; car il rapporte que Jacob s'écria : « J'ai vu le Seigneur face à face, et mon âme a été sauvée. » Il ajoute que le lieu de cette lutte, de cette vision, de cette bénédiction du Seigneur, Jacob l'appela *face de Dieu*. Dieu, dit Moïse, se montra de même près du chêne de Mambré au patriarche Abraham, assis à la porte de sa tente vers l'heure de midi. « Alors Abraham, continue Moïse, leva les yeux et vit trois hommes qui se tenaient debout devant lui ; et lorsqu'il les eut vus, il alla à leur rencontre ; quelques moments après, l'un d'eux promit un fils à Abraham, et lui dit : Pourquoi Sara s'est-elle mise à rire en s'écriant : Est-ce que je pourrai enfanter, avancée en âge comme je le suis ? Y a-t-il quelque chose d'impossible à Dieu ? Je reviendrai vers toi selon ma parole, en ce temps, et Sara aura un fils. » Alors ils quittèrent Abraham, et Moïse continuant à parler d'eux, ajoute ces paroles : « Ces hommes, se levant, tournèrent les yeux vers Sodome. » Il nous raconte ensuite comment celui qui est et qui était s'entretint avec Abraham : « Je ne cacherai pas à mon serviteur Abraham ce que je vais faire. »

Je rappelai les paroles de Moïse qui viennent après, et que j'ai citées plus haut, pour montrer que celui qui apparut à Abraham ; à Isaac, à Jacob et aux autres patriarches préside à tout, sous le Dieu père et souverain maître, dont il exécute les volontés, et qu'il est lui-même appelé Dieu dans les

Ecritures. A ces citations j'en ajoutai une nouvelle : Lorsque le peuple désira manger de la chair, Moïse ne crut point à la parole de celui qui prend ici le nom d'ange, et qui lui promettait que Dieu donnerait au peuple, jusqu'à satiété, cette espèce de nourriture qu'il désirait ; et voici ce que fit et ce que dit en cette circonstance celui qui est Dieu et qui se présentait comme un ange envoyé par Dieu le père ; l'Ecriture nous le raconte en ces termes : « Le Seigneur dit à Moïse : La main de Dieu est-elle affaiblie ? Tu verras à l'œuvre si ma parole sera accomplie. » Et dans un autre endroit l'Ecriture s'exprime ainsi : « Le Seigneur m'a parlé ; tu ne passeras point le fleuve du Jourdain ; le Seigneur ton Dieu qui marche devant toi exterminera lui-même les nations. »

CXXVII. J'aurais bien d'autres passages semblables à vous citer, de Moïse et des prophètes, mais tous ceux-ci doivent suffire, je pense, pour vous convaincre lorsque vous lisez ces paroles : « Le Seigneur disparut de devant Abraham, » ou bien : « le Seigneur dit à Moïse ; » et ailleurs, « le Seigneur descendit pour voir la tour qu'avaient élevée les enfants des hommes ; » ou ces autres paroles : « Dieu ferma en dehors l'arche de Noé ; » pour vous convaincre, dis-je, que ce n'est pas le Dieu incréé qui est descendu ou monté de quelque endroit. Car le père, le souverain maître de toutes choses, dont le nom est inénarrable, ne va pas d'un lieu à un autre, il ne marche, ni ne dort ; il demeure dans son séjour qui est partout ; il n'est rien qu'il ne discerne, qu'il n'entende parfaitement sans yeux et sans oreilles ; mais par sa seule vertu ineffable il voit tout, il entend tout ; personne ne lui échappe, il ne change point de lieu ; l'espace, que dis-je ! le monde tout entier, ne peut le contenir, car il était avant le monde ; et comment pourrait-il parler ou apparaître à quelqu'un, ou se montrer sur un petit coin de terre, puisque le peuple sur le mont Sinaï ne put supporter l'éclat de celui qu'il avait envoyé, puisque Moïse

lui-même n'aurait pu entrer dans le tabernacle qu'il avait fait, si Dieu l'eût rempli de sa gloire; puisque le grand-prêtre ne put se tenir debout à la porte du temple, quand Salomon fit entrer l'arche sainte dans la demeure qu'il venait d'élever au Très-Haut à Jérusalem? Ainsi donc, ni Abraham, ni Isaac, ni Jacob, ni aucun homme n'a vu le souverain arbitre dont le nom est inénarrable, le Père de toutes choses et du Christ lui-même; mais ils ont vu celui qui, selon la volonté du Père, est son fils et Dieu lui-même, et son ange, parce qu'il exécute ses ordres; c'est lui qui s'est fait homme et a voulu naître d'une vierge, et qui autrefois s'était entretenu du milieu d'un buisson avec Moïse, sous la forme du feu. Si ce n'était pas le sens des divines Ecritures, qu'ariverait-il? Il faudrait dire que le Père, le maître de toutes choses, n'était point dans le Ciel dans cette circonstance ou Moïse nous dit: « Le Seigneur a fait tomber du ciel sur Sodome, par le Seigneur, une pluie de soufre et de feu; » ou lorsqu'il est dit ailleurs par David: « Princes, ouvrez vos portes, élevez vos portes éternelles, et le roi de gloire entrera; » ou bien lorsque le même prophète dit encore: « Le Seigneur a dit à mon Seigneur: asseyez-vous à ma droite jusqu'à ce que je réduise vos ennemis à vous servir de marchepied. »

CXXVIII. Il est bien démontré, par toutes les preuves que je vous ai apportées, que le Christ est véritablement Seigneur, Dieu et fils de Dieu; et que, par l'effet de sa puissance, il s'est montré autrefois sous la forme d'un homme et sous celle d'un ange, et avec l'éclat du feu, comme dans le buisson et dans le jugement de Sodome, je rappelai de nouveau ce que j'avais cité de l'Exode sur la vision du buisson ardent, et sur le nom de Jésus donné au fils de Navé, et j'ajoutai: Si je reviens aussi souvent sur les mêmes passages, ne regardez pas ces redites comme de vaines superfluités de paroles. Je me les permets parce que je sais com-

ment quelques-uns interprètent ces passages ; ils disent qu'à la vérité cette vertu qui apparut de la part du Dieu créateur à Moïse, ou à Abraham, ou à Jacob, est appelée ange lorsqu'elle apparaît aux hommes, parce qu'elle leur transmet les ordres du Père de toutes choses ; gloire, parce qu'elle se manifeste quelquefois par des visions, dont on ne peut soutenir l'éclat ; homme, lorsqu'il plaît à Dieu qu'elle prenne cette forme ; vertu enfin, parce qu'elle fait entendre aux mortels la parole du Très-Haut. Mais cette vertu, selon eux, ne peut se détacher et se séparer du Père, comme la lumière ne peut, sur la terre, se détacher et se séparer du soleil qui est dans le ciel et finit lorsque le soleil se couche. « Ainsi, quand Dieu le veut, ajoutent-ils, sa vertu jaillit au loin, et quand il le veut elle rentre en lui-même. » Il est prouvé que les anges sont des êtres qui existent et demeurent toujours et ne rentrent point dans le néant d'où ils sont sortis. Eh bien ! cette vertu que l'Esprit saint appelle Dieu et appelle ange, ainsi que nous l'avons montré par tant de passages, j'ai fait voir plus haut qu'elle était permanente et distinguée, non-seulement de nom comme le rayon du soleil, mais de nombre ; oui, cette vertu est engendrée du Père par sa volonté et par sa puissance ; mais ce n'est point par retranchement ou diminution, comme si sa substance était divisée et diminuée, ainsi que les objets qui se partagent et se divisent cessent d'être ce qu'ils étaient avant le partage et la division ; et plus haut j'ai cité pour exemple les feux que nous voyons allumer à un autre feu : ces feux ne diminuent point le premier, il reste toujours le même.

CXXIX. Permettez-moi de reproduire ici les témoignages déjà cités comme des preuves de cette vérité. Lorsque l'Esprit saint dit : « Le Seigneur fit tomber du ciel par le Seigneur une pluie de feu, » il nous montre bien ici deux personnes distinctes ; l'une sur la terre, descendue pour entendre la clameur élevée de Sodome ; l'autre dans le ciel, c'est-

à-dire le maître du maître qui se montrait sur la terre, le Dieu et père qui lui communique sa puissance, et le fait Seigneur et Dieu. Lorsque l'Écriture rapporte que Dieu dit au commencement : « Voici qu'Adam a été fait à la ressemblance de l'un de nous, » elle indique encore clairement un nombre de personnes distinctes; ce n'est point ici une métaphore, comme veulent l'entendre les sophistes et ceux qui ne peuvent dire ni comprendre la vérité, mais voici ce que nous lisons dans le livre de la Sagesse : « Je vous annoncerai ce qui arrive dans le temps, je raconterai ce qui s'est fait depuis le commencement des siècles; le Seigneur m'a créé au commencement de ses voies, avant ses œuvres; j'étais dans le principe avant les siècles; la terre n'était pas, ni les abîmes, et j'étais engendré. Il m'engendra avant les sources, avant les montagnes, avant les collines. » Je m'adressai ensuite à mes auditeurs : Mes amis, leur dis-je, si vous m'avez écouté, vous avez compris que l'Écriture déclare formellement que Dieu le père engendra son fils avant toutes les choses créées; or, vous avouerez tous que celui qui est engendré est une personne distincte de celui qui l'engendre.

CXXX. Tous firent un mouvement d'approbation, et je continuai. Produisons d'autres témoignages dont je ne me suis pas encore servi. Moïse, ce fidèle serviteur de Dieu, s'exprime d'une manière mystérieuse en ces termes : « Nations, réjouissez-vous avec lui; que tous les anges du ciel l'adorent. » Et j'ajoutai les paroles qui suivent dans l'Écriture : « Nations, réjouissez-vous avec son peuple; que les anges du Ciel lui donnent leur force parce qu'il venge et qu'il vengera ses fils, qu'il tirera vengeance de ceux qui le haïssent, et qu'il purgera la terre de son peuple. » Ainsi, le prophète dit hautement que nous autres gentils nous nous réjouissons avec son peuple, c'est-à-dire avec Abraham, Isaac, Jacob, avec les prophètes, en un mot, avec tous ceux

d'entre vous qui ont été agréables au Seigneur, ainsi que nous sommes convenus de l'entendre. Par son peuple, en effet, nous ne pouvons pas entendre tous ceux qui composent votre nation, puisque nous savons d'Isaïe que les membres des prévaricateurs seront dévorés par les vers et par un feu qui ne s'éteindra jamais; qu'ils seront indestructibles pour être un exemple et un spectacle offert à tous les hommes. Outre ces témoignages, je veux encore vous en citer d'autres, tirés également des livres de Moïse : ils vous apprendront que Dieu autrefois dispersa les hommes et les sépara en différentes races, selon leurs langues; qu'il choisit votre nation entre toutes les autres; qu'elle lui fut inutile; qu'elle se montra désobéissante et infidèle; que nous, au contraire, qui sommes devenus son peuple, peuple choisi comme vous d'entre tous les autres peuples, nous avons su obéir à sa volonté par la grâce du Christ, qu'il appelle tantôt Jacob, tantôt Israël, et que des-lors nous devons être le véritable Jacob, le véritable Israël. Lorsqu'il dit : « Nations, réjouissez-vous avec le peuple de Jacob, » il leur donne avec un héritage semblable un nom différent; mais lorsqu'il dit que les nations se réjouissent avec son propre peuple, il veut vous faire rougir. Vous excitiez sa colère en adorant des idoles, et il appelle les idolâtres; c'est à eux qu'il daigne faire la grâce de connaître ses volontés et d'entrer dans son héritage.

CXXXI. Mais citons les paroles de l'Écriture qui nous montrent Dieu faisant la séparation des peuples; les voici : « Interroge ton père, et il t'apprendra; interroge tes ancêtres, et ils te diront : quand le Très-Haut divisait les nations, quand il séparait les enfants d'Adam, il marqua les limites des peuples selon le nombre des fils d'Israël. Jacob est devenu le partage du Seigneur; Israël est devenu son héritage. » Quant aux Septante, ajoutai-je, c'est ainsi qu'ils traduisent : « Il marqua les limites des peuples selon le nombre

des anges du Seigneur. » J'ai adopté votre sens, parce qu'il n'affaiblit en rien mon raisonnement. Voyons quel est le véritable Jacob, le véritable Israël. Si vous voulez être de bonne foi, vous avouerez que nous autres gentils que Dieu a appelés, par le mystère de la croix si abject et si honteux, nous que les démons et leurs suppôts livrent aux supplices sans autre motif que celui de notre foi, de notre soumission et de notre piété, et poursuivent jusqu'à la mort par votre propre ministère, que vous ne leur refusez jamais; vous avouerez, dis-je, qu'il n'est point de tourments que nous ne supportions plutôt que de renier, je ne dis pas de cœur, mais seulement de bouche, le Christ qui nous a appelés au salut préparé par son père; vous conviendrez dès-lors que nous sommes bien autrement fidèles à Dieu que vous autres, qui cependant en avez reçu tant de bienfaits. N'a-t-il pas déployé pour vous toute la force de son bras? Ne vous a-t-il pas visités dans tout l'éclat de sa gloire, quand il vous a rachetés de l'Égypte? N'a-t-il pas divisé pour vous les eaux de la mer? Ne vous a-t-il pas ouvert un chemin à travers ses abîmes? N'a-t-il pas frappé de mort, dans ce chemin miraculeux, ceux qui vous poursuivaient avec tout l'appareil de leur puissance et dans des chars magnifiques? N'a-t-il pas refermé sur eux la mer qu'il avait affermie sous vos pas? Ne sommes-nous pas plus fidèles que vous, aux yeux desquels il a fait briller une colonne de feu, et qui, seuls de tous les peuples, avez vu s'allumer tout exprès pour vous un flambeau qui ne pouvait ni décroître ni s'éteindre; vous, qu'il a nourris d'un pain tout particulier, du pain même des anges, quand il fit pleuvoir sur vous la manne du ciel, afin que vous n'eussiez pas même besoin de vous occuper de votre nourriture; vous, pour qui les eaux de Mara oublièrent leur amertume et devinrent si douces à boire; vous enfin, sur qui, bien avant les temps marqués, découlèrent toutes les grâces des mystères à venir, par une faveur toute particulière de ce

Dieu , envers qui vous vous êtes toujours montrés si ingrats ? N'avait-il pas , ainsi que je l'ai déjà dit , placé sous vos yeux le signe de celui qui devait être mis en croix , lorsque des serpents vous couvrirent de leurs morsures ; lorsqu'Amalec était vaincu par la figure que formaient les bras étendus de Moïse , et par le nom que portait celui qui fut surnommé Jésus ? Aussi Dieu voulut-il que le nom de Jésus se retrouvât partout , dans vos livres , et frappât sans cesse vos oreilles. C'est lui , vous disait-il , qui doit effacer de dessus la terre le souvenir d'Amalec. Or , tout le monde sait que le nom d'Amalec subsistait encore après le fils de Navé. Tout ici était donc symbolique et annonçait Jésus crucifié , par qui les démons seraient chassés de toutes parts , dont le nom seul les ferait trembler , et serait également redoutable à toutes les puissances et principautés ; tandis qu'on verrait chez tous les peuples , dans ceux qui croient en ce même nom , des hommes vraiment pieux et pacifiques ; n'est-ce pas , Tryphon , ce qu'attestent les Ecritures et ce que démontrent tous les passages que j'ai cités ! Vous désiriez vous nourrir de chair , et il vous tomba une si grande quantité d'oiseaux que vous ne pouviez les compter. Pour vous , l'eau a jailli des rochers ; sur vos têtes s'est étendu un nuage qui vous mettait à l'ombre contre l'ardeur du soleil , vous défendait contre la rigueur du froid et vous suivait partout , présentant comme l'image et la figure d'un nouveau ciel. Les courroies de vos chaussures ne se sont pas brisées ; vos chaussures elles-mêmes ne se sont pas usées non plus que vos vêtements ; ils se renouvelaient sur le corps des plus jeunes.

CXXXII. Et après tous ces prodiges , vous vous êtes fait un veau d'or ; c'est aux filles des étrangers que vous avez livré vos cœurs , c'est à des idoles que vous avez porté votre encens ; et cependant vous avez vu par quels prodiges la terre promise vous a été livrée ; vous avez vu le soleil , à l'ordre de celui qui fut appelé du nom de Jésus , s'arrêter au

milieu du ciel, vous donner pendant trente-six heures sa lumière, et tant d'autres merveilles qui vous ont été prodiguées à différentes époques. Il en est une que je crois important de rappeler ici, elle aura cet avantage de vous faire bien connaître ce Jésus que nous reconnaissons pour le Christ et le fils de Dieu; ce Jésus crucifié, ressuscité, monté aux cieux, et qui doit venir un jour juger tous les hommes, sans excepter Adam lui-même. Vous savez que les habitants d'Azot, vos ennemis, s'étant emparés de l'arche d'alliance, et se voyant frappés de plaies horribles et incurables, prirent le parti de la placer sur un char attelé de jeunes génisses qui n'avaient pas encore porté le joug; ils voulaient s'assurer si la force du Tout-Puissant s'appesantissait sur eux à cause de l'arche, et si Dieu demandait qu'elle fût ramenée où elle avait été prise. Ces génisses, sans que personne guidât leurs pas, se dirigèrent, non vers l'endroit d'où l'arche avait été emportée, mais vers le champ d'un homme appelé Ausès; c'est-à-dire du même nom que celui qui fut surnommé Jésus, et qui introduisit les Hébreux dans la terre promise et la leur distribua. Arrivées dans ce champ, elles s'arrêtèrent; ce qui vous prouve qu'elles étaient conduites par la vertu même de ce nom, comme autrefois les restes d'Israël, épargnés dans le désert après la sortie d'Egypte, furent introduits dans la terre promise par celui qui reçut le nom de Jésus, et qui s'appelait auparavant Ausès.

CXXXIII. Vous avez eu sous les yeux, à diverses époques, ces prodiges et d'autres semblables, et c'est vous cependant que les prophètes accusent d'immoler vos enfants aux démons, et d'ajouter à ces crimes les crimes les plus affreux encore que vous avez commis et que vous commettez tous les jours contre le Christ. Ah! puissiez-vous, avec la miséricorde de Dieu et la grâce qui vient du Christ, obtenir le pardon de ces crimes et mériter le salut; car Dieu qui, dans sa prescience, voyait à quels excès vous vous porteriez, vous a ainsi mau-

dits par le prophète Isaïe : « Malheur à l'âme de ceux qui se laissent aller à de mauvais conseils contre eux-mêmes et qui disent : emprisonnons le juste, parce que sa vue nous gêne ! Ils dévoreront le fruit de leurs œuvres. Malheur à l'injuste, ses œuvres tourneront contre lui ! O mon peuple ! vos tyrans vous ont dépouillé, des tyrans vous gouvernent. O mon peuple ! ceux qui t'appellent heureux te trompent ; ils dérobent à tes yeux le sentier où tu dois marcher : le Seigneur est debout pour juger, il est sur son tribunal pour juger son peuple, le Seigneur interrogera les vieillards et les princes de son peuple ; vous avez ravagé ma vigne, et la dépouille du pauvre est dans vos palais. Pourquoi avez-vous écrasé mon peuple et foulé la tête du pauvre comme sous le pressoir ? » Plus loin, le prophète s'écrie dans le même sens : « Malheur à vous, qui traînez l'iniquité comme de longues chaînes, et le péché comme les traits d'un char ; qui osez dire, qu'il se hâte, que son œuvre commence devant nous, et nous la verrons ; qu'il approche, que les conseils du saint d'Israël nous soient manifestés, et nous saurons s'ils sont véritables ! Malheur à vous, qui appelez mal le bien, et bien le mal ; qui changez les ténèbres en lumière, et la lumière en ténèbres, l'amertume en douceur et la douceur en amertume ! malheur à vous, qui êtes sages à vos propres yeux ! malheur à ceux qui croient à leur prudence ! malheur à vous, qui mettez votre gloire à supporter le vin et votre force à remplir vos coupes de liqueurs enivrantes, qui justifiez l'homme inique à cause de ses dons, et qui ravissez à l'innocent la justice ! C'est pourquoi, comme le chaume est dévoré par la flamme, ainsi ce peuple sera séché jusque dans ses racines, et sa race se dissipera en poussière ; il a répudié l'alliance du Seigneur, il a blasphémé la parole du saint d'Israël, la colère du Seigneur, va éclater contre son peuple ; il appesantira sa main sur lui ; il l'a frappé ; les montagnes se sont ébranlées ; répandus comme la boue, les

cadavres ont couvert les places ; et malgré tous ces châtimens , ils ne sont pas encore corrigés et leur main est encore étendue ! » Oui , votre main est encore étendue pour faire le mal. Vous avez mis à mort le Christ ; loin d'en faire pénitence , vous nous poursuivez de votre haine , ainsi que je l'ai déjà dit , nous qui , par le Christ , croyons maintenant au Dieu créateur et père de toutes choses ; et toutes les fois que vous le pouvez , vous ne manquez pas de nous mettre à mort. Avez-vous jamais cessé de charger de malédictions et le Christ , et tous ceux qui sortis de lui portent son nom ? Quant à nous autres , nous ne savons que prier pour vous et pour tous les hommes : ainsi nous l'a recommandé le Christ , notre divin maître ; il nous a fait une loi de prier pour nos ennemis , d'aimer ceux qui nous détestent , de bénir ceux qui nous maudissent.

CXXXIV. Si sa doctrine et celle des prophètes touchent vos cœurs , suivez plutôt la voix de Dieu que la voix mensongère de ces maîtres aveugles et insensés qui vous permettent encore maintenant d'avoir quatre ou cinq femmes à la fois ; s'il s'en rencontre une dont la beauté les frappe , ils la désirent. Ils citent l'exemple de Jacob , surnommé Israël , et l'histoire des autres patriarches , et disent qu'ils ne font pas de mal en les imitant. Qu'ils sont insensés et dignes de pitié ! car , ainsi que je l'ai dit , toutes les actions de cette nature renfermaient et figuraient un grand mystère. Mais quel était le dessein de Dieu en permettant le double mariage de Jacob ? que figurait-il ? Il faut encore que je vous le dise pour tâcher de vous convaincre que vos maîtres n'ont jamais su remonter à la cause toute divine de chacun de ces faits , mais qu'ils ont mieux aimé les rapporter à des affections basses et corrompues. Ecoutez attentivement ce que je vais vous dire : Vous retrouvez encore dans les doubles noces de Jacob une figure de ce que devait faire le Christ. Jacob ne pouvait avoir les deux sœurs à la fois pour épouses. Il servit

Laban pour obtenir la plus jeune ; mais , trompé à son égard, il servit encore sept années. Lia figurait votre peuple et la synagogue , Rachel , notre Église. Jusqu'à ce jour , le Christ sert , ou plutôt travaille pour l'Église et sa synagogue , et pour les esclaves qui se trouvent dans l'une et l'autre. Noé eut trois fils : des enfants du troisième, il fit les esclaves des deux autres. Mais le Christ vint dans ce monde aussi bien pour le salut des descendants de ceux qui étaient les enfants libres, que pour le salut des esclaves qui vivaient parmi eux ; car il élève au même rang tous ceux qui observent fidèlement ses préceptes. C'est ainsi que Jacob mit sur la même ligne et traita de la même manière tous les enfants qu'il eut de ses deux femmes libres et de ses servantes. Ce qui devait arriver à chacun de nous , au temps marqué d'après les décrets de la sagesse divine , fut également figuré par Jacob. Il servit aussi Laban pour en avoir des brebis de diverses espèces et de différentes couleurs. Ainsi le Christ a servi et fut obéissant jusqu'à la mort de la croix pour les hommes de toutes les nations, aussi différents par leurs traits que par leurs habitudes. Et comment les a-t-il acquis ? Par son sang et par le mystère de sa croix. Les yeux de Lia étaient malades ; les yeux de votre esprit l'étaient bien davantage ; Rachel déroba les dieux de Laban et les tint cachés jusqu'à ce jour : ainsi les dieux de nos pères , ces dieux de pierre que nous adorions sont enfouis et anéantis. Jacob fut toujours en butte à la haine de son frère , et ne sommes-nous pas aussi , nous et le Christ, sans cesse en butte à la haine de nos frères, c'est-à-dire à la vôtre et à celle de tous les hommes ? Car nous sommes tous frères par nature ; et , pour achever le parallèle , nous remarquerons que Jacob fut surnommé Israël , et que le Christ appelé et qui est en effet Jésus , fut aussi surnommé Israël , ainsi que nous l'avons prouvé.

CXXXV. Et lorsque l'Écriture dit : « Je suis le Seigneur, le Dieu saint d'Israël , je vous ai donné Israël pour roi , » ne

comprenez-vous pas que c'est le Christ qui est véritablement le Roi et le Roi éternel? Avez-vous jamais entendu dire que Jacob, fils d'Isaac, ait été roi? Aussi l'Écriture, pour nous montrer quel est le roi désigné par les noms de Jacob et d'Israël, ajoute : « Jacob est mon serviteur, je prendrai sa défense; Israël est celui que j'ai choisi, il sera l'objet de mes complaisances; j'ai répandu mon esprit sur lui, il portera la justice parmi les nations, il ne criera point, on n'entendra point sa voix au-dehors, il n'écrasera point le roseau brisé, il n'éteindra pas le lin qui fume encore, jusqu'à ce qu'il remporte la victoire; il jugera dans la vérité, il ne brisera personne jusqu'à ce qu'il ait fait régner la justice sur la terre; toutes les nations espéreront en lui. » Mais les gentils, mais vous-mêmes, est-ce dans Jacob et non dans le Christ que vous espérez? Si Jésus-Christ est le véritable Israël, le véritable Jacob, nous qui sommes sortis de son sein, ne sommes-nous pas la véritable race d'Israël? Mais faisons plutôt attention au passage même de l'Écriture : « Je ferai sortir de Jacob et de Juda une postérité qui héritera de ma montagne sainte; mes élus la posséderont, et mes serviteurs y établiront leurs demeures. La vallée d'Achor sera le partage des brebis et des génisses de ceux qui m'auront cherché, et vous qui avez oublié le Seigneur et sa montagne sainte, qui élevez une table aux démons et y offrez des libations, vous serez comptés et livrés au glaive, parce que je vous ai appelés et que vous ne m'avez pas répondu; j'ai parlé, mais en vain; vous avez fait le mal devant moi, et vous avez choisi ce que je n'ai pas voulu. » Le sens de ce passage est clair : vous voyez que l'Écriture parle d'un autre Jacob, et qu'il ne s'agit plus ici de votre peuple, comme on pourrait peut-être le croire; car il faudrait dire que ceux qui sont sortis de Jacob cèdent la place à ceux qui sont sortis de Jacob, ce qui n'a pas de sens; ou bien supposer que Dieu, qui reproche à votre peuple de s'être rendu indigne de son héritage, lui promet

en même temps cet héritage comme s'il l'en trouvait digne, ce qui est absurde. Mais quand le prophète dit si clairement : « Accourez, maison de Jacob; marchons à la lumière du Seigneur; il a rejeté son peuple, la maison de Jacob, parce que cette terre est remplie, comme autrefois, de divinations et de sortilèges, » comment ne pas comprendre qu'il y a deux races, deux postérités de Juda, comme il y a deux maisons de Jacob, l'une née du sang et de la chair, l'autre née de la foi et de l'esprit?

CXXXVI. Voyez comment Dieu parle à son peuple. Après avoir dit d'abord : « Quand on trouve un grain de raisin dans une grappe, on dit : Ne le perdons pas, il est béni. C'est ainsi que j'agirai à cause de celui qui me sert; en faveur de lui, je ne les perdrai pas tous. » Il ajoute : « Et je ferai sortir de Jacob et de Juda cette race nouvelle. » Nulle obscurité dans ces paroles. Si Dieu s'irrite contre les uns, s'il les menace de n'en laisser subsister qu'un très-petit nombre, il annonce qu'il en fera venir d'autres pour habiter la montagne sainte. Et ces autres-là, quels sont-ils? sinon les enfants qu'il a promis d'engendrer dans la suite, et qui doivent naître de lui. Car vous, vous ne souffrez pas qu'il vous appelle; vous ne l'entendez pas quand il vous parle, et vous faites le mal en sa présence; mais le comble de la perversité chez vous, c'est que vous haïssez encore le juste après l'avoir mis à mort, et, avec le juste, tous ceux qui ont reçu de lui la grâce d'être ce qu'ils sont en effet, c'est-à-dire justes, pieux, humains. C'est pourquoi le Seigneur vous crie : « Malheur à l'âme de ceux qui ont pris de mauvais conseils contre eux-mêmes, et qui ont dit : Meure le juste, car il nous est inutile. Vous n'avez point, il est vrai, sacrifié à Baal comme vos pères; vous n'avez point offert, dans des bois sacrés, sur des lieux élevés, des mets délicats à la milice céleste, mais vous n'avez pas voulu recevoir le Christ de Dieu. Qui ne le connaît pas, ignore la pensée de Dieu; qui l'outrage, qui le

hait, hait et outrage celui qui l'a envoyé; et si on ne croit pas en lui, il faut aussi refuser de croire aux oracles des prophètes qui l'annoncent et qui le prêchent partout. »

CXXXVII. Oh ! mes frères, n'injuriez pas celui qui a été crucifié, ne vous moquez pas de ses plaies, qui peuvent vous guérir tous tant que vous êtes, comme elles nous ont guéris nous-mêmes ! Qu'il serait beau de vous rendre à l'évidence des Ecritures et de recevoir désormais la circoncision du cœur, et non plus celle que vous retenez par un reste d'habitude et de préjugé ! Elle vous fut donnée comme signe et non comme moyen de salut; vous êtes forcés de le reconnaître d'après les Ecritures. Rendez-vous donc à leur évidence, et n'insultez pas au fils de Dieu; ne poussez pas la complaisance pour les pharisiens, qui sont vos docteurs, jusqu'à vous permettre contre le roi d'Israël les indécentes railleries dont ils vous donnent la leçon et l'exemple dans vos synagogues, après les prières d'usage. Car, si toucher à celui qui offense Dieu, c'est toucher en quelque sorte à la prunelle même de Dieu, que sera-ce donc de toucher à son bien-aimé ? Que Jésus soit ce bien-aimé, nous l'avons assez prouvé. Comme tous gardaient le silence, je repris la parole : Mes amis, leur dis-je, je rétablis un certain passage de l'Écriture, dans le sens que lui donnent les Septante. Quand je l'ai cité suivant le vôtre, j'ai voulu vous mettre à l'épreuve. En rappelant le passage où il est dit : « Malheur à eux, car ils prennent des conseils contre eux-mêmes, j'ai ajouté, d'après la version des Septante : « Meure le juste, il nous est inutile ! » Au commencement de cet entretien, j'avais donné votre sens : « Meure le juste, sa vue nous importune ! » Votre esprit était sans doute occupé d'autre chose, et voilà pourquoi vous n'avez pas fait attention à mes dernières paroles. Mais comme le jour baisse, car le soleil est déjà sur son déclin, je n'ajouterai plus qu'un mot à ce que j'ai dit, et je mettrai fin à cet entretien ; je l'ai déjà dit, ce mot, mais je crois bon d'y revenir.

CXXXVIII. Vous savez , mes amis , que Dieu parle en ces termes à Jérusalem , par la bouche d'Isaïe : « C'est moi qui t'ai sauvé du déluge de Noé. » Que signifient ces paroles , sinon que dans le déluge se trouvait une figure du salut des hommes. Le juste Noé et sa famille , c'est-à-dire sa femme ; ses trois enfants et leurs épouses , formaient une réunion de huit personnes , qui étaient le symbole de ce huitième jour où s'accomplit la résurrection du Christ ; c'était le huitième par le nombre , mais le premier par la grandeur du prodige qui le signala. Le Christ , premier-né de la création , était aussi le premier auteur ou le principe de cette race nouvelle qu'il a régénérée par l'eau du baptême , par le mérite de la foi , et par la vertu du bois , c'est-à-dire par le mystère de la croix ; comme Noé , porté-sur l'eau , fut sauvé par le bois avec les siens.

Ces paroles du prophète : « Je t'ai sauvé au temps de Noé, » désigne le peuple fidèle à Dieu comme le fut Noé , et sauvé par le même signe ; car c'est avec le bois , c'est-à-dire avec la baguette qu'il tenait à la main , que Moïse fit passer la mer à votre peuple. Vous croyez que ces paroles s'entendent seulement de la terre ou de votre nation. Mais puisque la terre , comme le dit l'Écriture , fut inondée et que l'eau s'éleva de quinze coudées au-dessus des plus hautes montagnes , il est évident que Dieu ne s'adressait pas à la terre , mais au peuple qui lui fut fidèle , et auquel il avait préparé un lieu de repos dans Jérusalem , comme l'attestent les signes qui parlaient aux yeux à l'époque du déluge ; je veux dire que ceux dont le cœur est bien préparé par l'eau , la foi , le bois , et qui font pénitence , échapperont au jugement à venir.

CXXXIX. Mais l'Esprit saint nous annonçait encore au temps de Noé un autre mystère que vous ignorez ; le voici : « Noé bénit ses enfants et maudit son petit-fils. » Car ce n'était pas sur le fils , qui fut béni avec ses frères , que la malé-

diction de l'Esprit saint pouvait tomber ; mais comme la peine de ce péché devait s'étendre à toute la race de celui qui s'était moqué de la nudité de son père, elle commença dans la personne même de son fils. Noé prédit qu'aux descendants de Sem passeraient les terres et les maisons de Chanaan ; que les enfants de Japhet les enlèveraient aux descendants de Sem ; que ceux-ci en seraient dépouillés comme ils en avaient eux-mêmes dépouillé les enfants de Chanaan. Et voyez comme tout s'est parfaitement réalisé : vous qui descendez de Sem, selon l'ordre de Dieu, vous vous êtes emparés de la terre de Chanaan et vous l'avez possédée ; et il est également certain que les enfants de Japhet, ministres des jugements de Dieu à votre égard, sont venus fondre sur vous et ont possédé la terre qu'ils vous avaient enlevée. Voici comme tous ces événements ont été annoncés : « Noé, se réveillant de son ivresse, lorsqu'il apprit ce que le plus jeune de ses fils avait fait, dit que le fils de Chanaan serait maudit ! Il sera l'esclave de ses frères, » et il dit : « Béni soit le Seigneur, le Dieu de Sem ! et que Chanaan soit son esclave ! Que Dieu étende les possessions de Japhet et qu'il habite dans la tente de Sem, et que Chanaan soit son esclave ! » Ainsi donc, deux peuples reçurent la bénédiction, celui de Sem et celui de Japhet ; les descendants de Sem s'emparèrent les premiers des possessions de Chanaan, en vertu de l'arrêt porté contre lui ; celles des enfants de Japhet passèrent également entre les mains des descendants de Sem, suivant la prédiction de Noé, et un seul peuple, celui de Chanaan, se trouva successivement l'esclave des deux autres.

Alors arriva le Christ, revêtu de la force du Tout-Puissant ; il les invita tous également à faire pénitence, à entrer dans son amitié, dans sa bénédiction, dans son alliance, et promit que tous les saints seraient mis un jour en possession d'une même terre, ainsi que je l'ai déjà dit.

Aussi les hommes de toutes conditions, libres ou esclaves,

qui croient au Christ et professent la vérité qu'ils ont reçue de lui et des prophètes, savent bien qu'ils habiteront ensemble avec lui dans cette terre heureuse, et qu'ils recevront en héritage des biens éternels et incorruptibles.

CXL. Et c'est encore pour cette raison que Jacob, qui était, ainsi que je vous l'ai dit, la figure du Christ, épousa les servantes de ces deux femmes libres, et eut d'elles des enfants. Par là, l'esprit prophétique nous annonçait que le Christ recevrait également les descendants de Japhet et ceux de Chanaan, et qu'ils seraient tous des enfants appelés au même héritage. Nous sommes ces enfants, héritiers des mêmes biens : voilà ce que vous ne pouvez comprendre, parce que vous ne buvez pas à la source vive qui est en Dieu, et que vous préférez puiser à des citernes entr'ouvertes qui ne peuvent contenir leurs eaux, pour me servir des expressions même de l'Écriture. Or, ces citernes, qui les a creusées, sinon vos docteurs qui enseignent leur propre doctrine, doctrine toute humaine, comme le déclarent formellement les livres saints ? Ils vous trompent, ils se trompent eux-mêmes, quand ils s'imaginent que tous ceux qui sont nés d'Abraham, selon la chair, eussent-ils été pécheurs, incrédules, rebelles à Dieu, auront part au royaume éternel, bien que l'Écriture assure le contraire ; et, s'il en était autrement, est-ce qu'Isaïe aurait dit : « Si le Dieu des armées ne nous eût donné son fils, nous serions devenus comme Sodome et Gomorrhe. » Est-ce qu'Ézéchiel se serait écrié : « Quand Noé, Jacob, Daniel, interviendraient pour leurs fils, pour leurs filles, il ne leur sera point fait grâce ? » Ainsi le père ne mourra point à cause de son fils, ni le fils à cause de son père, mais chacun portera la peine de son péché, comme aussi chacun sera sauvé d'après le bien qu'il aura fait. Ecoutez encore ce que dit ailleurs Isaïe : « Ils verront les cadavres des prévaricateurs de la loi ; le ver qui les ronge ne mourra pas, le feu qui les dévore ne doit pas s'éteindre, et toute chair les verra dans cet état. »

Je le répète, s'il en était autrement, notre maître ne nous aurait pas dit au nom de Dieu le père, du souverain arbitre de toutes choses qui l'a envoyé :

« Ils viendront d'Orient et d'Occident; ils seront assis auprès d'Abraham, d'Isaac, et de Jacob, dans le royaume des cieux, tandis que les enfants du royaume seront jetés dans les ténèbres extérieures. » Mais ceux d'entre les anges et les hommes que l'Esprit saint nous montre d'avance comme des prévaricateurs, ne deviennent pas méchants par la faute de Dieu; leur coupable disposition seule les rend ce qu'ils paraîtront un jour, ainsi que je l'ai déjà dit plus haut.

CXLI. Je n'ai pas voulu que vous pussiez dire qu'il fallait de toute nécessité que le Christ fût mis en croix, et que des hommes d'entre vous devinssent prévaricateurs; aussi me suis-je attaché précédemment à vous montrer en peu de mots que Dieu, qui voulait que l'ange et l'homme obéissent à sa volonté, les créa libres, afin qu'ils se portassent de leur plein gré à la pratique de la justice, et leur donna en même temps la raison, pour connaître celui dont ils ont reçu l'être et la vie, à la condition d'être un jour jugés par lui, s'ils agissaient contrairement à cette raison. C'est pourquoi, qui que nous soyons, anges ou hommes, il suffira de notre témoignage pour nous condamner si nous avons péché sans avoir fait pénitence. Quand l'Esprit saint nous annonce que des anges ou des hommes seront punis, c'est qu'il prévoit que, devenus coupables, ils n'auront pas voulu changer; mais il ne veut pas dire que Dieu les ait rendus tels qu'ils auront été. Qu'ils fassent donc pénitence, et ils pourront tous, s'ils le veulent, obtenir miséricorde. L'Écriture elle-même les déclare heureux: « Heureux, en effet, nous dit-elle, l'homme à qui Dieu n'aura pas imputé son péché! » Ce qui veut dire simplement qu'en faisant pénitence de ses péchés, il en obtiendra le pardon, et non pas que Dieu vous pardonnera les vôtres, pourvu que vous ayez connu son saint nom; car

voilà ce que vous dites, et c'est ainsi que vous vous abusez, vous et ceux qui vous ressemblent sur ce point. Nous pouvons appeler, en témoignage du sens que nous donnons à ces paroles, la faute même que commit David par un mouvement de vanité : son péché lui fut remis, il est vrai ; mais c'est parce qu'il l'a pleuré, qu'il en a gémi, comme l'atteste l'Écriture.

Or, s'il a fallu que David fit pénitence pour obtenir grâce et miséricorde ; s'il a pleuré, s'il s'est ainsi humilié, ce roi puissant, l'oint, le prophète du Seigneur, comment des hommes aussi impurs, d'une vie aussi déplorable, peuvent-ils se flatter d'obtenir le pardon de leurs péchés sans les pleurer, sans en gémir ? La conduite de David à l'égard de la femme d'Urie, et la pénitence qu'il fit de son péché, prouvent bien, ô mes amis ! que les patriarches, en épousant plusieurs femmes, ne suivaient pas l'attrait des sens, mais figuraient, par leur conduite pleine de mystères, quelques événements futurs. Car, s'il eût été permis à quelqu'un d'avoir à son gré, et de la manière qu'il aurait voulu, autant de femmes qui lui aurait plu d'en avoir, ainsi que le font encore plusieurs d'entre vous, qui prennent partout des femmes sous le nom d'épouses, dans quelque pays qu'ils arrivent ou qu'ils soient envoyés, personne n'était plus en droit que David de se le permettre.

C'est ainsi, mon cher Marcus Pompée, que je terminai la discussion.

Tryphon, après un moment de silence, me dit : — Vous voyez qu'il ne vous a pas fallu faire un grand effort pour entrer en conversation avec nous.

Je ne puis vous dire combien cet entretien m'a été agréable, et je suis persuadé que tous ceux qui m'entourent ont partagé ce plaisir.

Assurément il nous a été plus utile que nous ne l'espérions, et que nous n'aurions osé l'espérer ; s'il nous était possible

d'en jouir plus souvent, nous retirerions bien plus de fruits encore de cette manière d'approfondir les divines Ecritures. Mais vous êtes sur le point de partir ; vous n'attendez plus que le moment de mettre à la voile : quand vous nous aurez quittés, ne perdez pas notre souvenir ; pensez à nous comme à des amis.

— Si je n'étais pas obligé de vous quitter, répondis-je, voilà les entretiens que je voudrais voir s'établir tous les jours entre nous ; mais, au moment de m'embarquer, avec la permission et le secours de Dieu, je vous recommande de ne rien négliger dans l'intérêt de votre salut, pour vous affranchir de vos docteurs, et de savoir leur préférer le Christ du Dieu tout-puissant. Après ces mots, ils me quittèrent en me souhaitant un heureux voyage, une navigation exempte de tous dangers.

Je formai pour eux, à mon tour, les vœux les plus ardens : puisque vous comprenez si bien, leur dis-je, que la raison a été donnée à l'homme pour lui servir de guide, tout ce que je puis vous souhaiter de plus heureux, c'est que vous sachiez faire un bon usage de cette raison pour arriver à reconnaître, comme nous, que Jésus est le Christ de Dieu.



ATHÉNAGORE.

APOLOGIE DES CHRÉTIENS.

Aux empereurs M. Aurèle-Antonin, et L. Aurèle-Commode ,
vainqueurs- des Arméniens et des Sarmates , et ,
ce qui est plus grand encore , philosophes.

I. Votre empire , grands princes , n'est point soumis partout aux mêmes lois et aux mêmes usages ; et chacun peut suivre les institutions de son pays , quelque ridicules qu'elles soient , sans avoir à craindre ni juges , ni lois. Ilion fait un dieu d'Hector , et adore Hélène sous le nom d'Adrastie : Sparte honore Agamemnon comme Jupiter , et Philonoé fille de Tyndare ; Ténédos invoque Ténen. Les Athéniens offrent des sacrifices à Neptune Erecthée , et célèbrent en même temps des cérémonies et des mystères en l'honneur d'Agraule et de Pandrose , bien qu'on les regardât comme des impies pour avoir ouvert le coffre qui renfermait le dépôt confié à leur garde. En un mot , tous les peuples et toutes les nations offrent les sacrifices et célèbrent les mystères qui leur plaisent. Les Egyptiens regardent comme des dieux les chats , les crocodiles , les serpents , les aspics et les chiens. Vous et vos lois vous dites à tous qu'on est impie et criminel de ne reconnaître aucun dieu , et qu'il est nécessaire que chacun adore celui qu'il voudra , que la crainte de la Divinité détourne du mal. Pourquoi notre nom (qu'il ne vous blesse pas , ainsi qu'il irrite la multitude indignée de l'entendre seulement prononcer) ; pourquoi , dis-je , notre nom est-il en horreur ? Ce n'est pas le nom , c'est le crime seul qui est digne de haine et de supplice. Tous admirent votre douceur , votre mansuétude ,

vosre clémence et vosre humanité, qui permettent à chacun de vivre selon ses lois : vous traitez toutes les cités avec les égards et la distinction qu'elles méritent ; et le monde entier, grâce à vosre sagesse, jouit d'une paix profonde. Pour nous autres qu'on appelle Chrétiens, nous sommes les seuls exclus de vosre bienveillance : que dis-je, vous souffrez que des hommes innocents, pénétrés, comme nous le prouverons, des sentiments les plus religieux et pour Dieu et pour les empereurs, soient opprimés, dépouillés, persécutés, et uniquement à cause de leur nom ! Nous avons donc osé exposer notre cause au grand jour. Ce discours vous montrera jusqu'à quel point tout est méconnu à nosre égard, lois, équité, raison. Nous vous supplions de jeter aussi sur nous un regard de bienveillance, afin d'arrêter le glaive de la calomnie et qu'il cesse de nous immoler.

C'est peu que l'injustice nous dépouille, que l'ignominie nous flétrisse ; que la haine nous ravisse les plus précieux avantages : il est vrai que nous méprisons tous ces biens que les mortels recherchent avec tant d'ardeur ; nous les méprisons, nous qui avons appris non-seulement à ne pas rendre le mal pour le mal, à ne pas appeler en justice l'ennemi qui nous attaque et nous dépouille, mais à présenter l'autre joue à ceux qui nous donnent un soufflet, à céder notre manteau à celui qui nous enlève notre tunique. Mais, après nous avoir ravi nos biens, on en veut à nosre vie, on nous accuse d'une multitude de crimes dont on ne saurait même nous soupçonner et que nous pourrions plus justement reprocher à nos calomniateurs et à ceux qui leur ressemblent.

II. Certes, si l'on peut nous convaincre d'un seul crime quel qu'il soit, nous ne demandons point de grâce ; qu'on nous fasse subir les plus cruels supplices, nous les appelons sur nous. Mais si les accusations ne portent que sur notre nom (qu'ont-elles été jusqu'à ce jour, sinon des propos vagues répandus dans le peuple ? Jusqu'ici on n'a pu convaincre

du moindre crime un seul Chrétien) ; c'est à vous, grands princes, dont l'humanité égale les lumières, à nous mettre sous la sauve-garde des lois, afin qu'à l'exemple des peuples et des cités qui partout vous bénissent, nous puissions aussi vous rendre grâce et nous glorifier de n'être plus en butte aux traits de la calomnie. Vous êtes trop justes pour souffrir que tandis qu'on ne punit les autres accusés qu'après avoir bien constaté leur crime, nous seuls soyons condamnés sur notre nom et qu'il l'emporte sur nos raisons devant les tribunaux ; car vos juges ne s'informent point si un Chrétien est coupable dans sa conduite, ils attachent à son nom l'infamie du crime. Mais rien n'est plus indifférent en soi-même qu'un nom. On n'est bon ou mauvais qu'à raison de sa conduite et de ses actions ; vous le saviez mieux que personne, vous qui êtes versés dans la philosophie et dans tous les genres de connaissances. Aussi ceux qui sont appelés devant vos tribunaux, sous la prévention même des plus grands crimes, se reposent sur l'espérance que vous interrogerez leur vie avant tout ; que le nom des personnes ne vous ébranlera point parce qu'il est vain en lui-même, et que vous ne vous arrêterez pas aux accusations, si elles sont fausses ; ils savent qu'une impartiale justice prononce l'arrêt qui condamne ou l'arrêt qui absout.

Ce droit, qui est le droit de tous, nous le réclamons aussi pour nous, nous demandons qu'on ne nous haïsse et qu'on ne nous punisse point à cause du nom que nous portons : car en quoi ce nom est-il un crime ? Qu'on nous juge sur un fait coupable en soi-même : s'il est faussement avancé, qu'on nous acquitte ; s'il est prouvé, qu'on nous condamne ; en un mot, que le jugement porte non pas sur un nom, mais sur un crime ; ~~il n'est~~ de criminel parmi nous que celui qui prend notre nom sans professer notre doctrine. Quand on juge un philosophe, innocent ou coupable, on ne le juge pas avant l'examen de sa conduite, sur le nom seul de l'art ou de

la science qu'il professe; on le punit si son crime est prouvé, sans qu'il en rejaillisse aucun déshonneur sur la philosophie elle-même; car il n'est criminel que parce qu'il n'est pas un vrai philosophe, la science est innocente de son crime et hors d'atteinte; mais il est absous, si l'accusation est calomnieuse: qu'on nous laisse donc jouir de cette égalité de droit, qu'on examine notre vie, et qu'on cesse de nous faire un crime de notre nom.

En commençant l'apologie de notre doctrine, je dois vous supplier d'abord, grands princes, de m'écouter avec impartialité, de ne point vous laisser entraîner, ni préoccuper par des bruits populaires et absurdes, mais d'accorder à l'examen de notre cause cet amour de la vérité et de la science dont vous faites profession. De cette manière, vous n'aurez à vous reprocher aucune imprudence; et pour nous, déchargés désormais des crimes que la malignité nous impute, nous cesserons enfin de nous voir poursuivis par la haine.

III. On nous accuse de trois crimes: d'être des athées, de nous nourrir de chair humaine comme Thyeste, d'être incestueux comme Œdipe. Si ces crimes sont prouvés, n'épargnez ni l'âge, ni le sexe; punissez-nous par tous les genres de supplices; exterminiez-nous sans pitié, nous, nos femmes et nos enfants, si quelqu'un de nous vit à la manière des brutes. Et certes l'animal lui-même ne s'approche point d'un animal de son sexe; il s'unit selon les lois de la nature pour le seul temps nécessaire à la génération, et non pour se livrer sans frein à ses penchants; il reconnaît aussi ceux qui lui ont fait du bien. Quel supplice mériterait l'homme qui descendrait au-dessous de la brute; quel châtiment pourrait égaler son crime? Mais si on ne trouve là que des accusations et des calomnies dénuées de tout fondement, suite naturelle de l'acharnement du vice contre la vertu, puisque par un décret divin, une guerre éternelle est allumée entre les êtres d'une nature contraire; si vous-mêmes vous êtes les témoins de notre in-

nocence, vous qui défendez de nous accuser à cause de notre nom, il est de votre devoir de vous assurer de nos mœurs, de notre doctrine, de notre obéissance, de nos sentiments pour vous, votre famille et votre empire, et de tenir la balance égale entre nos accusateurs et nous : nul doute que la victoire ne reste à ceux qui sont toujours prêts à donner leur vie pour soutenir la vérité.

IV. Afin d'éviter le reproche de n'avoir pas réfuté tous mes adversaires, j'irai au-devant de chacun des griefs qu'ils nous imputent. Et d'abord, à l'égard du crime d'impiété dont on nous accuse avec tant d'injustice, je dirai que les Athéniens eurent raison de condamner Diagoras comme athée. Non content de divulguer et de révéler à la foule les secrets d'Orphée, les sacrifices de Cérès, d'Eleusis, et les mystères des Cabires, il mutilait encore la statue d'Hercule, pour faire cuire ses légumes, et portait l'audace jusqu'à publier hautement, et devant qui voulait l'entendre, qu'il n'y avait point de Dieu. Peut-on nous appeler des athées, nous qui confessons l'existence d'un Dieu, qui le distinguons de la matière, qui mettons entre l'un et l'autre une si grande différence ? (Car nous disons que Dieu est incréé et éternel, et que l'esprit seul et la raison peuvent le comprendre, tandis que la matière est créée et corruptible.) Si nous pensions comme Diagoras, sur la Divinité, après toutes les preuves que nous avons sous les yeux des hommages qu'elle mérite à tant et à de si justes titres, témoins l'ordre invariable, l'harmonie constante, la grandeur, la magnificence, la beauté de l'univers, sans doute on aurait droit de nous accuser d'être des athées et de nous punir de mort.

Mais puisque nous reconnaissons un Dieu unique et incréé (car ce qui est ne commence pas, mais bien ce qui n'est point), un Dieu qui a tout fait par son Verbe, il est absurde de nous calomnier et de nous persécuter.

V. Vous ne regardez pas comme des athées les poètes

et les philosophes qui se sont occupés de Dieu. Euripide doutait de l'existence de ces dieux qui tiennent leur titre de l'ignorance et des préjugés vulgaires, lorsqu'il disait :

« Si Jupiter réside au plus haut des cieux, il ne devrait pas faire peser l'infortune sur le juste. »

Mais parlant du Dieu que la raison nous découvre, c'est ainsi qu'il s'exprime :

« Voyez-vous, dit-il, cet être sublime qui embrasse l'immensité des cieux, et environne la terre d'une ceinture humide; vous dites que c'est Jupiter, dites plutôt que c'est Dieu. »

Car il ne connaissait pas la nature des autres auxquels on a coutume de donner des noms : de votre Jupiter, disait-il, je ne saisis qu'un vain son; et il ne voyait pas à quoi se rattachaient ses noms. A quoi bon des noms pour désigner des choses qui n'existent point? Mais s'élevant à l'être invisible par la contemplation de ses œuvres, il voyait clairement ce qui le révèle dans les cieux et sur la terre; il comprenait que celui qui a créé toutes ces choses et qui les gouverne par son esprit était Dieu; il démontrait que ce Dieu devait être unique, et désignait quel devait être le lieu de son séjour : en cela il était d'accord avec Sophocle, qui s'écrie, au sujet de la nature divine et des beautés qu'elle a répandues dans ses œuvres : oui, il n'est qu'un Dieu, un seul Dieu créateur du ciel et du vaste univers.

VI. Philolaüs, de son côté, assurant que tout est renfermé dans le sein de Dieu, comme dans une prison, démontre et son unité, et sa nature immatérielle. Ecoutez comment Lysis et Opsimus définissent Dieu : c'est un nombre incalculable, a dit l'un; c'est l'excédant du nombre le plus grand sur le nombre qui l'approche de plus près, a dit l'autre. Si donc le plus grand nombre, comme disent les pythagoriciens, est la dixaine, puisque ce nombre contient

en lui-même tous les rapports de nombre et d'harmonie, et si en même temps le nombre neuf l'approche de plus près, Dieu est l'unité, c'est-à-dire un ; car ce nombre dix surpasse exactement d'une unité celui qui lui est immédiatement inférieur. Je vais aussi exposer le sentiment de Platon et d'Aristote. Toutefois, en rappelant ce qu'ils ont dit sur la Divinité, mon intention n'est point de développer tout leur système ; car autant vous surpassez les autres en sagesse et en puissance, autant vous l'emportez sur eux par vos travaux et vos recherches dans tous les genres d'érudition. Et toutes les parties de la science vous sont si familières, que ceux qui n'en cultivent qu'une branche ne la connaissent pas plus à fond que vous ne la connaissez vous-mêmes. Mais comme nous ne pouvons prouver, sans citer les noms, que nous ne sommes pas les seuls à reconnaître l'unité de Dieu, je réunis ici les différentes opinions. Platon dit : « Il est difficile d'arriver à la connaissance du créateur et père de cet univers ; et quand on l'a connu, il est presque impossible d'oser en parler publiquement. » Ce philosophe parlait ici du Dieu unique, éternel, incréé ; s'il en reconnaît d'autres, comme le soleil, la lune et les étoiles, il les considère comme des êtres créés. C'est ainsi qu'il fait parler Jupiter : « Dieu des dieux que j'ai créés, ils ne peuvent être anéantis sans ma volonté ; car tout ce qui est lié peut être délié. » Si donc Platon ne fut point un athée en reconnaissant un Dieu unique, incréé, créateur de toutes choses, comment pourriez-vous nous condamner comme des athées, nous qui, à l'exemple de Platon, reconnaissons et adorons le Dieu qui a tout fait par son Verbe, et qui maintient et conserve tout par son esprit.

Aristote et ses disciples reconnaissent aussi un seul Dieu ; mais ils en font une espèce d'animal composé d'un corps et d'une âme : son corps, disent-ils, se compose de la réunion des planètes qui roulent dans l'univers, et son âme est la

raison qui préside au corps; immobile elle-même, elle est le principe de tout mouvement. Les stoïciens, bien qu'ils semblent multiplier la Divinité par les différents noms qu'ils lui donnent, à raison du changement que subit la matière dans laquelle, selon eux, l'esprit de Dieu se répand, n'admettent réellement qu'un seul Dieu. En effet, si Dieu est un feu subtil répandu partout, pour tout féconder, et renfermant le principe et la vie de tous les êtres qui naissent au gré du destin; si son esprit parcourt le monde entier, il s'ensuit qu'ils ne reconnaissent réellement qu'un seul Dieu, appelé Jupiter, quand on parle du feu; Junon, quand il sagit de l'air, et qui prend divers autres noms, selon les différentes parties de matière qu'il pénètre.

VII. Puis donc que tous les philosophes se sont vus forcés, comme malgré eux, de reconnaître un seul Dieu, quand ils ont remonté au premier principe des choses; puisque nous-mêmes nous reconnaissons pour Dieu unique l'auteur de cet univers, pourquoi leur permettre de dire et d'écrire impunément sur la Divinité tout ce qui leur plaît, tandis que la loi nous en fait un crime à nous, qui pouvons établir, sur des témoignages certains et des preuves évidentes, la vérité de notre croyance sur l'unité de Dieu? Car les poètes et les philosophes ont effleuré cette importante question, comme tant d'autres, en nous livrant leurs conjectures, d'après quelques lumières reçues d'en haut il est vrai; mais du reste, sans autres guides qu'eux-mêmes dans leurs efforts impuissants pour arriver à la vérité. Car ce n'est pas de Dieu, mais d'eux-mêmes, qu'ils se sont flattés d'apprendre ce qu'il faut penser de la Divinité, et voilà pourquoi ils se sont partagés en tant d'opinions différentes sur Dieu, sur une matière, sur les formes, sur le monde. Quant à nous, nous avons pour garants de notre croyance et de notre foi les prophètes, qui nous ont enseigné ce qu'il faut croire sur Dieu et sur ses divins attributs, après l'avoir ap-

pris eux-mêmes de l'Esprit saint. Vous qui l'emportez sur les autres par votre sagesse et votre piété envers le vrai Dieu, vous conviendrez avec nous que ce serait outrager la raison que de refuser de croire à l'esprit de Dieu, parlant par les prophètes, qui n'étaient que des instruments dociles pour ajouter foi à des opinions humaines.

VIII. Ecoutez maintenant comment nous prouvons l'existence d'un seul Dieu, créateur de cet univers, et vous verrez comme chez nous le raisonnement est d'accord avec la foi. S'il exista dès le commencement deux ou plusieurs dieux, assurément ils étaient dans un même lieu, où ils vivaient séparés. Or, ils ne pouvaient être ensemble; car s'ils sont dieux, ils ne peuvent être semblables; dès-lors qu'ils sont incréés, ils sont différents; ce n'est qu'entre les êtres créés et conformes à un modèle que peut se trouver quelque ressemblance, il n'en peut exister aucune entre des êtres incréés, parce que, ne sortant point d'un autre, ils n'ont point été formés sur lui. On dira peut-être que ces dieux étaient unis de manière à former les parties d'un seul et même tout, à peu près comme la main, l'œil, le pied et les autres parties du corps ne forment qu'un seul animal. Oui, s'il s'agissait d'un homme, de Socrate, par exemple, on pourrait dire qu'il est divisible et composé de plusieurs parties; mais Dieu est incréé, impassible, inaltérable; dès-lors il n'est sujet à aucune division; mais si ses dieux vivent séparés, comme le Dieu créateur du monde est dans son ouvrage, au-dessus et autour de son ouvrage, où sont donc les autres dieux?

Car si le monde, puisqu'il est rond, se compose de sphères célestes, le créateur du monde remplit nécessairement son ouvrage, pour étendre à toutes les parties les soins de sa providence, où sera donc la place d'un autre dieu ou de plusieurs autres dieux? Assurément elle n'est point dans le monde, puisque c'est le séjour d'un autre; ni autour du

monde, car le Dieu, créateur du monde, est au-dessus du monde. Si donc elle n'est ni dans le monde, ni autour du monde (puisque le créateur occupe toutes les parties de cette circonférence), où donc sera-t-elle ? Est-ce hors du monde et de Dieu ? Est-ce dans un autre monde, ou autour d'un autre monde ? Mais si cet autre Dieu est dans un autre monde, ou autour, il n'est pas autour de nous ; il ne règne pas sur nous ; dès-lors son pouvoir n'est pas infini, puisqu'il est circonscrit dans un lieu déterminé. Si donc il n'est ni dans un autre monde (puisqu'il existe déjà un Dieu qui remplit tout), ni autour d'un autre monde (puisque ce Dieu occupe tout), il s'ensuit qu'il n'existe nullement, puisqu'il ne lui reste aucun lieu qu'il puisse habiter. Quand même on le supposerait quelque part, que serait-il, puisque le monde est en la possession d'un autre et que lui-même, placé au-dessus du créateur du monde, ne serait ni dans le monde, ni autour du monde ? Il n'est assurément aucun lieu où cet autre dieu puisse se trouver, puisque le Dieu dont nous parlons remplit par sa présence tout ce qui est au-dessus du monde. A-t-il une providence ? Car il n'a rien fait, s'il ne veille sur rien. Eh bien ! s'il ne fait rien, s'il ne s'occupe de rien, s'il n'existe aucun lieu qu'il puisse habiter, il n'y a donc qu'un seul Dieu, un seul créateur du monde.

IX. Notre croyance paraîtrait une doctrine toute humaine, si elle n'était appuyée que sur de pareils raisonnements ; mais chez nous le raisonnement est fortifié par l'autorité de nos divins oracles. Vous êtes trop instruits pour ignorer que nous avons eu un grand nombre de prophètes, tels que Moïse, Isaïe, Jérémie, qui, ravis, hors d'eux-mêmes, obéissaient au mouvement de l'Esprit saint et répétaient ses inspirations ; car il se servait d'eux comme le musicien se sert d'une lyre, d'où il tire les sons qu'il lui plaît. Que disent-ils ? « Le Seigneur est notre Dieu ; nul autre ne lui sera comparé. » Et puis : « Moi le Seigneur, je suis le premier et le

dernier, et hors de moi il n'y a point de Dieu. Avant moi il n'y a point de Dieu, il n'y en aura point après moi. Je suis Dieu, et il n'en est point d'autres que moi. » Et, parlant de sa grandeur, il s'écrie : « Le ciel est mon trône, la terre mon marchepied. Quelle maison me bâtirez-vous, quel est le lieu de mon repos ?

Mais je vous laisse à vous-mêmes le soin d'ouvrir ces livres sacrés, et d'étudier les divins oracles qu'ils renferment, afin que vous puissiez repousser comme il convient les calomnies dont on nous charge.

X. J'ai suffisamment démontré que nous ne sommes point des athées, puisque nous reconnaissons un seul Dieu, incréé, éternel, invisible, impassible, immense, que rien ne peut contenir, et qui ne peut être saisi et compris que par l'esprit et la raison, environné de lumière et de beauté, esprit tout-puissant, inénarrable, qui a tout créé, tout ordonné, et qui conserve tout par son Verbe ; car nous reconnaissons aussi le Fils de Dieu. Et qu'on ne trouve point ridicule que nous donnions à Dieu un fils. Car ce que nous croyons de Dieu le père ou de son fils ne ressemble point aux inventions fabuleuses de ces poètes qui ne font pas leurs dieux meilleurs que les hommes. Mais le Fils de Dieu est le Verbe, la pensée et la vertu du Père ; car tout a été fait par lui et avec lui, puisque le Père et le Fils ne sont qu'un. Or, comme le Père est dans le Fils, et le Fils dans le Père, par l'unité et la vertu de l'esprit, il s'ensuit que le Fils de Dieu est la pensée et le Verbe du Père.

S'il vous plaît de rechercher, avec la haute intelligence qui vous distingue, ce que c'est que le Fils, je dirai en peu de mots qu'il est la première production du Père, non point qu'il ait été fait comme les créatures ; car, de toute éternité, Dieu avait en lui-même son Verbe, puisque sa raison est de toute éternité, mais il est sorti du Père pour être la forme et le principe de toutes les choses matérielles, qui étaient confuses

et mêlées, les plus subtiles avec les plus grossières, dans un affreux chaos. C'est l'Esprit saint qui nous l'apprend : « Le Seigneur, dit-il, m'a possédé au commencement de ses voies; avant ses œuvres j'étais. » Et cet Esprit saint lui-même, qui agit dans les prophètes, nous disons qu'il émane de Dieu et qu'il retourne à Dieu, comme le rayon du soleil retourne au soleil. Qui ne s'étonnera qu'on traite d'athées les Chrétiens qui disent qu'il y a un Dieu père, un Dieu fils, un Saint-Esprit, unis en puissance et distingués en ordre? Ce n'est point là que se borne notre théologie; car nous reconnaissons aussi une multitude d'anges et de ministres que le Dieu, auteur et créateur de toutes choses, a établis et distribués, pour être présent partout et prendre soin des éléments, des cieux et de l'univers.

XI. Ne vous étonnez pas, grands princes, si je cherche à vous expliquer clairement notre doctrine; je veux que la vérité vous soit bien connue, afin que vous ne soyez pas entraînés par les préjugés insensés du vulgaire, et voilà pourquoi je m'applique à vous faire l'exposé le plus exact et le plus fidèle : pour vous montrer combien nous sommes loin d'être des athées, nous pourrions invoquer nos préceptes de morale, préceptes qui ne viennent point de l'homme, mais qui ont été donnés et révélés par Dieu même. Quels sont donc ces préceptes dont on nourrit notre enfance? Les voici : « Et moi je vous dis : Aimez vos ennemis, faites du bien à ceux qui vous haïssent, et priez pour ceux qui vous persécutent et vous calomnient, afin que vous soyez des enfants de votre Père qui est dans les cieux, qui fait lever son soleil sur les bons et sur les méchants, et pleuvoir sur les justes et sur les injustes. » En plaidant notre cause devant des princes philosophes, qu'il me soit permis d'élever la voix et de m'écrier librement : Parmi tous ces grands savants, si habiles à détruire les sophismes, à éclaircir les équivoques; parmi ces grammairiens qui donnent l'étymologie des mots,

qui enseignent les homonymes et les synonymes, les catégories et les axiomes, ce que c'est que le sujet, ce que c'est que l'attribut, et qui, avec tout cet étalage de science, promettent le bonheur à ceux qui-les écoutent, en trouvez-vous beaucoup qui mènent une vie si pure, si vertueuse, que loin de haïr leurs ennemis, de maudire ceux qui les ont maudits les premiers, ce qui serait déjà faire preuve d'une grande modération, ils les aiment, ils les bénissent et prient pour ceux qui leur dressent des embûches? Au contraire, ne sont-ils pas occupés jour et nuit à chercher dans leur art le secret de leur nuire, à leur tendre des pièges et à tramer leur perte? Ils montrent par là que c'est l'art de bien dire qu'ils professent, et non l'art de bien faire. Mais regardez les Chrétiens, vous trouverez chez eux des ignorants, des artisans, de vieilles femmes qui ne peuvent, il est vrai, démontrer par le raisonnement la vérité de leur doctrine, mais qui vous en persuaderont l'excellence par la sainteté de leur vie; car ils ne se répandent point en belles paroles; mais ils font briller leurs œuvres: ils ne frappent point celui qui les frappe, ils n'intentent point de procès à celui qui les dépouille, ils donnent à ceux qui demandent, ils chérissent le prochain comme eux-mêmes.

XII. Et quoi! Pensez-vous donc que nous aurions tant à cœur l'innocence et la pureté, si nous n'étions persuadés qu'un Dieu est témoin de toutes nos actions? Non sans doute; mais parce que nous sommes convaincus que nous rendrons compte de toutes nos œuvres au Dieu qui nous a créés, nous et le monde, nous avons choisi un genre de vie méprisé de la multitude, mais plein d'humanité et de modération. Nous ne craignons rien sur la terre, pas même la mort, persuadés que nous sommes que rien ne peut être comparé aux biens que nous recevrons dans le ciel, des mains du souverain juge, en récompense d'une vie toute de sagesse, de vertu, et employée à faire le bien. Platon prétend que Minos et Rhadamanthe jugeront et puniront les méchants; et nous, nous

disons : Ce Minos et ce Rhadamanthe, et même leurs pères, s'ils existent, personne en un mot n'échappera au jugement de Dieu. Quoi ! on regardera comme vertueux des hommes dont la maxime ordinaire est celle-ci : « Mangeons et buvons, car nous mourrons demain ; » des hommes qui ne voient rien au-delà du tombeau, qui croient que la mort est un sommeil profond, un oubli éternel de tout (car le sommeil et la mort sont jumeaux, a dit un poète). Et nous, qui méprisons cette vie passagère, et qui ne tendons à la félicité éternelle que par la foi en un seul Dieu, en son Verbe, sachant quelle est l'union du Fils avec le Père, quelle est la communication du Père avec le Fils, ce que c'est que le Saint-Esprit, quelle est l'intime union des trois personnes, c'est-à-dire de l'Esprit, du Fils et du Père, et leur distinction dans leur unité ; nous qui savons que la vie que nous attendons est au-dessus de toute expression ; que nous ne pouvons y arriver qu'en nous conservant purs et irréprochables, et qui ne nous bornons pas seulement à aimer nos amis ; car, dit le Sauveur, « si vous aimez ceux qui vous aiment, et si vous prêtez à ceux qui vous prêtent, quelle récompense aurez-vous ? » Nous qui épurons tous les jours notre vertu, et qui vivons de manière à n'avoir rien à redouter du souverain juge, on nous regarde comme des impies ! Des raisons graves et nombreuses que nous pourrions citer, nous en détachons quelques-unes d'un faible poids, pour ne point trop fatiguer votre attention. Ceux qui goûtent du miel ou du lait peuvent juger sur une partie de la bonté du tout.

XIII. Cependant, comme la plupart de ceux qui nous accusent d'athéisme n'ont pas la plus légère connaissance de Dieu, et qu'ils ignorent entièrement toutes les choses naturelles et divines, mesurant la piété sur le nombre des victimes, et nous faisant un crime de ne pas reconnaître les dieux qu'adorent vos cités, examinez ici, grands princes, je vous prie, deux choses importantes : d'abord, pourquoi nous

n'immolons pas de victimes. L'ouvrier et le Père de toutes choses n'a besoin ni de sang, ni de fumée, ni de fleurs, ni de parfums. N'est-il pas lui-même l'odeur la plus suave? lui manque-t-il quelque chose au-dedans ou au-dehors? Le reconnaître pour celui qui a étendu et arrondi les cieux au-dessus de nos têtes, affermi la terre comme centre du monde, rassemblé les eaux dans les mers, séparé la lumière des ténèbres; qui a parsemé d'astres divers la voûte céleste, et fait sortir de la terre toutes les espèces de plantes; qui a créé les animaux et formé l'homme à son image, n'est-ce pas lui offrir le sacrifice le plus agréable à ses yeux?

Lors donc que nous reconnaissons Dieu comme le créateur souverain qui gouverne et conserve toutes choses par sa puissance et sa sagesse; lorsque nous élevons vers lui des mains pures, qu'aurait-il besoin d'hécatombe? « Ce ne sont, dit un poète, ni les victimes, ni de touchantes prières; ce ne sont ni les libations, ni la fumée des sacrifices, qui peuvent apaiser les dieux, si l'on a transgressé la loi, si l'on a péché. » Pourquoi présenter à Dieu des holocaustes dont il n'a pas besoin? Il demande une victime non sanglante, il demande un culte éclairé et raisonnable.

XIV. Quant au reproche que nous font nos ennemis de ne point fréquenter leurs temples et de ne point adorer leurs dieux, il est entièrement dénué de raison, puisque ceux mêmes qui nous l'adressent ne s'accordent point entre eux sur leurs divinités. Ainsi Athènes reconnaît pour dieu Célénus et Métanire; la Macédoine rend un culte à Ménélas, lui offre des sacrifices et lui consacre des jours de fêtes. Cependant les habitants d'Ilion n'entendent qu'avec horreur le nom de ce dernier, tandis qu'ils célèbrent la mémoire d'Hector. L'île de Scio rend des honneurs divins à Aristée, qu'elle regarde comme Jupiter ou Apollon; Thasso révère Théagène, qui pourtant se souilla d'un meurtre aux jeux olympiques. Samos honore Lysandre, malgré ses meurtres et ses forfaits; Hé-

siode et Aleman défilent Médée; les Céliens, Niolée; les Siliciens, Philippe; fils de Butacide; les habitants d'Amathonte, Onésilas; les Carthaginois, Amilcar. Mais que dis-je? un jour entier ne pourrait me suffire pour nommer tous ces dieux. Puisque nos ennemis ne s'accordent point eux-mêmes sur leurs divinités, pourquoi nous faire un crime de ne point partager leurs croyances religieuses? Ecoutez encore ce qui se pratique en Egypte : n'est-ce pas le comble du ridicule? Dans leurs temples, où la foule se presse, les Egyptiens se frappent la poitrine parce que leur dieu est mort, et à ce mort ils offrent des sacrifices comme à un dieu. Mais pourquoi s'en étonner, quand on sait qu'ils élèvent les animaux au rang de la Divinité, et qu'à leur mort on leur rase la tête; quand on sait qu'ils sont ensevelis dans des temples, et qu'on prescrit pour eux des deuils publics? Si donc nous sommes impies parce que nous n'adorons pas vos dieux, toutes les cités, toutes les nations sont impies, parce qu'il n'en est aucune qui adore les mêmes divinités.

XV. Mais quand tous les peuples adoreraient les mêmes dieux, quoi donc? Parce que la plupart confondent Dieu avec la matière, ne savent point distinguer l'intervalle qui les sépare, adressent des prières à de vains simulacres, nous qui savons discerner et séparer ce qui est incréé et ce qui est créé, ce qui est et ce qui n'est point, ce qui se conçoit par l'esprit ou se conçoit par les sens, et donner à chaque chose le nom qui lui convient, irons-nous aussi adorer d'absurdes simulacres? Certes, nous en convenons, si Dieu et la matière ne sont qu'une seule et même chose, désignée sous deux noms différents, il est évident que nous sommes des impies, de ne point adorer la pierre, le bois, l'or et l'argent; mais si, au contraire, il se trouve entre l'un et l'autre une aussi prodigieuse différence que celle qui existe entre l'ouvrier et la matière placée sous sa main, pourquoi nous faire un crime de le reconnaître?

Or, qui ne voit que la matière est, à l'égard de Dieu, ce que l'argile est à l'égard du potier ? L'argile est la matière, le potier est l'ouvrier.

L'argile par elle-même ne peut se convertir en vases sans le secours de l'art, de même que la matière capable de recevoir toutes les formes n'aurait reçu, sans Dieu, ni forme, ni figure, ni ornement. Si donc nous ne mettons point le vase de terre au-dessus du potier, ni les vases d'or au-dessus de celui qui les a faits; mais si nous louons l'ouvrier quand il a su donner quelque élégance à ces vases, et si tout le mérite de l'œuvre revient à l'ouvrier, ne devons-nous pas aussi, quand il s'agit de la matière et de Dieu, attribuer non pas à l'ouvrier l'honneur et la gloire des merveilles du monde, mais bien à Dieu, qui créa la matière elle-même ? On aurait raison de dire que nous ne connaissons point le vrai Dieu, si nous faisons autant de dieux qu'il y a de formes différentes dans la matière; car alors nous confondrions l'Être-Suprême, incorruptible et éternel, avec la matière périssable et sujette à la corruption.

XVI. Ce monde, sans doute, est admirable, soit par sa grandeur, puisqu'il embrasse tout, soit par la disposition des astres qui sont dans le zodiaque et de ceux qui roulent autour du pôle, soit enfin par sa forme sphérique; ce n'est point lui cependant, c'est son auteur qu'il faut adorer. En effet, grands princes, les sujets qui vous abordent pour vous demander quelque grâce ne s'arrêtent pas à contempler la magnificence de votre palais : avant de saluer les maîtres dont ils viennent implorer le secours, ils se contentent de jeter un coup-d'œil en passant sur la demeure royale; ils en admirent les riches ornements, tandis qu'ils vous rendent à vous-mêmes toutes sortes d'honneurs; encore faut-il remarquer cette différence, que vous, princes, vous bâtissez et décorez vos palais pour votre propre usage, tandis que Dieu a créé le monde sans en avoir aucun besoin. Car il est lui-

même toutes choses, lumière inaccessible, monde parfait, esprit, puissance et raison. Ainsi donc, que le monde soit, si l'on veut, un instrument harmonieux, dont le mouvement est parfaitement réglé, ce n'est point l'instrument que j'adore, mais bien celui qui en tire et modifie les sons à son gré, et qui produit la variété de ses accords; de même que ceux qui président aux jeux ne laissent point de côté les musiciens pour couronner leurs harpes. Que le monde soit encore, comme l'a dit Platon, le chef-d'œuvre de Dieu, tout en admirant sa beauté, je m'élève vers son auteur : qu'il soit la substance corporelle de Dieu, comme le veulent les péripatéticiens, nous nous garderons bien d'abandonner le culte dû au Dieu qui imprime le mouvement à ce vaste corps, pour nous abaisser à de faibles et misérables éléments; ce serait égaler à l'Être éternel une matière vile, périssable, et sujette à la corruption. Enfin, si l'on regarde les parties du monde comme autant de puissances de Dieu, ce n'est point à ces puissances que nous irons offrir nos hommages, mais bien à leur créateur et à leur maître. Je ne demande point à la matière ce qu'elle n'a pas, ni je ne laisse point Dieu pour adorer des éléments, dont le pouvoir ne s'étend pas au-delà des bornes qui leur furent assignées. Quelle que soit en effet la beauté qu'ils tiennent de leur auteur, ils n'en conservent pas moins la nature de la matière. Le témoignage de Platon se joint encore à notre sentiment. « Cette essence appelée le ciel et le monde, dit-il, a reçu, il est vrai, bien des privilèges de son auteur; cependant elle participe de la matière, et par là même elle n'est point affranchie de la loi du changement. »

Si donc, en admirant la beauté du ciel et des éléments, je ne les adore point comme des dieux, puisque je sais qu'ils sont soumis à la loi de la dissolution, comment adorerai-je de vaines idoles, que je sais être l'œuvre de l'homme? C'est ce que je vous prie d'examiner un moment avec moi.

XVII. Il importe, dans l'intérêt de ma cause, que je prouve bien clairement que les noms de vos dieux sont tout récents encore, et que leurs statues ne datent, pour ainsi dire, que d'hier ou de trois jours, et vous le savez bien, vous qui connaissez les auteurs anciens, autant et mieux encore que tous les savants. Je dis donc que c'est Orphée, Homère et Hésiode, qui ont donné à ces êtres qu'on appelle dieux leurs noms et leurs généalogies. Hérodote l'avoue lui-même : « Je pense, dit-il, qu'Hésiode et Homère m'ont précédé de quatre cents ans, tout au plus ; ce sont eux qui ont appris aux Grecs l'origine de leurs dieux, qui leur ont donné leurs noms, assigné leur rang, désigné les arts auxquels ils président, déterminé leurs formes et leurs figures. »

Quant aux statues, elles furent entièrement inconnues, tant que la plastique, la peinture, la sculpture, furent ignorées, jusqu'à ce qu'enfin parurent Saurius de Samos, Craton de Sicyone, et Coré, jeune fille de Corinthe. Car Saurius inventa le dessin, en traçant au soleil l'ombre d'un cheval ; Craton, la peinture, en imprimant sur une tablette blanche les diverses teintes de l'homme et de la femme ; et Coré, enfin, la coroplastique. Cette dernière, éprise d'amour pour un jeune homme, traça, pendant qu'il dormait, son ombre sur un mur ; et son père, charmé de voir une ressemblance si parfaite, découpa le dessin et le remplit d'argile (car il était potier). On conserve encore aujourd'hui à Corinthe cette effigie. Après eux, Dédale et Théodore de Milet inventèrent la plastique et la sculpture. L'époque de la première apparition des images et des simulacres est donc si rapprochée de nous, que nous pourrions indiquer l'auteur de chaque dieu. En effet, on doit à Endyus, disciple de Dédale, la statue d'Arthémise d'Ephèse, celle de Minerve, ou Athène, ou mieux encore Athèle (car elle est ainsi appelée par ceux qui nous ont transmis, sous le voile du mystère, que

sa première statue avait été faite d'un olivier), et celle enfin de Minerve assise. La statue d'Apollon Pythien est l'œuvre de Théodore et de Télécle; celles d'Apollon de Délos et d'Arthémise sont l'ouvrage d'Idutée et d'Augéon. Junon, adorée à Samos et à Argos, est de la main de Smilide; Phidias a fait les autres statues de ces deux villes. La Vénus prostituée de Cnide est l'ouvrage de Praxitèle. En un mot, il n'est aucun de ces simulacres qui n'ait été fait de main d'homme. S'ils sont des dieux, pourquoi n'étaient-ils pas dès le commencement? Pourquoi sont-ils postérieurs à leurs auteurs? Pourquoi avaient-ils besoin des hommes et du secours de l'art pour exister? Ils sont pierre et argile, matière habilement travaillée, et voilà tout.

XVIII. Il est des hommes qui disent qu'à la vérité ce sont des simulacres, mais qu'il existe des dieux dont ces simulacres sont les images, et que les prières qu'on adresse aux statues, et les victimes qu'on leur offre, se rapportent uniquement à ces divinités; que c'est le seul moyen d'arriver jusqu'à elles (car, dit un poète, il est impossible de voir le Dieu sans voiles et à découvert). Puis, pour prouver la vérité de cette assertion, ils mettent en avant les effets merveilleux qu'on raconte de quelques statues. Examinons donc quelle vertu elles peuvent tirer des noms qu'elles portent.

Grands princes, avant de m'engager dans cette discussion, j'ose vous prier d'écouter favorablement un homme qui n'emploie que le langage de la vérité : je ne me suis point proposé de combattre les idoles, je veux seulement rendre raison de notre foi, en repoussant les calomnies de nos détracteurs. Vous offrez vous-mêmes l'image du royaume céleste : de même que tout vous obéit et respecte également le Père et le Fils, à qui le Ciel a remis les rênes de l'empire (car le cœur du roi est dans la main du Seigneur, a dit l'esprit prophétique), ainsi tout est soumis à Dieu et à son Verbe,

c'est-à-dire son **Fils Inséparable** ; je vous prie donc de bien peser ce qui suit : Dès le commencement , dit-on , les dieux n'étaient pas ; mais chacun d'eux est né comme nous naissons nous-mêmes ; tous les poètes sont d'accord sur ce point, Homère l'a dit en ces mots :

« L'Océan est le père des dieux , et Téthys est leur mère. » Orphée , qui le premier leur a trouvé des noms , et le premier a raconté leurs naissances et leurs exploits , Orphée , qui passe pour être le plus fidèle interprète des choses divines , et qu'Homère a suivi et imité dans plusieurs endroits , surtout dans ce qui concerne les dieux ; Orphée , dis-je , les fait aussi naître de l'eau. « L'Océan , dit-il , est le père de tous les dieux. » Selon lui , l'eau est le principe de toutes choses : de l'eau se forma bientôt le limon , et de leur union naquit un dragon , une tête de lion tenait à son corps , et entre les deux têtes de cet animal s'élevait celle d'un dieu appelé Hercule ou Chronus ; cet Hercule engendra un œuf d'une grosseur prodigieuse ; trop fortement pressé par son père , lorsqu'il était plein , cet œuf se rompit en deux parts : la partie supérieure prit la forme du ciel , et celle d'en bas prit la forme de la terre. Ainsi la déesse appelée la Terre parut avec un corps ; le ciel s'unit à elle et engendra trois filles , Clotho , Lachésis et Atropos ; il engendra aussi des hommes qui avaient cent mains , tels que Cottys , Gygès , Briarée , et les cyclopes Bronté , Stéropé , et Argus , qu'il précipita ensuite chargés de fers dans le Tartare , lorsqu'il eut appris que ces mêmes enfants voulaient le détrôner. C'est pourquoi , irritée de la cruauté de son époux , la Terre enfanta les Titans : de là ces paroles du poète :

« Alors l'auguste Terre mit au jour des enfants tout divins , qu'on appela Titans , parce qu'ils se vengèrent contre le Ciel resplendissant d'étoiles. »

XIX. Telle fut l'origine de ces prétendus dieux , et celle de toutes les autres créatures. Mais que faut-il en conclure ?

C'est que tous ces êtres dont on fait des dieux ont eu un commencement; dès-lors ils ne sont pas des dieux : s'ils sont créés, comme le reconnaissent leurs propres adorateurs, ils ont cessé d'être; car tout ce qui est créé est sujet à la corruption, l'être increé est le seul éternel. Et ce principe ne m'est point particulier, il est admis aussi par vos philosophes : « Il faut distinguer, disait Platon, entre l'être increé et éternel, et celui qui étant créé n'a point une existence permanente. » Ce philosophe, parlant en cet endroit des choses qui sont perçues par l'esprit et de celles qui le sont par les sens, enseigne que ce qui est, et ne peut être compris que par l'esprit, n'a pas été créé; tandis qu'au contraire les choses sensibles, et qui ne sont point par elles-mêmes, ont été créées, puisqu'elles commencent et finissent. C'est par la même raison que les stoïciens prétendent que tout doit être un jour la proie des flammes, pour exister de nouveau; que le monde doit reprendre un nouvel être. Or, si ces philosophes pensent que le monde, malgré les deux causes qu'ils assignent à son existence, dont l'une est active et souveraine, c'est-à-dire la Providence, l'autre passive et variable, c'est-à-dire la matière; s'ils pensent que malgré cette Providence il ne peut se maintenir constamment dans le même état, parce qu'il est créé, comment donc pourraient subsister toujours ces dieux qui n'existent point par eux-mêmes, mais qui ont été créés? Et en quoi sont-ils au-dessus de la matière, ces dieux qu'on dit sortis de l'eau? Mais que dis-je, il n'est pas même vrai que l'eau soit, comme on le pense, le principe de toutes choses : que peuvent produire en effet des éléments simples et homogènes? Car il faut à la matière un ouvrier, et à l'ouvrier de la matière. Peut-on exprimer des figures sans matière et sans ouvrier? Et d'ailleurs, il répugne à la raison de faire la matière plus ancienne que Dieu; car la cause efficiente doit toujours précéder et diriger l'effet qu'elle produit.

XX. Si leur absurde théologie se bornait à dire que les dieux ont été créés et sortent de l'eau, après avoir démontré que tout ce qui a reçu l'être est sujet à le perdre, j'arriverais aux accusations qui me restent encore à repousser. Mais voyez jusqu'où ils portent l'extravagance : tantôt ils donnent à leurs dieux des formes et des figures étranges, témoins le dieu Hercule, qu'ils représentent comme un dragon se repliant sur lui-même, et ces géants auxquels ils donnent cent bras ; témoin encore la fille que Jupiter eut de Rhéa ou Cérés, et qui avait, outre les yeux naturels, deux autres yeux sur le front, une espèce de bec derrière le cou, et des cornes sur la tête, en sorte que Rhéa, sa mère, épouvantée de ce petit monstre, s'enfuit et ne lui présenta point sa mamelle ; c'est pourquoi elle est appelée mystérieusement Athela, c'est-à-dire qui n'a point été allaitée, et communément Proserpine et Coré, distincte cependant de Minerve, appelée aussi Coré, à cause de la prunelle de ses yeux. Tantôt ils décrivent pompeusement ce qu'ils appellent leurs hauts faits : ceux de Saturne, par exemple, qui mutila son père, le renversa de son char, et se souilla de parricide, en dévorant ses enfants mâles ; ceux de Jupiter, qui précipita dans le Tartare son père chargé de fers, comme Uranus avait précipité ses enfants. Ils racontent de quelle manière il combattit pour l'empire contre les Titans, et poursuivit Rhéa, sa mère, qui avait horreur de s'unir à son fils ; comment celle-ci, ayant pris la forme de la femelle du dragon, il se changea lui-même en dragon tout aussitôt, et s'unit avec elle au moyen d'un nœud appelé nœud d'Hercule, dont l'image se voit encore dans le caducée de Mercure ; comment ensuite, ayant aussi violé sa fille Proserpine, sous la même forme de dragon, il en eut un fils appelé Denys ou Bacchus. Quand vos poètes soutiennent de telles absurdités, ne suis-je pas en droit de leur adresser ces paroles ? Qu'a donc une pareille histoire d'utile, d'honorable, pour nous faire croire à la di-

vinité de Saturne, de Jupiter, de Coré et de vos autres dieux ? Seraient-ce les formes qu'elle donne à leurs corps ? Mais, je vous le demande, quel homme de bon sens, ou habitué à réfléchir, pourrait croire qu'un dieu ait engendré une vipère, comme le prétend Orphée ?

« Phanes, dit-il, engendra de son flanc sacré un autre monstre, une vipère horrible à voir ; sa tête était couverte de cheveux, sa figure d'une rare beauté, le reste du corps, depuis le haut du cou, représentait un dragon terrible. »

Qui se laissera persuader que ce même Phanes soit le premier-né des dieux (car c'est lui qui le premier s'échappa de l'œuf) ; qu'il ait eu la forme et le corps d'un dragon, et que Jupiter, pour échapper à sa poursuite, l'ait dévoré ? Si ces dieux ne diffèrent en rien des bêtes les plus viles, il est bien évident qu'ils ne sont point des dieux, il existe une grande différence entre les choses matérielles et la nature divine. Pourquoi donc aller offrir nos hommages à des dieux qui ne sont pas nés autrement que les bêtes, qui ont une figure, une forme monstrueuse !

XXI. Si on se contentait de dire que ces dieux ont comme nous chair, sang, faculté de se reproduire ; qu'ils ont nos passions ou nos maladies, telles que la colère, l'ardeur des désirs, je ne devrais pas leur épargner le ridicule et le sarcasme ; car tout cela ne peut convenir à la Divinité ; passe encore qu'ils soient faits de chair, mais du moins qu'ils soient supérieurs à la colère, à la fureur ; qu'on ne voie pas **Mi-**nerve :

« Enflammée contre Jupiter son père, car elle était entrée dans une violente colère. »

Que Junon ne nous présente point un pareil spectacle :

« La fille de Saturne ne put contenir dans son cœur son ressentiment, mais elle parla. »

Que la douleur ne puisse les atteindre, et qu'on n'entende pas Jupiter s'écrier amèrement :

« O douleur ! Je vois fuir de mes propres yeux, autour des remparts, un guerrier qui m'est bien cher, et mon cœur en est brisé. »

Je dis même qu'il y a faiblesse, déraison dans l'homme, à se laisser vaincre par la colère et la douleur.

Que penser donc, quand je vois le père des hommes et des dieux pleurer son fils et le regretter en ces termes :

« Infortuné que je suis ! le cruel destin fait tomber Sarpédon, le plus cher de mes guerriers, sous les coups de Patrocle, fils de Ménétiade ? »

Que dirai-je, quand il ne peut, avec toutes ses lamentations, l'arracher à la mort :

« Sarpédon est fils de Jupiter, et son père lui-même ne vient point au secours de son fils ? »

Qui ne se récriera contre la folie de ces hommes qui viennent, sur la foi de pareilles fables, établir leur respect pour la Divinité, ou plutôt leur athéisme ? Encore une fois, que ces dieux aient un corps, si vous le voulez, mais que ce corps soit invulnérable, et que je n'entende pas Vénus, atteinte par le fer de Diomède, s'écrier :

« Le fils de Tydée, le superbe Diomède, m'a blessée. »

Que son cœur ne le soit point par le Dieu Mars :

« Vénus, fille de Jupiter, dit Vulcain, me déshonore toujours, et elle aime le cruel Mars. »

Que Mars, lui-même ne se plaigne point des coups de Diomède :

« Il a, dit-il, déchiré mon beau corps. »

Ce Dieu terrible dans les combats, ce puissant auxiliaire de Jupiter contre les Titans, se trouve plus faible qu'un mortel :

« Mars, brandissant sa lance, était comme un furieux. »

Taisez-vous donc, Homère ! Un Dieu ne connaît point la fureur ; et vous me vantez un dieu souillé de sang et fatal aux hommes.

« Mars, Mars, fléau des humains, souillé de meurtres. »

Vous me racontez son adultère et les chaînes dont il fut lié :

« Les deux amants gagnèrent leur couche et s'endormirent ; mais les chaînes, fabriquées par la prudence de Vulcain, les enveloppèrent bientôt de toutes parts, et ils ne pouvaient se remuer en aucune manière. »

Quand donc les poètes cesseront-ils de se permettre, à l'égard de leurs dieux, tant de puérilités sacrilèges ? Cœlus est mutilé, Saturne est chargé de fers et précipité dans le Tartare, les Titans se révoltent, le Styx meurt dans un combat ; vous le voyez, déjà même ils les font mortels. Ces dieux brûlent entre eux d'un coupable amour, et même à l'égard des hommes.

« Vénus conçut Enée d'Anchise, sur le mont Ida ; quoique déesse, elle s'unit à un mortel. »

Or, je vous le demande, n'est-ce pas là brûler d'amour ? N'est-ce pas avoir toutes nos faiblesses ? Mais s'ils sont dieux, doivent-ils sentir l'atteinte des passions ? Quand même un dieu, par une permission divine, revêtirait notre chair, serait-il pour cela esclave des passions humaines ? Ecoutez cependant ce que dit Jupiter :

« Jamais ni femme ni déesse n'a embrasé mon âme d'un tel feu, ni lorsque je fus épris d'amour pour l'épouse d'Ixion, ni lorsque je brûlais pour la belle Danaé, fille d'Acrisius, ni la fille du valeureux Phénix, ni Sémélé, ni Alcmène de Thèbes, ni Cérès, reine à la belle chevelure ; ni l'illustre Latone, ni toi-même, ne m'avez jamais inspiré tant d'ardeurs. »

Celui qui tient ce langage est créé et sujet à la corruption, n'a rien d'un dieu ; il en est même parmi ces dieux qui ont été les esclaves des hommes :

« O maison royale d'Admète, dit Apollon, où tout dieu que j'étais j'ai partagé la table des moindres esclaves ! »

Il conduisit des troupeaux :

« Etant entré dans cette contrée, je fis paître les bœufs de mon hôte, et je gardai sa maison. »

Ainsi donc Admète est au-dessus d'un dieu. Prophète dont on vante la sagesse, ô toi qui annonçais l'avenir ! non-seulement tu n'as pas prédit la mort d'Amasis, mais tu l'as tué de ta propre main :

« Je croyais, dit Eschile, que la céleste bouche d'Apollon ne connaissait point le mensonge, qu'elle était la source de la science où puisent les augures. »

C'est ainsi qu'Eschile se moque d'Apollon, comme d'un faux prophète ; il ajoute :

« Celui même qui chante, celui qui est présent au festin, celui qui a dit ces choses, celui-là même, ô dieux ! a tué mon fils. »

XXII. Mais, dira-t-on peut-être, ce sont là des fictions qui peuvent s'expliquer d'une manière allégorique, comme nous l'apprend Empédocle :

« Jupiter, dit-il, représente l'agilité du feu ; Junon et Pluton, le principe vital, et les larmes de Nestis, l'eau des sources. »

Je veux bien que Jupiter soit le feu, Junon la terre, Pluton l'air, et Nestis l'eau ; tout cela constitue des éléments, mais ne fait pas des dieux : je n'admettrai donc comme Divinité ni Jupiter, ni Junon, ni Pluton ; car ils tirent leur être, leur existence, de la matière que Dieu lui-même a divisée :

« Le feu, l'eau, la terre, et l'air si bienfaisant, voilà les éléments, il est un principe qui les rend amis et les unit. »

Cette union leur est si nécessaire, qu'il suffirait d'un moment de désaccord pour les détruire et les confondre. Comment donc oser dire que ce sont là des dieux ? L'affinité commande, selon Empédocle, les éléments unis obéissent. Or, ce qui commande à l'empire d'attribuer la même vertu et la même puissance à l'être qui commande et à celui qui

obéit, c'est égal, au mépris du bon sens, la matière changeante, périssable et corruptible, à Dieu, être incréé, éternel, et toujours semblable à lui-même.

Les stoïciens prétendent que Jupiter est le feu, Junon l'air, comme l'indique son nom, si on l'ajoute à lui-même, et Neptune l'eau. Il en est d'autres cependant qui interprètent différemment les noms de ces dieux; car les uns regardent Jupiter comme l'air, qui de sa nature est mâle et femelle tout à la fois; d'autres veulent qu'il soit cette saison de l'année qui ramène la sérénité; ils expliquent par là comment il échappa seul à la voracité de Saturne. Quant aux stoïciens, on peut argumenter ainsi avec eux: si vous reconnaissez un seul Dieu suprême, éternel, incréé; si vous dites qu'il existe autant de corps différents que la matière peut subir de changements, et que l'esprit de Dieu qui s'insinue dans la matière reçoit divers noms selon les divers changements qu'elle peut subir, il s'ensuit que chaque forme différente qu'elle aura revêtue sera le corps de Dieu. Or, puisque vous croyez que les éléments seront un jour consumés par le feu, il faudra aussi nécessairement que les noms donnés à ces diverses formes de matières périssent avec elles, et que l'esprit de Dieu survive seul. Peut-on regarder comme des dieux de pareils êtres qui sont, ainsi que la matière, sujets au changement et à la corruption? Et contre ceux qui prétendent que Saturne est le temps, et Rhéa, la terre; que celle-ci enfante et conçoit de Saturne, ce qui la fait regarder comme la mère commune, tandis que son époux engendre et dévore les enfants qu'il a engendrés; que la mutilation de ce dernier ne signifie autre chose que l'union de l'homme avec la femme, par laquelle la semence, comme détachée du corps de l'homme, passe dans le sein de la femme et y produit un homme auquel s'attache l'amour du plaisir, c'est-à-dire Vénus; que la fureur de Saturne contre ses enfants représente la succession du temps qui altère la constitution des êtres, soit

animés, soit inanimés ; et que ses fers et le Tartare sont le temps lui-même qui change et s'évanouit avec les saisons ; contre ceux-là, dis-je, nous raisonnons de cette manière : si Saturne est le temps, il est inconstant ; s'il n'est qu'une saison, il est aussi variable ; s'il est ténèbres, froid rigoureux, ou nature humide, tout cela passe ; tandis que Dieu est immortel, immuable, immobile. D'où je conclus que Saturne ni sa statue ne sont point dieu. Il en est de même de Jupiter ; s'il est l'air engendré de Saturne, dont la partie mâle s'appelle Jupiter, et la partie femelle Junon (ce qui la fait regarder comme sa sœur et son épouse), il est nécessairement sujet au changement ; s'il est saison, il est variable. Or, Dieu ni ne change ni ne varie.

Mais à quoi bon vous fatiguer de plus longs détails, ne connaissez-vous pas mieux que moi tout ce qu'ont dit ces philosophes pour tout expliquer d'une manière allégorique, quels sont leurs sentiments sur la nature ou sur Minerve, qu'ils disent un esprit répandu partout ; ou sur Isis, qui, selon eux, désigne la nature du temps, de laquelle tout est sorti, et par qui tout existe, ou sur Osiris, qui fut tué par Typhon, son frère, et dont Isis recueillit les membres, auxquels elle éleva un tombeau qu'on appelle encore le tombeau d'Osiris ; ce qu'ils pensent enfin d'Orus, son fils ? Car tandis qu'ils s'agitent en tous sens pour trouver des analogies avec la matière, ils s'éloignent du Dieu que l'esprit seul peut connaître, et alors ils sont contraints de déifier les éléments et leurs parties, donnant à chacune d'elles un nom différent ; ainsi ils appellent Osiris l'action de semer le blé (c'est pourquoi dans les mystères de ce dieu, parce que ses membres furent retrouvés, et qu'il apprit l'art de cultiver la terre, on crie, dit-on, à Isis : Nous l'avons trouvé, nous nous félicitons) ; ils appellent le fruit de la vigne, Bacchus ; la vigne elle-même, Sémélé ; la chaleur du soleil, foudre. Or, je vous le demande, est-ce expliquer la nature divine, que de faire

des dieux de tout ce qu'ils ont rêvé, et ne voient-ils pas que ce qu'ils allèguent pour la défense de leurs dieux ne fait que confirmer ce qu'on en dit ? Qu'est-ce qu'Europe et le taureau, le cygne et Léda, ont de commun avec l'air et la terre, pour supposer cette union criminelle de Jupiter avec les créatures, ou bien l'union de ces deux éléments ? Ils n'ont donc aucune idée de la grandeur de Dieu. Et comme leur raison seule ne peut les élever jusqu'à lui, ils ne trouvent rien qui les mette en rapport avec le Ciel ; ils se consomment en vain sur la matière : uniquement attachés à la terre, ils font des dieux de toutes les formes que prennent les éléments ; ils agissent comme celui qui prendrait le navire qui le porte pour le pilote lui-même. Or, comme il est certain qu'un vaisseau, quand même il serait muni de tout ce qui lui est nécessaire, devient cependant inutile, s'il n'a un pilote pour le conduire, ainsi les éléments, quel que soit leur ordre et leur disposition, deviennent inutiles sans la providence de Dieu. Car le vaisseau ne naviguera point de lui-même, et les éléments ne pourront se mouvoir sans une main qui leur imprime le mouvement.

XXIII. Vous me demanderez sans doute, grands princes, car votre intelligence surpasse celle de tous les autres hommes, pourquoi ces simulacres, s'ils ne sont pas dieux, opèrent-ils certains prodiges ? car il n'est pas possible que des statues sans mouvement et sans vie puissent rien faire par elles-mêmes, et sans un moteur quelconque ?

Oui, il est vrai que certaines personnes racontent que dans tel endroit, dans telle ville, chez telle nation, ces dieux ont opéré je ne sais quels prodiges ; cependant comme les uns en ont reçu du secours, et que d'autres s'en sont mal trouvés, les appellerons-nous dieux, quand ici ils exaucent, et que là ils maltraitent les suppliants ? Mais nous avons examiné avec soin d'où vient cette vertu qu'on accorde à ces images, et quels sont les êtres qui agissent en elle, en se

couvrant de leurs noms. Avant de vous faire connaître ces derniers, et de vous prouver qu'ils sont loin d'être des dieux, il est nécessaire de vous citer quelques autorités tirées de la philosophie elle-même : Thalès le premier, comme le rapportent ceux qui ont le mieux approfondi sa doctrine, reconnaît un dieu, des démons et des héros; et il pense que Dieu est l'âme du monde, que les démons sont des êtres purement spirituels, et les héros les âmes de chaque homme; ces héros sont bons ou mauvais, selon les qualités de leurs âmes. Platon ne dit rien des héros, mais il admet un Dieu incréé, des astres fixes ou errants, créés par l'éternel pour l'ornement des cieux, et des démons; il ne s'explique pas sur ces derniers, il renvoie à ceux qui en ont déjà parlé. « Parler des démons, dit-il, faire connaître leur origine, c'est une œuvre au-dessus de mes forces. Mais il faut s'en rapporter à ceux qui nous en ont entretenus les premiers, aux descendants des dieux; comme ils se sont qualifiés eux-mêmes, ils doivent connaître leurs ancêtres. On ne peut sans doute refuser de croire aux enfants des dieux, quand même ils ne donneraient point de preuves satisfaisantes et infaillibles de ce qu'ils avancent, puisqu'ils racontent les choses de famille, et que la loi ordonne de leur soumettre sa foi. Pensons donc comme eux, et parlons de la génération des dieux, comme ils nous l'ont eux-mêmes transmise. De la Terre et du Ciel, ont-ils dit, naquirent l'Océan et Téthys : de ceux-ci, Phoreys, Saturne et Rhéa; de ces derniers, Jupiter et Junon, et tous les frères qu'on leur donne; et ainsi des autres. »

Or, je vous le demande, pouvez-vous penser que le divin Platon, qui contempla l'esprit éternel et le Dieu que la raison seule peut comprendre, le Dieu qui s'est fait connaître sous ses véritables attributs, c'est-à-dire comme étant l'Être, et l'Être qui ne change pas, l'Être source de tout bien, principe de toute vérité; lui qui avait ainsi parlé de la pre-

mière puissance, et qui avait dit comment toutes choses sont autour du roi qui a tout fait, comment tout est à cause de lui, comment il est lui-même la cause de tout, comment enfin il s'accommode à tous les êtres, second avec les seconds, troisième avec les troisièmes, pensez-vous, dis-je, que ce philosophe ait jugé au-dessus de ses forces de découvrir la vérité sur ces dieux nés des êtres qui tombent sous les sens, tels que le ciel et la terre? Non, sans doute; mais il comprenait fort bien que les dieux ne peuvent ni engendrer ni être engendrés, puisque les choses engendrées ont nécessairement une fin; il n'ignorait pas non plus combien il est difficile de détruire les préjugés du vulgaire une fois qu'il a adopté sans réflexion des fables absurdes. Voilà pourquoi il a dit qu'il était au-dessus de ses forces d'acquiescer quelque chose de positif et de raisonner sur la génération des autres dieux ou démons, puisqu'il ne pouvait ni dire ni penser que les dieux fussent engendrés.

Ces autres paroles de Platon : « Le grand roi du Ciel, Jupiter, poussant un char agile, s'avance le premier, disposant et gouvernant toutes choses, tandis qu'une armée de dieux et de démons vient après lui, » ne doivent pas s'entendre de Jupiter, fils de Saturne. Jupiter désigne le créateur de toutes choses : c'est ce que Platon lui-même nous apprend; n'ayant pas d'autre nom pour qualifier l'Être souverain, il se servit du nom de Jupiter, qui n'est pas le nom propre de Dieu, mais le plus populaire et le plus intelligible; car il n'est pas toujours facile de se faire comprendre quand on parle de Dieu. Cependant il employa l'épithète de Grand pour distinguer le vrai Jupiter du Jupiter terrestre, celui qui est créé de celui qui est engendré et qui est postérieur à la terre et au ciel, postérieur aux Crétois eux-mêmes, qui l'arrachèrent à la cruauté de son père.

XXIV. Mais qu'est-il besoin, puisque vous savez tout ce qu'il est possible de savoir, de vous citer les sentiments des

poètes et les autres opinions? ne puis-je pas dire en deux mots : Si les philosophes et les poètes ne reconnaissent point un seul Dieu, ils n'aviliraient pas les autres dieux jusqu'à dire qu'ils sont ou des démons, ou la matière, ou des hommes, et vous auriez un motif de nous persécuter : nous mettons une grande différence entre Dieu et la matière, entre la nature de l'un et la nature de l'autre ; car nous disons que Dieu, son Fils et le Saint-Esprit, ne sont, à raison de la vertu qui les unit, qu'un seul Dieu père, Fils et Saint-Esprit, parce que le Fils est la pensée, le verbe et la sagesse du Père, et que le Saint-Esprit n'est qu'un écoulement de l'un et de l'autre, comme la lumière vient du feu ; de même nous savons qu'il existe d'autres puissances qui exercent leur empire autour de la matière et à l'aide de la matière, et qu'une de ces puissances est ennemie de Dieu : ce n'est pas qu'elle soit contraire à Dieu, comme la discorde l'est à l'union, selon Empédocle, ou la nuit au jour, ainsi que nous le voyons de nos yeux (car tout ce qui s'opposerait directement à Dieu serait à l'instant réduit au néant par la vertu et la toute-puissance de Dieu même) ; mais cette force dont nous parlons s'oppose au bien qui est de l'essence de Dieu, et ne fait qu'un avec lui, comme la couleur existe nécessairement avec le corps (non qu'elle soit une partie de lui-même, mais parce qu'elle en est une propriété essentielle et inhérente, comme le rouge est inhérent au feu et l'azur à l'air). C'est en ce sens qu'il est contraire au bien, cet esprit répandu autour de la matière et sorti des mains de Dieu, comme les autres anges, pour veiller sur la matière et ses différentes espèces ; c'est à cette fin que Dieu avait créé les anges, dans le gouvernement du monde : sa Providence embrassait tout l'ensemble, et les anges s'occupaient de chacune des parties qui leur était assignée.

Les hommes jouissent du libre arbitre pour embrasser le vice ou la vertu (car vous ne récompenseriez pas les bons,

vous ne puniriez pas les méchants, si le vice et la vertu n'étaient pas en leur pouvoir ; et parmi les hommes que vous employez , les uns sont probes et les autres infidèles). Il en fut de même des anges : les uns usèrent bien de leur liberté, ils ne s'écartèrent point des devoirs qui leur avaient été prescrits et pour lesquels ils avaient été créés ; d'autres , au contraire , abusèrent de cette même liberté qui tenait à leur nature , et de l'emploi que Dieu leur avait confié. Tels furent Satan , préposé à tout le monde matériel , et ceux des anges qui devaient l'aider dans cet emploi (vous le savez , nous n'avançons rien sans preuve , et nous ne faisons qu'exposer ce qu'ont publié les prophètes) : ces anges prévaricateurs , vaincus par l'attrait de la chair , conçurent de l'amour pour les femmes , tandis que leur chef se montra négligent et pervers dans l'administration qui lui était confiée. De ces amours des anges pour les femmes naquirent les géants dont les poètes ont aussi parlé ; mais ne vous en étonnez pas , puisque la sagesse divine diffère autant de la sagesse du monde que la vérité diffère de la simple probabilité. Ainsi s'exprime le prince de la matière , parlant de lui-même :

« Nous avons l'art de mentir , et toujours d'une manière très-vraisemblable. »

XXV. Ces anges qui , tombés du Ciel , sont répandus autour de l'air et de la terre , sans pouvoir désormais s'élever jusqu'au Ciel , de concert avec les âmes des géants , démons errants autour du monde , excitent , les uns , c'est-à-dire les démons , des mouvements conformes à leur nature et à leur constitution ; les autres , c'est-à-dire les anges , les mêmes passions qu'ils éprouvèrent. Pour le prince du monde matériel , comme l'expérience le prouve , il exerce un empire qui s'oppose à la bonté de Dieu. Aussi Euripide s'est-il écrié :

« Une cruelle incertitude agite mon âme. Est-ce le hasard, est-ce Dieu qui gouverne le monde ? Contre toute espérance,

contre tout droit, je vois les uns sans foyers, dépouillés de tout, tandis qu'un bonheur constant est le partage des autres. »

Ces succès et ces revers, qui arrivent contre toute attente et toute justice, avaient jeté ce poète dans une telle incertitude, qu'il ne savait plus à qui attribuer le gouvernement des choses de la terre. Et voilà pourquoi un autre poète s'est écrié :

« A cette vue, comment peut-on dire qu'il existe des dieux ? comment obéir aux lois ? »

Aussi Aristote, de son côté, ne craignit pas d'avancer que Dieu ne s'occupait point des choses qui se passent sous le Ciel. Cependant la providence éternelle de Dieu s'occupe indistinctement de chacun de nous.

« Qu'elle le veuille ou ne le veuille pas, la terre est forcée de produire les plantes et de nourrir mon troupeau. »

Oui, cette Providence veille sur chaque homme, elle rend à chacun selon ses œuvres, et ce n'est pas ici une opinion, mais une vérité; chaque chose, selon sa nature, suit les lois de l'éternelle raison. Mais parce que les démons, rivalisant d'efforts pour s'opposer à la sagesse de Dieu, excitent dans le monde ce trouble et ce désordre dont nous avons parlé, agitent les hommes de différentes manières, soit séparément ou tous ensemble, en particulier et en public, au-dedans et au-dehors, selon les rapports qui les unissent avec la matière et avec Dieu, quelques philosophes, dont l'autorité n'est point à dédaigner, ont pensé qu'aucun ordre ne présidait à cet univers, mais qu'il obéissait aux caprices d'un hasard aveugle. En cela, ils n'ont point vu qu'il n'est rien de désordonné ou d'abandonné au hasard dans l'administration du monde, mais qu'au contraire tout est conduit avec sagesse, et que rien ne s'écarte de l'ordre établi.

L'homme lui-même, si nous le considérons par rapport à son auteur, ne peut sortir de l'ordre que Dieu a prescrit pour

la reproduction : la loi est une , et la même à l'égard de tous , soit pour la disposition des membres et la conformation du corps , elle ne change jamais ; soit pour le terme de la vie ; il est commun à tous les hommes , il leur faut tous mourir. Sous le rapport de la raison , il en est autrement : nous avons tous la faculté de raisonner , il est vrai , mais le prince du monde matériel et des démons , ses suppôts , agissent sur cette faculté en mille manières différentes.

XXVI. Voulez-vous donc connaître ceux qui entraînent les hommes aux pieds des idoles : ce sont les démons dont nous avons parlé , ils sont altérés du sang de leurs victimes et s'en repaissent ; ces dieux eux-mêmes , si agréables à la multitude , et dont les noms ont été imposés aux statues , que furent-ils autre chose que de simples mortels , comme le prouve leur histoire ? ou plutôt ne peut-on pas prouver par les œuvres que ce sont réellement des démons qui ont emprunté des noms d'hommes ? Les uns commandent la mutilation comme Rhéa ; d'autres frappent et blessent comme Diane ; les habitants de la Taurique vont même jusqu'à égorger leurs hôtes.

Je ne parle pas de ceux qui se déchirent eux-mêmes avec des fouets ou des couteaux , et des différentes espèces de démons ; ce n'est point Dieu qui pousse à des actes contre nature.

« Si le démon , a dit un poète , prépare aux mortels quelque chose de funeste , il commence d'abord par altérer la raison. »

Mais Dieu , qui est souverainement bon , est toujours bienfaisant ; autres sont les êtres qui agissent par ces statues , autres ceux à qui on élève ces statues ; Troie et Paros vous en offrent une preuve incontestable : l'une possède les statues de Neryllinus , qui a vécu de notre temps , et l'autre conserve celles d'Alexandre et de Protée. Le tombeau et l'effigie d'Alexandre sont encore sur la place publique ; quant aux sta-

tues de Neryllinus, la plupart ne servent que d'ornement (si c'est là toutefois un ornement pour une ville). Il en est une cependant à laquelle on attribue la vertu de rendre des oracles et de guérir les malades ; aussi voit-on les habitants du lieu lui offrir des sacrifices, la couvrir d'or et la couronner de fleurs. Mais voyons ce qui concerne les statues d'Alexandre et de Protée : ce dernier, ainsi que vous le savez, s'élança lui-même dans les flammes, près d'Olympie ; on dit que sa statue rend encore des oracles ; quant à celles d'Alexandre, dont un poète a dit :

« Malheureux Paris, d'une beauté si rare et d'une fureur si effrénée pour les femmes ! »

on leur consacre, comme à un Dieu favorable, des jours de fêtes, on leur offre des sacrifices dont l'état fait les frais. Or, je vous le demande, est-ce donc Neryllinus, Protée et Alexandre qui agissent dans ces statues, ou bien est-ce la nature de la matière dont elles sont faites ? Mais la matière n'est autre chose que de l'airain. Or, que peut par lui-même un vil métal auquel il est si facile de faire prendre une autre forme, comme fit Amasis qui, selon Hérodote, convertit un Dieu en un bassin ? et que peuvent faire de mieux pour les malades et Neryllinus, et Protée, et Alexandre ? Chose particulière, la statue de Neryllinus opérait de son vivant, et lorsqu'il était malade, les prodiges qu'elle fait aujourd'hui, c'est-à-dire qu'elle guérissait les malades ; que ne le guérissait-elle lui-même ?

XXVII. Dès-lors, que faut-il penser des effets attribués aux statues ? L'âme, transportée hors d'elle-même par je ne sais quels mouvements fantastiques, se crée des images qui viennent en partie des objets sensibles et en partie d'elle-même. Elle est surtout la dupe de ces folles imaginations, lorsqu'elle s'unit et s'identifie, pour ainsi dire, avec le principe de la matière ; elle oublie les choses célestes et leur auteur pour s'arrêter aux choses d'en bas, et devient chair et sang,

au lieu de rester ce qu'elle est, un pur esprit. Ces mouvements fantastiques et désordonnés, une fois imprimés à l'âme, enfantent des visions qui ressemblent à toutes ces folies qu'on nous débite sur les statues.

Et lorsqu'une âme tendre et flexible, sans expérience, privé de l'aliment d'une doctrine forte, et dès-lors inhabile à contempler la vérité, le Dieu père et créateur de toutes choses, est une fois imbue de fausses opinions, que fait le démon qui règne sur le monde matériel, qui aime l'odeur et le sang des victimes, et séduit les hommes à la faveur de ces mouvements dont l'impression égare l'esprit du vulgaire? Il le subjuge au point de lui faire croire que ces visions viennent des statues et des simulacres; et si l'âme par elle-même, puisqu'elle est immortelle, fait des actes raisonnables, soit en prédisant l'avenir, soit en opérant quelques guérisons, le démon revendique cette gloire.

XXVIII. Maintenant disons un mot sur les noms des dieux, comme nous l'avons promis. Hérodote et Alexandre, fils de Philippe, dans une lettre à sa mère (car l'un et l'autre eurent, dit-on, des entretiens avec les prêtres d'Héliopolis, de Memphis et de Thèbes), rapportent qu'ils tenaient de ces prêtres que leurs dieux avaient été des hommes. Voici comment parle Hérodote: « Ils disaient que ceux dont ils nous montraient les effigies avaient réellement existé avec les mêmes formes humaines sous lesquelles ils étaient représentés, et qu'ils n'étaient rien moins que des dieux; mais ils ajoutaient qu'avant eux des divinités avaient régné sur l'Egypte, sans avoir rien de commun avec ces hommes; que toujours un d'entre eux avait eu le souverain pouvoir; que le dernier qui régna sur cette contrée, après avoir détrôné Typhon, fut Orus, fils d'Osiris. Or, Orus est appelé Apollon par les Grecs, et le nom d'Osiris, dans leur langue, signifie Bacchus. » D'où il suit que tous les autres rois d'Egypte et le dernier furent de simples mortels, et que leurs

noms ont été transportés de l'Égypte dans la Grèce, selon Hérodote, qui atteste « qu'Apollon et Diane étaient fils de Denys et d'Isis, et que Latone fut leur nourrice et leur gardienne. »

Ainsi donc les Égyptiens ont fait des dieux de leurs premiers rois et de leurs femmes, soit par ignorance du vrai Dieu, soit par reconnaissance pour la sagesse de leur gouvernement. « Tous les Égyptiens, continue Hérodote, leur sacrifient des bœufs sans tache et de jeunes taureaux ; mais il est défendu de leur immoler des génisses, parce qu'elles sont consacrées à Isis, dont la statue a la forme d'une femme avec des cornes de bœuf, comme les Grecs représentent Io. » Or, je vous le demande, pouvez-vous trouver des témoins plus croyables que ceux qui ont reçu de leurs pères, par ordre de succession, non-seulement le sacerdoce, mais encore le dépôt de l'histoire ? Est-il vraisemblable que les ministres des temples, qui honoraient avec tant de piété les statues, aient déclaré si formellement que leurs dieux n'avaient été que de simples mortels, si la vérité ne leur avait arraché cet aveu ? Sans doute Hérodote n'inspirerait pas plus de confiance qu'un conteur de fables s'il était le seul à dire que les dieux sont désignés comme des hommes dans l'histoire des Égyptiens, lorsqu'il ajoute à ce que nous venons de dire ces autres paroles : « Je vous dirai sur les dieux ce que j'ai appris avec déplaisir ; je n'ai pu recueillir que de vains noms. »

Mais puisque la même chose est confirmée par Alexandre et par Mercure, surnommé Trimégiste, et allié avec la race éternelle des dieux, ainsi que par une foule d'autres que je ne nomme point, il ne reste plus aucun motif de douter que c'est leur titre de rois qui valut à ces hommes les honneurs divins. Les savants d'Égypte viennent encore à l'appui de cette vérité ; car tout en défiant l'air, la terre, le soleil et la lune, ils pensent que les autres dieux étaient de simples

mortels, et que leurs temples ne sont autre chose que leurs tombeaux. C'est aussi ce que nous apprend Apollodore dans son Livre des Dieux. Bien plus, Hérodote lui-même qualifie de mystères les passions de ces prétendues divinités : « J'ai déjà dit que dans la ville de Busiris on célèbre une fête en l'honneur d'Isis. Après le sacrifice, plusieurs milliers d'assistants, hommes et femmes, par couples séparés, se frappent ; mais il m'est défendu de dire comment. » Or, je vous le demande, si ce sont là des dieux, ils sont immortels, et par conséquent à l'abri de toutes nos faiblesses. Mais si on se frappe en célébrant leurs mystères, ainsi que je viens de le dire, et si leurs passions font partie de ces mystères, que sont-ils autre chose que de simples mortels, comme l'atteste encore Hérodote ? « Celui dont je n'ose ici rappeler le nom a son tombeau dans la ville de Saïs, dans le temple de Minerve ; là, sont deux grands obélisques, contigus aux murs du temple, et tout près se trouve un bassin de pierre parfaitement travaillé, qui me paraît être aussi grand que le lac de Délos, appelé Trochoïde. Là encore on voit quelques effigies représentant les passions de ce dieu, lesquelles sont appelées par les Egyptiens des mystères nocturnes. » Ainsi, l'on montre non-seulement le tombeau d'Osiris, mais aussi la manière dont il est construit.

Ecoutez encore le même auteur : « Quand vous apportez, dit-il, un cadavre aux hommes chargés d'embaumer les corps, ceux-ci vous montrent des portraits en bois représentant ces anciens morts ; parmi ces portraits il s'en trouve un parfaitement dessiné, mais il ne m'est pas permis, je crois, de prononcer ici le nom du personnage qu'il représente. »

XXIX. Que dirai-je ? chez les Grecs eux-mêmes, ne voit-on pas les poètes et les historiens les plus graves porter le même témoignage ? C'est ainsi qu'Homère a parlé d'Hercule :

Le malheureux ne respecta ni la colère des dieux, ni la table de son hôte; il tua Iphitus lui-même. »

Faut-il s'étonner après cela de voir ce même Hercule furieux se brûler au milieu des flammes d'un bûcher? Hésiode parle en ces termes d'Esculape :

« Le Père des dieux et des hommes, dit-il, étant entré en fureur, lança la foudre du haut du ciel et tua, dans sa colère, le fils de Latone, qu'il aimait tendrement. »

Pindare ajoute sur le même sujet :

La sagesse elle-même se laisse séduire par l'appât du gain. Ainsi le dieu Esculape, tenté par l'or qu'on lui offrait, voulut rappeler un mort du tombeau. Mais, frappés à l'instant l'un et l'autre par la foudre de Jupiter irrité, ils perdirent aussitôt la respiration et la vie. »

Certes, si ce sont là des dieux, comment la soif de l'or a-t-elle pu les dévorer ?

« Or, a dit un poète, présent le plus agréable aux mortels ! nul enfant ne fut plus chéri de sa mère, nulle mère ne fut plus aimée de son enfant que ce vil métal. »

Comment la Divinité, qui n'a besoin de rien, serait-elle dominée par la cupidité? Elle ne peut non plus mourir. Je ne vois ici que des hommes devenus, par faiblesse, méchants et cupides. Qu'ajouterai-je encore? Pourquoi rappeler et Castor, et Pollux, et Amphiaräus; ces hommes d'hier, nés d'autres hommes, et maintenant placés au rang des dieux? Ino, elle-même, après sa fureur et les douleurs cruelles qui en furent la suite, n'est-elle pas honorée aujourd'hui comme une déesse?

« Les naufragés l'ont surnommé Leucothoé. » Et son fils est invoqué comme un dieu, sous le nom de Palémon, par les navigateurs.

XXX. Si des hommes détestables et dignes de la haine du Ciel ont été regardés comme des dieux; si la fille de Dercète, Sémiramis, femme cruelle et impudique, est ho-

nérée comme une déesse dans la Syrie, et si les Syriens, à cause de Dercète, adorent Sémiramis et les colombes; car, s'il en faut croire la ridicule fable de Ctésias, cette femme fut changée en colombe, pourquoi s'étonner que d'autres rois aient été appelés dieux par leurs sujets qui redoutaient leur pouvoir ou leur tyrannie? C'est ainsi que s'exprime la Sibylle citée par Platon :

« Au dixième âge du monde, où les hommes parlaient diverses langues, après le déluge qui anéantit les premiers hommes, on vit régner Saturne, Titan et Japhet, enfants illustres du Ciel et de la Terre, qu'on appela de ces deux noms parce qu'ils étaient les premiers de ces hommes aux langages divers. »

Pourquoi s'étonner que les uns, à cause de leur force, comme Hercule et Persée; d'autres, à raison de leur habileté, comme Esculape, aient été appelés dieux, ainsi que les rois à qui leurs sujets décernèrent les honneurs divins? Les uns en furent redevables à la crainte qu'ils inspiraient, les autres à la vénération qu'on avait pour leurs vertus. Ainsi Antinoüs, un de vos ancêtres, mérita sans doute d'être regardé comme un Dieu, à cause de son humanité pour ses peuples; et la postérité a reçu son culte sans examen. Ecoutez ce que dit un poète parlant de Jupiter :

« Les Crétois sont toujours menteurs, ils t'élevèrent un tombeau, grand roi, mais tu n'es point mort. »

O Callimaque, tu crois à la naissance de Jupiter! pourquoi ne pas confesser aussi sa mort? Ne vois-tu pas qu'en affectant de la cacher, tu l'apprends à ceux mêmes qui l'ignoraient? Quand tu vois la caverne de l'île de Crète, tu te rappelles aussitôt l'enfantement de Rhéa: pourquoi donc, à la vue du tombeau de Jupiter, vouloir te dissimuler sa mort? Tu ignores sans doute qu'il n'est qu'un seul Dieu éternel, parce que seul il n'a point été engendré. Ou ces fables rapportées par le peuple et par les poètes, touchant les dieux,

sont indignes de foi, et dès-lors le culte de ces derniers devient inutile (car à quoi bon honorer des êtres imaginaires), ou bien ces amours, ces naissances, ces homicides, ces larcins, ces mutilations, ces foudres, sont des faits réels; alors depuis longtemps vos dieux ont cessé d'être, puisqu'ils étaient engendrés. D'ailleurs, pourquoi penser comme les poètes sur certains points, et ne pas le croire sur d'autres, puisqu'ils n'ont écrit l'histoire des dieux que pour célébrer leur mémoire? Certes, ceux qui les honorèrent comme des divinités, et qui décrivirent si pompeusement leurs hauts faits, n'auraient point imaginé leurs passions, si elles n'avaient fait partie de leur vie. J'ai prouvé autant qu'il était en moi, mais non aussi bien que le demandait la dignité du sujet, que nous sommes loin d'être des athées, puisque nous croyons en un seul Dieu créateur de toutes choses et en son Verbe.

XXXI. Nos détracteurs nous reprochent encore des repas et des voluptés infâmes, soit pour légitimer leur haine à leurs propres yeux, soit dans l'espérance de nous épouvanter et de nous faire abandonner notre foi, soit enfin pour attirer sur nous les rigueurs des princes et les rendre inexorables, à raison de la gravité des crimes; mais ils veulent en vain tromper des hommes qui savent bien que ces manœuvres ne sont pas nouvelles, et qu'elles existent depuis longtemps, ainsi le veulent la raison et la loi divine, cette guerre du vice contre la vertu. Pythagore est mort dans les flammes avec trois cents autres philosophes, Démocrite fut chassé de la ville d'Ephèse, tandis que les Abdéritains traitaient Héraclite d'insensé; les Athéniens condamnèrent Socrate à mourir. Mais, comme la vertu de ces sages ne reçut aucune atteinte des folles opinions de la multitude, de même aussi les calomnies téméraires de quelques hommes ne pourront jeter le moindre nuage sur l'innocence de nos mœurs. Nous sommes bien auprès de Dieu, peu nous importe le reste.

Cependant je répondrai à ces accusations : mais je sens que nous sommes déjà justifiés à vos yeux par tout ce que j'ai dit ; car vous ne doutez pas, grands princes, vous qui surpassez tous les autres en intelligence, que des hommes qui se proposent Dieu même pour modèle, des hommes qui ont à cœur de se conserver purs et irréprochables à ses yeux ; vous ne doutez pas qu'ils ne s'interdisent jusqu'à la pensée du mal, bien loin de se souiller des crimes énormes dont on les accuse ! Si nous ne connaissions pas d'autre vie que celle-ci, on pourrait nous soupçonner d'être esclaves de la chair et du sang, et de nous abandonner à l'avarice et à la volupté ; mais quand nous sommes persuadés que nuit et jour Dieu est présent à toutes nos actions, qu'il connaît nos pensées et nos paroles, et qu'il voit même ce qu'il y a de plus caché dans nos cœurs ; qu'il est toute lumière ; quand nous sommes persuadés qu'après cette vie mortelle nous aurons une vie meilleure, une vie toute céleste (puisque nos âmes seront en Dieu et avec Dieu dans le Ciel, qu'elles ne seront plus sujettes au changement ni à la souffrance, ni dominées par la chair, bien quelles doivent être réunies à leur corps, et qu'elles auront tous les avantages des esprits célestes) ; ou bien que si nous nous laissons entraîner par l'exemple des méchants, cette autre vie sera plus malheureuse que cette vie présente, puisque nous serons précipités dans des flammes éternelles (car Dieu ne nous a pas créés comme les animaux et les bêtes de somme pour paraître un instant et disparaître sans retour), est-il vraisemblable qu'avec de semblables croyances nous préférions faire le mal et tomber entre les mains redoutables du souverain juge ?

XXXII. Il ne faut pas s'étonner si nos ennemis nous imputent les crimes qu'ils attribuent à leurs dieux, dont ils célèbrent les passions sous le nom de mystères. Mais du moins, puisqu'ils réprouvent si fort en nous les unions incestueuses formées dans l'ombre et au hasard, ils auraient

dû montrer d'abord leur aversion pour Jupiter, qui eut des enfants de Rhéa, sa mère, et de sa fille Proserpine, et qui épousa sa propre sœur; ou condamner Orphée, l'inventeur de ces turpitudes, cet Orphée qui nous a représenté Jupiter plus infâme que Thyeste lui-même. Car ce dernier, en souillant sa propre fille, ne fit qu'obéir à un oracle qui lui assurait que c'était le seul moyen de se venger et de conserver son royaume. Pour nous, nous sommes si éloignés de semblables crimes, qu'il ne nous est pas même permis de regarder une femme avec un mauvais désir; « celui qui regarde une femme avec la pensée du mal, dit notre maître, a déjà commis l'adultère dans son cœur. » Comment seraient-ils des impudiques, ceux qui ne se servent de leurs yeux que pour éclairer le corps, selon l'intention du créateur; ceux, dis-je, qui se croient comptables devant Dieu non-seulement de leurs actions, mais encore de leurs pensées, et pour qui un regard trop complaisant est un adultère, parce que les yeux ont été faits pour un autre usage? Car il n'en est pas de la loi que nous observons comme des lois humaines auxquelles le méchant peut quelquefois se soustraire: ainsi que je vous le démontrerais naguère, grands princes, c'est notre Dieu qui nous l'a donnée, et cette divine loi règle tous nos devoirs envers nous-mêmes et envers le prochain.

Selon la différence de l'âge, nous regardons les uns comme nos enfants, les autres comme nos frères et nos sœurs, et nous honorons les vieillards comme nos pères et nos mères; aussi avons-nous grand soin de conserver l'innocence de ceux que nous regardons comme nos parents, et à qui nous donnons ces doux noms de famille; l'Écriture, parlant du baiser dont le plaisir serait le motif, ajoute: « Il faut donner avec la plus grande précaution le baiser ou plutôt la salutation, parce qu'elle nous exclut de la vie éternelle, pour peu qu'elle souille la pensée. »

XXXIII. Ainsi, mettant toute notre espérance dans la vie

éternelle, nous méprisons toutes les choses de ce monde, et jusqu'aux plaisirs de l'esprit; nous n'épousons des femmes selon vos lois que dans la vue d'avoir des enfants; de même que le laboureur, après avoir confié la semence à la terre, attend la moisson sans en répandre une nouvelle; ainsi la procréation des enfants est la mesure de nos plaisirs; vous trouverez même parmi nous grand nombre d'hommes et de femmes qui vieillissent dans le célibat, pour rester plus étroitement unis à Dieu.

Si donc nous pensons que la virginité et l'état du célibat nous rapprochent davantage de Dieu, et que la volupté et la pensée même du mal nous en éloignent, à combien plus forte raison ne devons-nous pas détester des actions dont l'idée seule nous fait horreur; car la vie des Chrétiens ne se renferme pas dans de simples méditations de la parole divine, elle se manifeste par la pratique et l'exemple; chacun reste tel qu'il est né, c'est-à-dire ne se marie point, ou ne se marie qu'une fois; à nos yeux les secondes noces ne sont qu'un adultère. « Quiconque, dit Notre-Seigneur, renvoie sa femme et en épouse une autre, est adultère; » montrant par là qu'il n'est pas permis de renvoyer celle qui nous a donné sa virginité pour en épouser une autre. Celui qui abandonne sa première femme, et se marie même après la mort de celle-ci, au fond n'est pas exempt du crime d'adultère, soit parce qu'il va contre l'intention de Dieu, qui créa dès le commencement un seul homme et une seule femme, soit parce qu'il rompt l'alliance de la chair avec la chair, alliance devenue indissoluble par le fait d'une première union.

XXXIV. Voilà notre vie et nos principes. Révélerai-je ici ce qu'il faut faire? ne savons-nous pas ce que dit le proverbe : La courtisane accuse la femme pudique. En effet, des hommes qui trafiquent de la pudeur, qui ouvrent à la jeunesse des lieux de débauche, et ne respectent pas même les sexes, puisqu'ils se livrent entre eux à d'horribles infa-

mies, souillant par toutes sortes de turpitudes la pureté et la vertu, flétrissant par de monstrueux excès la beauté, qui est un don de Dieu, car la beauté ne vient pas d'elle-même sur la terre; c'est la main de Dieu et sa volonté qui l'y font naître; ces hommes, qui ne trouvent en nous aucun crime, osent nous reprocher ceux qu'ils commettent eux-mêmes, ceux qu'ils attribuent à leurs dieux, et dont ils se parent comme de hauts faits. Ainsi, ces adultères, ces corrupteurs de l'enfance, s'acharnent contre nous, parce que nous restons dans le célibat et que nous ne contractons qu'un seul mariage: ne ressemblent-ils pas aux reptiles qui vivent dans l'eau (car aussi bien qu'eux ils dévorent le premier qu'ils rencontrent), et le plus fort poursuit le plus faible; et n'est-ce pas attenter sur l'homme, exercer d'horribles violences, au mépris des lois que vous avez données, ainsi que vos ancêtres, pour établir le règne de l'équité? Ces hommes, dont les crimes multipliés sont cause que les juges que vous envoyez dans les provinces succombent sous le poids des plaintes qui leur viennent de toutes parts, ne craignent pas de se déchaîner contre ceux qui ne peuvent frapper l'homme qui les frappe, ni maudire celui qui les maudit; c'est trop peu pour nous, en effet, d'observer cette justice ordinaire, qui consiste à rendre la pareille; la patience et la charité, même à l'égard de nos ennemis, sont pour nous un devoir.

XXXV. Après cela, quel homme assez insensé, puisque telle est notre conduite, pourrait nous traiter d'homicides? Et dès-lors si, nous ne sommes point homicides, que devient l'accusation de manger de la chair humaine? On ne peut en manger sans avoir d'abord égorgé un homme. Qu'on demande donc à ceux qui nous accusent de ces horribles festins si jamais ils nous ont vus égorger quelqu'un: personne parmi eux, j'en suis sûr, ne serait assez impudent pour oser l'assurer. Il en est parmi nous qui ont des esclaves, les uns plus, les autres moins; il ne serait pas possible de se cacher

d'eux, et aucun de ces esclaves n'a inventé contre nous de pareilles calomnies. Comment, en effet, pourrait-on accuser de tuer et de manger des hommes ceux qui ne se permettent pas même, comme on le sait, d'assister aux exécutions des criminels? Qui de vos sujets n'est avide des spectacles de gladiateurs et de bêtes féroces, surtout si c'est vous-mêmes qui les donnez? Pour nous, persuadés qu'il y a peu de différence entre regarder avec plaisir un meurtre et le commettre, nous fuyons avec horreur ces spectacles. Comment donc pourrions-nous tremper nos mains dans le sang, nous qui croyons ne devoir pas même assister à un meurtre, de peur que le crime et l'expiation de ce crime ne retombent sur nous? Comment pourrions-nous égorger un homme, nous qui traitons d'homicides les femmes qui se font avorter, persuadés comme nous le sommes qu'elles seront sévèrement punies au jugement de Dieu? Certes, le même homme ne peut regarder l'enfant encore dans le sein de sa mère comme un être dont Dieu s'occupe, et le tuer aussitôt après sa naissance; le même homme qui se reprocherait d'être un parricide, s'il exposait son enfant, est incapable de le tuer de sa main quand il l'aura nourri et élevé. Non, non, notre conduite ne se dément point de la sorte; mais, toujours semblables à nous-mêmes, nous agissons conformément à la raison, sans prétendre l'asservir à nos passions.

Je vous le demande encore, quel homme, croyant à la résurrection, consentirait à se faire le tombeau vivant d'un corps qui doit ressusciter? Est-il possible, en effet, qu'avec une semblable conviction il eût le courage de dévorer ce cadavre, comme s'il ne devait point revivre? Est-il possible qu'il agisse comme si Dieu ne devait point lui redemander ce corps qu'il aura enseveli dans ses entrailles, puisqu'il sait bien que la terre elle-même doit rendre un jour les morts qu'elle a reçus? N'est-il pas plus vraisemblable que des hommes qui ne croient ni à la résurrection, ni au jugement der-

nier, de quelque manière qu'on ait vécu ; qui pensent, au contraire, que l'âme meurt avec le corps, n'est-il pas plus vraisemblable qu'affranchis de tout frein, ils se portent à toutes sortes de crimes ? Par une raison contraire, n'éviteront-ils pas avec tout le soin possible les fautes même les plus légères, ceux qui sont persuadés que rien ne doit échapper au jugement de Dieu, et que le corps partagera le châtement de l'âme, après avoir été l'instrument de ses désordres et de ses passions ? S'il paraît chimérique que des corps réduits en pourriture et en poussière soient rendus un jour à leur premier état, on pourrait peut-être nous accuser de faiblesse d'esprit, mais non de méchanceté ; car, si nous nous trompons, notre erreur ne nuit à personne.

Je pourrais vous prouver que nous ne sommes point les seuls à reconnaître la résurrection des morts, et que la plupart des philosophes pensent comme nous sur ce point ; mais cette démonstration serait hors de saison. Je ne veux pas qu'on me reproche de mêler à mon sujet des discussions qui lui seraient étrangères ; je dirai seulement que ceux qui ont écrit sur la nature des choses sensibles, matérielles ou immatérielles, ont toujours reconnu que les esprits existent avant le corps, et que tout ce qui tombe sous les sens a été fait après les créatures spirituelles, bien que ce soit les objets sensibles qui nous frappent d'abord. Ces philosophes prétendent que ces objets corporels ont été formés de l'assemblage des premiers, c'est-à-dire que ceux qui tombent sous les sens naissent de ceux qui ne sont conçus que par l'esprit ; d'où il suit, comme l'ont pensé Platon et Pythagore, que rien n'empêche que les corps après leur dissolution ne se recomposent avec les éléments subtils qui servirent à leur formation première ; mais bornons-nous à ces mots sur la résurrection.

XXXVII. Pour vous, grands princes, si pleins de bonté, de modération et de clémence, qualités que vous devez autant à la nature qu'à la philosophie, et qui vous rendent si

dignes de l'empire , puisque j'ai confondu la calomnie et prouvé notre piété envers Dieu , qu'un signe d'approbation de votre part nous rassure. Quels hommes méritent plus d'être exaucés que ceux qui ne cessent de demander à Dieu que votre couronne passe du père au fils , ainsi que la justice l'exige , que votre empire s'affermisse , s'étende de jour en jour , que tout reconnaisse vos lois ! Nous sommes les premiers intéressés à votre bonheur , puisqu'il nous permettra de couler nos jours au sein de la paix et de voler sans obstacle à l'accomplissement de tous vos ordres.



HERMIAS.

LES PHILOSOPHES RAILLÉS.

I. Lorsque Paul, ce bienheureux apôtre, écrivant aux Corinthiens, voisins de la Grèce appelée Laonie, leur tient ce langage : La sagesse de ce monde est folie devant Dieu, il ne dit que la vérité. Si je ne me trompe, il remonte à l'apostasie des anges, pour expliquer d'où vient cette contrariété de sentiment et de langage que nous offrent les philosophes dans l'exposition de leurs systèmes. Demandez-leur ce que c'est que l'âme? Démocrite vous répond, c'est du feu; les stoïciens, une substance aérienne; d'autres, une intelligence; Héraclite vous dira que c'est le mouvement; ceux-ci, une vapeur, une émanation des astres; Pythagore vous assure que c'est un nombre moteur; Hippon, une eau génératrice; quelques-uns veulent que ce soit un élément des éléments; Dinarque, une harmonie; Critias, du sang; plusieurs, un souffle; Pythagore, une monade. Les anciens ne sont pas plus d'accord entre eux : quel partage de sentiments sur ce seul point ! que de raisonnements de la part de ces philosophes et de ces sophistes, bien plus ardents à se contredire qu'à chercher la vérité !

II. Ils ne peuvent s'accorder sur la nature de l'âme, s'entendront-ils mieux sur le reste? L'un dit que le bonheur de l'âme est dans le bien; l'autre, dans le mal; un troisième, entre le bien et le mal. Elle est immortelle, selon les uns; sujette à la mort, selon les autres; suivant ceux-ci, elle est de courte durée; suivant ceux-là, elle passe après cette vie dans le corps des brutes; d'autres vous diront qu'elle se résout en atomes. Il en est qui la font passer trois fois dans des

corps différents : quelques-uns lui donnent trois mille ans de durée; ils ne peuvent vivre plus d'un siècle, et ils osent promettre une existence de trois mille ans ! Comment caractériser ces systèmes ? Est-ce chimère, folie, absurdité, esprit de contradiction ? N'est-ce pas plutôt tout cela à la fois ? S'ils ont trouvé la vérité, qu'ils aient tous un même langage. Que l'un du moins défère au sentiment de l'autre, alors je me range volontiers de leur avis ; mais quand ils déchirent ainsi l'âme et qu'ils la mettent pour ainsi dire en pièces ; quand l'un en change l'essence, l'autre la nature ; qu'ils ne m'offrent que le passage d'une matière à une autre, j'avoue que je ne puis souffrir ces transformations sans fin. Tantôt je suis immortel, et je m'en applaudis, tantôt destiné à mourir, et je m'en afflige. Bientôt on me résout en atomes indivisibles ; je deviens eau, je deviens air, je deviens feu ; un moment après, je ne suis plus ni air, ni feu, on me fait bête, on me fait poisson : ainsi, j'ai les dauphins pour frères. Lorsque je me considère, je me fais peur, je ne sais quel nom me donner : suis-je homme ou chien, loup ou taureau, oiseau ou serpent, dragon ou chimère ? Ces grands amis de la sagesse me changent en toutes sortes d'animaux terrestres, aquatiques, volatiles, amphibies, sauvages, domestiques, muets, parleurs, bruts, intelligents ; je nage, je vole, je m'élançai dans les airs, je rampe, je cours, je suis immobile : Empédocle paraît, et me voilà plante.

III. Si ces philosophes ne peuvent s'accorder sur la nature de l'âme, sont-ils plus heureux quand il s'agit des dieux et du monde ? Les dirai-je esprits forts ou stupides ? Quoi ! ils ignorent ce que c'est que leur âme, et ils voudraient scruter l'essence divine ; leur propre corps est pour eux une énigme, et ils ne voient pas que c'est perdre sa peine que de chercher quelle est la nature du monde ! Si du moins ils s'accordaient sur les principes des choses !

J'entre dans l'école d'Anaxagore : Une intelligence, me

dit-il, est le principe de tout ce qui existe, elle a tout fait, elle gouverne tout; elle a mis l'ordre dans le désordre, débrouillé ce qui était pêle-mêle, embelli ce qui était sans parure; ce langage me rend son ami, et je suis de son école. Mais voici Parménide et Mélissus qui lui sont opposés : le premier, dans ses vers harmonieux, proclame que cet univers est un, éternel, infini, immobile et toujours semblable à lui-même, et me voilà tout-à-fait, je ne sais comment, du bord de Parménide; il a banni Anaxagore de mes affections. Lorsque je crois mes idées bien arrêtées, Anaximène se présente et s'écrie d'une voix de tonnerre : Et moi, je vous dis que l'univers n'est autre chose que l'air; épaissi et condensé, c'est de l'eau; raréfié et dilaté, c'est l'éther et le feu; rendu à son premier état, il devient air pur; recommence-t-il à se condenser, il change de nouveau. J'embrasse cette opinion; j'aime Anaximène.

IV. Tout à coup Empédocle se jette à la traverse comme un furieux, faisant des menaces, et criant à tue-tête du fond de l'Etna : la haine et l'amitié sont les principes de toutes choses : l'une les divise, l'autre les unit; leur opposition produit tout, et je soutiens que toutes choses sont semblables et dissemblables, infinies et bornées, éternelles et créées.

Très-bien ! Empédocle, je te suis volontiers, jusqu'au fond de tes cratères brûlants. Mais Protagore m'arrête et m'entraîne en me disant : L'homme est le terme et la règle des choses; j'appelle choses ce qui tombe sous les sens; ce qui ne les affecte pas n'existe sous aucune forme dans la nature. Le discours de Protagore me séduit, je suis enchanté de voir que tout ou presque tout dans ce monde est soumis à l'homme.

Mais voici Thalès qui m'arrive par un autre chemin, et me fait signe qu'il m'apporte la vérité : j'apprends de lui que **l'eau est le principe de l'eau; que tout est formé d'eau et se résout en eau; que la terre elle-même flotte sur l'eau. Pour-**

quoi ne me rendrais-je pas à l'autorité de Thalès ? N'est-ce pas le plus ancien philosophe de l'Ionie ? Cependant son compatriote, Anaximandre, me dit qu'avant l'eau il existe un mouvement éternel par qui tout naît ou finit ; comment n'être pas de l'avis d'Anaximandre ?

V. Mais Archelaüs, qui donne pour principe à l'univers le chaud et le froid, ne jouit-il pas d'une grande célébrité ? Néanmoins Platon, le beau parleur, ne pense pas comme lui ; il dit que les causes premières sont Dieu, la matière et l'idée. Me voilà pleinement convaincu : peut-on n'être pas de l'avis d'un philosophe qui a construit le char de Jupiter ? Mais son disciple Aristote, un peu jaloux de la gloire du maître, se tient par derrière pour me dire que ce ne sont pas là les vrais principes des choses : les vrais principes sont l'actif ou l'agent, le passif ou le sujet ; l'agent c'est l'éther, rien ne le modifie ; le sujet reçoit quatre modifications, le sec, l'humide, le chaud et le froid ; c'est par le passage de l'une à l'autre que tout naît ou se détruit. Mais je n'en puis plus, d'être ainsi ballotté par ce flux et reflux d'opinions ; c'en est fait, je m'en tiens à celle d'Aristote ; aucun autre désormais ne viendra me rompre la tête.

VI. Mais que faire ? Une foule de philosophes plus anciens fond sur moi : c'est Phéricide, qui m'apprend que les causes premières sont Jupiter, Tellus et Saturne ; que Jupiter est l'air, Tellus la terre, Saturne le temps ; que l'air produit, que la terre reçoit, et que c'est dans le temps que tout se passe. Mais je vois aussi de la mésintelligence entre ces vieux philosophes ; car Leucippe traite tout cela de rêverie, et pose pour premiers principes les infinis, les mobiles et les infiniment petits ; suivant lui, les parties les plus subtiles forment, en s'élevant, l'air et le feu ; mais les plus denses, restant dans les régions inférieures, deviennent de la terre. Jusques à quand ne recevrai-je que de pareils enseignements ? Ne connaîtrai-je jamais la vérité ?

Sans doute Démocrite va me tirer du chaos. Les principes des choses, me dit-il, sont ce qui est et ce qui n'est pas : ce qui est, c'est le plein ; ce qui n'est pas, c'est le vide ; or, c'est dans le vide que tout se passe par un changement de forme ou de nature. Je rirais volontiers avec le bon Démocrite en adoptant ce système, si Héraclite ne venait me dire, la larme à l'œil, que c'est le feu qui est la cause première de tout ; qu'il passe par deux états, l'un de raréfaction, l'autre de densité ; que le premier agit, que le second reçoit ; que l'un réunit, que l'autre divise. Je suis harassé de systèmes, la tête me tourne ; mais Epicure me conjure de ne pas faire à la sublime invention du vide et des atomes l'injure de la dédaigner. Leur combinaison multiple et variée suffit, dit-il, pour expliquer comment tout naît et se détruit.

VII. Je ne te contredirai point, excellent Epicure ; mais Cléante, sortant la tête de son puits, se moque de tes atomes et de leurs combinaisons. Je vais donc puiser près de lui les vrais principes des choses. Il m'annonce que c'est Dieu et la matière : Je prétends, dit-il, que la terre se change en eau, l'eau en air ; que l'air s'élève, que le feu s'approche de la terre ; qu'un vaste esprit est répandu partout, que celui qui nous anime n'en est qu'une partie.

Voilà pourtant une bien nombreuse armée de philosophes. Que dirai-je de cette autre non moins considérable qui sort de l'Afrique comme un torrent ? Carnéade, Clitomaque et leurs sectaires, foulant indignement aux pieds les arrêts de tous les autres, décident que tout est impénétrable, que le mensonge est toujours mêlé à la vérité. Que devenir après les ennuis de recherches aussi pénibles ? Comment faire sortir de mon esprit ce monde de systèmes où il se perd ? Rien n'est accessible à notre intelligence. La vérité est donc reléguée loin de nous, et cette philosophie si vantée ne sanctionne que des chimères, au lieu de transmettre une science certaine.

Mais voici l'ancienne tribu des graves et taciturnes pythagoriciens, qui enseigne une autre doctrine sous le voile du mystère et qui l'appuie de son grand et profond argument : le maître l'a dit. Elle nous apprend que le principe de tout, c'est la monade, c'est-à-dire l'unité ; que les formes et les nombres en sont les éléments. Or, voici comment ils nous font connaître le nombre, la forme et la mesure de chacun de ses éléments : le feu est formé de vingt-quatre triangles rectangles, et renfermé dans quatre côtés égaux ; chacun de ces côtés se compose de six triangles rectangles ; c'est pour cela qu'ils le comparent à une pyramide ; l'air n'est autre chose que quarante-huit triangles rectangles, renfermés sous huit côtés égaux ; on le compare à une figure à huit faces, qui contient huit triangles équilatéraux, dont chacun se divise en six angles droits, ce qui fait en tout quarante-huit angles. L'eau se compose de cent vingt triangles ; on la compare à une figure de vingt côtés formée de six fois vingt triangles, ayant les angles et les côtés égaux...

IX. Et voilà comme Pythagore mesure l'univers ! Inspiré par ce dieu, j'abandonne patrie, femme, enfants, je quitte tout. Une toise à la main, je m'élanche dans les plaines de l'air. Je commence par mesurer le feu. Ce n'est pas assez que Jupiter le fasse ; si un être comme moi, un génie aussi grand, un esprit aussi sublime, ne mesure les régions éthérées, c'en est fait de l'empire de Jupiter. Lorsque j'en aurai déterminé l'étendue, que Jupiter lui-même aura su de moi combien le feu a d'angles, je redescendrai du ciel. Je prendrai un frugal repas de figes, d'olives, de légumes ; puis je me jetterai au plus vite dans la mer, et sans me tromper d'une coudée, d'un doigt, que dis-je ? d'un demi-doigt, je mesurerai la plaine liquide, j'en calculerai la profondeur, et je pourrai dire au juste à Neptune quelle est l'étendue de son royaume. Quant à la terre, en un jour j'en fais le tour et j'en connais le poids, la mesure et la forme ; je ne me tromperai

pas d'une once sur toute la masse, j'en suis certain ; telle est mon intelligence , tel est mon génie. Je sais en outre le nombre des étoiles, des poissons et des animaux de toute espèce. Enfin je mettrai le monde dans une balance, et je dirai combien il pèse. Grâce à mes sublimes contemplations, l'univers entier est devenu tributaire de mon génie.

X. Mais Epicure , du plus loin qu'il m'aperçoit, me crie : Très-bien, mon ami , tu n'as encore parcouru qu'un seul monde ; mais il en existe bien d'autres : le nombre en est infini. Me voilà donc obligé de visiter une multitude d'autres cioux , de nouvelles plaines éthérées, de mondes nouveaux. Partons sans plus tarder ; prenons des provisions pour plusieurs jours, et parcourons les mondes d'Epicure.

Je vole au-delà des limites de Téthys et de l'Océan. Arrivé dans un monde nouveau comme on arrive dans une nouvelle cité, j'ai tout mesuré en peu d'heures. Je passe de là dans un troisième monde, puis dans un quatrième, dans un cinquième, dans un dixième, dans un centième, dans un millièmè ; et jusqu'où donc irai-je ? ne suis-je pas bien convaincu maintenant que tout n'est que ténèbres, nuit trompeuse, erreur sans fin, conception imparfaite, abîme d'ignorance ? Pour qu'il soit dit que mon esprit investigateur n'a rien négligé, je compterai jusqu'aux atomes qui ont donné naissance à tant de mondes. Mais n'y aurait-il pas quelque chose de mieux, de plus essentiel à faire ? Est-ce de tout cela que dépend le bonheur des familles et des états ?

J'ai tracé cette légère esquisse pour montrer à quel point se contredisent tous les systèmes de nos philosophes, comme leurs recherches vont se perdre dans un vague infini, aux bornes qui les arrêtent. Combien la fin qu'ils se proposent est inexplicable et vaine, puisqu'elle ne s'appuie ni sur l'évidence ni sur la raison !

MINUCIUS FÉLIX.

L'OCTAVE DE MINUCIUS FÉLIX.

Quand je me livre à mes réflexions, et que je me rappelle le souvenir d'Octave, de cet ami le plus vrai et le plus fidèle, je sens je ne sais quoi de si doux et de si tendre dans cette pensée, que je crois moins me rappeler le passé que recommencer ces heureux jours. Son image est d'autant plus gravée dans mon cœur et dans tous mes sens, qu'elle est maintenant plus éloignée de mes yeux. Et ce n'est pas sans raison qu'un homme si distingué, si religieux, a laissé au fond de mon âme, en me quittant, ce regret immense. Il m'aima toujours d'un amour si vif et si tendre, que dans nos jeux comme dans les affaires sérieuses, sa volonté ne contrariait jamais la mienne, et que nos sentiments se trouvaient toujours dans une parfaite harmonie. Vous auriez cru qu'un même esprit animait deux corps : il était le seul confident de mes faiblesses, le seul témoin de mes erreurs ; et lorsqu'affranchi de mes ténèbres, je passai de la nuit du mensonge au jour de la sagesse et de la vérité, il ne refusa point de me suivre ; que dis-je ? il fit bien mieux, il me devança.

En me reportant vers cette époque d'une vie passée au sein de la plus étroite amitié, ma pensée s'est surtout arrêtée à ce discours qu'il tint à Cécilius, alors engagé dans de vaines superstitions, et dont la force dans cette grave discussion le convertit au Christianisme.

Octave était venu à Rome pour traiter de ses affaires et pour me voir ; il avait laissé maison, femme, enfants. Ces derniers étaient dans cet âge d'innocence qui leur donne tant

de grâce lorsqu'ils essayent de former des sons qu'ils ne rendent qu'à demi, parole si douce d'une langue novice qui bégaye et s'interrompt. Je ne pourrais dire quels furent les transports de ma joie lorsque je le vis arrivé; elle était d'autant plus vive que j'étais loin de m'attendre au bonheur de voir cet ami si parfait.

Après deux jours donnés à l'assiduité des entretiens pour satisfaire les premiers besoins du cœur, et nous dire mutuellement mille choses qu'une absence réciproque nous laissait ignorer, nous convînmes d'aller à Ostie, séjour enchanteur, où j'espérais trouver à la faveur des bains de mer un moyen aussi sûr qu'agréable pour dissiper un certain fond d'humeur dont j'étais tourmenté. Les vacances avaient fait succéder au travail du barreau le plaisir des vendanges; c'était le moment où l'automne, après les chaleurs brûlantes de l'été, nous offre sa douce température. Nous nous dirigeons un matin, dès le point du jour, vers la mer, en suivant le rivage pour respirer cet air frais et pur qui rend au corps sa vigueur, et goûter le plaisir si doux qu'on trouve à fouler le sable qui cède mollement sous les pas. Cécilius était avec nous; il aperçoit, chemin faisant, une statue de Sérapis, et aussitôt, selon l'usage du vulgaire superstitieux, il porte sa main à la bouche et la baise.

En vérité, mon cher Marcus, me dit Octave, ce n'est pas le fait d'un homme vertueux de laisser dans les ténèbres d'un vulgaire ignorant un ami qui ne vous quitte pas, et de souffrir qu'à la lumière de ce beau jour de la vérité il vienne se heurter contre des pierres, oui des pierres façonnées en statues, couvertes d'essences et couronnées de fleurs; vous le savez bien, c'est sur vous autant que sur lui-même que rejallit la honte d'un pareil aveuglement.

Tout en discourant de la sorte, nous traversions la ville, et déjà nous étions en liberté sur le bord de la mer. De petites vagues qui venaient mourir doucement sur le sable sem-

blaient l'aplanir pour la promenade. La mer ne cesse pas d'être un peu agitée lors même que les vents se taisent ; elle ne poussait point alors vers ses bords des ondes blanches et écumeuses ; c'était plutôt des vagues doucement émues. Nous goûtions un plaisir extrême à voir leurs détours venir nous mouiller lorsque nous étions au bord de l'eau, que le flot tantôt se jouait à nos pieds, et que tantôt replié et revenant sur lui-même il allait se perdre au sein de la mer.

Nous avançons à pas tranquilles, trompant la longueur de la route par le charme des récits. Ces récits étaient des histoires d'Octave qui nous parlait de la navigation. Lorsque nous eûmes fait un assez long chemin, nous suivîmes les mêmes sinuosités de la rive en retournant sur nos pas. Arrivés à l'endroit où de petits navires, retirés à l'écart et élevés au-dessus de la vase, reposaient sur des poutres, nous vîmes de jeunes enfants qui, pleins d'ardeur, faisaient à l'envi l'un de l'autre rouler des pierres sur la surface de la mer. Ce jeu consiste à choisir sur le rivage une de ces petites pierres aplaties que polit le mouvement des flots ; on la dispose entre ses doigts du côté plat ; ensuite penché aussi bas qu'on le peut, et presque à terre, on la lance sur l'eau. Cette espèce de trait rase et effleure le dos de la mer selon l'impulsion légère qui le fait glisser. Ou bien il fend les flots, vole à leur surface, plonge et ressort tant qu'un bond longtemps prolongé le soutient. L'enfant dont la pierre se porte plus loin et rebondit le plus de fois se proclame vainqueur.

Octave et moi nous nous amusions de ce spectacle. Cécilius n'y prêtait aucune attention et ne souriait point à cette lutte ; mais rêveur, chagrin, se tenant à l'écart, il faisait lire sur son visage je ne sais quelle douleur secrète. Qu'avez-vous ? lui dis-je ; je ne vous reconnais plus. Où est donc cette vivacité, cette gaieté qui brillait dans vos

yeux, même au milieu des affaires les plus sérieuses? Le reproche que vous a fait Octave, reprit-il, est un aiguillon qui me pique et m'importune; accuser mon ami de négligence à mon égard, c'est faire plus adroitement retomber sur moi, quoique d'une manière indirecte, le blâme d'ignorance.

Je n'en resterai pas là, je demande raison à Octave de toute cette affaire. S'il veut qu'un homme de la secte qu'il attaque soutienne la lutte avec lui, il verra qu'il est plus facile de disputer entre amis que de combattre en vrais philosophes. Allons nous asseoir sur le môle qui protège les bains contre les flots, sur ces rochers qui s'avancent dans la mer; nous pourrons nous délasser de la fatigue et discuter plus à notre aise. On s'assied ainsi qu'il l'avait proposé, mais de manière que j'occupais le milieu, car ils s'étaient placés à mes côtés, non par respect, par déférence ou cérémonie (car toujours l'amitié nous trouve ou nous rend égaux), mais me prenant pour arbitre, ils avaient voulu que je fusse plus près d'eux pour mieux les entendre et séparer les deux antagonistes.

Alors Cécilius commença en ces termes :

Mon cher Minucius, bien qu'il ne vous reste plus aucun doute sur l'affaire qui nous divise, puisqu'après avoir examiné avec soin les deux systèmes, vous avez condamné l'un pour suivre l'autre, il vous faut cependant apporter ici un esprit impartial, tenir la balance d'un juge plein d'équité, et ne pas suivre la pente qui vous entraînerait plus d'un côté que d'un autre, de peur que votre jugement ne parût moins le résultat de nos raisons que l'expression de vos propres sentiments. Si vous voulez siéger ici comme un homme entièrement neuf, qui ne sait rien des deux partis, il me sera facile de vous prouver qu'ici-bas tout est incertain, douteux, problématique, vraisemblable plutôt que vrai.

C'est pourquoi il est moins étonnant de trouver des hom-

mes qui, découragés dans la recherche de la vérité, cèdent sans examen à la première opinion qui se présente. Il serait plus extraordinaire d'en rencontrer qui persévèrent dans leurs recherches avec un zèle opiniâtre. Mais ne doit-on pas gémir et s'indigner de voir des gens sans études, sans lettres, dans l'ignorance des arts, si ce n'est des plus abjects, prononcer sur le principe des choses, sur la nature humaine, pendant que la philosophie, qui possède un si grand nombre d'écoles, est encore à délibérer depuis tant de siècles sur ces graves questions. Et ce n'est pas sans raison : il y a si loin de la faiblesse de l'homme à la connaissance de Dieu ! Aussi ce qui demeure suspendu au-dessus de nos têtes dans les cieux, ce qui est enseveli sous nos pieds dans les abîmes de la terre, est un secret impénétrable pour nous. Il ne nous est pas donné de le savoir, et il serait même impie de vouloir le sonder. Nous serions assez heureux, assez sages, si nous savions, selon les maximes d'un ancien philosophe, nous connaître davantage nous-mêmes ; mais si, nous livrant à un vain travail, à des recherches insensées, nous voulons franchir les limites imposées à notre faiblesse ; si, jetés sur la terre, nous allons, dans les transports d'une ambitieuse audace, nous élancer par-delà les cieux, du moins ne nous forgeons pas de vains fantômes, ne mêlons pas à ce premier égarement des terreurs imaginaires. Qu'il y ait eu, dans le principe, des éléments générateurs rassemblés au sein de la nature, faut-il pour cela un Dieu créateur ? Que les diverses parties de cet univers aient été formées, arrangées, réunies par un concours fortuit, est-il besoin d'un Dieu qui en soit l'architecte ? Que le feu ait allumé les astres, que le ciel se soit déployé de lui-même, que la terre se soit affermie par son poids, que les eaux, par leur pente naturelle, aient pris leur cours vers la mer, quel rapport dans tout cela avec votre religion nouvelle, cet épouvantail qui n'est après tout qu'une superstition ?

L'homme, la brute, tout ce qui naît, vit et respire, est un assemblage spontané des éléments, et se résout, se décompose en ces mêmes éléments, puis s'évanouit. Ainsi, tout reflue à sa source, tout revient à son principe, sans ouvrier, sans juge, sans créateur. Ainsi, des semences ignées qui se réunissent naissent sans cesse de nouveaux soleils. Ainsi, les vapeurs exhalées de la terre forment les brouillards; ou bien elles s'assemblent et s'épaississent, et de là les nuages qui s'élèvent; ou elles descendent, et alors la pluie tombe, le vent siffle, la grêle se précipite. Le choc des nues fait gronder le tonnerre, briller l'éclair, jaillir la foudre. Ces feux si redoutés tombent au hasard et sans choix sur les montagnes, sur les arbres, sur les lieux sacrés et profanes; ils frappent l'homme pieux comme le scélérat. Que dirai-je de ces tempêtes inconstantes, soudaines, qui dans leur cours impétueux ne respectent aucun ordre de choses, et détruisent tout sans distinction, de ces naufrages qui confondent la destinée des bons et des méchants sans considération des mérites, de ces incendies qui n'épargnent pas plus la vie du juste que celle du pervers, de ces pestes qui corrompent l'air du ciel, et promènent la mort sur toutes les têtes, des fureurs de la guerre, où les plus braves succombent les premiers? Dans la paix, le vice marche de pair avec la vertu; que dis-je, c'est lui qui est en honneur, de sorte qu'à l'égard de plusieurs, vous ne savez pas s'il vaut mieux détester leurs crimes qu'envier leur prospérité.

Si une Providence gouvernait le monde, ou si quelque Divinité commandait avec empire, verrait-on jamais un Denys Phalaris sur le trône, un Rutilius, un Camille dans l'exil, un Socrate condamné à boire la ciguë? Voilà les arbres chargés de fruits mûrs; voilà la moisson qui jaunit; déjà le raisin se colore sur la vigne; et tout à coup surviennent des pluies, des grêles qui gâtent et détruisent tout. Ou la vérité se dérobe sous des nuages épais qui ne laissent percer que

des lueurs incertaines , ou plutôt tout est le jouet d'un aveugle destin. Le hasard commande partout sans autres lois que ses caprices. Puisqu'on ne trouve qu'incertitude dans la nature, ou rien de certain que l'empire de la fortune, tout ce que nous pouvons faire de mieux et de plus honorable, c'est de nous en tenir aux leçons de nos pères comme aux plus sûrs garants de la vérité, c'est de suivre la religion établie, c'est d'adorer les dieux que nous avons appris à craindre avant même de les connaître; c'est de ne pas nous ériger en juges de ces dieux, mais de nous en rapporter à nos ancêtres, qui, dans un siècle encore simple et voisin de l'enfance du monde, méritèrent d'avoir ces mêmes dieux pour rois et pour amis. Aussi l'histoire nous fait-elle voir chez tous les peuples, dans chaque province comme dans chaque empire, un culte national, des dieux indigènes : Eleusis adore Cérès; la Phrygie, Cybèle; Epidaure, Esculape; la Chaldée, Bélus; la Syrie, Astarté; la Tauride, Diane; les Gaules, Mercure; Rome, tous les dieux. Grâce à la piété des Romains, leur empire et leur puissance embrassent tout l'univers, et s'étendent par-delà les limites de l'Océan et des contrées où le soleil finit son cours; récompense des vertus religieuses pratiquées jusque dans le tumulte des camps. Le rempart le plus sûr des villes était le respect pour les dieux, la chasteté des vierges, les nombreuses distinctions accordées aux prêtres. On a vu le Romain assiégé, sans autre asile que le Capitole, continuant d'adorer ces dieux qui semblaient déclarés contre lui et que d'autres auraient blasphémés, passer, sans autre arme que le bouclier de la religion, à travers les Gaulois, étonnés de sa superstitieuse audace; et dans l'ivresse de la victoire, après avoir forcé les remparts ennemis, tomber aux pieds des divinités vaincues, chercher partout des dieux hospitaliers pour en faire les siens, ériger des autels aux dieux inconnus. C'est en adoptant les cultes de toutes les nations que Rome a mérité d'être la reine du monde.

De là cet esprit religieux qui s'est maintenu constamment, et qui, loin de s'altérer, s'est accru avec la succession des âges. Car le respect qui s'attache aux institutions religieuses est toujours en proportion de leur antiquité.

VII. Toutefois, je ne craindrai pas de l'avouer, si je me trompe, je préfère mon erreur à la vôtre. Ce n'est pas sans raison que nos ancêtres s'occupèrent avec tant de soin à consulter les augures, à lire dans les entrailles des victimes, à consacrer des temples et instituer des sacrifices. Interrogez nos annales, et vous verrez qu'ils se sont fait initier aux mystères de toutes les religions, soit pour rendre grâce aux dieux de leurs bienfaits, soit pour détourner leur courroux prêt à sévir, soit pour le désarmer, quand il faisait sentir ses rigueurs. J'en atteste la mère des dieux, dont l'arrivée en Italie rétablit l'honneur d'une dame romaine et délivra la ville des terreurs de la guerre. J'en atteste les statues consacrées à ces deux frères qu'on représenta tels qu'ils parurent sur les bords d'un lac, quand ils vinrent, montés sur des chevaux hors d'haleine, couverts d'écume, vomissant la flamme, annoncer la défaite de Persée, le jour même qu'ils l'avaient vaincu. J'en atteste ces jeux que le courroux de Jupiter, révélé en songe à un homme du peuple, a remis en honneur; j'en atteste ce dévouement de Décius, dont l'effet fut certain; j'en atteste ce Curtius, qui combla de son corps et de sa gloire la profondeur du gouffre entr'ouvert où il s'était élancé avec son cheval: nos augures négligés n'ont que trop souvent attesté la présence des dieux. De là vient que l'Allia est un nom si funeste; que l'entreprise de Claudius et de Junius contre les Carthaginois fut moins un combat qu'un triste naufrage; que Flaminius, pour s'être moqué des augures, vit le lac de Trasimène s'enfler et se rougir du sang romain; que Crassus, pour avoir insulté aux furies et mérité leur courroux, nous força de redemander nos aigles aux Barbares. Je passe sous silence une multitude de faits an-

ciens. Je ne parle pas de nos chants poétiques sur la naissance des dieux, sur leurs présents et leurs bienfaits. J'ometts nos grandes destinées annoncées par les oracles, de peur que l'antiquité ne vous paraisse trop fabuleuse. Parcourez ces temples fameux qui sont tout à la fois la gloire et le boulevard de Rome. Ce qui les rend augustes, c'est la présence des dieux domestiques ou étrangers qui les habitent, bien plus que la magnificence et les offrandes qui les décorent. C'est là que nos prophètes, pleins des choses du ciel, et mêlés à la Divinité, prédisent l'avenir, éclairent sur les dangers, présentent la guérison aux malades, des espérances aux affligés, des secours aux malheureux, des consolations dans l'infortune, des soulagements dans les travaux. Même pendant le repos de la nuit nous les voyons, nous les entendons, nous les reconnaissons, ces dieux que notre bouche impie repousse, insulte pendant le jour.

VIII. Puisque tous les peuples s'accordent à reconnaître des dieux immortels, bien que l'origine et la nature de ces dieux soient incertaines, je ne puis supporter l'audace impie, la sagesse orgueilleuse de ces hommes qui s'efforcent de renverser ou d'affaiblir une religion ancienne, utile, salutaire. Qu'un Théodore de Cyrène, qu'un Diagoras, son devancier, dès longtemps flétri du surnom d'athée, aient essayé, en professant qu'il n'y a pas de dieux, de détruire dans les cœurs toute crainte de la Divinité, tout respect pour elle, c'est-à-dire de saper les uniques fondements de la société, jamais, quelque couleur qu'ils aient prêtée à ce système impie, en le décorant du beau nom de philosophie, jamais ils ne feront autorité; l'abdéritain Protagoras, pour avoir traité cette question d'un ton léger plutôt qu'impie, fut chassé de toute l'Attique, et les Athéniens brûlèrent publiquement ses ouvrages. Et l'on pourrait voir, sans gémir profondément (pardonnez à la chaleur d'un zèle qui s'exprime peut-être avec trop de liberté) des hommes d'une secte misérable, maudite,

désespérée, s'élever audacieusement contre ces dieux, se recruter dans la lie du peuple, parmi des femmes crédules et faciles à tromper, pour former, avec ces nobles auxiliaires, une ligue impie qu'ils cimentent dans des assemblées nocturnes, non par des sacrifices, mais par des sacrilèges des jeûnes solennels, des repas de chair humaine? Race ténébreuse, ennemie du grand jour, muette en public, d'une loquacité sans fin dans le secret, ils méprisent nos temples, qu'ils veulent faire passer pour les tombeaux de nos dieux; du sein de leur misère, ils nous prennent en pitié; à peine couverts de haillons, ils foulent d'un pied superbe les honneurs de nos pontifes et leur pourpre suprême.

Audace inconcevable! prodige de démence! ils bravent les tortures placées sous leurs yeux et redoutent un avenir incertain. Ils craignent de mourir après la mort, et ils vont à la mort sans la craindre; ainsi le trompeur espoir de revivre les séduit et les élève au-dessus de toutes les frayeurs.

IX. Comme le mal est plus fécond et se propage plus vite à l'aide des mauvaises mœurs qui s'étendent tous les jours de plus en plus, les mystères affreux de cette coalition impie se répandent partout. Il faut l'avoir en horreur, il faut l'extirper maintenant qu'elle se manifeste; ses partisans se reconnaissent à des signes secrets, et s'aiment mutuellement presque avant de se connaître. C'est comme une religion de débauche qui les unit partout où ils se reconnaissent. Ils s'appellent indistinctement frères, sœurs, afin qu'à la faveur de ces noms sacrés les impudicités ordinaires soient des incestes. C'est ainsi que leur fanatisme, vain et insensé, se fait gloire du crime. Si tout ce qu'on leur attribue était calomnie, la renommée, dont le regard est si perçant, ne leur imputerait pas tant de forfaits abominables pour lesquels la décence n'a pas d'expressions. J'entends dire qu'ils adorent, sur la foi de je ne sais quelle absurde persuasion, la tête consacrée de l'animal le plus ignoble, la tête d'un âne; culte bien digne des

mœurs qui l'ont fait naître. D'autres racontent qu'ils honorent le phallus du président ou du prêtre, et qu'ils l'adorent comme celui de leur propre père.

J'ignore si tout cela est faux, mais le secret mystérieux de leurs sacrifices nocturnes ne justifient que trop ces soupçons. Dire qu'un homme puni du dernier supplice pour ses crimes, que le bois infâme d'une croix est l'objet de leur culte, c'est dire qu'ils ont l'autel qui convient à des misérables, à des scélérats, et qu'ils adorent ce qu'ils méritent. Ce qui se passe à la réception d'un adepte est connu de tout le monde et n'est pas moins monstrueux.

Pour mieux surprendre ceux qui sont sans défiance, on apporte dans l'ombre de la nuit un enfant couvert de farine. L'adepte qu'on doit initier, trompé par l'apparence et invité à frapper, croit porter des coups innocents et fait à son insu des blessures profondes qui tuent l'enfant. O crime! tous à l'instant hument le sang avec avidité et partagent ses membres qu'ils se disputent à l'envie. Voilà par quelle victime ils cimentent leur union; voilà par quelle communauté de crime ils s'engagent à un mutuel silence. De semblables sacrifices ne sont-ils pas mille fois plus affreux que tous les sacrilèges! leurs repas sont connus; tous les auteurs en parlent; le plaidoyer de l'orateur de Cirta en fait foi. Dans un jour solennel, ils se réunissent pour manger ensemble. Tous se rendent au banquet, avec leurs enfants, leurs femmes, leurs sœurs, sans distinction d'âge ni de sexe. Après avoir fait succéder les mets, lorsque le festin s'est échauffé, que l'ivresse allume leur lubricité incestueuse, ils attachent un chien au candelabre qui les éclaire et le provoquent, en lui jetant quelques mets, à s'élaner au-delà de l'espace mesuré par sa chaîne; le flambeau, témoin importun, est renversé et s'éteint; alors ils enveloppent d'impudiques ténèbres l'infamie de leurs unions contractées dans l'ombre et au hasard. C'est ainsi qu'ils deviennent tous incestueux dans la conscience,

s'ils ne le sont point tous par le fait, puisque tous désirent ce qui peut résulter de l'acte auquel ils se livrent.

X. Je ne vais pas plus loin, et à dessein, je n'ai déjà que trop parlé. L'obscurité même dont s'enveloppe cette religion impie ne laisse aucun doute sur tous ces faits, ou du moins sur la plupart. Et pourquoi tant chercher à cacher, à dérober à tous les regards les objets de leur culte? Ce qui est honnête aime le grand jour, le crime seul cherche les ténèbres. Pourquoi n'ont-ils point de temples, ni d'autels, ni d'images connus? Pourquoi ce silence en public et ces réunions clandestines? Il faut que ce qu'ils adorent et cachent avec tant de soin soit criminel ou honteux. D'où vient, quel est, où est enfin ce Dieu unique, solitaire, délaissé, qu'aucun état libre, aucun peuple, pas même la superstition romaine, n'a connu? Je ne vois que la misérable nation des Juifs qui fasse profession d'adorer un seul Dieu; du moins c'est au grand jour, elle a des temples, des autels, un culte, des sacrifices. Et toutefois ce Dieu a si peu de pouvoir, qu'il est captif des Romains aussi bien que son peuple. Mais quelles chimères, quelles absurdités ces Chrétiens n'ont-ils pas imaginées! Ils nous disent que leur Dieu, qu'ils ne peuvent ni voir ni montrer, fait l'examen le plus exact des mœurs, de la conduite, des paroles, des pensées les plus secrètes; qu'il se promène en tous lieux, qu'il est présent partout; ils le font importun, inquiet, curieux jusqu'à l'effronterie, puisqu'il vous poursuit dans chacune de vos actions, dans tous les endroits que vous habitez. Mais, occupé de tout l'univers, comment peut-il embrasser tous les détails, ou bien, partagé entre tous les détails, comment peut-il surveiller l'ensemble? Dirai-je que ces Chrétiens menacent la terre, les astres, le monde entier, d'un vaste embrasement, et qu'ils en prédisent la ruine comme si l'ordre éternel établi par les lois de la nature pouvait être bouleversé, la chaîne sacrée qui lie tous les éléments se briser, cet édifice immortel de la terre et des cieux s'anéantir.

XI. A cette doctrine extravagante que n'ajoutent-ils pas ? Ils forgent des contes absurdes , rêves de la vieillesse en délire ; ils disent qu'après leur mort ils renaîtront de leurs cendres , de leur poussière. Je ne puis vous exprimer avec quelle confiance ils ajoutent foi à leurs propres mensonges ; à les entendre vous les croiriez déjà ressuscités. Double mal , double folie ! ils annoncent une fin à ce ciel , à ces astres qui ne changent pas , que nous laissons dans l'état où nous les avons trouvés ; et ils promettent l'éternité à des êtres qui ne sont plus , à des morts , à nous enfin qui ne naissons que pour mourir. Voilà pourquoi ils abhorrent nos bûchers , et qu'ils s'élèvent contre l'usage de brûler les corps ; comme s'ils n'étaient détruits que par la flamme , comme si le seul ravage du temps et des années ne suffisait pas pour les réduire en poudre. Eh ! qu'importe en effet pour ces corps d'être mis en pièces par les bêtes , ou engloutis dans les flots , ou ensevelis sous la terre , ou consumés par les flammes ! S'il leur reste quelque sentiment , toute sépulture est pour eux un supplice ; s'ils n'en conservent point , la plus prompte est la plus salutaire.

Par suite de l'erreur qui les abuse , ces hommes se promettent à eux seuls , après la mort , comme s'ils étaient les seuls gens de bien , une vie éternellement heureuse , et condamnent le reste des hommes , comme autant de criminels , à des supplices sans fin. Que de réflexions à joindre à celles-ci , si je n'avais hâte de finir ce discours. Les criminels , les pervers , ce sont eux-mêmes , je l'ai déjà dit , et je ne me mets plus en peine de le prouver.

Mais , quand j'accorderais qu'ils sont justes , l'opinion la plus commune , c'est que le crime comme l'innocence doit être imputé au destin. Tel est aussi votre sentiment ; car , si les autres rapportent au destin tout ce que nous faisons , vous , vous le rapportez à votre Dieu ; n'est-ce pas la même chose ? Vous dites qu'on n'est point de votre secte seulement pour

le vouloir , mais aussi par le choix de votre Dieu ; vous en faites donc un juge inique, qui punit dans l'homme l'ouvrage du destin et non celui de la volonté. Je voudrais maintenant savoir de vous comment se fera votre prétendue résurrection ; sera-ce avec des corps ? et lesquels ? est-ce avec les mêmes ou avec de nouveaux ? ou bien sans corps ? Mais sans corps , si je ne me trompe, il n'y a plus ni âme, ni sentiment, ni vie. Avec le même corps ? mais il n'existe plus, il est depuis longtemps détruit. Avec un autre ? il naîtra donc un nouvel homme ? ce n'est plus le premier qui se relève de ses ruines. Tant de générations ont passé ! depuis un si grand nombre de siècles écoulés jusqu'à nous , est-il revenu un seul homme du tombeau, du moins comme Protésilas, seulement avec un congé de quelques heures pour servir de preuve ? Ce sont là les rêves d'un cerveau malade, les consolations chimériques offertes par une poésie mensongère avec le charme des vers où se joue l'imagination ; et votre crédulité n'a pas rougi d'en faire honneur à votre Dieu.

XII. L'expérience du présent ne suffit-elle pas pour vous détromper de l'illusion de ces belles promesses et de la frivolité de pareilles espérances ? Malheureux ! apprenez par ce que vous souffrez dans la vie ce que vous avez à attendre après la mort. Vous le voyez , la plupart d'entre vous , et de votre aveu , les plus vertueux sont dans la misère , souffrent de la faim , du froid , des rigueurs d'un pénible travail , et votre Dieu le permet ou feint de ne pas s'en apercevoir : il ne veut donc pas ou il ne peut pas secourir les siens ; dès-lors il est impuissant ou injuste. Toi qui rêves une immortalité posthume , en l'attendant tu es pressé par les dangers , brûlé par la fièvre , déchiré par la douleur. Et tu ne sens pas encore ta misère ? et tu ne reconnais pas ton néant ? malheureux ! tout contre ton gré accuse ta faiblesse , et toi seul ne veux pas en convenir ?

Passons sur les maux qui sont le partage de l'humanité ;

mais ces menaces, ces châtimens, ces tortures, ces croix qu'il ne s'agit pas d'adorer mais de souffrir, ces feux que vous vous plaisez à annoncer et que vous redoutez, votre Dieu saura-t-il vous en préserver ? Où est-il, ce Dieu qui vient au secours des morts et qui ne peut secourir les vivans ? Les Romains sans son aide ne commandent-ils pas ? ne règnent-ils point ? ne sont-ils pas les maîtres du monde entier et de vous-mêmes ? Toujours inquiets, craintifs, vous vous interdites les plaisirs les plus honnêtes ; vous n'assistez point à nos spectacles, vous fuyez nos fêtes, jamais on ne vous rencontre dans nos repas publics. Nos combats sacrés, les mets offerts sur nos autels, le vin versé en libation, tout cela vous fait horreur. Vous ne croyez pas à nos dieux et vous en avez peur ; vous ne couronnez pas vos têtes de fleurs, vous ne répandez pas d'essences sur vos corps ; vous réservez les parfums pour les funérailles, vous vous faites scrupule de déposer des couronnes sur les tombeaux. Pâles, tremblans, dignes de pitié, et surtout de la commisération de nos dieux, que vous êtes à plaindre ! Infortunés, qui ne ressuscitez point, et qui, en attendant, ne vivez pas ! S'il vous reste du bon sens, de la pudeur, cessez d'interroger la marche des cieux, de vouloir deviner les secrets de la nature, les destinées du monde. Contentez-vous de regarder à vos pieds, n'est-ce pas assez pour des êtres grossiers, ignorans, barbares ; il ne vous a pas été donné de connaître les ressorts secrets des affaires humaines, à plus forte raison vous est-il refusé de discourir sur les choses divines.

XIII. Du moins prenez modèle sur Socrate, si la manie de philosopher vous possède, et s'il se trouve parmi vous quelques esprits assez élevés pour oser suivre le premier des sages. On sait la réponse qu'il fit quand on l'interrogeait sur les corps célestes : « Ce qui est au-dessus de nous, disait-il, ne nous regarde pas. » Aussi est-ce à bon droit qu'il a mérité d'être proclamé par l'oracle le plus sage des hommes ;

mais il comprenait le sens de l'oracle, il sentait que si on le plaçait au-dessus des autres, c'était moins pour avoir tout appris que pour savoir qu'il ne savait rien. La science suprême, en effet, c'est de savoir reconnaître son ignorance. Et voilà le principe d'où sont partis Arcésilas, Carnéade, et la plupart des philosophes académiciens, qui commencent si prudemment par le doute dans les plus graves questions : manière de philosopher glorieuse pour le sage, sans danger pour l'ignorant. La prudente lenteur de Simonide Mélicus n'est pas seulement à admirer, mais à suivre. Pressé par le tyran Hiéron de lui dire ce qu'il pensait des dieux, quelle était leur nature, d'abord il demanda un jour pour y réfléchir, puis deux, puis quatre; et enfin il répondit au tyran, étonné de tant de délais, que plus il approfondissait la question, plus la vérité s'obscurcissait pour lui. Mon opinion à moi, c'est qu'il faut laisser les choses douteuses pour ce qu'elles sont; et lorsque tant et de si beaux génies restent dans le doute, ne pas prendre parti si vite et si témérairement, de peur d'introduire une superstition ridicule et d'anéantir tout sentiment religieux.

XIV. Ainsi parla Cécilius; et se mettant à sourire, car la chaleur de son discours avait fait tomber sa mauvaise humeur, il ajouta : Maintenant, qu'ose répondre Octave de la race de Plaute, sans contredire le premier des boulangers s'il n'est pas le dernier des philosophes? — Cessez, lui dis-je, à propos de Plaute, de vous applaudir aux dépens d'Octave; vous ne devez pas faire trophée de votre éloquence, avant d'avoir entendu votre adversaire. D'ailleurs, ce n'est point pour la gloire, mais pour la vérité, que vous combattez ici. Votre harangue si variée et si subtile m'a vivement intéressé; mais elle m'a suggéré des réflexions d'un ordre plus élevé qui se rattachent moins à la discussion présente qu'à la manière de discuter en général. Je remarque avec peine que le talent de l'orateur et les artifices de l'éloquence embrouillent

souvent les questions les plus claires. C'est un inconvénient qui résulte, comme on le sait, de la molle facilité des auditeurs ; ils se laissent entraîner par le charme des paroles qui détournent leur attention du fond des choses, ils admettent sans choix tout ce qu'on leur dit, et arrivent à confondre le faux avec le vrai, d'autant plus aisément qu'ils ne savent pas que le vraisemblable couvre souvent le mensonge, et que ce qui paraît à peine croyable recèle la vérité. Plus ils croient facilement ce qu'on leur dit, plus ils rencontrent de gens habiles qui leur font croire tout ce qu'ils veulent. Toujours dupes de leur imprudence, au lieu de s'en prendre à la faiblesse de leur jugement, ils se plaignent que tout est incertain ; et par une erreur qui tient toujours au même fond de faiblesse, ils finissent par tout condamner ; ils préfèrent ne se prononcer sur rien, et rester dans un doute universel, plutôt que de prendre parti dans des questions qui les trompent toujours. Gardons-nous bien de poursuivre de cette haine tout raisonnement. Elle va jusqu'à faire concevoir aux plus simples je ne sais quel mépris, quelle aversion pour tous les hommes ; leur imprudente crédulité les expose à être trompés par des personnes qui leur semblaient de bonne foi ; une erreur entièrement semblable leur rend toutes les autres suspectes, et la crainte que leur inspirent les hommes pervers, ils l'éprouvent à l'égard de ceux qu'ils avaient jugés les plus vertueux.

C'est pourquoi nous sommes souvent embarrassés. Toute question à examiner se présente sous deux faces : d'un côté se trouve la vérité, mais obscure ; de l'autre, une merveilleuse subtilité qui, par l'abondance des paroles, fait l'illusion d'une démonstration solide et convaincante. Il nous faut donc ici tout peser, et avec toute la maturité possible, de manière à faire au talent sa part d'éloge, et à démêler la vérité pour l'approuver et l'adopter.

XV. — Vous manquez, reprit Cécilius, aux devoirs d'un

juge impartial; vous ne devez point, par un préambule de cette nature, affaiblir la force de mon discours; d'autant plus qu'il ne touche pas Octave, puisqu'il n'a pas encore parlé et qu'il lui trace sa ligne pour me réfuter, si toutefois il le peut.

— Si je ne me trompe, lui répondis-je, c'est dans l'intérêt de tous deux que je me suis permis ces réflexions générales, sur lesquelles tombent vos reproches. J'ai voulu faire entendre que je ne me prononcerais qu'après l'examen le plus scrupuleux, et que c'était moins la beauté des formes que la solidité du fond qui ferait pencher la balance.

Mais c'est trop longtemps partager l'attention, ainsi que vous vous en plaignez. Écoutez, dans le plus grand silence, notre cher Octave, qui s'apprête à parler.

XVI. — Je le ferai de mon mieux, reprit Octave, nous devons ici réunir nos efforts pour qu'un langage, tout de vérité, vienne, comme une onde pure, laver la tache qu'on voudrait, à force d'amères injures, imprimer sur notre front. Je ne dissimulerai point qu'au premier abord les idées de mon cher Cécilius m'ont tellement paru flotter au hasard dans le vague et dans l'indécision, qu'il m'aurait été difficile de décider si c'était son érudition qui s'embarrassait ou l'erreur qui le faisait chanceler. Tantôt il a posé en principe l'existence des dieux, tantôt il l'a remise en question. Il a varié au point que l'incertitude de ses principes laissait ma réponse plus incertaine encore, parce qu'elle ne lui offrait aucun point d'appui.

Je ne crois pas, je ne veux pas croire, qu'il y ait aucune ruse dans mon cher Cécilius. La simplicité de son caractère repousse l'astucieuse habileté du siècle. Que dirai-je donc pour le justifier à mes yeux? Comme celui qui ne sait pas le chemin direct pour aller à un endroit s'arrête incertain lorsqu'il arrive au point où ce chemin se partage en plusieurs, ainsi qu'il arrive souvent, et n'ose en choisir un ni les essayer tous;

de même l'homme qui n'a rien de fixe dans l'esprit sur la vérité, perd toute idée, ne sait plus où il est, quand on lui jette quelque doute perfide et trompeur.

Faut-il s'étonner que Cécilius, dans ce flux et reflux d'opinions humaines qui se combattent et s'excluent, se soit vu ainsi emporté, ballotté, flottant au hasard? Mais, pour le sauver de ses perplexités, je vais l'instruire et le convaincre par la réfutation même de tout ce qu'il a avancé. Je tâcherai de le suivre pas à pas, malgré tous ses écarts. Une seule vérité bien établie deviendra un point d'appui qui ne lui laissera plus ni doute ni incertitude sur le reste. Comme ce cher frère n'a pu contenir la peine, le dépit, la douleur, l'indignation qu'il éprouvait en voyant des gens pauvres, grossiers, ignorants, discourir des choses du ciel, je veux qu'il sache que tous les hommes, sans distinction d'âge, de sexe, de rang, sont nés avec l'usage de la raison et de l'intelligence; qu'ils tiennent cette aptitude, non du hasard, mais de la nature; que les philosophes eux-mêmes et les hommes célèbres par la découverte des sciences et des arts ont aussi passé pour des êtres vils, méprisables, ignorants, avant que leur génie eût livré un nom glorieux à la renommée; que nous n'avons rien reçu des riches, esclaves de leurs biens et plus accoutumés à regarder l'or que le ciel; que ce sont ces pauvres qu'on méprise qui ont découvert la sagesse et transmis la science de siècle en siècle. Le génie ne s'achète pas, il ne s'acquiert pas même par l'étude, il tient à l'âme, il naît avec elle. Il ne faut donc pas voir avec dépit, avec indignation qu'un homme, quel qu'il soit, ait son opinion, la développe, raisonne sur les choses divines. Ce n'est point l'autorité de celui qui discute, mais la vérité, objet de la discussion, qu'il faut examiner avant tout. Plus le langage est simple, plus la vérité est lumineuse. La pompe et les grâces du style sont un fard trompeur qui la déguise. C'est par elle-même qu'elle se soutient comme l'unique base de l'équité.

XVII. Je ne rejette pas le principe que Cécilius, avant tout, s'est efforcé d'établir ; c'est-à-dire que l'homme doit se connaître, s'étudier lui-même, examiner ce qu'il est, d'où il vient, pourquoi il existe ; s'il est un composé d'éléments ou un ingénieux mélange d'atomes, ou plutôt si c'est Dieu qui l'a créé, formé, animé ; voilà le terme inconnu du problème que nous ne pouvons atteindre et bien dégager, sans avoir sérieusement examiné l'ensemble. Car, dans l'univers, tout se tient, tout se lie, tout s'enchaîne, et l'on n'entend rien à la nature humaine si l'on n'a point cherché à se rendre compte de la nature divine, comme on ne peut réussir à poser les lois d'un état particulier si on ne connaît bien les lois qui régissent la grande société humaine, le monde entier. Ce qui nous distingue surtout des bêtes, c'est que nous ne sommes pas nés comme elles, courbées, inclinées vers la terre, les yeux tournés vers leur pâture, nous avons le front élevé, le regard dirigé vers le ciel, et de plus la raison et la parole par lesquelles nous pouvons concevoir, connaître, imiter Dieu. Nous serait-il permis d'ignorer les clartés divines que le ciel porte en quelque sorte à nos yeux et à tous nos sens ? Ne serait-ce pas un sacrilège, et un sacrilège des plus criminels, que de chercher dans la boue de cette terre ce que nous ne pouvons trouver que dans les sublimes régions du ciel ?

Ceux qui veulent que l'ordre si parfait de ce bel univers vienne, non d'une intelligence divine, mais du concours de certains corps rapprochés par le hasard, me semblent privés de la raison, du sentiment et même de la vue.

Quoi de plus clair, de plus manifeste, de plus éclatant, quand on élève ses regards au ciel, qu'on les abaisse au-dessous des cieux, qu'on les porte autour de soi, que l'existence de cette raison supérieure qui anime, meut, alimente, gouverne toute la nature ? Voyez le ciel ! qu'il est vaste dans son étendue ! qu'il est rapide dans sa révolution ! il est parsemé d'étoiles pendant la nuit, ou bien éclairé par le soleil

pendant le jour ; vous comprendrez alors combien est admirable , parfait , cet équilibre que le souverain modérateur sait maintenir. Voyez comme la course circulaire du soleil fait l'année ; comme la lune , par sa clarté progressive , décroissante , défaillante , mesure le mois. Que dirai-je du retour successif des ténèbres et de la lumière , qui nous donne alternativement le repos et le travail ? C'est aux astronomes à nous parler avec plus de développement des étoiles , qui règlent le cours de la navigation , ou qui ramènent le temps du labourage et des moissons.

Non-seulement il a fallu une intelligence supérieure , un ouvrier divin pour créer , pour former , pour disposer chacune de ces merveilles , il faut encore , pour les étudier , les comprendre , les apprécier , une grande force de raison et d'esprit.

Parlerai-je de la succession des saisons et des fruits , si constante dans sa variété même ? Tout ici ne révèle-t-il pas un père , un auteur divin , et le printemps avec ses fleurs , et l'été avec ses moissons , et l'automne avec ses fruits mûrs et délicieux , et l'hiver avec ses olives si nécessaires ? Tout ce bel ordre subsisterait-il longtemps s'il n'était maintenu par une raison souveraine ?

Pour que l'hiver ne régnât pas seul avec ses neiges qui nous auraient glacés , l'été avec ses feux qui nous auraient dévorés , avec quelle prévoyance le printemps et l'automne ont été placés comme milieux si justes et si sages que , dans la révolution de l'année revenant sur elle-même , le passage d'une saison à une autre est presque insensible et inaperçu.

Contemplez la mer. Elle est arrêtée par la loi écrite sur ses bords. Voyez comme toutes les plantes tirent leur vie des entrailles de la terre. Considérez l'océan : l'alternative du flux et du reflux le maintient dans une continuelle agitation. Voyez les fontaines : elles coulent sans s'épuiser. Observez les fleuves : ils vont , et rien n'arrête leur cours. Que dirai-je

de l'heureuse disposition des montagnes en droite ligne, de la pente sinueuse des collines, de la vaste étendue des plaines? Parlerai-je de la diversité des défenses chez les animaux? ceux-ci sont armés de cornes, ceux-là sont munis de dents; les uns pourvus de serres, les autres hérissés d'aiguillons; quelques-uns échappent par l'agilité de leur course, d'autres par la rapidité de leur vol. C'est surtout la beauté de la forme humaine qui atteste un Dieu pour auteur. Voyez cette stature droite, ce visage élevé, ces yeux placés au sommet comme des sentinelles, et les autres sens disposés dans le reste du corps comme dans une forteresse.

XVIII. Le détail de chaque merveille nous mènerait trop loin. Il n'est pas un seul membre dans l'homme qui n'ait sa grâce ou son utilité. Ce qui doit le plus étonner, c'est que nous avons tous le même visage, avec des traits différents. Quelle merveille que la manière de naître, que le désir de la reproduction? Ne viennent-ils pas de Dieu, l'un et l'autre? Comme la mamelle se gonfle de lait à mesure que l'enfant se développe au sein de sa mère, comme sa frêle existence se fortifie à la faveur de la nourriture abondante que lui offre ce lait! Dieu ne veille pas seulement sur l'ensemble, mais encore sur chaque partie de l'univers. La Grande-Bretagne est presque sans soleil, mais elle est réchauffée par les tièdes vapeurs de la mer répandue autour d'elle. Le Nil tempère la sécheresse de l'Égypte; l'Euphrate fertilise la Mésopotamie; l'Indus, dit-on, ensemence et arrose l'Orient. Lorsque vous entrez dans une maison et que vous y voyez tout à sa place, orné et décoré avec soin, vous pensez aussitôt que là préside un maître, supérieur à tout ce qui frappe vos regards. Ainsi, dans le palais du monde, puisque vous voyez un ciel, une terre, une providence, un ordre, une loi, croyez donc à l'existence d'un maître, d'un créateur de tout l'ensemble, plus beau, plus parfait que tous les astres, que tous les objets dont se compose cet univers. Peut-

être n'avez-vous aucun doute sur la Providence, mais pensez-vous qu'il importe plutôt d'examiner si l'empire des cieux est soumis au commandement d'un seul ou à l'autorité de plusieurs : question facile à résoudre, si l'on fait attention que les choses de la terre ont leur modèle dans les cieux. Jamais partage de royaume n'a commencé de bonne foi et n'a fini autrement qu'avec du sang.

Je laisse de côté les Perses, faisant du hennissement de leurs chevaux un augure pour arriver à l'empire. Je ne parle point des deux frères Thébains et de leur histoire, morte aujourd'hui. Elle est bien plus connue, l'histoire de ces deux autres frères, toujours en guerre pour une royauté de cabanes et de bergers. Les combats d'un beau-père et d'un gendre sont fameux dans tout l'univers. La fortune d'un si vaste empire était trop petite pour ces deux hommes. Voyez les animaux. Les abeilles n'ont qu'un roi ; les troupeaux qu'un chef ; les bœufs, les chevaux qu'un seul guide. Et vous voulez que dans le ciel la souveraineté soit divisée, que le pouvoir de l'empire éternel, le seul véritable, soit mis en pièces et partagé entre plusieurs ! N'est-il pas évident que le Dieu, auteur de tout, n'a ni commencement ni fin ; que s'il donne l'être à tous, il s'est donné l'éternité ; qu'avant ce monde, il était un monde à lui-même ; qu'il commande à tout par sa parole, qu'il règle tout par sa sagesse, qu'il accomplit tout par sa puissance ? On ne peut le voir, il est trop éclatant pour nos yeux ; ni le saisir, il est trop pur pour nos mains ; ni se le figurer, il est trop au-dessus de nos sens. Immense, infini, lui seul connaît tout ce qu'il est. Notre esprit est trop étroit pour le concevoir. Nous exprimons l'idée la plus digne de lui, lorsque nous le proclamons au-dessus de toute expression. Dirai-je ce que je pense ? Prétendre connaître la grandeur de Dieu, c'est la diminuer ; croire ne pas la diminuer, ce n'est point la connaître. Ne cherchez pas un nom à Dieu, Dieu est son nom. Les noms sont nécessai-

res, quand il existe une multitude d'êtres qu'il faut distinguer les uns des autres par des signes particuliers. Mais Dieu est seul, ce seul mot, Dieu, embrasse tout. Si je l'appelais père, vous le croiriez terrestre; roi, vous le soupçonneriez charnel; seigneur, vous le supposeriez mortel; écartez de lui ces noms d'emprunt et surajoutés, et vous entrevoyez l'éclat de sa lumière. Que dirai-je? J'ai pour moi le consentement de tous les hommes. Le peuple, quand il tend les mains vers le ciel, ne prononce que le mot Dieu. J'entends dire partout : Dieu est grand, Dieu est vrai, plaise à Dieu! Ce langage que la nature apprend au vulgaire, n'est-ce pas celui du chrétien, professant sa foi? Ceux qui veulent un Jupiter souverain ne se trompent que de nom; ils sont d'accord avec nous sur l'unité de puissance.

XIX. Mais j'entends aussi les poètes qui célèbrent un seul père des dieux et des hommes; et répètent que l'âme est telle que l'a faite ce Dieu, principe de toutes choses. Que dit Virgile, le poète de Mantoue? Quoi de plus clair, de plus vrai, ou du moins de plus près de la vérité que ces paroles : « Dès le commencement, dit-il, un souffle divin entretient la vie du ciel, de la terre, et de toutes les autres parties du monde. Cette âme répandue partout fait tout mouvoir. De là les hommes, les animaux et toutes les bêtes. » Et ailleurs, il appelle Dieu, cette âme, ce souffle. Voici ses paroles : « Dieu, dit-il, pénètre partout, au sein de la terre, des mers, dans les profondeurs des cieus. De là les hommes et les animaux, de là les pluies et les feux. » Disons-nous que Dieu soit autre chose qu'une âme, un esprit, une intelligence? Passons en revue, s'il vous plaît, les opinions des philosophes, et vous reconnaîtrez que, s'ils diffèrent de langage, ils s'entendent et s'accordent parfaitement sur le fond des choses pour établir la même idée.

Je laisse là ces anciens d'un génie encore inculte, que leurs maximes ont fait appeler du nom de sages. Commen-

çons par Thalès de Milet, celui des philosophes qui parla le premier des choses célestes. Il dit que l'eau est le principe de tout, et que Dieu est cette intelligence qui a tout fait avec l'eau ; mais que cette vertu de l'eau et de l'esprit émanée de Dieu est trop élevée, trop sublime, pour que l'homme puisse y atteindre. Vous voyez que l'opinion du premier philosophe est entièrement d'accord avec la nôtre. Anaximène, et après lui Diogène d'Apollonie, enseignent que l'air est Dieu ; ils le font immense, infini, et sous ce dernier rapport ils ont le même sentiment que nous de la Divinité. La description que fait Anaxagore, ce mouvement qu'il suppose imprimé par un esprit infini, convient parfaitement à Dieu. Le Dieu de Pythagore est aussi un esprit répandu par toute la nature, attentif à tout, et d'où tous les êtres emprunteut la vie. On sait que Xénophanes définit Dieu, l'infini uni à l'intelligence ; qu'Antisthène assigne des dieux à chaque nation, mais en reconnaît un principal pour toute la nature ; que Speusippe appelle Dieu une certaine force vitale qui gouverne tout. Parlerai-je de Démocrite, le premier inventeur des atomes ? N'appelle-t-il pas Dieu, et la nature qui envoie les images, et l'intelligence qui les reçoit ? Straton aussi appelle la nature Dieu ; et cet Epicure, qui fait des dieux oisifs, ou plutôt qui les anéantit, met cependant la nature au-dessus de tout. Aristote varie : toutefois il reconnaît une seule puissance et appelle Dieu tantôt l'esprit, tantôt le monde, quelquefois il assujettit le monde à Dieu. Héraclide n'est pas plus fixe ; malgré ses variations, il donne à Dieu une intelligence divine. Théophraste, Zénon, Chrysippe, Cléante, fort peu d'accord avec eux-mêmes, sont tous ramenés à reconnaître l'unité d'une Providence.

Cléante, parlant de Dieu, en fait tantôt un esprit, tantôt l'âme, tantôt l'air, quelquefois la raison elle-même. Zénon, son maître, veut que la loi naturelle et divine, ou l'éther, ou bien la raison, soit le principe de tout ; et quand il dit

que Junon est l'air, Jupiter le ciel, Neptune la mer, Vulcain le feu, et qu'il fait voir aussi des dieux dans les autres éléments, il réfute et confond victorieusement l'erreur publique de l'idolâtrie. Chrysippe dit presque la même chose. Il considère Dieu comme une force divine, une nature rationnelle, le monde lui-même, ou l'inévitable destin. Il imite Zénon dans ses interprétations physiologiques des fables d'Hésiode, d'Homère, d'Orphée. Vous trouvez dans Diogène de Babylone le même système pour expliquer l'enfantement de Jupiter, la naissance de Minerve et les autres événements de cette nature, dont il fait des noms de choses plutôt que des divinités. Xénophon déclare qu'on ne peut savoir la manière d'être du vrai Dieu, qu'il ne faut donc pas chercher à la connaître. Ariston de Chios enseigne qu'elle est incompréhensible. Tous deux ont eu le sentiment de la majesté divine, par là même qu'ils ont désespéré de la comprendre. Le langage de Platon sur Dieu, pour la pensée comme pour l'expression, est plus clair et plus positif. Il serait vraiment divin, si le mélange de quelques idées politiques ne venait l'affaiblir. Aux yeux de Platon, dans le *Timée*, Dieu, par son nom même, est le père du monde, le créateur de l'âme, l'architecte du ciel et de la terre. Il apprend avant tout que, s'il est difficile de le connaître à cause de son incroyable et infinie puissance, il est impossible d'en parler publiquement lorsqu'on l'a connu. Ce langage est presque le nôtre. Nous reconnaissons un seul Dieu, nous disons qu'il est l'auteur de toutes choses, et nous n'en parlons jamais en public, à moins qu'on ne nous interroge.

XX. Je viens de passer en revue les opinions de presque tous les philosophes, dont le plus beau titre de gloire est d'avoir, sous des noms divers, reconnu un seul Dieu; d'où il résulte, pour tout homme qui pense, que les Chrétiens d'aujourd'hui sont des philosophes, ou que les philosophes d'autrefois étaient des Chrétiens.

Si le monde est gouverné par une Providence et conduit par la volonté d'un seul Dieu, comme nous venons de le prouver, il ne faut pas qu'une antiquité ignorante, émerveillée de ses fables et séduite par elles, nous entraîne dans ses égarements, puisqu'elle est réfutée par ses propres philosophes qui, avec la sanction du temps, ont encore l'avantage de la raison. Nos pères ont été si faciles à recevoir toutes sortes de mensonges, qu'ils ont admis, avec une inconcevable crédulité, les prodiges les plus absurdes, tels qu'une Scylla à plusieurs corps, une chimère à différentes formes, une hydre sans cesse renaissante de ses fécondes blessures, des centaures, hommes et chevaux tout ensemble. Ils accueillait avec avidité toutes les fictions de la renommée. Que dirions-nous de ces rêves d'une vieille déliante, de ces métamorphoses d'hommes en oiseaux, en bêtes, en arbres, en fleurs? certes, si elles s'étaient jamais faites, elles se feraient encore; et dès-lors qu'elles ne peuvent se faire, c'est une preuve qu'elles n'ont jamais été possibles. Nos ancêtres ont été tout aussi crédules, tout aussi imprudents dans leur grossière simplicité, lorsqu'ils ont adopté leurs dieux. Ils ont rendu un culte religieux à leurs rois; ils ont voulu les contempler dans leurs images, après leur mort, et conserver leur mémoire dans leurs statues; et les objets de leur consolation sont devenus à leurs yeux des êtres sacrés. Avant que le monde fût ouvert au commerce, que les nations eussent mêlé leur culte et leurs mœurs, chaque peuple honorait, comme un citoyen digne de mémoire, ou son fondateur, ou un capitaine célèbre, ou une reine pudique, supérieure à son sexe, ou un bienfaiteur, ou l'inventeur de quelque art utile. Par ce moyen, on donnait une récompense aux morts et un exemple à la postérité.

XXI. Lisez les récits des historiens et les écrits des philosophes, et vous serez, comme moi, frappé de cette vérité. Evhémère montre très-bien que toutes ces divinités sont des

hommes déifiés pour leurs vertus ou leurs bienfaits ; il rappelle le jour de leur naissance, leur patrie, leurs tombeaux ; il fait ainsi l'histoire des dieux de chaque province. Il nous parle d'un Jupiter de Crète, d'un Apollon de Delphes, d'une Isis de Pharos, d'une Cérès d'Eleusis. Prodicus nous apprend qu'on a mis au rang des dieux les hommes qui, par leurs voyages ou leurs découvertes en agriculture, avaient rendu de grands services à l'humanité. Persée, dans ses recherches philosophiques, fait les mêmes observations. Il appelle du même nom, et les fruits récemment découverts, et les hommes qui en firent la découverte, comme on le voit par ce langage d'un poète comique : Vénus languit sans Bacchus et Cérès. Le grand Alexandre de Macédoine écrit à sa mère, dans un ouvrage remarquable, qu'un prêtre égyptien, intimidé par sa puissance, lui avait dévoilé ce secret, que leurs dieux n'étaient que des hommes ; il place Vulcain à la tête de tous ces hommes défiés, et ensuite la famille de Jupiter. Voyez le sistre d'Isis changé en hirondelle, le tombeau vide de Sérapis ou Osiris, dont les membres furent dispersés. Considérez enfin et les sacrifices et les mystères, et vous apprendrez quels furent les événements tragiques, la mort, les funérailles, les gémissements, les plaintes de ces tristes dieux. Isis, avec son Cynocéphale et ses prêtres rasés, pleure, regrette, cherche partout son fils qu'elle a perdu. Les prêtres isiaques, dans leur affliction, se frappent la poitrine et imitent la douleur d'une mère éplorée. L'enfant se retrouve, et aussitôt Isis se réjouit, ses prêtres tressaillent de joie, Cynocéphale, auteur de la découverte, en est tout fier. Ainsi, tous les ans, ils ne cessent de perdre ce qu'ils trouvent et de retrouver ce qu'ils perdent. N'est-il pas ridicule de pleurer ce qu'on adore et d'adorer ce qu'on pleure ?

Ce culte, autrefois sacré en Egypte, l'est maintenant à Rome. Cérès, portant un flambeau allumé, errant çà et là, entourée de serpents, cherche, le cœur plein de trouble et

d'anxiété, sa fille Proserpine, enlevée par surprise et déshonorée. Voilà les mystères d'Eleusis; ceux de Jupiter que sont-ils? Une petite chèvre est sa nourrice. Il est dérobé à l'avidité de son père, qui veut le dévorer. Les corybantes font retentir leurs cymbales, pour que le père n'entende pas les cris de l'enfant. J'ai honte de parler de Cybèle du mont Didyme, qui, vieille et difforme (elle était déjà mère de plusieurs dieux), et ne pouvant attirer entre ses bras l'amant adultère, trop malheureusement cher à son cœur, le mutila pour en faire un dieu eunuque. Voilà pourquoi les eunuques et les prêtres de Cybèle l'adorent par le supplice de cette mutilation. Car ce sont là des supplices véritables plutôt que des sacrifices.

Que dirai-je de la forme et de la figure de vos dieux? Elles en montrent tout le ridicule et l'infamie? Vulcain est un dieu boiteux et débile; Apollon, après tant de siècles, est imberbe; Esculape a une forte barbe, quoique fils d'Apollon, toujours jeune; Neptune a les yeux verts; Minerve les a bleus; les yeux de Junon sont ceux d'un bœuf; Mercure a des ailes aux talons; Pan, des pieds crochus; Saturne, des pieds chargés de fers; Janus, deux visages, comme s'il voulait marcher à reculons; Diane la chasseresse, une robe retroussée; Diane d'Ephèse, de nombreuses et grosses mamelles; Diane Trivia, trois têtes et plusieurs mains qui en font un monstre. Que dirai-je de votre Jupiter? On le représente tantôt barbu, tantôt sans barbe. S'appelle-t-il Hammon? il a des cornes; Capitolin? il porte des foudres; Latiaris? il est couvert de sang; Férétrien? on ne peut l'approcher. A quoi bon l'énumération de tous vos Jupiters? Il suffit de dire: Autant de noms, autant de monstres. Pour briller sous le nom de vierge, parmi les feux célestes, Erigone se pend; pour vivre, les Dioscopes meurent tour à tour; pour se relever dieu, Esculape se fait foudroyer; pour dépouiller l'homme, Hercule se brûle sur le mont Œta.

Voilà les absurdités et les erreurs dont nous avons hérité de l'ignorance de nos pères. Le grand malheur, c'est qu'elles sont devenues le fond même de nos études et de notre éducation. Nous nous en pénétrons surtout par la lecture des poètes, dont l'autorité a fait à la cause de la vérité un tort qu'on ne saurait exprimer. Ce n'est pas sans raison que Platon bannit de sa république, qui n'existe que dans ses livres, le fameux Homère ; mais toutefois après l'avoir comblé d'éloges et chargé de couronnes. Dans sa guerre de Troie, ce poète, plus qu'aucun autre, a trop assimilé vos dieux aux hommes, bien que ce ne soit ici qu'un jeu de son esprit. Il les a divisés en deux camps qu'il met aux prises. Il blesse Vénus, il enchaîne le dieu Mars, il fait couler son sang, il l'oblige à fuir. Il montre Jupiter délivré par Briarée des autres dieux qui voulaient le garotter, pleurant en pluie de sang son fils Sarpédon, qu'il ne peut arracher à la mort, embrasé d'amour par la ceinture de Vénus et plus épris de Junon que d'aucune de ses amantes adultères. Ailleurs, Hercule transporte des fumiers hors d'une étable ; Apollon fait paître les troupeaux d'un roi appelé Admète ; Neptune relève des murailles pour un certain Laomédon, et, maçon infortuné, il se voit frustré du fruit de son travail. Dans un autre poète, on forge, sur une enclume, les foudres de Jupiter et les armes d'Enée, comme si le ciel, les foudres, les éclairs n'existaient pas longtemps avant que Jupiter reçût le jour dans l'île de Crète, comme si un cyclope pouvait imiter les flammes de la véritable foudre, comme si ce Jupiter ne devait pas les craindre. Que dirai-je de cet adultère de Vénus et de Mars, mis au grand jour ; de cette infâme passion de Jupiter pour Ganimède, consacrée dans le ciel ? On a sans doute inventé, transmis toutes ces turpitudes, pour concilier au crime une autorité divine. Par le charme trop séduisant de ces mensonges et de ces fictions, on corrompt l'esprit des enfants, où se fortifie et se conserve jusque dans un âge très-

avancé l'impression profonde laissée par ces fables. Ces infortunés vieillissent dans leurs préjugés ; et , ne voyant rien au-delà , ils n'arrivent point à la vérité , qui se présente toujours à ceux qui la cherchent.

Que Saturne, le père de cette race , de cet essaim de dieux , n'ait été qu'un homme, tous les auteurs de l'antiquité , grecs et romains, l'attestent. Nous l'apprenons de Népos et de Cassius, dans leur histoire ; Thallus et Diodore l'ont dit aussi. Ce Saturne, fuyant la Crète pour échapper à la fureur de son fils, aborda en Italie, où il fut accueilli par Janus. Grec d'origine , et poli par les arts , il en enseigna plusieurs à ces peuples incultes et ignorants ; il leur apprit à tracer des lettres , à marquer la monnaie d'une effigie , à forger des instruments. Il voulut que la contrée qui lui avait offert un asile fût appelée Latium, parce qu'elle l'avait caché.

C'est de lui que la ville de Saturnie prit son nom , comme Janiculum prit celui de Janus ; l'un et l'autre voulant laisser à la postérité un long souvenir. Saturne est donc un homme qui fuit , un homme qui se cache ; c'est le père d'un homme et le fils d'un homme. S'il fut appelé fils du ciel et de la terre, c'est qu'il vécut en Italie sans parents connus , comme aujourd'hui nous disons tombés du ciel ceux qui nous arrivent soudainement , et sortis de la terre, les inconnus qui nous paraissent d'une origine ignoble. Jupiter, son fils, régna sur la Crète ; là il eut des enfants, là il mourut. On visite encore l'ancre de Jupiter ; on montre encore son tombeau , et sa mortalité est mise au grand jour par la nature des sacrifices qu'on lui offre.

XXIII. Il est inutile, je crois , de descendre à chacun des autres dieux en particulier , et de développer toute la suite de cette prétendue race divine, puisque la mortalité prouvée dans les pères a passé , par l'ordre même de la succession , dans le sang des fils , à moins que vous n'en fassiez des dieux après leur mort. Ainsi Romulus est Dieu, grâce

au parjure de Proculus; ainsi Juba est Dieu, grâce à la volonté des Maures; ainsi des autres dieux qui furent déifiés de la sorte, et dont la consécration est moins une preuve de divinité qu'un dernier honneur rendu à leur autorité finie. Assurément, c'est bien contre leur gré qu'on leur donne ce titre; ils aimeraient mieux rester hommes; quelques vieux qu'ils soient, il craignent de devenir dieux. Un Dieu n'est pas mortel, dès-lors on ne peut faire un dieu de celui qui n'est plus, ni de ceux qui sont nés de lui, puisque tout ce qui naît doit mourir.

Un être divin n'a ni commencement ni fin. Si ces dieux sont nés autrefois, pourquoi n'en voyons-nous plus naître aujourd'hui? Est-ce que Jupiter est trop vieux, Junon, stérile; Minerve aurait-elle blanchi sans devenir mère? ou plutôt, toute cette génération de dieux n'a-t-elle pas fini dès qu'on a cessé de croire à toute ces fables? Au reste, si les dieux pouvaient s'engendrer les uns des autres, il n'y aurait pas de raison pour qu'ils finissent; dès-lors nous aurions plus de dieux qu'il n'existe d'hommes; l'air, le ciel ne pourraient pas plus les contenir que la terre les porter. Il est donc certain que tous ces dieux sont des hommes, puisque nous lisons leur naissance dans l'histoire, et que nous connaissons leur mort.

Doutez-vous que le peuple ne prie, n'adore publiquement leurs statues qu'il voit consacrées? L'imagination de la multitude ignorante n'est-elle pas égarée par la beauté des formes qu'elles tiennent de l'art, éblouie par l'éclat de l'or, émerveillée par le brillant que leur prête la blancheur de l'argent et de l'ivoire?

Si on voulait considérer comment se fabriquent tous ces simulacres, on rougirait d'avoir eu peur d'une matière habilement déguisée par l'ouvrier pour devenir un Dieu. Ce dieu de bois, reste peut-être d'un bûcher ou d'un gibet, est dressé, taillé, raboté, scié. Ce Dieu d'or ou d'argent n'est

souvent, comme celui que fit faire un certain roi d'Égypte, qu'un vase immonde forgé, frappé à coups de marteaux, et qui reçoit sa figure sur une enclume. Pierre, il est taillé, sculpté, poli avec soin par un homme impur; il ne sent ni l'injure de sa naissance, ni les honneurs qui lui viennent ensuite de votre piété. Mais peut-être que, bloc de pierre, ou morceau de bois, ou lingot d'argent, il ne peut encore faire un Dieu; quand le devient-il? Voilà qu'on le fond, qu'on le taille, qu'on le sculpte; Attendez, ce n'est pas encore un Dieu; on le soude, on l'élève, on le met en place; est-il Dieu? non pas encore; mais on le pare, on le consacre, on le prie; ah! le voilà Dieu enfin, puisque l'homme le veut et en fait l'inauguration.

XXIV. Combien les animaux muets, par le seul instinct de la nature, sont plus justes appréciateurs de vos dieux? Je veux parler ici des rats, des hirondelles, des milans; ils les savent insensibles, alors ils les rongent, ils sautent dessus, ils s'y perchent, et si vous ne les chassez, ils feraient leurs nids dans la bouche même de ces dieux. Les araignées leur couvrent le visage de leurs toiles, elles en suspendent les fils à leur tête. Vous les nettoyez, vous les frottez, vous les grattez, tant vous soignez, tant vous protégez les dieux de votre façon! Aucun de vous ne se dit qu'il faut connaître Dieu avant de l'adorer. Vous vous hâtez, en aveugles, d'obéir à vos pères; vous aimez mieux embrasser l'erreur commune que d'écouter votre raison; vous craignez sans connaître. Dans l'or et l'argent, on a consacré l'avarice; de vaines statues sont devenues des êtres importants, grâce à leur forme.

Ainsi est née la superstition romaine. Et dans les rites dont se compose le culte, si vous les passez en revue, combien vous en trouverez qui font rire, combien qui font pitié? Parmi vos prêtres, les uns courent nus çà et là au fort de l'hiver; d'autres marchent gravement, la tête couverte d'un

bonnet, portant aux bras de vieux boucliers, se déchirant la peau, promenant des dieux qui demandent l'aumône le long des rues. Ce temple ne peut s'ouvrir que deux fois par an. Dans cet autre on ne peut mettre le pied sans crime. Quelques-uns sont interdits aux hommes; ceux-là cessent d'être sacrés par la présence d'une femme; qu'un esclave se trouve à certaines cérémonies, c'est un sacrilège qui demande expiation.

Telle statue ne peut être couronnée que par une femme qui n'a connu qu'un mari; telle autre par une femme plusieurs fois mariée. On cherche avec grande dévotion celle qui compte le plus d'adultères. Que dirai-je de celui qui fait des libations de son propre sang, et qui prie par les blessures dont il se couvre? ne lui vaudrait-il pas mieux être profane que religieux à ce prix? Ceux qui se mutilent n'offensent-ils pas les dieux qu'ils pensent apaiser? Car si vos dieux voulaient des eunuques, ils pourraient en créer et vous dispenser d'en faire. Ne voit-on pas que ce sont des esprits malades, des hommes dépourvus de sens et de raison, qui donnent dans ces folies; que ceux qu'elles égarent se prêtent un mutuel appui. En effet, l'erreur commune ne cherche son excuse que dans la multitude des esprits égarés.

XXV. Ainsi, selon vous, cette superstition-là même aurait fondé, accru, affermi l'empire romain, et c'est moins par la valeur que par la religion et la piété qu'il serait devenu puissant. Oui, sans doute, l'équité romaine a jeté un grand et noble éclat sur le berceau de cet empire.

Rassemblés d'abord par le crime, n'est-ce point à la faveur de l'effroi que répandait leur férocité, que les Romains durent leur accroissement? Une première populace s'attroupe dans une caverne; là, de toutes parts, accourent des brigands, des scélérats, des incestueux, des assassins, des traîtres. Romulus, leur maître et leur chef, pour avoir sur eux la supériorité du crime, commet un fratricide. Voilà le no-

ble début de cette pieuse cité. Bientôt après elle enlève, elle trompe, elle déshonore, sans aucune pudeur, des filles étrangères, fiancées et promises, de jeunes femmes déjà mariées.

C'est à leurs parents, c'est-à-dire à ses beaux-pères, qu'elle déclare une guerre impie. Elle se hâte de verser le sang auquel elle vient de s'unir. Quoi de plus sacrilège, de plus hardi, de plus audacieux, que cette assurance dans le crime ! Chasser leurs voisins de leur territoire, détruire les villes d'alentour, avec leurs temples et leurs autels, opprimer les captifs, s'accroître par la ruine et par le brigandage, telle a été la politique de Romulus, des autres rois et des chefs qui vinrent après.

Ainsi, tous ce que les Romains occupent, adorent, possèdent, est le fruit de l'audace. Leurs temples sont bâtis avec les débris des villes, les dépouilles des dieux, le sang des prêtres. Adopter les religions vaincues, les révéler captives après la victoire, c'est leur insulter et les mépriser. Adorer ce qu'on a pris à main armée, c'est consacrer le sacrilège et non des dieux. Pour les Romains autant de triomphes, autant d'impiétés ; autant de trophées sur les nations, autant de dépouilles sur les dieux. Ils furent grands non pour avoir été religieux, mais impunément sacrilèges : et comment, dans les batailles, pouvaient-ils compter parmi leurs protecteurs des dieux auxquels ils avaient fait la guerre, qu'ils n'adoraient qu'après avoir atteint le but de leur désir, c'est-à-dire les avoir vaincus ; que peuvent pour vous ces dieux qui n'ont pu soutenir contre vos armes leurs propres adorateurs ? Vos dieux indigènes, nous les connaissons tous. N'est-ce pas Romulus, Picus, Tibérinus, Censur, Pilumnus ? Picumnus Tatius inventa Cloacine et l'adora. A celle-ci Hostilius ajouta la Pâleur et la Crainte. Bientôt après, je ne sais quel autre défia la Fièvre. Et voilà les protecteurs de Rome, la superstition, les maladies et les maux ! Assurément on

peut encore ranger parmi ces derniers, et compter au nombre de vos divinités, Acca Laurentia et Flora, ces deux infâmes prostituées. Oui, sans doute, ces dieux vous ont aidé à étendre votre empire, et à vaincre les dieux adorés des nations étrangères. Peut-on supposer que vous ayez eu pour vous, contre ces peuples, le Mars de la Thrace, le Jupiter de Crète, la Junon d'Argos, de Samos et de Carthage; la Diane de la Tauride, la Cybèle du mont Ida, enfin les monstres plutôt que les dieux de l'Égypte, à moins, peut-être, qu'ils n'aient trouvé chez vous des vierges plus chastes, des prêtres plus saints? Mais, n'a-t-on pas puni dans plusieurs de vos vierges, comme un inceste horrible, le commerce sacrilège qu'elles ont eu avec des hommes, à l'insu de Vesta leur déesse; les autres doivent leur impunité non à une chasteté mieux gardée, mais à une impudicité plus heureuse, et n'est-ce pas dans vos temples, entre vos autels, que vos prêtres fixent le prix du crime, trafiquent de l'honneur des femmes, méditent des adultères?

Vous trouverez plus souvent dans la cellule de vos prêtres, que dans l'asile même de la prostitution, la débauche brûlante de feux impudiques et livrée à toutes les infamies. Avant vous, sous la conduite de la Providence, les Assyriens, les Mèdes, les Perses, les Grecs même et les Égyptiens, n'ont-ils pas longtemps régné sans avoir ni pontifes, ni arvales, ni saliens, ni vestales, ni augures, ni de ces poulets en cage dont l'appétit ou le dégoût réglait le sort de l'empire.

XXVI. Je viens maintenant à ces augures, à ces auspices que vous avez recueillis avec tant de soin, et présentés comme toujours négligés avec repentir, observés avec avantage.

Clodius, Junius, Flaminius, perdirent leur armée, dites-vous, parce qu'ils ne jugèrent pas à propos d'attendre le trépigement accoutumé des poulets, quand on leur jette du

blé. Quoi donc ! est-ce que Régulus, fidèle observateur des augures, ne fut pas fait prisonnier ? Mancinus respecte la religion, et tombé au pouvoir de l'ennemi, il passe sous le joug. Paul-Emile trouve les poulets très-avides, et n'en périt pas moins avec la plus grande partie du peuple romain dans les plaines de Cannes. César méprise les augures et les auspices opposés à son passage en Afrique avant l'hiver ; et la mer lui devient plus favorable, la victoire plus facile. Que n'aurais-je pas à vous dire des oracles ! Amphiaräus prédit ce qui doit lui survenir après sa mort, et ne prévoit pas que sa femme le trahira pour un collier. L'aveugle Tirésias lit dans l'avenir, et ne voit pas le présent. Ennius forge, au sujet de Pyrrhus, les réponses d'Apollon Pythien, lorsqu'Apollon avait déjà depuis longtemps cessé de faire des vers. Cet oracle, si adroit et si ambigu, n'a-t-il pas défailli depuis que les hommes sont plus instruits et moins crédules ? Aussi Démosthènes, qui savait bien que toutes les réponses étaient arrangées, se plaignait que la pythie philippisait. Souvent, me direz-vous, ces auspices et ces oracles ont rencontré la vérité. Je pourrais vous répondre que le hasard peut parfois sembler fort habile et deviner juste à travers une foule de mensonges. Mais j'irai à la source d'erreur et de corruption d'où s'élève le nuage ; j'essaierai d'aller au fond et de le montrer au grand jour.

Il existe des esprits impurs, errants dans l'espace, et de la hauteur des cieux abaissés aux passions fangeuses de la terre. Ces esprits, depuis qu'ils ont perdu la pureté de leur essence, et que le vice est devenu leur élément, ne cessent, pour se consoler de leur malheur, d'y entraîner les autres. Perdus, ils cherchent à perdre ; corrompus, ils veulent répandre l'erreur et la corruption ; séparés de Dieu, ils s'efforcent de nous en éloigner par les religions mauvaises qu'ils introduisent. Que ces esprits soient des démons, les poètes le disent, les philosophes l'enseignent. Socrate surtout l'a reconnu, lui

qui s'était mis aux ordres d'un démon familier, pour les suivre dans tout ce qu'il avait à faire ou à éviter. Les magiciens non-seulement connaissent les démons, mais ils font par eux tout ce qui joue le miracle. Sous leur inspiration et leur influence, ils opèrent certains prestiges, comme de faire voir ce qui n'est pas, ou d'empêcher de voir ce qui est. Hostonès, le premier des magiciens par les œuvres et le langage, s'exprime sur le vrai Dieu avec la majesté qui lui convient, et reconnaît des anges qui sont ses ministres et ses envoyés; il les montre près de son trône dans un si profond respect, qu'au moindre signe de sa tête, au moindre de ses regards, ils tremblent et frissonnent.

Le même magicien nous apprend qu'il existe des démons terrestres, errants çà et là, ennemis du genre humain. Platon, qui trouve si difficile de découvrir le vrai Dieu, reconnaît sans peine des démons et des anges; dans son dialogue du Banquet, il cherche à définir leur nature: il veut qu'elle tienne le milieu entre les substances périssables et les natures immortelles; c'est-à-dire entre le corps et l'esprit, qu'elle soit un mélange de terre et de vapeurs légères. « C'est d'elle, ajoute-t-il, qu'émane l'amour, qu'il se forme et se glisse dans les cœurs, soulève les sens, remue les passions, allume l'ardeur des désirs. »

Or, ces esprits impurs, c'est-à-dire les démons, ainsi que l'ont montré les magiciens, les philosophes et Platon lui-même, se tiennent cachés sous les statues et les idoles que vous consacrez. Par leur inspiration, elles acquièrent, pour ainsi dire, l'autorité d'une divinité présente. Tantôt ils entrent dans vos devins ou habitent vos temples; tantôt ils animent les entrailles des victimes, conduisent le vol des oiseaux, dirigent les diverses espèces de sorts et rendent des oracles enveloppés de mensonges. Car ils trompent et sont trompés, soit qu'ils ne voient pas clairement la vérité, ou que la voyant, ils n'osent la publier contre eux-mêmes. Du

ciel, ils vous rabaissent vers la terre ; du vrai Dieu, ils vous détournent vers les choses matérielles. Ils troublent la vie, inquiètent le sommeil ; esprits subtils et déliés, ils se glissent furtivement dans les corps, les dérangent par les maladies, effraient les imaginations, torturent les membres, afin de nous forcer à les adorer, et après s'être engraisés du sang des victimes et de l'odeur de leur chair placée sur des autels, ils paraissent avoir guéri ceux auxquels ils cessent de nuire. Ils sont eux-mêmes ces furieux que vous voyez courir dans les rues et ces devins qui se roulent à terre, s'agitent comme des bacchantes et font tant de folies dans vos temples ! Le sujet de la fureur est différent, mais l'inspiration démoniaque est la même. D'eux encore vient ce que vous avez dit de Jupiter redemandant en songe les jeux oubliés, des dioscôres vus à cheval, de la barque suivant la ceinture d'une matrone ; la plupart d'entre vous n'ignorent pas que les démons le disent eux-mêmes et ne s'en cachent pas, toutes les fois que nous les chassons des corps ou par la torture de nos paroles, ou par la ferveur de nos prières. Saturne, Sérapis, Jupiter, et tout ce que vous adorez de démons, vaincus par la douleur, déclarent ce qu'ils sont en présence même des vôtres, et n'osent mentir pour couvrir leur confusion. Vous les avez pour témoins, ils déposent contre eux en faveur de la vérité. Adjurés au nom du seul et vrai Dieu, les malheureux frissonnent involontairement dans les corps qu'ils possèdent ; ils en sortent brusquement ou s'en retirent peu à peu selon que la foi du patient favorise leur fuite, ou selon le bon plaisir de celui qui le guérit. Aussi fui-ent ils précipitamment l'approche des Chrétiens, qu'ils attaquaient de loin autrefois par votre ministère dans les assemblées ; et comme il est naturel de haïr ceux que l'on redoute, et de leur nuire si on le peut, ils se glissent dans l'esprit d'un vulgaire ignorant, et la crainte leur fait semer des haines secrètes contre nous ; c'est ainsi qu'ils s'emparent des âmes, qu'ils assiègent les

cœurs, afin qu'on nous haïsse avant de nous connaître, de peur qu'après nous avoir connus, on ne puisse s'empêcher de nous imiter, ou se résoudre à nous condamner.

XXVIII. Quoi de plus inique que de juger comme vous le faites ce qui est nouveau pour vous, ce que vous ne connaissez pas. Nous aussi nous avons été ce que vous êtes; dans notre aveuglement, dans notre stupide ignorance, nous pensions comme vous. Nous croyions que les Chrétiens adoraient des monstres, dévoraient des enfants, mêlaient l'inceste à leurs festins. Nous ne faisons pas attention que ces fables monstrueuses, soufflées par les démons, n'avaient jamais été ni examinées ni prouvées, que depuis si longtemps personne n'avait trahi le secret, lorsqu'on pouvait compter sur le pardon du crime et sur la récompense de la révélation; que telle est l'innocence des Chrétiens, que lorsqu'ils sont les accusés, loin de rougir et d'avoir peur, ils regrettent de ne l'avoir pas été plus tôt! Les sacrilèges, les incestueux, et même les parricides, trouvaient en nous des avocats et des défenseurs. Pour les Chrétiens, nous ne pensions pas même qu'on dût les écouter. Dans notre barbare pitié, nous sévissions avec plus de rigueur, nous les torturions pour les obliger à nier ce qu'ils confessaient et les dérober à la mort par ce désaveu. Ainsi, l'usage de la torture à leur égard était renversé; elle ne cherchait plus à arracher la vérité, elle forçait au mensonge. Si un Chrétien plus faible que les autres se laissait vaincre à la douleur, au milieu des angoisses du supplice, et désavouait sa religion, nous prenions son parti comme si, pour avoir abjuré le nom qu'il porte, il s'était lavé de tous ses crimes. Ne voyez-vous pas maintenant que nous avons pensé comme vous, et fait tout ce que vous faites aujourd'hui? Cependant, si la raison, et non l'inspiration du démon, présidait à ces jugements, il faudrait contraindre les Chrétiens, non à dire qu'ils ne le sont pas, mais à confesser leurs incestes, leurs infamies, leurs sacrilèges, leurs infan-

ticides. Voilà les fables dont les mêmes démons rebattent sans cesse les oreilles de la multitude, pour exciter contre nous l'horreur et l'exécration. Rien ici ne doit étonner. Comme la renommée, qui se nourrit des bruits semés dans le peuple, meurt en présence de la vérité, que font les démons? Ils sèment, ils alimentent sans cesse la calomnie. Alors vous entendez répéter cette fable absurde que nous adorons comme un dieu la tête d'un âne. S'il faut être insensé pour se faire un pareil culte, ne faut-il pas être plus insensé encore pour le croire, à moins qu'il ne soit question de vous, qui, dans les étables, consacrez tous les ânes avec votre déesse Epone; de vous, qui les dévorez pieusement avec Isis; de vous, qui tout à la fois immolez et adorez des têtes de bœufs et des têtes de moutons; de vous, enfin, qui placez dans vos temples des dieux moitié hommes et moitié boues, des dieux à visage de chien ou de lion. Ne faites-vous pas paître et n'adorez-vous pas le bœuf Apis avec les Egyptiens? Condamnez-vous leurs sacrifices en l'honneur des serpents, des crocodiles, des oiseaux et d'autres bêtes? La superstition ne va-t-elle pas jusqu'à punir de mort l'homme qui tuerait un de ces dieux? Ces mêmes Egyptiens, ainsi que plusieurs d'entre vous, ne redoutent pas moins leur Isis que l'âpreté des oignons; leur Sérapis, que le bruit indécent qui sort de l'homme. L'inventeur de la fable qui nous fait adorer le phallus d'un prêtre, nous impute ses propres infamies. Un pareil culte conviendrait mieux, je pense, chez des hommes hideusement impudiques, où les deux sexes prostituent tous leurs membres, où l'extrême lubricité s'appelle savoir vivre, où l'on envie la licence des courtisanes, où l'impureté des embrassements se porte à des horreurs qu'on ne saurait décrire, où la langue est immonde lors même qu'elle se tait, où l'on éprouve toute la lassitude de l'impudicité avant d'en ressentir la honte. Chose affreuse! Les infâmes commettent un crime que l'âge le plus tendre ne

pourrait souffrir , que la tyrannie la plus dure n'oserait imposer !

XXIX. Pour nous , il ne nous est pas même permis d'écouter ces horreurs. Plusieurs d'entre nous trouvent honteux que nous en parlions quand il s'agit de nous défendre. Ce que vous imputez à des hommes chastes et pudiques nous paraîtrait impossible si vous n'en offriez pas des exemples.

Vous nous reprochez d'adorer un criminel sur la croix. Vous êtes bien loin de la vérité , si vous pensez qu'un homme ait pu se faire adorer des Chrétiens , ou qu'un scélérat ait pu mériter qu'ils le crussent Dieu.

Qu'il est à plaindre celui qui place sa confiance dans un mortel ? il perd tout avec ce mortel. Nous laissons cette folie aux Egyptiens. Ils choisissent un homme parmi eux et l'adorent. Ils le consultent dans toutes leurs entreprises ; ils le supplient dans toutes leurs prières ; ils immolent des victimes en son honneur. Et cet homme , dieu pour les autres , est toujours , qu'il le veuille ou ne le veuille pas , homme pour lui-même ; s'il peut tromper la bonne foi d'autrui , il ne saurait tromper la sienne. Une basse et honteuse flatterie ne se borne pas à donner aux rois et aux princes les noms de grand , d'illustre , ainsi qu'il est permis ; elle les appelle des dieux , comme si l'honneur , pour le grand homme , n'était pas l'hommage le plus vrai , et l'amour , pour l'homme de bien , le tribut le plus doux.

Ils invoquent donc la divinité de ces hommes , ils tombent à genoux devant leurs images , ils implorent leur génie , disons mieux , leur démon. Ils trouvent plus sûr de se parjurer par le nom de Jupiter que par celui de leurs rois.

Nous n'adorons ni ne désirons la croix ; mais vous qui , du bois , faites des dieux , peut-être adorez-vous aussi des croix de bois comme faisant partie de ces dieux. Et que sont vos étendards , vos drapeaux , les enseignes de vos légions , si-

non des croix dorées et chargées d'ornements? Vos trophées de la victoire ne présentent pas seulement la forme d'une croix, mais encore l'image d'un crucifié. Une image bien naturelle de la croix se trouve dans le navire qui fend l'onde avec ses voiles déployées, ou qui glisse doucement avec les rames en repos sur ses bords. Dressez-vous un joug, vous représentez une croix. Vous la représentez encore lorsque, les mains étendues, vous invoquez Dieu dans la sincérité de votre âme. La représentation de la croix est donc une expression qui se trouve dans la nature, ou qui fait le fond de votre culte.

XXX. Je veux arriver maintenant à ceux qui disent ou qui pensent que l'initiation, chez les Chrétiens, se fait par le sang et par le meurtre d'un enfant. Pouvez-vous croire que parmi nous, un corps si tendre, si délicat, soit destiné à des coups assassins; que ce premier sang d'une créature si jeune, d'un être qui est à peine un homme, trouve quelqu'un qui veuille le faire jaillir, le verser, le boire? Nul autre ne peut le croire que celui qui peut l'oser. Mais je vous vois tantôt exposer aux bêtes féroces, aux oiseaux de proie, vos enfants nouveaux-nés; tantôt, par un genre de mort affreux, par la strangulation, leur ôter la vie. Il est des femmes parmi vous qui, à l'aide de certains breuvages, font mourir dans leurs entrailles l'homme encore en germe, et deviennent infanticides avant d'être mères. Grâce aux leçons de vos dieux, du ciel jusqu'à vous descendent ces forfaits. Saturne n'a point exposé ses enfants, mais il les a dévorés. C'est à bon droit que, dans certaines contrées de l'Afrique, des pères lui sacrifient leurs fils, en étouffant leurs cris à force de caresses et de baisers, pour ne pas offrir au dieu une victime qui se lamente. C'était une coutume des habitants de la Tauride, près du Pont, et d'un roi d'Égypte nommé Busiris, d'immoler leurs hôtes. Les Gaulois sacrifient à Mercure des victimes humaines, ou inhumaines, si vous l'aimez

mieux. Les Romains, dans certaines circonstances, enterrent tout vivants un homme et une femme de la nation gauloise, un homme et une femme grecs d'origine. Aujourd'hui encore, c'est par l'homicide que vous adorez Jupiter Latiaris ; digne fils de Saturne, il s'engraisse du sang des criminels, des scélérats. Je croirais volontiers que c'est de ce dieu que Catilina apprit à faire un pacte de sang avec ses complices ; Bellone, à demander le sang des mortels en libation ; d'autres, à guérir de l'épilepsie avec le sang d'un homme, remède pire que le mal. Sont-ils moins impies que celui qui, dans l'arène, dévorerait la bête sauvage encore teinte du sang de nos semblables, ou bien engraisée de leurs membres et de leurs entrailles ? Pour nous, il ne nous est permis ni de voir le meurtre, ni d'en écouter le récit. Nous avons tant d'horreur de verser le sang humain, que, dans nos aliments, nous nous abstenons même du sang des animaux qui nous servent de nourriture.

Et cette fable si rebattue de nos banquets incestueux est encore une invention de la ligue infernale, pour flétrir d'une pareille infamie la gloire de notre chasteté, et, par l'effroi de cette horrible idée, aliéner de nous les esprits, avant qu'ils aient pu connaître la vérité. Aussi votre Fronton ne le dit point comme un témoin qui affirme ce qu'il a vu, mais comme un auteur qui lance un sarcasme. Et d'où l'idée en est-elle venue, sinon des usages qui se trouvent encore parmi vous ? En Perse, on peut être le mari de sa mère ; en Egypte, chez les Athéniens, épouser sa sœur. On fait vanité de l'inceste dans vos histoires et dans vos tragédies, et vous mettez votre bonheur à les lire et à les écouter. Adorez-vous autre chose que des dieux incestueux qui se sont unis à leurs mères, à leurs filles, à leurs sœurs ? Voilà pourquoi l'inceste se trahit souvent chez vous et s'y commet toujours. Même sans le savoir, malheureux que vous êtes ! vous pouvez vous précipiter dans ce crime, puisque votre lubricité

se jette sur toutes les femmes, puisque vous semez partout vos enfants, puisque vous abandonnez à la pitié publique ceux mêmes qui naissent dans vos mains. Est-il possible que vous ne rencontriez pas votre sang, que la méprise ne vous livre point à ceux qui vous doivent le jour ? C'est contre le témoignage même de votre conscience, que vous arrangez cette fable qui nous accuse d'inceste. Chez nous la pudeur est dans l'âme, et non pas seulement sur le visage. Nous demeurons volontiers dans les liens du mariage, mais nous n'en contractons qu'un seul, comme nous ne connaissons qu'une seule femme, dans l'unique désir d'avoir des enfants, autrement nous n'en connaissons aucune. Non-seulement la pudeur, mais encore la sobriété, président à nos festins. Nous n'y savourons pas les mets avec délices, nous ne les prolongeons point par les charmes du vin. Chez nous, une grave modestie tempère la gaieté. Pudiques dans leurs paroles, et plus encore dans leurs mœurs, la plupart d'entre nous se glorifient d'une virginité inviolablement conservée. Nous sommes si éloignés de l'inceste, que plusieurs rougissent même des plaisirs légitimes d'une chaste union.

On ne doit point nous reléguer dans les derniers rangs du peuple, si nous ne voulons pas de votre pourpre et de vos dignités ; ni nous juger factieux, si nous ne cherchons que la vertu, si nous sommes aussi paisibles, réunis que séparés ; ni vous donner pour des parleurs sans fin dans le secret, si c'est vous qui avez honte ou qui craignez de nous écouter en public. Notre propagation toujours croissante n'est point une preuve d'erreur, mais un témoignage glorieux. Quand la vie est pure comme la nôtre, les amis restent et les autres arrivent. Ce n'est point, comme vous le pensez, à des marques extérieures, mais à l'innocence et à la modestie que nous nous reconnaissons ; un mutuel amour nous unit.

Nous ne savons pas ce que c'est que la haine, et voilà ce qui vous irrite. Nous nous appelons frères, comme enfants d'un

même père, comme partageant la même foi, comme héritiers d'une même espérance, et voilà ce qui excite votre envie. Car vous ne vous connaissez pas entre vous; vous vous déchirez mutuellement, vous ne vous reconnaissez frères que pour le parricide.

XXXII. Pensez-vous que nous cachions l'objet de notre culte, parce que nous n'avons ni temples ni autels? Sous quelle forme représenter Dieu, si l'homme lui-même, aux yeux de la raison, est son image? Quel temple lui ériger, lorsque le monde qu'il a fait ne peut le contenir? Enfermerai-je dans l'étroite enceinte d'un petit édifice la majesté d'un si grand Dieu, lorsque moi, simple mortel, je serai plus à l'aise hors de cette enceinte? Ne vaut-il pas mieux lui dédier un temple dans notre esprit, lui consacrer un autel dans notre cœur? Offrirai-je au souverain maître des victimes qu'il a destinées pour notre usage, lui renverrai-je ses propres dons? Ne serait-ce pas une ingratitude? Une âme droite, une conscience pure, une foi sincère, voilà les seules offrandes dignes de lui. Vivre dans l'innocence, c'est le prier; pratiquer la justice, c'est lui faire des libations; s'abstenir de l'injustice, c'est se concilier sa faveur. Tel est notre culte, tels sont nos sacrifices; le plus juste parmi nous est le plus religieux. Nous ne pouvons, dites-vous, ni voir, ni montrer le Dieu que nous adorons; c'est par là même que nous le croyons Dieu, parce que, sans le voir, nous sentons qu'il existe.

Sa puissance, nous l'avons toujours sous les yeux, dans ses œuvres, dans les révolutions de la nature. La foudre, le tonnerre, l'éclair, la sérénité du ciel la manifestent. Les vents qui ébranlent, qui agitent, qui bouleversent tout, les voyez-vous? Le soleil fait tout voir, voyez-vous quelque chose dans le soleil? Il éblouit de ses rayons, il affaiblit la vue de celui qui le contemple; le regardez-vous trop longtemps, il vous aveugle. Et vous pourriez soutenir l'éclat du

Dieu, créateur de ce soleil, du Dieu, source de la lumière, vous qui vous dérobez à ses éclairs, vous qui fuyez devant sa foudre? Vous prétendez le voir avec des yeux de chair, et vous ne pouvez voir ni toucher cette âme qui vous fait vivre et parler?

Vous dites : mais ce Dieu ignore les actions des hommes ; rélégué dans le ciel, peut-il nous suivre tous, peut-il nous connaître chacun en particulier ? Tu te trompes, ô homme ! ou l'on t'abuse. Comment Dieu serait-il loin de toi, puisque le ciel, la terre, tout ce qui existe hors de ce monde visible est rempli de sa présence ; il est en tous lieux. Nous l'avons non-seulement près de nous, mais encore en nous-mêmes.

Regarde encore le soleil : attaché à la voûte céleste, il se répand sur toute la terre, tout y ressent également sa présence ; il est partout, il se mêle à tout, et rien n'altère la pureté de sa lumière. A plus forte raison Dieu, auteur de tous les êtres, les embrasse tous de ses regards, pénètre tous les secrets, voit dans les ténèbres et jusque dans nos pensées, autre région ténébreuse. Nous n'agissons pas seulement sous ses yeux, mais, si j'ose le dire, nous vivons en lui et avec lui.

XXXIII. Ne nous flattons pas de former une grande multitude ; nous nous croyons innombrables et nous sommes bien peu devant Dieu. Nous faisons des divisions de peuples, de nations ; tout ce monde, aux yeux de Dieu, ne fait qu'une famille. Les rois, par leurs ministres, connaissent tout dans leurs états ; Dieu n'a pas besoin d'intermédiaire. Encore une fois, nous ne vivons pas seulement sous la majesté de ses regards, mais dans son sein. Vous dites encore : qu'est-il revenu au peuple juif d'avoir élevé à ce Dieu unique un temple, des autels, de l'avoir honoré par la pompe de son culte superstitieux ? Vous êtes dans une grande erreur à l'égard de ce peuple, si l'ignorance ou l'oubli des faits passés ne vous

laisse voir que ceux qui se sont accomplis de nos jours. Tant que le peuple juif servit avec un cœur chaste et religieux le Dieu que nous servons nous-mêmes (car c'est le Dieu de tous les peuples), tant qu'ils suivirent ses salutaires ordonnances, petit d'abord, il s'est multiplié à l'infini. De pauvres, les Juifs sont devenus riches; d'esclaves, rois puissants; faibles, sans armes, ils ont écrasé, sous les ordres de ce Dieu et à la faveur des éléments, les multitudes armées qui les poursuivaient dans leur fuite. Relisez leur histoire ou bien les auteurs romains, s'ils ont plus de charme pour vous. Laissons-là les anciens, si vous le voulez, et apprenez de Flavius Josèphe et d'Antonius Julianus ce qu'étaient les Juifs. Vous saurez que leur ruine vient de leur aveuglement, que tout ce qui leur est arrivé leur avait été prédit longtemps d'avance, s'ils persévéraient dans leur incrédulité. Vous comprendrez alors qu'ils ont abandonné Dieu avant que Dieu les abandonnât; que ce Dieu n'a point subi avec eux le joug de vainqueur, comme vous le dites avec impiété, mais qu'il les a livrés à leurs ennemis comme des transfuges de sa loi.

XXXIV. A l'égard de l'embrasement du monde, si vous ne croyez pas, ou si vous avez peine à croire qu'un feu soudain doive tomber du ciel, vous partagez l'erreur du simple vulgaire. Qui des philosophes doute ou ignore que tout ce qui naît finit, que tout ce qui commence meurt, que le ciel, avec tous les astres qui l'embellissent, par là-même qu'il a reçu l'être, doit le perdre un jour? L'opinion constante des Stoïciens, n'est-elle pas que l'eau douce des fontaines ou celle de la mer est le principe de vie pour l'univers, qu'il cessera d'être par la violence du feu, qu'il doit s'embraser quand il aura perdu son humidité? N'est-ce pas le sentiment des Epicuriens, sur la conflagration des éléments et la ruine du monde?

Platon enseigne que les diverses parties qui le composent subissent alternativement des inondations et des embrase-

ments, et après avoir dit que le monde est éternel, indissoluble, il ajoute que néanmoins le Dieu qui l'a fait peut seul le briser et l'anéantir. Est-il étonnant, en effet, que ce vaste édifice puisse être détruit par celui qui l'a élevé? Vous voyez donc que vos philosophes pensent comme nous. Nous n'avons pas suivi leurs traces, mais ils ont mêlé à leurs écrits quelque ombre de vérité, prise à nos divins prophètes qu'ils ont imités. C'est ainsi que vos sages les plus illustres, Pythagore le premier, mais Platon principalement, vous ont transmis, altéré et mutilé le dogme de la résurrection. N'enseignent-ils pas qu'après la dissolution des corps les âmes seules subsistent à jamais, qu'elles passent plusieurs fois dans de nouveaux corps. A cette erreur absurde, ils en ajoutent une autre qui vient encore affaiblir la vérité. Ils osent dire que l'âme humaine entre dans le corps de la brute, des bêtes, des oiseaux; opinion plus digne d'un bouffon qui plaisante que d'un philosophe qui médite.

Dans le dessein que nous nous proposons, il nous suffit de vous montrer vos sages d'accord, en quelque manière, avec nous sur le fond des choses. N'est-ce pas le comble de la folie, de la stupidité, d'oser dire que Dieu, qui a fait l'homme, ne peut le refaire; que l'homme n'est rien après sa mort, comme il n'était rien avant sa naissance; que sorti du néant, il n'en peut sortir une seconde fois? Est-il plus facile de donner l'être à ce qui ne l'a point, que de reproduire ce qui l'a reçu? Pensez-vous que les objets s'anéantissent pour Dieu, parce qu'ils se dérobent à nos yeux débiles? Tout corps se dessèche en poussière, ou se résout en eau, ou se réduit en cendres, ou s'évanouit en vapeurs. Il est soustrait à nos yeux, mais Dieu s'est réservé la garde des éléments qui le composent. Nous ne craignons pas, ainsi que vous le pensez, les outrages de la sépulture, mais nous préférons la coutume d'inhumer les corps, comme la plus ancienne et la meilleure.

Voyez-vous comme la nature entière, pour nous consoler.

semble occupée de la résurrection future et en reproduit devant vous les images. Le soleil se couche et se lève ; les astres fuient et reviennent ; les fleurs meurent et renaissent , les arbres vieillissent et se couvrent de nouvelles feuilles ; les semences se corrompent pour revivre. Ainsi le corps dans le tombeau , comme l'arbre dans l'hiver , cache un principe de vie sous une apparence trompeuse de mort. Pourquoi ce désir pressé qu'il revive au fort de l'hiver ? le corps a son printemps qu'il faut savoir attendre. Je sais que la plupart des hommes , sentant ce qu'ils méritent ont plutôt le désir que la certitude de n'être rien après leur mort ; ils aimeraient mieux être anéantis que de revivre pour le supplice. Leur illusion s'augmente et de leur extrême licence durant la vie et de la longue patience de Dieu qui les laisse impunis. Ils ne songent pas que ses jugements sont d'autant plus sévères qu'ils sont plus lents.

XXXV. Pendant vos savants dans leurs livres , vos poètes dans leurs vers , vous parlent d'un fleuve de feu , des replis multipliés du Styx aux flammes dévorantes , préparées pour servir à d'éternels supplices et connues par les révélations des démons ou par les oracles des prophètes. Car ils n'ont pas tiré d'une autre source les vérités qu'ils vous ont transmises. Voilà pourquoi , chez vos poètes , Jupiter jure avec un religieux respect par des rives brûlantes , par un gouffre ténébreux. Il presse les supplices qui l'attendent avec ses adorateurs , et il frissonne ; supplice sans mesure comme sans bornes. Là un feu intelligent brûle les membres et les répare , il dévore et nourrit , il ressemble à celui de la foudre qui atteint et ne consume pas ; au Vésuve , à l'Etna , aux autres volcans qui s'embrasent et ne s'épuisent pas. Ce feu vengeur s'entretient , non de ce qu'il enlève à ceux qu'il dévore , mais des inextinguibles et déchirantes douleurs de ces malheureux. Que ceux qui ne connaissent pas Dieu méritent d'être punis comme des coupables , des impies , quel

autre qu'un profane peut ici élever un doute, puisque ce n'est pas un moindre crime d'ignorer que d'offenser le père de tous les hommes, le maître de toutes choses. Sans parler de l'ignorance de Dieu qui suffit pour mériter le châtement, comme sa connaissance sert pour obtenir le pardon, comparez les Chrétiens avec vous autres ; quand vous rencontrez parmi nous des hommes au-dessous de leurs principes, combien ne les trouvez-vous pas encore supérieurs à vous ? Vous défendez l'adultère et vous le commettez ; nous, nous ne naissons hommes que pour nos épouses. Chez vous le crime commis est le seul puni, chez nous la seule pensée de le commettre est déjà un crime ; vous craignez des témoins, nous ne craignons que notre conscience qui nous suit partout ; enfin, les prisons regorgent des vôtres, et là pas un seul Chrétien autre qu'un défenseur ou un transfuge du Christ.

XXXVI. Que personne ne cherche dans le destin ni consolation ni excuse ; faites, si vous voulez, de l'événement l'œuvre de la fortune ; l'esprit est toujours libre. Aussi dans l'homme est-ce la conduite et non la condition qui est jugée. Qu'est-ce que le destin, sinon l'arrêt que Dieu a prononcé sur chacun de nous ? Dieu prévoit l'avenir, dès-lors il règle les destinées des hommes d'après les mérites et les qualités qu'il a prévus. Ainsi donc il punit, non la naissance, mais les dispositions. C'est assez sur le destin, trop peu peut-être pour la circonstance ; mais nous agiterons cette question une autre fois avec plus de développement et de clarté. On nous dit presque tous pauvres ; nous en faisons gloire, loin d'en rougir. L'abondance énerve, la privation fortifie. Est-il pauvre, celui qui n'a besoin de rien, qui n'envie pas le bien d'autrui, qui a Dieu pour trésor ? Le vrai pauvre, c'est l'homme qui, possédant beaucoup, désire encore davantage. Je dirai tout ce que je pense : personne ne vit aussi pauvre qu'il est né ; les oiseaux trouvent leur nourriture sans avoir rien en propre ; chaque jour fournit à leur subsistance ; tou-

tefois ils sont nés pour nous. Nous possédons tout, dès-lors que nous ne désirons rien. On marche d'un pas d'autant plus libre, qu'on a moins de charge. Ainsi, dans le voyage de la vie, le plus à l'aise c'est l'homme dont la pauvreté allège le fardeau, et non celui qui gémit sous le poids des richesses; si nous les jugions bonnes, nous les demanderions à Dieu; il pourrait sans doute nous en accorder, puisque tout est à lui. Mais nous aimons mieux les mépriser que les posséder, nous désirons plutôt l'innocence du cœur; nous demandons, avant tout, la patience; nous voulons être vertueux plutôt que prodigues. Si nous passons par les maux de la vie, c'est pour nous l'occasion, non d'une peine, mais d'un combat; la souffrance fortifie le courage, l'infortune est l'école de la vertu, la vigueur de l'esprit et du corps s'engourdit si elle n'est exercée par l'épreuve. Tous vos héros, que vous proposez comme autant de modèles, ont reçu de l'adversité leur lustre et leur éclat. Ne croyez pas que Dieu soit impuissant pour nous secourir ou qu'il nous dédaigne, puisqu'il est le maître de tout et qu'il aime les siens. Mais il explore, il visite chacun de nous par l'adversité, il éprouve le caractère par le péril, il interroge ainsi notre cœur jusqu'au dernier soupir, sûr comme il l'est que rien ne peut lui échapper. La tribulation est pour nous ce que le feu est pour l'or, elle nous fait connaître.

XXXVII. Quel beau spectacle pour la Divinité que la vie d'un Chrétien qui se mesure avec la douleur, qui tient ferme devant les menaces, devant les supplices, devant les tortures; qui se rit de l'appareil bruyant du trépas et lui insulte; qui lève hardiment l'étendard de sa liberté contre les rois et les empereurs; qui ne cède qu'à Dieu dont il relève, qui, triomphant et victorieux, brave le tyran dont l'arrêt l'envoie à la mort; oui, c'est lui le vainqueur, puisqu'il a conquis ce qu'il désire. Quel soldat ne défie pas hardiment le péril sous les yeux de son général? car personne n'est couronné avant

l'épreuve. Et cependant ce général ne peut donner ce qu'il n'a pas ; il peut honorer la vaillance, il ne saurait prolonger la vie. Le soldat de Dieu n'est ni délaissé dans le combat, ni éteint dans la mort. Ainsi donc nous pouvons paraître malheureux, nous ne pouvons l'être en effet. Vous-même n'élevez-vous pas jusqu'au ciel les héros du malheur ; par exemple un Mucius Scévola, qui aurait succombé au milieu des ennemis, s'il n'eût puni lui-même sa main pour s'être égarée en préparant la mort d'un tyran ? Combien des nôtres ont enduré, sans pousser la moindre plainte, le supplice du feu, qui consumait, je ne dis pas une de leurs mains, mais tout leur corps, lorsqu'il était en leur pouvoir d'échapper au bûcher ? Que fais-je ? Je compare ces hommes avec Mucius, avec Aquilius, avec Régulus ; mais chez nous de tendres enfants, de faibles femmes, se jouent des croix, des tourments, des bêtes féroces, de toutes les horreurs des supplices, avec une patience qui ne peut venir que du ciel. Vous ne comprenez pas, insensés ! que personne ne veut souffrir de telles douleurs sans raison, ou ne peut endurer de pareilles tortures sans un secours divin. Peut-être que la vue de tant d'hommes plongés dans l'ignorance de Dieu, et qui, cependant, nagent au sein de l'opulence, ou brillent de l'éclat des honneurs, ou jouissent d'un pouvoir sans bornes, vous impose ? Quelle est votre erreur ! ils ne sont parvenus à cette grande élévation que pour tomber de plus haut ; vous voyez là des victimes qu'on engraisse pour l'autel, qu'on pare de fleurs pour le sacrifice. Ils semblent élevés au faite des grandeurs et de la puissance, pour trafiquer plus librement du pouvoir et tout sacrifier à des passions d'une licence effrénée dans leurs caprices. Mais, sans la connaissance de Dieu, quel solide bonheur peut exister, puisque la mort est toujours là ? Semblable à un songe, cette ombre de félicité s'évanouit avant qu'on ait pu la saisir. Etes-vous roi ? vous redoutez autant que vous êtes craint ; quelque nombreuse que soit la

garde qui veille à vos côtés, dans les revers vous êtes seul. Etes-vous riche ? il est dangereux de se fier à la fortune, tant de provisions pour le court trajet de la vie sont moins un secours qu'un embarras. Vous êtes fier de votre pourpre et de vos faisceaux ? C'est une vaine erreur de l'homme, une trompeuse illusion, de ne briller que par la pourpre, et d'être vil par le cœur. Vous vous glorifiez de votre naissance, vous vantez vos aïeux ? Mais nous naissons tous égaux, la vertu seule fait les différences. Nous qui ne sommes rien que par l'innocence de notre vie et de nos mœurs, c'est à bon droit que nous fuyons vos plaisirs, vos pompes, vos spectacles ; nous en connaissons l'origine, elle découle de vos sacrifices, nous en proscrivons les perfides attrait. Qui n'a point horreur, dans vos jeux curules, de la démence d'un peuple furieux qui se déchire ; dans vos combats de gladiateurs, des leçons d'homicide publiquement données ? Vos théâtres offrent-ils aux regards moins de fureur, moins de turpitude ? n'est-ce pas là qu'elle est portée à son comble ? Tantôt l'acteur peint l'adultère ou le met sous les yeux ; tantôt un histrion lascif fait passer dans le cœur les honteux amours qu'il représente ; il déshonore vos dieux en leur prêtant de langoureux soupirs, des haines, des infamies, ou bien il provoque vos larmes par l'hypocrisie de sa douleur, par l'imposture de son geste et de son visage ; ainsi donc vous voulez l'homicide en réalité sur l'arène, et vous en allez pleurer le mensonge au théâtre.

XXXVIII. Le mépris que nous montrons pour les restes de vos sacrifices et pour le vin répandu sur vos autels ne décèle point en nous la crainte ; il manifeste une noble indépendance. Nous savons bien que rien ne corrompt les productions de la nature, car les présents de la Divinité sont inaltérables : toutefois nous ne touchons à aucune de vos ofrandes, parce que nous ne voulons pas qu'on puisse supposer que nous rougissons de notre Dieu et que nous avons des

intelligences avec les démons auxquels vous sacrifiez. Qui nous croirait insensibles aux charmes des fleurs que le printemps fait éclore, quand on nous voit cueillir la rose, le lys, et toutes les autres fleurs d'un vif éclat ou d'un doux parfum, nous usons de ces fleurs semées ça et là en les prenant isolées pour en respirer l'odeur, ou bien en les entrelaçant pour les placer devant nous; mais si nous n'en couronnons pas nos fronts, veuillez nous le pardonner, nous avons coutume de respirer une fleur par l'odorat et non par l'extrémité de la tête ou par les cheveux. Nous ne déposons pas de couronnes sur les tombeaux, n'en soyez pas surpris; c'est à plus juste titre que nous pourrions nous étonner de vos usages à l'égard des morts. S'il leur reste du sentiment, pourquoi les brûler? S'ils n'en ont plus, à quoi bon des fleurs? Heureux, ils n'en ont pas besoin; malheureux, ils n'en jouiront pas. Nos obsèques sont aussi simples que notre vie, nous n'entourons pas la tombe de couronnes qui se flétrissent; nous attendons de Dieu même une couronne de fleurs éternelles, dont rien ne peut ternir l'éclat. Modestes et nous reposant sans inquiétude au sein de sa libéralité, nous vivifions l'espérance du bonheur qu'il nous promet dans une autre vie, par la foi en sa majesté divine, toujours attentive aux besoins d'ici-bas. Ainsi donc, nous ressusciterons pour le bonheur, et, dès cette vie, nous vivons heureux par la contemplation de cet avenir.

Que Socrate, ce bouffon d'Athènes, professe hautement ne rien savoir, et se glorifie d'avoir pour lui le suffrage du plus imposteur des démons; qu'Arcésilas, et Carnéades, et Pyrrhon, et toute la secte académique flottent encore dans le doute; que Simonide éternise ses délais; que me fait tout cet orgueil de vos philosophes? je le méprise. Pour eux, que sont-ils autre chose que des corrupteurs, des adultères, des tyrans, et toujours d'éloquents parleurs contre les vices qui les souillent? Nous n'affichons pas la sagesse sur nos fronts,

nous la portons dans nos cœurs. Nous ne disons pas de grandes choses, nous laissons parler notre vie; nous nous glorifions d'avoir trouvé ce que ces philosophes ont vainement cherché avec tant d'efforts. Pourquoi donc nous montrer ingrats? Que pouvons-nous désirer de plus, si la connaissance du vrai Dieu était un fruit mûr pour nos jours? jouissons de notre bonheur, réglons notre vie sur la sagesse; que la superstition soit réprimée, l'impiété confondue, que la vraie religion triomphe.

XXXIX. Quand Octave eut fini de parler, nous restâmes quelque temps dans l'étonnement et dans le silence, les yeux attachés sur lui. J'admirais avec transport comme il avait su fortifier de preuves, d'exemples, d'autorités, certaines choses qu'on sent mieux qu'on ne pourrait les exprimer, terrasser les méchants avec leurs propres armes, c'est-à-dire avec celles des philosophes, et montrer que la découverte de la vérité est aussi facile qu'elle est consolante.

XL. Tandis que, silencieux, je repassais en moi-même ce que je venais d'entendre, Cécilius s'écria : « Je félicite de tout mon cœur notre cher Octave, mais je me félicite surtout moi-même; aussi je n'attends pas la décision du juge. Nous triomphons tous deux, j'ai droit de le dire pour ma part; car s'il m'a vaincu, j'ai vaincu l'erreur. Pour le fond de la question, j'admets une Providence, je me rends au vrai Dieu, je reconnais avec vous la vérité de votre religion, qui est désormais la mienne. Il reste bien encore quelques difficultés, mais elles ne contredisent pas le fond des choses, elles n'exigent qu'un plus ample développement pour compléter mon instruction. Comme le jour baisse, c'est demain que je veux m'en expliquer avec vous, comme sur tout le reste, avec plus de loisir et de liberté. »

XLI. « Et moi, m'écriai-je à mon tour, dans ce triomphe de tous les nôtres, je m'applaudis plus que personne; mon

ami triomphe pour moi en particulier, puisqu'il m'épargne l'odieuse nécessité de porter un jugement. Toutefois mes éloges ne pourraient égaler son mérite. Le témoignage d'un homme, et d'un seul homme, est trop peu de chose. Sa plus belle récompense lui vient de Dieu qui parlait par sa bouche, et dont le secours l'a fait vaincre. »

Nous nous retirâmes ensuite, heureux et pleins de joie, Cécilius d'avoir cru, Octave d'avoir vaincu, et moi de la conversion de l'un et de la victoire de l'autre.



SAINT CLÉMENT D'ALEXANDRIE.

DISCOURS AUX GENTILS.

On dit d'Amphion de Thèbes et d'Arion de Metymne, qu'ils étaient si habiles dans la musique que, par la seule puissance de leurs accords, celui-ci attirait les poissons; l'autre élevait les murs de Thèbes. Ces fables sont encore dans la bouche des Grecs et répétées en chœur dans leurs fêtes. On raconte du chantre de la Thrace qu'aux accents de sa voix les bêtes farouches déposaient leur férocité, et les arbres des forêts marchaient à sa suite. Je pourrais vous entretenir d'autres fables et vous parler d'autres musiciens, je veux dire d'Eunode de Locres et de la cigale de Pitho. Toute la Grèce était rassemblée pour célébrer à Pitho la défaite du fameux serpent chantée par Eunone : avait-il composé une ode ou une élégie sur ce sujet? je n'en sais rien. Le combat venait de commencer. C'était dans la saison de l'été, quand les cigales, excitées par la chaleur du soleil, chantent sous les feuilles dans les bois et sur les montagnes; leurs chants affranchis de mesure célébraient, non le serpent terrassé, mais le Dieu son vainqueur, et surpassaient les accords d'Eunone. Une de ses cordes vint à se rompre : à l'instant une cigale saute sur sa lyre, s'y pose comme sur une branche d'arbre, et continue de chanter. Le musicien se met en harmonie avec elle, et répare ainsi la corde qu'il a perdue.

Ainsi donc, d'après la fable, des sons mélodieux charmèrent une cigale. Une statue d'airain représentait Eunone, avec une lyre et la cigale son émule; on la voit accourir, on

croit l'entendre. Et les Grecs n'ont pas fait difficulté de la croire capable de cette imitation musicale.

Vous avez ajouté foi à ces fables; l'on a pu vous persuader que des bêtes se laissaient à ce point charmer par la musique; c'est la vérité seule, malgré sa vive clarté, qui passe pour mensonge et qui rencontre chez vous des incroyables.

Et l'Hélicon, et le Cithéron, et les montagnes de l'Odryse, et les initiations des Thraces, tous ces mystères de déception ont reçu un culte divin, ont eu des hymnes en leur honneur. Je vous l'avoue, les malheurs que chantent vos poètes tragiques remuent toute la sensibilité de mon âme, bien qu'ils ne soient que des fables; ils mettent en scène tous les maux de l'humanité. Mais voulez-vous m'en croire? et ces fables, et ces poètes ceints du lierre de Bacchus, sans frein dans leur ivresse et dans leur délire, au milieu des orgies, et la troupe des satyres, et la multitude des bacchantes furibondes; enfin tous ce ramas de dieux surannés, enfermons-les dans l'Hélicon, dans le Parnasse, vieilliss eux-mêmes et aujourd'hui sans honneur.

A leur place faisons descendre du ciel sur la montagne du vrai Dieu, au milieu du chœur sacré des prophètes, la vérité ou la raison aux clartés si vives.

Qu'elle inonde les hommes de sa lumière, et dissipe les ténèbres où ils sont ensevelis. Qu'elle leur tende une main amie, c'est-à-dire qu'elle leur rende l'intelligence pour les tirer de l'erreur et les remettre dans la voie du salut. Qu'ils lèvent les yeux vers le ciel, qu'ils se dégagent des ombres de la mort, qu'ils désertent l'Hélicon et le Parnasse, et n'habitent plus désormais que les hauteurs de Sion. C'est de Sion que viendra la loi, c'est de Jérusalem que sortira la parole du Seigneur. La parole de Dieu c'est le Verbe descendu du ciel, et couronné comme un athlète sur la scène du monde.

Mon Eunone à moi ne fait entendre ni les accents de Terpandre ou de Capiton, ni les accords de la Phrygie ou de la Lydie, ou de la Doride; mais un chant d'une suavité nouvelle, une mélodie toute céleste, une harmonie immortelle et divine; c'est le cantique nouveau de la tribu de Lévi. « Il dissipe la tristesse, désarme la colère, fait oublier tous les maux. » Je ne sais quoi de doux, de persuasif, se mêle à ce saint cantique, et pénètre au fond des cœurs; c'est un baume qui vient en guérir toutes les plaies.

A mes yeux votre Orphée de Thrace, votre Amphion de Thèbes, votre Arion de Métymne, n'étaient pas des hommes, ils n'en méritaient pas le nom; mais des imposteurs qui se servirent des charmes puissants de la musique pour dégrader la nature humaine et de la séduction des prestiges dûs aux démons pour corrompre les mœurs. Ils ont, les premiers, amené l'homme aux pieds des statues; ils ont érigé en divinités les crimes et les maux, et leur ont dressé des autels.

C'est sur la pierre et sur le bois, dont vous faites des idoles, qu'ils ont élevé le triste édifice de la corruption générale, et, cette noble indépendance de l'homme qui se promenait librement sous la voûte des cieux, ils l'ont enchaînée par la perfide mélodie de leurs accords, et placée sous le joug de la plus honteuse servitude.

Qu'il est différent le chantre merveilleux dont je parle! Il est venu, et à l'instant il a brisé nos chaînes, détruit la cruelle tyrannie du démon; il nous a fait passer sous un autre joug, le plus doux, le plus facile à porter, celui de la pitié. Il a relevé vers le ciel le front des hommes tristement courbé vers la terre; lui seul a pu attendrir la barbarie, apprivoiser l'homme, de tous les animaux le plus féroce. Les oiseaux sont légers, les serpents trompeurs, les lions furieux, les pourceaux impurs, les loups rapaces; le bois et la pierre sont insensibles: l'homme plongé dans l'ignorance est plus

stupide encore. J'en atteste cette parole prophétique d'accord avec la vérité, déplorant le malheur de l'homme, usé par la rouille de l'ignorance et de l'insensibilité : Dieu peut des pierres mêmes susciter des enfants à Abraham.

La vérité ne parlait plus au cœur des hommes ; ils lui opposaient toute la dureté du marbre depuis qu'ils portaient à la pierre le tribut de leur foi et de leurs hommages. C'est alors que ce Dieu, touché d'une misère si profonde, fit sortir de la pierre, c'est-à-dire du cœur des Gentils, un germe de piété, le sentiment de la vertu.

Les imposteurs, les hypocrites, habiles à se déguiser, toujours en embuscade pour surprendre la justice, il les appelle *race de vipères*. Mais que le repentir touche leur cœur, qu'ils suivent le Verbe, de serpents qu'ils étaient, ils seront des hommes divins. Il en appelle d'autres *loups couverts de peaux de brebis*, désignant par là les hommes rapaces et avides. Eh bien ! toutes ces natures si féroces, toutes ces pierres si dures se sont amollies, sont devenues les hommes les plus doux. Et voilà l'œuvre de notre chantre céleste et de ses divins accords.

Et nous aussi, pour me servir du langage de l'Écriture, nous étions autrefois insensés, incrédules, égarés, asservis à nos passions et à nos plaisirs, pleins de malice et d'envie, dignes de haine, et nous haïssant les uns les autres. Mais, depuis que la clémence du Dieu Sauveur a paru sur la terre, nous avons été sauvés, non par nos œuvres de justice, mais par sa miséricorde. Admirez donc la puissance de ces nouveaux accords, ils transforment en homme la brute sauvage, la pierre insensible. Ceux qui étaient comme morts, qui n'avaient plus part à la véritable vie, n'eurent pas plutôt entendu ce chant céleste, qu'ils se sentirent renaître, et sortirent de leur tombeau.

N'est-ce pas le Verbe, ce chantre des cieux, qui a mis ce bel ordre, ce bel ensemble dans l'univers, qui a enseigné aux

éléments en désaccord à former un concert admirable, de sorte que ce monde est tout harmonie ? Il a déchaîné les flots de l'océan et leur a défendu d'envahir la terre. Celle-ci flottait au hasard comme un navire, il l'a fixée au milieu des eaux, jetées autour d'elle comme un rempart. Ainsi que le musicien qui sait adoucir les modes doriens par ceux de la Lydie, il a tempéré la violence du feu par le contact de l'air, et l'âpre rigueur du froid par l'étroite alliance du feu ; il a lié, il a tempéré les unes par les autres toutes les parties du monde, comme en musique, les derniers tons se fondent avec les premiers, par une gradation merveilleuse. Vous retrouvez dans l'univers le parfait ensemble de ce chant immortel qu'a fait entendre le Verbe, de ce concert divin où tout se tient, s'harmonise, se répond, la fin avec le milieu, le milieu avec le commencement. Ce ne sont plus les accords du chantre de Thrace, semblables à ceux dont Tubal fut l'inventeur, mais les accents qu'imitait David, et qu'inspirait le Dieu qui fit le monde. Le Verbe de Dieu, né de David, bien qu'il fût avant lui, a rejeté la harpe, la lyre, tous les instruments inanimés. Mais accordant avec l'Esprit saint et le monde, et l'homme qui est à lui seul un monde, mettant en harmonie son corps et son âme avec ce même esprit, il a fait une lyre vivante, un instrument à plusieurs voix pour célébrer le Dieu créateur ; il chante, et l'homme, principale voix du concert, lui répond. Car c'est de lui qu'il est dit : « Vous êtes tout à la fois ma lyre, ma flûte, mon temple ; » lyre, par l'harmonie des accords ; flûte, par le souffle de l'Esprit saint ; temple, par la présence du Verbe. Celle-ci résonne, celle-là soupire, dans l'autre habite le Seigneur. Aussi David, dont les mains royales touchaient la lyre, exhortait l'homme à la vérité, et le détournait du culte des démons. Il ne les chantait pas dans ces sublimes cantiques, lui qui les chassait par les sons d'une lyre qui ne savait pas tromper, lui qui n'avait besoin que de faire re-

tentir ses cordes harmonieuses pour délivrer Saül de l'esprit malin qui le torturait, et rendre la paix à son cœur.

L'homme, fait à l'image de Dieu, n'est pas le seul instrument animé, merveilleux : il en est un autre plus saint, plus complet, sans la moindre discordance ; c'est la sagesse souveraine, c'est le Verbe de Dieu descendu du ciel. Que veut cette lyre, le Verbe divin, notre souverain maître ? Quel est le but de ces accords nouveaux ? Rendre la vue aux aveugles, l'ouïe aux sourds, redresser les boiteux, ramener dans les voies de la justice ceux qui s'égarèrent, révéler Dieu à ceux qui l'ignorent, détruire la corruption, dompter la mort, réconcilier avec leur père des enfants rebelles. Cette lyre divine est tout amour pour l'homme : le Verbe a pitié de lui, il l'exhorte, il le presse, il l'aiguillonne ; il l'avertit de ses écarts, il le protège contre ses ennemis, il le couvre de sa miséricorde ; elle déborde sur lui comme d'un vase ; c'est peu de l'instruire, elle lui montre le ciel comme récompense ; la sienne à lui c'est le bonheur de nous sauver. L'esprit de mensonge se nourrit de nos larmes, se repaît de notre mort ; mais la vérité comme l'innocente abeille, qui jamais ne flétrit la fleur sur laquelle elle repose, se réjouit de notre salut. Vous voyez l'étendue de ses promesses, vous connaissez la tendresse de son amour ; venez donc à ce Dieu, prenez part à ses faveurs, emparez-vous de la grâce.

Mais ce cantique, ce concert dont je vous parle, ne les croyez pas nouveaux à la manière d'un vase qu'on façonne, d'un édifice qu'on élève. Car ils étaient avant l'astre du jour. Au commencement était le Verbe, il était en Dieu, et le Verbe était Dieu. C'est l'erreur qui est ancienne, dites-vous, la vérité est nouvelle. Que des chèvres prophétiques fassent des Phrygiens un peuple très-ancien ; que les poètes donnent aux Arcadiens une existence antérieure à la lune ; que les Egyptiens, à leur tour, nous racontent leurs rêves

et prétendent que leur terre a vu naître les hommes et les dieux : toutefois aucun de ces peuples ne peut se vanter d'être avant ce monde. Eh bien ! nous étions avant qu'il fût fait , notre future existence était déjà déterminée ; nous vivions dans la pensée de Dieu.

Nous sommes les êtres raisonnables sortis du Verbe divin , l'éternelle raison ; nous tirons de lui notre origine. Par lui , nous sommes donc les premiers de tous ; car le Verbe était au commencement. Il existait avant que les bases du monde fussent posées , dès-lors il a toujours été ce qu'il est , le principe fécond , la pensée divine de toutes choses. Mais , comme il a voulu paraître sur la terre dans ces derniers temps , sous le nom de Christ ; ce nom si saint , si auguste qu'il avait reçu dès les premiers jours , voilà pourquoi nous l'appelons le cantique nouveau , la doctrine nouvelle.

Ainsi donc le Verbe , c'est-à-dire le Christ , ne nous a pas seulement donné la vie , car il était en Dieu ; mais il nous l'a donnée heureuse. Il a paru sur la terre , ce Verbe , seul tout à la fois , Dieu et homme , pour nous apporter tous les biens. A son école , les mœurs s'épurent , l'homme se sanctifie et passe à une vie éternelle , selon ces divines paroles d'un de ses apôtres : « La grâce du Sauveur s'est révélée à tous pour nous apprendre à renoncer à l'impiété et aux désirs du siècle , et à vivre dans le siècle avec tempérance , avec justice , avec piété , attendant toujours l'heureux objet de notre espérance , et l'avènement glorieux du grand Dieu , notre Sauveur Jésus-Christ. » Le voilà donc ce cantique nouveau chanté par le Verbe , qui n'était pas seulement au commencement , mais avant le commencement de toutes choses ; sa lumière a brillé sur nous : il vient d'apparaître , ce Dieu sauveur qui existait dès longtemps ; il s'est manifesté , celui qui est l'être renfermé dans l'être. Le Verbe qui était dans Dieu , le Verbe par qui tout a été fait , a paru sur la terre , il est devenu le précepteur des hommes. Comme créateur , il nous

a donné la vie; comme docteur, il nous apprend à bien vivre; comme Dieu, il nous ouvre l'éternité.

Ce n'est point d'aujourd'hui qu'il s'est attendri sur nos maux, il les a pris en pitié dès les premiers jours du monde. S'il a paru dans les derniers temps, c'est que nous nous enfonçons dans la mort, nous allons périr. Car, jusqu'à ce jour, le perfide serpent n'a cessé, par ses funestes enchantements, de séduire les hommes et de les retenir dans la plus honteuse et la plus déplorable servitude. Sa cruauté ressemble à celle de ces rois barbares qui enchaînaient leurs captifs à des cadavres, les laissant pourrir ensemble dans cet affreux embrassement de la vie et de la mort. S'emparer de l'homme dès son berceau, comme fait le démon, ce cruel tyran, le prosterner au pied de vaines statues, de ridicules idoles, l'attacher par le lien honteux de la superstition à la pierre ou au bois, n'est-ce pas accoupler les vivants avec les morts et les jeter dans un commun tombeau pour s'y corrompre et pourrir ensemble ?

Le séducteur n'a pas changé : vous le trouvez le même à toutes les époques ; comme il a entraîné autrefois Eve dans la mort, il y précipite encore aujourd'hui ses enfants ; mais le Verbe est toujours notre appui et notre vengeur. Le salut qu'il nous annonçait dès le commencement, d'une manière symbolique, mais aujourd'hui sans figure, et dans les termes les plus clairs, il nous presse de nous en emparer. Fuyons, nous dit-il par un apôtre, fuyons le prince des puissances de l'air, fuyons l'esprit qui agit maintenant sur les enfants d'incrédulité ; mais fuyons entre les bras du Dieu sauveur qui nous appelle au salut par tant de prodiges opérés dans la terre d'Egypte et dans le désert, tel que le buisson ardent, telle que la nuée lumineuse, esclave obéissante, qu'une grâce toute divine attachait aux pas des Hébreux.

Les rebelles au cœur dur, il les presse par la crainte. Ceux

qui savent écouter, il les amène par la raison à la raison même qui est le Verbe : il leur parle tantôt par Moïse, ce maître plein de sagesse, tantôt par Isaïe, cet ami de la vérité, enfin, par le chœur harmonieux de tous les prophètes. Là il emploie le reproche, ici la menace ; il donne des larmes à ceux-ci, il charme ceux-là par ses chants. Médecin habile, il guérit les malades, les uns par une boisson amère, les autres par un doux breuvage. Il soulage la douleur, tantôt par un baume qui l'adoucit, tantôt par le fer qui ouvre la veine. Ailleurs il taille la plaie, ici il la brûle. Que ne fait-il pas pour guérir le membre qui souffre. Ce Dieu sauveur emploie tous les langages, essaye de tous les moyens pour amener l'homme au salut. Il avertit par ses menaces, il réveille par ses reproches ; il attire par ses chants, il s'attendrit et pleure lui-même. Il fait entendre sa voix du milieu d'un buisson, quand il faut le langage des prodiges ; il épouvante par le feu de la colonne suspendue dans les airs ; il en fait jaillir la flamme, signe tout à la fois de colère et de clémence ; flambeau qui éclaire l'homme docile, foudre qui écrase le rebelle.

Mais, comme la bouche humaine est un interprète du ciel plus noble qu'un buisson ou une colonne, il a fait entendre la voix des prophètes, ou plutôt il parlait lui-même par Isaïe, par Elie, par d'autres hommes qu'il inspirait, et qui lui prêtaient leur voix. Si vous refusez d'ajouter foi aux prophètes, si vous placez et les hommes et le feu de la colonne ou du buisson au rang des fables, il parlera lui-même, ce Verbe qui, possédant la nature divine, n'a pas cru que c'était usurpation de sa part de s'égalier à Dieu, et qui s'est aneanti, Dieu de miséricorde, pour sauver l'homme.

Homme, le Verbe lui-même te parle à haute voix, pour te faire rougir de ton incrédulité. Dieu fait homme, il t'apprend comment l'homme peut devenir Dieu.

Quelle conduite plus étrange que la nôtre ! Un Dieu nous

exhorte sans cesse à la vertu , et nous repoussons le salut qu'il nous offre ; nous foulons aux pieds ses bienfaits. Jean ne nous presse-t-il pas d'accourir à ce Dieu ? A-t-il été autre chose qu'une voix qui ne savait que presser , exhorter les hommes ? Demandez-lui , en effet , ce qu'il est ? d'où il vient ? Il dit qu'il n'est pas Elie. Il déclare qu'il n'est pas le Christ , mais une voix qui crie dans le désert. Qu'est-ce donc que Jean ? Nous pouvons le dire maintenant , c'est une voix , la voix du Verbe , qui exhorte sans cesse et crie dans le désert. Que proclamez-vous , ô voix ! Parlez-nous aussi. Rendez droits les sentiers du Seigneur , nous dit-elle. Jean est donc le précurseur ; c'est la voix qui précède le Verbe , c'est la voix d'exhortation qui ouvre le chemin du salut , c'est la voix qui appelle à l'héritage céleste. Par elle , la créature stérile et abandonnée est devenue féconde. Fécondité prédite par la voix de l'ange , qui fut un autre précurseur , annonçant la bonne nouvelle à la femme stérile , comme Jean l'annonçait au désert. Grâce à cette voix de salut , la femme stérile devient mère , et la terre qui ne donnait que des ronces produit des fruits. Ces deux voix qui précèdent le Seigneur , l'une de l'ange et l'autre de Jean , ne désignent-elles pas le salut tenu en réserve , et la vie éternelle , ce fruit de notre fécondité qui nous reste à cueillir , depuis que le Verbe a paru sur la terre ? L'Écriture réunit ces deux voix et nous explique tout le mystère par ces paroles : « Réjouis-toi , stérile qui n'enfantas pas ; pousse des cris de joie , toi qui n'avais pas d'enfants ; l'épouse abandonnée est devenue plus féconde que celle qui était mariée. » L'ange nous annonce un époux ; Jean nous montre tout à la fois un cultivateur et un époux ; car c'est le même qui épouse la femme stérile et qui cultive la terre abandonnée , fécondant et le désert et la stérilité par une vertu toute divine.

La femme libre , je veux dire l'épouse , se glorifiait de ses nombreux enfants , mais son infidélité lui a ravi sa florissante

postérité. Une autre épouse restait stérile, une terre restait sans culture, celle-ci reçut un cultivateur, celle-là un époux. L'une donne du fruit, l'autre des fidèles; toutes deux fécondées par la vertu du Verbe. La stérilité et le désert sont encore le partage de ceux qui restent dans leur incrédulité. C'est pourquoi Jean, le héraut du Verbe, nous annonce son avènement et veut que nous soyons prêts. Voilà ce que signifiait le silence de Zacharie, il attendait ce fruit précurseur du Christ. Le Verbe, cette lumière de vérité, devait, par l'Évangile, rompre le silence des obscurités prophétiques.

Désirez-vous le voir, ce Dieu de vérité? Purifiez-vous comme il le demande. Il ne faut ici ni couronne de laurier, ni bandelettes de pourpre ou de laine. Que la justice, unie à la tempérance, soit votre parure; que votre âme resplendisse de l'éclat de la vertu, et vous trouverez Jésus-Christ. Je suis la porte, dit-il, voilà ce qu'il faut apprendre à ceux qui veulent parvenir à la vérité, et par elle, voir s'ouvrir devant eux toutes les avenues du ciel. Les portes du Verbe ou de la raison sont intelligentes, et la clé qui les ouvre, c'est la foi. Nul ne connaît le Père, si ce n'est le Fils, et celui à qui le Fils aura bien voulu le révéler. Nul doute que celui qui nous a ouvert la porte auparavant fermée ne fasse briller à nos yeux les merveilles cachées au fond du sanctuaire; ceux que le Christ y conduit peuvent seuls les connaître. Lui seul nous découvre les mystères de Dieu.

II. Ne vous occupez plus dès-lors de ces repaires impies, de ces profondes cavernes habitées par le mensonge, ni de la chaudière de Thesprostis, ni du trépied de Cirra, ni de l'airain retentissant de Dodone. Laissez dans ces déserts de sable ce fameux chêne autrefois si vénéré, son oracle consulté de toutes parts et aujourd'hui dans l'oubli, avec l'arbre imposteur et tous ces contes d'une vieillesse en délire. Elle ne parle plus maintenant, votre fontaine de Castalie, elle se tait aussi, celle de Colophon; toutes ces ondes prophétiques

sont muettes , elles ont été , mais trop tard , publiquement dépouillées de leur faste orgueilleux ; elles se sont écoulées , et avec elles toutes leurs fables.

Vantez-nous encore , je vous le permets , vos autres oracles divins , ou plutôt délirants , tels que ceux de Python , de Didyme , d'Amphiaräus , d'Apollon , d'Amphiloque ; faites , si vous voulez , des êtres sacrés de tous ces imposteurs qui expliquent les prodiges , qui consultent le vol des oiseaux , qui interprètent les songes ; amenez-moi devant votre Apollon ceux qui devinent les événements à l'inspection de l'orge et de la farine , vos ventriloques encore aujourd'hui si révérés ; mais non , que les sanctuaires de l'Égypte , que les magiciens de l'Etrurie , qui évoquent les mânes , restent à jamais ensevelis dans leurs ténèbres. Quelle folie , quelle duperie , chez vous autres infidèles ! On fait servir à ce commerce d'imposture et de mensonge jusqu'aux chèvres , jusqu'aux corbeaux. On dresse les unes à deviner , les autres à répondre.

Et que sera-ce , si je mets aussi vos mystères au grand jour ? Je ne les profanerais pas , je l'espère , comme on en fit autrefois le reproche au jeune Alcibiade. Je veux , par le Verbe de la vérité , dévoiler tout ce qui s'y cache d'imposture. Ceux qu'on appelle vos dieux et que vous honorez par ces mystères , je vais les mettre en scène et les livrer aux regards du spectateur qui verra la vérité.

Voici d'abord des furieux qui , dans un pieux délire , au milieu des orgies de Bacchus , célèbrent un Dionysus Ménole , et dévorent en son honneur les chairs crues des victimes qu'ils viennent d'immoler et dont ils se partagent les lambeaux ; couronnés de serpents , ils hurlent d'une manière horrible le nom d'Eve. Serait-ce cette Eve par qui le mensonge est entré dans le monde ? Comme l'emblème des orgies bachiques est un serpent mystérieusement consacré , si vous faites bien attention au sens du terme hébreu , vous verrez

que le mot Eve, fortement accentué, signifie serpent femelle.

Cérès et Proserpine sont représentées dans une espèce de drame religieux. La ville d'Eleusis éclaire, la nuit durant, par des flambeaux leurs courses vagabondes, leur enlèvement, leur désespoir.

Je crois nécessaire de donner ici l'étymologie des mots *orgies et mystères* : orgie vient d'*orgé*, mot grec qui signifie colère et rappelle la fureur de Cérès contre Jupiter ; mystère vient d'un autre mot grec qui veut dire exécration et rappelle la haine vouée à Bacchus : si vous aimez mieux qu'il dérive du nom d'un Athénien appelé Myon et tué à la chasse, selon le témoignage d'Apollodore, je ne vous envie plus des mystères dont l'origine et la gloire viennent d'un tombeau ; libre à vous de faire venir le mot mystère de *mutéria*, qui signifie récit de chasse ; il suffit de changer deux lettres. Aussi bien, ces récits et d'autres semblables sont des filets où viennent se prendre comme à la chasse ceux qui se distinguent, en Thrace par leur férocité, en Phrygie par leur démente, en Grèce par leur superstition. Qu'il périsse à jamais l'auteur de ce délire si funeste au genre humain ; n'importe que ce soit ou Dardanus qui enseigna les mystères de la mère des dieux, ou Ection qui introduisit en Thrace les orgies avec leurs rites mystérieux, ou Midas de Phrygie qui répandit dans tous ses états les fables mensongères qu'il tenait d'un certain Odryse. Il ne me séduira pas, ce Cyniras de Chypre, qui, voulant à toute force faire une déesse de la plus fameuse courtisane de la contrée, n'eut pas honte de tirer des ténèbres et de produire au grand jour les voluptueuses orgies de Vénus.

Quelques auteurs prétendent que c'est un certain Mélampe, fils d'Amythaon, qui apporta de l'Egypte dans la Grèce le culte de Cérès, dont le deuil est célébré par des hymnes et des élégies.

Je regarde avec raison comme les fléaux du monde les inventeurs de toutes ces fables impies, de toutes ces funestes superstitions; ils ont jeté, par là, dans la vie humaine, les germes du crime et de la mort.

Mais le temps est venu de démasquer le mensonge et l'imposture. Si vous étiez du nombre des initiés, vous ririez, vous vous moqueriez plus que personne de tant d'absurdités si vénérées par le vulgaire. Oui, je mettrai au grand jour, sous les yeux de tous, ces mystères d'iniquité qui se cachent et s'enveloppent de ténèbres. Peut-on rougir de révéler ce que vous ne rougissez pas d'adorer? Cette fille de l'écume de la mer, née près de Chypre et les délices de Cyniras, je veux dire votre Vénus, surnommée Philomédée, parce qu'elle est née du phallus arraché à Uranus, et qui demeura tellement désordonné, tout séparé qu'il était du corps de ce dieu, qu'il fit violence à l'onde de la mer, ne redevient-elle pas, dans la célébration de ses mystères, la digne production de l'organe de la honteuse volupté? Aussi présente-t-on, à ceux que l'on initie dans l'art de se prostituer, un peu de sel et un phallus comme symbole des voluptés de la mer et de sa noble progéniture; les initiés, de leur côté, donnent à Vénus une pièce de monnaie, comme on donne à une courtisane le prix du crime.

Et les mystères de Cérès, que présentent-ils autre chose que l'incestueux commerce de Jupiter avec Cérès, dirai-je maintenant sa mère ou sa femme? De là, dit-on, lui est venu le surnom de Brimo, qui veut dire furieuse. Que voyez-vous encore dans ces mystères? un Jupiter qui supplie, du fiel qu'on avale, un cœur qu'on arrache, et des turpitudes qu'on ne peut exprimer.

Les Phrygiens célèbrent de semblables mystères en l'honneur d'Atys, de Cybèle et des Corybantes. On raconte que Jupiter arracha les testicules d'un bélier et les jeta dans le sein de Cérès, lui laissant croire qu'il s'était mutilé volon-

tairement, pour expier sur lui-même l'outrage et la violence dont il s'était rendu coupable à son égard. Les glorieux symboles de cette initiation, qu'on étale si volontiers, nous feraient rire, malgré notre envie de pleurer, à la vue de vos mystères dévoilés. « J'ai mangé du tambour, répète-t-on, j'ai bu de la cymbale, j'ai porté la coupe, je suis entré secrètement dans le lit nuptial. » Les nobles symboles ! les augustes mystères ! Et le reste, vous le dirai-je ? Cérès conçoit de Jupiter et met au monde une fille qu'on appela Coré ou Proserpine ; et voilà que ce Jupiter, après avoir corrompu la mère, corrompt la fille ; c'est ainsi qu'il répare son premier crime. Il est tout à la fois le père et le corrupteur de Coré ; pour arriver à ses fins, il s'était caché sous la forme d'un serpent, de manière cependant qu'on pût encore le reconnaître. Quel est, en effet, le symbole offert aux initiés dans les mystères bachiques ? Un dieu qui se glisse furtivement dans leur sein, et ce Dieu, c'est un reptile qu'on retire du sein des adeptes. Preuve incontestable de la lubricité de Jupiter ; Proserpine accouche et met au monde un taureau, comme le chante un poète, fervent adorateur des idoles : « Le taureau est père du dragon et le dragon père du taureau : le pâtre cache son aiguillon dans la montagne. » Que veut-il faire entendre par cet aiguillon ? N'est-ce pas l'élégante fêrule que les prêtres du dieu entourent de feuillage ?

Vous rappellerai-je Proserpine cueillant des fleurs, sa corbeille, son enlèvement par Pluton, sa disparition dans un trou, les truies du pauvre Eubulus englouties sous la terre avec les deux déesses ? Voilà pourquoi, dans les Thesmophores, on chasse des porcs à la manière des Mégariens. Les femmes, dans toutes les villes, célèbrent cette fable par différentes fêtes connues sous les noms de Thesmophores, de Scirrophores. Elles chantent l'enlèvement de Proserpine sur des tons divers et d'une manière tragique.

Les mystères de Bacchus sont atroces ; on raconte que les

Curètes, dansant armés autour du jeune Bacchus, des Titans, qui s'étaient glissés dans l'assemblée, attirèrent l'enfant par l'appât de quelques petits présents, le saisirent et le mirent en pièces, comme nous l'apprenons du poète Orphée. Ils lui donnèrent, nous dit-il, un sabot, un disque, d'autres objets d'amusement qui exercent le corps, des pommes d'or cueillies dans le jardin des Hespérides. Mettre sous les yeux les futils symboles de ces mystères, n'est-ce pas les frapper du ridicule qu'ils méritent! Eh bien! boules, disque, sabot, pommes, miroir, toison, voilà ce que j'ai à vous offrir. Minerve, qui détacha furtivement le cœur de Bacchus et l'enleva, fut surnommée Pallas, du mot grec *Pallein*, qui veut dire remuer, agiter, parce que le cœur vibre et palpite. Les Titans, qui avaient mis en pièces le jeune dieu, jetèrent ses membres dans une chaudière placée sur un trépied, les firent bouillir, les passèrent à une broche, et les soumirent à l'action de Vulcain. Jupiter survint tout-à-coup, car, en sa qualité de dieu, il avait senti cette fumée de chairs rôties que vos dieux hument avec bonheur et dont ils s'honorent, ainsi qu'ils l'avouent eux-mêmes.

Dans sa colère, Jupiter foudroya les Titans, et chargea Apollon d'ensevelir son père. Apollon obéit sur-le-champ. Il transporta les membres déchirés sur le mont Parnasse, où il leur donna la sépulture.

Voulez-vous vous arrêter un moment aux orgies des Corybantes ?

Ils tuèrent leur troisième frère, enveloppèrent sa tête d'un lambeau de pourpre, et le portèrent ainsi couronné, sur un bouclier d'airain, au pied du mont Olympe, où ils l'ensevelirent.

Voilà donc vos mystères, des meurtres, des funérailles! Les prêtres, appelés Anactolètes ou rois des sacrifices, par les hommes intéressés à leur donner ce nom, ajoutent des prodiges qui augmentent encore l'effroi. Ils défendent, par

exemple, de servir sur la table du persil avec sa racine entière, parce que cette plante est sortie, disent-ils, du Corybante assassiné. Même superstition de la part des femmes qui célèbrent les Thesmophores; elles évitent, avec un soin extrême, de manger les pépins d'une grenade; elles croient que la grenade est née du sang de Bacchus. On appelle aussi les Corybantes, Cobires, du nom de ce frère qu'ils ont égorgé. Les deux fratricides, fuyant leur patrie, emportèrent avec eux la boîte qui renfermait le phallus de Bacchus et s'établirent en Etrurie, colporteurs de cette précieuse marchandise; là, ils donnèrent de hautes leçons de vertu en exposant à la vénération publique la boîte et ce qu'elle contenait.

Quelques-uns croient, et leur opinion n'est pas dénuée de fondement, que Bacchus fut appelé Atys pour avoir été ainsi mutilé. Faut-il s'étonner que les Etrusques, ces peuples barbares, se soient fait initier à ces honteux mystères, quand nous voyons Athènes et toute la Grèce, je rougis de le dire, adopter l'indigne et dégoûtante fable de Cérès. Elle avait longtemps erré, cherchant sa fille Proserpine; excédée de fatigue, abattue par la douleur, elle se reposa sur le bord d'un puits, près d'Eleusis, bourg de l'Attique. Tout ce que fit Cérès dans sa douleur est interdit aux initiés; on ne veut pas qu'ils se lamentent avec elle pendant les sacrifices. Eleusis était alors habitée par des indigènes dont voici les noms : Baubon, Dysaules, Triptolème, Eumolpus et Eubuleus. Triptolème était pâtre; Eumolpus, berger; Eubuleus, gardeur de pourceaux. D'Eumolpus sont descendus les Eumolpides et cette noble race d'interprètes sacrés qui florissaient à Athènes. Baubon (puisque j'ai commencé il faut continuer), Baubon reçut chez elle Cérès et lui présenta à boire un breuvage qu'elle venait de préparer. Cérès, dans sa douleur, refusa le breuvage et la coupe; Baubon ne peut supporter ce refus, elle se croit méprisée, et, soulevant sa robe, elle se montre

avec impudeur aux yeux de la déesse : celle-ci s'épanouit à cette vue, et, dans sa joie, elle prend la coupe et la vide. Voilà les mystères secrets de nos illustres Athéniens. C'est Orphée lui-même qui les décrit. Je citerai ses paroles, afin que les initiés connaissent l'infamie de ces mystères par l'initiateur lui-même :

« Elle dit, puis, écartant sa robe, elle découvre à Cérés ce qui ne se montre jamais ; le jeune Inachus était là ; Cérés, mise en belle humeur, le jette entre les bras de Baubon ; lui souriant alors, et oubliant ses chagrins, elle accepte la coupe et boit le breuvage préparé. »

Voici l'espèce de mot d'ordre des mystères d'Eleusis : j'ai jeuné, j'ai bu le breuvage, j'ai pris du panier, j'ai remis la coupe dans la corbeille et de la corbeille dans le panier. Magnifique spectacle, digne d'une déesse, digne assurément de la nuit et du feu, bien digne de la race des Erechthides, si magnanime ou plutôt si vaniteuse, et je puis ajouter digne des autres Grecs, qui trouveront après le trépas un sort auquel ils sont loin de s'attendre ; du reste, Héraclite d'Ephèse annonce à ces coureurs de nuit, à ces magiciens, à ces bacchantes, à ces fanatiques, tout ce qui leur doit arriver ; et, ce qu'il leur annonce, c'est le feu pour supplice.

Les initiations à ces mystères sont des impiétés ; rien de plus ridicule que les lois et l'opinion qui les consacrent ; ces mystères du serpent ne sont qu'une erreur superstitieuse qui se déguise sous un vain masque de religion et couvre des rites affreux d'un extérieur de piété trompeur et adultère.

Que recèlent ces corbeilles mystérieuses ? Il est temps de dévoiler leurs sublimes secrets ; vous y trouvez du sésame, des pyramides, des pelotes de laine, des gâteaux portant l'empreinte de plusieurs sortes de boucliers, des grumeaux de sel, ce n'est pas tout : vous y voyez encore le serpent,

symbole de Bacchus bassarien , des grenades , de la moëlle d'arbre , des fêrules avec du lierre , de la farine , enfin des pavots. Voilà ce que vous appelez de saints mystères. Ceux de Thémis ne sont pas moins vénérables dans leurs symboles : c'est de l'origan , c'est une lampe , c'est une épée , c'est un peigne , emblème honnête et mystérieux de ce qu'on ne saurait nommer. O honte ! ô impudenc qui ne sait pas rougir ! Autrefois la nuit prêtait ses voiles à la volupté ; c'est elle maintenant qui révèle aux initiés les secrets de la débauche , le feu de mille flambeaux accuse toutes ces infamies. Éteins ces feux que tu portes à la main , misérable sycophante ! respecte ces flambeaux , cette lumière que tu portes à la main , elle trahit ton Inachus ; souffre qu'une nuit épaisse couvre sa turpitude , honore les orgies du voile des ténèbres ; le feu ne sait pas feindre : il accuse , il punit , il exécute l'ordre qu'il a reçu.

Voilà les mystères des athées. C'est à bon droit que j'appelle de ce nom des hommes qui vivent dans l'ignorance du vrai Dieu , et vont porter leurs adorations , le dirai-je ? à un enfant mis en lambeau , à une femme qui se lamente , aux parties du corps pour lesquelles la pudeur n'a pas de nom. Ils sont coupables d'une double impiété ; d'abord ils ne connaissent pas Dieu , puisqu'ils ignorent quel est le véritable , et , par une suite de cette erreur , ils supposent l'existence à ce qui ne l'a pas. Ils se font des dieux de je ne sais quels êtres chimériques , qui ne sont qu'un vain nom ; aussi l'apôtre nous disait , pour humilier notre orgueil : « Vous étiez étrangers à l'alliance divine , sans espérance , sans dieu dans ce monde. »

Gloire et honneur au roi des Scythes ; il s'appelait , je crois , Anacharsis , mais n'importe le nom ; ce roi perça de ses flèches un de ses sujets qui , pour introduire dans la Scythie les mystères de la bonne déesse en honneur à Cizique , battait du tambour , et faisait retentir la sonnette pendue à son cou , imi-

tant le prêtre qui fait la quête du mois. Corrompu par les arts de la Grèce, il voulait communiquer à ses compatriotes les mœurs efféminées qui l'avaient amolli.

Il faut que je dise ici toute ma pensée ; je ne puis voir sans étonnement qu'on nous donne pour des athées certains philosophes, tels qu'Evemère d'Agrigente, Nicanor de Chypre, Mélius d'Hippone, Diagoras, Théodore de Cyrène, plus rapproché de notre époque, et beaucoup d'autres d'une vie sage et réglée, dont l'œil pénétrant démêlait mieux que le reste des hommes tout le faux de l'idolâtrie ; s'ils n'ont point découvert la vérité, du moins ils ont signalé l'erreur. Germe précieux, ou plutôt aurore naissante de la grande lumière qui devait se lever sur ces intelligences ! Un de ces philosophes disait aux Egyptiens : « Si de votre Apis vous faites un dieu, ne le pleurez pas ; si vous le pleurez, n'en faites pas un dieu. » Un autre, qui faisait cuire quelque légume à son foyer, prit un Hercule de bois et lui dit : « Allons, Hercule, un peu de complaisance, soutiens pour moi un treizième combat, tu en as bien soutenu douze pour Eurysthée ; sers à préparer le dîner de Diagoras, » et aussitôt il le jette au feu comme un bois inutile. Les deux extrêmes de l'ignorance sont l'impiété et la superstition, c'est à les éviter que doivent tendre nos efforts ; aussi Moïse, cet interprète sacré de la vérité, veut qu'on tienne à distance de l'assemblée du peuple de Dieu l'eunuque de naissance, l'homme mutilé et le fils de la courtisane ; par les deux premiers il entend l'athée, l'homme sans Dieu et dès lors sans principe de vie ; par le dernier, il désigne l'idolâtre qui se crée une multitude de dieux à la place du seul vrai Dieu, à peu près comme le bâtard adopte plusieurs pères faute de connaître son véritable père. Il existait autrefois entre le ciel et l'homme une société toute naturelle qui fut longtemps comme violée et interrompue par l'ignorance, mais qui tout à coup s'est dégagée des ténèbres et a brillé d'un nouvel éclat. Cette alliance du ciel et de la terre est ainsi exprimée par un

poète : « Le voyez-vous ce ciel immense, qui de ses bras humides embrasse la terre ? » Parlant du Dieu du ciel, il s'écrie : « O vous qui avez la terre pour char, et votre trône au-dessus de la terre, qui que vous soyez, l'homme ne peut vous voir. » Mais pourquoi d'autres maximes aussi fausses que pernicieuses sont-elles venues détourner d'une vie céleste l'homme, enfant des cieux, en égarant, vers des objets terrestres, son cœur et sa pensée ?

Les uns, ne prenant conseil que de leurs yeux, et trompés par l'aspect du ciel et le mouvement des astres, les déifièrent dans les premiers transports de leur admiration. Croyant qu'ils marchaient, ils les appelèrent des dieux ; de là les honneurs divins que l'Inde rendit au soleil, et la Phrygie à la lune. D'autres, plus charmés des productions de la terre qui nous servent de nourriture, ont adoré le blé, sous le nom de Cérès, la vigne, sous le nom de Bacchus, l'une eut des autels dans Athènes, l'autre dans Thèbes. Ceux-là, frappés des maux qui marchent à la suite du crime, ont déifié le malheur et le châtement. Les poètes tragiques imaginèrent des Furies, des Euménides, des Mânes, des dieux infernaux et vengeurs du crime. Plusieurs philosophes ont imité les poètes, en faisant des divinités de certaines affections de l'âme, telles que l'amour, la crainte, la joie, l'espérance ; comme Epiménide l'ancien, qui dressa dans Athènes des autels à l'outrage et à l'impudeur. L'imagination, selon les circonstances, a personnifié d'autres êtres moraux et en a fait des dieux, comme les Furies, Clotho, Lachesis, Atropos, Auxo, Thallo, ces divinités d'Athènes. Une sixième cause introduisit de nouveaux dieux ; on en compte douze qui lui doivent leur origine, sans comprendre les divinités qui appartiennent à la théogonie d'Hésiode et celles qui composent la théologie d'Homère. Reste une septième et dernière source, je veux parler de la reconnaissance pour des bienfaits signalés, rendus à l'humanité. Les hommes,

dans leur ignorance du Dieu dispensateur de tous biens, admirent des dioscorides sauveurs, un Hercule, fléau des monstres, un Esculape, médecin. Voilà par quelles voies glissantes et périlleuses l'homme, s'écartant de la vérité, tomba du ciel dans un abîme.

Je veux maintenant vous placer en face de vos dieux pour que vous les connaissiez à fond et que, sortant des voies de l'erreur, vous repreniez le chemin du ciel : « Nous aussi nous étions des enfants de colère, dit l'apôtre ; mais Dieu, riche en miséricordes, dans l'excès de son amour pour nous, nous a vivifiés par le Christ lorsque nous étions morts par le péché. » Car le Verbe vivant et enseveli avec le Christ est aujourd'hui élevé en gloire avec Dieu. Ceux qui restent incrédules sont appelés enfants de colère, parce que la colère du ciel est leur partage, dès-lors qu'ils repoussent le bienfait de la grâce ; nous ne sommes plus enfants de colère parce que brisant les liens de l'erreur nous nous sommes jetés avec transport entre les bras de la vérité, autrefois enfants d'iniquité, aujourd'hui vrais fils de Dieu, grâce à la clémence du Verbe. « Prenez donc pour vous seuls les paroles du poète d'Agrigente, lorsqu'il s'écrie :

« Infortunés que tourmente sans cesse l'aiguillon des remords, où trouveriez-vous un baume salutaire à d'amères douleurs ? »

Presque tout ce qu'on rapporte de vos dieux est fiction et mensonge, ce qui passe pour vrai appartient à des hommes dégradés qui vécurent dans le crime.

« Néants superbes, en quittant le chemin de la vérité vous n'avez plus de route certaine, vous fuyez à travers des ronces et des épines. Pourquoi donc errer à l'aventure ? renoncez à toute étude vaine, laissez la nuit, saisissez la lumière. »

Voilà ce que vous dit la Sibylle poète et prêtresse tout à la fois. Voilà ce que vous répète la vérité elle-même qui vient

aujourd'hui faire tomber ces masques horribles et effrayants, sous lesquels se cachent vos dieux sans nombre, et qui réfute tant d'erreurs que des ressemblances de noms avaient introduites. Vous avez des auteurs qui parlent de trois Jupiters, l'un né de l'air, en Arcadie ; les deux autres de Saturne : l'un de ceux-ci naquit en Arcadie comme le premier, l'autre en Crète. Quelques-uns comptent jusqu'à cinq Minerves ; la première était d'Athènes et fille de Vulcain ; la deuxième, d'Egypte et fille de Nilus ; la troisième, fille de Saturne, passe pour avoir inventé l'art de la guerre ; la quatrième naquit de Jupiter, les Messéniens la nomment Coryphasie, du nom de sa mère ; la dernière reçut le jour de Pallas et de Titanis, fille de l'Océan : celle-ci, monstre d'impiété, égorga son père et se fit de sa peau, comme d'une toison, une horrible parure. Aristote reconnaît un premier Apollon, fils de Vulcain et de Minerve, ainsi Minerve n'est plus vierge ; un deuxième, né en Crète et fils de Corybas ; un troisième, fils de Jupiter ; un quatrième, Arcadien et fils de Silène, les Arcadiens l'appellent Nomius ; il parle après ceux-ci d'un Apollon Libyen, fils d'Ammon. Le grammairien Didyme en ajoute un sixième, fils de Magnès ; et combien d'autres Apollons ne compterons-nous pas aujourd'hui ! Elle est innombrable la multitude de ces mortels bienfaiteurs de leurs semblables et appelés du même nom que ceux qui précèdent. Faut-il énumérer tous les Esculapes, tous les Mercures, tous les Vulcains dont parlent vos fables ? Ce serait me rendre fastidieux et fatiguer vainement vos oreilles d'une foule de noms. Suivez de près vos dieux : patrie, profession, vie, tombeau, tout vous convaincra que c'étaient des hommes. Ce Mars, si célèbre chez vos poètes, ce dieu sanguinaire, destructeur des villes, fléau de l'humanité, transfuge de tous les partis, ennemi juré de la paix, était de Sparte ; selon le témoignage d'Epicharme, Sophocle veut qu'il soit né en Thrace, d'autres en Arcadie ; si on en croit

Homère, il fut enchaîné pendant treize mois. « Mars, dit-il, esuya cet affront. Œtus et le brave Ephiestes, fils d'Aloès, le lièrent avec une forte chaîne : il resta treize mois garroté dans une prison d'airain. »

Honneur aux habitants de la Carie, qui lui sacrifient des chiens ! Pour vous Scythes, continuez d'immoler des ânes à ce dieu. Apollodore et Callimaque nous apprennent que Phœbus voit à son lever les contrées hyperboréennes offrir des ânes au dieu Mars. Phœbus, disent-ils ailleurs, se réjouit de ces gras et succulents sacrifices. Vulcain, que Jupiter précipita de l'Olympe, tomba du séjour de la lumière dans l'île de Lemnos, où il se fit forgeron, ne pouvant plus marcher ; ses jambes brisées fléchissaient sous lui, dit un poète. vous n'avez pas seulement un forgeron parmi vos dieux, vous avez aussi un médecin, mais un médecin qui aime l'argent. Il s'appelle Esculape ; j'emprunte ici les paroles du poète de la Béotie, je veux dire Pindare. Ce dieu se laissa séduire par l'éclat de l'or qu'on fit briller à ses yeux et qui lui fut promis s'il voulait rappeler un mort à la vie ; mais à l'instant même le fils de Saturne foudroya le dieu avare et le mort ressuscita : la foudre embrasée les étouffa tous deux. Ecoutez les plaintes d'un personnage d'Euripide : « Oui, Jupiter a fait mourir son fils Esculape, il l'a écrasé de son tonnerre, le corps sillonné de la foudre est enterré dans les plaines de Cynosyris. » On lit dans Psilochore que Neptune est révééré à Ténédos, comme médecin, que Saturne fut transporté en Sicile, où il reçut les honneurs de la sépulture. Patrocle de Thurium et Sophocle-le-jeune, racontent dans trois tragédies l'histoire des Dioscorides. C'étaient des hommes mortels comme nous, s'il en faut croire Homère ; la terre de Lacédémone, nous dit-il, les enferme dans son sein ; cette patrie leur fut toujours chère. Selon l'auteur d'un poème sur l'île de Chypre, Castor était mortel, le destin l'avait dévoué à la mort comme le reste des hommes ; mais Pollux,

en qualité de fils de Mars, reçut le privilège de l'immortalité. Je ne vois ici qu'une fiction poétique ; ce que dit Homère des dieux fils de Lédà me paraît plus digne de foi. Ce même poète fait d'Hercule une simple idole : « Hercule, dit-il, ce héros fameux par tant d'exploits. » D'après ces paroles, nul doute qu'aux yeux d'Homère, Hercule ne fût qu'un homme. Le philosophe Jérôme, qui a tracé son portrait, remarque qu'il était d'une petite taille et d'une grande force, et qu'il avait les cheveux crépus. Selon Dicoearque, il était svelte, nerveux, noir ; il avait le nez aquilin, les yeux bleus, les cheveux épais ; il vécut cinquante-deux ans, et finit sa vie par les honneurs du bûcher sur le mont *Æta* où se firent ses funérailles.

Voulez-vous savoir ce qu'étaient les Muses, ces filles de Jupiter et de Mnémosyne, selon Alexandre, révérees comme déesses par les poètes et les autres écrivains, invoquées par toutes les villes qui leur élevèrent des temples ? C'étaient des esclaves qui furent achetées par Mégaclo, fille de Macar, roi des Lesbiens, toujours en querelle avec sa femme. Mégaclo était malheureuse du sort cruel de sa mère ; que ne devait-elle pas souffrir en effet ? Il lui vint à la pensée d'acheter ces esclaves au nombre de neuf. Elle les appella Muses, d'un mot grec emprunté au dialecte éolien, et leur apprit à chanter les exploits des anciens héros et à s'accompagner de la guitare ; la douceur de leurs voix et la mélodie de leurs accords charmaient Macar et calmaient sa colère. Mégaclo, reconnaissante pour sa mère, qui n'avait plus à souffrir de son mari, leur éleva des statues de bronze et leur fit rendre des honneurs divins dans tous les temples. Voilà ce qu'étaient les Muses. C'est Myrsille de Lesbos qui nous apprend leur histoire.

Connaissez maintenant les amours de vos dieux, leur incroyable intempérance selon la fable ; sachez leurs blessures, leurs chaînes, leurs joies, leurs combats, que dirai-je encore ?

servitude, festins, embrassements, larmes, passions, grossières voluptés ; sachez tout. Appelez ici Neptune et tout le chœur des Néréides qu'il a déshonorées, Amphitrite, Amymôme, Alope, Mélanippe, Alcyon, Hypothoé, Cbione et tant d'autres dont la multitude innombrable ne suffisait pas à sa lubricité. Appelez Apollon, je veux parler de Phœbus, ce chancre si pur, ce conseiller si sage ; mais ce n'est pas ce que vous diront Stéropé, Aréthuse, Arsinoé, Zeuxippe, Prothoé, Marpisse, Hypsipyle, car Daphné seule put échapper au devin et à l'outrage. Qu'il vienne après tous les autres ce grand Jupiter, que votre suffrage honore du titre de père des dieux et des hommes ; il était si voluptueux qu'il se jetait sur toutes les femmes et assouvissait sur toutes sa lubricité ; il n'était rien moins pour elles que le bouc à l'égard des chèvres du pays des Thmuites.

Divin Homère, vos poèmes me transportent. Selon vous, « le fils de Saturne, aux yeux d'azur, fait un signe de tête, il agite sa chevelure d'ambrosie sur son front immortel, et l'Olympe tremble dans sa vaste étendue. »

Homère, vous faites Jupiter bien grand, vous lui supposez un mouvement de tête d'une majesté imposante. Mais, mon cher Homère présentez-lui la moindre occasion, et le voilà aussitôt qui se dément, et voilà sa belle chevelure couverte d'ignominie ! A quels excès ne se porta point ce Jupiter, qui passa tant de nuits voluptueuses avec Alcmène ? et qu'était-ce que neuf nuits pour son incontinence ! il eût trouvé trop courte une vie tout entière passée dans les voluptés qui nous ont donné le dieu destructeur des monstres. Or, ce fils, ce vrai fils de Jupiter, conçu dans cette longue nuit, cet Hercule qui n'acheva ses douze travaux qu'après un long temps, n'eut besoin que d'une seule nuit pour déshonorer les cinquante filles de Testius. C'est ainsi qu'il fut tout à la fois le corrupteur et le mari de tant de jeunes vierges : aussi les poètes l'appellent avec raison un infâme, un misérable.

Je ne rappellerai ni ses adultères, ni ses turpitudes avec de jeunes enfants : l'énumération nous mènerait trop loin. Vous saurez que la lubricité de vos dieux n'a pas même épargné l'enfance : l'un aima Hylas, l'autre Hyacinthe, celui-ci Pélops, celui-là Chrysispe, cet autre Ganymède.

Femmes, adorez ces dieux, demandez des maris aussi chastes dans leurs mœurs; jeunes enfants croissez dans la piété envers ces mêmes dieux, devenez hommes à leur sainte école, qui place sous vos yeux l'image de tous les crimes. Oui, je l'accorde, me dira-t-on, les dieux mâles donnent dans tous les excès de l'incontinence; mais Homère nous assure que les déesses retirées dans leurs palais sont des modèles de pudeur, qu'elles rougissent jusqu'au fond de l'âme du scandale donné par Vénus surprise en adultère. Eh bien ! ces déesses mènent une vie plus dissolue; elles vivent elles-mêmes en adultère, l'Aurore avec Tithon, La Lune avec Endymion, Nérïs avec Æacus, Thétis avec Pélée, Cérès avec Jason, Proserpine avec Adonis. Vénus, après le déshonneur imprimé sur son front par sa conduite avec Mars, ne garde plus de mesure : elle passe entre les bras de Cinyras, elle épouse Anchise, elle attire Phaëton dans ses pièges; elle aime Adonis. Elle fut aussi la rivale de Junon. Ces deux déesses, pour avoir la pomme d'or, ne rougissent pas de se livrer toutes nues aux regards du berger qui devait juger quelle était la plus belle.

Disons un mot de vos combats, de vos réunions solennelles près des tombeaux. Je veux parler des jeux isthméens, néméens, pythiens olympiques. A Pytho on adore le serpent pythien; il a donné son nom au concours qu'il attire. Près de l'isthme, la mer avait rejeté un cadavre informe et défiguré; c'était celui de Mélicerte. Aussi pleure-t-on Mélicerte dans les jeux isthméens. A Némé, on avait rendu les derniers devoirs au jeune Arquémore, et on appela néméens les combats livrés près de sa tombe. Et votre fameuse ville de Pise,

ô Grecs ! est-elle autre chose que le tombeau d'un cocher de la Phrygie ? N'est-ce pas le Jupiter de Phidias qui donne aux jeux olympiques toute leur importance , grâce encore à un tombeau , à celui de Pélops ?

On peut croire que vos mystères , aussi bien que vos oracles , étaient des combats institués pour honorer les morts. Ils eurent ensuite , les uns et les autres , une grande duplicité. Les mystères qui se célèbrent à Sagra et dans Alimonte , bourg de l'Attique , n'ont point d'influence hors d'Athènes. Mais les jeux et les phallus consacrés à Bacchus ont corrompu les mœurs publiques et sont l'opprobre du monde entier. Bacchus désirait descendre aux enfers ; mais comment y descendre ? il n'en sait pas le chemin. Un certain Prosymnus s'offrit de l'indiquer , moyennant une récompense , honteuse en elle-même , mais belle aux yeux de Bacchus. C'est une turpitude infâme qu'il lui demandait. Le dieu ne rejette pas la proposition : il s'engage par serment à accomplir les conditions voulues , s'il échappe aux dangers du voyage. Instruit du chemin , il part et revient ; mais il ne retrouve plus Prosymnus , il était mort. Bacchus , pour s'acquitter envers lui , se rend à son tombeau , taille un rameau de figuier en forme de phallus , et remplit sa promesse par une obscénité qu'on n'ose nommer.

Les phallus , érigés en l'honneur de Bacchus dans toutes les villes , sont un monument mystérieux de cette infamie. « Ceux qui ne fêtent point ce dieu et ne chantent point d'hymnes en son honneur , dit Héraclite , sont outragés dans leurs parties secrètes avec la dernière indécence. » Voilà ce Pluton , voilà ce Bacchus qu'on honore par des transports de fureur et de délire , moins , je crois , pour le plaisir de l'ivresse que pour se conformer à l'usage de ces honteuses cérémonies , qui dans le principe furent établies en mémoire de certains mystères de débauche.

Ainsi donc , vous vous faites des dieux d'hommes esclaves de leurs passions ; mais plusieurs furent , à la lettre , de vrais

esclaves, comme les Ilotes chez les Lacédémoniens. Est-ce qu'Apollon ne fut pas esclave d'Admète à Phères; Hercule d'Omphale à Sardes? Est-ce que Neptune n'était pas aux gages d'un Laomédon de Phrygie, aussi bien qu'Apollon, qui fut traité en esclave inepte et ne put obtenir d'un premier maître d'être mis en liberté? Par ces dieux esclaves furent relevés les murs de Troie.

Homère n'a pas craint de dire que Minerve, un flambeau d'or à la main, marchait devant Ulysse pour l'éclairer. Nous lisons que Vénus remplissait près d'Hélène le rôle d'une servante déhontée; qu'elle approcha d'elle un siège en face de son amant adultère pour l'inviter au crime. Panyasis parle de plusieurs autres dieux qui furent, comme ceux-ci, les très-humbles valets des hommes. Voici ses paroles: « Cérès essuya cet affront aussi bien que le célèbre Vulcain, aussi bien que Neptune, et Apollon à l'arc d'argent. Ils furent contraints de servir pendant un an de faibles mortels. Le fier Mars lui-même ne put s'affranchir de cette loi imposée par son père. »

Il raconte d'autres faits qui suivent ceux-ci. Il faut aussi vous faire voir ces mêmes dieux, languissant d'amour, en proie à de violentes passions et à tous les maux qu'éprouvent les hommes. Ils avaient un corps mortel: c'est Homère qui nous l'apprend, et il le prouve quand il introduit sur la scène Vénus blessée et poussant d'horribles cris; quand il nous montre Mars lui-même percé au ventre par Diomède.

Ornyte, selon Polémon, ensanglanta Minerve. Pluton lui-même fut atteint d'une flèche lancée par Hercule, ainsi que nous l'apprenons encore d'Homère. Panyasis raconte un semblable exploit d'Augéas d'Elée. Il dit aussi que le même Hercule fit couler dans les sables d'Ilos le sang de Junon, qui préside aux mariages; mais il était juste que cet Hercule eût son tour: aussi Sosibius nous le montre blessé à la main par les enfants d'Hippocoon. S'il y a des blessures, il y a du

sang. Et quel sang ! c'est le plus noir de tous ; ce sang que les poètes appellent ichor est un sang corrompu. D'après cela il faut des soins , des aliments , mille autre choses indispensables : aussi je vois qu'il est question de festins , qu'on parle d'ivresse , de joie , de voluptés. Et pourquoi de ces voluptés d'hommes , pourquoi des enfants , pourquoi du sommeil , s'ils ne connaissent ni mort , ni besoin , ni vieillesse ? Jupiter , en Ethiopie , partagea la table d'un mortel , table barbare , impie : il avait été reçu par l'Arcadien Lycaon , et là il se rassasia de chair humaine. Il faut tout dire , c'était contre son gré : ce dieu ne savait pas que cet hôte lui avait servi son propre fils , qu'il venait d'égorger : Nyctime était son nom. L'admirable personnage , que ce Jupiter , savant dans l'avenir , hospitalier , favorable aux suppliants , plein de clémence , adoré des mortels , vengeur des crimes ! Disons plutôt injuste , sans frein , sans pitié , sans loi , violent , atroce , impudique , corrupteur , adultère. Et pouvait-il être autre chose , puisqu'il était homme ?

Il me semble que toutes vos fables ont bien vieilli : Jupiter n'est plus ni dragon , ni cygne , ni aigle. Ce n'est plus un homme livré à l'amour , ni un dieu qui vole sous la forme d'un oiseau. Il ne cherche plus de jeunes enfants , il n'est plus prodigue de tendresse , il n'use plus de violence , bien qu'il existe grand nombre de femmes plus gracieuses que Léda , plus belles que Sémélé ; une multitude de jeunes adolescents mieux faits et mieux élevés que le pâtre de Phrygie. Où est maintenant l'aigle , où est le cygne , où est Jupiter lui-même ? Il a vieilli avec ses ailes d'emprunt. Ce n'est pas qu'il se repente de ses amours , ni qu'il ait appris la tempérance ; mais toute l'imposture vous est aujourd'hui dévoilée. Léda est morte , l'aigle est mort , le cygne est mort. Cherchez votre Jupiter , mais pour cela ne montez pas au ciel : fouillez la terre. Callimaque de Crète vous dira , dans ses hymnes , où il est enterré. « Grand roi , s'écrie-t-il , les Crétois vous ont

élevé un tombeau. » Car il est mort comme Léda, comme le cygne, comme l'aigle, comme le serpent; il est mort comme meurt l'homme, et l'homme voluptueux. Si je ne me trompe, les esprits nourris de tant d'absurdités sont amenés aujourd'hui, en dépit de leurs passions, à reconnaître combien grandes étaient leur erreurs sur leurs dieux, témoin ce vers d'Homère : « Vous n'êtes sorti ni d'un chêne antique, ni d'un rocher, mais de la race des hommes. » Cependant vous les verrez dans l'exacte vérité, chêne et pierre. Staphyle dit qu'on adore à Sparte un certain Agamemnon sous le nom de Jupiter. Phanocle, dans son livre intitulé *Des Amours ou des Beautés*, rapporte qu'Agamemnon, roi des Grecs, fit élever le temple de Jupiter Argyne en l'honneur d'un jeune homme de ce nom qu'il aimait éperduement. « Les Arcadiens, dit Callimaque « dans son *Livre des Causes*, adorent une Diane qu'on surnomme l'étouffée. Une autre Diane est honorée à Methymne sous le nom de Condylite. » Sossibius nous apprend qu'un temple est élevé, dans la Laconie, à Diane la goutteuse. Polémon parle d'un Apollon béant, d'un Apollon buveur, dont la statue se voit en Elide. Les Eléens sacrifient aussi à un Jupiter chasse-mouche. Les Romains donnaient ce surnom à Hercule, et lui sacrifiaient, ainsi qu'à la Peur et à la Fièvre, qu'ils mettaient au nombre de ses compagnons. Je ne parle pas des Argiens, adorateurs, comme les habitants de la Laconie, d'une Vénus qui pille les tombeaux; ni des Spartiates, qui se prosternent devant une Diane appelée la tousseuse. D'où pensez-vous que nous tirons ces faits? nous les empruntons aux ouvrages que vous lisez tous les jours. Refuserez-vous de reconnaître vos écrivains parce qu'ils s'élèvent ici comme des témoins qui déposent contre votre incrédulité? Infortunés qui livrez à ces futilités impies votre vie tout entière, dès-lors elle n'est plus la vie! N'a-t-on pas adoré dans Argos un Jupiter chauve, et dans Chypre un Jupiter vengeur? Les Argiens ne sacrifient-

ils pas à Vénus la rôdeuse ; les Athéniens , à Vénus la courtisane ; les Syracusains , à Vénus Callipyge ? Le poète Nicandre se sert d'un mot qu'on ne peut répéter. Je passe sous silence un Bacchus choiropsale : Sycone l'adore comme le président des parties secrètes de la femme , comme l'inspecteur des turpitudes , comme le protecteur de toutes les saletés de la débauche. Voilà , d'un côté , vos dieux ; voilà , de l'autre les hommes qui se jouent de la Divinité , ou plutôt qui s'abusent eux-mêmes et se couvrent d'infamies.

J'aime mieux l'Egypte avec ses grossiers animaux qu'elle adore dans les villes et dans les campagnes , que la Grèce avec les dieux que je viens de vous montrer. Ceux de l'Egypte ne sont que des bêtes brutes , et non des adultères , des monstres d'impureté. Aucun des dieux égyptiens ne connaît ces honteuses voluptés qui font rougir la nature. Je n'ajoute plus rien à ce que j'ai dit des dieux de la Grèce ; vous les connaissez suffisamment. Je parle maintenant des dieux de l'Egypte. On compte dans cette contrée une multitude de cultes et de religions. Sienne adore le poisson Pagra ; Eléphantine , le poisson Méote ; Oxyrine , le poisson dont elle a pris le nom ; Héracléopolis , l'ichneumon ; Saïs , un mouton ; Lycopolis , un loup ; Cynopolis , un chien ; Memphis le bœuf Apis ; Mendès , un bouc. Vous autres Grecs , bien supérieurs aux Egyptiens (pour moi , je n'ose pourtant pas dire que je vous mets fort au-dessous d'eux) , vous qui les plaisantez tous les jours , qu'êtes-vous donc ? ne rendez-vous aucun culte aux animaux ? Mais la Thessalie adore les cigognes : c'est un culte reçu des ancêtres. Mais les Thébains adorent les belettes ; ils croient qu'une belette aida Hercule à venir au monde. Que dirai-je ! est-ce que les Thessaliens n'adorent pas aussi les fourmis ? La fable leur a fait croire que Jupiter avait pris la forme de cet insecte pour s'approcher d'Euryméduse , cette fille de Clitor dont il eut Myrmidon. Polémon raconte que les habitants de la Troade révèrent les souris de leurs contrées

appelées smynthes; et la raison de ce culte, c'est que les souris rongèrent les cordes des arcs de leurs ennemis : de là le surnom de Smynthe donné à l'Apollon troyen. Héraclide, dans son livre sur la construction du temple de l'Arcanie, où se trouve le promontoire d'Actium et le temple d'Apollon Actius, rapporte qu'on immolait un bœuf aux mouches, et que ce sacrifice précédait tous les autres. Je ne tairai pas les Samiens, qui, selon Euphorion, adorent une brebis; ni les habitants de la Phœnosyrie, dont les uns adorent des colombes et les autres des poissons. Ces derniers déployaient dans leur culte autant de pompe que les Eléens dans celui de Jupiter.

Je vous ai assez fait voir que ce ne sont point des dieux que vous adorez. Mais il importé d'examiner si ce ne seraient pas des démons que vous regardez comme dieux secondaires. Si les démons sont des esprits impurs, d'insatiables gloutons, dans chaque ville vous avez de ces démons indigènes qui se font rendre des honneurs divins : ainsi Edemus chez les Cythiens, Callistagoras à Ténos, Anius en Elide, Strablacus en Laconie. A Phalères, on adore un héros représenté sur la poupe d'un navire. A l'époque où l'on se battait avec tant d'acharnement contre les Mèdes, la Pythie ordonna aux Platéens de sacrifier à Androcrate, à Démocrate, à Cyclée, à Leucon. Si vous voulez y faire attention, vous trouverez bien d'autres démons semblables. « La terre, dit Hésiode, compte jusqu'à trois fois dix mille esprits immortels qui veillent à la garde de l'homme. » Ces gardiens que sont-ils ? Veuillez nous l'apprendre, grand poète de la Béotie ! Il est clair que ce sont les démons dont je viens de vous parler. Apollon, Diane, Latone, Cérès, Proserpine, Pluton, Hercule, Jupiter, qui reçoivent de plus grands honneurs, sont des démons d'un ordre plus relevé. O vieillard d'Ascre ! Ils nous gardent, et pourquoi ? Est-ce de peur que nous ne nous sauvions, ou plutôt, exempts de crimes, ne veulent-ils pas nous conserver

purs? Alors on pourrait dire comme le proverbe : le père incorrigible veut corriger son fils.

Ah ! s'ils nous protègent, assurément ce n'est point parce qu'ils nous aiment ; ce sont de vrais flatteurs qui veulent notre perte et s'attachent à nous, attirés par l'odeur des sacrifices. Sachez leur gourmandise, ils ne s'en cachent point : la vapeur des libations et des victimes, s'écrient-ils, est un tribut d'honneur qui nous appartient. Et si les dieux de l'Égypte (je veux dire les chats et les belettes) pouvaient parler, ne tiendraient-ils pas le langage d'Homère, ce langage si poétique, tout parfumé de l'odeur des viandes et plein d'amour pour l'art qui les apprête ? Voilà vos génies, vos dieux, ceux que vous nommez demi-dieux, comme on appelle mulets les demi-ânes ; car vous ne manquez pas de termes pour exprimer ces alliances impies. Ajoutons que vos dieux sont des génies cruels, ennemis des hommes : non contents de les aveugler et de les corrompre, ils se font du carnage et du meurtre une sorte de volupté. Les combats sanglants du cirque, les innombrables batailles où des nations s'entretuent pour le fantôme de la gloire, font les délices de ces dieux, qui se repaissent à loisir de sang et de carnage. Lorsqu'ils tombent sur des peuples ou sur des villes comme des fléaux dévastateurs, ils en exigent des libations de sang humain. Le Messénien Aristomène immole à Jupiter Ithomète trois cents hommes, et se croit fort agréable au ciel par cette hécatombe, qui comptait une noble et illustre victime, Théopompe, roi de Lacédémone. Les habitants de la Chersonèse taurique sacrifient à l'Artémise de la contrée tous les étrangers qu'ils peuvent saisir quand la mer les jette sur leurs parages. Euripide, votre poète tragique, a mis en scène l'inhumanité de ces sacrifices. Monime, dans son livre *des Merveilles*, rapporte qu'à Pella, ville de la Thessalie, on immole un Achéen à Pélée et à Chiron. Nous savons d'Anticlède, dans son livre intitulé *des Retours*, que les Lyciens, peuple

de la Crète, sacrifient des hommes à Jupiter. Dosidas nous apprend qu'on offrait à Bacchus de semblables victimes. N'oublions pas les Phocéens. Pythocle, dans son troisième livre de la *Concorde*, nous dit qu'ils brûlaient un homme sur l'autel de la Diane taurique. Rappellerai-je l'Athénien Erechthée et le Romain Marius, qui sacrifèrent leurs filles, l'un à Proserpine, comme le rapporte Démocrate dans son troisième livre des *Aventures tragiques*, et l'autre aux dieux averronnes, selon Dorothee, dans son quatrième livre de l'*Histoire d'Italie*? Connaissez à ces traits l'amour que vous portent les démons. Comment leurs adorateurs ne seraient-ils pas des hommes saints et purs? Les uns bénissent ces démons comme des libérateurs, les autres leur demandent le salut, ils ne voient pas que leurs hommages s'adressent à ceux qui les perdent. Ils ne voient pas qu'ils commettent un meurtre quand ils leur offrent des sacrifices. Le lieu ne change pas la nature de l'action. Que vous sacrifiez un homme à Diane, à Jupiter, dans un lieu saint, ou que vous l'immoliez à la vengeance, à l'avarice, aux démons, sur un autel ou sur un grand chemin, n'appellez pas l'homme assassiné une victime sacrée? Votre action n'est pas un sacrifice, c'est un meurtre, un homicide. O hommes les plus sages des hommes, vous fuiriez à l'aspect d'une bête féroce, à la rencontre d'un ours ou d'un lion; comme le voyageur qui, « pressant du pied, dit le poète latin, un serpent qu'il n'a pas vu d'abord sous les ronces, recule tout-à-coup saisi d'effroi. » Et quand vous voyez, quand vous comprenez ce que sont les démons, des génies funestes, perfides, les plus cruels ennemis de l'homme, vous ne reculez point, vous ne fuyez pas! Quel bien peuvent vous faire des êtres malfaisants? Mais je puis vous montrer des hommes meilleurs que vos dieux, c'est-à-dire vos démons. Est-ce que Solon, Cyrus, ne valent pas mieux que le divin Apollon? Votre Phœbus aimait les offrandes et non les hommes; il trahit Crésus son ami, il en

oublia les présents ; et, jugez s'il tenait beaucoup à la gloire, il mena lui-même Crésus au bûcher par le fleuve Alys. C'est ainsi que les démons conduisent au feu leurs amis, leurs adorateurs. O hommes plus vrais, plus amis des hommes que le divin Apollon, ayez compassion de cet infortuné prince attaché sur le bûcher. Solon, dites hardiment la vérité. Pour vous, Cyrus, faites éteindre le feu ; mais vous, Crésus, devenez sage à l'école du malheur. Quel être ingrat vous adorez ! il prend votre or et s'en va. Oui, Solon, en toutes choses, voyons la fin ; prince, ce n'est pas un démon, mais un homme qui vous donne ce conseil. Les oracles de Solon ne sont pas obscurs ; il vous sera facile maintenant de le comprendre ; instruit sur un bûcher par les leçons de l'expérience, vous aurez reconnu que lui seul vous portait la vérité.

Je me demande avec étonnement dans quelle intention les auteurs de ces extravagances ont répandu ces funestes superstitions et autorisé par des lois le culte de ces mauvais génies. Que ce soit Phoronée, ou Mériops, ou tout autre qui leur ait élevé des temples, des autels, et offert les premiers des sacrifices, il est certain que, depuis leur époque, les hommes se sont fait des dieux pour les adorer. On place l'amour parmi les plus anciens ; toutefois personne n'avait songé à lui rendre des honneurs divins avant Charmus, qui dressa un autel dans l'académie au jeune adolescent qu'il aimait et qu'il souilla après s'en être rendu possesseur. C'est ainsi que la plus honteuse passion fut appelée amour et placée au rang des dieux. Les Athéniens ignoraient ce qu'était Pan avant de l'avoir appris de Philippide. Est-il étonnant que la superstition, une fois établie, soit devenue un foyer de corruption ; que, négligée dans le principe, elle ait pris tous les jours de nouveaux accroissements ; elle a grossi comme un torrent qui a tout emporté, elle a enfanté une foule de démons, elle a immolé des hécatombes, elle a réuni des multitudes d'hom-

mes, élevé des statues, bâti des temples. Mais je ne tairai pas ce qu'étaient ces édifices parés du beau nom de temples; c'était des tombeaux; oui, des tombeaux ont été appelés temples. Foulez donc aux pieds ces superstitions : quoi ! vous ne rougiriez pas d'adorer des tombeaux. Le tombeau d'Acrisius est à Larisse, dans le temple de Minerve, au sommet de la citadelle; celui de Cécrops est dans la citadelle d'Athènes, comme nous l'apprend Antiochus, au neuvième livre de son histoire. Ericthone n'a-t-il pas reçu la sépulture dans le temple de Pallas; Immer, fils d'Eumolpe et de Daira, sous la citadelle d'Éleusis, dans l'enceinte du temple de Cérés, aussi bien que les filles de Célée? Parlerai-je des femmes hyperboréennes? Deux d'entre elles, appelées l'une Hyperroque et l'autre Laodice, sont ensevelies dans une chapelle de Diane, qui fait partie du temple d'Apollon, à Délos. Cléarque, selon Léandre, a un tombeau dans un temple d'Apollon Didyme, qui se voit encore à Milet. Passerai-je sous silence le sépulcre de Leucephryné qui, selon le témoignage de Zénon Myndien, est enterrée à Magnésie, dans le temple de Diane? Oublierai-je l'autel d'Apollon qu'on voit à Thelmesse, et qui s'élève sur le tombeau du divin Thelmissis? Ptolémée, fils d'Agésarque, raconte, dans le premier livre de l'*Histoire de Ptolémée Philopator*, que Cyniras et ses descendants ont leur tombeau à Paphos, dans le temple de Vénus. L'énumération de tous les tombeaux révévés comme des temples serait infinie. Si le délire d'un pareil culte ne vous fait pas rougir, vous êtes de vrais morts, dès-lors que vous adorez des morts, et partout vous portez vos funérailles. O infortunés ! peut-on vous dire avec un de vos poètes, quel est votre aveuglement ? Vous marchez la tête enveloppée des ombres du tombeau.

Si vous considérez les statues en elles-mêmes, vous comprendrez s'il est rien de plus extravagant que la coutume qui vous prosterne devant ces êtres insensibles, vains ouvrages

de l'homme. Autrefois les Scythes adoraient une épée ; les Arabes , une pierre, les Perses, un fleuve. Antérieurement à ces peuples, dans d'autres contrées, on élevait des pièces de bois d'une grande hauteur et des colonnes de pierres appelées Zoana, qui veut dire polies avec soin. L'image de la Diane d'Icare ne présentait qu'un morceau de bois brut ; à Thespis, celle de Junon Cythéronienne n'était qu'un tronc informe ; une autre de Junon, à Samos, ne fut dans le principe, selon Aëthlius, qu'une solive dont on a fait depuis une statue sous le prêteur Proclée. Quand les statues commencèrent à prendre une forme humaine, on les appela Brété, du mot *brotos*, qui veut dire homme. Nous apprenons de Varron qu'à Rome la première statue de Mars fut une lance ; c'était bien avant que la sculpture eût atteint la perfection merveilleuse mais funeste qu'elle eut depuis. Il est à remarquer qu'à mesure que cet art s'est développé, l'erreur a fait des progrès : avec le bois, la pierre et toute autre matière, on a fait des statues à figure humaine, on s'est prosterné devant elles ; le mensonge a voilé la vérité. Vous ne pouvez en douter après tout ce que nous avons dit ; s'il fallait de nouvelles preuves, ne les refusons pas.

On sait que le Jupiter Olympien et la Minerve d'Athènes, ouvrage de Phidias, sont faits d'or et d'ivoire. Olympique rapporte, dans son livre des antiquités de Samos, que la statue de Junon est sortie du ciseau d'Euclide. Nul doute que Scopas n'ait fait d'une pierre, appelée Lucneus, deux des statues que les Athéniens appellent vénérables, et que Calos ne soit l'auteur de la statue du milieu. Nous l'apprenons de Polémon dans son quatrième livre à Timée ; le même écrivain a prouvé que les statues de Jupiter et d'Apollon qu'on voit à Patare, en Lycie, sont de Phidias, aussi bien que les lions qui les entourent. Voulez-vous que ce soit plutôt de Bryxis, je vous l'accorde, n'en parlons plus. Il était aussi sculpteur, dites-vous ; eh bien ! mettez au bas le nom de celui des deux

que vous voudrez. Selon le témoignage de Philostrate, les statues de Neptune et d'Amphitrite, hautes de neuf pieds et adorées dans l'île de Ténos, sont les ouvrages de l'athénien Télésius. Démétrius, dans le second livre de son histoire de Delphes, dit que la statue de Junon, qu'on trouve à Tirynthe, a été faite avec le bois d'un poirier, par un sculpteur nommé Argus. On va s'étonner d'apprendre que le Palladium ou effigie de Pallas que l'on appelle Diopète, qui veut dire descendue du ciel et qui passe pour avoir été enlevée de Troye par Diomède et par Ulysse, et cachée chez Démophon, ait été faite des os de Pélops, comme le Jupiter Olympien des os d'un animal de l'Inde. Je citerai mon auteur, c'est Denys; voyez ce qu'il raconte dans la cinquième partie de son ouvrage intitulé le *Cycle*. Apelles, dans son histoire de Delphes, dit qu'il existait deux images de Pallas, faites de main d'homme. J'ajouterai, pour qu'on ne croie pas que l'omission vient de l'ignorance, que la statue de Bacchus le morique ou l'insensé fut tirée d'une pierre appelée Philète, par le ciseau de Simon, surnommé Eupalame, comme nous l'apprenons d'une lettre de Polémon. On parle encore de deux autres sculpteurs originaires de Crète, si toutefois ma mémoire me sert bien. L'un se nommait Scyle et l'autre Dipène: ils ont fait les statues des Dioscorides qui sont à Argos, la statue d'Hercule que possède Tirhynte, et celle de Diane la munichienne, que révère Sicyone.

Mais pourquoi m'arrêter à ces petits détails, quand je puis vous dire ce qu'était le grand dieu de l'Égypte, ou plutôt le principal des démons, supérieur à tous, et pour cette raison l'objet d'un culte universel, ainsi que nous le savons? Je veux parler ici du dieu Sérapis; on a osé dire qu'au moins celui-ci n'était pas de main d'homme. Des auteurs assurent que c'était une statue de Pluton, dont les habitants de Sinope avaient fait présent à Ptolémée Philadelphe, en reconnaissance du blé qu'il leur avait envoyé dans un temps

de famine ; que Ptolémée l'accepta et la fit placer sur le promontoire appelé maintenant Racotis, où est le temple de Sérapis. Tout près de là est un champ. La fameuse courtisane Blitichis étant morte à Canope, Ptolémée fit transporter et ensevelir son corps dans le temple dont je viens de parler. D'autres croient que ce Sérapis est une statue qui fut transportée du royaume du Pont à Alexandrie, avec une pompe extraordinaire. Isidore est le seul qui raconte qu'elle fut envoyée à Ptolémée par les habitants de Séleucie, voisine d'Antioche, parce qu'il les avait aussi nourris dans un temps de disette. Il arriva, je ne sais comment, qu'Athénodore, fils de Sandon, qui voulait donner à cette statue la plus haute antiquité, fut amené à reconnaître qu'après tout elle était, comme les autres, l'ouvrage de l'homme. Il rapporte que Sésostris, après avoir subjugué grand nombre de villes grecques, rentra dans ses états, amenant avec lui une multitude d'habiles ouvriers ; qu'il leur fit faire une statue magnifique d'Osiris, son aïeul, que l'ouvrage fut particulièrement recommandé aux soins d'un certain Briaxis, différent de l'Athénien de ce nom ; que son art sut mettre en œuvre les matières les plus variées et les plus diverses. On lui avait fourni de l'or, de l'argent, du cuivre, du fer, du plomb, de l'étain ; on avait également mis à sa disposition toutes les pierres précieuses que produit l'Égypte, telles que le saphir, l'aimalite, l'émeraude, la topaze. Il broya, mêla, fondit ensemble toutes les matières et les peignit en bleu ; voilà pourquoi la statue paraît un peu noire ; il joignit à ce mélange ce qui restait des parfums employés à la sépulture d'Osiris et d'Apis ; il en fit le dieu Sérapis, dont le nom annonce assez cette communauté de tombeau. L'ouvrage, ainsi composé d'Osiris et d'Apis, prit ce nom d'Osirapis. L'Égypte et la Grèce s'enrichirent d'une nouvelle divinité, grâce aux soins d'un empereur romain qui agrégea à leur foule déjà si nombreuse l'objet de ses amours et ses plus chères

délices, son Antinoüs qui devait figurer parmi les plus beaux d'entre les dieux, et qu'il consacra avec la même piété que Jupiter avait consacré Ganimède. Comment réprimer une passion qu'aucune crainte, aucun frein n'arrête? Elles reçoivent aujourd'hui dans Rome les honneurs d'un culte tout divin, ces nuits sacrées d'Antinoüs, dont l'infamie était bien connue du prince qui les avait passées sans dormir près du jeune enfant. Pourquoi placer au rang des dieux celui qui n'a d'autre titre à cet honneur que la prostitution qu'il a subie? Pourquoi cet ordre de le pleurer comme s'il était son fils? Que signifient ces éloges donnés à sa beauté. Rien n'est plus vil qu'une beauté flétrie par le crime. O homme! garde-toi d'exercer sur ce don du ciel un odieux empire; épargne la jeunesse dans sa fleur; si tu la veux toujours belle, conserve-la toujours pure. Sois le roi de la beauté plutôt que son tyran. Qu'elle demeure libre, et je reconnais la beauté en toi-même dans ton respect inviolable pour son image sacrée, et j'adore la beauté souveraine dont toutes les autres ne sont qu'un reflet. Le tombeau de celui que tu aimais est devenu un temple et une ville. On dit maintenant la ville et le temple d'Antinoüs. Chez vous, les tombeaux et les temples sont également admirés. Pyramides, mausolées, labyrintes, qu'est-ce autre chose que les temples des morts, que les tombeaux des dieux?

Je veux faire parler ici l'autorité prophétique de la Sibylle. Les oracles ne viennent pas d'Apollon, que les nations abusées ont faussement appelé dieu ou prophète, mais du grand Dieu que la main de l'homme ne saurait représenter avec la pierre ni par aucune image. La Sibylle avait annoncé la ruine des temples, car elle dit en propres termes que celui de Diane, à Ephèse, sera renversé par un tremblement de terre: « Ephèse éplorée fera retentir ses rivages de ses gémissements, elle pleurera son temple et ses yeux le chercheront en vain. » Elle dit de celui d'Isis et de Sérapis

qu'il n'en restera pas pierre sur pierre, qu'ils seront dévorés par le feu : « Isis, déesse infortunée, je te vois sur les bords de ton fleuve solitaire, silencieuse, éperdue sur les sables de l'Achéron. » Ensuite elle ajoute : « Et toi Sérapis, assis sur la pierre, quelle sera ta douleur ? Il ne restera de toi que de vastes ruines au sein de la malheureuse Égypte. »

Si vous attachez peu d'importance aux oracles de la Sibylle, écoutez au moins un de vos philosophes, Héraclite d'Ephèse, reprochant aux statues leur insensibilité : « Quand vous les priez, dit-il, c'est comme si vous vous adressiez à des murailles. » N'est-ce pas, en effet, une absurdité monstrueuse d'adorer des pierres, de les placer à la porte des maisons, comme si elles étaient douées de la vie et de quelque pouvoir ? On révère Mercure comme un dieu, on lui donne l'intendance des chemins, on en fait un portier ; si vous leur faites cette injure parce qu'elles sont insensibles, pourquoi les adorer comme des dieux ? Si vous les croyez insensibles, pourquoi les mettre devant les portes pour leur faire garder vos maisons ? Les Romains, qui attribuent à la fortune le succès de leurs plus grandes entreprises, et qui la vénèrent comme la plus puissante déesse, l'ont placée au milieu des immondices ; ils lui ont consacré un cloaque, sans doute, comme le temple le plus digne d'une semblable divinité. La pierre, le bois, l'or, se soucient peu de l'odeur des victimes ou de leur fumée, on ne fait que les salir quand on les enfume ainsi par honneur. Au fond, il n'y a là ni honneur, ni outrage. Les statues insensibles sont au-dessous des plus vils animaux. Comme elles sont privées de sentiment, je n'ai jamais pu comprendre comment est venu dans l'esprit de quelqu'un de les adorer, et j'ai plaint la folie de ceux qui étaient tombés les premiers dans cette inconcevable erreur ; je les ai jugés les plus malheureux des hommes. On sait que certains animaux n'ont pas l'usage de tous leurs sens, comme les vers et les chenilles ; il en est dont l'organisation est fort

incomplète, comme la taupe et l'araignée, qui naît sourde et muette, selon Oricande. Toutefois ils l'emportent de beaucoup sur vos idoles et vos statues, qui sont entièrement stupides; car ces animaux sont au moins doués d'un sens, tel que l'ouïe, ou le tact, ou le goût, ou l'odorat; mais vos statues ne sont douées d'aucun sens. Plusieurs animaux sont privés de la vue, de l'ouïe, et de la voix, comme les huîtres; mais ils vivent, mais ils croissent, ils éprouvent même les influences de la lune. Vos idoles ne peuvent ni agir, ni se remuer, ni sentir. On les lie, on les cloue, on les perce, on les fond, on les lime, on les coupe, on les taille, on les polit. Les statuaires font violence à la terre, quand leur art l'oblige de sortir de sa nature et lui concilie des honneurs divins. Ceux qui font des dieux n'adorent, à mon avis, ni les dieux, ni les démons; leur culte s'adresse à la terre dont se fait la statue, et à l'habileté qui la façonne. Une statue, qu'est-ce autre chose qu'une terre inanimée qui reçoit sa forme des mains d'un ouvrier? Chez nous, on n'adore pas d'image corporelle faite d'une matière vile et grossière, mais Dieu qui n'est vu que par l'Esprit; et voilà le seul vrai Dieu.

Les insensés! ils adorent des pierres, et quand ils ont reconnu par l'expérience, dans l'infortune et le malheur, combien cette matière brute est indigne des honneurs divins, ils n'en vont pas moins à leur perte, poussés par la nécessité ou par une crainte superstitieuse. Tandis qu'ils méprisent ces idoles sans vouloir paraître les mépriser, ils sont convaincus de leur impuissance par les dieux mêmes auxquels on les dédie et qui ne les défendent pas.

Voyez Denis-le-jeune, ce tyran de la Sicile. Il enleva à Jupiter son manteau d'or et lui en fit donner un de laine, disant d'un air moqueur que le dieu s'en trouverait mieux, parce que ce manteau serait plus léger pour l'été et plus chaud pour l'hiver. Antigone de Cizique, manquant d'argent, fit fondre une statue de Jupiter d'or massif, et haute de

cing coudées, qu'il remplaça par une autre d'une matière moins précieuse et seulement dorée. Les hirondelles et les autres oiseaux viennent en foule se percher sur vos idoles et les salissent de leurs ordures, sans respect, ni pour Jupiter Olympien, ni pour Esculape d'Épidaure, ni pour la Minerve d'Athènes, ni pour le grand Sérapis d'Égypte. Quoi ! vous n'avez pas encore appris des oiseaux jusqu'à quel point vos idoles sont insensibles !

Les voleurs, les ennemis font des irruptions, et poussés par l'amour de l'or, ils brûlent les temples, pillent les offrandes, fondent les dieux. Si un Cambyse ou un Darius, ou quelque autre fou se porte à ces attentats et tue l'Apis de l'Égypte, je ris qu'on ai tué le dieu du pays, mais je m'indigne, si on l'a fait par le vil motif de l'intérêt. Oublierai-je le crime ou commanderai-je l'avarice de l'homme, sans parler de l'impuissance du dieu ? Le feu, les tremblements de terre, ne craignent et ne respectent pas plus les démons et leurs statues que les cailloux dont les flots se jouent sur le rivage. Le feu est ici un bon argument, il guérit à merveille de la superstition. Voulez-vous sortir de l'état de démence, le feu vous ramènera à la raison ; il a brûlé le temple d'Argos avec la prêtresse Chrysis, et celui de Diane à Ephèse, qui déjà l'avait été par les Amazones. Souvent il a dévoré le fameux Capitole de Rome ; dans Alexandrie, il n'a pas plus respecté le temple de Sérapis ; dans Athènes, il n'a rien laissé de celui de Bacchus ; à Delphes, une tempête détruisit le temple d'Apollon, et plus tard un feu intelligent le consuma. Que devez-vous voir dans ces événements ? un présage de ce que le feu vous promet.

Est-ce que les ouvriers qui fabriquent les statues ne vous apprennent pas assez, pour peu que vous ayez de bon sens, à mépriser une matière inerte et stupide ? Phidias d'Athènes grava ces mots sur le doigt de Jupiter Olympien : *Le beau secourable à tous*. Et l'éloge s'adressait, non à Jupiter, mais

au jeune enfant objet de sa passion. Praxitèle, si on en croit Possidius, auteur d'un ouvrage sur la ville de Cnyde, fit la Vénus qu'on voit dans cette ville, sur le modèle d'une certaine Créatine qu'il aimait, pour que les malheureux habitants adorassent la maîtresse de Praxitèle. Quand Phryné, cette fameuse courtisane de Thespie, était dans la fleur de sa beauté, tous les peintres donnaient les traits de son visage aux statues de Vénus, comme les statuaires d'Athènes empruntaient ceux d'Alcibiade pour représenter Mercure. Voyez maintenant si vous voulez adorer des courtisanes.

Si je ne me trompe, c'est pour ces raisons que d'anciens rois, méprisant toutes ces fables, profitèrent du moment où ils n'avaient rien à craindre de leurs sujets pour se proclamer dieux. Ils faisaient comprendre par là que leur gloire leur avait acquis l'immortalité. C'est ainsi que Céyx fut nommé Jupiter par Alcyone sa femme, et qu'à son tour, Alcyone fut nommée Junon par Céyx, son mari; on donnait à Ptolémée IV et à Mithridate roi de Pont le nom de Bacchus. Alexandre voulait passer pour le fils d'Ammon et exigeait qu'on le représentât avec des cornes, ne craignant pas de déshonorer par ce signe honteux la majesté de la figure humaine. Non-seulement des rois, mais de simples particuliers ont pris le titre de dieux; témoin le médecin Chénécrate, qui se fit surnommer Jupiter. Qu'est-il besoin de parler d'Alexarque, ce professeur de grammaire, au rapport d'Arite de Salamine, qui se fit peindre sous les traits du soleil? Vous parlerai-je de Nicagoras; il était né à Zélée, et vivait du temps d'Alexandre. Nicagoras était appelé Mercure, il portait les insignes de ce dieu, il s'en glorifie lui-même. Des villes, des nations entières ont fait livrer au ridicule tout ce qui se dit des dieux, lorsque de basses flatteries diviniserent certains hommes, et que ceux-ci, dans leur orgueil, se firent rendre des honneurs divins. Il fut décrété à Cynosargis que le Macédonien de la ville de Pella, Philippe, fils

d'Amyntas, serait adoré, bien qu'il eût le cou rompu, une cuisse cassée et un œil crevé. Démétrius fut proclamé dieu, et à l'endroit où il descendit de cheval, en entrant dans Athènes, on lui bâtit un temple sous le nom de Démétrius Catabate, c'est-à-dire qui descend. Il eut partout des autels, on se disposait même à le marier avec Minerve, mais il refusa la main d'une statue, et méprisant la déesse, il monta à la citadelle avec la courtisane Lamia, et, dans le lit de Minerve, il insulta à la vierge surannée, et lui montra la jeune courtisane dans toutes on impudeur.

Il ne faut point en vouloir à Hippon s'il eut la prétention d'immortaliser sa mort; il avait ordonné de graver sur son tombeau ce vers élégiaque :

« Ci-git Hippon, que les Parques, en le faisant mourir, ont rendu l'égal des dieux immortels. »

Hippon, vous nous montrez très-bien l'erreur des hommes. S'ils n'ont pas voulu vous croire quand vous leur parliez, maintenant que vous n'êtes plus, qu'ils deviennent vos disciples. Vous avez entendu l'oracle prononcé par Hippon, il en faut peser tous les mots. Comme ceux que vous adorez furent des hommes, ils ont subi les lois de la mort, le temps et la fable les ont comblés d'honneurs. On se blase, je ne sais comment, sur les biens qu'on possède; la jouissance en amène le dégoût. Ceux qu'on laisse derrière soi reprennent faveur, grâce à l'imagination; parce que, dans l'obscurité où on les voit, à la distance où ils se trouvent, on aperçoit moins leurs défauts. Alors on est désenchanté des uns et dans l'admiration des autres; ainsi donc les anciens morts, fiers de l'autorité que le temps concilie à l'erreur, sont devenus dieux chez leurs descendants. Vos mystères, vos grandes assemblées, et les chaînes, et les blessures, et les pleurs de vos dieux sont des preuves de ce que j'avance.

Infortuné que je suis ! s'écrie Jupiter, il ne m'est donc pas donné d'arrêter l'ordre du destin, ni d'empêcher que celui

des hommes qui m'est le plus cher ne soit vaincu par ce Patrocle, fils de Ménéceus.

Vous le voyez, la volonté de Jupiter est sans force; vaincu, il pleure à cause de Sarpédon. C'est avec raison que vous appelez vos dieux des idoles et des démons. N'est-ce pas le nom que leur donne votre Homère, qui accorda tant d'injustes honneurs à Minerve et à vos autres divinités? Elle remonta, dit-il, dans l'Olympe vers Jupiter et les autres démons. Comment pouvez-vous encore les regarder comme des dieux, ces démons impurs, horribles, que tous reconnaissent pour des êtres terrestres, fangeux, enfoncés par leur propre poids dans la matière, et sans cesse errants autour des tombeaux? Là, ils apparaissent comme des spectres dans les ténèbres, de vains simulacres, des ombres creuses, d'affreux fantômes; voilà vos dieux. Parlerai-je des idoles au pied boiteux, au visage ridé, au regard louche et de travers, qu'on prendrait plus volontiers pour les filles de Thersite que pour celles de Jupiter. Aussi je trouve fort piquant ce mot de Bion : « Pourquoi, dit-il, demander à Jupiter de beaux enfants, puisqu'il ne peut s'en donner à lui-même? »

Monstrueuse impiété! l'essence incorruptible, vous l'avilissez autant qu'il est en vous! la sainteté par excellence, vous lui réservez l'infection du tombeau! vous dépouillez Dieu même de sa propre nature! Pourquoi ces honneurs divins à des êtres qui ne sont rien moins que des dieux? Pourquoi ce mépris du ciel et cette vénération pour la terre? Qu'est-ce autre chose que l'or, l'argent, le diamant, le fer, le cuivre, l'ivoire, les pierreries? Tout cela n'est-il pas de la terre, ou né de la terre? Est-ce que tous ces objets qu'embrassent vos regards ne sont pas sortis du même sein, n'ont pas une mère commune, qui est la terre? Pourquoi donc, ô insensés! car j'ai besoin de le redire sans cesse, pourquoi adresser l'outrage au ciel, et attacher le respect et la pitié à la terre? Pourquoi vous faire des dieux terrestres, leur

donner place dans vos hommages bien avant le Dieu incréé, et vous plonger dans de si profondes ténèbres ? Le marbre de Paros est beau, mais ce marbre n'est pas Neptune. L'ivoire a de l'éclat, mais ce n'est pas encore Jupiter. La matière réclame le secours de l'art ; est-ce que Dieu en a besoin ? L'art vient et donne la forme : la matière a, par elle-même, un certain prix, une certaine valeur ; la forme seule lui concilie la vénération. Ainsi la statue que vous adorez est de l'or, du bois ou de la pierre, et si vous remontez jusqu'à son origine, elle est de la terre qui a reçu sa figure des mains d'un ouvrier. Pour moi, j'ai appris à fouler aux pieds la terre et non pas à l'adorer. Car il ne m'est pas permis d'attacher l'espérance de mon âme à ce qui n'a point d'âme.

Approchez-vous d'une idole ; il vous suffira d'un regard pour sortir de l'erreur qui vous abuse. On reconnaît vos dieux à l'opprobre de leur figure. Ainsi, on reconnaît Bacchus à sa peau de tigre, Vulcain à son marteau, Cérès à sa tristesse, Ino à sa vigne, Neptune à son trident, Jupiter à son oiseau, Hercule à son bûcher. Voyez-vous une statue dans une honteuse nudité ? vous êtes sûr que c'est une Vénus. Pygmalion de Chypre se prit d'amour pour une statue d'ivoire ; elle représentait Vénus et elle était nue, sa beauté l'enflamma ; il eut commerce avec elle. Nous l'apprenons de Philostephané. Il y avait à Chypre une autre Vénus ; celle-ci était de pierre ; elle était aussi fort belle ; elle eut un amant qui l'épousa. Notre auteur est ici Possidius. Le premier a écrit sur l'île de Chypre, le second sur la ville de Cnide. Vous trouverez dans leurs ouvrages les faits que nous venons de rapporter ; ils nous montrent quelle est la puissance de l'art pour séduire, pour enflammer d'amour et entraîner dans l'abîme ceux qu'il a séduits. Oui, l'art a un pouvoir magique, mais si grand qu'il soit, il ne trompera pas ceux qui ont du bon sens et qui prennent la raison pour guide. L'art a si bien parfois reproduit la nature, qu'on a vu des pigeons voler vers

d'autres pigeons dont une toile fidèle représentait l'image; des chevaux hennir à l'aspect d'autres chevaux qui n'étaient qu'en peinture. On dit qu'une fille se passionna pour un portrait, qu'un jeune homme se prit aussi d'amour pour une statue de la ville de Cnide. L'art avait donc trompé l'œil des spectateurs. Jamais une personne de bon sens n'aurait eu commerce avec une statue; jamais elle ne se serait ensevelie dans un tombeau avec un cadavre; jamais elle n'aurait aimé un démon ou une pierre. Mais l'art vous trompe par d'autres prestiges, il vous porte non pas à aimer des images, des statues, mais à les adorer; il en est des portraits comme des statues. Qu'on admire l'art qui les a produits, rien de mieux; mais qu'il ne trompe pas l'homme au point de s'offrir comme la vérité. Un cheval s'est arrêté sans broncher, une colombe a suspendu son vol, elle est restée sans mouvement. La vache de Dédale, faite de bois, enflamme un taureau sauvage, et l'art qui avait trompé cet animal le jette après sur une femme pour en assouvir la passion. C'est à ces excès de fureur que le mauvais usage de l'art a porté des fous, des insensés. Ceux qui nourrissent des singes et qui les instruisent s'étonnent qu'on ne puisse les tromper avec des statues de terre ou de cire, revêtues d'ornements de jeunes filles. Vous avez donc moins d'esprit que les singes, vous qui vous laissez tromper par des figures de pierre, de bois, d'or et d'ivoire.

Les ouvriers qui fabriquent ces jouets si dangereux, je veux dire les sculpteurs, les statuaires, les peintres, les orfèvres, les poètes, en produisent des quantités incroyables; ils remplissent les champs de statues, les forêts de nymphes, Oréades, et Hamadryades, les fontaines et les fleuves de Naiades, la mer de Néréïdes. Les magiciens se vantent d'avoir les démons aux ordres de leur impiété, au point d'en faire des valets, et de savoir, par la vertu de certaines paroles, les contraindre à obéir. Les noces de vos divinités,

leurs accouchements, leurs adultères, chantés par vos poètes ; leurs festins, racontés par vos auteurs comiques, leurs ris immodérés dans la joie du vin, me forcent à m'écrier, quand je voudrais me taire : O impiété ! vous avez fait du ciel une scène de théâtre. Dieu est devenu par vous un drame, vos personnages ont été les démons ; dans cette comédie, vous avez joué ce qu'il y a de plus saint. L'impudeur de vos superstitions a livré aux sarcasmes les plus mordants le culte de la Divinité. Le premier de vos poètes, prenant sa lyre, ouvre merveilleusement bien la scène. Homère, chante-nous, tu sais, l'hymne admirable dont je veux parler, les amours furtifs de Mars et de Vénus, lorsqu'ils s'unirent dans le palais de Vulcain, et qu'ils souillèrent la couche de ce dieu par tant de secrètes voluptés. Ou plutôt, Homère, cesse de pareils chants, ils ne sont pas honnêtes, ils enseignent l'adultère. Pour nous autres, nous ne voulons pas même que ce nom souille nos oreilles. Connaissez les Chrétiens ; nous portons partout dans nos cœurs, comme dans un temple vivant et animé, l'image de Dieu qui nous parle, qui nous conseille, qui nous accompagne, qui se mêle à toute notre vie, qui partage toutes nos douleurs, qui console toutes nos misères. « Nous avons été offerts et consacrés à Dieu par Jésus-Christ ; nous sommes une race choisie, un sacerdoce royal, une nation sainte, un peuple d'acquisition ; car nous n'étions pas autrefois le peuple de Dieu. » Nous le sommes aujourd'hui, et, comme le dit saint Jean, notre origine est céleste. Nous avons tout appris de celui qui est venu d'en haut. Nous connaissons l'économie des desseins de Dieu sur l'homme, le grand mystère du Dieu qui a revêtu notre nature, et nous nous exerçons à marcher dans une vie nouvelle. Mais chez vous, avec vos dieux, quelles mœurs ! Vous foulez aux pieds toute pudeur ; les lubricités des esprits infernaux respirent sur tous les murs ; vous vous livrez à la volupté avec tant de fureur, que ses plus honteuses images décorent vos appartements.

ments, et que vous faites de l'impudicité même un acte religieux. Mollement étendus sur une couche voluptueuse, vous vous plaisez à repaître vos regards de la nudité de Vénus, surprise au milieu de ses embrassements adultères. Vous gravez sur des anneaux l'oiseau lascif qui voltigeait autour de Lédæ. Vous imprimez l'impudicité avec les sceaux dont vous faites usage; ils reproduisent les turpitudes de Jupiter. Les tableaux n'ont de prix à vos yeux que par les obscénités qu'ils retracent. Voilà une légère esquisse de votre vie molle et corrompue. Voilà votre théologie toute d'impureté; voilà la doctrine d'infamie et de débauche que vous enseignent vos dieux, et qu'ils mettent en pratique avec vous. On croit facilement ce qu'on aime, a dit un orateur athénien. Ne parlons point de ces autres images multipliées autour de vous, de ces petits dieux Pans, de ces jeunes filles sans voile, de ces satyres ivres et chancelants, de ces objets dont l'impudeur même rougirait. Ces honteuses peintures se retrouvent partout, et partout vous y attachez sans honte vos impudiques regards; une sorte de respect religieux les conserve avec un soin extrême suspendues aux murailles. Ne dirait-on pas, qu'au sein de la famille vous avez consacré les images des dieux comme des trophées d'impureté? Vous y faites peindre les postures obscènes d'une Philénis avec le même soin que les combats d'Hercule. Renoncez à ces mœurs. Faites mieux: oubliez ce que vous avez vu, ce que vous avez entendu. Vos oreilles se sont prostituées; vos yeux ont fait le crime: chose inouïe, le regard avant le corps est souillé d'adultère.

Vous faites violence à la nature de l'homme; vous livrez à l'opprobre ce qu'il a de divin; vous restez incrédules pour vous abandonner sans frein aux voluptés; vous croyez aux idoles par amour de leurs dissolutions; vous résistez à notre Dieu parce que votre corruption s'effraie de l'innocence qu'il exige. Ce qui élève l'âme, vous l'avez en haine; ce qui la dégrade obtient vos respects. Vous êtes d'oisifs contemplateurs

de la vertu et d'intrépides athlètes du vice. Ainsi donc, pour me servir des paroles de la Sibylle, les seuls heureux au jugement de tous, ce sont les hommes qui savent aussitôt détourner leurs regards de ces temples, de ces autels, vains monuments de pierres brutes; de ces dieux de marbre, ouvrages des hommes, souillés du sang de toutes sortes d'animaux égorgés en leur honneur.

Pour nous, il nous est clairement défendu d'exercer un art qui pourrait tromper les hommes. Vous ne ferez, dit un prophète, aucune image, soit des choses qui sont au ciel, soit des choses qui sont sur la terre. C'est qu'en effet nous pourrions nous exposer à prendre pour dieux la Cérés de Praxitèle, et Proserpine, et le mystérieux Inachus, ou plutôt à déifier l'art de Locippe et le talent d'Apelles, qui revêtirent la matière de si belles formes et lui concilièrent des honneurs divins. Vous vous appliquez avec un soin extrême à donner à la statue toute la perfection possible, et vous ne faites rien pour éviter d'être stupides à la manière de l'idole. Le prophète confond cette inconcevable insouciance par ces mots aussi clairs que précis, lorsqu'il dit que tous les dieux des nations sont les images des démons; mais c'est Dieu qui a fait les cieux et tout ce qui est au ciel. Après des paroles aussi formelles, concevez-vous que les hommes aient pu se tromper au point d'adorer l'œuvre du Créateur au lieu du Créateur lui-même, et de prendre pour des dieux, au mépris de toute raison, de simples créatures qui ne servent qu'à marquer le cours des temps et des saisons. L'art humain élève des édifices, construit des navires, bâtit des maisons, anime la toile sous ses pinceaux. Mais comment raconter les œuvres de Dieu? Voyez le monde entier: la voûte céleste, le soleil, c'est Dieu qui les a faits. Les anges et les hommes sont les ouvrages de ses mains. Quelle est sa puissance! il a voulu, et le monde a été fait. Lui seul l'a créé parce qu'il est le seul vrai Dieu, et pour le créer il lui suffit de vouloir, parce qu'en

lui la volonté est toujours suivie de l'effet, et par là sont confondus tous les philosophes, qui ont parfaitement compris que l'homme était fait pour contempler le ciel, mais qui se sont égarés au point d'adorer les astres du ciel qui frappèrent leur vue. S'ils ne sont pas les ouvrages de l'homme, ils sont faits pour l'homme. Au lieu d'adorer le soleil, cherchez l'auteur du soleil; au lieu de faire un Dieu de l'univers et de lui rendre des honneurs divins, élevez-vous jusqu'au Dieu qui a fait le monde. Pour arriver au salut, il ne reste plus à l'homme d'autre refuge que la sagesse divine; une fois qu'il est parvenu là, il est comme dans un sanctuaire où il n'a plus rien à craindre de la fureur des démons. Qu'il fasse donc tous ses efforts pour y parvenir.

Parcourons, si vous le voulez, les opinions que les philosophes débitent sur le compte des dieux. Voyons s'il ne nous arrivera pas de reconnaître que la philosophie elle-même, par une vaine confiance en ses forces, a défié la matière; et si nous ne pourrions pas établir, en passant, que lorsqu'elle a rendu des honneurs divins aux démons, elle avait entrevu la vérité comme on peut voir les objets dans un songe. Ces philosophes nous ont laissé leurs systèmes sur les principes générateurs des choses; l'un admet l'eau, c'est Thalès de Milet; l'autre admet l'air, c'est Anaximène de la même ville. Il fut suivi par Diogène d'Apollonie. Parménide d'Elée inscrivit le feu et la terre parmi les dieux. Hyppase de Métaponte et Héraclite d'Éphèse exclurent la terre et ne reconnurent que le feu. Empédocle d'Agrigente introduisit une multitude de dieux, et outre les quatre éléments il compta la Haine et l'Amitié. Tous ces philosophes sont des athées dont la folle sagesse portait ses adorations à la matière. Ils n'ont peut-être pas révééré la pierre et le bois, mais ils n'ont peut-être pas fait d'image de Neptune, mais ils ont adoré l'eau; et qu'est-ce que Neptune, sinon une substance liquide que l'on boit? C'est de là que vient le nom de Neptune, comme

celui de Mars dérive d'un mot grec qui signifie l'action de s'élever contre un ennemi et de le tuer. Peut-être est-ce de là qu'est venue la coutume qu'ont certains peuples de représenter Mars sous l'emblème d'une épée qu'ils enfoncent dans la terre, et à laquelle ils offrent des sacrifices. On trouve cette coutume établie chez les Scythes, selon le témoignage d'Eudoxe, dans le second livre du *Tour de la terre*; des Scythes elle passa chez les Sarmates, qui adorèrent une épée, comme Icésius le rapporte dans son livre des *Mystères*. Héraclite et ses sectateurs adorèrent le feu comme le principe générateur de toutes choses. Quelques-uns l'appelèrent Vulcain; les Mages des Perses et plusieurs autres habitants de l'Asie en firent l'objet de leur culte. Les Macédoniens l'adorèrent aussi, comme Diogène l'assure dans le premier livre de l'*Histoire des Perses*.

A quoi bon parler des Sarmates qui, au rapport de Symphodore, dans le livre des *Mœurs étrangères*, rendent au feu des honneurs divins? Est-il nécessaire de rappeler les Perses, les Mèdes, les Mages? Dinon assure qu'ils sacrifient dans un lieu découvert, parce qu'ils ne reconnaissent point d'autres figures ni d'autres images des dieux que le feu et l'eau. Je ne tairai point leur ignorance qui, en pensant éviter une erreur, tombe dans une autre. Ils ne croient point, comme les Grecs, à la divinité de la pierre ou du bois; ils ne croient pas non plus, comme les Egyptiens, à celle des rats et des Ibis; mais ils pensent avec les philosophes que l'eau et le feu sont les images de la Divinité. Bérose fait voir néanmoins très-clairement dans le second livre de l'*Histoire des Chaldéens*, qu'après une longue suite d'années ils finirent par adorer des simulacres humains, et que ce fut Artaxerxès, fils de Darius et petit-fils d'Ochus, qui introduisit cet usage; après avoir élevé dans Babylone une image de Vénus Tanaïde, il l'exposa aux adorations des habitants de Suse, d'Ecbatane, de Damase, de Sardes, de la Perse et de la Bactriane.

Que les philosophes avouent donc qu'ils sont les disciples des Perses, des Sarmates, des Mages; que c'est à leur école qu'ils ont puisé leur impiété avec le culte de leurs principes générateurs. Ignorant le véritable auteur de toutes choses et de ces principes eux-mêmes, ils ont, dans leur ignorance, porté leurs hommages à ces éléments faibles et indignes, comme les appelle l'apôtre, et créés uniquement pour servir à l'usage des hommes. Parmi les philosophes qui ont négligé ces éléments pour s'élever à de plus hautes contemplations, il en est qui ont admis l'infini comme principe. De ce nombre était Anaximène de Milet, Anaxagore de Clazomène, et Archelaüs d'Athènes. Mais ils ont cru qu'il y avait une intelligence au-dessus de l'infini. Leucippe de Milet et Métrodore de Chio semblent avoir reconnu deux principes, le plein et le vide. Démocrite l'Abdéritain adopte ces deux principes et en ajoute un troisième, les images des choses. Alcmaeon de Crotone a cru que les astres étaient animés et qu'ils étaient des dieux. Je dévoilerai leur extravagance, et particulièrement celle de Xénocrate de Chalcédoine, qui fit entendre que les sept planètes étaient des dieux, et que le monde, composé de tout cela, était un huitième dieu. Passerai-je sous silence les Stoïciens, qui ont déshonoré leur philosophie en prétendant que la Divinité se mêle à toute la matière, si abjecte qu'elle puisse être? Puisque nous avons abordé la question, il sera peut-être utile de dire un mot des Péripatéticiens. Le père de cette école, ignorant quel est le Père de toutes choses, appelle âme de l'univers celui que l'on nomme le Dieu suprême. Il ne s'aperçoit pas qu'en attribuant à l'univers la Divinité, il s'établit en contradiction flagrante avec ses principes. En effet, borner d'une part les soins de la Providence au globe lunaire, et de l'autre ériger le monde en Dieu, par conséquent regarder comme dieux des éléments où la Divinité n'est pas, quel témoignage plus manifeste d'erreur et de mensonge! Un disciple d'Aristote, Théophraste d'Érésus,

nomme Dieu tantôt le ciel, tantôt l'Esprit. Je laisse avec plaisir Epicure de côté, puisque ce philosophe, ne reconnaissant qu'un Dieu sans intervention dans les choses humaines, se montre impie sur tous les points. Pourquoi rappeler ici Héraclide le Pontique? Il est emporté constamment dans les images de Démocrite.

Ici se présente à mes yeux une multitude incommensurable de faux sages qui introduisent sur la scène des milliers de démons, comme autant d'épouvantails, vaines fictions imaginées par les auteurs des fables, ridicules inepties faites pour amuser la crédulité des vieilles femmes. Loin de nous la pensée de livrer de pareils discours à l'oreille des hommes, nous qui ne permettons pas même que l'on berce avec des fables l'enfant qui vagit, ainsi que s'exprime le langage ordinaire, de peur de développer en même temps que lui l'impiété professée par des hommes qui, plus inhabiles et plus novices que l'enfant au berceau, ne laissent pas néanmoins d'applaudir à leur propre sagesse. En effet, je te le demande au nom de la vérité, ceux qui ont cru en toi pourquoi les soumetts-tu à la corruption et à une mort non moins funeste que déshonorante pour eux? Pourquoi peuples-tu la vie humaine de simulacres idolâtriques en attribuant une divinité menteuse aux vents, à l'air, au feu, à la terre, à la pierre, au bois, au fer, et jusqu'à ce monde lui-même? Pourquoi, élevant tes yeux au ciel avec le secours non de l'astronomie, mais de cette astrologie dont le vulgaire fait tant de bruit, courbes-tu les hommes que tu égares devant les corps célestes que tu leur donnes faussement pour des dieux? Pour moi, il me faut un Dieu qui règne en souverain sur les intelligences, qui gouverne la famine, qui ait créé le monde, et qui ait allumé le flambeau du soleil. Que dirai-je enfin? je cherche l'ouvrier et non pas ses œuvres. Qui de vous prendrai-je pour auxiliaire dans cette discussion? Eh bien! soit, j'accepte Platon. Dis-nous donc, ô Platon, par quelle mé-

thode il faut aller à Dieu. « Découvrir le Père et le créateur de l'univers, est chose difficile; et après qu'on l'a trouvé, il est impossible à la parole humaine de proférer son nom. » Pourquoi cela, ô Platon, je te le demande à toi-même? « C'est qu'on ne peut le définir. » Très-bien, ô grand-homme! tu as mis le doigt sur la vérité; mais ne te rebute pas, je t'en conjure, et marche avec moi à la découverte du bien. Le genre humain, et principalement ceux qui se sont exercés à l'étude des lettres, entendent une voix d'en haut qui les contraint de confesser, même contre leur volonté, qu'il existe un Dieu unique, qui n'a jamais eu de commencement et n'aura point de fin; qui réside au-dessus de nous, dans quelque région de la plaine céleste, comme dans un centre d'observation d'où il règle l'univers.

« Parle! quelle idée dois-je me former du Dieu, qui voit tout l'univers, mais inaccessible lui-même à l'œil d'aucun mortel? »

a dit Euripide. Par conséquent Ménandre est tombé dans une grave erreur lorsqu'il s'est écrié :

« Soleil, il convient de t'honorer comme le premier des dieux, puisque c'est par toi que nous voyons tous les autres dieux.

Ce n'est pas le soleil qui m'apprendra le vrai Dieu; c'est le Verbe de la vie, c'est le soleil de l'âme, à qui seul il est donné d'éclairer mon intelligence et de dissiper les ténèbres de mon entendement. Aussi Démocrite a-t-il eu raison de dire: « Parmi les hommes dont l'esprit est cultivé, il s'en trouve peu qui lèvent encore aujourd'hui leurs mains vers celui que nous autres Grecs nous appelons l'Air. La nature tout entière proclame l'existence de Jupiter. C'est Jupiter qui connaît tout, qui donne et enlève tout; c'est lui qui est le monarque universel. » Platon est du même avis. Il s'exprime ainsi quelque part sur la Divinité: « Tout est soumis à la puissance du roi universel, il est le principe de tous les

biens. » Quel est donc le roi universel ? Dieu, qui est la mesure de la vérité pour tous les êtres. De même que la mesure comprend les objets qui se mesurent sur elle, ainsi l'homme qui a conçu Dieu dans son cœur mesure et comprend la vérité elle-même. Voilà pourquoi Moïse, cet homme d'une sainteté si éminente, a dit : « Vous n'aurez point en réserve plusieurs poids, l'un plus grand et l'autre moindre. Vous aurez un poids juste, véritable. » Il savait que Dieu est la balance, la mesure et le nombre de toutes choses. En effet, les simulacres de l'injustice et de l'iniquité sont cachés dans un lieu secret de la maison, et pour ainsi dire, dans les immondices de l'âme. Mais le Dieu unique, le Dieu véritable que le législateur hébreu désigne par cette juste et unique mesure, toujours égal à lui-même dans son impassible immutabilité, mesure et pèse toutes choses au poids de sa justice, en maintenant dans l'équilibre les différentes parties de la nature. « Dieu, suivant une ancienne tradition¹ est le commencement, le milieu et la fin de tous les êtres ; il marche toujours en ligne droite, conformément à sa nature, en même temps qu'il embrasse le monde. La justice le suit constamment, vengeresse des infractions faites à la loi divine². ?

Où donc, ô Platon, as-tu appris cette importante vérité ? A quelle source as-tu puisé les magnifiques paroles dont tu te sers pour exposer quel est le culte que nous devons à Dieu ? Je t'entends. » Les nations barbares en savent plus que les Grecs sur la religion. » Tu as beau cacher le nom de tes maîtres, nous savons quels furent tes instituteurs. Tu as appris la géométrie de la bouche de l'Égypte, tu as demandé à Babylone les secrets de l'astronomie ; la Thrace t'a livré ses magiques évocations ; l'Assyrie t'a enseigné beaucoup

¹ La tradition orphique.

² Platon, *Lois*, livre V.

d'autres connaissances. Mais ta science des lois, dans ce qu'elle a de conforme à la raison, tes sentiments sur la Divinité, tu les dois au peuple hébreu.

On ne l'a jamais vu, séduit par de vaines illusions, adorer avec le reste des hommes, troupe frivole et inconstante, des simulacres d'or, d'airain, d'argent, d'ivoire, de bois, ou de pierre, ni courber le genou devant des hommes transformés en dieux. Loin de lui cette prostitution ! Les Hébreux lèvent vers le ciel des mains pures aussitôt qu'ils ont quitté la couche de leur repos, et qu'ils ont lavé leur corps dans une eau virgine. Un Dieu immortel et qui gouverne l'univers, voilà celui qu'ils adorent.

Mais, sans te borner aux témoignages de Platon, convoque au milieu de nous, ô Philosophie, la multitude des autres philosophes qui ne proclament comme Dieu que le Dieu unique et véritable, réellement inspirés par son esprit quand ils se sont élevés jusqu'à la vérité. Le dogme qui suit appartient-il à Antisthène le Cynique ? Non, il sort de la bouche de l'Antisthène élevé à l'école de Socrate. « Dieu ne ressemble à qui que ce soit, dit-il : impossible par conséquent qu'une image le fasse connaître à personne. » Mais voilà que l'Athénien Xénophon proclame, en termes assez intelligibles, une partie de la vérité, tout prêt à lui rendre le même témoignage que Socrate, si la cigüe de Socrate n'était là pour l'arrêter. Il ne laisse pas néanmoins d'écrire ces mots : « La grandeur et la puissance appartiennent incontestablement à l'être qui ébranle la nature ou la pacifie à son gré. Quelle est sa forme ? elle échappe à nos regards. Le soleil épanche ça et là ses rayons ; cependant il ne se laisse pas contempler impunément. Le mortel qui fixe sur lui un œil présomptueux est ébloui par ses splendeurs. » Où le fils de Gryllus a-t-il puisé tant de sagesse ? Les accents de la prophétesse des Hébreux sont-ils parvenus jusqu'à son oreille ?

« Quel œil de chair pourra contempler le Dieu immortel et véritable, qui réside dans les hauteurs des cieux ? Demandez à l'homme, frêle créature, s'il peut regarder en face la lumière du soleil et en soutenir la majesté ? »

Écoutons Cléanthe de Pisade, philosophe stoïcien, qui en nous exposant non pas une théogonie poétique, mais une théologie véritable, ne nous a point dissimulé ses sentiments sur la Divinité :

« Quel est le bien suprême, dis-tu ? Apprends-le de ma bouche. C'est ce qui est réglé, juste, saint, pieux, maître de soi, utile, beau, convenable, austère, rigide, toujours avantageux, supérieur à la crainte, exempt de douleurs, étranger à la souffrance, salutaire, agréable, d'accord avec soi-même, illustre, vigilant, doux, permanent, inimitable, irrépréhensible, éternel. Esclave grossier, tout homme qui s'attache à l'opinion et qui espère en tirer quelque profit ! »

Ces paroles montrent bien, si je ne me trompe, quel est Dieu. Elles ne manifestent pas moins que le torrent de la coutume et de l'opinion conduit à une hontense servitude les infortunés qui aiment mieux s'abandonner au cours des idées vulgaires que de suivre Dieu.

Mais gardons-nous de passer sous silence les témoignages de Pythagore. « Il n'y a qu'un Dieu. Il ne réside pas, comme quelques-uns le soutiennent, en dehors du mouvement de la nature ; il est tout entier dans l'économie générale du monde, tout entier dans tout l'univers, surveillant de tout ce qui naît, union de tous les êtres, éternellement subsistant, créateur de ses œuvres et de toutes les puissances qui relèvent de lui, flambeau du ciel, père de toutes choses, esprit et vie de tout ce qui est, mouvement universel. » Ces témoignages que les philosophes ont écrits sous l'inspiration de Dieu, et que nous avons choisis à dessein, suffiront pour élever à la connaissance de Dieu quiconque n'a pas entièrement fermé les yeux à la vérité.

Mais c'est trop peu que les dispositions favorables de la philosophie. Appelons à notre aide la poésie elle-même, qui, livrée aux frivolités et aux mensonges, ne rendra que difficilement témoignage à la vérité, disons mieux, confessera aux pieds de la Divinité ses aventureux écarts dans le domaine de la fable. Prenons le premier venu d'entre les poètes. C'est Aratus, qui déclare que la puissance de Dieu pénètre partout :

« A lui s'adressent nos premiers et nos derniers hommages pour le maintien de l'harmonie universelle. Salut à toi, père des humains, être merveilleux dans ta grandeur et source de tous les biens ! »

Le vieillard d'Ascrea désigne ainsi Dieu :

« Il est le chef et le monarque universel : nul autre immortel ne possède ce glorieux privilège. »

Mais la scène tragique elle-même nous dévoile la vérité :

« Si vos regards s'élevent vers l'éther et vers le ciel, croyez que vous avez vu Dieu, » dit Euripide.

Le fils de Sophille, Sophocle, parle ainsi :

« Dans la vérité, il n'y a qu'un Dieu, oui, il n'y a qu'un Dieu, qui a fait le ciel et la terre, et la mer azurée, et les vents impétueux. Mais, dans l'égarement de notre cœur, vains mortels que nous sommes, nous avons dressé aux dieux des statues, comme pour trouver dans ces images de bois, d'airain, d'or, d'ivoire, une consolation à nos maux. Nous leur offrons des sacrifices ; nous leur consacrons des fêtes pompeuses ; et après cela, nous nous applaudissons de notre piété. »

C'est ainsi que Sophocle proclamait la vérité sur la scène, en face des spectateurs, dont il pouvait redouter la colère. Le fils d'Œagre, Orphée-le-Thrace, tout à la fois poète et interprète des dieux, après avoir exposé le mystère des fêtes de Bacchus, et tout le culte idolatrique, change brusquement de langage au profit de la vérité, et entonne, quoique tardivement, l'hymne sacré :

« Je déchirerai les voiles pour ceux qui ont la permission de voir : profanes , qui que vous soyez , fermez les portes du sanctuaire ! O toi , Musée , fils de la brillante Sélène , prête une oreille attentive à mes accents ; je vais te révéler des secrets sublimes. Que les préjugés vains et les affections de ton cœur ne te détournent point de la vie heureuse. Fixe tes regards sur le Verbe divin , ouvre ton âme à l'intelligence , et marchant dans la voie droite , contemple le roi du monde unique , immortel. »

Puis , le poète poursuit en termes plus manifestes encore :

« Il est un ; il est de lui-même ; de lui seul tous les êtres sont nés ; il est en eux et au-dessus d'eux : invisible à tous les mortels , il a les yeux ouverts sur tous les mortels. »

Ainsi chante Orphée : il reconnaît enfin l'égarément de ses pensées :

« Mais toi , ô homme , si fécond en expédients , ne tarde pas davantage. Reviens sur tes pas , et désarme la colère de la Divinité. »

En effet , si les Grecs sur lesquels est tombée quelque étincelle du Verbe divin , ont promulgué une faible partie de la vérité , ils attestent par là même qu'elle renferme une puissance qu'il est impossible de comprimer ; mais ils accusent en même temps leur propre faiblesse , puisqu'ils ont manqué le but. Qui ne voit par conséquent que vouloir agir et parler sans l'intervention du Verbe , c'est ressembler au malade qui essaie de marcher avec des jambes percluses ?

Ah ! du moins , puisse le ridicule dont vos poètes , entraînés par la force de la vérité , couvrent vos dieux jusque sur la scène comique , vous déterminer à embrasser le salut ! Le poète Ménandre nous dit , dans la pièce intitulée *le Cocher* :

« Fi d'un Dieu qui court les rues dans la compagnie d'une vieille femme ; fi de cet homme qui se glisse dans les maisons , ses tablettes de mendiant à la main ! »

L'allusion tombe ici sur les prêtres qui allaient quêter de

porte en porte pour Cybèle. De là, l'ingénieuse réponse d'Antisthène : « Je ne me pique pas de nourrir la mère des dieux quand les dieux refusent de la nourrir ¹. » Le même poète comique s'indigne contre une coutume de son temps, et poursuit dans *le Prêtre*, avec non moins de finesse que de vérité, l'aveuglement de ses contemporains :

« Si l'homme peut, avec le bruit de ses cymbales et de ses tambours, conduire le Dieu partout où bon lui semble, quiconque est armé de ce pouvoir est supérieur au Dieu lui-même. Rêves d'une folle confiance ! Pures imaginations de l'homme !

Mais que dis-je ? Ménandre n'est pas le seul qui tienne ce langage. Homère, Euripide, beaucoup d'autres poètes, convainquent de néant tous vos dieux, et ne leur épargnent jamais l'ironie, dès que l'occasion s'en présente. Ecoutez-les ! Ici Minerve a le *regard effronté d'un chien* ; là, *Vulcain boîte des deux jambes*. Ailleurs, Hélène poursuit Vénus de cette imprécation :

« Puisses-tu ne jamais remettre les pieds dans l'Olympe !
Homère insulte ainsi ouvertement au dieu des vendanges :

« Pendant que Bacchus est en proie à ses fureurs, l'étranger souleva contre le fils de Jupiter ses nourrices égarées. Toutes jetèrent le thyrses, à l'instigation du cruel Lycurge. »

Euripide ne se montre-t-il pas le digne élève de Socrate, lorsque, les yeux uniquement fixés sur la vérité, il brave ainsi l'opinion des spectateurs ? Tantôt il s'attaque « à cet Apollon qui, placé au point central de la terre, rend aux hommes des oracles infallibles. »

« Poussé par ses conseils, s'écrie-t-il, j'ai immolé ma mère. C'est un infâme ; traînez-le au supplice, et qu'il soit

¹ Plusieurs manuscrits portent la négation. Nous avons adopté cette leçon comme donnant à la réponse du philosophe quelque chose de plus piquant.

mis à mort. Le crime appartient à lui seul. Pour moi, je suis innocent ; j'ignorais où étaient la justice et la vertu.

Tantôt il nous montre sur la scène un *Hercule furieux* ; ailleurs il en fait un débauché, *plein de vin, et que nul aliment ne peut rassasier*. Faut-il s'en étonner, quand on le voit, déjà gorgé de viandes, « manger des figues vertes, et pousser des cris extravagants qui excitaient la pitié même d'un Barbare ! » Dans *Ion*, il livre à la publicité du théâtre l'infamie des dieux.

« N'est-ce pas une révoltante injustice, que les législateurs de la terre vivent eux-mêmes sans aucune loi ? Si, par impossible, qu'importe cependant ? je dirai la vérité, si, par impossible, les hommes vous châtiaient de vos adultères, toi, Neptune et toi, roi suprême de l'Olympe, il y a longtemps que les temples seraient vides sur la terre. »

Maintenant que nous avons parcouru successivement les matières qui précèdent, il est temps d'arriver aux écrits des prophètes. C'est qu'en effet la vérité a pour fondement leurs oracles, où se manifeste le culte que nous devons rendre à Dieu. Les divines Ecritures et les sages institutions conduisent au salut par des routes abrégées. Simples et sans fard, dégagées de tout ornement ambitieux, ignorant l'art des vaines flatteries, elles rappellent de son tombeau l'homme étouffé par les vices, en lui apprenant à mépriser les vicissitudes et les tribulations de la vie, en guérissant d'une seule et même parole ses maladies diverses, en le tenant en garde contre les pièges ennemis, et en le poussant, comme par la main, au salut qui est placé sous nos yeux au terme de la carrière. Que la Sibylle, à la tête de tous, vienne donc chanter en ce moment le cantique du salut.

« Il s'est levé sur l'univers immobile dans les hauteurs des cieux. Accourez, ô mortels ! cessez de poursuivre l'ombre et les ténèbres. Voici la douce lumière du jour ; voici le flambeau qui brille sans nuage. Debout donc ! que la sagesse

illumine vos intelligences. Il n'y a qu'un Dieu. De sa puissante main partent les ondées, les vents, les tremblements de terre, la foudre, les pestes, les famines, les maux de toute nature, les neiges et les frimats. Mais à quoi bon tous ces détails ? Monarque du ciel, Seigneur de la terre, il est véritablement celui qui est. »

Vous le voyez, le mal a été assimilé aux ténèbres, et la connaissance de Dieu à la lumière du soleil. Comparaison inspirée par Dieu, et qui nous apprend lequel des deux nous devons choisir ! Le mensonge, en effet, ne s'évanouit point devant la simple apparition de la vérité qu'on lui oppose ; il n'est repoussé et mis en fuite que par l'exercice de la vérité.

Au reste, la haute sagesse du prophète Jérémie, disons mieux, l'Esprit saint qui parlait par sa bouche, nous fait connaître Dieu en ces termes : « Penses-tu que je sois Dieu de près, et que je ne sois plus Dieu de loin ? Si un homme se cache dans les ténèbres, ne le verrai-je pas ? Est-ce que je ne remplis pas le ciel et la terre, dit le Seigneur ? » Écoutez maintenant Isaïe : « Qui a mesuré le ciel dans le creux de sa main ? qui a soutenu de trois doigts la masse de la terre ? Considère, ô homme, la grandeur de Dieu, et sois frappé d'admiration ! Adorons celui auquel le prophète a dit : « A ton aspect, les montagnes s'écrouleront ; elles seront consumées comme tout ce que le feu dévore. » « Voilà, poursuit le prophète, le Dieu qui a le ciel pour trône, la terre pour marche pied. Qu'il ouvre la profondeur des cieux, l'épouvante te saisira. » Voulez-vous entendre quel sort un autre prophète prédit aux idoles ? « En ce temps, leurs simulacres seront traînés à la face du soleil ; ils seront la pâture des oiseaux du ciel et des bêtes de la terre ; les objets qu'ils ont aimés et servis seront putréfiés par le soleil et la lune ; leur ville sera livrée à l'incendie. » « Le monde, ajoute-t-il, et tous les éléments seront enveloppés dans la même ruine. La

terre vieillira, le ciel passera ; mais la parole de Dieu demeure éternellement. » Dieu veut-il se manifester par la voix de Moïse ? « Voyez, voyez que je suis seul et qu'il n'y a pas d'autre Dieu que moi. C'est moi qui tue, et moi qui fais vivre ; moi qui frappe et moi qui guéris, nul ne peut s'arracher de ma main. » Vous plait-il d'entendre un autre organe de la Divinité ? tout le chœur des prophètes se lève pour chanter sur le même ton que Moïse. Je ne crains pas de vous citer les paroles que l'Esprit saint place sur les lèvres d'Osée¹ : « Voici celui qui forme les montagnes et qui déchaîne les tempêtes ; ses mains ont créé la milice du ciel. » Ailleurs, Isaïe fait entendre ces accents ; car je ne veux pas oublier ce témoignage : « Je suis le Seigneur de justice et d'équité. Rassemblez-vous ; venez et approchez, vous les élus d'entre les nations. Soyez témoins de l'ignorance de ces hommes, qui élèvent un bois taillé de leurs mains, et qui adorent un Dieu impuissant à les sauver. » Puis, un peu plus bas : « N'est-ce pas moi le Seigneur ! Hors de moi, il n'y a pas de Dieu. Est-il un autre juste, un autre sauveur que moi ? Tournez vos cœurs vers moi, et vous serez sauvés, vous qui habitez les extrémités de la terre. Je suis le Dieu fort ; il n'y en a point d'autre. J'ai juré par moi-même. » Mais voilà qu'il s'irrite contre les adorateurs des idoles : « A qui comparez-vous votre Dieu, s'écrie-t-il. Quels traits formeront son image ? Le fondeur ne fait-il pas vos dieux ? L'orfèvre ne les couvre-t-il pas d'or, ou ne les orne-t-il pas de ciselures, etc. ? » Cessez donc de vous prosterner devant de muets simulacres, et prévenez dès ce moment l'effet de ces menaces : « Les idoles et tous les dieux forgés par la main des hommes pousseront des cris de détresse, » ou, pour mieux dire, les insensés qui ont placé leur confiance dans la matière, puisque la matière est incapable de sentiment. Le Seigneur fera plus.

¹ Erreur de copiste : ce passage appartient au prophète Amos.

« Il ébranlera les villes qui sont habitées, et il rassemblera dans sa main toutes les contrées de la terre comme un faible nid d'oiseaux. » Voulez-vous que je vous révèle les mystères et les oracles énoncés par le plus sage d'entre les Hébreux ! « Le Seigneur m'a possédée (la sagesse) au commencement de ses voies. — Le Seigneur donne la sagesse ; de sa bouche se répandent et la prudence et le savoir. — Paresseux, jusques à quand seras-tu couché ? Quand te réveilleras-tu de ton sommeil ? — Si tu es actif et laborieux, la moisson coulera pour toi comme une source. » Le Verbe paternel est le flambeau du bien, le Seigneur qui distribue à tous la lumière, la foi et le salut. « Car celui qui a fait la terre par sa puissance, dit Jérémie, a relevé par sa sagesse l'univers qui était tombé. » La sagesse, en effet, ou le Verbe de Dieu, nous trouvant prosternés devant les idoles, nous replaça debout pour nous appeler à la connaissance de la vérité. C'est par là qu'elle a commencé à nous relever après notre chute. De là vient que Moïse, afin de nous détourner de la servitude idolâtrique, nous crie avec sagesse : Ecoute, Israël, le Seigneur notre Dieu est le seul Seigneur. Tu adoreras le Seigneur ton Dieu, et tu le serviras lui seul. Comprenez donc enfin, ô hommes, et cédez aux avertissements que le bienheureux David vous donne dans ses Psaumes : « Embrassez la loi sainte, de peur que le Seigneur ne s'irrite et que vous ne périssiez dans votre voie, quand sa colère s'allumera soudain. Heureux tous ceux qui ont mis leur confiance dans le Seigneur ! » Mais, qu'ai-je entendu ? le Seigneur, dont la miséricorde pour nous est immense, fait retentir à nos oreilles les accents du salut. On dirait le chant martial qui réveille le courage de l'armée avant le combat. Enfants des hommes, jusques à quand resterez-vous plongés dans la torpeur ? Pourquoi poursuivez-vous les vanités et embrassez-vous le mensonge ? Quelles sont ces vanités ? quel est ce mensonge ? Le saint apôtre du Seigneur va nous répondre dans ce passage, où il con-

damne les Gentils : « Ils sont inexcusables, dit-il, parce qu'ayant connu Dieu, ils ne l'ont point glorifié comme Dieu et ne lui ont point rendu grâces ; mais ils se sont égarés dans leurs vains raisonnements. Ils ont transporté à l'image d'un homme corruptible l'honneur qui n'est dû qu'au Dieu immortel, et ils ont adoré la créature au lieu du Créateur. » Par conséquent, puisque ce Dieu est le même qui a créé dès le commencement le ciel et la terre, vous qui, ne connaissant pas Dieu, rendez au ciel les honneurs divins, ne méritez-vous pas le titre d'impies ? Prêtez encore l'oreille aux oracles prophétiques : « Le soleil s'éteindra ; les cieus s'obscurciront ; mais l'Eternel brillera dans toute l'étendue des siècles. Les vertus des cieus seront ébranlées ; les cieus eux-mêmes seront roulés comme une tente que l'on déploie et que l'on replie (ainsi s'exprime la bouche inspirée), et la terre fuira d'épouvante devant la face du Seigneur. »

Il me serait facile de produire ici des passages presque innombrables empruntés aux Ecritures, dont pas un seul point ne passera sans avoir son accomplissement, puisqu'elles émanent de l'Esprit saint, qui est comme la bouche du Seigneur. « Mon fils, ne négligez pas plus longtemps la correction du Seigneur, et ne vous laissez point abattre lorsqu'il vous reprend. » O bonté ineffable de Dieu envers les hommes ! il nous parle non comme un maître à ses disciples, non comme un Seigneur à des esclaves, non comme un Dieu à des hommes, mais comme un père tendre à ses enfants. Eh quoi ! Moïse lui-même avoue qu'il fut épouvanté et demeura tout tremblant « quand il entendit parler du Verbe ! Et vous qui entendez le Verbe en personne, vous ne tremblez pas ? vous n'êtes aucunement ébranlé ? Ne vous déterminerez-vous pas enfin à l'adorer et à recueillir les enseignements de sa bouche ; qu'est-ce à dire ? ne vous hâtez-vous pas de marcher à la conquête du salut, en redoutant sa colère, en affectionnant sa grâce, en suivant les espérances qu'il place devant

vous, afin que vous évitiez le jugement? Approchez, approchez, mes fils; car « à moins de devenir comme de petits enfants et d'être renouvelés, » ainsi que parle l'Écriture, vous ne pourrez ni retrouver votre père véritable, « ni entrer dans le royaume des cieux. » A quel titre, en effet, l'étranger pourrait-il être admis? Mais qu'il soit inscrit sur les rôles de la cité, qu'il reçoive le droit de bourgeoisie, qu'il retrouve son père, aussitôt, si je ne me trompe, il demeure dans la maison paternelle, il est institué héritier, et l'enfant de l'adoption partage le royaume de son père avec le fils légitime et bien-aimé. La voilà, « cette assemblée des premiers-nés » qui se compose de nombreux enfants soumis. Les voilà, « ces premiers-nés qui sont inscrits dans le ciel, et qui célèbrent avec des myriades d'anges les solennités du Très-Haut. » Oui, nous sommes ses premiers-nés, et ses amis véritables, nous Chrétiens qui avons été ses premiers disciples, nous qui les premiers avons connu le Seigneur, qui les premiers avons brisé le joug du péché et rompu le pacte par lequel nous étions enchaînés au démon.

Mais, hélas! il en est un grand nombre qui affichent d'autant plus d'impiété que Dieu se montre plus compatissant et plus généreux. Eh quoi! d'esclaves que nous étions, Dieu nous a faits ses enfants, et les ingrats dédaignent d'entrer dans sa famille! O incroyable démence! Rougissez-vous donc du Seigneur? Il vous offre l'émancipation, et vous vous précipitez dans l'esclavage. Il vous présente le salut, et vous, vous courez tête baissée à la mort. Tenez, s'écrie-t-il, la vie éternelle est à vous, et vous : Nous aimons mieux attendre des supplices éternels, répondez-vous; et vous embrassez pour dernière espérance le feu que « le Seigneur a préparé pour Satan et ses anges. » Aussi le bienheureux apôtre nous presse-t-il en ces termes : « Je vous en conjure par Notre-Seigneur, ne vivez plus comme les Gentils, qui marchent

dans la vanité de leurs pensées, qui ont l'esprit plein de ténèbres, qui sont entièrement éloignés de la vie de Dieu à cause de l'ignorance où ils sont et de l'aveuglement de leur cœur. N'ayant aucune espérance, ils s'abandonnent à la dissolution, pour se plonger avec une ardeur insatiable dans toute sorte d'impuretés et d'avarice. » Je le demande, quand un témoin si vénérable a convaincu par l'invocation du nom sacré l'extravagance des hommes, quelle autre espérance peut-il rester aux incrédules, sinon le jugement et la condamnation ? Toutefois le Seigneur ne les abandonne point à leur malice. Exhortations, prières, menaces, encouragements, admonitions, il n'épargne rien pour les arracher à leurs ténèbres et à leur sommeil. Sa voix leur crie : « **Eveillez-vous ; sortez de votre assoupissement ; levez-vous du milieu de ces morts où vous dormez, et le Christ vous éclairera de sa lumière ;** » le Christ, soleil de la résurrection, « **qui a été engendré avant l'étoile du matin,** » et nous a départi la vie réelle par la splendeur de son flambeau. Gardez-vous donc de mépriser le Verbe, de peur que, l'avoir méprisé, ce ne soit vous être méprisés vous-mêmes sans le savoir. Car l'Ecriture dit quelque part : « **Si vous entendez aujourd'hui sa voix, n'endurcissez pas vos cœurs, comme à Mériba, au jour de la tentation dans le désert, alors que vos pères m'ont tenté et ont mis ma puissance à l'épreuve.** » Sa puissance à l'épreuve, dit-il, comment cela ? L'Esprit va l'expliquer : « **Pendant quarante ans ils ont vu mes œuvres ; c'est pourquoi j'ai supporté avec dégoût cette génération et j'ai dit : C'est un peuple dont le cœur est égaré ; ils ne connaissent pas mes voies. C'en est fait, je l'ai juré dans ma colère ; jamais ils n'entreront dans mon repos !** » Eh bien ! les voilà, les menaces ! les voilà, les exhortations ! les voilà, les châtiments !

Pourquoi convertissons-nous de la miséricorde en colère ? Pourquoi n'ouvrons-nous pas les oreilles aux enseignements du Verbe ? Pourquoi ne cherchons-nous pas à recevoir Dieu

dans le sanctuaire d'une âme sans tache? Sa promesse deviendra pour vous un immense bienfait, si aujourd'hui vous entendez sa voix. Au reste, cet *aujourd'hui* s'étend à chaque jour que le Seigneur nous fait, aussi longtemps qu'il est possible de nommer *aujourd'hui*. Le jour actuel et le temps d'apprendre subsistent jusqu'à la dernière consommation de toutes choses. Par conséquent, le véritable *aujourd'hui*, c'est-à-dire le jour indéfectible de Dieu, se prolonge ~~jusque~~ dans la longueur de l'éternité. *Obéissons donc constamment à la voix* du Verbe divin, puisque *aujourd'hui* signifie l'éternité. Qui dit jour dit lumière; or, la lumière des hommes, c'est le Verbe aux rayons duquel nous voyons Dieu. C'est à bon droit que *la grâce sera répandue avec abondance sur ceux qui ont eu la foi et qui ont bien réglé leurs mœurs. Mais les incrédules* « qui s'égarèrent dans la rébellion de leur cœur, et qui n'ont pas connu les voies » que le divin précurseur les avertit de rendre droites, Dieu s'irrite contre leur résistance et n'a pour eux que des menaces. Quel en sera l'accomplissement? Les Hébreux errants dans le désert sont le symbole du sort qui les attend. L'Écriture nous dit « qu'ils n'entrèrent pas dans leur repos à cause de leur incrédulité, » avant que, dociles au successeur de Moïse, ils n'eussent appris à la fin, par une tardive expérience, qu'ils ne pouvaient être sauvés qu'en croyant à Jésus.

Mais le Seigneur, dont la tendresse pour le genre humain est immense, envoie le *Paraclet* pour exhorter *tous les hommes à la connaissance de la vérité*. Cette connaissance, quelle est-elle? La *piété* envers Dieu. « Mais la piété, nous dit Paul, est utile à tous; c'est elle qui a la promesse de la vie présente et de la vie future. » Si la vie éternelle était mise en vente, ô hommes, à quel prix l'achèteriez-vous? Sachez-le cependant! quand même vous donneriez le Pactole tout entier qui roule des flots d'or, d'après vos traditions fabuleuses, vous n'auriez pas payé le salut à sa juste valeur.

Toutefois, que le découragement ne vous abatte point. Vous pouvez, si bon vous semble, acheter ce trésor inestimable par des richesses qui vous soient personnelles, je veux dire l'ardeur de la charité et de la foi, dignes de contrebalancer les dons du Seigneur. Oui, Dieu reçoit avec plaisir cet échange. « Car nous espérons au Dieu vivant, qui est le Sauveur de tous les hommes et principalement des fidèles. » Mais la foule des mortels, attachée au rocher du monde comme l'algue des mers à l'écueil qui domine les flots, dédaigne l'immortalité. Je crois voir ce vieillard d'Ithaque qui, au lieu de soupirer après la patrie céleste et véritable, après les rayons de la lumière réelle, poursuivait de ses vœux une *vaine fumée*.

La piété, pour assimiler l'homme à Dieu, du moins dans la mesure de sa faiblesse, lui assigne pour maître convenable Dieu, qui seul peut dignement élever l'homme jusqu'à lui. Il connaissait bien la divinité de cette doctrine, l'apôtre qui écrivait ainsi à Timothée : « Pour vous, vous avez été instruit dès votre enfance dans les lettres saintes, qui peuvent vous éclairer pour le salut par la foi qui est en Jésus-Christ. » Comment serait-il possible, en effet, que ces *lettres* ne fussent pas saintes, quand elles font des saints et presque des dieux ? De là vient que l'apôtre déclare divinement inspirées ces Ecritures, ou ces volumes formés par la réunion des *lettres* et des syllabes *sacrées*. Laissons-le parler lui-même : « Toute Ecriture inspirée de Dieu est utile pour enseigner, pour reprendre, pour corriger, et pour conduire à la piété et à la justice, afin que l'homme de Dieu soit parfait et disposé à toutes les œuvres. » Assurément, quelles que soient les exhortations des autres saints, jamais elles ne produiront sur nous la même impression que le Seigneur lui-même, qui a tant aimé le genre humain. Il ne se propose d'autre but que le salut des hommes. Il les presse, il les pousse dans ces voies. « Le royaume des cieux est proche, » leur crie-t-il incessam-

ment. Il réveille par ces mots l'attention des hommes qui n'ont pas fermé leur cœur à la crainte. L'apôtre du Seigneur, voulant exhorter les Macédoniens dans une circonstance semblable, interprète ainsi ce passage : « Le Seigneur s'avance, prenez garde d'être surpris les mains vides. »

Et vous, êtes-vous donc tellement étrangers à la crainte, je me trompe, tellement enracinés dans l'incrédulité, que, refusant toute foi au Seigneur, et encore plus à Paul, même quand *il conjure au nom de Jésus-Christ*, vous ne vouliez ni voir, ni goûter que le Christ est Dieu ? La foi vous servira d'introducteur, l'expérience de guide, l'Écriture de maître. « Venez, mes enfants, vous dira-t-elle, écoutez-moi ; je vous apprendrai la crainte du Seigneur. » Puis, elle ajoute brièvement, pour ceux qui sont déjà imprégnés de la foi : « Quel est l'homme qui veut la vie, qui soupire après les jours de bonheur ? » — Seigneur, nous répondons à votre appel, nous écrierons-nous ! nous adorons le bien ; nous voulons imiter ceux qui l'honorent. Ecoutez donc, vous qui êtes *éloignés* ; écoutez, vous qui êtes *proches*. Le Verbe n'a jamais été caché pour qui que ce soit. Flambeau universel, il luit indistinctement « pour tous les hommes, » et devant ses rayons indéfectibles, il n'y a pas de Cimmérien ¹. Hâtons-nous de conquérir le salut par la régénération ! Prenant pour modèle l'unité de l'essence divine, hâtons-nous de nous confondre, nombreux fidèles, dans l'unité d'un seul et même amour, et, désireux de contempler l'essence souverainement bonne à la bonté de laquelle nous participons, marchons

¹ Les Cimmériens étaient d'anciens peuples de la Campanie qui vivaient de pillage et demeuraient dans des antres inaccessibles à la lumière. On imagina de là que leur pays était plongé dans l'obscurité et continuellement privé de la clarté du jour. Aussi Plutarque assure-t-il que cette contrée fournit à Homère ses plus belles descriptions de l'enfer et du royaume de Pluton. Virgile et Ovide y placèrent le Styx, le Phlégéthon et les demeures des ombres.

également dans l'unité. En effet, le concours de voix nombreuses formant, après la dissonnance et la variété, une harmonie divine, monte au ciel comme un concert unique à la suite du Verbe, maître et chef du chœur, et se repose dans la même vérité, en disant : « Mon Père ! mon Père ! Tel est le premier cri légitime qui, poussé par les enfants de Dieu, est accueilli là-haut par la faveur de Dieu.

Mais je vous entends. Il vous en coûte de renverser les coutumes qui vous ont été transmises par vos ancêtres ; c'est un sacrifice qui répugne à la raison. Eh bien ! à ce prix, pourquoi votre jeunesse ne s'alimente-t-elle plus du lait qu'une nourrice offrit aux lèvres de votre enfance ? Pourquoi augmenter ou diminuer l'héritage de vos pères, au lieu de le garder scrupuleusement tel qu'ils ont pu vous le léguer ? Pourquoi ne vous vois-je plus jouer sur le sein paternel, ou vous livrer à ces jeux puérils qui appelaient sur vous le rire des spectateurs quand vous étiez dans les bras de vos mères ? Pourquoi enfin dépouiller de vous-mêmes, et sans le secours d'aucun maître, les langes ainsi que les habitudes du premier âge ? Si les transports des passions, toujours dangereux, souvent mortels, nous font éprouver quelque plaisir cependant, pourquoi, quand il s'agit de la vie, ne renoncez-vous pas à ces mœurs désordonnées, impies, pleines d'angoisses, pour entrer dans les voies de la vérité, dussent vos pères en frémir de douleur ? Pourquoi enfin, répudiant la coutume comme on chasse hors de sa poitrine un poison homicide, ne cherchez-vous pas votre père véritable ? La mission la plus belle à nos yeux, c'est de vous prouver que cette extravagante et misérable coutume est la plus cruelle ennemie de la piété. En effet, que n'a-t-il pas fallu pour vous amener à prendre en horreur et à repousser la plus excellente des grâces que le Seigneur ait pu apporter à l'humanité tout entière ? Emportés par le tourbillon de la coutume, et mettant une garde à vos oreilles, chevaux indociles à la rêne et mordant

le frein, vous avez refusé d'écouter la voix de la raison, impatientes de renverser du haut du char les Chrétiens vos maîtres et vos guides. Ce n'est pas tout. Poussés par votre extravagance jusqu'aux abîmes de la mort, vous avez crié : **Malédiction au Verbe sacré de Dieu ! Aussi, qu'est-il arrivé ? Vous avez reçu le juste salaire du choix que vous avez fait. Sophocle vous apprend quelle en est la nature :**

« Un esprit sans consistance, des oreilles inutiles, de vaines pensées. »

Vous ignorez une vérité supérieure à toutes les autres. La voici. Les hommes de bien et fidèles à honorer le Seigneur, recevront, en échange du culte qu'ils ont rendu à la bonté souveraine, des récompenses pleines de douceur. Les méchants, au contraire, ne peuvent attendre que des châtimens en retour de leur méchanceté. Il y a mieux. Des supplices terribles sont réservés au prince du mal, suivant la menace de Zacharie : « Il te réprimera, le Jéhovah qui a choisi Jérusalem. Tu n'es qu'un tison arraché du feu. » Quelle étrange maladie pousse donc ainsi les hommes à une mort volontaire ? Pourquoi se précipiter tumultueusement autour de ce *tison* fatal, avec lequel ils seront infailliblement brûlés, quand ils avaient la faculté de vivre suivant les préceptes divins, au lieu de suivre le torrent de l'opinion publique ? Car, avec Dieu, l'on trouve la vie ; mais que leur reviendra-t-il de s'être égarés avec la démente de la coutume ? Un tardif repentir au milieu d'inexprimables supplices par-delà le tombeau. Au reste, que la superstition engendre la mort et que la piété conduise au salut, l'insensé lui-même ne l'ignore pas. Regardez les idolâtres. Quelques-uns paraissent en public avec une chevelure négligée ; leurs vêtements en lambeaux sont couverts d'une immonde poussière. Ils renoncent à l'usage des bains ; ils laissent croître démesurément leurs ongles, et affectent des manières sauvages. Plusieurs vont même jusqu'à mutiler leur chair : ridicules personnages dont

les actions manifestent à elles seules que les temples des idoles ont été primitivement des prisons ou des tombeaux. A les voir se livrer ainsi bien moins à des œuvres de piété qu'à des tortures dignes de compassion, ne semble-t-il pas qu'ils portent le deuil de leurs dieux plutôt qu'ils ne leur rendent hommage ! Pour vous, l'aspect de ces misères ne vous ouvrira-t-il pas les yeux ? Ne lèverez-vous pas enfin vos regards vers celui qui est le Seigneur et le maître universel ? N'êtes-vous pas résolu à vous échapper de ces tombeaux, pour vous réfugier dans les bras de la miséricorde qui est descendue des hauteurs du ciel ? Dieu, en effet, pareil à l'oiseau qui accourt avec empressement autour de sa jeune couvée quand elle tombe du nid, soutient par sa miséricordieuse bonté le vol de sa créature. Qu'un serpent funeste vienne à dévorer les petits de l'oiseau, la mère voltige çà et là, pleurant les gages de sa tendresse. Dieu fait plus. Il va chercher le remède ; il l'applique sur les blessures du malade ; il chasse la bête féroce, et recouvrant le fils de sa tendresse, il l'aide doucement à rentrer dans son nid. Voyez encore les chiens. Quand ils s'aperçoivent qu'ils sont égarés, ils interrogent, avec la sagacité de leurs narines, les traces de leur maître. Les chevaux eux-mêmes qui ont renversé leur cavalier obéissent et reviennent au premier appel de sa voix. « Le taureau connaît son maître ; l'âne, son étable ; Israël m'a méconnu : mon peuple est sans intelligence. » Mais le Seigneur?... Le Seigneur ! il oublie la grandeur de l'outrage ; il vous offre encore sa miséricorde ; il ne demande que votre repentir.

Mais, répondez : vous êtes l'ouvrage de Dieu ; c'est à lui que vous devez votre âme ; rien chez vous qui n'appartienne au Très-Haut. Connaissez-vous après cela une absurdité plus révoltante que de porter vos hommages à un autre maître, que d'honorer un tyran à la place d'un monarque, le mal à la place du bien ? Au nom de la vérité, qui jamais a pu, sans avoir perdu le sens, abandonner le bien pour s'attacher

au mal? Qui fuira la compagnie de Dieu pour vivre dans celle des démons? Quel est celui qui, pouvant s'inscrire parmi les enfants de Dieu, préfère la honte de l'esclavage? Qui enfin marche tête baissée vers les abîmes de la perdition, lorsqu'il peut être citoyen du ciel, habiter le paradis, parcourir librement les régions célestes, et participer à la fontaine intarissable d'où jaillit la vie éternelle, emporté parmi les airs sur une *nuée brillante*, et contemplant, comme autrefois Élie, la pluie du salut? Mais la foule des hommes, se roulant à la manière des reptiles dans la fange et les marais, s'y repaît d'extravagantes et honteuses voluptés. Vils mortels, qui méritent moins le nom d'hommes que celui de pourceaux! L'animal immonde, dit-on, préfère le bourbier à l'eau la plus limpide, et, dans la démence de ses appétits, il convoite, selon l'expression de Démocrite, les hideux mélanges. Gardons-nous donc de nous précipiter dans les chaînes de la servitude, ou de nous abaisser jusqu'à l'ignominie du pourceau. Loin de là! légitimes enfants de la lumière, levons les yeux vers la lumière; regardons-la face à face, de peur que le Seigneur, ainsi que le soleil accuse la dégénération de l'aigle, ne surprenne en nous les traces de la bâtardise.

Pleurons donc nos fautes; passons des ténèbres de l'ignorance au grand jour de la connaissance, de l'égarément à la raison, de l'intempérance à la tempérance, de l'injustice à la justice, de l'impiété à l'adoration du vrai Dieu. C'est une belle expérience à tenter que de passer au service du vrai Dieu. Sans doute, des biens nombreux sont proposés comme récompense à ceux qui pratiquent la justice et poursuivent de leurs efforts la vie éternelle; mais les biens les plus éminents sont ceux que le Seigneur a désignés lui-même par la bouche du prophète Isaïe: « L'héritage des enfants est le partage de ceux qui s'attachent au Seigneur. » Aimable et magnifique héritage! Il n'est ni l'or, ni l'argent,

ni la pourpre que le ver dévore, ni aucune des richesses terrestres que le voleur dérobe dans son admiration insensée pour une vile matière. Quel est donc cet héritage? C'est le trésor du salut, vers la conquête duquel il nous faut marcher, une fois devenus les amis du Verbe. De là descendent jusqu'à nous les bonnes actions, pour s'envoler avec nous sur les ailes de la vérité. Cet héritage, qui n'est pas autre que le don de la vie éternelle, l'éternelle alliance de Dieu nous le met entre les mains.

Ce Dieu, qui est notre véritable père, car il nous chérit de l'amour le plus tendre, ne cesse pas un seul moment de nous exhorter, de nous avertir, de nous reprendre, de nous aimer. Qui s'en étonnerait? Il veille incessamment à notre conservation; il nous fait entendre les plus salutaires conseils. « Donnez vos cœurs à la justice, dit le Seigneur. Vous tous qui avez soif, venez vers les eaux; vous tous qui êtes dans l'indigence, hâtez-vous; achetez et nourrissez-vous; venez, vous recevrez sans échange le lait et le vin. » Purification, salut, illumination de l'âme, il réveille nos langueurs sur chacun de ces points. Je crois l'entendre nous crier: « O mon fils, je te donne la terre, la mer et le ciel; tous les animaux qu'elle renferme sont à toi. Toi seulement, ô mon fils, aie soif de ton père. Dieu se révélera gratuitement à tes yeux; car la vérité ne s'achète point à prix d'argent. » Vous l'entendez! les oiseaux qui peuplent l'air, les poissons qui nagent dans les eaux, les animaux qui habitent la terre, Dieu vous les donne. Ils ont été créés par le Père céleste, pour que vous en usiez avec actions de grâces et reconnaissance. Que l'enfant illégitime, que le fils de perdition, dont le cœur est résolu d'adorer Mammon, achète ces biens à prix d'argent, à la bonne heure! mais vous, vous êtes l'enfant légitime; ils vous sont remis comme un héritage qui est à vous. N'aimez-vous pas le Père dont la grâce opère encore? N'est-ce pas à vous qu'a été faite cette promesse: « La terre demeu-

ra à perpétuité, » parce qu'elle n'est pas exposée à la corruption ? « Toute la terre est à moi ; » mais elle vous appartient, si vous recevez votre Dieu. Aussi l'Écriture annonce-t-elle cette heureuse nouvelle à ceux qui croient : « Les saints du Seigneur hériteront de la gloire de Dieu et de sa puissance. » Elève la voix, ô bienheureux Paul, et dis-nous quelle est cette gloire ? « Une gloire que l'œil n'a jamais vue, que l'oreille n'a jamais entendue ; telle, enfin, qu'il n'en est jamais monté de semblable dans le cœur de l'homme. Ils tressailleront d'allégresse dans le royaume du Seigneur pendant toute l'éternité. Ainsi-soit-il. »

Maintenant, ô hommes, vous avez entendu, d'une part, quelle est la grandeur des promesses divines ; de l'autre, quelle est la grandeur des supplices. Grâces et supplices, tels sont les moyens par lesquels le Seigneur forme l'homme et le conduit au salut. Que tardons-nous encore ? Pourquoi ne nous mettons-nous pas à l'abri du châtiment ? Pourquoi n'ouvrons-nous pas la main au don sacré ? Pourquoi ne choisissons-nous pas ce qui vaut mieux, c'est-à-dire le Seigneur, préférablement au mal, et la sagesse préférablement à l'idolâtrie ? Pourquoi n'échangeons-nous pas la vie contre la mort ? » Voilà que j'ai placé sous vos yeux la mort et la vie. » Le Seigneur vous met à l'épreuve afin que vous choisissiez la vie. Père tendre, il nous presse d'obéir à Dieu. « O Sion ! si tu veux, si tu écoutes ma voix, tu jouiras des fruits de la terre. » Telle est la récompense qu'il attache à la soumission. « Mais si, indocile et rebelle, tu irrites ma colère, le glaive te dévorera. » Telle est la sentence qu'il prononce contre l'opiniâtreté qui refuse d'obéir. Ainsi a parlé la bouche du Seigneur, c'est-à-dire la loi de la vérité, le Verbe de Dieu.

Voulez-vous que je vous donne un sage et utile conseil ? Accordez-moi votre attention. Je m'expliquerai avec toute la clarté dont je suis capable. Vous auriez dû, ô hommes, quand

vous réfléchissiez sur le bien , invoquer les dispositions d'un témoin incorruptible et inné , de la foi , qui choisit par une spontanéité rapide et naturelle ce qui vaut le mieux , et non pas chercher avec tant de labeur s'il faut suivre ses inspirations. Qui de vous , par exemple , met en doute s'il faut s'enivrer ? cependant vous vous plongez instinctivement dans l'ivresse avant que la réflexion vous vienne. Doit-on faire tort à autrui ? que vous importe ? vous commettez la violence et l'outrage le plus promptement qu'il vous est possible. Mais faut-il honorer Dieu ? faut-il obéir à ce Dieu sage et au Christ ? Il n'y a donc que ces questions sur lesquelles vous hésitez. Voilà où vous croyez que la délibération est à propos , sans penser aucunement à ce qui convient à Dieu ni à la vérité. Ah ! pour devenir sobres , croyez du moins à nos paroles comme vous croyez à l'ivresse ; pour acquérir la vie , croyez à nos paroles comme vous croyez à la colère et à l'injustice. Que si , dociles à la foi qui parle au fond de toutes les vertus , vous vous déterminez enfin à obéir , je produirai devant vous une foule surabondante de témoignages , fournis par le Verbe , pour solliciter votre acquiescement. Vous donc , car telle est la préoccupation de vos mœurs nationales , qu'elles vous ont éloignés complètement jusqu'ici de l'étude de la vérité , prêtez une oreille attentive à ce qui va suivre.

La foi , à ce mot , ne vous laissez pas surprendre par une mauvaise honte , qui ne peut qu'être funeste à l'homme et le détourner du salut. Dépouillons donc nos vêtements sans rougir , et combattons avec des armes légitimes dans l'arène de la vérité , ayant pour juge le Verbe saint et pour ordonnateur des jeux l'éternel modérateur de l'univers. L'immortalité , en effet , quelle récompense plus auguste brille placée au bout de la carrière ! On parlera de nous avec mépris , me répondrez-vous peut-être ! Et que vous importent les clameurs de quelques misérables , tirés de la lie du peuple , qui conduisent les chœurs impies de la superstition et dans leur

extravagance courent tête baissée vers l'abîme, insensés fabricateurs d'idoles, stupides adorateurs de la pierre? Voilà les hommes qui osèrent transformer les mortels en dieux! Ce sont eux qui inscrivent comme treizième divinité ce conquérant macédonien dont Babylone montre encore le tombeau. Aussi ne puis-je refuser mon admiration au sophiste divin qui portait le nom de Théocrite. Paraissant sur la place publique après la mort d'Alexandre, il dit à ses concitoyens, pour les faire rougir des vaines opinions qu'ils se formaient sur le compte des dieux : « Rassurez-vous, ô hommes, aussi longtemps que vous verrez les dieux mourir avant vous. » Il n'en faut point douter; ceux qui se forgent des divinités corporelles et palpables, en mêlant à leurs adorations la matière et tout ce qui est créé, sont beaucoup plus malheureux que les démons; car Dieu n'est pas injuste comme ces derniers. Il est la justice infinie; et l'être qui lui ressemble le plus, c'est le mortel le plus juste. « Accourez donc, mercenaires de toute espèce, qui, dans votre aveugle admiration pour la fille de Jupiter, déesse au visage terrible et protectrice du travail, l'adorez en déposant à ses pieds des cribles; » insensés qui rendez les honneurs divins à des pierres taillées par votre ciseau. Approchez, vous aussi, Phidias, Polyclète, Praxitèle, Appelle, vous tous qui exercez des arts mécaniques, terrestres artisans de la terre; car une prophétie l'annonce : « Les choses iront mal ici-bas, lorsque les peuples mettront leur foi dans les statues; » approchez donc, je ne cesserai de vous renouveler cette invitation; approchez, vils artisans. En est-il un seul parmi vous qui ait jamais façonné une image vivante et animée, ou qui, avec l'argile, ait assoupli une chair délicate et flexible? Qui de vous a liquéfié la moëlle des os? qui de vous en a consolidé la charpente? qui de vous a étendu les nerfs? qui de vous a enflé les veines? qui de vous les a remplies de sang? qui de vous a recouvert de peau le corps tout entier? qui de vous

a jamais placé le regard dans ces yeux formés par vos mains ? qui de vous a soufflé une âme dans la muette effigie ? qui de vous l'a imprégnée des sentiments de la justice ? qui de vous enfin lui a dit : tu seras immortelle ? C'est le noble artisan de l'univers ; c'est le Père, auteur de toutes choses, qui seul a créé l'homme, statue vivante et animée. Mais pour votre dieu olympien, image de cette image et bien différent de la vérité, il n'est que le stupide ouvrage des mains attiques. En effet, l'image de Dieu, c'est son Verbe, fils véritable de la suprême intelligence, Verbe divin, lumière archétype de la lumière. L'homme, à son tour, est l'image du Verbe. Pourquoi cela ? Parce qu'il y a dans l'homme une intelligence véritable, ce qui a fait dire qu'il est *formé à l'image et à la ressemblance de Dieu*, puisqu'il est réellement assimilé au Verbe par son cœur et son intelligence, et conséquemment doué de raison.

Il est donc manifeste que les images de l'homme visible et terrestre, c'est-à-dire les statues qui essaient de reproduire la figure humaine, ne sont que de vaines et fragiles représentations auxquelles manquent la vie et la vérité. Aussi je ne puis trop déplorer l'extravagance de la vie humaine quand je la vois se ruer avec une ardeur si aveugle sur la matière. Oui, la coutume qui vous courbe sous le joug de la servitude et vous enchaîne à des soins aussi stériles que dépourvus de raison, trouve son aliment dans la crédulité publique. O ignorance cachée au fond de ces rites impies et de ces imitations mensongères, c'est toi qui poussas le genre humain à se forger des idoles, toi qui attiras sur lui de terribles fléaux en peuplant la terre de mille formes fantastiques et de démons si divers, toi qui attachas au front de leurs adorateurs le signe de la mort éternelle !

Recevez-donc l'eau sainte du Verbe ; venez vous purifier, vous qui êtes couverts de souillures ; lavez-vous des taches de la coutume dans la rosée véritable ; car tous ceux qui

montent au ciel doivent être purs. Hommes, cherchez par la plus commune des investigations celui qui vous a faits. Enfants, reconnaissez votre père ! Quoi de plus légitime ! Mais vous, dont le cœur se fond dans de honteux plaisirs, persistez-vous dans vos péchés ? A qui le Seigneur dira-t-il : « Le royaume des cieux est à vous ? » Il est à vous, si vous le voulez, dès que vous aurez pris la résolution d'obéir à Dieu. Oui, il est à vous, pourvu que vous consentiez à croire, et à suivre la voie abrégée de la prédication. Les habitants de Ninive ouvrirent autrefois leur cœur à la sainte parole. Les pleurs de leur repentir firent succéder à la ruine qu'ils attendaient les merveilles de leur salut. — Mais par quel moyen, me dites-vous, le ciel s'ouvrira-t-il devant moi ? — Le Seigneur est la *voie* ; voie étroite, il est vrai, mais qui part du ciel ; voie étroite, il est vrai, mais qui remonte au ciel ; voie étroite, que la terre méprise et dédaigne, mais qui ne laisse pas d'être large et adorée dans les cieux. Sans doute, à qui n'a jamais entendu nommer le Verbe, il sera pardonné en faveur de son ignorance. Mais celui qui en connaît les oracles et qui s'opiniâtre dans une incrédulité volontaire, plus son intelligence est riche de lumières, plus ses connaissances lui seront fatales, puisqu'il sera condamné au tribunal de sa propre science pour avoir refusé de choisir ce qu'il y avait de meilleur.

La nature de l'homme d'ailleurs l'enchaîne à Dieu par des relations particulières. Nous ne contraignons point le taureau à chasser, ni le chien à labourer. Nous disposons de ces animaux dans la mesure de l'instinct que Dieu leur a départi. Ainsi, recueillant dans l'homme, qui est fait pour contempler le ciel, dans l'homme, plante née là-haut dans les régions de l'éternité, les privilèges inhérents à sa nature et par lesquels il règne sur le reste des animaux, nous l'exhortons à servir Dieu et à faire ici-bas des provisions qui l'accompagnent dans toute l'éternité. Laboure la terre, lui di-

sons-nous, si telle est ta profession ; mais pendant que tu remues la terre, travaille à connaître celui qui l'a créée. Nautonnier, va fendre les flots de la mer ; mais avant de prendre en main le gouvernail, invoque le pilote de la terre et des cieux. Faut-il marcher sous l'aigle des Césars ? écoute avant tout le monarque dont la voix ne commande rien que de juste. Revenez-donc enfin à vous-mêmes, comme l'on revient de l'engourdissement de l'ivresse et du sommeil. Si peu que vous ouvriez les yeux, reconnaissez quel fruit il vous revient de ces pierres devant lesquelles vous vous courbez, et des dépenses que vous consacrez stérilement au culte de la matière. Vous jetez à pleines mains vos richesses dans le gouffre de l'ignorance, de même que vous précipitez votre vie dans la mort, dernier abîme où s'engloutit votre chimérique espoir. Mais hélas ! telle est la force de l'habitude qui vous tyrannise, que vous ne savez ni prendre pitié de vous-mêmes, ni vous rendre aux conseils de ceux que vos erreurs touchent de compassion. Entraînés par la coutume, vous courez à une ruine volontaire jusqu'à votre dernier moment. Pourquoi cette opiniâtreté ? « C'est que la lumière est venue dans le monde ; mais les hommes ont mieux aimé les ténèbres que la lumière ; » quand, pour les purifier de l'orgueil, des richesses et de la crainte, il ne fallait que cette exclamation du poète :

« Où porté-je tous ces trésors ? où m'égaré-je moi-même ? »

Si donc après avoir répudié les fictions extravagantes, vous avez fermement résolu de vous affranchir aussi du joug de l'habitude, dites à la vaine opinion :

« Songes et fantômes, adieu ! vous n'étiez que des chimères ! »

En effet, ô hommes ! pourquoi vous imaginer que Typhon est Mercure, Andocide et Amyet ? N'est-il pas visible aux yeux de tous que ce sont autant de pierres comme Mercure lui-même ? Si l'arc-en-ciel et le cercle qui environne la lune

ne sont plus des dieux, mais de simples phénomènes produits par l'air ou par les nuages; si vous effacez aussi de ce nombre le jour, le mois, l'année, le temps qui se forme de ces diverses périodes, il s'ensuivra que le soleil et la lune, dont le cours mesure les intervalles mentionnés tout-à-l'heure, ne sont pas davantage des dieux. Quel homme, s'il n'a l'esprit aliéné, inscrira parmi les dieux le jugement, le supplice, la vengeance? Plus de Furies! plus de Parques! plus de Destin, puisque la république, la gloire et Plutus, que les peintres représentent aveugle, descendent de l'Olympe. La Honte, l'Amour, et Vénus des dieux! Mais à ce titre il faut aussi que la turpitude, l'amour, la beauté, le commerce de la chair, montent au même rang. Vous ne prostituerez plus maintenant le nom de Dieu au sommeil et à la mort, ces deux frères jumeaux, dans le langage de vos poètes, puisqu'ils ne sont que des accidents naturels à tous les animaux. Laissez là votre Fortune, votre Sort, vos Parques! Si la Dispute et le Combat ne sont plus des dieux, il faut également refuser ce titre à Mars et à Enyo. Si les éclairs, les foudres, et les nuages ont perdu la qualification divine, pourquoi la conserver au feu, à l'eau, aux étoiles errantes ou comètes qui sont engendrées par une certaine disposition de l'air? que celui qui fait de la fortune une déesse, en fasse une aussi de l'action! Par conséquent, si aucune de ces appellations mensongères, si nul de ces simulacres dressés par la main des hommes et dépourvus de sentiment, n'est le Dieu véritable, s'il existe en nous-mêmes, le fait est constant, je ne sais quel invincible préjugé de la puissance divine, il ne nous reste plus qu'à confesser que le Dieu unique et véritable est le seul qui soit et qui ait été. Fermer les yeux à cette vérité, c'est ressembler à ceux qui ont bu de la mandragore¹ ou quelque poison semblable.

¹ Plante soporative. Chez les Grecs, on disait proverbialement de

Mais à vous, que Dieu vous accorde de revenir de votre sommeil et de connaître le Dieu véritable. Ne prenez plus pour la Divinité l'or, la pierre, le bois, l'action, la maladie, la passion et la crainte. Car la terre est couverte de milliers de démons, qui ne sont ni immortels, ni mortels, puisqu'ils ne participent pas plus à la vie qu'à la mort. Simulacres de bois ou de pierre, que les hommes vénèrent comme leurs maîtres légitimes, ils déshonorent et souillent la vie de leurs adorateurs par une coutume extravagante. « Mais la terre et tout ce qu'elle renferme, nous dit l'Écriture, appartient au Seigneur. »

Pourquoi donc, en jouissant des bienfaits sacrés, avez-vous le courage d'ignorer qu'elle est la main qui vous les envoie ? Renonce à cette terre qui est la mienne, vous criera le Seigneur. Interdis-toi cette eau que ma bonté fait jaillir ! Ne touche point à ces moissons que je cultive. O homme, restitue à Dieu les aliments qui te nourrissent, reconnais ton Seigneur. Tu es l'œuvre particulière de ses mains. A quel titre une créature sur laquelle il a des droits de propriété lui deviendrait-elle étrangère ? Le domaine aliéné, en perdant la propriété, perd en même temps sa vérité. A vous voir ainsi privés de tout sentiment, ne dirait-on pas que vous avez éprouvé le sort de la fabuleuse Niobé, ou, pour vous parler un langage plus mystique, que vous ressemblez à celle que les anciens appelaient l'épouse de Loth ? Femme infortunée ! Les Écritures nous apprennent qu'éprise d'amour pour Sodome, elle fut changée en bloc de pierre. Mais qu'était-ce que les habitants de cette ville ? des impies qui ne connaissaient pas Dieu, des hommes durs de cœur, et pleins de stupidité.

Imaginez-vous que Dieu vous adresse ces paroles : Ne re-

ceux qui étaient nonchalants par habitude, ou qui avaient manqué d'activité dans une affaire, qu'ils avaient bu de la mandragore.

gardez pas la pierre, le bois, les oiseaux, les serpents, comme des objets plus sacrés que les hommes. Loin de là, tenez les hommes pour véritablement sacrés; n'estimez les bêtes que ce qu'elles sont. Les hommes, en effet, dans le lâche aveuglement de leurs pensées, croient que Dieu promulgue ses oracles par la voix d'un corbeau ou d'un geai, mais qu'il garde le silence par la bouche de l'homme. Dès lors ils rendent les honneurs divins à un misérable oiseau qu'ils transforment en interprète et en messager de Dieu; mais l'homme, créature de Dieu, l'homme qui, bien qu'il ne glousse ni ne croasse, fait au moins entendre le langage de la raison; l'homme, qui les instruit avec miséricorde, et les pousse à la pratique de la justice, ils le poursuivent en barbares; ils s'efforcent de l'immoler, sans être retenus ni par l'espérance des bienfaits célestes, ni par la crainte des châtimens. Pourquoi tant d'humanité? Ils n'ont pas foi en Dieu, pas plus qu'ils ne comprennent sa puissance.

Quelle est la grandeur de l'amour de Dieu pour les hommes? quelle est l'intensité de sa haine pour le crime? les paroles humaines ne sauraient l'exprimer. De même que la colère alimente le supplice du pécheur, la miséricorde comble de bienfaits ceux qui font pénitence. Mais être abandonné de l'assistance de Dieu, c'est de tous les malheurs le malheur le plus terrible. De là vient que parmi les envahissemens de l'esprit malin, il n'en est pas de plus formidable pour nous que la cécité, qui ferme nos yeux à la contemplation du ciel, et la surdité, qui nous rend complètement inhabiles à entendre les divins enseignemens. Aussi, vous qui êtes comme mutilés pour la vérité, aveugles d'esprit, et sourds d'intelligence, vous restez plongés dans l'apathie, sans douleur, sans indignation, sans nul désir de voir le ciel et l'architecte du ciel, sans chercher à entendre, ni à connaître le père et le créateur de toutes choses, sans appliquer enfin votre cœur à

la conquête du salut. Quiconque est en marche vers la connaissance de Dieu, ne se laisse retarder par aucun obstacle, ni par la perte de ses enfants, ni par la détresse de l'indigence, ni par l'obscurité du nom, car le possesseur de la véritable sagesse n'aspire point à s'en délivrer « par le tranchant du fer ou de l'airain. » Il la préfère à tout ce que renferme le monde. Le Christ est partout salulaire. Le zélateur du juste, étant l'ami de celui auquel rien ne manque, ne manque de rien lui-même, attendu que le trésor de sa félicité il l'a placé dans lui-même et dans Dieu, là où il n'y a ni *ver*, ni *voleur*, ni *pirate*, mais l'éternel distributeur des biens. C'est donc à bon droit que l'Écriture vous compare à ces serpents qui ferment les oreilles à la séduction des enchantements. « Ils ressemblent au serpent et à l'aspic qui ferment l'oreille pour ne point entendre la voix de l'enchanteur dont la parole peut les adoucir. »

Mais vous, laissez-vous prendre aux charmes de la sainteté; recevez la douceur de notre Verbe; rejetez le poison homicide, afin qu'il vous soit donné de vous dépouiller de la mort comme à ces reptiles de renouveler leur jeunesse. Ecoutez mes accents; ne fermez point vos oreilles, ne murez point votre intelligence; mais gravez au fond de vos cœurs les paroles qui sortent de notre bouche. L'immortalité est un merveilleux remède. Ah! de grâce ne rampez plus à la manière des serpents, « car les ennemis du Seigneur baisseront la poussière de ses pieds » dit l'Écriture. Détachez vos yeux de la terre; regardez le ciel, admirez les merveilles divines, cessez de dresser des pièges sous les pas du juste et d'entraver *la route de la vérité*. *Soyez prudents* et sans malice; peut-être que le ciel vous donnera les ailes de la simplicité, car il donne des ailes aux enfants de la terre, afin de vous aider à sortir de ces retraites pour aller habiter au ciel. Seulement repentez-vous de tout votre cœur, afin que tout votre cœur s'ouvre à la réception du Seigneur. « Peu-

ples, espérez en lui dans tous les temps, répandez devant lui votre âme, » dit-il à ceux qui sont revenus récemment de leur impiété; il est plein de miséricorde, et il fait abonder la justice.

O homme, crois à l'Homme-Dieu ! ô homme, crois au *Dieu vivant*, qui a souffert et qui est adoré ! Esclaves, croyez à celui qui est mort. Hommes, qui que vous soyez, croyez à celui qui seul est le Dieu de tous les hommes. Croyez, et vous recevrez le salut pour récompense de votre foi. « Cherchez Dieu, et votre âme vivra. » Quiconque cherche Dieu, s'occupe de son salut. Avez-vous trouvé Dieu ? vous possédez la vie. Cherchons-le donc pour vivre réellement. Le prix de cette découverte, c'est la vie dans le sein de Dieu. « Qu'ils se réjouissent, qu'ils tressaillent d'allégresse en vous, tous ceux qui vous cherchent ; » qu'ils redisent éternellement : Gloire à Dieu ! Quel hymne magnifique en l'honneur de Dieu, que l'immortalité de l'âme chrétienne, qui est munie des enseignements de la justice, et porte gravés au fond d'elle-même les augustes caractères de la vérité ! Je le demande, où faut-il graver la justice ailleurs que dans l'âme du sage ? Quel autre sanctuaire ouvrirez-vous à la pudeur, à la charité, à la mansuétude ? Vous tous qui êtes marqués de ces empreintes divines, ne l'oubliez pas, vous êtes placés aux plus propices barrières de la sagesse, pour vous élancer de là dans l'arène de la vie et des tribulations. La sagesse ! elle est le port du salut à l'abri de la tempête. La sagesse ! elle donne aux enfants de bons pères, quand ils se sont jetés dans le sein du Père ; aux pères, de bons fils, quand ils ont connu le Fils ; aux épouses, de bons époux, quand elles ont tourné leurs regards vers l'époux ; aux esclaves, enfin, de bons maîtres, quand ils ont brisé la chaîne du plus honteux esclavage !

O combien la bête est plus heureuse que l'homme égaré par l'erreur ! L'animal est plongé dans la même ignorance

que vous ; oui , sans doute ; mais l'animal ne trahit pas la vérité. Je ne vois point parmi les bêtes un peuple d'adulateurs ; connaissez-vous des poissons qui adorent les faux dieux ? où sont les oiseaux qui vénèrent des idoles ? Ne pouvant s'élever à la connaissance de Dieu , puisque l'intelligence leur manque , ils n'admirent du moins que la beauté d'un ciel unique. Eh quoi ! ne rougirez-vous pas , enfin , de vous être ravalés au-dessous de l'animal dépourvu de raison , vous qui avez consumé tant de siècles dans l'impiété ? Vous avez passé par le berceau , par l'adolescence , par la jeunesse ; la maturité a disparu. Vertueux , vous ne l'avez pas encore été. Parvenus au déclin de votre carrière , honorez du moins votre vieillesse. A ce moment solennel où la vie échappe , embrassez du moins la sagesse , reconnaissez Dieu , afin que le dernier terme de votre existence s'empare du commencement du salut. Vous avez vieilli dans le culte de vos fausses divinités ; venez vous rajeunir dans le culte du vrai Dieu. Le vrai Dieu vous inscrit au nombre des enfants qui ont gardé leur innocence.

Que l'Athénien suive les lois de Solon ! que l'habitant d'Argos obéisse à Phoronée , et le Spartiate à Lycurgue. Vous , si vous êtes Chrétiens , vous avez le ciel pour patrie , et Dieu pour législateur. Mais quelles sont nos lois ? « Vous ne tuez point. — Vous ne commettez point l'adultère. — Vous ne déroberez point. — Vous ne porterez point faux témoignage. — Vous aimerez le Seigneur votre Dieu. » Puis viennent , pour compléter ces oracles , d'autres lois conformes à la raison , et de saintes paroles qui sont gravées dans le cœur de tous les hommes. Ainsi , par exemple : « Vous aimerez le prochain comme vous-même. — Si quelqu'un vous frappe sur la joue , présentez-lui l'autre. — Vous ne convoiterez pas ; car quiconque a regardé une femme pour la convoiter , a déjà commis l'adultère. » Répondez ? Ne vaut-il pas mieux que l'homme s'interdise dès l'origine la convoitise des ob-

jets défendus, plutôt que de posséder l'objet de ses convoitises.

Mais vous, l'austérité du salut épouvante votre pusillanimité. Les mets délicats flattent notre palais ; nous les préférons à cause de l'attrait naturel que le plaisir a pour nous , tandis que les aliments amers, quoiqu'ils révoltent les sens, entretiennent ou rétablissent la santé. Il y a mieux ; l'âpreté des remèdes fortifie souvent un estomac débile. Il en va de même de la coutume. Elle caresse et chatouille par une douceur apparente ; mais elle conduit à l'abîme ; la vérité, au contraire, nous emporte vers les cieux. Rude et austère au début , elle n'en est pas moins la meilleure nourrice de la jeunesse ; tantôt gynécée recommandable par la gravité des mœurs ; tantôt sénat consacré par la sagesse et la prudence. Qu'il soit difficile de l'aborder, ou quelle réside hors de la portée des hommes, ne le croyez pas ; elle est près de nous ; elle habite dans nos maisons, et, comme l'insinue Moïse, l'homme orné de la sagesse est tout entier dans ces trois organes, la main, la bouche, le cœur. Tel est le véritable symbole de la vérité. Pour l'embrasser complètement, il faut le concours de ces trois choses : prudence, action, parole. Mais la foule des plaisirs, en voltigeant autour de mon imagination, m'écartera de la sagesse, dites-vous. Ne craignez rien. Vous passerez sans qu'il vous en coûte, et avec le regard du dédain, à côté des frivolités de la coutume, à peu près comme le jeune homme brise les hochets qui ont diverti son enfance.

Au reste, la puissance divine, en brillant sur l'univers avec une incroyable rapidité et une bienveillance qui ouvre à tous un libre accès, a rempli le monde de la semence du salut. Non, ce n'est pas sans le concours d'une éternelle Providence qu'a été accomplie par le Seigneur, dans un si court intervalle de temps, une si prodigieuse révolution ; par le Seigneur, méprisé en apparence,

mais adoré de fait, explateur, sauveur, miséricordieux, Verbe divin, Dieu véritable sans aucun doute, égal au maître de l'univers, parce qu'il était son fils et que « le Verbe était en Dieu. » La prédication proclame-t-elle sa doctrine, la foi l'accueille; s'incarne-t-il pour revêtir la forme de la créature et jouer sur la scène de notre monde le rôle de l'humanité, la foi reconnaît encore à travers ces voiles obscurs l'athlète qui combat légitimement, et qui aide sa créature dans ce duel terrible. Né de la volonté elle-même du Père, et descendu parmi tous les hommes avec une diffusion plus rapide que celle des rayons solaires, il fit aisément resplendir sur le monde le flambeau de la connaissance divine. D'où venait-il? qui était-il? Il le manifesta par sa doctrine et par ses miracles. Il est le médiateur entre Dieu et l'homme, le pacificateur universel, le Sauveur du genre humain, le Verbe sacré, la fontaine d'où jaillissent la vie et la paix, la source qui s'épanche sur toute la terre, et, pour le dire en un mot, la source par laquelle a été produite l'universalité des êtres, *vaste océan de biens.*

Maintenant, si vous le permettez, contemplons à son origine elle-même la grandeur du bienfait divin. Habitant du paradis, le premier homme se jouait autrefois dans la liberté de son innocence, parce qu'il était l'enfant chéri de Dieu. Mais une fois qu'il se fut soumis à la volupté, car le serpent désigne la volupté, vice aux inclinations terrestres, qui rampe sur le ventre, et doit alimenter la flamme; séduit par les plaisirs corrupteurs, l'enfant grandit en rébellion, se souleva contre son père, et fit rougir Dieu de son ouvrage. Quel fut le pouvoir de la volupté? L'homme, qui avait été créé libre à cause de sa pureté originelle, se trouva enchaîné dans les liens du péché. Mais le Seigneur veut briser ses chaînes. O profondeur du mystère! il revêt un corps tel que le nôtre, triomphe du serpent, réduit en servitude la mort qui régnait en souveraine, et, par une merveille où se

perd l'imagination, montre libre et affranchi ce même homme qui avait été séduit par la volupté et garotté par la corruption. Les chaînes sont tombées de ses mains. Prodige ineffable ! Dieu succombe et l'homme se relève. L'hôte déchû du paradis reçoit une récompense plus belle : le ciel s'ouvre à lui pour salaire de son obéissance.

Puisque le Verbe en personne est descendu parmi nous, qu'avons-nous besoin désormais de fréquenter les écoles des philosophes ? Pourquoi visiter encore Athènes, la Grèce et l'Ionie, pour interroger laborieusement leur science ? Si nous voulons prendre pour maître celui qui a rempli l'univers par les merveilles de la puissance, de la création, du salut, de la grâce, de la législation, de la prophétie et de la doctrine, nous reconnaissons qu'il n'est pas une seule doctrine qu'il ne communique, et le Verbe a fait de l'univers un sanctuaire qui parle aussi éloquemment qu'Athènes et les écoles les plus vantées de la Grèce. Pour vous qui, ajoutant foi aux mensonges de la fable, vous persuadez que le Crétois Minos s'entretint familièrement avec Jupiter, vous sera-t-il si difficile de croire que les Chrétiens, en devenant les disciples de Dieu, sont les dépositaires de la véritable sagesse, de celle que les philosophes les plus illustres n'ont fait que bégayer en termes obscurs, tandis que les disciples du Christ l'ont recueillie et prêchée à la terre ? Dans le Christ d'ailleurs, point de division ni de partage, si je puis ainsi parler. Il n'est ni Barbare, « ni juif, ni grec, ni homme, ni femme. » Il est l'homme nouveau, transformé par le saint esprit de Dieu.

De plus, les autres conseils ou préceptes manquent de portée et ne traitent que des questions particulières. Faut-il s'engager dans les liens du mariage ? Doit-on se mêler d'administration publique ? Est-il bon d'engendrer des enfants ? Tels sont les points qu'ils débattent. Il n'en est pas de même de la doctrine qui conseille la piété. Seule universelle, elle seule embrasse l'ensemble et le plan de la vie qu'elle dirige

en toute circonstance jusqu'à son dernier moment. Si nous la prenons pour guide, la vie éternelle ne nous fera pas défaut.

« La philosophie, selon le langage des anciens, est une admonition permanente qui concilie l'éternel amour de la sagesse ; mais le précepte du Seigneur illumine les yeux de l'homme. » Recevez donc le Christ, recevez le sens de la vue : recevez la lumière,

« Afin de connaître complètement Dieu et l'homme. »

« Le Verbe qui nous éclaire est plus doux que l'or, plus précieux que les pierreries, plus désirable que le miel le plus délicieux. « Et comment ne serait-il pas désirable, celui qui a produit au grand jour l'intelligence humaine ensevelie jusque-là dans les ténèbres, et qui a aiguisé le regard de l'âme, où se reflètent ses rayons ? De même que si le soleil voilait sa lumière, tous les autres astres disparaîtraient dans une nuit éternelle, de même, sans le bienfait de la révélation et de la lumière du Verbe, qui est venue nous inonder, il n'y aurait aucune différence entre nous et les animaux, victimes engraisées dans les ténèbres, pour être bientôt la pâture de la mort. Recevons donc la lumière afin de recevoir Dieu en même temps. Recevons la lumière, et devenons les disciples du Seigneur. N'a-t-il pas fait cette promesse à son père : « Je raconterai votre nom à mes frères, je publierai vos louanges au milieu de leur assemblée ? » Verbe éternel, racontez-moi, je vous en conjure, le nom de Dieu, votre père ; publiez ses louanges. Vos enseignements communiquent le salut ; votre cantique m'apprendra qu'en cherchant Dieu je me suis égaré jusqu'ici. Mais, ô Seigneur, quand vous me prenez par la main pour me conduire à la lumière, lorsque je trouve Dieu par votre assistance et que je reçois de vous la connaissance du Père, je deviens votre *co-héritier*, puisque vous n'avez pas rougi de m'avoir pour frère.

Secouons donc, il en est temps, cette apathique léthar-

gie; écartons les ténèbres qui, placées devant nos yeux comme un nuage, nous interceptent les splendeurs de la vérité; contemplons le Dieu véritable, mais auparavant adressons-lui cette respectueuse acclamation: « Salut, ô lumière descendue des hauteurs du ciel pour briller aux yeux des hommes plongés dans les ténèbres et enfermés dans les ombres de la mort, lumière plus pure que celle du soleil, plus agréable que toutes les douceurs de la vie présente! » Cette lumière n'est rien moins que la vie éternelle, et quiconque y participe possède la vie. La nuit fuit la clarté des cieux, et, se cachant de frayeur devant le jour du Seigneur, lui cède l'empire. Partout est répandue la lumière indéfectible, et l'Occident croit enfin à l'Orient. Voilà le prodige que signifiait la *création nouvelle*. En effet, le *soleil de justice* dont le char parcourt l'univers visite également tout le genre humain, à l'exemple de son Père, « qui fait lever son soleil sur tous les hommes indistinctement, » et répand sur chacun d'eux la rosée de la vérité. Le Verbe a transporté l'Occident au Levant; en clouant la mort à sa propre croix, il l'a montrée transformée en la vie; divin agriculteur, il a suspendu au firmament l'homme arraché par lui au trépas; il a changé la corruption en incorruptibilité, et, sous sa main, la terre est devenue le ciel. Comment a-t-il accompli cette rénovation? « En annonçant la félicité; en excitant les peuples à l'œuvre par excellence; en rappelant à leur mémoire quelle est la vie véritable; » en nous investissant du magnifique et divin héritage que nulle violence ne peut enlever; en élevant l'homme jusqu'à Dieu par la céleste doctrine; « en donnant à l'intelligence humaine des lois qu'il a gravées dans notre cœur. » De quelles lois l'apôtre entend-il parler? Les voici: « Tous connaîtront Dieu, depuis le plus petit jusqu'au plus grand. Je serai un Dieu propice, dit le Seigneur, et je ne me souviendrai plus de leurs péchés. »

Adoptons les lois qui portent la vie en elles; Dieu nous

presse , obéissons ; connaissons-le , afin qu'il nous soit propice. Rendons-lui , quoiqu'il n'ait pas besoin de notre salaire, une âme bien purifiée, je veux dire un culte de piété , qui soit comme le loyer que lui offre notre reconnaissance pour le domicile de la terre.

« Renvoyons-lui de l'or pour de l'airain , de riches hécatombes pour quelques victimes. »

Regardez ! pouvait-il vous livrer la terre à un prix moins élevé ? Il vous accorde , en outre , l'eau pour vous servir de boisson , la mer et les fleuves pour naviguer , l'air pour respirer , le feu pour aider l'industrie humaine , le monde pour être votre habitation. Est-ce tout ? Il vous permet d'envoyer de la terre des colonies dans le ciel. Encore un coup , pour des bienfaits si multipliés et des créations si diverses , quel modique retour il vous demande ! Les malades qui croient à la puissance de la magie reçoivent avec respect des amulettes qu'ils attachent à leur cou , et des enchantements qu'ils estiment salutaires. Pour vous , vous dédaignez même de suspendre à vos poitrines le Verbe céleste , notre Sauveur ; et , incrédules aux enchantements divins , vous ne voulez pas vous affranchir des passions , qui sont les maladies de l'âme , ni du péché , qui est la mort éternelle. Hommes , chez lesquels le sentiment et la vue sont émoussés , vous vivez dans les ténèbres , pareils à ces animaux qui se creusent des demeures souterraines , sans autre souci que votre nourriture , et environnés de corruption. Mais il y a une vérité qui vous crie : « La lumière sortira des ténèbres. » Que la lumière resplendisse donc enfin dans la partie secrète de l'homme , je veux dire dans son cœur ; oui , que les rayons de la science se lèvent et illuminent de tout leur éclat l'homme intérieur , le disciple de la lumière , l'ami du Christ , et son cohéritier , surtout quand le nom auguste et vénérable d'un père compatissant , qui n'impose à ses enfants que des obligations douces et salutaires , sera parvenu à la connaissance d'un fils

bon et religieux. Qui se laisse diriger par lui excelle en toutes choses ; il marche à la suite du Très-Haut, il obéit au Père, il reconnaît son égarement, il aime Dieu, il chérit le prochain, il accomplit le précepte, il a droit à la récompense, il la revendique hautement.

Le dessein éternel de Dieu, c'est de sauver le genre humain : voilà pourquoi le Dieu de la miséricorde lui a envoyé le bon pasteur. Le Verbe, ayant dévoilé la vérité, manifesta aux hommes les mystères du salut, afin qu'ils se sauvassent par le repentir, ou qu'ils fussent condamnés par le jugement, s'ils refusaient de se soumettre. La voilà ; cette prédication de la justice, bonne nouvelle pour les cœurs dociles, sentence de mort pour les rebelles. Et quoi ! la trompette des combats rassemblera ses légions et proclamera la guerre ; et le Christ, qui entonne jusqu'aux dernières limites du monde le cantique de la paix, n'aura pas le droit de rassembler sa pacifique milice ? Il n'en est rien, ô homme ! Il a convoqué sous ses drapeaux, par la voix de son sang et de sa doctrine, les paisibles combattants auxquels il a ouvert le royaume des cieux. La trompette de Jésus-Christ, c'est son évangile. La trompette sacrée a retenti, nos oreilles se sont ouvertes à ses accents. Revêtons donc les armes de la paix : « Prenons la cuirasse de la justice, le bouclier de la foi, le casque du salut, et l'épée spirituelle, qui est le glaive de Dieu. » C'est ainsi que l'apôtre nous prépare à de généreux combats. Telles sont nos armes, impénétrables à tous les coups. Protégés par elles, marchons intrépidement contre l'ennemi, éteignant les *traits enflammés de l'esprit malin* par les flèches que le Verbe a trempées dans l'eau réparatrice, répondant aux bienfaits sacrés par le cantique de la reconnaissance, et honorant le maître de l'univers par son Verbe divin. Il vous a promis son assistance. « Vous achèverez à peine de m'invoquer, dit-il lui-même, que je vous crierai : Me voici ! » O sainte et bienheureuse puissance par laquelle Dieu habite

avec les hommes ! Il faut donc tout à la fois imiter et adorer la meilleure comme la plus noble des natures. Or, on ne peut imiter Dieu qu'en l'honorant par la sainteté ; on ne peut l'honorer qu'en l'imitant. Par conséquent, le céleste et divin amour ne s'attache véritablement aux hommes que quand la beauté réelle, excitée par le Verbe divin, a resplendi dans une âme. Mais voilà le point capital. Le salut marche du même pas que la volonté sincère ; la vie éternelle et la libre détermination s'enchaînent, pour ainsi parler, dans des nœuds indissolubles. Point d'autre exhortation à la vérité que celle qui, semblable à l'ami le plus tendre, veille à nos côtés jusqu'à notre dernier soupir, et qui, compagne toujours fidèle, escorte l'âme alors qu'elle remonte pure et entière vers la céleste patrie.

Dans quel but vous exhorté-je, sinon pour que vous obteniez le salut ? Le Christ n'a pas d'autre vœu. Pour tout dire, en un mot, il vous accorde la vie. Mais quel est ce Christ ? Je vous l'apprendrai en peu de mots ; il est le Verbe de la vérité, le Verbe de l'incorruptibilité ; il régénère l'homme en le ramenant à la vérité, il est l'aiguillon du salut ; c'est lui qui chasse la corruption, c'est lui qui bannit la mort, c'est lui qui a bâti dans l'homme un sanctuaire vivant pour y ériger Dieu. Purifiez ce temple de tout votre pouvoir ; abandonnez au vent et à la flamme les plaisirs et la mollesse, comme des fleurs périssables. Cultivez prudemment, au contraire, les fruits de la tempérance ; consacrez-vous vous-même à Dieu comme les prémices de la moisson, afin que tout soit à lui, le bienfait et la reconnaissance du bienfait. Il convient au disciple du Christ de paraître digne du trône et d'en avoir été jugé digne en effet.

Fuyons la coutume, fuyons-la comme le nautonnier évite un promontoire fécond en naufrages, comme il se dérobe aux menaces de Charybde, ou bien aux séductions des mensongères syrènes. La coutume ! elle étouffe l'homme dans ses

bras; elle le détourne de la vérité; elle le pousse hors des chemins de la vie. De quel nom appeler ce fléau? filet capiteux, crible de la perdition, fosse où tombe l'imprudent, gouffre où tout va s'engloutir.

« Poussez votre navire loin de cette fumée et par-delà ces vagues mugissantes. »

Compagnons, qui sillonnez les mêmes flots, ah! fuyons cette mer où bouillonnent des volcans. L'île est pleine de périls. Voyez-vous les débris et les cadavres qui couvrent ses bords. La volupté seule, riante courtisane, attire les passagers par les sons enivrants d'une musique populaire et commune :

« Viens, ô noble Ulysse, gloire et orgueil des Grecs ! aborde vers ce rivage, afin d'y entendre une harmonie divine. »

Vous l'entendez, ô nautonnier ! elle vous flatte, elle vante votre célébrité, mais la femme impudique essaie d'enchaîner à son char l'orgueil et la gloire de la Grèce. Laissez-la se repaître de cadavres : l'Esprit saint nous vient en aide par son assistance. Passez dédaigneusement auprès de la volupté, sans vous laisser prendre à ses caresses.

« Que la femme qui se glisse sous votre toit ne vous séduise pas par la douceur de son langage et la beauté de ses formes. »

Passez outre, en fermant l'oreille à ses chants : ils donnent la mort. Dites un mot, et vous êtes sauvés. Attachez-vous au bois du salut, et vous serez affranchis de toute corruption. Le Verbe du Seigneur sera votre pilote, et l'Esprit saint vous dirigera vers le port de la céleste félicité. C'est alors que vous contemplez mon Dieu ; alors que vous serez initiés aux sublimes mystères et à ces délices dont le ciel a le secret et qui me sont réservés, « délices telles que l'oreille n'en a point entendu de semblables, et qui jamais ne sont montées dans l'intelligence de l'homme. »

« Je crois voir briller dans les cieux deux soleils ; une double Thèbes se montre à mes regards, » s'écriait un ancien, agité par des transports idolâtriques et enivré d'une pure chimère. J'ai pitié de ce furieux, et je me garderais bien d'exhorter au salut qui demande le calme de la raison un esprit ainsi aliéné. « Le Seigneur veut la conversion du pécheur et non sa mort. » Viens donc, ô insensé ! non plus le thyse à la main, ni la couronné de lierre sur la tête. Jette le turban de ton Dieu ; dépouille les ornements de ses fêtes ; reprends ta raison. Je te dévoilerai le Verbe et les mystères du Verbe, en adoptant tes images et tes symboles. Voici la montagne sainte et chérie de Dieu, qui n'a point, comme votre Cynthéron, fourni matière aux mensonges de la fable, mais qui est consacrée par les prodiges de la vérité. Montagne sanctifiée par la sagesse ! chastes ombrages habités par la pudeur ! Là ne s'égareront point, dans les aveugles transports de Bacchus, les sœurs de Sémélé frappées par la foudre, ces Ménades initiées par l'impure dilacération des victimes. A leur place, tu trouveras les filles de Dieu, vierges éclatantes d'innocence, qui célèbrent les vénérables mystères du Verbe, en formant des chœurs d'une pudique sobriété. Les justes chantent alternativement un hymne en l'honneur du maître de l'univers. Les jeunes filles font résonner le luth sacré ; les anges célèbrent Dieu ; les prophètes proclament leurs oracles ; d'harmonieux concerts retentissent ; on poursuit le thyse d'une course rapide ; les élus volent, saintement désireux de retrouver promptement leur père. Approche, ma main te présente le bois sur lequel tu peux appuyer tes pas chancelants. Hâte-toi donc, ô Tirésias, commence à croire, tes yeux se rouvriront à la lumière. Le Christ, qui rend la vue aux aveugles, brille plus éclatant que le soleil. Avec la foi, la nuit fuira de ta paupière ; la flamme infernale s'éteindra ; la mort se retirera vaincue. Infortuné vieillard, toi qui ne peux contempler ta patrie terrestre, tu contempleras la ma-

gnificence des cieux. O mystères véritablement saints ! O clartés pures et sans mélange ! Aux rayons de ces torches nouvelles, j'envisage la beauté du ciel et les grandeurs de Dieu. En recevant l'initiation, je reçois la sainteté. C'est le Seigneur qui est ici l'hiérophante ; il marque du sceau de sa lumière le prêtre qu'il illumine, et il remet entre les mains de son Père l'adepte qui a cru, pour que son père le conserve dans toute la longueur des siècles. Voilà quelle est la célébration de nos mystères. Viens donc, si bon te semble, recevoir l'initiation chrétienne. Alors, de concert avec les anges, et pendant que Dieu le Verbe mêlera ses chants aux nôtres, vous formerez des chœurs de danses joyeuses autour de celui qui n'a jamais commencé et qui ne finira jamais, autour du Dieu unique et véritable.

Ce Jésus éternel, unique grand-pontife du Dieu unique, c'est-à-dire du Père, intercède au ciel pour tous les hommes, et sur la terre ne cesse de les exhorter. « Prêtez l'oreille, ô nations ! » ou plutôt, hommes, qui que vous soyez, qui avez reçu la raison en partage, Grecs et Barbares, écoutez-moi ! Je convoque le genre humain tout entier, dont je suis le créateur par la volonté de mon Père. Venez vous ranger sous les lois d'un seul Dieu et d'un seul Verbe. Qu'il ne vous suffise pas de vous élever au-dessus de l'animal stupide, puisque, de tous les êtres condamnés à mourir, vous êtes les seuls que ma magnificence gratifie de l'immortalité. Je veux en effet, oui je veux vous honorer de ce privilège en vous arrachant, par une faveur complète, à l'ignominie de la corruption. Mais je vous communique en même temps le Verbe, c'est-à-dire la connaissance de Dieu. Je me donne à vous sans réserve. Dessein de Dieu, pensée et harmonie du Père, Fils, Christ, Verbe éternel, voilà ce que je suis, le bras du Seigneur, la puissance universelle et suprême, la volonté du Père ! Le passé m'a entrevu déjà plus d'une fois, mais sous des images affaiblies et dégénérées. Je viens donc, ô hommes ! vous ré-

former d'après ce modèle primitif, afin que vous deveniez semblables à moi. Approchez ! ma main bienfaisante épanchera sur vos membres le parfum de la foi pour qu'ils répudient la corruption et la mort ; je vous montrerai, sans voile et dans sa rigide beauté, la justice par laquelle vous vous élèverez jusqu'à Dieu. « Vous tous qui êtes fatigués et qui ployez sous le faix, venez à moi, je vous soulagerai. Prenez mon joug sur vos épaules, et apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur. Vous trouverez le repos de vos peines ; car mon joug est plein de douceur et mon fardeau est léger. »

Hâtons-nous ! marchons à grands pas, ô hommes, simulacres amis de Dieu, effigies formées à la ressemblance du Verbe ! Hâtons-nous ! marchons à grands pas, adoptons le guide bienfaisant qui nous montre l'incorruptibilité au bout de la carrière, et commençons de chérir le Christ. Il attela jadis au même joug l'âne et le fils de l'âne. Aujourd'hui, courbant sous le joug de Dieu l'humanité tout entière, cocher divin, il pousse notre char vers l'immortalité, se hâtant ainsi d'accomplir les symboliques promesses du passé. Jadis il entra triomphalement dans Jérusalem ; aujourd'hui le conquérant remonte vers les cieux. Ah ! quel sublime spectacle pour les regards de Dieu le Père, que son fils éternel rapportant à ses pieds les trophées de sa victoire ! Réveillons donc en nous l'ambition du bien ; sachons aimer Dieu, et assurons-nous à jamais la possession des trésors impérissables, qu'est-ce à dire ? de Dieu et de l'éternité. Nous avons le Verbe pour auxiliaire ; mettons notre confiance dans le Verbe. Que nous importent les richesses et la gloire de la terre ? Ne connaissons d'autre passion que la vérité du Verbe. Dieu pourrait-il nous voir avec plaisir, d'une part, n'attacher aucun prix aux trésors les plus estimables, et de l'autre, esclaves volontaires de la démençe, prostituer notre admiration au délire, à l'ignorance, à l'aveuglement, à l'idolâtrie et à la

plus hideuse impiété ? Car j'applaudis aux enfants des philosophes, quand je les entends proclamer que le sacrilège et l'impiété se trouvent au fond de toutes les œuvres produites par la démence. Il y a mieux. Compter l'ignorance parmi les différentes espèces de folie, n'est-ce pas confesser que le genre humain est une vaste multitude d'insensés ? Il ne faut donc pas mettre en question, vous dira le Verbe, lequel vaut mieux de persister dans sa folie ou de revenir à la sagesse. Loin de là ! zélateurs de la sagesse, et invinciblement attachés à la vérité, une fois connue, marchons de toutes nos forces à la suite de Dieu, bien persuadés que l'universalité des êtres lui appartient, comme ils lui appartiennent en effet. De plus, comme la plus noble de toutes les propriétés divines, c'est l'homme sans contredit, jetons-nous dans ses bras, aimons le Seigneur, et n'oublions pas que telle doit être l'occupation de notre vie tout entière.

S'il est vrai qu'entre les amis tout soit commun, et que l'homme soit l'ami de Dieu, glorieux privilège que lui a conquis la méditation du Verbe, ce qui appartient à Dieu est devenu la propriété de l'homme, puisque dans la merveilleuse amitié de Dieu et de l'homme tout est devenu commun. Maintenant à qui donner le nom d'opulent, de sage, d'illustre ? Au Chrétien seul, qui sert pieusement son maître. Lui seul est l'image de Dieu ; lui seul a été formé à sa ressemblance, puisque l'intervention du Christ l'a élevé à la justice, à la sagesse, à la sainteté, et par conséquent à la ressemblance avec Dieu. Bienfait insigne que le prophète exprimait par ces paroles : « Je le déclare, vous êtes tous des dieux et les fils du Très-Haut ! » L'adoption, en effet, est pour les Chrétiens, mais pour les Chrétiens seuls. Dieu, qui est le père de ceux qui l'écoutent, repousse les rebelles qui l'outragent. Voulez-vous donc savoir comment se gouvernent les disciples du Christ ? Leurs discours ressemblent à leurs pensées, leurs actions à leur discours, et leur vie à leurs ac-

tions. Les jours de ceux qui connaissent Jésus-Christ s'écoulent dans une succession de biens non interrompue.

Mais nous en avons dit assez, j'imagine. Peut-être même qu'épanchant les inspirations que Dieu nous suggérait, nous nous sommes laissés trop emporter à notre amour pour les hommes et au désir de les exhorter au salut, qui est le premier de tous les biens. Peut-on achever sans regret les discours où se révèlent les mystères de la vie qui n'aura jamais de fin ? Il ne vous reste donc plus qu'à choisir entre le jugement et la réconciliation. Lequel vaut le mieux ? Je ne crois pas qu'il soit possible de délibérer longtemps entre ces deux extrémités : la mort peut-elle entrer en comparaison avec la vie ?

FIN DE LA PREMIÈRE SÉRIE.

TABLE

DES CHAPITRES CONTENUS DANS CE VOLUME.

Saint Justin. — Première apologie.	1
Deuxième apologie.	63
Dialogue de saint Justin avec le juif Tryphon.	78
Athénagore. — Apologie des Chrétiens.	280
Hermias. — Les Philosophes raillés.	330
Saint Clément d'Alexandrie. — Discours aux Gentils.	394

FIN DE LA TABLE.

BIBLIOTECA EPISCOPAL

EA A

Reg. 34.244

Sig. 239.95

Gen

Biblioteca Episcopal de Barcelona



1303000007590

BIBLIOTECA EPISCOPAL

SEMINARIO EPISCOPAL DE BARCELONA

Arm. 103

Est. 2

Nº

